
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01928121 1

ŒUVRES

DE

BEAUMARCHAIS

COULOMMIERS

Imprimerie Paul BRODARD.

ŒUVRES

DE

BEAUMARCHAIS

THÉATRE ET MÉMOIRES

ILLUSTRÉES

de 3 dessins de Gravelot
d'après les originaux du XVIIIe siècle

de 5 gravures de Saint-Quentin
d'après l'édition originale de la « Folle Journée » (1785)

de 6 dessins inédits de Slom

et de 2 portraits de Beaumarchais



ÉDITÉ SPÉCIALEMENT
POUR LES MAGASINS DU BON MARCHÉ
PAR A. DESLINIÈRES
8, rue de Chantilly, Paris.

M DCCC XCIX

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR

Cette édition nouvelle des œuvres de Beaumarchais est certainement curieuse et originale.

Elle contient en un seul volume les quatre pièces qui ont immortalisé le nom de l'auteur comique et dramatique, ses Préfaces, précieux documents pour l'histoire du théâtre, et aussi les deux Mémoires qui sont considérés justement comme des chefs-d'œuvre.

Mais c'est surtout l'illustration qui la rend précieuse, car elle est la plus riche et la plus variée que l'on connaisse.

Beaumarchais devint célèbre à une époque où cessa, pour un moment, la production des beaux livres : les hommes de la Révolution eurent d'autres soucis.

Aussi les dessins du XVIII[e] siècle qui le concernent sont-ils fort rares; et nous les avons tous reproduits.

Ce sont ceux de Gravelot, que les lecteurs de notre collection connaissent par les compositions publiées dans notre édition de Corneille, et ceux de Saint-Quentin, au nombre de cinq, qui enrichissent sinon l'édition originale, du moins l'édition de 1785, de la *Folle Journée,* dont les rares exemplaires se vendent actuellement 150 francs.

Le Saint-Quentin oublié aujourd'hui fut un peintre fécond cependant; il fit des portraits, des paysages, des pastels. On connaît de lui les tableaux intitulés : « Exposition du Colisée à Paris, année 1776; » « le Sacrifice de l'amour »; « une vue de la place Louis XV d'après nature »; une académie à l'huile et beaucoup d'autres toiles qui lui valurent une juste renommée.

A ses illustrations du *Mariage de Figaro* nous avons ajouté, pour le *Barbier de Séville* et pour *La Mère coupable,* six dessins inédits du peintre Sloin dont le talent d'illustrateur est hautement apprécié.

Enfin nous avons ajouté à cette série de gravures hors texte deux portraits de notre auteur.

Le premier est la reproduction du portrait de Cochin, gravé par Saint-Aubin, le seul ressemblant d'après l'affirmation de Beaumarchais lui-même, et qui date de 1773.

Les trente-trois autres lithographies ou gravures que possède le cabinet des Estampes de la Bibliothéque nationale sont des variantes de valeur très inegale de ce prototype, « faites de chic ».

Dans toutes, a très bien observé M. Lintilhac dans le chapitre iconographique de son livre, « dans toutes, cependant, les traits caractéristiques persistent. Le front très découvert est bombé; l'œil grand ouvert regarde droit devant lui; le nez est long, son arête droite, le bout légèrement busqué; les lèvres charnues corrigent leur expression de sensualité par un fin sourire qui les trousse et en relève toujours les coins; le menton et la mâchoire sont forts et carrés, les pommettes saillantes; les cheveux assez longs et bouclés rejetés en arrière ajoutent au mouvement de l'ensemble ».

Mais le plus remarquable des portraits est celui fait au pastel par Perronneau, qui a figuré à l'exposition rétrospective de 1818, à celle de Rouen en 1884, et qui est d'une authenticité certaine.

Cette œuvre de maître appartient à M. Le Breton. Ce savant archéologue, conservateur du Musée céramique de Rouen, membre correspondant de l'Institut, a bien voulu nous en permettre, comme à M. Lintilhac, la reproduction d'après une photographie.

Nous le remercions d'avoir ainsi contribué à embellir cette édition de Beaumarchais et à enrichir notre collection des classiques français.



P. A. CARON DE BEAUMARCHAIS

(D'après le pastel de Perronneau, appartenant à M. Le Breton, conservateur du Musée céramique de Rouen. — Photog. Berthaud.)

NOTICE BIOGRAPHIQUE

L'existence de Beaumarchais fut romanesque. Le principal historiographe de l'auteur du *Mariage de Figaro*, M. de Loménie, l'a contée en deux volumes pleins de saveur, où fourmillent, à l'appui des documents, les anecdotes piquantes. Il faut lire ces livres ainsi que la remarquable étude de M. Lintilhac qui les complète, pour ainsi dire, ne laisse dans l'ombre aucun des incidents de la vie de notre héros, et doit être considérée comme un véritable monument littéraire, indiquant toutes les sources, commentant tous les faits.

Nous devons ici nous contenter d'un simple résumé de la biographie de Beaumarchais, d'une très brève étude précédant l'œuvre.

Cette étude a été faite d'une façon remarquable par M. John Labusquière, secrétaire du conseil municipal de Paris, et lue par lui le 16 mai 1897, jour de la cérémonie d'inauguration de la statue de Beaumarchais, œuvre du statuaire Clausade, élevée par la ville de Paris, rue Saint-Antoine, à l'angle de la rue des Tournelles.

Nous ne pouvons mieux faire que de reproduire cette courte notice à cause de son exactitude historique et de la perfection de sa forme.

⁂

« ... Le 24 janvier 1732, rue Saint-Denis, à quelques pas seulement de la rue de la Ferronnerie, naît Pierre-Augustin Caron. Son père, maître horloger, était de condition bourgeoise. Il est le septième enfant, c'est-à-dire une charge nouvelle, un souci greffé sur tant d'autres et, cependant, il est le bienvenu, choyé, câliné, dans la famille déjà nombreuse; il en est le Benjamin. Des gâteries dont il est l'objet constant durant ses premières années. de la part de son père, de sa mère, de ses sœurs, mignonnes mamans, spirituelles, enjouées, il conservera toute sa vie une impression ineffaçable, d'une délassante fraîcheur parmi les rudes épreuves.

« A la chaleur de cette nichée, l'enfant se développe prestement et, sans doute, le sollicite-t-elle toujours, car il fait un médiocre écolier. Sinon les livres, du moins les professeurs lui semblent trop compassés, trop moroses ou trop froids. Sous leur regard disciplinaire, il est obligé d'éteindre ses malicieux sourires, de contenir son espièglerie native et, de la salle d'études, c'est une perpétuelle évasion de son esprit et

de son cœur; — son cœur retourne au foyer familial; son esprit bat l'estrade à travers les rêves, les fantaisies d'une imagination précocement en éveil.

« A treize ans l'écolier devient apprenti, peu assidu à l'établi paternel, qu'il déserte fréquemment, poussé par l'impérieux, irrésistible désir de vivre hors de toute contrainte, de s'extérioriser. C'est Chérubin en qui s'épanouit l'adolescence; dont le cœur s'émeut, dont les sens commencent de vibrer. Tout ce qui est brillant, vivant, bruyant, le séduit; la vue d'une jolie femme, dame de cour, bourgeoise ou acorte fille du peuple, l'enchante; une représentation de la troupe des Italiens ou des Français, un opéra, un menuet de Rameau l'attirent; les livres nouveaux, les libelles qui, comme autant de projectiles, bombardent le régime politique, social, religieux, exercent sur lui un puissant attrait. Il s'essaye à écrire, devient un musicien accompli, virtuose de goût qui demain. dans une préface, émettra sur la collaboration du librettiste et du compositeur des vues qui sembleraient tracées d'hier si elles n'étaient contemporaines de Glück, ce génie précurseur, aujourd'hui plus que jamais resplendissant.

« Si vive est son intelligence qu'au terme de cet apprentissage assez désordonné le voici, à la vingtième année, un horloger émérite, un maître dans sa profession si minutieuse, toute de précision; non seulement un maître praticien, mais un inventeur et du même coup un plaideur.

« Il a découvert un nouveau système d'*échappement*; il le lui faut aussitôt disputer à Lepaute, qui revendique l'invention avec toute l'autorité d'une incontestable maîtrise. Au jeune horloger, l'Académie des sciences donne gain de cause, en proclamant l'excellence de sa découverte.

* * *

« Mais déjà perce chez Caron l'idée qui dominera toute sa vie : être absolument maître de sa personne, conquérir son indépendance, coûte que coûte; ceci va former la règle suprême, l'unique direction de ses pensées, de ses calculs, de ses efforts, et cette idée, devenue obsession, donnera à ses actes un caractère tout particulier, à certains de ses mémoires, à ses pièces de théâtre telles que le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro*, cette allure si vive, si batailleuse, si irrésistiblement gaie, parfois si âpre, qu'ils auront une répercussion assez puissante pour émouvoir, agiter tout un peuple inquiet de sa condition présente, en quête d'un demain plus supportable.

« Il ne conçoit pas l'indépendance ainsi que les âmes hautes et fortes qui la pratiquent en suivant droit la route qu'elles ont choisie, s'acheminant, envers et contre tous, au but qu'elles se sont assigné, au risque de souffrir, de se heurter douloureusement, irrémédiablement, à quelque insurmontable obstacle. Il est de son temps et il subit la fascinatrice influence du milieu auquel il ambitionne de se mêler, afin de participer à ses avantages, à ses profits. Il a la sensation très nette

que le levier de son avenir, suivant sa conception personnelle, il ne le peut trouver que dans une situation extra-bourgeoise avec, comme outillage, la fortune. — Pour ne pas rester rivé à la médiocrité, pour ne pas risquer d'être écrasé, il faut passer dans le camp de ceux qui dominent, de ceux qui écrasent...

« Comme s'il eût hérité de la lampe merveilleuse d'Aladin, son rêve commence de prendre corps, de se réaliser. Son invention, le jugement rendu par l'Académie des sciences, le transforment en horloger du roi et le voici à la Cour, à la cour de Louis XV, brillante mais corrompue jusqu'aux moelles; où parmi la débauche la plus scandaleuse se poursuit avec une insouciance si inconcevable, si criminelle, la ruine morale, politique, financière, économique du pays.

« Ironie digne d'être notée, c'est le régulateur des horloges royales qui, d'un outil merveilleux, finement trempé, faussera, déformera les essentiels rouages de la vieille monarchie française!

« Pour modestes, entachées de roture, que soient son origine et sa fonction, son apparition à la Cour n'est point banale. Ce n'est plus Chérubin; comme l'a si bien dit Sainte-Beuve, « c'est Lindor, séduisant et insinuant ». Frais de jeunesse et d'élégante vigueur, les reins cambrés, la taille souple, le jarret nerveux, l'œil tour à tour caressant et pétillant de malice, les lèvres sensuelles, sans cesse fleuries d'un madrigal discret ou d'une spirituelle saillie, il peut rivaliser avec le courtisan le plus charmeur. Ainsi armé, ayant déjà pour lui cette alliée par avance victorieuse qu'est la femme affinée, connaissant tous ses précieux avantages, avec une subtilité incomparable, une rare assurance, une decision froidement calculée, il marche hardiment au combat pour la vie, en attendant que sonne l'heure fort inattendue des batailles pour le droit, la gloire et l'immortalité.

« Mme Franquet, femme d'un contrôleur clerc d'office, remarque Pierre-Augustin Caron; il n'en faut pas davantage pour que le mari, âgé et couvert d'infirmités, le remarque à son tour et lui cède sa charge moyennant une redevance viagère. Lindor est contrôleur clerc d'office : Deux mois sont à peine écoulés, M. Franquet meurt, et son successeur recueille son héritage tout entier, fonction, fortune et veuve charmante; d'un modeste fief apporté dans la corbeille de mariage, il aristocratise son nom trop plébéien à sa guise; il est désormais Caron de Beaumarchais.

***

« Quelques mois après son mariage, il devient veuf, mais la voie est largement ouverte devant lui; en 1761 il achète la charge de secrétaire du roi, et son merveilleux talent de flûtiste et de harpiste l'introduit dans le cercle intime des filles de Louis XV, Mmes Victoire et Adélaïde.

« Plus que jamais il est résolu à ne pas jouer le rôle d'enclume, il veut, comme Voltaire, devenir « marteau ».

« Sa nouvelle position le sert à merveille. Pâris-Duverney, le richis-

sime fournisseur, se présente à lui en solliciteur. Il n'a pu, malgré ses instantes démarches, ses réitérées supplications, obtenir du vieux roi, hanté d'autres soucis moins louables, une visite à l'école militaire du Champ-de-Mars, qu'il a édifiée, organisée. A cette visite, il attache un inestimable prix. Beaumarchais s'entremet, parle, et, toujours séduisant, décide Mesdames royales que, bientôt après, imite Louis XV. La fortune de Beaumarchais est enfin assurée par la plus magnifique gratitude.

« Bientôt il acquiert la charge de lieutenant général des chasses aux bailliage et capitainerie de la varenne du Louvre.

« Cette nouvelle fonction ne peut satisfaire son besoin d'activité. La fortune, si rapidement, si aisément cueillie, il la faut développer; il exécute ce voyage en Espagne où, s'il échoue dans ses vastes et audacieux projets financiers, il conquiert, par la mémorable affaire Clavijo, un retentissant renom de fraternelle chevalerie.

« Sa sœur *Lisette*, sinon consolée, du moins à peu près vengée, quelques affaires de son père avantageusement réglées, ses plans avortés, Beaumarchais revient à Paris, rapportant d'outre-Pyrenées les noms des héros de ses pièces : Figaro, Almaviva, Rosine, Bartholo, Basile, réservant pour la France, riche en types du genre, le juge Bridoison, descendant direct du « juge Bridoye » dont, si joyeusement, s'estomirait Pantagruel.

« Le génie de la spéculation n'est plus seul à le tenter; la hantise du théâtre s'empare de lui. En 1767, il donne à la Comédie-Française son drame *Eugénie*, qui compte pour peu dans sa gloire d'auteur dramatique, mais qui marque, en même temps qu'un succès d'émotion, une curieuse préface sur le genre dramatique sérieux.

*
* *

« Survient l'année 1770; l'étoile de Beaumarchais, jusqu'à ce jour si favorable, semble pâlir, près de s'éteindre. Son drame *les Deux Amis*, n'obtient qu'un médiocre succès, c'est plutôt un échec; sa seconde femme, veuve d'un garde général des Menus-Plaisirs, meurt en couches, et son associé, le fondateur de sa fortune, disparaît, laissant, hélas! un légataire universel, le maréchal de camp comte de La Blache, qui s'empresse de mettre la fortune, l'honneur de Beaumarchais en péril, en se refusant à reconnaître exact, authentique, l'acte de prévoyance réglant, du vivant de Duverney, la liquidation des comptes des deux associés.

« Le coup est rude. Beaumarchais est en passe de se voir ruiné et convaincu de faux, s'il ne trouve des juges intègres. Les malechances s'accumulent. Au moment de plaider, alors qu'il faut suivre attentivement la procédure du Parlement, à peu près aussi compliquée et aussi onéreuse que celle d'aujourd'hui, surgit la malencontreuse affaire de Chaulnes; une lettre de cachet interrompt le scandale; pour deux mois, Beaumarchais est arbitrairement séquestré au For-l'Évêque.

« De marteau le voici redevenu enclume, mais quelle prompte, éclatante revanche se prépare!

» Il lui faut voir le rapporteur de sa cause, le conseiller Goëzman, inaccessible comme une inexpugnable forteresse; mais cette forteresse a un point faible, Beaumarchais en est instruit; il obtient l'autorisation de sortir du For-l'Evêque. Mme Goëzman, jolie, coquette, dépensière, plus aristocratiquement cupide que la Babonnette de Dandin, procure une vague audience à Beaumarchais, moyennant cent louis d'or, un bijou de montre incrustée de diamants et la menue monnaie de quinze louis d'argent, pourboire du secrétaire du conseiller. Ce n'est là, toutefois, qu'un cadeau conditionnel; si le procès est perdu, pièces d'or et montre seront restituées. Imprévoyante Mme Goëzman! le procès est perdu et il faut restituer, non sans des hésitations, des démarches réitérées, menaçantes. Par une obstination singulière, inexplicable, je dirais providentielle si Diderot n'avait été mon maître philosophique, la linotte s'obstine à garder les quinze louis d'argent qu'elle arrêta au passage, sans doute pour épargner au secrétaire quelque fredaine galante, et ces modestes louis de métal blanc enfantent ces éblouissants, immortels *Mémoires*, inestimables trésors de notre littérature, de notre histoire nationale, préparateurs actifs d'un des mouvements les plus grandioses, les plus féconds, qu'enregistrent les fastes de l'Humanité.

« Par le détail ne se peut analyser cette affaire intéressante, simplement judiciaire à ses origines, hautement morale, politiquement, socialement révolutionnaire dans son immédiate, foudroyante répercussion.

⁂

« Mme Goëzman et Beaumarchais sont accusés de corruption par l'imprudent conseiller, et la meute de libellistes soldés par le comte de La Blache se déchaîne, prodiguant les injures les plus vives, les accusations les plus écrasantes. Mais Lindor s'est évanoui dans la maturité venue, et le génie de l'implacable raillerie, de l'irrésistible logique explose. Ce n'est pas une défense, mais une contre-attaque tellement audacieuse, si habilement conduite, que la France entière devient attentive, puis s'enthousiasme. Beaumarchais a fait de sa cause la cause de tous; des abus qu'il flagelle, chacun a souffert ou peut souffrir.

« Je suis un citoyen, s'écrie-t-il, je suis un citoyen, c'est-à-dire je ne « suis ni un courtisan, ni un abbé, ni un gentilhomme, ni un financier, « ni un favori, ni rien de ce qu'on appelle une puissance aujourd'hui. « Je suis un citoyen, c'est-à-dire quelque chose de tout nouveau, quelque « chose d'inconnu, d'inouï en France. Je suis un citoyen, c'est-à-dire « ce que vous devriez être depuis deux cents ans, ce que vous serez « dans vingt ans peut-être. »

« Eh quoi! à peine sorti de prison, alors que la Bastille se dresse comme une sombre, imminente menace, alors que les lettres de cachet

sont la si courante monnaie des vengeances particulières, des fantaisies autoritaires, un homme surgit, assez audacieux pour braver la menace revendiquer son droit de justiciable, son titre de citoyen!

« Prévenu contre le Parlement, écrit Louis Blanc, le public épousa la querelle de Beaumarchais. La curiosité, s'éveillant de toutes parts, se changeait en une sympathie universelle. Dix mille exemplaires vendus en deux jours faisaient des moindres détails de ce procès une source inépuisable de conversations et de sarcasmes. On ne s'entretenait que des rouleaux et de la répétition enrichie de diamants. On répétait partout les noms d'Arnaud Baculard, du gazetier Marin et de Bertrand Dairolles, désormais voués à la célébrité du ridicule pour s'être portés chevaliers de la dame aux *quinze louis.* »

« L'impopularité du parlement Maupeou, l'attaque directe, foudroyante d'esprit et d'éloquence, il n'en fallut pas davantage pour faire rire et frémir la France entière, ébranler le royaume, la royauté et ses organes les plus majestueux. Aux dernières heures d'une longue nuit, dressé sur ses ergots, un coq gaulois venait enfin de claironner l'aube prochaine.

« Blâmé en solennelle audience, Beaumarchais était d'avance acquitté par ce juge suprême qui brise les arrêts injustes, l'opinion. Mais le blâmé ne restait pas sur sa victoire éclatante, il la voulait complète et les mémoires écrasants se succèdent, se compliquant pour les puissants aveugles, inconscients de la formidable tourmente qu'ils préparent, de ces deux admirables comédies, d'une verve si éblouissante, d'une si ingénieuse et solide structure, le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro.* Des écrivains plus autorisés, plus experts que je ne saurais l'être, ont analysé ces chefs-d'œuvre, pas un ne s'est rencontré pour nier leur caractère si puissamment révolutionnaire que Louis XVI lui-même, avec une rare pénétration faite de simple bon sens, s'écriait qu'avant d'autoriser la représentation de la *Folle Journée* il faudrait raser la Bastille.

***

« C'est dans les *Mémoires* de l'affaire Goëzman, dans le *Barbier de Séville*, le *Mariage de Figaro*, dans les préfaces qui les accompagnent, dans la part active, déterminante qu'il prend aux luttes pour l'indépendance des États-Unis, en armant un navire de guerre, en fournissant aux *insurgents* des armes et des munitions, surtout en décidant Louis XVI à prendre parti pour la naissante république, que réside la gloire littéraire, artistique, civique de Beaumarchais, qui est la source même de son immortalité.

« On ne retrouve plus sa verve éblouissante, sa causticité victorieuse, son éloquence, dans sa lutte purement financière, à propos de la Compagnie des eaux, contre Mirabeau hautain, tonnant déjà comme il tonnera en 1789, aussi accessible à la corruption qu'il le sera plus tard. Pas davantage ne reparaissent ses succès éclatants dans l'aventure Kornmann, et tout à fait sa verve s'émousse, quand, sous la

Révolution atteignant son maximum d'intensité, après avoir monté la garde pour elle aux premiers jours, après avoir fait partie de la première Commune provisoire, après avoir vu deux fois sa maison menacée par la foule qui le soupçonne, après avoir vu sa vie en danger, après avoir été enfermé à Saint-Lazare, après avoir échappé, comme par miracle aux septembrisades, il lui faut encore défendre sa fortune, son honneur, en cette affaire des 60.000 fusils, but d'une opération patriotique et financière.

« C'est que la raillerie n'est plus de mise devant la gigantesque Convention, devant l'inflexible Comité de salut public, et la lame affilée du rasoir de Figaro, si cruelle aux puissants de l'ancien régime, devient bien chétive devant le couperet de Samson.

« Proscrit, dans le temps même que son ancien adversaire Mirabeau était dépanthéonisé, il rentre en France, auprès de sa fille chérie, le 5 juillet 1796, et il meurt subitement, sans souffrances, dans la nuit du 17 au 18 mai 1799, après avoir tracé un dernier mémoire enthousiaste d'indignation, proposant de venger « par la véritable levée en masse l'exécrable injure de Radstadt ».

« Ce n'est ni à l'anobli, ni au financier, ni à l'agent des missions secrètes, ni à l'adversaire de l'énigmatique chevalier d'Eon, qu'un monument a été érigé, mais au glorieux enfant de Paris, père de Figaro, écrivain de haute lignée, vengeur des opprimés, solidaire d'un peuple luttant pour son indépendance nationale, préparateur de la Révolution française... »

***

Ainsi est très exactement tracé à grandes lignes le portrait de Beaumarchais.

Quelques traits empruntés à M. de Loménie, et l'esquisse sera complète :

« Horloger, musicien, chansonnier, dramaturge, auteur comique, homme de plaisir, homme de cour, homme d'affaires, financier, manufacturier, éditeur, armateur, fournisseur, agent secret, négociateur, publiciste, tribun par occasion, homme de paix par goût et cependant plaideur éternel, faisant comme Figaro tous les métiers, Beaumarchais a mis la main dans la plupart des événements, grands ou petits, qui ont précédé la Révolution.

Presque au même instant on le voit, condamné au blâme, à la dégradation civique par le parlement Maupeou, décider le renversement de la magistrature qui l'a condamné, faire jouer le *Barbier de Séville*, correspondre secrètement de Londres avec Louis XVI et non encore réhabilité, dénué de crédit, ayant tous ses biens saisis, obtenir du roi lui-même un million avec lequel il commence et entraîne l'intervention de la France dans la querelle des États-Unis et de l'Angleterre.

Un peu plus loin, toujours composant des chansons, des comédies, des opéras, et toujours avec deux ou trois procès sur le corps, Beaumarchais fait le commerce dans les quatre parties du monde : il a

quarante vaisseaux à lui sur les mers; il fait combattre *sa* marine avec les vaisseaux de l'État à la bataille de La Grenade, il fait décorer *ses* officiers, discute avec le roi les frais de la guerre et traite de puissance à puissance avec le congrès des États-Unis.

Assez fort pour tout cela, assez fort pour introduire Figaro au théâtre malgré Louis XVI, et pour imprimer la première édition générale de Voltaire, malgré le clergé et la magistrature, Beaumarchais n'a pas même assez de force pour se prendre au sérieux et se préserver, au milieu de sa plus grande splendeur, d'être arrêté un beau matin sans rime ni raison, et, à cinquante-trois ans, enfermé pendant quelques jours dans une maison de correction comme un jeune mauvais sujet; ce qui ne l'empêche pas de figurer à la même époque comme patron des gens de lettres auprès des ministres, d'avoir des rapports très suivis comme financier, et même à titre d'agent et de conseiller important, avec MM. de Sartines, de Maurepas, de Vergennes, de Necker, de Calonne. d'être courtisé par une foule de grands seigneurs qui lui empruntent de l'argent et oublient souvent de le rendre, de protéger même des princes auprès de l'archevêque de Paris et de contribuer puissamment, mais bien involontairement, à la destruction de la monarchie.

Persécuté sous la république comme aristocrate, après avoir été emprisonné comme factieux sous la royauté, l'ex-agent de Louis XVI n'en devient pas moins, malgré lui, l'agent et le fournisseur du comité de salut public.

Cette mission de fournisseur, qui devait le sauver, met sa vie en péril et porte le dernier coup à sa fortune.

Né pauvre, enrichi et ruiné deux ou trois fois, il voit tous ses biens au pillage, et, après avoir possédé 150 000 francs de rentes, procrit, caché sous un faux nom dans un grenier de Hambourg, le vieux Beaumarchais en est réduit un instant à ce degré de misère, qu'il ménage, dit-il, une allumette, pour la faire servir deux fois.

Rentré dans son pays à soixante-cinq ans, malade, sourd, mais toujours infatigable, Beaumarchais, en même temps qu'il se mêle avec une vivacité juvénile de toutes les affaires du moment, en même temps qu'il surveille la mise en scène de son dernier drame, *la Mère coupable*, ramasse courageusement les débris de sa fortune, et recommence, un pied dans la tombe, tout le travail de sa vie, se débat au milieu d'une légion de créanciers, poursuit une légion de débiteurs, et meurt en plaidant à la fois contre la république française et contre la république des États-Unis. » — Oui, ce fut un grand avocat qui. s'il ne défendit pas toujours de justes causes, en plaida du moins les plus généreuses. ce qui fait que son nom est digne de vivre auprès de celui de Voltaire.

EUGÉNIE

ESSAI

SUR

LE GENRE DRAMATIQUE SÉRIEUX

Je n'ai point le mérite d'être auteur, le temps et les talents m'ont également manqué pour le devenir ; mais il y a environ huit ans que je m'amusai à jeter sur le papier quelques idées sur le drame sérieux ou intermédiaire entre la tragédie héroïque et la comédie plaisante. De plusieurs genres de littérature sur lesquels j'avais le choix d'essayer mes forces, le moins important peut-être était celui-ci : ce fut par là même qu'il obtint la préférence. J'ai toujours été trop sérieusement occupé pour chercher autre chose qu'un délassement honnête dans les lettres. *Neque semper arcum tendit Apollo.* Le sujet me plaisait, il m'entraîna ; mais je ne tardai pas à sentir que j'avais tort de vouloir convaincre par le raisonnement dans un genre où il ne faut que persuader par le sentiment. Alors je désirai avec passion de pouvoir substituer l'exemple au précepte : moyen infaillible de faire des prosélytes lorsqu'on réussit, mais qui expose le malheureux qui échoue au double chagrin de manquer son but et de rester chargé du ridicule d'avoir présumé de ses forces.

Trop échauffé pour être capable de cette dernière réflexion, je composai le drame que je donne aujourd'hui. *Miss Fanny*, *miss Jenny*, *miss Polly*, *etc...*, charmantes productions! *Eugénie* eût gagné sans doute à vous avoir pour modèles; mais elle était avant que vous eussiez vous-mêmes l'existence, sans laquelle on ne sert de modèle à personne. Je renvoie vos auteurs à la petite nouvelle espagnole du comte de Belflor, dans le *Diable boiteux* : elle fut la source où j'en puisai l'idée. Le faible parti que j'en ai tiré leur laissera peu de regrets de n'avoir pu m'être bons à quelque chose.

La fabrique du plan, ce travail rapide, qui ne fait que jeter des

masses, indiquer des situations, donner l'ébauche aux caractères, marchant avec chaleur, ne vit point ralentir mon courage ; mais lorsqu'il fallut couper le sujet, l'étendre, le mettre en œuvre, ma tête, refroidie par les détails de l'exécution, connut la difficulté, s'effraya de l'entreprise, abandonna drame et dissertation ; et, tel qu'un enfant, rebuté des efforts qu'il a faits pour dérober des fruits trop élevés, se dépite, et finit par se consoler en cueillant des fleurs au pied de l'arbre même, une chanson ou des vers à Thémire me firent oublier la peine inutile que j'avais prise.

Peu de temps après, Diderot donna son *Père de Famille*. Le génie de ce poète, sa manière forte, le ton mâle et vigoureux de son ouvrage devaient m'arracher le pinceau de la main ; mais la route qu'il venait de frayer avait tant de charmes pour moi, que je consultai moins ma faiblesse que mon goût. Je repris mon drame avec une nouvelle ardeur. J'y mis la dernière main, et je l'ai depuis donné aux comédiens. Ainsi l'enfant, que le succès d'un homme rend opiniâtre, atteint quelquefois aux fruits qu'il avait désirés. Heureux, en les goûtant, s'il ne les trouve pas remplis d'amertume ! Voilà l'histoire de la pièce.

Maintenant qu'elle est jouée, je vais examiner toutes les clameurs et les censures qu'elle a occasionnés ; mais je ne relèverai que celles qui frappent directement sur le genre dans lequel je me suis plu à travailler, parce que c'est le seul point qui puisse intéresser aujourd'hui le public. Je m'impose à jamais silence sur les personnalités. *Jam dolor in morem venit meus.* (Ovid.) Je laisserai de même sans réponse tout ce qu'on a dit contre l'ouvrage, persuadé que le plus grand honneur qu'on ait pu lui faire, après celui de s'en amuser au théâtre, a été de ne pas le juger indigne de toute critique.

Et que l'on ne croie pas que je me pare ici d'une fausse modestie. Mon sang-froid sur la censure rigoureuse de la première représentation ne partait ni d'indifférence ni d'orgueil ; il fut le fruit de ce raisonnement, qui me parut net et sans réplique : Si la critique est judicieuse, l'ouvrage n'a donc pu l'éviter ; ce n'est point le cas de m'en plaindre, mais celui de le rectifier au gré des censeurs, ou de l'abandonner tout à fait. Si quelque animosité secrète échauffe les esprits, j'ai deux motifs de tranquillité pour un. Voudrais-je avoir moins bien fait, au prix de fermer la bouche à l'envie ? et pourrais-je me flatter de la désarmer quand je ferais mieux ?

J'ai vu des gens se fâcher de bonne foi de voir que le genre dramatique sérieux se faisait des partisans. « Un genre équivoque ! disaient-ils, on ne sait ce que c'est. Qu'est-ce qu'une pièce dans laquelle il n'y a pas le mot pour rire : où cinq mortels actes de

prose traînante, sans sel comique, sans maximes, sans caractères, nous tiennent suspendus au fil d'un événement romanesque qui n'a souvent pas plus de vraisemblance que de réalité? N'est-ce pas ouvrir la porte à la licence et favoriser la paresse que de souffrir de tels ouvrages? La facilité de la prose dégoûtera nos jeunes gens du travail pénible des vers, et notre théâtre retombera bientôt dans la barbarie d'où nos poètes ont eu tant de peine à le tirer. Ce n'est pas que quelques-unes de ces pièces ne m'ait attendri, je ne sais comment; mais c'est qu'il serait affreux qu'un pareil genre prît : outre qu'il ne convient point du tout à notre nation, chacun sait ce qu'en ont pensé des auteurs célèbres, dont l'opinion fait autorité : ils l'ont proscrit comme un genre également désavoué de Melpomène et de Thalie. Faudra-t-il créer une muse nouvelle pour présider à ce cothurne trivial, à ce comique échassé? Tragi-comédie, tragédie bourgeoise, comédie larmoyante, on ne sait quel nom donner à ces productions monstrueuses; et qu'un chétif auteur ne vienne pas se targuer des suffrages momentanés du public, juste salaire du travail et du talent des comédiens!... Le public!... Qu'est-ce encore que le public? Lorsque cet être collectif vient à se dissoudre, que les parties s'en dispersent, que reste-t-il pour fondement de l'opinon générale, sinon celle de chaque individu, dont les plus éclairés ont sur les autres une influence naturelle qui les ramène tôt ou tard à leur avis? D'où l'on voit que c'est au jugement du petit nombre, et non à celui de la multitude qu'il faut s'en rapporter. »

C'est assez : osons répondre à ce torrent d'objections, que je n'a affaiblies ni fardées en les rapportant. Commençons par nous rendre notre juge favorable, en défendant ses droits. Quoi qu'en disent les censeurs, le public assemblé n'en est pas moins le seul juge des ouvrages destinés à l'amuser; tous lui sont également soumis; et vouloir arrêter les efforts du génie dans la création d'un nouveau genre de spectacle, ou dans l'extension de ceux qu'il connaît déjà, est un attentat contre ses droits, une entreprise contre ses plaisirs. Je conviens qu'une vérité difficile sera plutôt rencontrée, mieux saisie, plus sainement jugée par un petit nombre de personnes éclairées, que par la multitude en rumeur, puisque sans cela cette vérité ne devrait pas être appelée difficile; mais les objets de goût, de sentiment, de pur effet, en un mot de spectacle, n'étant jamais admis que sur la sensation puissante et subite qu'ils produisent dans tous les spectateurs, doivent-ils être jugés sur les mêmes règles? Lorsqu'il est moins question de discuter et d'approfondir que de sentir, de s'amuser ou d'être touché, n'est-il pas aussi hasardé de soutenir que le jugement du public ému est faux et mal porté, qu'il le serait de prétendre qu'un genre de spectacle dont

toute une nation aurait été vivement affectée, et qui lui plairait généralement, n'aurait pas le degré de bonté convenable à cette nation? De quel poids seront contre le goût du public les satires de quelques auteurs sur le drame sérieux, surtout lorsque leurs plaisanteries calomnient des ouvrages charmants en ce genre sortis de leur plume? Outre qu'il faut être conséquent, c'est que l'arme légère et badine du sarcasme n'a jamais décidé d'affaires; elle est seulement propre à les engager, et tout au plus permise contre ces poltrons d'adversaires qui, retranchés derrière des monceaux d'autorités, refusent de prêter le collet aux raisonneurs en rase campagne. Elle convient encore à nos beaux-esprits de société, qui ne font qu'effleurer ce qu'ils jugent et sont comme les troupes légères ou les enfants perdus de la littérature! Mais ici, par un renversement singulier, les graves auteurs plaisantent, et les gens du monde discutent. J'entends citer partout de grands mots, et mettre en avant, contre le genre sérieux, Aristote, les anciens, les poétiques, l'usage du théâtre, les règles, et surtout les règles, cet éternel lieu commun des critiques, cet épouvantail des esprits ordinaires. En quel genre a-t-on vu les règles produire des chefs-d'œuvre? N'est-ce pas au contraire les grands exemples qui de tout temps ont servi de base et de fondement à ces règles, dont on fait une entrave au génie en intervertissant l'ordre des choses? Les hommes eussent-ils jamais avancé dans les arts et les sciences, s'ils avaient servilement respecté les bornes trompeuses que leurs prédécesseurs y avaient prescrites? Le Nouveau-Monde serait encore dans le néant pour nous, si le hardi navigateur génois n'eût pas foulé aux pieds ce *nec plus ultra* des colonnes d'Alcide, aussi menteur qu'orgueilleux. Le génie, curieux, impatient, toujours à l'étroit dans le cercle des connaissances acquises, soupçonne quelque chose de plus que ce qu'on sait: agité par le sentiment qui le presse, il se tourmente, entreprend, s'agrandit; et rompant enfin la barrière du préjugé, il s'élance au delà des bornes connues. Il s'égare quelquefois, mais c'est lui seul qui porte au loin dans la nuit du possible le fanal vers lequel on s'empresse de le suivre. Il a fait un pas de géant, et l'art s'est étendu... Arrêtons-nous. Il ne s'agit point ici de disputer avec feu, mais de discuter froidement. Réduisons donc à des termes simples une question qui n'a jamais été bien posée. Pour la porter au tribunal de la raison, voici comment je l'énoncerais.

« Est-il permis d'essayer d'intéresser un peuple au théâtre, et de aire couler ses larmes sur un événement, tel, qu'en le supposant véritable et passé sous ses yeux entre des citoyens, il ne manquerait jamais de produire cet effet sur lui? » car tel est l'objet du genre honnête et sérieux. Si quelqu'un est assez barbare, assez

classique pour oser soutenir la négative, il faut lui demander si ce qu'il entend par le mot drame ou pièce de théâtre n'est pas le tableau fidèle des actions des hommes? Il faut lui lire les romans de Richardson, qui sont de vrais drames, de même que le drame est la conclusion et l'instant le plus intéressant d'un roman quelconque. Il faut lui apprendre, s'il l'ignore, que plusieurs scènes de *l'Enfant prodigue*, *Nanine* toute entière, *Mélanide*, *Cénie*, *le Père de Famille*, *l'Écossaise*, *le Philosophe sans le savoir*, ont déjà fait connaître de quelles beautés le genre sérieux est susceptible, et nous ont accoutumés à nous plaire à la peinture touchante d'un malheur domestique, d'autant plus puissante sur nos cœurs, qu'il semble nous menacer de plus près : effet qu'on ne peut jamais espérer au même degré de tous les grands tableaux de la tragédie héroïque.

Avant d'aller plus loin, j'avertis que ce qui me reste à dire est étranger à nos fameux tragiques. Ils auraient également brillé dans toute autre carrière : le génie naît de lui-même, il ne doit rien aux sujets, et s'applique à tous. Je disserte sur le fond des choses, en respectant le mérite des auteurs. Je compare les genres, et ne discute point les talents. Voici donc mon assertion.

Il est de l'essence du genre sérieux d'offrir un intérêt plus pressant, une moralité plus directe que la tragédie héroïque, et plus profonde que la comédie plaisante, toutes choses égales d'ailleurs.

J'entends déjà mille voix s'élever, et crier à l'impie! mais je demande pour toute grâce qu'on m'écoute avant de prononcer l'anathème. Ces idées sont trop neuves pour n'avoir pas besoin d'être développées.

Dans la tragédie des anciens, une indignation involontaire contre leurs dieux cruels est le sentiment qui me saisit à la vue des maux dont ils permettent qu'une innocente victime soit accablée ; *Œdipe*, *Jocaste*, *Phèdre*, *Ariane*, *Philoctète*, *Oreste* et tant d'autres, m'inspirent moins d'intérêt que de terreur. Êtres dévoués et passifs, aveugles instruments de la colère ou de la fantaisie de ces dieux! je suis effrayé bien plus qu'attendri sur leur sort. Tout est énorme dans ces drames : les passions toujours effrénées, les crimes toujours atroces, y sont aussi loin de la nature qu'inouïs dans nos mœurs; on n'y marche que parmi des décombres, à travers des flots de sang, sur des monceaux de morts, et l'on n'arrive à la catastrophe que par l'empoisonnement, l'assassinat, l'inceste ou le parricide. Les larmes qu'on y répand quelquefois sont pénibles, rares, brûlantes; elles serrent le front longtemps avant de couler. Il faut des efforts incroyables pour nous les arracher, et tout le génie d'un sublime auteur y suffit à peine.

D'ailleurs les coups inévitables du destin n'offrent aucun sens

moral à l'esprit. Quand on ne peut que trembler et se taire, le pire n'est-il pas de réfléchir? Si l'on tirait une moralité d'un pareil genre de spectacle, elle serait affreuse, et porterait au crime autant d'âmes à qui la fatalité servirait d'excuse, qu'elle en découragerait de suivre le chemin de la vertu, dont tous les efforts dans ce système ne garantissent de rien. S'il n'y a pas de vertus sans sacrifices, il n'y a point aussi de sacrifices sans espoir de récompense. Toute croyance de fatalité dégrade l'homme en lui ôtant la liberté, hors laquelle il n'y a nulle moralité dans ses actions.

D'autre part, examinons quelle espèce d'intérêt les héros et les rois, proprement dits, excitent en nous dans la tragédie héroïque, et nous reconnaîtrons peut-être que ces grands événements, ces personnages fastueux qu'elle nous présente, ne sont que des pièges tendus à notre amour-propre, auquel le cœur se prend rarement. C'est notre vanité qui trouve son compte à être initiée dans les secrets d'une cour superbe, à entrer dans un conseil qui va changer la face d'un état, à percer jusqu'au cabinet d'une reine dont la vue nous serait permise à peine.

Nous aimons à nous croire les confidents d'un prince malheureux, parce que ses chagrins, ses larmes, ses faiblesses semblent rapprocher sa condition de la nôtre, ou nous consolent de son élévation ; sans nous en apercevoir, chacun de nous cherche à agrandir sa sphère, et notre orgueil se nourrit du plaisir de juger au théâtre ces maîtres du monde, qui partout ailleurs peuvent nous fouler aux pieds. Les hommes sont plus dupes d'eux-mêmes qu'ils ne le croient : le plus sage est souvent mû par des motifs dont il rougirait s'il s'en était mieux rendu compte. Mais si notre cœur entre pour quelque chose dans l'intérêt que nous prenons aux personnages de la tragédie, c'est moins parce qu'ils sont héros ou rois que parce qu'ils sont hommes et malheureux : est-ce la reine de Messène qui me touche dans *Mérope*? c'est la mère d'Égisthe : la seule nature a des droits sur notre cœur.

Si le théâtre est le tableau fidèle de ce qui se passe dans le monde, l'intérêt qu'il excite en nous a donc un rapport nécessaire à notre manière d'envisager les objets réels. Or je vois que souvent un grand prince au faîte du bonheur, couvert de gloire et tout brillant de succès, n'obtient de nous que le sentiment stérile de l'admiration, qui est étranger à notre cœur. Nous ne sentons peut-être jamais si bien qu'il nous est cher que lorsqu'il tombe dans quelque disgrâce : cet enthousiasme si touchant du peuple, qui fait l'éloge et la récompense des bons rois, ne le saisit guère qu'au moment qu'il les voit malheureux ou qu'il craint de les perdre. Alors sa compassion pour l'homme souffrant est un sentiment si vrai, si profond, qu'on dirait qu'il peut acquitter tous les bienfaits du

monarque heureux. Le véritable intérêt du cœur, sa vraie relation est donc toujours d'un homme à un homme, et non d'un homme à un roi. Aussi, bien loin que l'éclat du rang augmente en moi l'intérêt que je prends aux personnages tragiques, il y nuit au contraire. Plus l'homme qui pâtit est d'un état qui se rapproche du mien, plus son malheur a de prise sur mon âme. « Ne serait-il pas à désirer (dit Rousseau) que nos sublimes auteurs daignassent descendre un peu de leur continuelle élévation, et nous attendrir quelquefois pour l'humanité souffrante, de peur que, n'ayant de la pitié que pour des héros malheureux, nous n'en ayons jamais pour personne? »

Que me font à moi, sujet paisible d'un état monarchique du XVIIIe siècle, les révolutions d'Athènes et de Rome? quel véritable intérêt puis-je prendre à la mort d'un tyran du Péloponèse, au sacrifice d'une jeune princesse en Aulide? il n'y a dans tout cela rien à voir pour moi, aucune moralité qui me convienne. Car, qu'est-ce que moralité? c'est le résultat fructueux et l'application personnelle des réflexions qu'un événement nous arrache. Qu'est-ce que l'intérêt? c'est le sentiment involontaire par lequel nous nous adaptons cet événement, sentiment qui nous met en la place de celui qui souffre, au milieu de sa situation. Une comparaison prise au hasard dans la nature achèvera de rendre mon idée sensible à tout le monde.

Pourquoi la relation du tremblement de terre qui engloutit Lima et ses habitants, à trois mille lieues de moi, me trouble-t-elle, lorsque celle du meurtre juridique de Charles Ier, commis à Londres, ne fait que m'indigner? c'est que le volcan ouvert au Pérou pouvait faire son explosion à Paris, m'ensevelir sous ses ruines, et peut-être me menace encore; au lieu que je ne puis jamais appréhender rien d'absolument semblable au malheur inouï du roi d'Angleterre. Ce sentiment est dans le cœur de tous les hommes; il sert de base à ce principe certain de l'art, qu'il n'y a ni moralité ni intérêt au théâtre sans un secret rapport du sujet dramatique à nous. Il reste donc pour constant que la tragédie héroïque ne nous touche que par le point où elle se rapproche du genre sérieux, en nous peignant des hommes, et non des rois; et que les sujets qu'elle met en action étant si loin de nos mœurs, et les personnages si étrangers à notre état civil, l'intérêt en est moins pressant que celui d'un drame sérieux, et la moralité moins directe, plus aride, souvent nulle et perdue pour nous, à moins qu'elle ne serve à nous consoler de notre médiocrité, en nous montrant que les grands crimes et les grands malheurs sont l'ordinaire partage de ceux qui se mêlent de gouverner le monde.

Après ce qu'on vient de lire, je ne crois pas avoir besoin de

prouver qu'il y a plus d'intérêt dans un drame sérieux que dans une pièce comique. Tout le monde sait que les sujets touchants nous affectent beaucoup plus que les sujets plaisants, à égal degré de mérite. Il suffira seulement de développer les causes de cet effet aussi constant que naturel, et d'examiner l'objet moral dans la comparaison des deux genres.

La gaieté légère nous distrait; elle tire en quelque façon notre âme hors d'elle-même, et la répand autour de nous : on ne rit bien qu'en compagnie. Mais si le tableau gai du ridicule amuse un moment l'esprit au spectacle, l'expérience nous apprend que le rire qu'excite en nous un trait lancé meurt absolument sur sa victime sans jamais réfléchir jusqu'à notre cœur. L'amour-propre, soigneux de se soustraire à l'application, se sauve à la faveur des éclats de l'assemblée, et profite du tumulte général pour écarter tout ce qui pourrait nous convenir dans l'épigramme. Jusque-là le mal n'est pas grand, pourvu qu'on n'ait livré à la risée publique qu'un pédant, un fat, une coquette, un extravagant, une imbécile, une bamboche, en un mot tous les ridicules de la société. Mais la moquerie qui les punit est-elle l'arme avec laquelle on doit attaquer le vice? est-ce en plaisantant qu'on croit l'atterrer? Non seulement on manquerait son but, mais on ferait précisément le contraire de ce qu'on s'était proposé. Nous le voyons arriver dans la plupart des pièces comiques : à la honte de la morale, le spectateur se surprend trop souvent à s'intéresser pour le fripon contre l'honnête homme, parce que celui-ci est toujours le moins plaisant des deux. Mais si la gaieté des scènes a pu m'entraîner un moment, bientôt humilié de m'être laissé prendre au piège des bons mots ou du jeu théâtral, je me retire mécontent de l'auteur, de l'ouvrage et de moi-même. La moralité du genre plaisant est donc ou peu profonde, ou nulle, ou même inverse de ce qu'elle devrait être au théâtre.

Il n'en est pas ainsi de l'effet d'un drame touchant puisé dans nos mœurs. Si le rire bruyant est ennemi de la réflexion, l'attendrissement au contraire est silencieux : il nous recueille, il nous isole de tout. Celui qui pleure au spectacle est seul, et plus il le sent, plus il pleure avec délices, et surtout dans les pièces du genre honnête et sérieux qui remuent le cœur par des moyens si vrais, si naturels. Souvent, au milieu d'une scène agréable, une émotion charmante fait tomber des yeux des larmes abondantes et faciles, qui se mêlent aux grâces du sourire, et peignent sur le visage l'attendrissement et la joie. Un conflit si touchant n'est-il pas le plus beau triomphe de l'art, et l'état le plus doux pour l'âme sensible qui l'éprouve?

L'attendrissement a de plus cet avantage moral sur le rire, qu'il

ne se porte sur aucun objet sans agir en même temps sur nous par une réaction puissante.

Le tableau du malheur d'un honnête homme frappe au cœur, l'ouvre doucement, s'en empare, et le force bientôt à s'examiner soi-même. Lorsque je vois la vertu persécutée, victime de la méchanceté, mais toujours belle, toujours glorieuse, et préférable à tout, même au sein du malheur, l'effet du drame n'est point équivoque, c'est à elle seule que je m'intéresse; et alors si je ne suis pas heureux moi-même, si la basse envie fait ses efforts pour me noircir, si elle m'attaque dans ma personne, mon honneur ou ma fortune, combien je me plais à ce genre de spectacle! et quel beau sens moral je puis en tirer! Le sujet m'y porte naturellement; comme je ne m'intéresse qu'au malheureux qui souffre injustement, j'examine si par légèreté de caractère, défaut de conduite, ambition démesurée, ou concurrence malhonnête, je me suis attiré la haine qui me poursuit, et ma conclusion est sûrement de chercher à me corriger : ainsi je sors du spectacle meilleur que je n'y suis entré, par cela seul que j'ai été attendri.

Si l'injure qu'on me fait est criante, et vient plus du fait d'autrui que du mien, la moralité du drame attendrissant sera plus douce encore pour moi. Je descendrai dans mon cœur avec plaisir, et là, si j'ai rempli tous mes devoirs envers la société, si je suis bon parent, maître équitable, ami bienfaisant, homme juste et citoyen utile, le sentiment intérieur me consolant de l'injure étrangère, je chérirai le spectacle qui m'aura rappelé que je tire de l'exercice de la vertu la plus grande douceur à laquelle un homme sage puisse prétendre, celle d'être content de soi, et je retournerai pleurer avec délices au tableau de l'innocence ou de la vertu persécutée.

Ma situation est-elle heureuse au point que le drame ne puisse m'offrir aucune application personnelle, ce qui est pourtant assez rare, alors la moralité tournant toute au profit de ma sensibilité, je me saurai gré d'être capable de m'attendrir sur des maux qui ne peuvent me menacer ni m'atteindre : cela me prouvera que mon âme est bonne et ne s'éloigne pas de la pratique des vertus bienfaisantes. Je sortirai satisfait, ému, et aussi content du théâtre que de moi-même.

Quoique ces réflexions soient sensiblement vraies, je ne les adresse pas indistinctement à tout le monde. L'homme qui craint de pleurer, celui qui refuse de s'attendrir a un vice dans le cœur, ou de fortes raisons de n'oser y rentrer pour compter avec lui-même : ce n'est pas à lui que je parle, il est étranger à tout ce que je viens de dire. Je parle à l'homme sensible à qui il est souvent arrivé de s'en aller aussitôt après un drame attendrissant : je

m'adresse à celui qui préfère l'utile et douce émotion où le spectacle l'a jeté, à la diversion des plaisanteries de la petite pièce qui, la toile baissée, ne laissent rien dans le cœur.

Pour moi, lorsqu'un sujet tragique m'a vivement affecté, mon âme s'en occupe délicieusement pendant l'intervalle des deux pièces, et je sens longtemps que je me prête à regret à la seconde. Il me semble alors que mon cœur se referme par degrés, comme une fleur ouverte aux premiers soleils du printemps se resserre le soir, à mesure que le froid de la nuit succède à la chaleur du jour.

Quelqu'un a prétendu que le genre sérieux devait avoir plus de succès dans les provinces qu'à Paris, parce que, disait-il, on vaut mieux là qu'ici, et que plus on est corrompu, moins on se plaît à être touché. Il est certain que celui qui fit interdire son père, enfermer son fils, qui vit dans le divorce avec sa femme, qui n'aime personne, et qui fait en un mot profession publique de mauvais cœur, ne peut voir dans ce genre de spectacle qu'une censure amère de sa conduite, un reproche public de sa dureté ; il faut qu'il fuie ou qu'il se corrige, et le premier lui convient toujours davantage. Son visage le trahirait, son maintien accuserait sa conscience : *Heu! quàm difficile est crimen non prodere vultu!* dit Ovide. Et l'on ne peut s'empêcher d'avouer que ces désordres sont plus sensibles dans la capitale que partout ailleurs. Mais cette réflexion est aussi trop affligeante pour être poussée plus loin ; j'aime mieux tourner son propre argument contre mon observateur; et le succès d'*Eugénie* m'y servira d'autant mieux, que cette pièce, faiblement travaillée, fait peut-être moins d'honneur à l'esprit qu'au cœur de son auteur. Puisque c'est en faveur du sentiment et de l'honnêteté de la morale qu'on a fait grâce aux défauts de l'ouvrage, il en faut conclure que Paris ne le cède point en sensibilité aux provinces du royaume; et pour moi, je crois que si les vices qui frappent mon censeur y semblent plus communs, c'est seulement en raison composée du plus grand nombre d'hommes que cette ville rassemble, et de l'élévation du théâtre sur lequel ils sont placés.

On reproche au genre noble et sérieux de manquer de nerf, de chaleur, de force ou de sel comique ; car le *vis comica* des Latins renferme toutes ces choses : voyons si ce reproche est fondé. Tout objet trop neuf pour présenter en soi des règles positives de discussion se juge par analogie à des objets de même nature, mais plus connus. Appliquons cette méthode à la question présente. Le drame sérieux et touchant tient le milieu entre la tragédie héroïque et la comédie plaisante. Si je l'examine par le côté où il s'élève au tragique, je me demande : La chaleur et la force d'un être théâtral se tirent-elles de son état civil ou du fond de son caractère?

Un coup d'œil sur les modèles que la nature fournit à l'art imitateur m'apprend que la vigueur de caractère n'appartient pas plus au prince qu'au particulier. Trois hommes s'élèvent du sein de Rome, et se partagent l'empire du monde. Le premier est lâche et pusillanime: le second, vaillant, présomptueux et féroce; et le troisième, un fourbe adroit, qui dépouille les deux autres. Mais Lépide, Antoine et Octave montèrent au triumvirat avec un caractère qui décida seul de la différence de leur sort dans la jouissance de l'usurpation commune. Et la mollesse de l'un, la violence de l'autre et l'adresse du dernier auraient eu également leur effet quand il ne se fût agi entre eux que du partage d'une succession privée. Tout homme est lui-même par son caractère; il est ce qu'il plaît au sort par son état, sur lequel ce caractère influe beaucoup : d'où il suit que le drame sérieux, qui me présente des hommes vivement affectés par un événement, est susceptible d'autant de nerf, de force ou d'élévation que la tragédie héroïque, qui me montre aussi des hommes vivement affectés dans des conditions seulement plus relevées. Si j'observe le drame noble et grave par le point où il touche au comique, je ne puis disconvenir que le *vis comica* ne soit un moyen indispensable de la bonne comédie : mais alors je demanderai pourquoi l'on imputerait au genre sérieux un défaut de chaleur qui, s'il existe, ne peut provenir que de la maladresse de l'auteur? Puisque ce genre prend ses personnages au sein de la société, comme la comédie gaie, les caractères qu'il leur suppose doivent-ils avoir moins de vigueur, sortir avec moins de force dans la douleur ou la colère d'un événement qui engage l'honneur et la vie, que lorsque ces caractères sont employés à démêler des intérêts moins pressants, dans de simples embarras, ou dans des sujets purement comiques? Aussi, quand tous les drames que j'ai ci-devant cités manqueraient de force comique, ce que je suis bien loin de penser; quand même *Eugénie*, dont j'ose à peine parler après tous ces modèles, serait encore plus faible, la question ne devrait jamais rouler que sur le plus ou le moins de capacité des auteurs, et non sur un genre qui de sa nature est le moins boursouflé, mais le plus nerveux de tous : de même qu'il serait imprudent de dire du mal de l'épopée quand l'*Iliade* et la *Henriade* n'existeraient pas, et encore que nous n'eussions à citer pour tout exemple en ce genre que le *Clovis* ou *la Pucelle* (j'entends celle de Chapelain).

Il s'élève une autre question, sur laquelle je dirai mon sentiment avec d'autant plus de liberté qu'elle n'est point formée en objection contre le genre que je défends. On demande si le drame sérieux ou tragédie domestique doit s'écrire en prose ou en vers : par cette question, je vois déjà qu'il n'est point indifférent de

l'écrire d'une ou d'autre manière, et c'est beaucoup. Mais il n'y a pas moyen d'appliquer à ce fait la méthode analogique comme au précédent : ici toutes raisons de préférence manquent, hors celles qui peuvent se tirer de la nature même des choses. Établissons-les donc avec soin : l'exemple de La Mothe, quoique un peu étranger à la question, ne servira pas moins à y répandre un grand jour. L'essai malheureux qu'il fit de la prose dans son *Œdipe* entraîne beaucoup d'esprits, et les porte à se décider en faveur des vers. D'un autre côté, Diderot, dans son estimable ouvrage sur l'art dramatique, se décide pour la prose; mais seulement par sentiment, et sans entrer dans les raisons qu'il a de la préférer. Les partisans des vers, dans le fait de La Mothe, avaient aussi jugé par sentiment; les uns et les autres ont également raison, parce qu'ils sont d'accord au fond. Ce n'est que faute d'explication qu'ils semblent divisés, et cette opposition apparente est précisément ce qui juge la question.

Puisque La Mothe voulait rapprocher son langage de celui de la nature, il ne devait pas choisir le sujet tragique de son drame dans les familles de Cadmus, de Tantale ou des Atrides. Ces temps héroïques et fabuleux, où l'on voit agir pêle-mêle et se confondre partout les dieux et les héros, grossissent à notre imagination les objets qu'ils nous présentent, et portent avec eux un merveilleux pour lequel le rhythme pompeux et cadencé de la versification semble avoir été inventé, et auquel il s'amalgame parfaitement. Ainsi les héros d'Homère, qui ne paraissent que grands et superbes dans l'épopée, seraient gigantesques dans l'histoire en prose. Son langage, trop vrai et trop voisin de nous, est comme l'atelier du sculpteur où tout est colossal. La poésie est le vrai piédestal qui met ces groupes énormes au point d'optique favorable à l'œil; et il en est de la tragédie héroïque comme du poème épique. On eut donc raison de blâmer La Mothe d'avoir traité le sujet héroïque d'Œdipe en langage familier. Peut-être eût-il fait une faute non moins grande contre la vérité, la vraisemblance et le bon goût, s'il eût traité en vers magnifiques un événement malheureux arrivé parmi nous entre des citoyens. Car suivant cette règle de la poétique d'Aristote : *Comœdia enim deteriores, tragœdia meliores quàm nunc sunt, imitari conantur.* Si la tragédie doit nous représenter les hommes plus grands, et la comédie moindres qu'ils ne sont réellement, l'imitation de l'un et l'autre genre n'ayant pas une exacte vérité, leur langage n'a pas besoin d'être rigoureusement asservi aux règles de la nature. On fait faire à l'esprit humain autant de pas qu'on veut vers le merveilleux, dès qu'on lui a fait une fois franchir les barrières du naturel; les sujets n'ayant plus alors qu'une vérité poétique ou de convention, il s'accommode aisément

de tout. Voilà pourquoi la tragédie s'écrit avec succès en vers, et la comédie indifféremment de l'une ou l'autre manière. Mais le genre sérieux, qui tient le milieu entre les deux autres, devant nous montrer les hommes absolument tels qu'ils sont, ne peut pas se permettre la plus légère liberté contre le langage, les mœurs ou le costume de ceux qu'il met en scène. « Mais, direz-vous, le langage de la tragédie est très différent de celui de l'épopée : plus uni, moins chargé de métaphores, et se rapprochant davantage de la nature, qui empêche qu'il ne s'adapte avec succès au genre sérieux ? » C'est bien dit. Faites seulement un pas de plus, et concluez avec moi que plus ce langage s'en rapprochera, mieux il conviendra au genre ; ce qui ramène tout naturellement à préférer la prose, et c'est ce qu'a sous-entendu Diderot. En effet, si l'art du comédien consiste à me faire oublier le travail que l'auteur s'est donné d'écrire son ouvrage en vers, autant valait-il qu'il ne prît pas une peine dont tout le mérite est dans la difficulté vaincue : genre de beauté, qui fait peut-être honneur au talent, mais qui n'intéresse jamais personne en faveur du fond de l'ouvrage. Qu'on ne perde pas de vue cependant que c'est relativement au drame sérieux que je raisonne ainsi. Si je traitais un drame comique, peut-être voudrais-je à la gaieté du sujet joindre encore le charme de la poésie. Son coloris, moins vrai, mais plus brillant que celui de la prose, donne à l'ouvrage l'air riche et fleuri d'un parterre. Si l'harmonie des vers ôte un peu de naturel aux choses fortes, en revanche elle échauffe les endroits faibles, et surtout est très propre à embellir les détails badins d'une pièce sans intérêt. Je ne sais point mauvais gré à l'homme qui me conduit à la promenade de me faire admirer toutes les beautés qui ornent son parc, et d'éloigner le terme de mon plaisir par l'agrément des détails et la variété des objets : mais celui qui m'arrache à ma tranquillité pour m'entraîner avec lui dans une poursuite pénible ; celui dont on enlève la femme, la fille, l'honneur ou le bien, peut-il s'amuser en chemin ? Nous ne marchons que pour arriver ; s'il s'arrête en une carrière douloureuse, s'il me laisse entrevoir qu'il est moins pressé que moi de sortir des cruels embarras que ma compassion seule me fait partager, j'abandonne l'insensé, ou je fuis un barbare qui se joue de ma sensibilité.

Le genre sérieux n'admet donc qu'un style simple, sans fleurs ni guirlandes ; il doit tirer toute sa beauté du fond de la texture, de l'intérêt et de la marche du sujet : comme il est aussi vrai que la nature même, les sentences et les plumes du tragique, les pointes et les cocardes du comique lui sont absolument interdites : jamais de maximes, à moins qu'elles ne soient mises en action. Ses personnages doivent toujours y paraître sous un tel aspect qu'ils aient

à peine besoin de parler pour intéresser. Sa véritable éloquence est celle des situations; et le seul coloris qui lui soit permis est le langage vif, pressé, coupé, tumultueux et vrai des passions, si éloigné du compas de la césure et de l'affectation de la rime, que tous les soins du poète ne peuvent empêcher d'apercevoir dans son drame s'il est en vers. Pour que le genre sérieux ait toute la vérité qu'on a droit d'exiger de lui, le premier objet de l'auteur doit être de me transporter si loin des coulisses, et de faire si bien disparaître à mes yeux tout le badinage d'acteurs, l'appareil théâtral, que leur souvenir ne puisse pas m'atteindre une seule fois dans tout le cours de son drame. Or, le premier effet de la conversation rimée, qui n'a qu'une vérité de convention, n'est-il pas de me ramener au théâtre, et de détruire par conséquent toute l'illusion qu'on a prétendu me faire? C'est dans le salon de Vanderk que j'ai tout à fait perdu de vue Préville et Brisard, pour ne voir que le bon Antoine et son excellent maître, et m'attendrir véritablement avec eux. Croyez-vous que cela me fût arrivé de même s'ils m'eussent récité des vers? Non seulement j'aurais retrouvé les acteurs dans les personnages; mais, qui pis est, à chaque rime j'aurais aperçu le poète dans les acteurs. Alors toute la vérité si précieuse de cette pièce s'évanouissait; et cet Antoine, si vrai, si pathétique, m'eût paru aussi gauche et maussade avec son langage emprunté, qu'un naïf paysan qu'on affublerait d'un riche habit de livrée, avec la prétention de me le montrer au naturel. Je pense donc, comme Diderot, que le genre sérieux doit s'écrire en prose. Je pense qu'il ne faut pas que cette prose soit chargée d'ornements, et que l'élégance doit toujours y être sacrifiée à l'énergie, lorsqu'on est forcé de choisir entre elles.

Mon ouvrage est fort avancé si j'ai réussi à convaincre mes lecteurs que le genre sérieux existe, qu'il est bon, qu'il offre un intérêt très vif, une moralité directe et profonde, et ne peut avoir qu'un langage qui est celui de la nature; qu'outre les avantages communs avec les autres genres, il a de grandes beautés propres à lui seul; que c'est une carrière neuve, où le génie peut prendre un essor étendu, puisqu'elle embrasse tous les états de la vie et toutes les situations de chaque état, où l'on peut de nouveau s'emparer avec succès des grands caractères de la comédie, qui sont à peu près épuisés sous leur titre propre; enfin, qu'il peut sortir de ce genre de spectacle une source abondante de plaisirs et de leçons pour la société. Reste à savoir si j'ai rempli dans le drame d'*Eugénie* tout ce que cet essai semble exiger de son auteur; je suis loin de m'en flatter. La théorie de l'art peut être le fruit de l'étude et des réflexions; mais l'exécution appartient au génie, qui ne s'apprend point.

Je n'ajouterais pas un mot de plus, si je n'avais aujourd'hui qu'à venger de sa chute un ouvrage tombé que j'aurais eu la faiblesse de croire bon. Mais il n'est peut-être pas indifférent d'assigner ici les véritables causes du succès d'une pièce dont on a dit tant de mal en y pleurant de bonne grâce. Cette contradiction apparente a cela de bon qu'elle ne peut faire la critique du drame sans faire en même temps l'éloge du genre, et c'est ce que je voulais surtout établir.

Un intérêt vif et soutenu, dit-on, a fait seul le succès d'*Eugénie*. D'accord; mais cet intérêt n'est ni l'effet du hasard ni celui d'une boutade heureuse, comme on m'a fait l'honneur de le penser; il est la conséquence naturelle de principes vrais, qui n'ont pas besoin, comme les modèles de convention, d'être aperçus pour être sentis, parce qu'ils sont puisés dans la nature, qui ne trompe pas plus les ignorants que les savants. En les analysant avec moi, le lecteur verra bien que si mon drame n'est pas mieux fait, c'est moins parce que j'ai marché en aveugle dans un pays perdu, que pour avoir mal exécuté ce que j'avais beaucoup combiné. Le drame lui-même suivra cette analyse; ainsi mes moyens et mes fautes étant sous les yeux de tout le monde, et montrant que le bien appartient à la chose, et le mal à moi seul, serviront également à ceux qui voudront essayer de moisonner ce nouveau champ d'honneur.

Le sujet de mon drame est le désespoir où l'imprudence et la méchanceté d'autrui peuvent conduire une jeune personne innocente et vertueuse, dans l'acte le plus important de la vie humaine. J'ai chargé ce tableau d'incidents qui pouvaient encore en augmenter l'intérêt. Mais j'ai serré l'intrigue de telle sorte que le moins d'acteurs possible accomplissent tous les événements de ce jour, afin de réunir le double avantage essentiel au genre sérieux, d'être fort dans les choses, et simple dans la manière de les traiter. J'ai donné à tous mes personnages des caractères, non pris au hasard, ni propres à contraster ensemble (ce moyen, comme l'a très bien prouvé Diderot, est petit, peu vrai, et convient tout au plus à la comédie gaie); mais je les ai choisis tels qu'ils concourussent de la manière la plus naturelle à renforcer l'intérêt principal, qui porte sur Eugénie : et combinant ensuite le jeu de tous ces caractères avec le fond de mon roman, j'ai trouvé pour résultat le fil de la conduite que chacun y devait tenir, et presque ses discours.

J'avais dit : Ce n'est pas assez que mon héroïne soit graduellement tourmentée dans cette soirée, jusqu'à l'excès de la douleur et du désespoir; je dois, pour la rendre aussi intéressante qu'elle est malheureuse, en faire un modèle de raison, de noblesse, de

dignité, de vertu, de douceur et de courage. Je veux qu'elle soit seule, et ne tire sa force que d'elle-même; je vais donc tellement l'entourer, que son père, son amant, sa tante, son frère et jusqu'aux étrangers, tout ce qui aura quelque relation avec cette victime dévouée, ne fasse pas un pas, ne dise pas un mot qui n'aggrave le malheur dont je veux l'accabler aujourd'hui.

J'avais dit encore : Ce n'est pas assez que la masse des incidents pèse sur cette infortunée; pour accroître le trouble et l'intérêt, je veux que la situation de tous les personnages soit continuellement en opposition avec leurs désirs et le caractère que je leur ai donné, et que l'événement qui les rassemble ait toujours des aspects aussi douloureux que différents pour chacun d'eux. Ainsi Eugénie, toute remplie de sa faute, voudra la diminuer en l'avouant à son père, elle en sera détournée par sa tante et son époux. Aussitôt qu'elle aura préféré son devoir à toute autre considération, des lumières affreuses, des incidents funestes suivront cet aveu et la mettront, avant la fin du drame, en un tel état que l'on ne puisse s'empêcher de trembler pour sa raison et pour sa vie.

Le comte de Clarendon, amoureux d'Eugénie, mais emporté par l'ambition, désirera cacher sous des apparences trompeuses la perfidie que cette passion lui fait faire à sa maîtresse; son amour prêt à le trahir, et les incidents de cette soirée, le mettront sans cesse au point d'être démasqué. Lorsque la tendresse, le repentir et l'honneur le ramèneront aux pieds d'Eugénie, il ne rencontrera partout que hauteurs, duretés et refus : ainsi sa situation, toujours opposée à son caractère et à son intérêt, le troublera sans relâche d'un bout à l'autre du roman.

Le baron Hartley, bon père, mais homme violent, voudra faire approuver à madame Murer l'établissement qu'il a projeté pour Eugénie; mais il ne trouvera dans sa fille que silence et douleur : dans sa sœur, qu'aigreur et emportement. Aussitôt qu'il saura qu'Eugénie est femme du comte de Clarendon; aussitôt que son amour pour elle l'aura porté à lui pardonner son mariage, à le ratifier même, il apprendra que tout n'est qu'une horrible fausseté : furieux, il voudra se venger; ses mesures seront rompues; il confiera cette vengeance à son fils; l'événement du combat le rendra plus malheureux qu'il n'était : ainsi le faisant passer sans cesse de la colère à la douleur, et de la douleur au désespoir, j'aurai rempli à son égard la tâche que je me suis imposée sur tous les personnages.

Madame Murer, fière, despotique, imprudente, et croyant avoir tout fait pour assurer le bonheur de sa nièce, éprouvera, par les soupçons d'Eugénie, par l'éloignement obstiné de son frère, et par les discours peu mesurés du capitaine, une contrariété mortifiante

pour son orgueil. A peine l'aveu d'Eugénie à son père, et la paix rétablie, auront-ils remis son amour-propre à l'aise, que la certitude d'avoir été jouée la jettera dans une fureur incroyable. Elle combinera sa vengeance, et s'en croira certaine; l'arrivée de son neveu renversera ce nouvel édifice : enfin l'état affreux d'Eugénie, les reproches de cette infortunée et les siens propres porteront la mort dans son âme plus malheureuse encore de les avoir mérités que de s'en voir accablée!

Sir Charles, frère d'Eugénie, ne paraîtra qu'avec un homme qui vient de lui sauver la vie, et auquel il se flattera d'avoir bientôt d'autres obligations aussi importantes; dans l'instant il apprendra que cet homme a déshonoré et trahi lâchement sa sœur. L'honneur le forcera tout à la fois d'être ingrat envers son bienfaiteur, de détester celui qu'il allait aimer de toute son âme, et de sauver, contre son intérêt, un monstre qu'il ne peut plus qu'avoir en horreur. Bientôt il voudra s'en venger d'une manière honorable; le sort des armes trompera son espoir. Il ne sera pas moins à plaindre que les autres : ainsi le trouble général se fortifiant par le concours des troubles particuliers, et l'événement principal devenant de plus en plus affreux pour tout le monde, l'intérêt du drame pourra s'accroître jusqu'à un degré infini.

C'est ainsi que j'ai raisonné mon plan. Une autre cause principale, mais plus cachée, de l'intérêt de ce drame, est l'attention scrupuleuse que j'ai eue d'instruire le spectateur de l'état respectif et des desseins de tous les personnages. Jusqu'à présent les auteurs avaient souvent pris autant de peines pour nous ménager des surprises passagères, que j'en ai mis à faire précisément le contraire. Écrivain de feu, philosophe-poète, à qui la nature a prodigué la sensibilité, le génie et les lumières, célèbre Diderot, c'est vous qui le premier avez fait une règle dramatique de ce moyen sûr et rapide de remuer l'âme des spectateurs. J'avais osé le prévoir dans mon plan; mais c'est la lecture de votre immortel ouvrage qui m'a rassuré sur son effet. Je vous ai l'obligation d'en avoir osé faire la base de tout l'intérêt de mon drame. Il pouvait être plus adroitement mis en œuvre; mais la faiblesse de l'application n'en prouve que mieux l'efficacité du moyen.

En effet, dès qu'on sait qu'Eugénie est enceinte; qu'elle se croit et n'est pas la femme de Clarendon; qu'il doit en épouser une autre demain; que le frère de cette infortunée est à Londres secrètement, et peut arriver d'un moment à l'autre; que son père ignore tout, et va peut-être l'apprendre à l'instant, on prévoit qu'une catastrophe affreuse sera le fruit du premier coup de lumière qui éclairera les personnages. Alors le moindre mot qui tend à les tirer de l'ignorance où ils sont les uns à l'égard des autres jette le spec-

tateur dans un trouble dont il est surpris lui-même. Comme le danger qu'ils ignorent est toujours présent à ses yeux, qu'il espère ou craint longtemps avant eux, il approuve ou blâme leur conduite. Il voudrait avertir celle-ci, arrêter celui-là. J'ai vu des gens sensibles et naïfs, aux représentations de cette pièce, s'écrier dans les instants où Eugénie, abusée, trahie, est en pleine sécurité : *Ah! la pauvre malheureuse!* Dans ceux où le lord élude les questions qu'on lui fait, échappe aux soupçons, et emporte l'estime et l'amour de ceux qu'il trompe, je les ai entendus crier : *Va-t'en, scélérat!* La vérité qui presse arrache ces exclamations involontaires, et voilà l'éloge qui plaît à l'auteur et le paie de ses peines. On doit surtout remarquer que les morceaux qui ont déchiré l'âme dans cette pièce ne sont ni des phrases plus fortes, ni des choses imprévues; ils n'offrent que l'expression simple et vraie de la nature, à l'instant d'une crise d'autant plus pénible pour le spectateur, qu'il l'a vue se former lentement sous ses yeux, et par des moyens communs et faibles en apparence. Ceux qui liront *Eugénie* dans le véritable esprit où ce drame a été composé sentiront souvent que l'auteur a plus réfléchi qu'on ne croit, lorsqu'il a préféré de dire plus en peu de mots que mieux en beaucoup de paroles. Alors le premier acte, qu'ils avaient peut-être trouvé long et froid, leur paraîtra si nécessaire, qu'il serait impossible de prendre le moindre intérêt aux autres, si l'on n'avait pas vu celui-là. C'est lui qui nous incorpore à cette malheureuse famille, et nous fait prendre, sans nous en apercevoir, un rôle d'ami dans la pièce. Plus il y a de choses fortes ou extraordinaires dans un drame, et plus on doit les racheter par des incidents communs, qui seuls fondent la vérité. (C'est encore Diderot qui dit cela). Que ne dit-il pas cet homme étonnant? Tout ce qu'on peut penser de vrai, de philosophique et d'excellent sur l'art dramatique, il l'a renfermé dans le quart d'un *in-douze*. J'aimerais mieux avoir fait cet ouvrage... Revenons au mien.

Après avoir décidé le caractère et la conduite de chaque personnage, j'ai cherché s'il y avait quelque principe certain pour les faire parler convenablement à leur rôle. Dans un plan bien disposé, le fond des choses à dire est toujours donné par celui des choses à faire; mais le ton de chacun n'en reste pas moins subordonné au génie et aux lumières de l'auteur, qui peut se tromper, soit en voyant mal ses rapports qu'il a dû combiner, soit en exécutant faiblement ce qu'il a bien *préconçu*. J'ai dit : Ceux qu'un grand intérêt occupe ne recherchent point leurs phrases, ils sont simples comme la nature : lorsqu'ils se passionnent, ils peuvent devenir forts, énergiques; mais ils n'ont jamais ce qu'on appelle dans le monde de l'esprit. J'écrirai donc le fond du drame le plus simplement qu'il me sera possible. Le seul Clarendon pourra montrer de

l'esprit, c'est-à-dire de l'affectation, quand il voudra tromper; lorsqu'il sera de bonne foi, il n'aura dans la bouche que les choses naturelles et fortes que je trouverais dans mon cœur si j'étais à sa place.

Aux premiers actes, Eugénie sera noble, tendre et modeste dans ses discours; ensuite touchante dans la douleur, et presque muette dans le désespoir, comme toutes les âmes extrêmement sensibles. L'excès du malheur lui fera-t-il regarder la mort comme un refuge désirable et certain? alors son style, aussi exalté que son âme, sera modelé sur sa situation, et un peu plus grand que nature.

Le baron, homme juste et simple dans ses mœurs, en aura constamment la tournure et le style; mais aussitôt qu'une forte passion l'animera, il jettera feu et flamme, et de ce brasier sortiront des choses vraies, brûlantes et inattendues.

Le ton de madame Murer sera le plus constant de tous. Le fond de son caractère étant de ne douter de rien, la bonté, l'aigreur, la contradiction, la fureur, en un mot, tout ce qu'elle dira portera l'empreinte de l'orgueil, qui est toujours aussi confiant et superbe en paroles qu'imprudent et maladroit en actions.

Sir Charles doit être uni, reconnaissant dans sa première scène avec le comte de Clarendon : furieux, hors de lui, mais sublime s'il se peut lorsque des ressentiments légitimes l'arracheront à sa tranquillité.

Si l'on me blâme d'avoir écrit ce drame trop simplement, j'avoue que je suis inexcusable, car je me suis donné beaucoup de peine pour l'écrire ainsi. Telle réponse qui paraît négligée à été substituée à une réplique plus travaillée qu'on y voyait d'abord. Mais qu'il est difficile d'être simple! Je me rappelle à ce sujet une lecture que je fis de l'ouvrage, il y a deux ou trois ans, à plusieurs gens de lettres. Après l'avoir attentivement écouté, l'un d'eux me dit avec une franchise estimable, qui fut un coup de lumière pour moi : « Voulez-vous imprimer ce drame ou le faire jouer? — Pourquoi? — C'est qu'il est bien différent d'écrire pour être lu, ou d'écrire pour être parlé. Si vous le destinez à l'impression, n'y touchez pas, il va bien. Si vous voulez le faire jouer un jour, montez-moi sur cet arbre si bien taillé, si touffu, si fleuri; effeuillez, arrachez tout ce qui montre la main du jardinier. La nature ne met dans ses productions ni cet apprêt ni cette profusion. Ayez la vertu d'être moins élégant, vous en serez plus vrai. » Je n'hésitai pas. Avec plus de génie, je me serais rendu plus simple encore, sans cesser d'être intéressant. Mais quand le style plat, aussi voisin du naïf en poésie que le pauvre l'est du simple en sculpture, m'aurait trompé; quand il me ferait échouer dix fois de

suite, je m'accuserais sans cesse de croire que le genre sérieux et touchant doit être écrit très simplement.

Voilà les principes sur lesquels j'ai composé le drame d'*Eugénie*. Cette analyse du plan me paraît donner les véritables raisons de l'intérêt que la pièce a inspiré. La lecture de l'ouvrage qui suit cet exposé, montrant combien l'exécution est restée au-dessous du projet, justifiera de même les critiques qu'on en a faites. Eugénie cessera d'être un problème pour beaucoup de gens qui ne conçoivent pas encore comment l'enthousiasme et le dédain ont pu, dans le même temps, partager le public sur le même objet. A l'égard de ceux qui, sans examen comme sans appel, ont jugé la pièce absolument détestable, peut-être seront-ils à bon droit soupçonnés d'être hors d'état d'en juger une plus mauvaise encore.

EUGÉNIE

DRAME EN CINQ ACTES ET EN PROSE

Représenté pour la première fois sur le Théâtre de la Comédie Française le 25 juin 1767.

PERSONNAGES.

LE BARON HARTLEY, père d'Eugénie.
LE LORD COMTE DE CLARENDON, amant d'Eugénie, cru son époux.
MADAME MURER, tante d'Eugénie.
EUGÉNIE, fille du Baron.
SIR CHARLES, frère d'Eugénie.
COWERLY, capitaine de haut-bord, ami du Baron.
DRINK, valet de chambre du comte de Clarendon.
BETSY, femme de chambre d'Eugénie.
ROBERT, premier laquais de madame Murer.

Personnages muets.

Des valets armés.

HABILLEMENT DES PERSONNAGES

SUIVANT LE COSTUME DE CHACUN EN ANGLETERRE.

LE BARON HARTLEY, vieux gentilhomme du pays de Galles, doit avoir un habit gris et veste rouge à petit galon d'or, une culotte grise, des bas gris roulés, des jarretières noires sur les bas, de petites boucles à ses souliers carrés et à talons hauts, une perruque à la brigadière ou un ample bonnet, un grand chapeau à la Ragotzi, une cravate nouée et passée dans une boutonnière de l'habit, un surtout de velours noir par-dessus tout l'habillement.

LE COMTE DE CLARENDON, jeune homme de la cour. Un habit à la française des plus riches et des plus élégants : dans les quatrième et cinquième actes, un frac tout uni, à revers de même étoffe.

MADAME MURER, riche veuve du pays de Galles. Une robe anglaise toute ronde, de couleur sérieuse, à bottes, sans engageantes, sur un corps serré descendant bien bas; un grand fichu carré à dentelles anciennes, attaché en croix sur la poitrine: un tablier très long, sans bavette, avec une large dentelle au bas: des souliers de même étoffe que la robe: une barrette anglaise à dentelle sur la tête, et par-dessus un chapeau de satin noir, à rubans de même couleur.

EUGÉNIE. Une robe anglaise toute ronde, de couleur gaie, à bottes, comme celle de Madame Murer; le tablier de même que sa tante: des souliers blancs, un chapeau de paille doublé et bordé de rose; une barrette anglaise à dentelle sous son chapeau.

SIR CHARLES. Un frac de drap bleu de roi, à revers de même étoffe, boutons de métal plats, veste rouge croisée à petit galon: culotte noire, bas de fil gris, grand chapeau uni, cocarde noire; les cheveux redoublés en queue grosse et courte; manchettes plates et unies.

M. COWERLY, capitaine de haut-bord. Grand uniforme de marine anglaise: habit de drap bleu de roi, à parements et revers de drap blanc, un galon d'or à la mousquetaire; veste blanche, même galon; double galon aux manches et aux poches de l'habit: boutons de métal unis; grand chapeau bordé; cocarde noire fort apparente, cheveux en cadenettes.

DRINK, Habit brun à boutonnières d'or et à taille courte, fait à l'anglaise.

BETSY, jeune fille du pays de Galles. Une robe anglaise de toile peinte, toute ronde, à bottes; très petites manchettes; fichu carré et croisé sur la poitrine: tablier de batiste très long: barrette à l'anglaise sur la tête: point de chapeau[1].

La scène est à Londres, dans une maison écartée, appartenant au comte de Clarendon.

Pour l'intelligence de plusieurs scènes, dont l'effet dépend du jeu théâtral, j'ai cru devoir joindre ici la disposition exacte du salon. Aux deux côtés du fond, on voit deux portes : celle à droite est censée le passage par où l'on monte chez madame Murer: celle à gauche est l'appartement d'Eugénie. Sur la partie latérale du salon à droite est la porte qui mène au jardin; vis-à-vis, à gauche, est celle d'entrée par où les visites s'annoncent. Du plafond descend un lustre allumé; sur les côtés sont des cordons de sonnettes dont on fait usage. Cette vue du salon est l'aspect relatif aux spectateurs. En lisant la pièce, on sentira la nécessité de connaitre cette disposition des lieux que j'ai indiquée en partie dans le dialogue de la première scène.

1. Ces détails d'habillements ont paru peu nécessaires à bien des gens Nous les conservons pour donner au dix-neuvième siècle une idée des costumes du dix-huitième. Ils deviendront plus curieux de jour en jour.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente un salon à la française, du meilleur goût. Des malles et des paquets indiquent qu'on vient d'arriver. Dans un des coins est une table chargée d'un cabaret à thé. Les dames sont assises auprès. Madame Murer lit un papier anglais près de la bougie. Eugénie tient un ouvrage de broderie. Le baron est assis derrière la table. Betsy est debout à côté de lui, tenant d'une main un plateau avec un petit verre dessus; de l'autre une bouteille de marasquin empaillée : elle verse un verre au baron, et regarde après de côté et d'autre.

SCÈNE I. — LE BARON HARTLEY, MADAME MURER, EUGÉNIE, BETSY.

BETSY. — Comme tout ceci est beau! mais c'est la chambre de ma maîtresse qu'il faut voir.

LE BARON, après avoir bu remettant son verre sur le plateau. — Celle-ci à droite?

BETSY. — Oui, monsieur; l'autre est un passage par où l'on monte chez madame.

LE BARON. — J'entends : ici dessus.

MADAME MURER. — Vous ne sortez pas, monsieur? Il est six heures.

LE BARON. — J'attends un carrosse... Eh bien, Eugénie, tu ne dis mot! est-ce que tu me boudes? Je ne te trouve plus si gaie qu'autrefois.

EUGÉNIE. — Je suis un peu fatiguée du voyage, mon père.

LE BARON. — Tu as pourtant couru le jardin toute l'après-midi avec ta tante.

EUGÉNIE. — Cette maison est si recherchée...

MADAME MURER. — Il est vrai qu'elle est d'un goût... comme tout ce que le comte fait faire. On ne trouve rien à désirer ici.

EUGÉNIE à part. — Que celui à qui elle appartient. (Betsy sort.)

SCÈNE II. — EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT. — Monsieur, une voiture...

LE BARON à Robert en se levant. — Mon chapeau, ma canne...

MADAME MURER. — Robert, il faudra vider ces malles et remettre un peu d'ordre ici.

ROBERT. — On n'a pas encore eu le temps de se reconnaître.

LE BARON à Robert. — Où dis-tu que loge le capitaine?

ROBERT. — Dans Suffolk-Street, tout auprès du Bagno.

LE BARON. — C'est bon. (Robert sort.)

SCÈNE III. — MADAME MURER, LE BARON, EUGÉNIE.

MADAME MURER. (Le ton de madame Murer, dans toute cette scène, est un peu dédaigneux.) — J'espère que vous n'oublierez pas de vous faire écrire chez le lord comte de Clarendon, quoiqu'il soit à Windsor; c'est un jeune seigneur fort de mes amis, qui nous prête cette maison pendant notre séjour à Londres; et voùs sentez que ce sont là de ces devoirs...

LE BARON la contrefaisant. — Le lord comte un tel, un grand seigneur fort mon ami... comme tout cela remplit la bouche d'une femme vaine!

MADAME MURER. — Ne voulez-vous pas y aller, monsieur?

LE BARON. — Pardonnez-moi, ma sœur; voilà trois fois que vous le dites : j'irai en sortant de chez le capitaine Cowerly.

MADAME MURER. — Comme il vous plaira pour celui-là; je ne m'y intéresse ni ne veux le voir ici.

LE BARON. — Comment! le frère d'un homme qui va épouser ma fille!

MADAME MURER. — Ce n'est pas une affaire faite.

LE BARON. — C'est comme si elle l'était.

MADAME MURER. — Je n'en crois rien. La belle idée de marier votre fille à ce vieux Cowerly qui n'a pas cinq cents livres sterling de revenu, et qui est encore plus ridicule que son frère le capitaine!

LE BARON. — Ma sœur, je ne souffrirai jamais qu'on avilisse en ma présence un brave officier, mon ancien ami.

MADAME MURER. — Fort bien : mais je n'attaque ni sa bravoure ni son ancienneté : je dis seulement qu'il faut à votre fille un mari qu'elle puisse aimer.

LE BARON. — De la manière dont les hommes d'aujourd'hui sont faits, c'est assez difficile.

MADAME MURER. — Raison de plus pour le choisir aimable.

LE BARON. — Honnête.

MADAME MURER. — L'un n'exclut pas l'autre.

LE BARON. — Ma foi, presque toujours. Enfin, j'ai donné ma parole à Cowerly.

MADAME MURER. — Il aura la bonté de vous la rendre.

LE BARON. — Quelle femme! Puisqu'il faut vous dire tout, ma sœur, il y a entre nous un dédit de deux mille guinées : croyez-vous qu'on ait aussi la bonté de me le rendre?

MADAME MURER. — Vous comptiez bien sur mon opposition quand vous avez fait ce bel arrangement; il pourra vous coûter quelque chose, mais je ne changerai rien au mien. Je suis veuve et riche; ma nièce est sous ma conduite, elle attend tout de moi; et depuis la mort de sa mère, le soin de l'établir me regarde seule. Voilà ce que je vous ai dit cent fois: mais vous n'entendez rien.

LE BARON *brusquement.* — Il est donc assez inutile que je vous écoute : je m'en vais. Adieu, mon Eugénie; tu m'obéiras, n'est-ce pas? (*Il la baise au front, et sort.*)

SCÈNE IV. — MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER. — Qu'il m'amène ses Cowerly! (*Après un peu de silence.*) A votre tour, ma nièce, je vous examine... Je conçois que la présence de votre père vous gêne, dans l'ignorance où il est de votre mariage : mais, avec moi, que signifie cet air? J'ai tout fait pour vous : je vous ai mariée.... Le plus bel établissement des trois royaumes! Votre époux est obligé de vous quitter; vous êtes chagrine; vous brûlez de le rejoindre à Londres; je vous y amène; tout cède à vos désirs.

EUGÉNIE *tristement.* — Cette ignorance de mon père m'inquiète, madame; d'un autre côté, milord... Devions-nous le trouver absent, lorsque nos lettres lui ont annoncé le jour de notre arrivée?

MADAME MURER. — Il est à Windsor avec la cour. Un homme de son rang n'est pas toujours le maître de quitter...

EUGÉNIE. — Il a bien changé!

MADAME MURER. — Que voulez-vous dire?

EUGÉNIE. — Que s'il avait eu ces torts lorsque vous m'ordonnâtes de recevoir sa main, je ne me serais pas mise dans le cas de les lui reprocher aujourd'hui.

MADAME MURER. — Lorsque je vous ordonnai, miss! A vous entendre on croirait que je vous fis violence! et cependant sans moi, victime d'un ridicule entêtement, mariée sans dot, femme d'un vieillard ombrageux, et surtout confinée pour la vie au château de Cowerly... car rien ne peut détacher votre père de son insipide projet.

EUGÉNIE. — Mais si le comte a cessé de m'aimer?

MADAME MURER. — En serez-vous moins milady Clarendon?... Et puis, quelle idée! un homme qui a tout sacrifié au bonheur de vous posséder!

EUGÉNIE *pénétrée.* — Il était tendre alors. Que de larmes il versa lorsqu'il fallut nous séparer! Je pleurais aussi, mais je sentais que

les plus grandes peines ont leur douceur quand elles sont partagées. Quelle différence!

MADAME MURER. — Vous oubliez donc votre nouvel état! et combien l'espoir de la voir bientôt mère rend une jeune femme plus chère à son mari? Ne lui avez-vous pas écrit cette nouvelle intéressante?

EUGÉNIE. — Son peu d'empressement n'en est que plus affligeant.

MADAME MURER. — Et moi je vous dis que vos soupçons l'outragent.

EUGÉNIE. — Avec quel plaisir je m'avouerais coupable!

MADAME MURER. — Vous l'êtes plus que vous ne pensez : et cette tristesse, ces larmes, ces inquiétudes... Croyez-vous tout cela bien raisonnable?

EUGÉNIE. — Grâce aux considérations qui tiennent notre mariage secret, il faut bien que je dévore mes peines. Mais aussi, milord... n'être pas à Londres le jour que nous y arrivons!

MADAME MURER. — Son valet de chambre est ici : je vais envoyer chez lui pour vous tranquilliser. (Elle sonne.)

SCÈNE V. — DRINK, MADAME MURER, EUGÉNIE.

DRINK à Eugénie. — Que veut milady?

MADAME MURER. — Encore milady! On lui a défendu cent fois de vous nommer ainsi.

EUGÉNIE avec bonté. — Dis-moi, Drink, quand ton maître revient-il à Londres?

DRINK. — On l'attend à tout moment; les relais sont sur la route depuis le matin.

MADAME MURER. — Vous l'entendez. Rentrons, ma nièce. (A Drink.) Vous, allez voir s'il est arrivé.

SCÈNE VI.

DRINK seul. — S'il me paie pour mentir, il faut avouer que je m'en acquitte loyalement; mais cela me fait de la peine... C'est un ange que cette fille-là! Quelle douceur! Elle apprivoiserait des tigres. Oui, il faut être pire qu'un tigre pour avoir pu tromper une femme aussi parfaite, et l'abandonner après. Mon maître, oui, je le répète, mon maître, quoique moins âgé, est cent fois plus scélérat que moi.

SCÈNE VII. — LE COMTE DE CLARENDON, DRINK.

LE COMTE, lui frappant sur l'épaule. — Courage, mon Drink!

DRINK étonné. — Qui diantre vous savait là, milord? On vous croit à Windsor.

LE COMTE. — Vous disiez donc que le plus scélérat de nous deux, ce n'est pas vous.

DRINK d'un ton un peu résolu. — Ma foi, milord, puisque vous l'avez entendu...

LE COMTE. — Ce lieu est sûr apparemment?

DRINK. — Il n'y a personne. La nièce est chez la tante, le bon homme de père est sorti.

LE COMTE surpris. — Le père est avec elles?

DRINK. — Sans lui et sans un vieux procès qu'on a déterré je ne sais où, aurait-on trouvé un prétexte à ce voyage?

LE COMTE. — Surcroît d'embarras! Et elles sont ici?

DRINK. — D'hier au soir.

LE COMTE. — Que dit-on de mon absence?

DRINK. — Mademoiselle a beaucoup pleuré.

LE COMTE. — Ah! je suis plus affligé qu'elle. Mais n'a-t-il rien percé du projet de mariage?

DRINK. — Oh! le diable gagne trop à vos desseins pour y nuire.

LE COMTE avec humeur. — Je crois que le maraud s'ingère....

DRINK. — Parlons, milord, sans vous fâcher. Voilà une fille de condition qui croit être votre femme.

LE COMTE. — Et qui ne l'est pas, veux-tu dire?

DRINK. — Et qui ne peut tarder à être instruite que vous en épousez une autre. Quand je pense à ce dernier trait, après le diabolique artifice qui l'a fait tomber dans nos griffes... Un contrat supposé; des registres contrefaits; un ministre de votre façon.... Dieu sait... Tous les rôles distribués à chacun de nous, et joués.... Quand je me rappelle la confiance de cette tante, la piété de la nièce pendant la ridicule cérémonie, et dans votre chapelle encore... Non, je crois aussi fermement qu'il n'y aura jamais pour vous, ni pour votre intendant qui fit le ministre, ni pour nous qui servîmes de témoins...

LE COMTE fait un geste furieux qui coupe la parole à Drink, et, après une petite pause, dit froidement : — Monsieur Drink, vous êtes le plus sot coquin que je connaisse! (Il tire sa bourse et la lui donne.) Vous n'êtes plus à moi; sortez; mais si la moindre indiscrétion...

DRINK. — Est-ce que j'ai jamais manqué à milord?

LE COMTE. — Je déteste les valets raisonneurs, et je me défie surtout des fripons scrupuleux.

DRINK. — Eh bien, je ne dirai plus un seul mot : usez de moi comme il vous plaira. Mais pour la demoiselle, en vérité c'est dommage.

LE COMTE. — Vous faites l'homme de bien; mais à la vue de l'or votre conscience s'apaise... Je ne suis pas votre dupe.

DRINK. — Si vous le croyez, mon maître, voilà la bourse.

LE COMTE refusant de la prendre. — Cela suffit : mais qu'il ne vous arrive jamais... Approchez. Puisqu'on ne sait rien de ce fatal mariage...

DRINK. — Fatal! qui vous force à le conclure!

LE COMTE. — Le roi qui a parlé, mon oncle qui presse; des avantages qu'on ne rencontre pas deux fois en la vie; (à part) et plus que tout, la honte que j'aurais de dévoiler mon odieuse conduite.

DRINK. — Mais comment cacher ici?

LE COMTE rêvant. — Oh! je... Quand une fois je serai marié... Et puis, elles ne verront personne... Cette maison, quoique assez près de mon hôtel, est dans un quartier perdu... Je ferai en sorte qu'elles repartent bientôt. Va toujours m'annoncer: cette visite préviendra les soupçons...

DRINK se retournant. — Les soupçons! Qui diable oserait seulement penser ce que nous exécutons nous autres?

LE COMTE. — Il a raison. (Il le rappelle.) Écoute, écoute.

DRINK. — Milord?

LE COMTE à lui-même, en se promenant. — Je crois que la tête a tourné en même temps à tout le monde. (A Drink.) Ont-elles déjà reçu des lettres?

DRINK. — Pas encore.

LE COMTE à lui-même, en se promenant. — C'est mon intendant... Parce qu'il est prêt à rendre l'âme... Il me mande... Il me fait une frayeur avec ses remords... Le malheureux!... Après m'avoir lui-même jeté dans tous ces embarras... Je crains qu'avant de mourir il ne me joue le tour d'écrire ici la vérité. (A Drink.) Tu iras, tu iras toi-même à la poste.

DRINK. — Oui, milord.

LE COMTE. — Prends-y garde au moins. Il ne faudrait qu'une lettre comme celle que j'en reçois... Tu connais son écriture.

DRINK. — J'entends. Tout ce qui viendra de là...

LE COMTE. — Fort bien. Va m'annoncer. (Drink sort par la porte qui conduit chez madame Murer.)

SCENE VIII. — LE COMTE seul, se promenant avec inquiétude.

Que je suis loin de l'air tranquille que j'affecte!... Elle croit être ma femme... Elle m'écrit... Sa lettre me poursuit... Elle espère

qu'un fils rendra bientôt notre union plus chère. Elle aime les souffrances de son nouvel état. Misérable ambition!... Je l'adore, et j'en épouse une autre!... Elle arrive, et l'on me marie... Mon oncle!... Oh! s'il savait... Peut-être... Non, il me déshériterait... (Il se jette dans un fauteuil.) Que de peines, d'intrigues!... Si l'on calculait bien ce qu'il en coûte pour être méchant... (Se levant brusquement.) Les réflexions de cet homme m'ont troublé... Comme si je n'avais pas assez du cri de ma conscience, sans être encore assailli des remords de mes valets!... Elle va venir... Ah! je ne pourrai jamais soutenir sa vue. L'ascendant de sa vertu m'écrase... La voici... Qu'elle est belle!

SCÈNE IX. — MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE en courant arrive la première, puis elle s'arrête tout à coup en rougissant.

LE COMTE s'avançant vers elle, et lui prenant la main avec quelque embarras. — Un mouvement plus naturel vous faisait précipiter vos pas, Eugénie. Aurais-je eu le malheur de mériter?... (A madame Murer qui entre, en la saluant.) Ah! madame, pardon! vous me voyez confus de m'être laissé prévenir.

MADAME MURER. — Vous vous moquez, milord. Est-ce dans une maison à vous qu'il convient de faire des façons?

LE COMTE prenant la main d'Eugénie. — Que j'ai souffert, ma chère Eugénie, de la dure nécessité de m'éloigner au moment de votre arrivée! J'aurais désobéi à mon oncle, au roi même, si l'intérêt de notre union...

EUGÉNIE soupirant. — Ah! milord.

MADAME MURER. — Elle s'afflige.

LE COMTE vivement. — Et de quoi? Vous m'effrayez! Parlez, je vous prie.

EUGÉNIE. — Rappelez-vous, milord, l'extrême répugnance que j'eus à recevoir votre main à l'insu de nos parents.

LE COMTE. — J'en ai trop soupiré pour l'oublier jamais.

EUGÉNIE avec douleur. — Votre présence me soutenait contre mes réflexions; mais bientôt des souvenirs plus cruels m'assaillirent en foule... Les derniers conseils d'une mère mourante... la faute que je commettais contre mon père absent... l'air de mystère qui accompagna l'auguste cérémonie dans votre château...

MADAME MURER. — N'était-il pas indispensable?

EUGÉNIE. — Votre départ, nécessaire pour vous, mais douloureux pour moi... (Baissant la voix.) Mon état...

LE COMTE lui baise la main. — Votre état, Eugénie! Ce qui met le sceau à mon bonheur peut-il vous affliger? (A part.) Infortunée!

EUGÉNIE tendrement. — Ah! qu'il me serait cher! s'il ne m'exposait pas...

LE COMTE. — Je me croirai bien malheureux si ma présence n'a pas la force de dissiper ces nuages. Mais qu'exigez-vous de moi? Ordonnez.

EUGÉNIE. — Puisqu'il m'est permis de demander, je désire que vous employiez auprès de mon père cet art de persuader, ah! que vous possédez si parfaitement.

LE COMTE. — Ma chère Eugénie!

EUGÉNIE. — Je souhaiterais que nous nous occupassions tous à le tirer d'une ignorance qui ne peut durer plus longtemps sans crime et sans danger pour moi.

MADAME MURER. — Le comte seul peut décider la question.

LE COMTE avec timidité. — Je suivrai vos volontés en tout. Mais à Londres!... Si près de mon oncle!... S'exposer... Cette colère si redoutable de votre père... Je pensais que l'on pourrait remettre cet aveu délicat à notre retour au pays de Galles.

EUGÉNIE vivement. — Où vous viendrez.

LE COMTE. — J'espérais vous y rejoindre avant peu.

EUGÉNIE tendrement. — Que ne l'écriviez-vous? Un seul mot de ce dessein nous eût empêchés de venir à Londres.

LE COMTE vivement. — Quand vous n'auriez pas suivi d'aussi près la nouvelle que j'ai reçue de votre résolution, je me serais bien gardé d'y rien changer. Mon empressement égalait le vôtre. (D'un ton très affectueux.) Aurais-je voulu suspendre un voyage qui a mille attraits pour moi?

MADAME MURER. — Il est charmant!

EUGÉNIE baissant les yeux. — Je n'ai plus qu'une plainte à faire : me la pardonnerez-vous, milord?

LE COMTE. — Ne me cachez rien, je vous en conjure.

EUGÉNIE avec embarras. — Un cœur sensible s'inquiète de tout. Il m'a semblé voir dans vos lettres une espèce d'affectation à éviter de m'honorer du nom de votre femme. J'ai craint...

LE COMTE un peu décontenancé. — Ainsi donc on me réduit à justifier ma délicatesse même! Vos soupçons m'y contraignent; je le ferai. (Prenant un ton plus rassuré.) Tant que je fus votre amant, Eugénie, je brûlais d'acquérir le titre précieux d'époux; marié, j'ai cru devoir en oublier les droits, et ne jamais faire parler que ceux de l'amour. Mon but, en vous épousant, fut d'unir la douce sérénité des plaisirs honnêtes aux charmes d'une passion douce et toujours nouvelle. Je disais : quel lien que celui qui nous fait un devoir du bonheur!... Vous pleurez, Eugénie!

EUGÉNIE lui tend les bras et le regarde avec passion. — Ah! laisse-les couler... La douceur de celles-ci efface l'amertume des autres. Ah! mon cher époux, la joie a donc aussi ses larmes!

LE COMTE troublé. — Eugénie!... (A part.) Dans quel trouble elle me jette!

MADAME MURER. — Eh bien, ma nièce?

EUGÉNIE avec joie. — Je n'en croirai plus mon cœur; il fut trop timide.

LE BARON dehors, sans être aperçu. — Pas un schelling avec.

MADAME MURER. — Reconnaissez mon frère au bruit qu'il fait en rentrant.

LE COMTE à part. — Il faut avoir une âme féroce pour résister à tant de charmes.

SCÈNE X. — LE BARON, LE COMTE, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON en entrant crie dehors. — Renvoyez-le, vous dis-je. (A lui-même, en avançant.) L'indigne séjour! la sotte ville! et surtout l'impertinent usage d'aller voir des gens qu'on sait absents!

MADAME MURER. — Toujours emporté!

LE BARON. — Eh bien! eh bien! ma sœur, ce n'est pas vous que cela regarde.

MADAME MURER. — Je le crois, monsieur; mais que doit penser de vous milord Clarendon?

LE BARON saluant. — Ah! pardon! milord.

MADAME MURER. — Il vient ici vous offrir ses bons offices auprès de vos juges...

LE BARON au comte. — Excusez : l'on vous dira que j'ai passé à votre hôtel.

LE COMTE. — Je suis fâché, monsieur...

LE BARON se tournant vers sa fille. — Bonjour, mon Eugénie.

LE COMTE à lui-même, se rappelant la dernière phrase d'Eugénie. — La joie a donc aussi ses larmes!

LE BARON au comte. — Comment la trouvez-vous, milord? Mais vous vous connaissez déjà : son frère et elle, voilà tout ce qui me reste... Elle était gaie autrefois : les filles deviennent précieuses en grandissant. Ah! quand elle sera mariée!... A propos de mariage, j'allais oublier de vous faire un compliment...

LE COMTE interrompant. — A moi, monsieur? Je n'en veux recevoir que sur le bonheur que j'ai en ce moment de présenter mes respects à ces dames.

LE BARON. — Eh! non, non : c'est sur votre mariage.

MADAME MURER. — Son mariage!

EUGÉNIE à part, avec frayeur. — Ah ciel!

LE COMTE d'un air contraint. — Vous voulez rire.

LE BARON. — Ma foi, je ne l'ai pas deviné. Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage...

LE COMTE *interrompant.* — Ah! ah!... oui : c'est... un de mes parents. Vous savez que, pour peu qu'on tienne à quelqu'un, on va pour la signature...

LE BARON. — Non : il dit que cela vous regarde.

LE COMTE *embarrassé.* — Discours de valet... Il est bien vrai que mon oncle, ayant eu le dessein de m'établir, m'a proposé depuis peu une fille de qualité fort riche (*regardant Eugénie*); mais je lui ai montré tant de répugnance pour un engagement, qu'il a eu la bonté de ne pas insister. Cela s'est su, et peut-être trop répandu. Voilà l'origine d'un bruit qui n'a et n'aura jamais de fondement réel.

LE BARON. — Pardon, au moins. Je ne l'ai pas dit pour vous fâcher. Un joli homme comme vous, couru des belles...

MADAME MURER. — Mon frère va s'égayer. Trouvez bon, messieurs, que nous nous retirions.

LE COMTE *saluant.* — Ce sera moi, si vous le voulez bien. J'ai quelques affaires pressées... Je vous demande la permission, mesdames, de vous voir le plus souvent...

MADAME MURER. — Jamais aussi souvent que nous le désirons, milord. (*Le comte sort, le baron l'accompagne : ils se font des politesses.*)

SCÈNE XI. — MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER. — Avec quelle adresse et quelle honnêteté pour vous il vient de s'expliquer!

EUGÉNIE, *honteuse d'un petit mouvement de frayeur, se jette dans les bras de sa tante.* — Grondez donc votre folle de nièce... A un certain mot de mon père, n'ai-je pas éprouvé un serrement de cœur affreux!... Il m'avait caché ces bruits dans la crainte de m'affliger... Comme il m'a regardée en répondant!... Ah! ma tante, que je l'aime!

MADAME MURER *l'embrasse.* — Ma nièce, vous êtes la plus heureuse des femmes. (*Elles vont chez le baron par la porte d'entrée.*)



LE BARON AU COMTE. — ... Votre suisse a dit que vous étiez à la cour pour un mariage.
(Dessin de Gravelot. — Gravure du XVIIIe siècle.)

ACTE DEUXIÈME

Un domestique entre. Après avoir rangé les sièges qui sont autour de la table à thé, il en emporte le cabaret, et vient remettre la table à sa place auprès du mur de côté. Il enlève des paquets dont quelques fauteuils sont chargés, et sort en regardant si tout est bien en ordre.

L'action théâtrale ne reposant jamais, j'ai pensé qu'on pourrait essayer de lier un acte à celui qui le suit par une action pantomine, qui soutiendrait, sans la fatiguer, l'attention des spectateurs, et indiquerait ce qui se passe derrière la scène pendant l'entr'acte. Je l'ai désigné entre chaque acte. Tout ce qui tend à donner de la vérité est précieux dans un drame sérieux, et l'illusion tient plutôt aux petites choses qu'aux grandes. Les comédiens français, qui n'ont rien négligé pour que cette pièce fît plaisir, ont craint que l'œil sévère du public ne désapprouvât tant de nouveautés à la fois : ils n'ont pas osé hasarder les entr'actes. Si on les joue en société, on verra que ce qui n'est qu'indifférent tant que l'action n'est pas engagée, devient assez important entre les derniers actes.

SCÈNE I. — DRINK seul, un paquet de lettres à la main. Il se retourne en entrant et crie au facteur qui s'en va :

A moi seul, entendez-vous? (Il avance dans le salon.) Un homme averti en vaut deux, dit-on. Voyons ce que le facteur vient de me remettre. Il faut servir un maître qui rosse aussi fort qu'il récompense bien. (Il lit une adresse.) Hem, m, m, à Monsieur, Monsieur le baron Hartley. Voilà pour le père! Quelque sanglier forcé, quelque chien éreinté, etc., etc. (Il en lit une autre.) Hem, m, m, Armée d'Irlande : c'est du fils. Ceci doit encore passer; l'ordre ne porte pas d'arrêter les paquebots. (Il en regarde une troisième.) Hem, m, m, Lancastre : voici qui paraît suspect. (Il lit.) A Madame, Madame Murer, près du parc Saint-James... Pour la tante... c'est l'écriture de M. Williams, notre marieur, l'intendant de milord... Main basse sur celle-ci! Peste! la jeune personne eût appris... A propos, il se meurt, dit mon maître. Voyons un peu ce qu'il écrit : puisque je ne dois pas la remettre, je puis bien la lire. Il n'y a pas plus de mal à l'un qu'à l'autre, et l'on apprend quelquefois... (Il hésite un peu, et enfin rompant le cachet, il lit.) « Madame, je touche au moment « terrible où je vais rendre compte de toutes les actions de ma « vie. » (Il parle.) Un intendant!... le compte sera long. (Il lit.) « Les « remords me pressent, et je veux réparer autant qu'il est en « moi, par cet avis tardif, le crime dont je me suis rendu cou- « pable en portant le jeune lord comte de Clarendon à tromper

« votre malheureuse nièce par un mariage simulé. » (Il parle.) Mon maître s'était douté de cette lettre... c'est un vrai démon pour les précautions.

SCÈNE II. — LE COMTE, DRINK.

LE COMTE arrivant par le jardin avec précaution. — Est-ce toi, Drink?

DRINK. — Milord!

LE COMTE. — Un mot, et je m'enfuis.

DRINK. — Je vous écoute.

LE COMTE. — J'avais oublié... J'étais si troublé en sortant... Mon mariage, qui se fait demain, est dans la bouche de tout le monde : on ne parle d'autre chose... Il faut empêcher qu'aucune visite, aujourd'hui surtout, ne vienne ici souffler le vent de la discorde.

DRINK. — Elles ne connaissent personne à Londres.

LE COMTE. — Je sais que le père est fort l'ami d'un certain capitaine Cowerly, qui ne manque jamais le lever de mon oncle : brave homme, mais dont le défaut est d'apprendre le soir à toute la ville les secrets qu'on lui a dits à l'oreille dans les maisons.

DRINK. — Quelle figure est-ce?

LE COMTE. — Tu ne connais que lui. Du temps de la petite, il a soupé dix fois dans ce salon.

DRINK. — Quoi! ce bavard qui vous a brouillé depuis avec Laure, en lui reportant que lady Alton avait passé un jour entier ici?

LE COMTE. — Où diable vas-tu chercher lady Alton?

DRINK. — Ah! vraiment non! c'est plus nouveau que cela. C'était donc une des deux Olfalsen? Ma foi, je confonds les époques, il en est tant venu!

LE COMTE. — Eh! non. C'est celui qui a marié cette fille soi-disant d'honneur de la reine à ce benêt d'Harlington, quand je la quittai.

DRINK. — Ah! j'y suis, j'y suis.

LE COMTE. — S'il se présentait...

DRINK. — Laissez-moi faire; il en sera de lui comme du facteur, dont j'ai fort à propos barré le chemin.

LE COMTE. — Je te l'avais recommandé.

DRINK. — C'est ce que je disais. Mon maître n'oublie rien.

LE COMTE. — Eh bien?

DRINK s'approchant d'un air de confidence. — J'ai détourné une furieuse lettre de ce Williams pour la tante.

LE COMTE lui coupant la parole. — Paix! C'est Eugénie.

SCÈNE III. — EUGÉNIE, LE COMTE, DRINK.

EUGÉNIE faisant un cri de surprise. — Ah! milord.

LE COMTE à Drink. — Je ne puis l'éviter. Laisse-nous.

SCÈNE IV. — EUGÉNIE, LE COMTE.

EUGÉNIE *avec joie.* — Apprenez la plus agréable nouvelle...

LE COMTE. — Si elle intéresse mon Eugénie.

EUGÉNIE. — Mon père est enchanté de vous. Ah! j'en étais bien sûre! Il faisait votre éloge à l'instant. Je me serais mise de bon cœur à ses pieds pour le remercier. Il me rendait fière de mon époux. Je me suis sentie prête à lui tout avouer.

LE COMTE *ému.* — Vous me faites trembler! exposer tout ce que j'aime au brusque effet de son ressentiment!

EUGÉNIE *vivement.* — Je sais qu'il est violent; mais il est mon père. Il est juste, il est bon. Venez, milord, que notre profond respect le désarme. Entrons, ce moment sera le plus heureux...

LE COMTE *embarrassé.* — Eugénie! quoi! vous voulez?... quoi! sans nulle précaution?...

EUGÉNIE *avec beaucoup de feu.* — Si jamais je te fus chère, c'est aujourd'hui qu'il faut me le prouver. Donne-moi cette marque de ton amour. Viens : depuis trop longtemps les soupçons odieux outragent ta femme; les regards méchants la poursuivent. Fais cesser un si pénible état; déchire le voile qui l'expose à rougir. Tombons aux genoux de mon père. Viens, il ne nous résistera pas.

LE COMTE *à part.* — Quel embarras! (*A Eugénie.*) Souffrez au moins que je le revoie encore avant, pour affermir ses bonnes dispositions.

EUGÉNIE *lui prenant la main.* — Non : elles peuvent changer. La première impression est pour toi. Non, je ne te quitterai plus.

SCÈNE V. — MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE.

LE COMTE *apercevant madame Murer.* — Ah, madame! venez m'aider à lui faire entendre raison.

MADAME MURER. — Le comte ici! J'aurais dû m'en douter à l'air d'empressement dont elle est sortie. Mais de quoi s'agit-il?

LE COMTE. — Sur quelques mots en ma faveur échappés à son père, sa belle âme s'est échauffée. Elle veut, elle exige que nous lui fassions à l'instant un aveu de notre union.

MADAME MURER. — Ah, milord, gardez-vous-en bien! Mon avis au contraire est que vous vous retiriez promptement. S'il s'éveillait et vous trouvait ici, ce prompt retour lui ferait soupçonner...

LE COMTE *cachant sa joie sous un air empressé.* — Tout serait perdu? je m'arrache d'auprès d'elle avec moins de chagrin, puisque c'est à sa sûreté que je fais ce sacrifice. (*Il sort.*)

SCÈNE VI. — MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE le regarde aller, et après un peu de silence dit douloureusement : — Il s'en va.

MADAME MURER. — Mais vous avez donc tout à coup perdu l'esprit?

EUGÉNIE. — Être réduite à composer avec son devoir; n'oser regarder son père : voilà ma vie. Je suis confuse en sa présence: sa bonté me pèse, sa confiance me fait rougir, et ses caresses m'humilient. Il est si accablant de recevoir des éloges et de sentir qu'on ne les mérite pas!

MADAME MURER. — Mais à Londres, où le comte a tant de ménagements à garder!... d'ailleurs votre état ne rend pas encore cet aveu indispensable.

EUGÉNIE. — N'est-il pas plus aisé de prévenir un mal que d'en arrêter les progrès? Le temps fuit, l'occasion échappe, les convenances diminuent; l'embarras de parler augmente, et le malheur arrive.

MADAME MURER. — Votre époux est trop délicat pour vous exposer...

EUGÉNIE vivement. — N'avez-vous pas trouvé comme moi un peu d'apprêt dans son air, de recherche dans son langage? cela me frappe à présent que j'y réfléchis. Cette touchante simplicité qu'il avait à la campagne était bien préférable.

MADAME MURER. — Dès qu'il s'éloigne, l'imagination travaille.

SCÈNE VII. — MADAME MURER, EUGÉNIE, DRINK.

MADAME MURER à Drink, qui tient un paquet. — Qu'est-ce que c'est?

DRINK. — Des lettres que le facteur vient d'apporter.

MADAME MURER parcourant les adresses. — D'Irlande : voici des nouvelles. (Drink range le salon et écoute la conversation.)

EUGÉNIE avec vivacité. — De mon frère?

MADAME MURER. — Non, c'est une lettre de son cousin, qui sert dans le même corps. (Elle lit tout bas.)

EUGÉNIE. — Point de lettres de sir Charles? Il est bien étonnant!...

MADAME MURER à Drink qui ouvre une malle. — Laissez cela. Betsy serrera nos habits. (Drink sort.)

SCÈNE VIII. — MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE pendant que madame Murer lit bas. — Son silence me surprend et m'afflige.

MADAME MURER d'un ton composé. — S'il vous afflige, miss, la lettre de sir Henri ne me paraît pas propre à vous consoler. Votre frère n'a pas reçu nos dernières : c'est un terrible état que le métier de la guerre !

EUGÉNIE troublée. — Mon frère est mort !

MADAME MURER. — Ai-je dit un mot de cela ?

EUGÉNIE. — Je n'ai pas une goutte de sang.

MADAME MURER. — Puisque votre effroi va au-devant de mes précautions, lisez vous-même.

EUGÉNIE lit en tremblant. — « Mon cousin, grièvement insulté par « son colonel, l'a forcé de se battre et l'a désarmé. Son ennemi « vient de le dénoncer ; ce qui a obligé sir Charles à prendre « secrètement la route de Londres. Mais le colonel le suit pour « l'accuser chez le ministre. » Ah ! mon frère.

SCÈNE IX. — LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE BARON. — Eh bien ! parce que je m'endors un moment en jasant avec vous...

EUGÉNIE troublée. — Mon frère s'est battu.

LE BARON. — D'où savez-vous cela ?

EUGÉNIE. — C'est ce que mande sir Henri.

MADAME MURER avec importance. — Et il a désarmé son homme ; si ce n'était pas son colonel...

LE BARON. — Son colonel tout comme un autre.

EUGÉNIE. — Mon père, ma tante, occupons-nous tous des moyens de le sauver.

MADAME MURER. — Où le prendre ?

EUGÉNIE. — Mon cousin dit qu'il est à Londres.

MADAME MURER. — Mais il ne sait pas que nous y sommes.

EUGÉNIE baissant les yeux. — Milord Clarendon ne pourrait-il pas ?...

MADAME MURER d'un air dédaigneux. — Le cher lord ! Ah ! oui. Si monsieur lui fait la grâce d'accepter ses services.

LE BARON lui rendant son air. — Ma foi, ce serait ma dernière ressource. Donne-moi la lettre, Eugénie. (Il lit bas.) Diable ! (Il lit tout haut.) « Quand il ne réussirait pas à le perdre, avertissez sir Charles « d'être toujours sur ses gardes : le colonel a la réputation de se « défaire des gens par toutes sortes de voies. »... Bon ! cela ne peut pas être ; un officier...

MADAME MURER. — Cet événement me ramène à ce que je vous disais tantôt, monsieur : si au lieu de destiner votre fille à un vieux militaire sans fortune, vous trouviez bon que l'on eût pour elle des vues plus relevées. Les protections aujourd'hui...

LE BARON. — Nous y voilà encore. Ma sœur, une bonne fois pour toutes, afin de n'y jamais revenir : Vous aimez les lords, les gens du haut parage, et moi je les déteste. Ma fille m'est trop chère pour la sacrifier à votre vanité et la rendre malheureuse.

MADAME MURER. — Et pourquoi malheureuse?

LE BARON. — Est-ce que je ne connais pas vos petits grands seigneurs! Voyez-les dans les unions même les plus égales pour la fortune. Une fille est mariée aujourd'hui, trahie demain, abandonnée dans quatre jours; l'infidélité, l'oubli, la galanterie ouverte, les excès les plus condamnables ne sont qu'un jeu pour eux. Bientôt le désordre de la conduite entraîne celui des affaires; les fortunes se dissipent, les terres s'engagent, se vendent; encore la perte des biens est-elle souvent le moindre des maux qu'ils font partager à leurs malheureuses compagnes.

MADAME MURER. — Mais quel rapport ce tableau, faux ou vrai, a-t-il à l'objet que nous traitons? Vous faites le procès à la jeunesse, et nullement à la qualité; c'est dans cet état au contraire que les hommes ont le plus de ressources. S'ils se sont dérangés, un jour ils deviennent sages, et alors les grâces de la cour...

LE BARON. — Arrivent tout à point pour réparer leurs sottises, n'est-ce pas? Peut-on solliciter des récompenses quand on n'a rien fait pour son pays? Et quand le principe des demandes est aussi honteux, n'est-il pas absurde de faire fond d'avance sur des grâces qui peuvent être mille fois mieux appliquées? Mais je veux encore que son importunité les arrache; eh bien! je lui préférerai toujours un brave officier qui les aura méritées sans les obtenir; et cet homme, c'est Cowerly. S'il ne tient rien des faveurs de la cour, il a l'estime de toute l'armée; l'un vaut bien l'autre, je crois.

MADAME MURER. — Mais, monsieur...

LE BARON *impatient*. — Mais, madame, si vous êtes éprise à ce point de vos lords, que n'en épousez-vous quelqu'un vous-même?

MADAME MURER. — Vous mériteriez que je le fisse, et que je transportasse tous mes biens dans une famille étrangère.

LE BARON *la saluant*. — A votre aise, ma sœur. Pour mes enfants moins de fortune, moins d'extravagance, moins d'occasions de sottises.

EUGÉNIE *à part*. — Toujours en querelle, que je suis malheureuse!

SCÈNE X. — ROBERT, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

ROBERT. — Le capitaine Cowerly demande à vous voir.

LE BARON. — Il ne pouvait arriver plus à propos. Qu'il entre.

SCÈNE XI. — LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER. — Un moment, s'il vous plaît, que nous soyons parties. Je vous l'ai dit, c'est un homme que je ne puis souffrir.

LE BARON. — Mais quelle politesse avez-vous donc, vous autres? Un de nos amis communs, et qui va nous appartenir...

SCÈNE XII. — LE CAPITAINE COWERLY, LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

LE CAPITAINE d'un ton bruyant. — Bonjour, mon très cher.

LE BARON. — Bonjour, capitaine. Nous jouons aux barres.

LE CAPITAINE. — En rentrant chez moi, j'ai trouvé ce billet que vous y avez laissé. Mais, en honneur, je m'en retournais sans vous voir.

LE BARON. — Et pourquoi?

LE CAPITAINE. — Un de vos gens, le plus obstiné valet (je ne sais où je l'ai vu), prétendait qu'il n'y avait personne au logis.

LE BARON. — Je n'ai point donné d'ordre... Ma sœur!

MADAME MURER sèchement. — Ni moi. A peine arrivés... nous n'attendions aucune visite.

LE CAPITAINE. — En ce cas, baron, j'aurai doublement à me féliciter d'avoir forcé la porte, si je puis vous être utile, et si ces dames veulent bien agréer mes hommages.

LE BARON. — Capitaine, c'est ma sœur, et voici bientôt la tienne. (Montrant sa fille.)

LE CAPITAINE à Eugénie. — J'envie, mademoiselle, le sort de mon frère; en vous voyant, on n'est plus étonné des précautions qu'il a prises pour assurer son bonheur.

MADAME MURER d'un air distrait. — Comme dit fort bien monsieur: les précautions sont toujours utiles en affaires : chacun prend les siennes.

LE CAPITAINE cherchant des yeux. — Mais où donc est-il?

LE BARON. — Qui?

LE CAPITAINE. — Votre fils.

LE BARON. — Mon fils? Qui le sait?

MADAME MURER. — A quoi tend cette question, monsieur?

LE CAPITAINE. — N'est-ce pas son affaire qui vous attire tous à Londres?

LE BARON. — Pas un mot de cela : un maudit procès dont je ne sais autre chose sinon que j'ai raison... Mais connaîtrais-tu déjà l'aventure de mon fils?

LE CAPITAINE. — C'est une misère, une vétille; moins que rien.

LE BARON. — Sans doute : il n'y a que la subordination...

MADAME MURER *sèchement*. — J'admire comment monsieur a le don de tout deviner : nous en recevons la première nouvelle à l'instant.

LE CAPITAINE. — Moi, je l'ai vu, madame.

EUGÉNIE. — Mon frère?

LE CAPITAINE. — Oui, mademoiselle.

LE BARON. — Où? Quand? comment?

LE CAPITAINE. — Au parc, avant-hier, sur la brune. Sir Charles est ici secrètement depuis cinq jours; il ne sort que le soir, parce qu'il s'est battu contre son colonel : il se fait appeler le chevalier Campley. N'est-ce pas cela?

MADAME MURER. — Nous n'en savons pas tant.

EUGÉNIE. — Où pourrons-nous le trouver, monsieur?

LE BARON. — En quel lieu loge-t-il?

LE CAPITAINE. — Ma foi, je n'en sais rien; mais je lui ai fait promettre de me venir voir. J'arrangerai son affaire : j'ai quelque crédit, comme vous savez.

MADAME MURER *dédaigneusement*. — La seule chose dont nous ayons besoin est justement celle que monsieur ignore.

LE CAPITAINE. — Mais, madame, je n'ai pas pu le prendre à la gorge pour lui faire déclarer sa demeure; et en lisant tout à l'heure le billet du baron, je croyais de bonne foi le rencontrer ici.

MADAME MURER. — Cela est d'autant plus malheureux que, dans le besoin où il est d'un protecteur, nous en avons un qui peut beaucoup auprès du ministre.

LE CAPITAINE. — Oh! ce pays-ci est tout plein de gens qui font profession de pouvoir plus qu'ils ne peuvent réellement. Quel est-il? Je vous dirai bientôt...

MADAME MURER *dédaigneusement*. — Ce n'est que le comte de Clarendon.

LE CAPITAINE. — Le neveu de milord duc?

MADAME MURER. — Pas davantage.

LE CAPITAINE. — Je le crois. Son oncle l'idolâtre : il est fort de mes amis. Je me charge, si vous voulez...

MADAME MURER *d'un air vain*. — Il me fait aussi l'honneur d'être un peu des miens.

LE BARON. — C'est lui qui nous loge.

LE CAPITAINE. — Vous avez raison. Je regardais en entrant... Mais ce valet a détourné mon attention... Eh parbleu! c'est un homme à lui. Je disais bien... Je reconnais tout ceci. Nous avons fait quelquefois de jolis soupers dans ce salon : c'est, comme il l'appelle à la française, sa petite maison.

MADAME MURER *fièrement*. — Petite maison, monsieur?

LE BARON. — Eh! petite ou grande! faut-il disputer sur un mot? Il suffit qu'il nous la prête... Il était ici il n'y a pas une heure.

LE CAPITAINE. — Aujourd'hui? Je l'aurais parié à Windsor.

LE BARON. — Il en arrivait.

LE CAPITAINE. — C'est ma foi vrai. J'oubliais que le mariage se fait à Londres.

MADAME MURER et EUGÉNIE en même temps. — Le mariage!

LE CAPITAINE. — Oui, demain. Mais vous m'étonnez : il n'est pas possible que vous l'ignoriez, si vous l'avez vu réellement aujourd'hui.

LE BARON. — Je le savais bien, moi.

MADAME MURER dédaigneusement. — Hum... C'est comme la petite maison. Que voulez-vous dire? Quel mariage?

LE CAPITAINE. — Le plus grand mariage de l'Angleterre : la fille du comte de Winchester : un gouvernement que le roi donne au jeune lord en présent de noces. Mais c'est une chose publique, et que tout Londres sait.

EUGÉNIE à part. — Dieux! Où me cacher?

MADAME MURER. — Je vais gager qu'il n'y a pas un mot de vrai à tout cela.

LE CAPITAINE. — Quoi! sérieusement? Dès que madame nie les faits, je n'ai plus rien à dire.

LE BARON. — Il est vrai, capitaine, qu'il s'en est beaucoup défendu tantôt.

LE CAPITAINE. — Mais moi qui passe ma vie avec son oncle! moi qu'on a consulté sur tout! ce sera comme il vous plaira, au reste. Ainsi donc les livrées faites, les carrosses et les diamants achetés, l'hôtel meublé, les articles signés, sont autant de chimères?

EUGÉNIE à part. — Ah! malheureuse!

LE BARON. — Mais, ma sœur, cela me paraît assez positif : qu'avez-vous à répondre?

MADAME MURER. — Que monsieur a rêvé tout ce qu'il dit; parce que je sais de très bonne part, moi, que le comte a d'autres engagements.

LE CAPITAINE. — Ah! oui. Quelque illustre infortunée dont il aura ajouté la conquête à la liste nombreuse de ses bonnes fortunes. Nous connaissons l'homme. Je me souviens effectivement d'avoir entendu dire qu'un goût provincial l'avait tenu quelque temps éloigné de la capitale.

MADAME MURER dédaigneusement. — Un goût provincial?

LE BARON riant. — Quelque jeune innocente à qui il aura fait faire des découvertes, et dont il s'est amusé apparemment?

LE CAPITAINE. — Voilà tout.

LE BARON d'un air content. — C'est bon, c'est bon. Je ne suis pas fâché que de temps en temps une pauvre abandonnée serve d'exemple aux autres, et tienne un peu ces demoiselles en respect devant les suites de leurs petites passions. Et les père et mère, moi, c'est cela qui me réjouit.

EUGÉNIE à part. — Je ne puis plus soutenir le trouble où je suis.

LE CAPITAINE. — Mademoiselle me paraît incommodée.

LE BARON. — Ma fille?... qu'as-tu donc, ma chère enfant?

EUGÉNIE tremblante. — Je ne me sens pas bien, mon père.

MADAME MURER. — Je vous l'avais dit aussi, ma chère nièce; nous devions nous retirer. Venez, laissons ces messieurs se raconter leurs merveilleuses anecdotes.

SCÈNE XIII. — LE BARON, LE CAPITAINE.

LE BARON. — Pardon, capitaine.

LE CAPITAINE lui prenant la main. — Adieu, baron, je prends bien de la part...

LE BARON le ramenant. — Ah çà! mon fils, je te prie : comment dis-tu qu'il se fait appeler?

LE CAPITAINE. — Le chevalier Campley.

LE BARON. — Campley? Si je n'écris pas ce nom-là, je ne m'en souviendrai jamais... C'est que j'ai là une lettre qui menace d'assassins.... Il ne va que la nuit... seul... Tout cela est inquiétant.

LE CAPITAINE. — J'irai demain soir au parc, et si je le trouve, je lui sers moi-même d'escorte jusqu'ici.

LE BARON. — A merveille! (Ils sortent par la porte du vestibule.)

ACTE TROISIÈME

Betsy sort de la chambre d'Eugénie, ouvre une malle et en tire plusieurs robes l'une après l'autre, qu'elle secoue, qu'elle déplisse, et qu'elle étend sur le sopha du salon. Elle ôte ensuite de la malle quelques ajustements et un chapeau galant de sa maitresse, qu'elle s'essaie avec complaisance devant une glace, après avoir regardé si personne ne peut la voir. Elle se met à genoux devant une seconde malle, et l'ouvre pour en tirer de nouvelles hardes. Au milieu de ce travail, Drink et Robert entrent en se disputant : c'est là l'instant où l'orchestre doit cesser de jouer, et où l'acte commence.

SCÈNE I. — BETSY, DRINK, ROBERT.

DRINK à Robert en disputant. — Et moi, je te prie de te mêler de tes affaires. Quand je refuse la porte à quelqu'un, es-tu fait pour l'annoncer?

ROBERT. — Mais c'est que vous ignorez que le capitaine Cowerly est l'intime ami de monsieur.

DRINK plus haut, en colère. — L'intime ami du diable. Est-ce à toi d'entrer dans les raisons? Es-tu valet de chambre ici?

BETSY, à genoux, se retourne. — Chut... Parlez plus bas. Ma maîtresse est chez elle : elle est incommodée. (Elle prend des robes sous son bras, et va pour entrer chez Eugénie.)

DRINK courant après. — Miss, miss, n'avez-vous plus rien à prendre dans les malles? (Il veut l'embrasser.)

BETSY s'esquivant. — Ah! sans doute....... Non, vous pouvez les emporter. (Elle entre chez Eugénie.)

SCÈNE II. — DRINK, ROBERT.

DRINK revient prendre la malle. — Que cela t'arrive encore!

ROBERT. — Voilà bien du bruit pour rien. (Ils enlèvent une malle, et sortent.)

SCÈNE III. — EUGÉNIE, BETSY.

Eugénie sort de chez elle, marche lentement comme quelqu'un enseveli dans une rêverie profonde. Betsy, qui la suit, lui donne un fauteuil; elle s'assied en portant son mouchoir à ses yeux sans parler. Betsy la considère quelque temps, fait le geste de la compassion, soupire, prend d'autres hardes, et rentre dans la chambre de sa maîtresse.

SCÈNE IV. — EUGÉNIE assise, d'un ton bien douloureux.

J'ai beau rêver, je ne puis percer l'obscurité qui m'environne. Quand je cherche à me rassurer, tout m'accable... Personne dans le sein de qui répandre ma douleur... (Les valets viennent chercher la deuxième malle, Eugénie reste en silence tant qu'ils sont dans le salon.) Des valets à qui je n'ai plus même le droit de commander. Une seule démarche hasardée m'a mise à la merci de tout le monde... Oh! ma mère! c'est bien aujourd'hui que je dois vous pleurer! (Elle se lève vivement.) C'est trop souffrir... Quand cet aveu me rendrait la plus malheureuse des femmes, je dirai tout à mon père. L'état le plus funeste est moins pénible que mon agitation... Mais les craintes de ma tante... ses défenses... Tout aujourd'hui doit céder au respect filial. Ah! malheureuse! c'était alors qu'il fallait penser ainsi. Dieux! le voici! (Elle tombe dans son siège.)

SCÈNE V. — EUGÉNIE, LE BARON.

LE BARON. — Tu es ressortie, mon enfant; ton état m'inquiète.

EUGÉNIE *à part.* — Que lui dirai-je? (*Elle veut se lever, son père la fait rasseoir.*)

LE BARON *avec bonté.* — Tes yeux sont rouges : tu as pleuré. Ma sœur t'aura sans doute...

EUGÉNIE *tremblante.* — Non, non, monsieur; ses bontés et les vôtres seront toujours présentes à ma mémoire.

LE BARON. — Ta tante prétend que je t'ai affligée tantôt. Je badinais avec le capitaine, et le tout pour la contrarier un moment; car elle est engouée de ce milord, qui franchement est bien le plus mauvais sujet... Dès qu'on en dit un mot, elle vous saute aux yeux. Que nous importe qu'il se soit amusé d'une folle, et qu'il l'ait abandonnée? Ce n'est pas la centième. On ferait peut-être mieux de ne pas rire de ces choses-là; mais lorsqu'elles n'intéressent personne, et que les détails en sont plaisants... C'est une drôle de femme avec son esprit. Au reste, si notre conversation t'a déplu, je t'en demande pardon, mon enfant.

EUGÉNIE *à part.* — Je suis hors de moi!

LE BARON *tirant un siège auprès d'elle, et la baisant avant de s'asseoir.* — Viens, mon Eugénie, baise-moi. Tu es sage, toi, honnête, douce : tu mérites toute ma tendresse.

EUGÉNIE *troublée se lève.* — Mon père!

LE BARON *attendri.* — Qu'as-tu, mon enfant? tu ne m'aimes plus du tout.

EUGÉNIE *se laissant tomber à genoux.* — Ah! mon père...

LE BARON *étonné.* — Qu'avez-vous donc, miss? Je ne vous reconnais plus.

EUGÉNIE *tremblante.* — C'est moi...

LE BARON *vivement.* — Quoi? c'est moi.

EUGÉNIE *éperdue, se cachant le visage.* — Vous la voyez...

LE BARON *brusquement.* — Vous m'impatientez. Qu'est-ce que je vois?

EUGÉNIE *morte de frayeur.* — C'est moi... Le comte... Mon père...

LE BARON *avec violence.* — C'est moi... Le comte... Mon père... Achevez : parlerez-vous? (*Eugénie se cache la tête entre les genoux de son père, sans répondre.*) Seriez-vous cette malheureuse?

EUGÉNIE *sentant que les soupçons vont trop loin, lui dit d'une voix étouffée par la crainte* : Je suis mariée.

LE BARON *se lève et la repousse avec indignation.* — Mariée! Sans mon consentement! (*Eugénie tombe : un mouvement de tendresse fait courir le baron à sa fille pour la relever.*)

SCÈNE VI. — MADAME MURER accourant, LE BARON, EUGÉNIE.

MADAME MURER. — Quel vacarme! quels cris! A qui en avez-vous donc, monsieur?

LE BARON relevait sa fille; il la jette sur son fauteuil, et reprend toute sa colère. — Ma sœur, ma sœur, laissez-moi. Je vous ai confié l'éducation de ma fille : félicitez-vous : l'insolente miss s'est mariée à l'insu de ses parents.

MADAME MURER froidement. — Point du tout : je le sais.

LE BARON en colère. — Comment, vous le savez?

MADAME MURER froidement. — Oui, je le sais.

LE BARON. — Et qui suis-je donc, moi?

MADAME MURER froidement. — Vous êtes un homme très violent, et le plus déraisonnable gentilhomme d'Angleterre.

LE BARON étouffant de fureur. — Eh mais... Eh mais, vous me feriez mourir avec votre sang-froid et vos injures! On m'ose déclarer...

MADAME MURER fièrement. — Voilà son tort. Je le lui avais défendu : c'est par là seulement qu'elle mérite tout l'effroi que vous lui causez.

EUGÉNIE pleurant. — Ma tante, vous l'irritez encore. Suis-je assez malheureuse!

MADAME MURER froidement. — Laissez-moi parler, milady.

LE BARON. — Milady!

MADAME MURER. — Oui, milady; et c'est moi qui l'ai mariée de mon autorité privée au lord comte de Clarendon.

LE BARON outré. — A ce milord?

MADAME MURER. — A lui-même.

LE BARON. — Je devais bien me douter que votre misérable vanité...

MADAME MURER s'échauffant. — Quelles objections avez-vous à faire?

LE BARON. — Contre lui? mille. Et une seule les renferme toutes : c'est un libertin déclaré.

MADAME MURER. — Vous en avez fait tantôt un éloge si magnifique.

LE BARON. — Il est bien question de cela! Je louais son esprit, sa figure, un certain éclat, des avantages qui le distinguent, mais qui me l'auraient fait redouter plus qu'un autre, dès qu'il en abuse au mépris de ses mœurs et de sa réputation.

MADAME MURER. — Vous êtes toujours outré. Eh bien! il s'est autrefois permis des libertés qu'il est le premier à condamner aujourd'hui : car c'est un homme plein d'honneur.

LE BARON. — Avec les hommes, et scélérat avec les femmes : voilà le mot. Mais votre sexe a toujours eu dans le cœur un sentiment secret de préférence pour les gens de ce caractère.

EUGÉNIE *tout en larmes.* — Ah! mon père, si vous le connaissiez mieux, vous regretteriez...

LE BARON. — C'est toi qui pleureras de l'avoir méconnu... Une femme juger son séducteur!

MADAME MURER. — Mais moi?...

LE BARON *furieux.* — Vous?... vous êtes mille fois...

MADAME MURER. — Point de mots, des choses.

LE BARON *avec feu.* — C'est un homme incapable de remords sur un genre de faute dont la multiplicité seule fait ses délices; fomentant de gaieté de cœur dans la famille d'autrui des désordres qui feraient son désespoir dans la sienne; plein de mépris pour toutes les femmes, parmi lesquelles il cherche ses victimes ou choisit les complices de ses déréglements.

MADAME MURER. — Mais vous conviendrez que sa femme est au moins exceptée de ce mépris général; et plus vous reconnaissez de mérite à votre fille, plus elle est propre à le ramener.

LE BARON. — Je vous remercie pour elle, ma sœur. Ainsi donc le bonheur que vous lui avez ménagé est d'être attachée au sort d'un homme sans mœurs, de partager les affections banales de son mari avec vingt femmes méprisables! La voilà destinée, en attendant une réformation incertaine, à répandre des larmes, dont il aura peut-être la bassesse de faire un triomphe à ses yeux; la fille la plus modeste est devenue l'esclave d'un libertin, dont le cœur corrompu regarde comme un ridicule la tendresse et la fidélité qu'il exige de sa femme. Je te croyais plus délicate, Eugénie.

EUGÉNIE *du ton du ressentiment que le respect réprime.* — En vérité, monsieur, je me flatte que jamais le modèle d'un portrait aussi vil n'aurait été dangereux pour moi.

MADAME MURER *avec impatience.* — Mais c'est que le comte n'est point du tout l'homme que vous dépeignez. Peut-être a-t-il, dans le feu de la première jeunesse, un peu trop négligé de faire parler avantageusement de ses mœurs; mais...

LE BARON. — Et quel garant a pu vous donner pour l'avenir celui qui jusqu'à présent a méprisé la censure publique sur le point le plus important?

MADAME MURER. — Quel garant? Tout ce qui inspire la confiance, cimente l'estime et augmente la bonne opinion; la franchise de son caractère, qui le rend supérieur au déguisement, même dans ce qui lui est contraire; la noblesse de ses procédés avec ses inférieurs; sa générosité pour ses domestiques, et la bonté de son cœur, qui le porte à soulager tous les malheureux.

EUGÉNIE *avec amour.* — Ce n'est pas un ennemi de la vertu, je vous assure, mon père.

LE BARON. — Voilà comme on érige tout en vertus dans ceux

qu'on veut défendre. Il est humain, il est grand, généreux, obligeant : tout cela n'est pas bien méritoire! Amenez-moi quelqu'un pour qui ces choses-là ne soient pas un plaisir? Et qu'en voulez-vous conclure?

MADAME MURER. — Qu'un homme aussi noble, aussi bienfaisant pour tout le monde, ne peut pas devenir injuste et cruel uniquement pour l'objet de son amour.

LE BARON adouci. — Je le voudrais, mais...

EUGÉNIE. — Ne lui faites pas, je vous prie, le tort d'en douter.

LE BARON plus doucement. — Mon enfant, l'âme d'un libertin est inexplicable; mais tu te flattes en vain d'un changement de conduite. Les plaisanteries du capitaine sur sa dernière aventure n'avaient pas rapport à des temps antérieurs à son mariage avec toi.

MADAME MURER. — C'est où je vous attendais. Tout cet amer badinage a porté sur votre fille, dont l'union mystérieuse a donné jour à mille fausses conjectures : mais quand vous saurez qu'il l'adore...

LE BARON haussant les épaules. — Il l'adore! c'est encore un de leurs termes, *adorer!* toujours au delà du vrai. Les honnêtes gens aiment leurs femmes; ceux qui les trompent les adorent : mais les femmes veulent être adorées.

MADAME MURER. — Vous penserez différemment, lorsque vous apprendrez qu'un gage de la plus parfaite union...

LE BARON. — Comment?

MADAME MURER du ton de quelqu'un qui croit en dire assez. — Lorsque avant peu...

LE BARON à sa fille. — Bon! est-ce qu'elle dit vrai?

EUGÉNIE fléchissant le genou. — Ah! mon père, comblez par votre bénédiction le bonheur de votre fille.

LE BARON la relevant avec tendresse. — Réellement? Eh bien... eh bien..., eh bien! mon enfant, puisque c'est ainsi, j'approuve tout. (A part.) Aussi bien est-ce un mal sans remède.

EUGÉNIE. — De quel poids mon cœur est soulagé!

MADAME MURER avec joie. — Milady, embrassez votre père.

LE BARON baisant Eugénie. — Laisse là milady : sois toujours mon Eugénie.

EUGÉNIE avec feu. — Toute la vie, mon père. (Par exclamation.) Ah milord, quel jour heureux pour nous!

LE BARON, du ton d'un homme que ce mot de milord ramène à d'autres idées. — Mais dites-moi donc un peu, vous autres : puisqu'elle est la femme de ce milord, que diable veulent-ils dire avec cet autre mariage? car aussi on n'y comprend rien.

MADAME MURER. — Il vous l'a dit tantôt. Discours de valets, bruits populaires.

EUGÉNIE. — J'en ai été troublée malgré moi.

LE BARON. — C'est que cela n'est pas net, au moins.

MADAME MURER. — Drink est son homme de confiance : il n'y a qu'à l'interroger vous même. (Elle sonne.)

SCÈNE VII. — LE BARON, MADAME MURER, DRINK, EUGÉNIE.

Cette scène marche rapidement.

LE BARON. — Vous avez raison, je saurai bientôt.... (Saisissant Drink au collet.) Viens ici, fripon : dis-moi tout ce que tu sais du mariage.

DRINK regarde autour de lui d'un air embarrassé. — Du mariage? Est-ce qu'on aurait appris... Oh! maudit intendant?...

LE BARON vivement. — Cet intendant! Parleras-tu? faut-il?...

DRINK effrayé. — Non, non, monsieur... Il n'est pas besoin que vous vous fâchiez pour cela. C'est le mariage que vous demandez?

LE BARON. — Oui.

DRINK (A part.) — Il faut mentir ici. (Haut.) Il est véritable, le mariage.

LE BARON. — Véritable? Eh bien! ma sœur.

MADAME MURER. — Il vous ment.

DRINK. — Je ne mens pas, monsieur.

LE BARON avec violence. — Tu ne mens pas, misérable!

DRINK à part. — Allons, tout est découvert; quelque autre sera venue.

LE BARON. — Raconte-moi le fait : je veux l'entendre mot à mot de ta bouche.

DRINK. — Monsieur... puisque vous le savez aussi bien que moi...

LE BARON. — Traître!

MADAME MURER retenant le baron. — Mon frère!

LE BARON. — Qu'il laisse son verbiage, et qu'il avoue.

DRINK cherchant et tirant une lettre de sa poche. — Puisqu'il n'y a plus moyen de dissimuler... voici une lettre de M. Williams, l'intendant de milord.

LE BARON lui arrachant la lettre. — Pour qui?

DRINK. — Elle est adressée à madame.

MADAME MURER. — A moi? D'où me vient cette préférence? Et quel rapport cet intendant...

DRINK surpris. — Comment, quel rapport? C'est le même qui a fait le mariage...

MADAME MURER prenant la lettre au baron. — D'honneur! si j'y entends quelque chose... Elle est décachetée.



LE BARON. — Otez-vous e mes yeux. Vous m avez rendu le plus misérable des hommes.

(Dessin de Gravelot. — Gravure du XVIII[e] siècle.)

LE BARON. — Mais apprends-moi comment il peut penser à se marier, étant l'époux de ma fille.

DRINK tout à fait troublé. — Quoi! monsieur : c'est du nouveau mariage que vous parlez?

LE BARON. — Et duquel donc?

MADAME MURER a lu. — Ah! le scélérat! (Elle porte les mains à son visage, qu'elle couvre de la lettre chiffonnée.)

LE BARON. — Qu'est-ce que c'est?

DRINK. — Me voilà perdu, je n'ai plus qu'à quitter l'Angleterre. (Il sort.)

SCÈNE VIII. — LE BARON, MADAME MURER, EUGÉNIE.

MADAME MURER avec horreur. — Il nous a trompés indignement! Ma nièce n'est pas sa femme,

EUGÉNIE les bras levés. — Dieu tout puissant! (Elle tombe dans un fauteuil.)

MADAME MURER. — Son intendant a servi de ministre, et toute la race infernale de complices.

LE BARON frappant du pied. — Rage! fureur! ô femmes! qu'avez-vous fait?

MADAME MURER effrayée. — Mon frère, par pitié! suspendez vos reproches. Ne voyez-vous pas l'état où elle est?

EUGÉNIE se relevant. — Non, ne l'arrêtez pas. Je n'ai plus rien à craindre que de vivre... Mon père, j'implore votre colère...

LE BARON hors de lui. — Et tu l'as méritée... Sexe perfide! Femmes à jamais le trouble et le déshonneur des familles! Noyez-vous maintenant dans des larmes inutiles... Avez-vous cru vous soustraire à mon obéissance? Avez-vous cru violer impunément le plus saint des devoirs?... Tu l'as osé; toutes tes démarches se sont trouvées fausses; tu as été séduite, trompée, déshonorée; et le ciel t'en punit par l'abandon de ton père et sa malédiction.

EUGÉNIE s'élançant vers le baron, et le retenant à bras le corps. — Ah! mon père, ayez pitié de mon désespoir; révoquez l'épouvantable arrêt que vous venez de prononcer.

LE BARON attendri la repousse doucement. — Otez-vous de mes yeux : vous m'avez rendu le plus misérable des hommes. (Il sort.)

SCÈNE IX. — MADAME MURER, EUGÉNIE.

EUGÉNIE courant dans les bras de sa tante. — Ah! madame, m'abandonnerez-vous aussi?

MADAME MURER. — Non, mon enfant, écoutez-moi.

EUGÉNIE. — Ah! ma tante, venez, secondez-moi : courons nous jeter aux pieds de mon père, implorons ses bontés, et sortons tous d'une odieuse maison...

MADAME MURER. — Ce n'est pas mon avis : il faut y rester au contraire et écrire au comte que vous l'attendez ici ce soir.

EUGÉNIE avec horreur. — Lui!... moi!... vous me faites frémir.

MADAME MURER. — Il le faut. Il viendra, vous l'accablerez de reproches, j'y joindrai les miens; il apprendra que votre père veut implorer le secours des lois : la crainte ou le repentir peut le ramener.

EUGÉNIE outrée. — Et je serais assez lâche, après son indignité!... Je devrais respecter un jour celui que je ne peux plus estimer! J'irais aux pieds des autels jurer la fidélité au parjure, la soumission à l'homme sans foi, et une tendresse éternelle au perfide qui m'a sacrifiée! Plutôt mourir mille fois!

MADAME MURER fermement. — Prenez garde, miss, qu'ici l'opprobre serait le fruit du découragement.

EUGÉNIE au désespoir. — L'opprobre! m'en reste-t-il encore à redouter? Dégradée par tant d'outrages, abandonnée de tout le monde, anéantie sous la malédiction de mon père, en horreur à moi-même, je n'ai plus qu'à mourir. (Elle rentre dans sa chambre.)

SCÈNE X. — MADAME MURER seule la regarde aller.

Elle me quitte et n'écrit pas... (Elle se promène.) Un père en fureur qui ne connaît plus rien, une fille au désespoir qui n'écoute personne; un amant scélérat qui comble la mesure... Quelle horrible situation! (Elle rêve un moment.) Vengeance, soutiens mon courage! je vais écrire moi-même au comte : s'il vient... Traître, tu paieras cher les peines que tu nous causes!

ACTE QUATRIÈME.

Un domestique entre, range le salon, éteint le lustre et les bougies de l'appartement. On entend une sonnette de l'intérieur : il écoute, et indique par son geste que c'est madame Murer qui sonne. Il y court. Un moment après, il repasse avec un bougeoir allumé, et sort par la porte du vestibule; il rentre sans lumière, suivi de plusieurs domestiques auxquels il parle bas, et ils passent tous à petit bruit chez madame Murer, qui est alors censée leur donner ses ordres. Les valets repassent dans le salon, courent dehors par le vestibule, et rentrent chez madame Murer par le même salon, armés de couteaux de chasse, d'épées et de flambeaux non allumés. Un moment après, Robert entre par le vestibule, une lettre à la main, un bougeoir dans l'autre : comme c'est la réponse du comte de Clarendon qu'il rapporte, il se presse de passer chez madame Murer pour la lui remettre. Il y a ici un petit intervalle de temps sans mouvement, et le quatrième acte commence.

SCÈNE I. — MADAME MURER, ROBERT, portant un bougeoir, rallume les bougies qui ont été éteintes sur la table pendant l'entr'acte : le salon est obscur.

MADAME MURER tient un billet, et en marchant se parle à elle-même. — Il viendra. (Au laquais.) Vous avez été bien longtemps.

ROBERT. — Il n'était pas rendu : j'ai attendu. Et puis c'est un tapage dans l'hôtel! il se marie demain, tout est sens dessus dessous : on ne savait où prendre de l'encre et du papier.

MADAME MURER à part. — Il viendra... Écoute, Robert, fais exactement ce que je vais t'ordonner. Va dans le jardin, tout auprès de la petite porte; tiens-toi là sans remuer; et quand tu entendras le bruit d'une clef dans la serrure, viens vite ici m'en donner avis.

ROBERT. — Il doit donc entrer par là?

MADAME MURER. — Faites ce qu'on vous dit. (Robert sort par la porte du jardin.)

SCÈNE II. — MADAME MURER seule, se promenant et frappant du billet dans sa main.

Il viendra!... Je te tiens donc à mon tour, fourbe insigne! Le parti est violent... c'est le plus sûr... Il convient si bien au caractère du père... Je dois pourtant l'en prévenir. (Elle regarde sa montre.) J'ai le temps... Il est à consoler sa fille : il a jeté son feu mainte-

nant... c'est comme je le veux... Il faut dompter cet homme pour le ramener. Le voici. Qu'il a l'air accablé!

SCÈNE III. — LE BARON, MADAME MURER.

MADAME MURER d'un ton sombre. — Eh bien! monsieur, êtes-vous satisfait? Il s'en est peu fallu que votre fille ne soit morte de frayeur. (Le baron s'assied sans rien dire près de la table, et s'appuie la tête sur ses mains, d'un air accablé.)

MADAME MURER continuant. — Des éclats! de la fureur! sans choix de personnes.

LE BARON sourdement. — Ceux qui ont fait le mal le reprochent aux autres.

MADAME MURER. — Un homme livré à ses emportements!

LE BARON désespéré. — Vous abusez de mon état et de ma patience. Vous avez juré de me faire mourir de chagrin. Laissez-nous, gardez votre héritage; il est trop cher : aussi bien ma malheureuse fille n'en aura-t-elle peut-être bientôt plus besoin. (Il se lève et se promène avec égarement.)

MADAME MURER. — Vous n'avez jamais su prendre un parti.

LE BARON. — Je l'ai pris mon parti!

MADAME MURER. — Quel est-il?

LE BARON marchant plus vite et gesticulant violemment. — J'irai à la cour... oui, je vais y aller... Je tombe aux pieds du roi : il ne me rejettera pas. (Madame Murer hoche la tête.) — Et pourquoi me rejetterait-il? Il est père... Je l'ai vu embrasser ses enfants.

MADAME MURER. — La belle idée! Et que lui direz-vous?

LE BARON s'arrêtant devant elle. — Ce que je lui dirai! je lui dirai : Sire... vous êtes père, bon père... je le suis aussi; mais j'ai le cœur déchiré sur mon fils et sur ma fille. Sire, vous êtes humain, bienfaisant... Quand un des vôtres fut en danger, nous pleurions tous de vos larmes; vous ne serez pas insensible aux miennes. Mon fils s'est battu, mais en homme d'honneur; il sert votre majesté comme son bisaïeul, qui fut emporté sous les yeux du feu roi; il sert comme mon père, qui fut tué en défendant la patrie dans les derniers troubles; il sert comme je servais lorsque j'eus l'honneur d'être blessé en Allemagne... J'ouvrirai mon habit... il verra mon estomac... mes blessures. Il m'écoutera, et j'ajouterai : Un suborneur est venu en mon absence violer notre retraite et l'hospitalité; il a déshonoré ma fille par un faux mariage... Je vous demande à genoux, Sire, grâce pour mon fils, et justice pour ma fille.

MADAME MURER. — Mais ce suborneur est un homme qualifié, puissant.

LE BARON vivement. — S'il est qualifié, je suis gentilhomme... Enfin je suis un homme... Le roi est juste; à ses pieds toutes ces différences d'état ne sont rien : ma sœur, il n'y a d'élévation que pour celui qui regarde d'en bas; au-dessus tout est égal; et j'ai vu le roi parler avec bonté au moindre de ses sujets comme au plus grand. (Il va et vient.)

MADAME MURER d'un ton ferme. — Croyez-moi, monsieur le baron, nous suffirons à notre vengeance.

LE BARON n'a entendu que le dernier mot. — Oui, vengeance!... et qu'on le livre à toute la rigueur des lois.

MADAME MURER très ferme. — Les lois! la puissance et le crédit les étouffent souvent; et puis c'est demain qu'il prétend se marier; il faut le prévenir. Incertitude! lenteur! est-ce ainsi qu'on se venge? Eh! la justice naturelle reprend ses droits partout où la justice civile ne peut étendre les siens. (Après un peu de silence, d'un ton plus bas.) Enfin, mon frère, il est temps de vous dire mon secret : avant deux heures le comte sera votre gendre, ou il est mort.

LE BARON. — Comment cela?

MADAME MURER s'approche de lui. — Écoutez-moi. J'ai envoyé à milord duc un détail très étendu des atrocités de son neveu, sans néanmoins lui rien dire de mon projet : ensuite... votre fille n'a jamais voulu s'y prêter; mais j'ai écrit pour elle au scélérat qu'elle l'attend ce soir.

LE BARON. — Il ne viendra pas.

MADAME MURER lui montrant le billet. — Au coup de minuit... voici sa réponse. J'ai fait armer vos gens et les miens : vous le surprendrez chez elle. J'ai ici un ministre tout prêt : qu'il tremble à son tour.

LE BARON surpris. — Quoi! ma sœur, un guet-apens! Des pièges!

MADAME MURER avec impatience. — Y a-t-on regardé de si près pour nous faire le plus sanglant outrage?

LE BARON. — Vous avez raison; mais quand il arrivera, j'irai au-devant de lui, je l'attaquerai.

MADAME MURER avec effroi. — Il vous tuera.

LE BARON. — Il me tuera! Eh bien! je n'aurai pas survécu à mon déshonneur.

SCÈNE IV. — MADAME MURER seule.

Va, vieillard indocile! je saurai me passer de toi. J'ai fait le mal, c'est à moi seule à le réparer.

SCÈNE V. — MADAME MURER, ROBERT.

ROBERT accourant. — Madame, j'ai entendu essayer une clef à la serrure; je suis accouru de toutes mes forces.

MADAME MURER. — Rentrons vite. Je vais prendre ma nièce chez elle; éteignez, éteignez. (Le laquais éteint les bougies. ils sortent.)

SCENE VI. — LE COMTE, SIR CHARLES.

Le comte est en frac. le chapeau sur la tête et l'épée au fourreau dans une main; de l'autre il conduit sir Charles. qui a son épée nue sous le bras. Le salon est obscur.

LE COMTE. — Vous êtes ici en sûreté, monsieur; cette maison est à moi, quoique j'aie usé de mystère en y entrant... N'êtes-vous pas blessé?

SIR CHARLES. — Je n'ai qu'un coup à mon habit; mais apprenez-moi, de grâce, monsieur, à qui j'ai l'obligation de la vie. Sans votre heureuse rencontre, sans votre généreux courage, j'aurais infailliblement succombé : ces quatre coquins en voulaient à mes jours.

LE COMTE. — Ce service n'est rien, vous eussiez sûrement fait la même chose en pareil cas : on m'appelle le comte de Clarendon.

SIR CHARLES vivement. — Quoi! c'est le comte de Clarendon!... J'étais destiné à vous tout devoir, milord, et à tenir de vous l'honneur et la vie.

LE COMTE. — Comment serais-je assez heureux?

SIR CHARLES. — Je vous suis adressé de Dublin.

LE COMTE. — Vous êtes le chevalier Campley, pour qui ma sœur et ma cousine m'ont écrit d'Irlande des lettres si pressantes, et que j'ai trouvé sur la liste des visites à ma porte?

SIR CHARLES. — C'est moi-même. Depuis cinq jours je m'y suis présenté tous les soirs : aujourd'hui vous veniez de sortir à pied; l'on m'a indiqué votre route, j'ai couru, et j'étais prêt à vous rejoindre lorsqu'ils m'ont attaqué; c'est la deuxième fois depuis mon arrivée; mais ce soir, sans vous, milord...

LE COMTE. — Je suis enchanté de cette rencontre : le bien que ces dames m'écrivent de vous....

SIR CHARLES. — Je me suis annoncé sous le nom de Campley. quoique ce ne soit pas le mien.

LE COMTE. — Ma sœur me mande qu'une affaire d'honneur vous force à le déguiser ici.

SIR CHARLES. — Contre mon colonel. Il me poursuit; mais vous jugez à ce qui m'arrive quel homme est cet adversaire.

LE COMTE. — Cela est horrible! Nous en parlerons demain. Vous ne me quitterez pas de la nuit, crainte d'accident : je vous ferai donner un lit chez moi. J'éprouve cependant un singulier embarras à votre sujet.

SIR CHARLES. — Ordonnez de moi, je vous prie.

LE COMTE. — La circonstance m'oblige à vous faire un aveu. Je suis attendu dans cette maison pour une explication secrète : j'y venais à pied, lorsque j'ai eu le bonheur de vous être utile.

SIR CHARLES souriant. — Ne perdez pas avec moi un temps précieux.

LE COMTE. — Non : ce n'est pas ce que vous pensez sûrement. Mais vous savez que les mariages d'intérêt rompent souvent des liaisons agréables : c'est précisément mon histoire. Une fille charmante qui s'est donnée à moi, et que j'aime à la folie, loge ici depuis quelques jours avec sa famille ; elle a eu vent de mon mariage, on m'a écrit ce soir : je viens... assez embarrassé, je l'avoue.

SIR CHARLES. — C'est une grisette, sans doute ?

LE COMTE. — Ah ! rien moins. Voilà ce qui m'afflige et qui m'embarrasse. J'ai même un soupçon que ceci pourra bien avoir un jour des suites... Il y a un frère... Mais je crois entendre le signal convenu. Souffrez que je vous laisse un moment au jardin : vous voyez jusqu'où va déjà ma confiance en votre amitié. (Le comte le mène au jardin, revient, et ferme la porte après lui.)

SCÈNE VII. — MADAME MURER, EUGÉNIE, LE COMTE a posé son épée sur le fauteuil le plus près de la porte; Belzy tient une lumière, elle rallume les bougies sur la table, et se retire ensuite.

MADAME MURER attirant Eugénie à elle. — C'est trop résister, Eugénie, je le veux absolument.

LE COMTE d'un air empressé. — J'arrive l'effroi dans l'âme. Un billet que j'ai reçu ce soir m'a glacé le sang : et les deux heures qui ont précédé ce moment ont été les plus cruelles de ma vie.

MADAME MURER fièrement. — Ce n'est pas votre exactitude qu'il faut défendre.

LE COMTE. — Quel sombre accueil ! A quoi dois-je l'attribuer ?

MADAME MURER indignée. — Descendez dans votre cœur.

LE COMTE. — Que dites-vous ? Ces vains bruits de mariage auraient-ils opéré ?

EUGÉNIE vivement à elle même. — Affreuse dissimulation !

MADAME MURER lui fermant la bouche de sa main. — N'épuisez pas le reste de vos forces, ma chère nièce. (Au comte.) Ainsi, tout ce qu'on rapporte à ce sujet n'est donc qu'un faux bruit. (Eugénie s'assied et couvre son visage de son mouchoir.)

LE COMTE moins ferme. — Daignez revenir sur le passé, et jugez vous-même : comment se pourrait-il ?...

MADAME MURER l'examinant. — Vous vous troublez...

LE COMTE troublé. — Si je ne suis pas cru, j'aurai pour moi... j'invoquerai les bontés de ma chère Eugénie.

MADAME MURER froidement. — Pourquoi n'osez-vous l'appeler votre femme?

EUGÉNIE, outrée, à elle-même. — Qui m'aurait dit que mon indignation pût s'accroître encore!

LE COMTE absolument déconcerté. — En vérité, madame, je ne conçois rien à ces étranges discours.

MADAME MURER avec fureur. — Démens donc, vil corrupteur, le témoignage de tes odieux complices; démens celui de ta conscience qui imprime sur ton front la difformité du crime confondu : lis! (Elle lui donne la lettre de Williams. Le comte la lit. Madame Murer le regarde avec attention pendant qu'il lit.)

LE COMTE a lu, et dit à part. — Tout est connu.

MADAME MURER. — Il reste anéanti.

LE COMTE hésitant. — Je le suis en effet; et je dois m'accuser puisque toutes les apparences me condamnent. Oui, je suis coupable. La frayeur de vous perdre, et la crainte d'un oncle trop puissant m'ont fait commettre la faute de m'assurer de vous par des voies illégitimes : mais je jure de tout réparer.

MADAME MURER à part. — Et plus tôt que tu ne crois.

LE COMTE plus vite. — Vous fûtes outragée, sans doute, Eugénie; mais votre vertu en est-elle moins pure? a-t-elle pu souffrir un instant de mon injustice? Un profond secret met votre honneur à couvert; et si vous daignez accepter ma main, à qui aurai-je fait tort qu'à moi? L'amant et l'époux ne se confondront-ils pas aux yeux de mon Eugénie? Ah! l'égarement d'un jour, une fois pardonné, sera suivi d'un bonheur inaltérable.

EUGÉNIE se lève, et le regarde avec dédain. — O le plus faux des hommes! fuis loin de moi. J'ai en horreur tes justifications. Va jurer aux pieds d'une autre femme des sentiments que tu ne connus jamais. Je ne veux t'appartenir à aucun titre : je sais mourir. (Elle entre dans sa chambre.

MADAME MURER au comte, en entrant après elle et emportant la lumière. — L'abandonnerez-vous en cet état affreux?

LE COMTE avec chaleur. — Non, je la suis.

SCÈNE VIII. — LE COMTE seul.

Elle se croit déshonorée, il suffit; elle est à moi, elle sera à moi. Ah! qu'ai-je fait? Pour l'abandonner, il ne fallait pas la revoir.

SCÈNE IX. — LE COMTE, SIR CHARLES rentrant.

SIR CHARLES dans l'obscurité. — Milord?

LE COMTE. — Est-ce vous, chevalier Campley?

SIR CHARLES. — C'est moi.

LE COMTE. — Pardon : encore un moment, et nous sortons ensemble. (Il veut entrer chez Eugénie.)

SIR CHARLES l'arrêtant par le bras. — Mais ne craignez-vous rien, milord? Pour une heure aussi avancée, je vois bien du monde sur pied.

LE COMTE n'écoutant point. — Ce sont des valets : je vous rejoins.

SCÈNE X. — SIR CHARLES seul, d'un air de méfiance.

Il y a un grand mouvement dans cette maison : on va, l'on court. J'ai vu du monde dans le jardin : on vient d'en fermer la porte... Il a l'air troublé, milord... L'explication doit avoir été orageuse.

SCÈNE XI. — SIR CHARLES, MADAME MURER.

MADAME MURER sort de la chambre d'Eugénie sans lumière et dit à elle-même en marchant : Le voilà à ses genoux, l'instant est favorable : allons. Elle traverse le salon, et sort par la porte du jardin.

SCÈNE XII. — SIR CHARLES seul écoute, et, n'entendant plus rien, dit :

Ha! ha! cette voix a un rapport singulier... (Il se promène en faisant le geste de quelqu'un qui rejette une idée bizarre.) C'est un homme bien lâche que ce colonel!... car ces gens n'étaient pas des voleurs... Mais quelle foule de biens réunis dans la rencontre de milord Clarendon! mon libérateur! l'homme qui doit solliciter ma grâce auprès du roi! Que de titres pour l'aimer!... J'entends du bruit... je vois de la lumière : écoutons.

SCÈNE XIII. — SIR CHARLES, MADAME MURER.

MADAME MURER rentre, et dit à des gens qui sont derrière elle : — N'entrez que quand on vous le dira; vous vous rangerez tous vers la porte, et à sa sortie vous fondrez sur lui et l'arrêterez. Prenez bien garde qu'il ne vous échappe. (Elle traverse le salon en silence, et rentre chez Eugénie. Les laquais retournent au jardin.)

SIR CHARLES après avoir écouté. — Il y a de la trahison! Serais-je assez heureux pour être à mon tour utile à mon nouvel ami?...

SCÈNE XIV. — LE BARON, SIR CHARLES.

LE BARON entre par la porte du vestibule, le chapeau sur la tête et l'épée au côté, sans lumière. — Le projet de ma sœur m'inquiète; Clarendon serait-il ici?

SIR CHARLES tire son épée, et marche fièrement au baron, lui met la pointe sur le cœur, et lui dit : — Qui que vous soyez, n'avancez pas.

LE BARON crie, en portant la main à la garde de son épée : — Quel est donc l'insolent?

SIR CHARLES d'un ton encore plus fier. — N'avance pas, ou tu es mort.

SCÈNE XV. — LE BARON, SIR CHARLES. (Des valets armés entrent précipitamment avec des flambeaux allumés par la porte du jardin.)

LE BARON reconnaissant sir Charles. — Mon fils!

SIR CHARLES. — O ciel! mon père!

LE BARON. — Par quel bonheur es-tu chez moi à cette heure?

SIR CHARLES. — Chez vous! Et quel est donc cet appartement? (Montrant celui où il a vu entrer le comte.)

LE BARON. — C'est celui de ta sœur.

SIR CHARLES avec un mouvement terrible. — Ah! grands dieux! Quelle indignité!

SCÈNE XVI. — MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

MADAME MURER accourant au bruit, et s'écriant d'étonnement. — Sir Charles!... C'est le ciel qui nous l'envoie.

SIR CHARLES au désespoir. — Affreux événement! Je n'ai plus que le choix d'être ingrat ou déshonoré.

MADAME MURER. — Il va sortir.

SIR CHARLES troublé. — Ma sœur! mon libérateur! Je suis épouvanté de ma situation.

MADAME MURER. — Osez-vous balancer?

SIR CHARLES les dents serrées. — Balancer?... Non, je suis décidé.

MADAME MURER aux valets. — Approchez tous.

SCÈNE XVII. — MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS, BETSY, LE COMTE, EUGÉNIE.

EUGÉNIE au bruit ouvre sa porte, et retenant le comte, dit : — Ils sont armés! O dieux! ne sortez pas.

LE COMTE la repoussant. — Je suis trahi. (A sir Charles.) Mon ami, donnez-moi mon épée. (Sir Charles, qui tient toujours son épée nue, court se saisir de celle du comte.)

Presque en même temps. {
EUGÉNIE effrayée. — C'est mon frère!
LE COMTE. — Son frère!
SIR CHARLES furieux. — Oui, son frère.
}

LE COMTE à Eugenie, avec mépris. — Ainsi donc vous m'attiriez dans un piège abominable!

EUGÉNIE troublée. — Il m'accuse!

LE COMTE. — Votre colère, vos dédains n'étaient qu'une feinte pour leur donner le loisir de me surprendre.

EUGÉNIE tombant mourante dans un fauteuil, Betsy la soutient. — Voilà le dernier malheur.

MADAME MURER au comte. — Tous ces discours sont inutiles : il faut l'épouser sur-le-champ, ou périr.

LE COMTE avec indignation. — Je céderais au vil motif de la crainte! Ma main serait le fruit d'une basse capitulation!... Jamais.

MADAME MURER. — Qu'as-tu donc promis tout à l'heure?

LE COMTE sur le même ton. — Je rendais hommage à la vertu malheureuse : sa douleur était plus forte qu'un million de bras armés. Elle amollissait mon cœur, elle allait triompher; mais je méprise des assassins.

LE BARON. — M'as-tu cru capable de l'être? Juges-tu de moi par le déshonneur où tu nous plonges?

MADAME MURER fortement aux valets. — Saisissez-le.

SIR CHARLES se jette entre le comte et les valets. — Arrêtez.

MADAME MURER plus fort. — Saisissez-le, vous dis-je.

SIR CHARLES d'une voix et d'un geste terribles. — Le premier qui fait un pas...

LE BARON aux valets. — Laissez faire mon fils. (Madame Murer va se jeter dans un fauteuil, en croisant ses mains sur son front, comme une personne au désespoir.)

SIR CHARLES au comte, du ton d'un homme qui contient une grande colère. — Ma présence vous rend ici, milord, ce que vous avez fait pour moi : nous sommes quittes. Les moyens qu'on emploie contre vous sont indignes de gens de notre état. Voilà votre épée. (Il la lui présente.) C'est désormais contre moi seul que vous en ferez usage. Vous êtes libre, milord, sortez. Je vais assurer votre retraite : nous nous verrons demain.

LE COMTE étonné, regardant Eugénie et sir Charles tour à tour, dit à plusieurs reprises : Monsieur, je... j'y compte... je vous attendrai chez moi. (Il regarde de nouveau Eugénie en soupirant comme un homme désolé. Il sort par la porte du jardin : le baron retient les valets, et lui livre passage.)

SCÈNE XVIII. — EUGÉNIE, LE BARON, MADAME MURER, LEURS GENS, SIR CHARLES.

MADAME MURER furieuse, se relevant et s'adressant à son neveu : — C'était donc pour l'arracher de nos mains que tu t'es rencontré ici?

SIR CHARLES troublé. — Vous me plaindrez tous, lorsque vous saurez... Vous serez vengés, n'en doutez pas... Mais cette Eugénie dont toute la famille était si vaine...

MADAME MURER d'un ton furieux. — Sir Charles... vengez votre sœur, et ne l'accusez pas. Elle est l'innocente victime... Entrons chez elle : venez, vous frémirez de mon récit.

SIR CHARLES pénétré de douleur. — Elle n'est pas coupable! Ah! ma sœur, pardonne mon erreur. Reçois.... (Il lui prend les mains.) Elle ne m'entend pas. (A sa tante.) Ne songez qu'à la secourir. (Madame Murer, Betsy, et Robert, qui se détache du groupe des valets, emmènent Eugénie dans sa chambre par-dessous les bras.)

SCÈNE XIX. — LE BARON, SIR CHARLES, LES GENS.

SIR CHARLES du ton le plus terrible, en prenant la main du baron. — Et vous, mon père, recevez pour elle le serment que je fais.... Oui, si la rage qui me possède ne m'a pas étouffé, si le feu qui dévore le sang de cette infortunée ne l'a pas tari avant le jour, je jure par vous qu'une vengeance éclatante aura devancé sa mort.

LE BARON. — Viens, mon cher fils. (Ils entrent chez Eugénie. Les laquais sortent par la porte du vestibule avec leurs flambeaux.)

ACTE CINQUIÈME

Betsy sort de l'appartement d'Eugénie, très affligée, un bougeoir à la main, car il est pleine nuit. Elle va chez madame Murer, et en rapporte une cave à flacons qu'elle pose sur la table du salon, ainsi que sa lumière. Elle ouvre la cave, et examine si ces flacons sont ceux qu'on demande. Elle porte ensuite la cave chez sa maîtresse, après avoir allumé les bougies qui sont sur la table. Un instant après, le baron sort de chez sa fille d'un air pénétré, tenant d'une main un bougeoir allumé, et de l'autre cherchant une clef dans ses goussets; il s'en va par la porte du vestibule qui conduit chez lui, et en revient promptement avec un flacon de sels, ce qui annonce qu'Eugénie est dans une crise affreuse. Il rentre chez elle. On sonne de l'intérieur; un laquais arrive au coup de sonnette. Betsy vient de l'appartement de sa maîtresse en pleurant, et lui dit tout bas de rester au salon pour être plus à portée. Elle sort par le vestibule. Le laquais s'assied sur le canapé du fond, et s'étend en bâillant de fatigue. Betsy revient avec une serviette sous son bras, une écuelle de porcelaine couverte à la main; elle rentre chez Eugénie. Un moment après, les acteurs paraissent, le valet se retire, et le cinquième acte commence. Il serait assez bien que l'orchestre, pendant cet entr'acte, ne jouât que de la musique douce et triste, même avec des sourdines, comme si ce n'était qu'un bruit éloigné de quelque maison voisine. Le cœur de tout le monde est trop en presse dans celle-ci pour qu'on puisse supposer qu'il s'y fait de la musique.

SCÈNE I. — SIR CHARLES, MADAME MURER, sortant de la chambre d'Eugénie.

MADAME MURER. — Passons ici maintenant qu'elle est un peu calmée; nous y parlerons avec plus de liberté.

SIR CHARLES d'un ton terrible. — Après ce que vous venez de me dire, après tout ce que j'ai appris... l'outrage et l'horreur sont à leur comble. Ma fureur ne connaît plus de bornes. Le sort en est jeté : il va périr.

SCÈNE II. — MADAME MURER, SIR CHARLES, EUGÉNIE sortant de sa chambre, l'air troublé, l'habillement en désordre, les cheveux à bas, sans collier ni rouge, et absolument décoiffée.

EUGÉNIE. — Qu'ai-je entendu? Mon frère...

SIR CHARLES lui baisant la main. — Chère et malheureuse Eugénie! si je n'ai pu prévenir le crime, au moins j'aurai la triste satisfaction de le punir.

EUGÉNIE cherchant à le retenir. — Arrêtez... quel fruit attendez-vous?

SIR CHARLES avec fermeté. — Ma sœur, quand on n'a plus le choix des moyens, il faut se faire une vertu de la nécessité.

EUGÉNIE d'une voix altérée. — Vous parlez de vertu! et vous allez égorger votre semblable!

SIR CHARLES indigné. — Mon semblable! un monstre.

EUGÉNIE. — Il vous a sauvé la vie.

SIR CHARLES fièrement. — Je ne lui dois plus rien.

EUGÉNIE éperdue. — Grand Dieu! sauvez-moi de mon désespoir... Mon frère... au nom de la tendresse, et surtout au nom du malheur qui m'accable... Serais-je moins infortunée, moins perdue, quand le nom d'un parjure... quand son souvenir sera effacé sur la terre?... (Plus fort.) Et si votre présomption se trouvait punie par le fer de votre ennemi? quel coup affreux pour un père? Vous, l'appui de sa vieillesse, vous allez mettre au hasard cette vie dont il a tant besoin... (d'une voix brisée) pour une malheureuse fille que tous vos efforts ne peuvent plus sauver. Je vais mourir. (Madame Murer se jette sur un siège contre la table, et appuie sa tête dessus.)

SIR CHARLES avec feu. — Tu vivras... pour jouir de ta vengeance.

EUGÉNIE désespérée, du ton le plus violent. — Non, je n'en suis pas digne. En faut-il des preuves? Ah! je me méprise trop pour les dissimuler. Tout perfide qu'il est, mon cœur se révolte encore pour lui : je sens que je l'aime malgré moi. Je sens que, si j'ai le courage de le mépriser vivant, rien ne pourra m'empêcher de le pleurer mort. Je détesterai votre victoire; vous me deviendrez odieux; mes reproches insensés vous poursuivront partout : je vous accuserai de l'avoir enlevé au repentir.

SIR CHARLES en colère. — L'honneur outragé s'indigne de tes discours et méprise tes larmes. Adieu, je vole à mon devoir.

EUGÉNIE égarée. — Ah, barbare! arrêtez... Quelle horrible marque d'attachement allez-vous m'offrir? (Madame Murer la retient, sir Charles sort.)

SCÈNE III. — EUGÉNIE, MADAME MURER, BETSY.

EUGÉNIE continuant avec égarement. — Le spectacle de son épée sanglante, arrachée du sein de mon époux... (D'un ton étouffé.) Mon époux! Quel nom j'ai prononcé! Mes yeux se troublent... les sanglots me suffoquent... (Madame Murer et Betsy s'asseyent.)

MADAME MURER. — Modérez l'excès de votre affliction.

EUGÉNIE pleurant amèrement. — Non, l'on ne connaîtra jamais la moitié de mes tourments. L'insensé qu'il est! s'il savait quel cœur il a déchiré!

MADAME MURER pleurant aussi. — Consolez-vous, ma chère fille : l'horrible histoire sera ensevelie dans un profond secret. Espérez, mon enfant.

EUGÉNIE hors d'elle-même. — Non, je n'espérerai plus : je suis lasse de courir au-devant du malheur. Eh! plût à Dieu que je fusse entrée dans la tombe le jour qu'au mépris du respect de mon père je me rendis à vos instances! Votre cruelle tendresse a creusé l'abîme où l'on m'a entraînée.

MADAME MURER avec saisissement. — Quoi!... vous aussi, miss!...

EUGÉNIE troublée. — Je m'égare... Ah! pardon, madame : oubliez une malheureuse... (D'une voix ténébreuse.) Où donc est sir Charles?... Il ne m'a pas entendue... Le sang va couler... Mon frère ou son ennemi percé de coups...

SCÈNE IV. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE BARON entre.

EUGÉNIE lui crie avec désespoir : Mon père, vous l'avez laissé sortir!

LE BARON pénétré. — Crois-tu mon cœur moins déchiré que le tien? N'augmente pas mes peines, lorsque le courage de ton frère va tout réparer, (à part) ou nous rendre doublement à plaindre.

EUGÉNIE au désespoir, avec feu. — Pouvez-vous l'espérer, mon père? La vengeance de sa famille ne vivra-t-elle pas pour faire tomber votre fils à son tour? Nos parents, aussi fiers que les siens, laisseront-ils cette mort impunie? Quel est donc le terme où le carnage devra s'arrêter? Est-ce quand le sang des deux maisons sera tout à fait épuisé?

LE BARON avec colère. — Imprudente! Un cœur aussi crédule, avec autant de moyens de te garantir! (Betsy sort par le vestibule.)

SCÈNE V. — EUGÉNIE, MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES sans épée.

LE BARON apercevant sir Charles. — Mon fils!

MADAME MURER. — Sitôt de retour!

LE BARON. — Sommes-nous vengés?

SIR CHARLES d'un air consterné. — O mon père! vous voyez un malheureux... A deux pas d'ici, j'ai trouvé le comte, il a voulu me parler; sans l'écouter, je l'ai forcé de se défendre; mais lorsque je le chargeais le plus vigoureusement... ô rage!... mon épée rompue...

LE BARON. — Eh bien, mon fils?...

SIR CHARLES. — Vous n'avez plus d'armes, m'a dit froidement le comte; je ne regarde point cette affaire comme terminée; j'approuve votre ressentiment; je connais, comme vous, les lois de l'honneur; nous nous verrons dans peu... Il est parti...

MADAME MURER. — Pour aller terminer son mariage : voilà ce que j'avais prévu.

SIR CHARLES d'un ton désespéré. — Je suis prêt à m'arracher la vie. Ma sœur! ma chère Eugénie! je t'avais promis un défenseur, le sort a trompé mon attente.

EUGÉNIE assise, d'un ton mourant. — Le ciel a eu pitié de mes larmes; il n'a pas permis qu'un autre fût entraîné dans ma ruine... O mon père!... ô mon frère! serez-vous plus inflexibles que lui? La douleur qui me tue va laver la tache que j'ai imprimée sur toute ma famille. (Ici sa voix baisse par degrés.) Mais ce sacrifice lui suffit; j'étais seule coupable, et le juste ciel veut que j'expie ma faute par le déshonneur, le désespoir et la mort. (Elle tombe épuisée, madame Murer la reçoit dans ses bras.)

SCÈNE VI. — LE BARON, SIR CHARLES, MADAME MURER, EUGÉNIE, les yeux fermés, renversée sur le fauteuil, BETSY.

BETSY accourant. — On frappe à coups redoublés.

MADAME MURER. — A l'heure qu'il est... si matin... Courez. Qu'on n'ouvre pas. (Betsy sort.)

SCÈNE VII. — MADAME MURER, LE BARON, SIR CHARLES, EUGÉNIE.

LE BARON. — Pourquoi?

MADAME MURER. — Il y a tout à craindre... un homme aussi méchant... son oncle...

LE BARON. — Que peut-on nous faire?

MADAME MURER. — Après ce qui s'est passé cette nuit, mon frère... un ordre supérieur... votre fils... que sait-on?...

SIR CHARLES. — Il n'est pas capable de cette lâcheté.

MADAME MURER. — Il est capable de tout.

SCÈNE VIII. — LES MÊMES ACTEURS, BETSY accourant.

BETSY tout essoufflée. — C'est le comte de Clarendon.

SIR CHARLES, MADAME MURER, ensemble. — Clarendon!

LE BARON. — Je le voudrais.

BETSY. — Je l'ai vu dans la cour... le même habit. Il me suit.

SCÈNE IX. — LES MÊMES, LE COMTE DE CLARENDON entre précipitamment, sans épée.

LE BARON avec horreur. — C'est lui.

MADAME MURER. — Il veut la voir mourir.

LE BARON. — Il mourra avant elle. (Il avance vers lui, et met l'épée à la main.) Défends-toi, perfide.

SIR CHARLES se jetant au-devant de lui. — Mon père, il est sans armes.

LE COMTE. — J'ai cru que le repentir était la seule qui convînt au coupable. (Il court se mettre aux genoux d'Eugénie.) Eugénie, tu triomphes. Je ne suis plus cet insensé qui s'avilissait en te trompant; je te jure un amour, un respect éternels (Se levant avec effroi.) O ciel! l'horreur et la mort m'environnent! que s'est-il donc passé?

SIR CHARLES pleurant. — Ces nouvelles arrivent trop tard; l'objet de tant de larmes n'est plus en état de recevoir aucune consolation.

LE COMTE vivement. — Non, non. L'excès de la douleur seul a porté le trouble dans ses esprits.

MADAME MURER pleurant. — Hélas! nous n'espérons plus rien. (Betsy est debout derrière le fauteuil de sa maîtresse, et s'essuie les yeux avec son tablier.)

LE COMTE effrayé. — Craindriez-vous pour elle? Ah! laissez-moi me flatter que je ne suis pas si coupable. (D'un ton plus doux.) Eugénie! chère épouse! Cette voix qui avait tant d'empire sur ton cœur ne peut-elle plus rien sur toi? (Il lui prend la main.)

EUGÉNIE, rappelée à elle par le mouvement qu'elle reçoit, regarde en silence, fait un mouvement d'horreur en voyant le comte, se retourne, et dit : — Dieux!... j'ai cru le voir...

LE COMTE se remettant à ses pieds. — Oui, c'est moi.

EUGÉNIE dans les bras de sa tante, dit en frissonnant sans regarder. — C'est lui!

LE COMTE. — L'ambition m'égarait, l'honneur et l'amour me ramènent à vos pieds... nos beaux jours ne sont pas finis.

EUGÉNIE, les yeux fermés, et levant les bras. — Qu'on me laisse... qu'on me laisse...

LE COMTE avec feu. — Non, jamais. Écoutez-moi. Cette nuit, en vous quittant, le cœur plein d'amour pour vous, et d'admiration pour un si noble ennemi (Il montre sir Charles en se levant), j'ai couru me jeter aux pieds de mon oncle, et lui faire un aveu de tous mes attentats. Le repentir m'élevait au-dessus de la honte. Il a vu mes remords, ma douleur; il a lu l'acte faux qui atteste mon crime et vos vertus. Mon désespoir et mes larmes l'ont fait consentir à mon union avec vous; il serait venu lui-même ici vous l'annoncer; mais, le dirai-je? il a craint que je ne pusse jamais obtenir mon pardon. Prononcez, Eugénie, décidez de mon sort.

EUGÉNIE, d'une voix faible, lente et coupée. — C'est vous!... j'ai recueilli le peu de forces qui me restent pour vous répondre... ne m'interrompez point... Je rends grâces à la générosité de milord duc... je vous crois même sincère en ce moment... mais l'état humiliant dans lequel vous n'avez pas craint de me plonger... l'opprobre dont vous avez couvert celle que vous deviez chérir, ont rompu tous les liens...

LE COMTE vivement. — N'achevez pas. Je puis vous être odieux; mais vous m'appartenez; mes forfaits nous ont tellement unis l'un à l'autre...

EUGÉNIE douloureusement. — Malheureux!... qu'osez-vous rappeler?

LE COMTE avec feu. — J'oserai tout pour vous obtenir. Au défaut d'autres droits, je rappellerai mes crimes pour m'en faire des titres. Oui, vous êtes à moi. Mon amour, les outrages dont vous vous plaignez, mon repentir, tout vous enchaîne et vous ôte la liberté de refuser ma main; vous n'avez plus le choix de votre place, elle est fixée au milieu de ma famille : interrogez l'honneur; consultez vos parents; ayez la noble fierté de sentir ce que vous vous devez.

LE BARON au comte. — Ce qu'elle se doit est de refuser l'offre que vous lui faites; je ne suis pas insensible à votre procédé, mais j'aime mieux la consoler toute ma vie du malheur de vous avoir connu, que de la livrer à celui qui a pu la tromper une fois. Sa fermeté lui rend toute mon estime.

LE COMTE pénétré. — Laissez-vous toucher, Eugénie; je ne survivrais pas à des refus obstinés.

EUGÉNIE veut se lever pour sortir, sa faiblesse la fait retomber assise. — Cessez de me tourmenter par de vaines instances; le parti que j'ai pris est inébranlable; j'ai le monde en horreur.

LE COMTE regardant autour de lui, s'adresse enfin à madame Murer. — Madame, je n'espère plus qu'en vous.

MADAME MURER fièrement. — Je consens qu'elle vous pardonne, si vous pouvez vous pardonner à vous-même.

LE COMTE d'une voix forte et d'un ton de dignité. — Vous avez raison; celui qui s'est rendu si criminel est à jamais indigne de partager son sort. Vous n'ajouterez rien dont je ne sois pénétré d'avance.... (A Eugenie avec plus de chaleur.) Mais, cruelle! quand le ciel et la terre déposent contre mon indignité, aucun murmure ne se fait-il entendre dans ton sein, et l'être infortuné qui te devra bientôt le jour n'a t-il pas des droits plus sacrés que ta résolution? C'est pour lui que j'élève une voix coupable; lui raviras-tu par une double cruauté l'état qui lui est dû? et l'amour outragé ne cèdera-t-il pas au cri de la nature? (En s'adressant à tous.) Barbares! si vous ne vous rendez pas à ces raisons, vous êtes tous, s'il se peut, plus inhumains, plus féroces que le monstre qui a pu outrager sa vertu, et qui meurt de douleur à vos pieds. (Il tombe aux pieds du baron.) Mon père!

LE BARON le relevant, lui serre les mains, et après un moment de silence : — Je vous la donne.

LE COMTE s'écrie. — Eugénie!

LE BARON à Eugénie. — Rendons-nous, ma fille; celui qui se repent de bonne foi est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais. (Eugénie regarde son père, laisse tomber sa main dans celle du comte, et va parler. Le comte lui coupe la parole.)

LE COMTE par exclamation. — Elle me pardonne!

EUGÉNIE après un soupir. — Va! tu mérites de vaincre; ta grâce est dans mon sein, et le père d'un enfant si désiré ne peut jamais m'être odieux. Ah! mon frère, ah! ma tante, la vue du contentement que je fais naître en vous me remplit de joie à mon tour. (Madame Murer l'embrasse avec joie.)

LE COMTE transporté. — Eugénie me pardonne, ah! la mienne est extrême, cet événement va nous rendre tous aussi heureux que vous êtes dignes de l'être, et que j'ai peu mérité de le devenir.

SIR CHARLES au comte. — Généreux ami! que d'éloges nous vous devons!

LE COMTE. — Je rougirais de moi si je n'avais aspiré qu'à les obtenir : le bonheur avec Eugénie, la paix avec moi-même, et l'estime des honnêtes gens, voilà le seul but auquel j'ose prétendre.

LE BARON avec joie. — Mes enfants, chacun de vous a fait son devoir aujourd'hui : vous en recevez la récompense. N'oubliez donc jamais qu'il n'y a de vrais biens sur la terre que dans l'exercice de la vertu.

LE COMTE baisant la main d'Eugénie avec enthousiasme. — O ma chère Eugénie!... (Tous se rassemblent autour d'elle, et la toile tombe.)



LE BARON. — Je vous la donne.
(Dessin de Gravelot. — Gravure du XVIIIe siècle.)

LE

BARBIER DE SÉVILLE

OU

LA PRÉCAUTION INUTILE

LETTRE MODÉRÉE

SUR LA CHUTE ET LA CRITIQUE

DU BARBIER DE SÉVILLE

L'AUTEUR, VÊTU MODESTEMENT ET COURBÉ, PRÉSENTANT SA PIÈCE AU LECTEUR.

Monsieur,

J'ai l'honneur de vous offrir un nouvel opuscule de ma façon. Je souhaite vous rencontrer dans un de ces moments heureux où, dégagé de soins, content de votre santé, de vos affaires, de votre maîtresse, de votre dîner, de votre estomac, vous puissiez vous plaire un moment à la lecture de mon *Barbier de Séville*, car il faut tout cela pour être homme amusable et lecteur indulgent.

Mais si quelque accident a dérangé votre santé, si votre état est compromis, si votre belle a forfait à ses serments, si votre dîner fut mauvais ou votre digestion laborieuse, ah ! laissez mon *Barbier*; ce n'est pas l'instant ; examinez l'état de vos dépenses, étudiez le *factum* de votre adversaire, relisez ce traître billet surpris à Rose, ou parcourez les chefs-d'œuvre de Tissot sur la tempérance, et faites des réflexions politiques, économiques, diététiques, philosophiques ou morales.

Ou si votre état est tel qu'il vous faille absolument l'oublier, enfoncez-vous dans une bergère, ouvrez le journal établi dans Bouillon avec encyclopédie, approbation et privilège, et dormez vite une heure ou deux.

Quel charme aurait une production légère au milieu des plus noires vapeurs? Et que vous importe, en effet, si Figaro le barbier s'est bien moqué de Bartholo le médecin, en aidant un rival à lui souffler sa maîtresse? On rit peu de la gaieté d'autrui quand on a de l'humeur pour son propre compte.

Que vous fait encore si ce barbier espagnol, en arrivant dans Paris, essuya quelques traverses, et si la prohibition de ses exercices a donné trop d'importance aux rêveries de mon bonnet? On ne s'intéresse guère aux affaires des autres que lorsqu'on est sans inquiétude sur les siennes.

Mais enfin tout va-t-il bien pour vous? Avez-vous à souhait double estomac, bon cuisinier, maîtresse honnête et repos imperturbable? Ah! parlons, parlons : donnez audience à mon *Barbier*.

Je sens trop, monsieur, que ce n'est plus le temps où, tenant mon manuscrit en réserve, et semblable à la coquette qui refuse souvent ce qu'elle brûle toujours d'accorder, j'en faisais quelque avare lecture à des gens préférés, qui croyaient devoir payer ma complaisance par un éloge pompeux de mon ouvrage.

O jours heureux! Le lieu, le temps, l'auditoire à ma dévotion, et la magie d'une lecture adroite assurant mon succès, je glissais sur le morceau faible, en appuyant sur les bons endroits : puis recueillant les suffrages du coin de l'œil avec une orgueilleuse modestie, je jouissais d'un triomphe d'autant plus doux que le jeu d'un fripon d'acteur ne m'en dérobait pas les trois quarts pour son compte.

Que reste-t-il, hélas! de toute cette gibecière? A l'instant qu'il faudrait des miracles pour vous subjuguer, quand la verge de Moïse y suffirait à peine, je n'ai plus même la ressource du bâton de Jacob; plus d'escamotage, de tricherie, de coquetterie, d'inflexions de voix, d'illusion théâtrale, rien. C'est ma vertu toute nue que vous allez juger.

Ne trouvez donc pas étrange, monsieur, si, mesurant mon style à ma situation, je ne fais pas comme ces écrivains qui se donnent le ton de vous appeler négligemment *lecteur*, *ami lecteur*, *cher lecteur*, *benin ou benoist lecteur*, ou de telle autre autre dénomination cavalière, je dirai même indécente, par laquelle ces imprudents essayent de se mettre au pair avec leur juge, et qui ne fait bien souvent que leur en attirer l'animadversion. J'ai toujours vu que les airs ne séduisaient personne, et que le ton modeste d'un auteur pouvait seul inspirer un peu d'indulgence à son fier lecteur.

Eh! quel écrivain en eut jamais plus besoin que moi? Je voudrais le cacher en vain; j'eus la faiblesse autrefois, monsieur, de vous présenter, en différents temps, deux tristes drames; productions monstrueuses, comme on sait! car entre la tragédie et la comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien; c'est un point décidé, le maître l'a dit, l'école en retentit, et pour moi j'en suis tellement convaincu, que, si je voulais aujourd'hui mettre au théâtre une mère éplorée, une épouse trahie, une sœur éperdue, un fils déshérité, pour les présenter décemment au public, je commencerais par leur supposer un beau royaume où ils auraient régné de leur

mieux, vers l'un des archipels, ou dans tel autre coin du monde : certain, après cela, que l'invraisemblance du roman, l'énormité des faits, l'enflure des caractères, le gigantesque des idées et la bouffissure du langage, loin de m'être imputés à reproche, assureraient encore mon succès.

Présenter des hommes d'une condition moyenne accablés et dans le malheur! Fi donc! On ne doit jamais les montrer que bafoués. Les citoyens ridicules et les rois malheureux, voilà tout le théâtre existant et possible, et je me le tiens pour dit; c'est fait : je ne veux plus quereller avec personne.

J'ai donc eu la faiblesse autrefois, monsieur, de faire des drames qui n'étaient pas *du bon genre*; et je m'en repens beaucoup.

Pressé depuis par les événements, j'ai hasardé de malheureux Mémoires, que mes ennemis n'ont pas trouvé *du bon style*; et j'en ai le remords cruel.

Aujourd'hui je fais glisser sous vos yeux une comédie fort gaie, que certains maîtres de goût n'estiment pas *du bon ton*; et je ne m'en console point.

Peut-être un jour oserai-je affliger votre oreille d'un opéra, dont les jeunes gens d'autrefois diront que la musique n'est pas *du bon français*; et j'en suis tout honteux d'avance.

Ainsi, de fautes en pardons et d'erreurs en excuses, je passerai ma vie à mériter votre indulgence, par la bonne foi naïve avec laquelle je reconnaîtrai les unes en vous présentant les autres.

Quant au *Barbier de Séville*, ce n'est pas pour corrompre votre jugement que je prends ici le ton respectueux; mais on m'a fort assuré que, lorsqu'un auteur était sorti, quoique échiné, vainqueur au théâtre, il ne lui manquait plus que d'être agréé par vous, monsieur, et lacéré dans quelques journaux pour avoir obtenu tous les lauriers littéraires. Ma gloire est donc certaine, si vous daignez m'accorder le laurier de votre agrément, persuadé que plusieurs de messieurs les journalistes ne me refuseront pas celui de leur dénigrement.

Déjà l'un d'eux, établi dans Bouillon avec approbation et privilège, m'a fait l'honneur encyclopédique d'assurer à ses abonnés que ma pièce était sans plan, sans unité, sans caractères, vide d'intrigue et dénuée de comique.

Un autre plus naïf encore, à la vérité sans approbation, sans privilège, et même sans encyclopédie, après un candide exposé de mon drame, ajoute aux lauriers de ma critique cet éloge flatteur de ma personne : « La réputation du sieur de Beaumarchais est bien tombée; et les honnêtes gens sont enfin convaincus que, lorsqu'on lui aura arraché les plumes de paon, il ne restera plus qu'un vilain corbeau noir avec son effronterie et sa voracité. »

Puisque, en effet, j'ai eu l'effronterie de faire la comédie du *Barbier de Séville*, pour remplir l'horoscope entier, je pousserai la voracité jusqu'à vous prier humblement, monsieur, de me juger vous-même et sans égard aux critiques passés, présents et futurs; car vous savez que, par état, les gens de feuilles sont souvent ennemis des gens de lettres; j'aurai même la voracité de vous prévenir qu'étant saisi de mon affaire, il faut que vous soyez mon juge absolument, soit que vous le vouliez ou non, car vous êtes mon lecteur.

Et vous sentez bien, monsieur, que si, pour éviter ce tracas, ou me prouver que je raisonne mal, vous refusiez constamment de me lire, vous feriez vous-même une pétition de principes au-dessous de vos lumières : n'étant pas mon lecteur, vous ne seriez pas celui à qui s'adresse ma requête.

Que si, par dépit de la dépendance où je parais vous mettre, vous vous avisiez de jeter le livre en cet instant de votre lecture, c'est, monsieur, comme si, au milieu de tout autre jugement, vous étiez enlevé du tribunal par la mort ou tel accident qui vous rayât du nombre des magistrats. Vous ne pouvez éviter de me juger qu'en devenant nul, négatif, anéanti; qu'en cessant d'exister en qualité de mon lecteur.

Eh! quel tort vous fais-je en vous élevant au-dessus de moi? Après le bonheur de commander aux hommes, le plus grand honneur, monsieur, n'est-il pas de les juger?

Voilà donc qui est arrangé. Je ne reconnais plus d'autre juge que vous, sans excepter messieurs les spectateurs, qui, ne jugeant qu'en premier ressort, voient souvent leur sentence infirmée à votre tribunal.

L'affaire avait d'abord été plaidée devant eux au théâtre, et ces messieurs ayant beaucoup ri, j'ai pu penser que j'avais gagné ma cause à l'audience. Point du tout; le journaliste établi dans Bouillon prétend que c'est de moi qu'on a ri. Mais ce n'est là, monsieur, comme on dit en style de palais, qu'une mauvaise chicane de procureur; mon but ayant été d'amuser les spectateurs, qu'ils aient ri de ma pièce ou de moi, s'ils ont ri de bon cœur, le but est également rempli : ce que j'appelle avoir gagné ma cause à l'audience.

Le même journaliste assure encore, ou du moins laisse entendre, que j'ai voulu gagner quelques-uns de ces messieurs, en leur faisant des lectures particulières, en achetant d'avance leur suffrages par cette prédilection. Mais ce n'est encore là, monsieur, qu'une difficulté de publiciste allemand. Il est manifeste que mon intention n'a jamais été que de les instruire : c'étaient des espèces de consultations que je faisais sur le fond de l'affaire. Que si les con-

sultants, après avoir donné leur avis, se sont mêlés parmi les juges, vous voyez bien, monsieur, que je n'y pouvais rien de ma part, et que c'était à eux de se récuser par délicatesse, s'ils se sentaient de la partialité pour mon barbier andalou.

Eh! plût au ciel qu'ils en eussent un peu conservé pour ce jeune étranger! nous aurions eu moins de peine à soutenir notre malheur éphémère! Tels sont les hommes : avez-vous du succès, ils vous accueillent, vous portent, vous caressent, ils s'honorent de vous; mais gardez de broncher dans la carrière : au moindre échec, ô mes amis, souvenez-vous qu'il n'est plus d'amis.

Et c'est précisément ce qui nous arriva le lendemain de la plus triste soirée. Vous eussiez vu les faibles amis du *Barbier* se disperser, se cacher le visage ou s'enfuir; les femmes, toujours si braves quand elles protègent, enfoncées dans les coqueluchons jusqu'aux panaches et baissant des yeux confus; les hommes courant se visiter, se faire amende honorable du bien qu'ils avaient dit de ma pièce, et rejetant sur ma maudite façon de lire les choses tout le faux plaisir qu'ils y avaient goûté. C'était une désertion totale, une vraie désolation.

Les uns lorgnaient à gauche, en me sentant passer à droite, et ne faisaient plus semblant de me voir. Ah Dieux! D'autres, plus courageux, mais s'assurant bien si personne ne les regardait, m'attiraient dans un coin pour me dire : Eh! comment avez-vous produit en nous cette illusion? car, il faut en convenir, mon ami, votre pièce est la plus grande platitude du monde.

— Hélas! messieurs, j'ai lu ma platitude, en vérité, tout platement comme je l'avais faite; mais, au nom de la bonté que vous avez de me parler encore après ma chute et pour l'honneur de votre second jugement, ne souffrez pas qu'on redonne la pièce au théâtre : si, par malheur, on venait à la jouer comme je l'ai lue, on vous ferait peut être une nouvelle tromperie, et vous vous en prendriez à moi de ne plus savoir quel jour vous eûtes raison ou tort, ce qu'à Dieu ne plaise!

On ne m'en crut point; on laissa rejouer la pièce, et pour le coup je fus prophète en mon pays. Ce pauvre Figaro, *fessé* par la cabale *en faux-bourdon*, et presque enterré le vendredi, ne fit point comme Candide : il prit courage; et mon héros se releva le dimanche avec une vigueur que l'austérité d'un carême entier et la fatigue de dix-sept séances publiques n'ont pas encore altérée, Mais qui sait combien cela durera? Je ne voudrais pas jurer qu'il en fût seulement question dans cinq ou six siècles, tant notre nation est inconstante et légère.

Les ouvrages de théâtre, monsieur, sont comme les enfants des femmes : conçus avec volupté, menés à terme avec fatigue, en-

fantés avec douleur et vivant rarement assez pour payer les parents de leurs soins, ils coûtent plus de chagrins qu'ils ne donnent de plaisirs. Suivez-les dans leur carrière : à peine ils voient le jour que, sous prétexte d'enflure, on applique les censeurs; plusieurs sont restés en chartre. Au lieu de jouer doucement avec eux, le cruel parterre les rudoie et les fait tomber. Souvent, en les berçant, le comédien les estropie. Les perdez-vous un instant de vue, on les retrouve, hélas! traînant partout, mais dépenaillés, défigurés, rongés d'extraits et couverts de critiques. Échappés à tant de maux, s'ils brillent un moment dans le monde le plus grand de tous les atteint : le mortel oubli les tue; ils meurent et, replongés au néant les voilà perdus à jamais dans l'immensité des livres.

Je demandais à quelqu'un pourquoi ces combats, cette guerre animée entre le parterre et l'auteur à la première représentation des ouvrages, même de ceux qui devaient plaire un autre jour. Ignorez-vous, me dit-il, que Sophocle et le vieux Denys sont morts de joie d'avoir remporté le prix des vers au théâtre? Nous aimons trop nos auteurs pour souffrir qu'un excès de joie nous prive d'eux en les étouffant : aussi, pour les conserver, avons-nous grand soin que leur triomphe ne soit jamais si pur qu'ils puissent en expirer de plaisir.

Quoi qu'il en soit des motifs de cette rigueur, l'enfant de mes loisirs, ce jeune, cet innocent *Barbier*, tant dédaigné le premier jour, loin d'abuser le surlendemain de son triomphe ou de montrer de l'humeur à ses critiques, ne s'en est que plus empressé de les désarmer par l'enjouement de son caractère.

Exemple rare et frappant, monsieur! dans un siècle d'ergotisme où l'on calcule tout jusqu'au rire; où la plus légère diversité d'opinions fait germer des haines éternelles; où tous les jeux tournent en guerre; où l'injure qui repousse l'injure est à son tour payée par l'injure, jusqu'à ce qu'une autre, effaçant cette dernière, en enfante une nouvelle, auteur de plusieurs autres, et propage ainsi l'aigreur à l'infini, depuis le rire jusqu'à la satiété, jusqu'au dégoût, à l'indignation même du lecteur le plus caustique.

Quant à moi, monsieur, s'il est vrai, comme on l'a dit, que tous les hommes soient frères, et c'est une belle idée, je voudrais qu'on pût engager nos frères les gens de lettres à laisser, en discutant, le ton rogue et tranchant à nos frères les libellistes, qui s'en acquittent si bien! ainsi que les injures à nos frères les plaideurs..., qui ne s'en acquittent pas mal non plus! Je voudrais surtout qu'on pût engager nos frères les journalistes à renoncer à ce ton pédagogue et magistral avec lequel ils gourmandent les fils d'Apollon et font rire la sottise aux dépens de l'esprit.

Ouvrez un journal : ne semble-t-il pas voir un dur répétiteur, la férule ou la verge levée sur des écoliers négligents, les traiter en esclaves au plus léger défaut dans le devoir? Eh! mes frères, il s'agit bien de devoir ici! La littérature en est le délassement et la douce récréation.

A mon égard, au moins, n'espérez pas asservir dans ses jeux mon esprit à la règle : il est incorrigible; et, la classe du devoir une fois fermée, il devient si léger et badin que je ne puis que jouer avec lui. Comme un liège emplumé qui bondit sur la raquette, il s'élève, il retombe, égaye mes yeux, repart en l'air, y fait la roue et revient encore. Si quelque joueur adroit veut entrer en partie et ballotter à nous deux le léger volant de mes pensées, de tout mon cœur : s'il riposte avec grâce et légèreté, le jeu m'amuse et la partie s'engage. Alors, on pourrait voir les coups portés, parés, reçus, rendus, accélérés, pressés, relevés même avec une prestesse, une agilité propre à réjouir autant les spectateurs qu'elle animerait les acteurs.

Telle au moins, monsieur, devrait être la critique; et c'est ainsi que j'ai toujours conçu la dispute entre les gens polis qui cultivent les lettres.

Voyons, je vous prie, si le journaliste de Bouillon a conservé dans sa critique ce caractère aimable et surtout de candeur pour lequel on vient de faire des vœux.

La pièce est une farce, dit-il.

Passons sur les qualités. Le méchant nom qu'un cuisinier étranger donne aux ragoûts français ne change rien à leur saveur. C'est en passant par ses mains qu'ils se dénaturent. Analysons la farce de Bouillon.

La pièce, a-t-il dit, n'a pas de plan.

Est-ce parce qu'il est trop simple qu'il échappe à la sagacité de de ce critique adolescent?

Un vieillard amoureux prétend épouser demain sa pupille : un jeune amant plus adroit le prévient, et, ce jour même, en fait sa femme à la barbe et dans la maison du tuteur. Voilà le fond, dont on eût pu faire, avec un égal succès, une tragédie, une comédie, un drame, un opéra, *et cætera*. L'*Avare*, de Molière, est-il autre chose? le *Grand Mithridate* est-il autre chose? Le genre d'une pièce, comme celui de toute autre action, dépend moins du fond des choses que des caractères qui les mettent en œuvre.

Quant à moi, ne voulant faire, sur ce plan, qu'une pièce amusante et sans fatigue, une espèce d'*imbroille*, il m'a suffi que le machiniste, au lieu d'être un noir scélérat, fût un drôle de garçon, un homme insouciant, qui rit également du succès et de la chute de ses entreprises, pour que l'ouvrage, loin de tourner en

drame sérieux, devînt une comédie fort gaie : et de cela seul que le tuteur est un peu moins sot que tous ceux qu'on trompe au théâtre, il est résulté beaucoup de mouvement dans la pièce, et surtout la nécessité d'y donner plus de ressort aux intrigants.

Au lieu de rester dans ma simplicité comique, si j'avais voulu compliquer, étendre et tourmenter mon plan à la manière tragique ou *dramatique*, imagine-t-on que j'aurais manqué de moyens dans une aventure dont je n'ai mis en scène que la partie la moins merveilleuse?

En effet, personne aujourd'hui n'ignore qu'à l'époque historique où la pièce finit gaiement dans mes mains, la querelle commença sérieusement à s'échauffer, comme qui dirait derrière la toile, entre le docteur et Figaro, sur les cent écus. Des injures on en vint aux coups. Le docteur, étrillé par Figaro, fit tomber, en se débattant, le *rescille* ou filet qui coiffait le barbier, et l'on vit non sans surprise, une forme de spatule imprimée à chaud sur sa tête rasée. Suivez-moi, monsieur, je vous prie.

A cet aspect, moulu de coups qu'il est, le médecin s'écrie avec transport : « Mon fils! ô ciel, mon fils! mon cher fils !... » Mais avant que Figaro l'entende, il a redoublé de horions sur son cher père. En effet, ce l'était.

Ce Figaro, qui, pour toute famille, avait jadis connu sa mère, est fils naturel de Bartholo. Le médecin, dans sa jeunesse, eut cet enfant d'une personne en condition, que les suites de son imprudence firent passer du service au plus affreux abandon.

Mais, avant de les quitter, le désolé Bartholo, frater alors, a fait rougir sa spatule, il en a timbré son fils à l'occiput pour le reconnaître un jour, si jamais le sort les rassemble. La mère et l'enfant avaient passé six années dans une honorable mendicité, lorsqu'un chef de bohémiens, descendu de Luc Gauric, traversant l'Andalousie avec sa troupe et consulté par la mère sur le destin de son fils, déroba l'enfant furtivement et laissa par écrit cet horoscope à sa place :

Après avoir versé le sang dont il est né,
Ton fils assommera son père infortuné :
Puis tournant sur lui-même et le fer et le crime,
Il se frappe, et devient heureux et légitime.

En changeant d'état sans le savoir, l'infortuné jeune homme a changé de nom sans le vouloir : il s'est élevé sous celui de Figaro : il a vécu. Sa mère est cette Marceline, devenue vieille et gouvernante chez le docteur, que l'affreux horoscope de son fils a consolée de sa perte. Mais aujourd'hui tout s'accomplit.

En saignant Marceline au pied, comme on le voit dans ma pièce, ou plutôt comme on ne l'y voit pas, Figaro remplit les premiers vers :

Après avoir versé le sang dont il est né,

Quand il étrille innocemment le docteur, après la toile tombée, il accomplit le second vers :

Ton fils assommera son père infortuné,

A l'instant, la plus touchante reconnaissance a lieu entre le médecin, la vieille et Figaro : *C'est vous! c'est lui! c'est toi! c'est moi!* Quel coup de théâtre! Mais le fils, au désespoir de son innocente vivacité, fond en larmes et se donne un coup de rasoir, selon le sens du troisième vers.

Puis, tournant sur lui-même et le fer et le crime,
Il se frappe, et...

Quel tableau! En n'expliquant point si, du rasoir il se coupe la gorge ou seulement le poil du visage, on voit que j'avais le choix de finir ma pièce au plus grand pathétique. Enfin, le docteur épouse la vieille, et Figaro, suivant la dernière leçon,

...Devient heureux et légitime.

Quel dénoûment! il ne m'en eût coûté qu'un sixième acte. Et quel sixième acte! Jamais tragédie au Théâtre-Français... Il suffit. Reprenons ma pièce en l'état où elle a été jouée et critiquée. Lorsqu'on me reproche avec aigreur ce que j'ai fait, ce n'est pas l'instant de louer ce que j'aurais pu faire.

La pièce est invraisemblable dans sa conduite, a dit encore le journaliste établi dans Bouillon, avec approbation et privilège.

— Invraisemblable! Examinons cela par plaisir.

Son Excellence M. le comte Almaviva, dont j'ai depuis longtemps l'honneur d'être ami particulier, est un jeune seigneur, ou pour mieux dire était, car l'âge et les grands emplois en ont fait depuis un homme fort grave, ainsi que je le suis devenu moi-même. Son Excellence était donc un jeune seigneur espagnol, vif, ardent, comme tous les amants de sa nation, que l'on croit froide et qui n'est que paresseuse.

Il s'était mis secrètement à la poursuite d'une belle personne qu'il avait entrevue à Madrid, et que son tuteur a bientôt ramenée au lieu de sa naissance. Un matin qu'il se promenait sous ses

fenêtres à Séville, où depuis huit jours il cherchait à s'en faire remarquer, le hasard conduisit au même endroit Figaro le barbier. — Ah! le hasard! dira mon critique; et si le hasard n'eût pas conduit ce jour-là le barbier dans cet endroit, que devenait la pièce? — Elle eût commencé, mon frère, à quelque autre époque. — Impossible, puisque le tuteur, selon vous-même, épousait le lendemain. — Alors il n'y aurait pas eu de pièce, ou, s'il y en avait eu, mon frère, elle aurait été différente. Une chose est-elle invraisemblable, parce qu'elle était possible autrement?

Réellement vous avez un peu d'humeur. Quand le cardinal de Retz nous dit froidement : « Un jour, j'avais besoin d'un homme; à la vérité, je ne voulais qu'un fantôme; j'aurais désiré qu'il fût petit-fils de Henri le Grand; qu'il eût de longs cheveux blonds; qu'il fût beau, bien fait, bien séditieux; qu'il eût le langage et l'amour des halles : et voilà que le hasard me fait rencontrer, à Paris, M. de Beaufort, échappé de la prison du roi; c'était justement l'homme qu'il me fallait... » Va-t-on dire au coadjuteur : Ah! le hasard! Mais si vous n'eussiez pas rencontré M. de Beaufort! Mais ceci, mais cela?...

Le hasard donc conduisit en ce même endroit Figaro le barbier, beau diseur, mauvais poète, hardi musicien, grand fringueneur de guitare, et jadis valet de chambre du comte; établi dans Séville, y faisant avec succès des barbes, des romances et des mariages, y maniant également le fer du phlébotome et le piston du pharmacien; la terreur des maris, la coqueluche des femmes, et justement l'homme qu'il nous fallait. Et comme, en toute recherche, ce qu'on nomme passion n'est autre chose qu'un désir irrité par la contradiction, le jeune amant, qui n'eût peut-être eu qu'un goût de fantaisie pour cette beauté, s'il l'eût rencontrée dans le monde, en devient amoureux, parce qu'elle est enfermée, au point de faire l'impossible pour l'épouser.

Mais vous donner ici l'extrait entier de la pièce, monsieur, serait douter de la sagacité, de l'adresse avec laquelle vous saisirez le dessein de l'auteur, et suivrez le fil de l'intrigue à travers un léger dédale. Moins prévenu que le journal de Bouillon, qui se trompe avec approbation et privilège sur toute la conduite de cette pièce, vous y verrez que *tous les soins de l'amant* ne *sont* pas *destinés à remettre simplement une lettre*, qui n'est là qu'un léger accessoire à l'intrigue; mais bien à s'établir dans un fort défendu par la vigilance et le soupçon; surtout à tromper un homme qui, sans cesse, éventant la manœuvre, oblige l'ennemi de se retourner assez lestement pour n'être pas désarçonné d'emblée.

Et lorsque vous verrez que tout le mérite du dénoument consiste en ce que le tuteur a fermé sa porte, en donnant son passe-

partout à Bazile, pour que lui seul et le notaire pussent entrer et conclure son mariage, vous ne laisserez pas d'être étonné qu'un critique aussi équitable se joue de la confiance de son lecteur, ou se trompe, au point d'écrire, et dans Bouillon encore : *Le comte s'est donné la peine de monter au balcon par une échelle avec Figaro, quoique la porte ne soit pas fermée.*

Enfin, lorsque vous verrez le malheureux tuteur, abusé par toutes les précautions qu'il prend pour ne le point être, à la fin forcé de signer au contrat du comte et d'approuver ce qu'il n'a pu prévenir, vous laisserez au critique à décider si le tuteur était un *imbécile* de ne pas deviner une intrigue dont on lui cachait tout; lorsque lui critique, à qui l'on ne cachait rien, ne l'a pas devinée plus que le tuteur.

En effet, s'il l'eût bien conçue, aurait-il manqué de louer tous les beaux endroits de l'ouvrage?

Qu'il n'ait point remarqué la manière dont le premier acte annonce et déploie avec gaîté tous les caractères de la pièce, on peut lui pardonner.

Qu'il n'ait pas aperçu quelque peu de comédie dans la grande scène du second acte, où, malgré la défiance et la fureur du jaloux, la pupille parvient à lui donner le change sur une lettre remise en sa présence, et à lui faire demander pardon à genoux du soupçon qu'il a montré, je le conçois encore aisément.

Qu'il n'ait pas dit un seul mot de la scène de stupéfaction de Bazile, au troisième acte, qui a paru si neuve au théâtre, et a tant réjoui les spectateurs, je n'en suis point surpris du tout.

Passe encore qu'il n'ait pas entrevu l'embarras où l'auteur s'est jeté volontairement au dernier acte, en faisant avouer par la pupille à son tuteur que le comte avait dérobé la clef de la jalousie; et comment l'auteur s'en démêle en deux mots, et sort en se jouant de la nouvelle inquiétude qu'il a imprimée aux spectateurs : c'est peu de chose, en vérité.

Je veux bien qu'il ne lui soit pas venu à l'esprit que la pièce, une des plus gaies qui soient au théâtre, est écrite sans la moindre équivoque, sans une pensée, un seul mot dont la pudeur, même des petites loges, ait à s'alarmer; ce qui pourtant est bien quelque chose, monsieur, dans un siècle où l'hypocrisie de la décence est poussée presque aussi loin que le relâchement des mœurs : très volontiers. Tout cela, sans doute, pouvait n'être pas digne de l'attention d'un critique aussi majeur.

Mais comment n'a-t-il pas admiré ce que tous les honnêtes gens n'ont pu voir sans répandre des larmes de tendresse et de plaisir? Je veux dire, la piété filiale de ce bon Figaro, qui ne saurait oublier sa mère!

Tu connais donc ce tuteur? lui dit le comte au premier acte. *Comme ma mère*, répond Figaro; un avare aurait dit : *comme mes poches*; un petit-maître eût répondu : *comme moi-même* : un ambitieux : *comme le chemin de Versailles*; et le journaliste de Bouillon : *comme mon libraire*; les comparaisons de chacun se tirant toujours de l'objet intéressant. *Comme ma mère*, a dit le fils tendre et respectueux!

Dans un autre endroit encore : *Ah! vous êtes charmant!* lui dit le tuteur. Et ce bon, cet honnête garçon, qui pouvait gaiement assimiler cet éloge à tous ceux qu'il a reçus de ses maîtresses, en revient toujours à sa bonne mère, et répond à ce mot : *Vous êtes charmant!* — *Il est vrai, monsieur, que ma mère me l'a dit autrefois.* Et le journal de Bouillon ne relève point de pareils traits! Il faut avoir le cerveau bien desséché pour ne les pas voir, ou le cœur bien dur pour ne pas les sentir!

Sans compter mille autres finesses de l'art répandues à pleines mains dans cet ouvrage. Par exemple, on sait que les comédiens ont multiplié chez eux les emplois à l'infini : emplois de grande, moyenne et petite amoureuse; emplois de grands, moyens et petits valets; emplois de niais, d'important, de croquant, de paysan, de tabellion, de bailli : mais on sait qu'ils n'ont pas encore appointé celui de bâillant. Qu'a fait l'auteur pour former un comédien peu exercé au talent d'ouvrir largement la bouche au théâtre? Il s'est donné le soin de lui rassembler dans une seule phrase toutes les syllabes bâillantes du français : *Rien... qu'en... l'en... en... ten... dant... parler* : syllabes, en effet, qui feraient bâiller un mort, et parviendraient à desserrer les dents même de l'envie!

En cet endroit admirable où, pressé par les reproches du tuteur qui lui crie : *Que direz-vous à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? Et l'autre qui depuis trois heures éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle, que leur direz-vous?* Le naïf barbier répond : *Eh parbleu! je dirai à celui qui éternue : Dieu vous bénisse; et va te coucher à celui qui bâille.* Réponse en effet si juste, si chrétienne et si admirable qu'un de ces fiers critiques qui ont leurs entrées au paradis n'a pu s'empêcher de s'écrier : « Diable! l'auteur a dû rester au moins huit jours à trouver cette réplique ».

Et le journal de Bouillon, au lieu de louer ces beautés sans nombre, use encre et papier, approbation et privilège, à mettre un pareil ouvrage au-dessous même de la critique! On me couperait le cou, monsieur, que je ne saurais m'en taire.

N'a-t-il pas été jusqu'à dire, le cruel : *Que pour ne pas voir expirer ce barbier sur le théâtre, il a fallu le mutiler, le changer, le refondre, l'élaguer, le réduire en quatre actes, et le purger d'un grand*

nombre de pasquinades, de calembours, de jeux de mots, en un mot, de bas comique?

A le voir ainsi frapper comme un sourd, on juge assez qu'il n'a pas entendu le premier mot de l'ouvrage qu'il décompose. Mais j'ai l'honneur d'assurer ce journaliste, ainsi que le jeune homme qui lui taille ses plumes et ses morceaux, que, loin d'avoir purgé la pièce d'aucuns des *calembours, jeux de mots*, etc., qui lui eussent nui le premier jour, l'auteur a fait rentrer, dans les actes restés au théâtre, tout ce qu'il en a pu reprendre à l'acte au portefeuille : tel un charpentier économe cherche dans ses copeaux épars sur le chantier tout ce qui peut servir à cheviller et boucher les moindres trous de son ouvrage.

Passerons-nous sous silence le reproche aigu qu'il fait à la jeune personne d'avoir *tous les défauts d'une fille mal élevée*? Il est vrai que, pour échapper aux conséquences d'une telle imputation, il tente à la rejeter sur autrui, comme s'il n'en était pas l'auteur, en employant cette expression banale : *On trouve à la jeune personne*, etc. On trouve!...

Que voulait-il donc qu'elle fît? Quoi! Qu'au lieu de se prêter aux vues d'un jeune amant très aimable et qui se trouve un homme de qualité, notre charmante enfant épousât le vieux podagre médecin? Le noble établissement qu'il lui destinait là! et parce qu'on n'est pas de l'avis de monsieur, on *a tous les défauts d'une fille mal élevée!*

En vérité, si le journal de Bouillon se fait des amis en France par la justesse et la candeur de ses critiques, il faut avouer qu'il en aura beaucoup moins au-delà des Pyrénées, et qu'il est surtout un peu bien dur pour les dames espagnoles.

Eh! qui sait si Son Excellence madame la comtesse Almaviva, l'exemple des femmes de son état, et vivant comme un ange avec son mari, quoiqu'elle ne l'aime plus, ne se ressentira pas un jour des libertés qu'on se donne à Bouillon, sur elle, avec approbation et privilège?

L'imprudent journaliste a-t-il au moins réfléchi que Son Excellence, ayant, par le rang de son mari, le plus grand crédit dans les bureaux, eût pu lui faire obtenir quelque pension sur la *Gazette d'Espagne*, ou la *Gazette* elle-même, et que, dans la carrière qu'il embrasse, il faut garder plus de ménagements pour les femmes de qualité? Qu'est-ce que cela me fait à moi? L'on sent bien que c'est pour lui seul que j'en parle.

Il est temps de laisser cet adversaire quoiqu'il soit à la tête des gens qui prétendent que, *n'ayant pu me soutenir en cinq actes, je me suis mis en quatre pour ramener le public*. Et quand cela serait! Dans un moment d'oppression, ne vaut-il pas mieux sacri-

tier un cinquième de son bien que de le voir tout entier aller au pillage ?

Mais ne tombez pas, cher lecteur... (monsieur, veux-je dire), ne tombez pas, je vous prie, dans une erreur populaire qui ferait grand tort à votre jugement.

Ma pièce, qui paraît n'être aujourd'hui qu'en quatre actes, est réellement et de fait en cinq, qui sont le premier, le deuxième, le troisième, le quatrième et le cinquième, à l'ordinaire.

Il est vrai que, le jour du combat, voyant les ennemis acharnés, le parterre ondulant, agité, grondant au loin comme les flots de la mer, et trop certain que ces mugissements sourds, précurseurs des tempêtes, ont amené plus d'un naufrage, je vins à réfléchir que beaucoup de pièces en cinq actes (comme la mienne), toutes très bien faites d'ailleurs (comme la mienne), n'auraient pas été au diable en entier (comme la mienne), si l'auteur eût pris un parti vigoureux (comme le mien).

Le dieu des cabales est irrité, dis-je aux comédiens, avec force :

Enfants! un sacrifice est ici nécessaire.

Alors, faisant la part au diable et déchirant mon manuscrit : Dieu des siffleurs, moucheurs, cracheurs, tousseurs et perturbateurs, m'écriai-je, il te faut du sang! bois mon quatrième acte, et que ta fureur s'apaise!

A l'instant, vous eussiez vu ce bruit infernal qui faisait pâlir et broncher les acteurs, s'affaiblir, s'éloigner, s'anéantir; l'applaudissement lui succéder, et des bas-fonds du parterre un bravo général s'élever en circulant jusqu'aux hauts bancs du paradis.

De cet exposé, monsieur, il suit que ma pièce est restée en cinq actes, qui sont le premier, le deuxième, le troisième au théâtre, le quatrième au diable et le cinquième avec les trois premiers. Tel auteur même vous soutiendra que ce quatrième acte, qu'on n'y voit point, n'en est pas moins celui qui fait le plus de bien à la pièce, en ce qu'on ne l'y voit point.

Laissons jaser le monde; il me suffit d'avoir prouvé mon dire. Il me suffit, en faisant mes cinq actes, d'avoir montré mon respect pour Aristote, Horace, Aubignac et les modernes, et d'avoir mis ainsi l'honneur de la règle à couvert.

Par le second arrangement, le diable a son affaire; mon char n'en roule pas moins bien sans la cinquième roue; le public est content, je le suis aussi. Pourquoi le journal de Bouillon ne l'est-il pas? — Ah! pourquoi? C'est qu'il est bien difficile de plaire à des gens qui, par métier, doivent ne jamais trouver les choses gaies assez sérieuses, ni les graves assez enjouées.

Je me flatte, monsieur, que cela s'appelle raisonner principes, et que vous n'êtes pas mécontent de mon petit syllogisme.

Reste à répondre aux observations dont quelques personnes ont honoré le moins important des drames hasardés depuis un siècle au théâtre.

Je mets à part les lettres écrites aux comédiens, à moi-même, sans signatures et vulgairement appelées anonymes; on juge à l'âpreté du style que leurs auteurs, peu versés dans la critique, n'ont pas assez senti qu'une mauvaise pièce n'est point une mauvaise action, et que telle injure, convenable à un méchant homme est toujours déplacée à un méchant écrivain. Passons aux autres.

Des connaisseurs ont remarqué que j'étais tombé dans l'inconvénient de faire critiquer des usages français par un plaisant de Séville, à Séville; tandis que la vraisemblance exigeait qu'il s'étayât sur les mœurs espagnoles. Ils ont raison : j'y avais même tellement pensé, que, pour rendre la vraisemblance encore plus parfaite, j'avais d'abord résolu d'écrire et de faire jouer la pièce en langage espagnol; mais un homme de goût m'a fait observer qu'elle en perdrait peut-être un peu de sa gaieté pour le public de Paris, raison qui m'a déterminé à l'écrire en français; en sorte que j'ai fait, comme on voit, une multitude de sacrifices à la gaieté, mais sans pouvoir parvenir à dérider le journal de Bouillon.

Un autre amateur, saisissant l'instant qu'il y avait beaucoup de monde au foyer, m'a reproché du ton le plus sérieux, que ma pièce ressemblait à *On ne s'avise jamais de tout*. — Ressembler, monsieur! Je soutiens que ma pièce est *On ne s'avise jamais de tout*, lui-même. — Et comment cela? — C'est qu'on ne s'était pas encore avisé de ma pièce. L'amateur resta court, et l'on rit d'autant plus, que celui-là qui me reprochait on ne s'avise jamais de tout, est un homme qui ne s'est jamais avisé de rien.

Quelques jours après, ceci est plus sérieux, chez une dame incommodée, un monsieur grave, en habit noir, coiffure bouffante et canne à corbin, lequel touchait légèrement le poignet de la dame, proposa civilement plusieurs doutes sur la vérité des traits que j'avais lancés contre les médecins. — Monsieur, lui dis-je, êtes-vous ami de quelqu'un d'eux? Je serais désolé qu'un badinage... — On ne peut pas moins : je vois que vous ne me connaissez pas; je ne prends jamais le parti d'aucun; je parle ici pour le corps en général. — Cela me fit beaucoup chercher quel homme ce pouvait être. — En fait de plaisanterie, ajoutai-je, vous savez, monsieur, qu'on ne demande jamais si l'histoire est vraie, mais si elle est bonne. — Eh! croyez-vous moins perdre à cet examen qu'au premier? — A merveille, docteur, dit la dame. Le

monstre qu'il est! n'a-t-il pas osé mal parler aussi de nous! Faisons cause commune.

A ce mot de *docteur*, je commençai à soupçonner qu'elle parlait à son médecin. Il est vrai, madame et monsieur, repris-je avec modestie, que je me suis permis ces légers torts, d'autant plus aisément qu'ils tirent moins à conséquence.

Eh! qui pourrait nuire à deux corps puissants, dont l'empire embrasse l'univers et se partage le monde! Malgré les envieux, les belles y règneront toujours par le plaisir, et les médecins par la douleur : et la brillante santé nous ramène à l'amour, comme la maladie nous rend à la médecine.

Cependant, je ne sais si, dans la balance des avantages, la faculté ne l'emporte pas un peu sur la beauté. Souvent on voit les belles nous renvoyer aux médecins; mais plus souvent encore les médecins nous gardent et ne nous renvoient plus aux belles.

En plaisantant donc, il faudrait peut-être avoir égard à la différence des ressentiments et songer que, si les belles se vengent en se séparant de nous, ce n'est là qu'un mal négatif; au lieu que les médecins se vengent en s'en emparant, ce qui devient très positif.

Qué, quand ces derniers nous tiennent, ils font de nous tout ce qu'ils veulent; au lieu que les belles, toutes belles qu'elles sont, n'en font jamais que ce qu'elles peuvent.

Que le commerce des belles nous les rend bientôt moins nécessaires; au lieu que l'usage des médecins finit par nous les rendre indispensables.

Enfin, que l'un de ces empires ne semble établi que pour assurer la durée de l'autre; puisque, plus la verte jeunesse est livrée à l'amour, plus la pâle vieillesse appartient sûrement à la médecine.

Au reste, ayant fait contre moi cause commune, il était juste, madame et monsieur, que je vous offrisse en commun mes justifications. Soyez donc persuadés que, faisant profession d'adorer les belles et de redouter les médecins, c'est toujours en badinant que je dis du mal de la beauté; comme ce n'est jamais sans trembler que je plaisante un peu la faculté.

Ma déclaration n'est point suspecte à votre égard, mesdames, et mes plus acharnés ennemis sont forcés d'avouer que, dans un instant d'humeur où mon dépit contre une belle allait s'épancher trop librement sur toutes les autres, on m'a vu m'arrêter tout court au vingt-cinquième couplet, et, par le plus prompt repentir, faire ainsi, dans le vingt-sixième, amende honorable aux belles irritées :

Sexe charmant, si je décèle
Votre cœur en proie au désir,
Souvent à l'amour infidèle,
Mais toujours fidèle au plaisir:

D'un badinage, ô mes déesses!
Ne cherchez point à vous venger :
Tel glose, hélas! sur vos faiblesses
Qui brûle de les partager.

Quant à vous, monsieur le docteur, on sait assez que Molière... — Au désespoir, dit-il en se levant, de ne pouvoir profiter plus longtemps de vos lumières; mais l'humanité qui gémit ne doit pas souffrir de mes plaisirs. Il me laissa, ma foi, la bouche ouverte avec ma phrase en l'air. — Je ne sais pas, dit la belle malade en riant, si je vous pardonne; mais je vois bien que notre docteur ne vous pardonne pas. — Le vôtre, madame? Il ne sera jamais le mien. — Et pourquoi? — Je ne sais; je craindrais qu'il ne fût au-dessous de son état, puisqu'il n'est pas au-dessus des plaisanteries qu'on en peut faire.

Ce docteur n'est pas de mes gens. L'homme assez consommé dans son art pour en avouer de bonne foi l'incertitude, assez spirituel pour rire avec moi de ceux qui le disent infaillible, tel est mon médecin. En me rendant ses soins qu'il appelle des visites; en me donnant ses conseils qu'il nomme ordonnances, il remplit dignement et sans faste la plus noble fonction d'une âme éclairée et sensible. Avec plus d'esprit, il calcule plus de rapports, et c'est tout ce qu'on peut dans un art aussi utile qu'incertain. Il me raisonne, il me console, il me guide, et la nature fait le reste. Aussi, loin de s'offenser de la plaisanterie, est-il le premier à l'opposer au pédantisme. A l'infatué qui lui dit gravement : « De quatre-vingts fluxions de poitrine que j'ai traitées cet automne, un seul malade a péri dans mes mains, » mon docteur répond en souriant : « Pour moi, j'ai prêté mes secours à plus de cent cet hiver; hélas! je n'en ai pu sauver qu'un seul. » Tel est mon aimable médecin. — Je le connais. — Vous permettez bien que je ne l'échange pas contre le vôtre. Un pédant n'aura pas plus ma confiance en maladie qu'une bégueule n'obtiendrait mon hommage en santé. Mais je ne suis qu'un sot. Au lieu de vous rappeler mon amende honorable au beau sexe, je devrais lui chanter le couplet de la bégueule; il est tout fait pour lui :

Pour égayer ma poésie,
Au hasard j'assemble des traits :
J'en fais, peintre de fantaisie,
Des tableaux, jamais des portraits.
La femme d'esprit qui s'en moque
Sourit finement à l'auteur :
Pour l'imprudente qui s'en choque,
Sa colère est son délateur.

— A propos de chanson dit la dame, vous êtes bien honnête d'avoir été donner votre pièce aux Français, moi qui n'ai de petite loge qu'aux Italiens! Pourquoi n'en avoir pas fait un opéra comique? Ce fut, dit on, votre première idée. La pièce est d'un genre à comporter de la musique.

— Je ne sais si elle est propre à la supporter, ou si je m'étais trompé d'abord en le supposant : mais, sans entrer dans les raisons qui m'ont fait changer d'avis, celle-ci, madame, répond à tout :

Notre musique dramatique ressemble trop encore à notre musique chansonnière pour en attendre un véritable intérêt ou de la gaieté franche. Il faudra commencer à l'employer sérieusement au théâtre quand on sentira bien qu'on ne doit y chanter que pour parler; quand nos musiciens se rapprocheront de la nature, et surtout cesseront de s'imposer l'absurde loi de toujours revenir à la première partie d'un air après qu'ils en ont dit la seconde. Est-ce qu'il y a des reprises et des rondeaux dans un drame? Ce cruel radotage est la mort de l'intérêt et dénote un vide insupportable dans les idées.

Moi qui toujours ai chéri la musique sans inconstance et même sans infidélité, souvent, aux pièces qui m'attachent le plus, je me surprends à pousser de l'épaule, à dire tout bas avec humeur : « Eh! va donc musique! pourquoi toujours répéter? N'es-tu pas assez lente? Au lieu de narrer vivement, tu rabâches! au lieu de peindre la passion, tu t'accroches aux mots! Le poète se tue à serrer l'événement, et toi tu le délayes! Que lui sert de rendre son style énergique et pressé, si tu l'ensevelis sous d'inutiles fredons? Avec ta stérile abondance, reste, reste aux chansons pour toute nourriture, jusqu'à ce que tu connaisses le langage sublime et tumultueux des passions.

En effet, si la déclamation est déjà un abus de la narration au théâtre, le chant, qui est un abus de la déclamation, n'est donc, comme on voit, que l'abus de l'abus. Ajoutez-y la répétition des phrases, et voyez ce que devient l'intérêt. Pendant que le vice ici va toujours en croissant, l'intérêt marche à sens contraire; l'action s'allanguit; quelque chose me manque; je deviens distrait; l'ennui me gagne : et si je cherche alors à deviner ce que je voudrais, il m'arrive souvent de trouver que je voudrais la fin du spectacle.

Il est un autre art d'imitation, en général beaucoup moins avancé que la musique, mais qui semble en ce point lui servir de leçon. Pour la variété seulement, la danse élevée est déjà le modèle du chant.

Voyez le superbe Vestris ou le fier Dauberval engager un pas de caractère. Il ne danse pas encore; mais d'aussi loin qu'il paraît,

son port libre et dégagé fait déjà lever la tête aux spectateurs. Il inspire autant de fieté qu'il promet de plaisir. Il est parti... Pendant que le musicien redit vingt fois ses phrases et monotone ses mouvements, le danseur varie les siens à l'infini.

Le voyez-vous s'avancer légèrement à petits bonds, reculer à grands pas et faire oublier le comble de l'art par la plus ingénieuse négligence? Tantôt sur un pied, gardant le plus savant équilibre, et suspendu sans mouvement pendant plusieurs mesures, il étonne, il surprend par l'immobilité de son aplomb... Et soudain, comme s'il regrettait le temps du repos, il part comme un trait, vole au fond du théâtre, et revient, en pirouettant, avec une rapidité que l'œil peut suivre à peine.

L'air a beau recommencer, rigaudonner, se répéter, se radoter, il ne se répète point, lui! Tout en déployant les mâles beautés d'un corps souple et puissant, il peint les mouvements violents dont son âme est agitée : il vous lance un regard passionné que ses bras mollement ouverts rendent plus expressif : et, comme s'il se lassait bientôt de vous plaire, il se relève avec dédain, se dérobe à l'œil qui le suit, et la passion la plus fougueuse semble alors naître et sortir de la plus douce ivresse. Impétueux, turbulent, il exprime une colère si bouillante et si vraie qu'il m'arrache à mon siège et me fait froncer le sourcil. Mais, reprenant soudain le geste et l'accent d'une volupté paisible, il erre nonchalamment avec une grâce, une mollesse et des mouvements si délicats, qu'il enlève autant de suffrages qu'il y a de regards attachés sur sa danse enchanteresse.

Compositeurs! chantez comme il danse, et nous aurons, au lieu d'opéra, des mélodrames! Mais j'entends mon éternel censeur (je ne sais plus s'il est d'ailleurs ou de Bouillon) qui me dit : Que prétend-on par ce tableau? Je vois un talent supérieur, et non la danse en général. C'est dans sa marche ordinaire qu'il faut saisir un art pour le comparer et non dans ses efforts les plus sublimes. N'avons-nous pas...?

— Je l'arrête à mon tour. Eh quoi! si je veux peindre un coursier et me former une juste idée de ce noble animal, irai-je le chercher hongre et vieux, gémissant au timon du fiacre ou trottinant sous le plâtrier qui siffle? Je le prends au haras, fier étalon, vigoureux, découplé, l'œil ardent, frappant la terre et soufflant le feu par les naseaux; bondissant de désir et d'impatience, ou fendant l'air qu'il électrise, et dont le brusque hennissement réjouit l'homme et fait tressaillir toutes les cavales de la contrée : tel est mon danseur.

Et quand je crayonne un art, c'est parmi les plus grands sujets qui l'exercent que j'entends choisir mes modèles; tous les efforts

du génie... Mais je m'éloigne trop de mon sujet; revenons au *Barbier de Séville*... ou plutôt, monsieur, n'y revenons pas. C'est assez pour une bagatelle. Insensiblement je tomberais dans le défaut reproché trop justement à nos Français, de toujours faire de petites chansons sur les grandes affaires, et de grandes dissertations sur les petites.

Je suis, avec le plus profond respect, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

L'AUTEUR.

LE
BARBIER DE SÉVILLE
OU
LA PRÉCAUTION INUTILE

COMÉDIE EN QUATRE ACTES

Représentée et tombée sur le théâtre de la Comédie-Française, aux Tuileries, le 23 février 1775.

PERSONNAGES

(Les habits des acteurs doivent être dans l'ancien costume espagnol.)

LE COMTE ALMAVIVA, grand d'Espagne, amant inconnu de Rosine, paraît, au premier acte, en veste et culotte de satin : il est enveloppé d'un grand manteau brun ou cape espagnole; chapeau noir rabattu avec un ruban de couleur autour de la forme. Au deuxième acte, habit uniforme de cavalier, avec des moustaches et des bottines. Au troisième, habillé en bachelier; cheveux ronds; grande fraise au cou; veste, bas et manteau d'abbé. Au quatrième acte, il est vêtu superbement à l'espagnole, avec un riche manteau; par-dessus tout, le large manteau brun dont il se tient enveloppé.

BARTHOLO, médecin, tuteur de Rosine : habit noir, court, boutonné; grande perruque; fraise et manchettes relevées; une ceinture noire; et, quand il veut sortir de chez lui, un long manteau écarlate.

ROSINE, jeune personne d'extraction noble et pupille de Bartholo, habillée à l'espagnole.

FIGARO, barbier de Séville : en habit de major espagnol. La tête couverte d'un rescille ou filet; chapeau blanc, ruban de couleur autour de la forme; un fichu de soie attaché fort lâche à son cou; gilet et haut-de-chausses de satin, avec des boutons et boutonnières frangées d'argent; une grande ceinture de soie; les jarretières nouées avec des glands qui pendent sur chaque jambe; veste de couleur tranchante à grands revers de la couleur du gilet; bas blancs et souliers gris.

DON BAZILE, organiste, maître à chanter de Rosine : chapeau noir rabattu, soutanelle et long manteau, sans fraise ni manchettes.

LA JEUNESSE, vieux domestique de Bartholo.

L'ÉVEILLÉ, autre valet de Bartholo, garçon niais et endormi. Tous deux habillés en Galiciens : tous les cheveux dans la queue; gilet couleur de chamois; large ceinture de peau avec une boucle; culotte bleue et veste de même, dont les manches, ouvertes aux épaules pour le passage des bras, sont pendantes par derrière.

UN NOTAIRE.

UN ALCADE, homme de justice, avec une longue baguette blanche à la main.

PLUSIEURS ALGUAZILS et VALETS, avec des flambeaux.

La scène est à Séville, dans la rue, sous les fenêtres de Rosine, au premier acte; et le reste de la pièce dans la maison du docteur Bartholo.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une rue de Séville où toutes les croisées sont grillées.

SCÈNE I. — LE COMTE, seul, en grand manteau brun et chapeau rabattu. Il tire sa montre en se promenant.

Le jour est moins avancé que je ne croyais. L'heure à laquelle elle a l'habitude de se montrer derrière sa jalousie est encore éloignée. N'importe; il vaut mieux arriver trop tôt que de manquer l'instant de la voir. Si quelque aimable de la cour pouvait me deviner à cent lieues de Madrid, arrêté tous les matins sous les fenêtres d'une femme à qui je n'ai jamais parlé, il me prendrait pour un Espagnol du temps d'Isabelle. — Pourquoi non? Chacun court après le bonheur. Il est pour moi dans le cœur de Rosine. — Mais quoi! suivre une femme à Séville, quand Madrid et la cour offrent de toutes parts des plaisirs si faciles! — Et c'est cela même que je fuis. Je suis las des conquêtes que l'intérêt, la convenance ou la vanité nous présentent sans cesse. Il est si doux d'être aimé pour soi-même! et si je pouvais m'assurer sous ce déguisement... Au diable l'importun!

SCÈNE II. — FIGARO, LE COMTE, caché.

FIGARO, une guitare sur le dos, attachée en bandoulière avec un large ruban : il chantonne gaiement, un papier et un crayon à la main.

Bannissons le chagrin.
Il nous consume :
Sans le feu du bon vin,
Qui nous rallume,
Réduit à languir,
L'homme sans plaisir
Vivrait comme un sot,
Et mourrait bientôt.

Jusque-là, ceci ne vas pas mal, hein! hein!

Et mourrait bientôt.
Le vin et la paresse
Se disputent mon cœur.

Eh non! ils ne se le disputent pas, ils y règnent paisiblement ensemble...

Se partagent... mon cœur.

Dit-on se partagent?... Eh mon Dieu! nos faiseurs d'opéras comiques n'y regardent pas de si près. Aujourd'hui, ce qui ne vaut pas la peine d'être dit, on le chante. (Il chante.)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur.

Je voudrais finir par quelque chose de beau, de brillant, de scintillant, qui eût l'air d'une pensée. (Il met un genou en terre et écrit en chantant.)

Se partagent mon cœur.
Si l'une a ma tendresse...
L'autre fait mon bonheur.

Fi donc! c'est plat. Ce n'est pas ça... Il me faut une opposition, une anthithèse :

Si l'une... est ma maîtresse,
L'autre...

Eh! parbleu! j'y suis...

L'autre est mon serviteur.

Fort bien, Figaro! (Il écrit en chantant.)

Le vin et la paresse
Se partagent mon cœur :
Si l'une est ma maîtresse,
L'autre est mon serviteur.

L'autre est mon serviteur.
L'autre est mon serviteur!

Hein! hein! quand il y aura des accompagnements là-dessous, nous verrons encore, Messieurs de la cabale, si je ne sais ce que je dis. (Il aperçoit le comte.) J'ai vu cet abbé-là quelque part. (Il se relève.

LE COMTE, à part. — Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO. — Eh non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier et noble...

LE COMTE. — Cette tournure grotesque...

FIGARO. — Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

LE COMTE. — Je crois que c'est ce coquin de Figaro!

FIGARO. — C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE. — Maraud! si tu dis un mot...

FIGARO. — Oui, je vous reconnais; voilà les bontés familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE. — Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et si gras...

FIGARO. — Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE. — Pauvre petit! Mais que fais-tu à Séville? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi.

FIGARO. — Je l'ai obtenu, monseigneur, et ma reconnaissance...

LE COMTE. — Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas à mon déguisement que je veux être inconnu?

FIGARO. — Je me retire.

LE COMTE. — Au contraire. J'attends ici quelque chose, et deux hommes qui jasent sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien! cet emploi?

FIGARO. — Le ministre, ayant égard à la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ garçon apothicaire.

LE COMTE. — Dans les hôpitaux de l'armée?

FIGARO. — Non; dans les haras d'Andalousie.

LE COMTE, riant. — Beau début.

FIGARO. — Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district des pansements et des drogues, je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines de cheval...

LE COMTE. — Qui tuaient les sujets du roi.

FIGARO. — Ah! ah! il n'y a point de remède universel, mais qui n'ont pas laissé de guérir quelquefois des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.

LE COMTE. — Pourquoi l'as-tu quitté?

FIGARO. — Quitté? c'est bien lui-même; on m'a desservi auprès des puissances.

L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide...

LE COMTE. — Oh! grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là griffonnant sur ton genou, et chantant dès le matin.

FIGARO. — Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire, assez joliment des bouquets à Cloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon, en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif, il a pris la chose au tragique et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE. — Puissamment raisonné! et tu ne lui fis pas représenter...

FIGARO. — Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE. — Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.

FIGARO. — Eh! mon Dieu, monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défaut.

LE COMTE. — Paresseux, dérangé...

FIGARO. — Aux vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE, riant. — Pas mal. Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO. — Non pas tout de suite.

LE COMTE, l'arrêtant. — Un moment... J'ai cru que c'était elle... Dis toujours, je t'entends de reste.

FIGARO. — De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur...

LE COMTE. — Ah! miséricorde!

FIGARO. (Pendant sa réplique, le comte regarde avec attention du côté de la jalousie.) — En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs; des mains... comme des battoirs; j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit que des applaudissements sourds; et, d'honneur, avant la pièce, le café m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale...

LE COMTE. — Ah! la cabale! monsieur l'auteur tombé!

FIGARO. — Tout comme un autre : pourquoi pas? Ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler...

LE COMTE. — L'ennui te vengera bien d'eux?

FIGARO. — Ah! comme je leur en garde! morbleu!

LE COMTE. — Tu jures! Sais-tu qu'on n'a que vingt-quatre heures au Palais pour maudire ses juges?

FIGARO. — On a vingt-quatre ans au théâtre. La vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.

LE COMTE. — Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO. — C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins, les envieux, les feuillistes, les libraires, les censeurs, et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter et sucer le peu de substance qui leur restait; fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes et léger d'argent; à la fin, convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir, parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Morena, l'Andalousie, accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, et partout supérieur aux événements; loué par ceux-ci, blâmé par ceux-là, aidant au bon temps, supportant le mauvais, me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma misère et faisant la barbe à tout le monde, vous me voyez enfin établi à Séville, et prêt de nouveau à servir Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira m'ordonner.

LE COMTE. — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie?

FIGARO. — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté?

LE COMTE. — Sauvons-nous!

FIGARO. — Pourquoi?

LE COMTE. — Viens donc, malheureux! tu me perds.

(Ils se cachent.)

SCÈNE III. — BARTHOLO, ROSINE. (La jalousie du premier étage s'ouvre, et Bartholo et Rosine se mettent à la fenêtre.)

ROSINE. — Comme le grand air fait plaisir à respirer! Cette jalousie s'ouvre si rarement...

BARTHOLO. — Quel papier tenez-vous là?

ROSINE. — Ce sont des couplets de la *Précaution inutile*, que mon maître à chanter m'a donnés hier.

BARTHOLO. — Qu'est-ce que la *Précaution inutile*?

ROSINE. — C'est une comédie nouvelle.

BARTHOLO. — Quelque drame encore! Quelque sottise d'un nouveau genre[1].

ROSINE. — Je n'en sais rien.

BARTHOLO. — Euh, euh, les journaux et l'autorité nous en feront raison. Siècle barbare!...

ROSINE. — Vous injuriez toujours notre pauvre siècle.

BARTHOLO. — Pardon, de la liberté; qu'a-t-il produit pour qu'on le loue? Sottises de toute espèce : la liberté de penser, l'attraction, l'électricité, le tolérantisme, l'inoculation, le quinquina, l'encyclopédie, et les drames...

ROSINE, le papier lui échappe et tombe dans la rue. — Ah! ma chanson! ma chanson est tombée en vous écoutant... Courez, courez donc, monsieur; ma chanson! elle sera perdue.

BARTHOLO. — Que diable aussi, l'on tient ce qu'on tient. (Il quitte le balcon.)

ROSINE regarde en dedans et fait signe dans la rue. — St, st. (Le comte paraît.) Ramassez vite et sauvez-vous. (Le comte ne fait qu'un saut, ramasse le papier et rentre.)

BARTHOLO sort de la maison et cherche. — Où donc est-il? Je ne vois rien.

ROSINE. — Sous le balcon, au pied du mur.

BARTHOLO. — Vous me donnez là une jolie commission! Il est donc passé quelqu'un?

ROSINE. — Je n'ai vu personne.

BARTHOLO, à lui-même. — Et moi qui ai la bonté de chercher... Bartholo, vous n'êtes qu'un sot, mon ami : ceci doit vous apprendre à ne jamais ouvrir de jalousies sur la rue. (Il rentre.)

ROSINE, toujours au balcon. — Mon excuse est dans mon malheur : seule, enfermée, en butte à la persécution d'un homme odieux; est-ce un crime de tenter à sortir de l'esclavage?

BATHOLO, paraissant au balcon. — Rentrez, senora; c'est ma faute si vous avez perdu votre chanson; mais ce malheur ne vous arrivera plus, je vous jure. (Il ferme la jalousie à la clef.)

SCÈNE IV. — LE COMTE, FIGARO. (Ils entrent avec précaution.)

LE COMTE. — A présent qu'ils sont retirés, examinons cette chanson, dans laquelle un mystère est sûrement renfermé. C'est un billet!

FIGARO. — Il demandait ce que c'est que la précaution inutile!

LE COMTE lit vivement. — « Votre empressement excite ma curio-

1. Bartholo n'aimait pas les drames. Peut-être avait-il fait quelque tragédie dans sa jeunesse.

sité; sitôt que mon tuteur sera sorti, chantez indifféremment, sur l'air connu de ces couplets, quelque chose qui m'apprenne enfin le nom, l'état et les intentions de celui qui paraît s'attacher si obstinément à l'infortunée Rosine. »

FIGARO, contrefaisant la voix de Rosine. — Ma chanson, ma chanson est tombée; courez, courez donc! (Il rit.) Ah! ah! ah! ah! Oh! ces femmes! voulez-vous donner de l'adresse à la plus ingénue? enfermez-la.

LE COMTE. — Ma chère Rosine!

FIGARO. — Monseigneur, je ne suis plus en peine des motifs de votre mascarade; vous faites ici l'amour en perspective.

LE COMTE. — Te voilà instruit, mais si tu jases...

FIGARO. — Moi jaser! Je n'emploierai point pour vous rassurer les grandes phrases d'honneur et de dévouement dont on abuse à la journée; je n'ai qu'un mot : mon intérêt vous répond de moi; pesez tout à cette balance, etc...

LE COMTE. — Fort bien. Apprends donc que le hasard m'a fait rencontrer au Prado, il y a six mois, une jeune personne d'une beauté!... Tu viens de la voir. Je l'ai fait chercher en vain par tout Madrid. Ce n'est que depuis peu de jours que j'ai découvert qu'elle s'appelle Rosine, est d'un sang noble, orpheline et mariée à un vieux médecin de cette ville, nommé Bartholo.

FIGARO. — Joli oiseau, ma foi! difficile à dénicher! Mais qui vous a dit qu'elle était femme du docteur?

LE COMTE. — Tout le monde.

FIGARO. — C'est une histoire qu'il a forgée en arrivant de Madrid, pour donner le change aux galants et les écarter; elle n'est encore que sa pupille, mais bientôt...

LE COMTE, vivement. — Jamais!... Ah! quelle nouvelle! J'étais résolu de tout oser pour lui présenter mes regrets, et je la trouve libre! Il n'y a pas un moment à perdre, il faut m'en faire aimer, et l'arracher à l'indigne engagement qu'on lui destine. Tu connais donc ce tuteur?

FIGARO. — Comme ma mère.

LE COMTE. — Quel homme est-ce?

FIGARO, vivement. — C'est un beau gros, court, jeune vieillard, gris pommelé, rusé, rasé, blasé, qui guette et furette, et gronde et geint tout à la fois.

LE COMTE, impatienté. — Eh! je l'ai vu. Son caractère?

FIGARO. — Brutal, avare, amoureux et jaloux à l'excès de sa pupille, qui le hait à la mort.

LE COMTE. — Ainsi ses moyens de plaire sont...

FIGARO. — Nuls.

LE COMTE. — Tant mieux. Sa probité?

FIGARO. — Tout juste autant qu'il en faut pour n'être point pendu.

LE COMTE. — Tant mieux. Punir un fripon en se rendant heureux...

FIGARO. — C'est faire à la fois le bien public et particulier : chef-d'œuvre de morale, en vérité, monseigneur!

LE COMTE. — Tu dis que la crainte des galants lui fait fermer sa porte?

FIGARO. — A tout le monde : s'il pouvait la calfeutrer...

LE COMTE. — Ah! diable, tant pis! Aurais-tu de l'accès chez lui?

FIGARO. — Si j'en ai! *Primo* la maison que j'occupe appartient au docteur, qui m'y loge *gratis*.

LE COMTE. — Ah! ah!

FIGARO. — Oui. Et moi, en reconnaissance, je lui promets dix pistoles d'or par an, *gratis* aussi.

LE COMTE, impatienté. — Tu es son locataire?

FIGARO. — De plus, son barbier, son chirurgien, son apothicaire; il ne se donne pas dans sa maison un coup de rasoir, de lancette ou de piston, qui ne soit de la main de votre serviteur.

LE COMTE l'embrasse. — Ah! Figaro, mon ami, tu seras mon ange, mon libérateur, mon dieu tutélaire.

FIGARO. — Peste! comme l'utilité vous a bientôt rapproché les distances! parlez-moi des gens passionnés!

LE COMTE. — Heureux Figaro! tu vas voir ma Rosine! tu vas la voir! Conçois-tu ton bonheur?

FIGARO. — C'est bien là un propos d'amant! Est-ce que je l'adore, moi? Puissiez-vous prendre ma place!

LE COMTE. — Ah! si l'on pouvait écarter les surveillants!

FIGARO. — C'est à quoi je rêvais.

LE COMTE. — Pour douze heures seulement.

FIGARO. — En occupant les gens de leur propre intérêt, on les empêche de nuire à l'intérêt d'autrui.

LE COMTE. — Sans doute. Eh bien?

FIGARO, rêvant. — Je cherche dans ma tête si la pharmacie ne fournirait pas quelques petits moyens innocents...

LE COMTE. — Scélérat!

FIGARO. — Est-ce que je veux leur nuire? Ils ont tous besoin de mon ministère. Il ne s'agit que de les traiter ensemble.

LE COMTE. — Mais ce médecin peut prendre un soupçon.

FIGARO. — Il faut marcher si vite, que le soupçon n'ait pas le temps de naître : il me vient une idée. Le régiment de Royal-Infant arrive en cette ville.

LE COMTE. — Le colonel est de mes amis.

FIGARO. — Bon. Présentez-vous chez le docteur en habit de

cavalier, avec un billet de logement; il faudra bien qu'il vous héberge; et moi, je me charge du reste.

LE COMTE. — Excellent!

FIGARO. — Il ne serait même pas mal que vous eussiez l'air entre deux vins...

LE COMTE. — A quoi bon?

FIGARO. — Et le mener un peu lestement sous cette apparence déraisonnable.

LE COMTE. — A quoi bon?

FIGARO. — Pour qu'il ne prenne aucun ombrage et vous croie plus pressé de dormir que d'intriguer chez lui.

LE COMTE. — Supérieurement vu! Mais que n'y vas-tu, toi?

FIGARO. — Ah oui! moi! Nous serons bien heureux s'il ne vous reconnaît pas, vous qu'il n'a jamais vu. Et comment vous introduire après?

LE COMTE. — Tu as raison.

FIGARO. — C'est que vous ne pourrez peut-être pas soutenir ce personnage difficile. Cavalier... pris de vin...

LE COMTE. — Tu te moques de moi. (Prenant un ton ivre.) N'est-ce point ici la maison du docteur Bartholo, mon ami?

FIGARO. — Pas mal, en vérité; vos jambes seulement un peu plus avinées. (D'un ton plus ivre.) N'est-ce pas ici la maison...

LE COMTE. — Fi donc, tu as l'ivresse du peuple.

FIGARO. — C'est la bonne; c'est celle du plaisir.

LE COMTE. — La porte s'ouvre.

FIGARO. — C'est notre homme : éloignons-nous jusqu'à ce qu'il soit parti.

SCÈNE V. — LE COMTE et FIGARO cachés, BARTHOLO

BARTHOLO sort, en parlant à la maison. — Je reviens à l'instant; qu'on ne laisse entrer personne. Quelle sottise à moi d'être descendu! Dès qu'elle m'en priait, je devais bien me douter... Et Bazile qui ne vient pas! Il devait tout arranger pour que mon mariage se fît secrètement demain : et point de nouvelles! Allons voir ce qui peut l'arrêter.

SCÈNE VI. — LE COMTE, FIGARO

LE COMTE. — Qu'ai-je entendu? Demain, il épouse Rosine en secret!

FIGARO. — Monseigneur, la difficulté de réussir ne fait qu'ajouter à la nécessité d'entreprendre.



FIGARO. — Et comment diable! Je ne ferais pas mieux, moi qui m'en pique.
(Dessin inédit de Slom.)

LE COMTE. — Quel est donc ce Bazile qui se mêle de son mariage?

FIGARO. — Un pauvre hère qui montre la musique à sa pupille, infatué de son art, friponneau, besogneux, à genoux devant un écu, et dont il sera facile de venir à bout, monseigneur... (Regardant à la jalousie.) La v'là, la v'la.

LE COMTE. — Qui donc?

FIGARO. — Derrière sa jalousie, la voilà, la voilà. Ne regardez pas, ne regardez donc pas.

LE COMTE. — Pourquoi?

FIGARO. — Ne vous écrit-elle pas : *chantez indifféremment?* c'est-à-dire chantez... comme si vous chantiez... seulement pour chanter. Oh! la v'là, la v'là.

LE COMTE. — Puisque j'ai commencé à l'intéresser sans être connu d'elle, ne quittons pas le nom de Lindor que j'ai pris; mon triomphe en aura plus de charmes. (Il déploie le papier que Rosine a jeté.) Mais comment chanter sur cette musique? Je ne fais pas de vers, moi...

FIGARO. — Tout ce qui vous viendra, monseigneur, est excellent : en amour, le cœur n'est pas difficile sur les productions de l'esprit... et prenez ma guitare.

LE COMTE. — Que veux-tu que j'en fasse? j'en joue si mal!

FIGARO. — Est-ce qu'un homme comme vous ignore quelque chose? Avec le dos de la main : from, from, from... Chanter sans guitare à Séville! vous seriez bientôt reconnu, ma foi, bientôt dépisté. (Figaro se colle au mur sous le balcon.)

LE COMTE chante en se promenant et s'accompagnant sur sa guitare.

PREMIER COUPLET

Vous l'ordonnez, je me ferai connaître;
Plus inconnu, j'osais vous adorer :
En me nommant, que pourrais-je espérer?
N'importe! il faut obéir à son maître.

FIGARO, bas. — Fort bien, parbleu! Courage, monseigneur.

LE COMTE

DEUXIÈME COUPLET

Je suis Lindor, ma naissance est commune;
Mes vœux sont ceux d'un simple bachelier :
Que n'ai-je, hélas! d'un brillant chevalier,
A vous offrir le rang et la fortune!

FIGARO. — Eh! comment, diable! Je ne ferais pas mieux, mo qui m'en pique.

LE COMTE

TROISIÈME COUPLET

Tout les matins ici, d'une voix tendre.
Je chanterai mon amour sans espoir;
Je bornerai mes plaisirs à vous voir;
Et puissiez-vous en trouver à m'entendre!

FIGARO. — Oh! ma foi! pour celui-ci!... (Il s'approche et baise le bas de l'habit de son maître.)

LE COMTE. — Figaro?

FIGARO. — Excellence?...

LE COMTE. — Crois-tu que l'on m'ait entendu?

ROSINE, en dedans, chante.

AIR : *Du Maître en Droits.*

Tout me dit que Lindor est charmant.
Que je dois l'aimer constamment...

(On entend une croisée qui se ferme avec bruit.)

FIGARO. — Croyez-vous qu'on vous ait entendu cette fois?

LE COMTE. — Elle a fermé sa fenêtre; quelqu'un apparemment est entré chez elle.

FIGARO. — Ah! la pauvre petite! comme elle tremble en chantant! Elle est prise, monseigneur.

LE COMTE. — Elle se sert du moyen qu'elle-même a indiqué : *Tout me dit que Lindor est charmant.* Que de grâces! que d'esprit!

FIGARO. — Que de ruse! que d'amour!

LE COMTE. — Crois-tu qu'elle se donne à moi, Figaro?

FIGARO. — Elle passera plutôt à travers cette jalousie que d'y manquer.

LE COMTE. — C'en est fait, je suis à ma Rosine... pour la vie.

FIGARO. — Vous oubliez, monseigneur, qu'elle ne vous entend plus.

LE COMTE. — Monsieur Figaro! je n'ai qu'un mot à vous dire : elle sera ma femme; et si vous servez bien mon projet en lui cachant mon nom... tu m'entends, tu me connais...

FIGARO. — Je me rends. Allons, Figaro, vole à la fortune, mon fils.

LE COMTE. — Retirons-nous, crainte de nous rendre suspects.

FIGARO, vivement. Moi, j'entre ici, où, par la force de mon art, je vais, d'un seul coup de baguette, endormir la vigilance, éveiller l'amour, égarer la jalousie, fourvoyer l'intrigue, et renverser tous les obstacles. Vous, monseigneur, chez moi, l'habit de soldat, le billet de logement et de l'or dans vos poches.

LE COMTE. — Pour qui de l'or?

FIGARO, vivement. — De l'or, mon Dieu, de l'or : c'est le nerf de l'intrigue!

LE COMTE. — Ne te fâche pas, Figaro, j'en prendrai beaucoup.

FIGARO, s'en allant. — Je vous rejoins dans peu.

LE COMTE. — Figaro?

FIGARO. — Qu'est-ce que c'est?

LE COMTE. — Et ta guitare?

FIGARO revient. — J'oublie ma guitare! moi! je suis donc fou! (Il s'en va).

LE COMTE. — Et ta demeure, étourdi!

FIGARO revient. Ah! réellement je suis frappé! Ma boutique à quatre pas d'ici, peinte en bleu, vitrage en plomb, trois palettes en l'air, l'œil dans la main. *Consilio manuque.* FIGARO. (Il s'enfuit.)

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente l'appartement de Rosine. La croisée, dans le fond du théâtre, est fermée par une jalousie grillée.

SCÈNE I. — ROSINE, seule, un bougeoir à la main. Elle prend du papier sur la table et se met à écrire.

Marceline est malade; tous les gens sont occupés et personne ne me voit écrire. Je ne sais si ces murs ont des yeux et des oreilles, ou si mon Argus a un génie malfaisant qui l'instruit à un point nommé; mais je ne puis dire un mot, ni faire un pas, dont il ne devine sur-le-champ l'intention... Ah! Lindor! (Elle cachète la lettre.) Fermons toujours ma lettre, quoique j'ignore quand et comment je pourrai la lui faire tenir. Je l'ai vu à travers ma jalousie parler longtemps au barbier Figaro. C'est un bonhomme qui m'a montré quelquefois de la pitié : si je pouvais l'entretenir un moment!

SCÈNE II. — ROSINE, FIGARO.

ROSINE, surprise. — Ah! monsieur Figaro, que je suis aise de vous voir!

FIGARO. — Votre santé, madame?

ROSINE. — Pas trop bonne, monsieur Figaro. L'ennui me tue.

FIGARO. — Je le crois; il n'engraisse que les sots.

ROSINE. — Avec qui parliez-vous donc là-bas si vivement? je n'entendais pas : mais...

FIGARO. — Avec un jeune bachelier de mes parents, de la plus grande espérance; plein d'esprit, de sentiments, de talents, et d'une figure fort revenante.

ROSINE. — Oh! tout à fait bien, je vous assure! il se nomme?...

FIGARO. — Lindor. Il n'a rien : mais, s'il n'eût pas quitté brusquement Madrid, il pouvait y trouver quelque bonne place.

ROSINE, étourdiment. — Il en trouvera, monsieur Figaro, il en trouvera. Un jeune homme tel que vous le dépeignez n'est pas fait pour rester inconnu.

FIGARO, à part. — Fort bien. (Haut.) Mais il a un grand défaut, qui nuira toujours à son avancement.

ROSINE. — Un défaut, monsieur Figaro! Un défaut! en êtes-vous bien sûr?

FIGARO. — Il est amoureux.

ROSINE. — Il est amoureux! et vous appelez cela un défaut!

FIGARO. — A la vérité, ce n'en est qu'un relativement à sa mauvaise fortune.

ROSINE. — Ah! que le sort est injuste! Et nomme-t-il la personne qu'il aime? Je suis d'une curiosité...

FIGARO. — Vous êtes la dernière, madame, à qui je voudrais faire une confidence de cette nature.

ROSINE, vivement. — Pourquoi, monsieur Figaro? Je suis discrète; ce jeune homme vous appartient, il m'intéresse infiniment... dites donc.

FIGARO, la regardant finement. — Figurez-vous la plus jolie petite mignonne, douce, tendre, accorte et fraîche, agaçant l'appétit, pied furtif, taille adroite, élancée, bras dodus, bouche rosée, et des mains! des joues! des dents! des yeux!...

ROSINE. — Qui reste en cette ville?

FIGARO. — En ce quartier.

ROSINE. — Dans cette rue, peut-être?

FIGARO. — A deux pas de moi.

ROSINE. — Ah! que c'est charmant!... pour monsieur votre parent. Et cette personne est!...

FIGARO. — Je ne l'ai pas nommée?

ROSINE, vivement. — C'est la seule chose que vous ayez oubliée, monsieur Figaro. Dites donc, dites donc vite, si l'on rentrait, je ne pourrais plus savoir...

FIGARO. — Vous le voulez absolument, madame? Eh bien! cette personne est... la pupille de votre tuteur.

ROSINE. — La pupille?...

FIGARO. — Du docteur Bartholo : oui, madame.

ROSINE, avec émotion. — Ah ! monsieur Figaro ! je ne vous crois pas, je vous assure.

FIGARO. — Et c'est ce qu'il brûle de venir vous persuader lui-même.

ROSINE. — Vous me faites trembler, monsieur Figaro.

FIGARO. — Fi donc, trembler ! mauvais calcul, madame ; quand on cède à la peur du mal, on ressent déjà le mal de la peur. D'ailleurs, je viens de vous débarrasser de tous vos surveillants jusqu'à demain.

ROSINE. — S'il m'aime, il doit me le prouver, en restant absolument tranquille.

FIGARO. — Eh, madame ! amour et repos peuvent-ils habiter en même cœur ? La pauvre jeunesse est si malheureuse aujourd'hui, qu'elle n'a que ce terrible choix : amour sans repos, ou repos sans amour.

ROSINE, baissant les yeux. — Repos sans amour... paraît...

FIGARO. — Ah ! bien languissant. Il semble, en effet, qu'amour sans repos se présente de meilleure grâce : et, pour moi, si j'étais femme...

ROSINE, avec embarras. — Il est certain qu'une jeune personne ne peut empêcher un honnête homme de l'estimer.

FIGARO. — Aussi mon parent vous estime-t-il infiniment.

ROSINE. — Mais s'il allait faire quelque imprudence, monsieur Figaro, il nous perdrait.

FIGARO, à part. — Il nous perdrait... (Haut.) Si vous le lui défendiez expressément par une petite lettre... Une lettre a bien du pouvoir.

ROSINE lui donne la lettre qu'elle vient d'écrire. — Je n'ai pas le temps de recommencer celle-ci, mais en la lui donnant, dites-lui... dites-lui bien... (Elle écoute.)

FIGARO. — Personne, madame.

ROSINE. — Que c'est par pure amitié tout ce que je fais.

FIGARO. — Cela parle de soi. Tudieu ! l'amour a bien une autre allure !

ROSINE. — Que par pure amitié, entendez-vous ? Je crains seulement que, rebuté par les difficultés...

FIGARO. — Oui, quelque feu follet. Souvenez-vous, madame, que le vent qui éteint une lumière, allume un brasier, et que nous sommes ce brasier-là. D'en parler seulement, il exhale un tel feu qu'il m'a presque enfiévré [1] de sa passion, moi qui n'y ai que voir !

1. Le mot *enfiévré*, qui n'est plus français, a excité la plus vive indignation parmi les puritains littéraires : je ne conseille à aucun galant homme de s'en servir ; mais M. Figaro !...

ROSINE. — Dieux! j'entends mon tuteur. S'il vous trouvait ici... passez par le cabinet du clavecin et descendez le plus doucement que vous pourrez.

FIGARO. — Soyez tranquille. (A part, montrant la lettre.) Voici qui vaut mieux que toutes mes observations. (Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE III. — ROSINE, seule.

Je meurs d'inquiétude jusqu'à ce qu'il soit dehors... Que je l'aime, ce bon Figaro! c'est un bien honnête homme, un bon parent! Ah! voilà mon tyran; reprenons mon ouvrage. (Elle souffle la bougie, s'assied et prend une broderie au tambour.)

SCÈNE IV. — BARTHOLO, ROSINE

BARTHOLO, en colère. — Ah! malédiction! l'enragé, le scélérat corsaire de Figaro. Là, peut-on sortir un moment de chez soi, sans être sûr en rentrant...

ROSINE. — Qui vous met donc si fort en colère, monsieur?

BARTHOLO. — Ce damné barbier qui vient d'écloper toute ma maison en un tour de main : il donne un narcotique à l'Éveillé, un sternutatoire à La Jeunesse; il saigne au pied Marceline : il n'y a pas jusqu'à ma mule... sur les yeux d'une pauvre bête aveugle, un cataplasme! Parce qu'il me doit cent écus, il se presse de faire des mémoires. Ah! qu'il les apporte! Et personne à l'antichambre; on arrive à cet appartement comme à la place d'armes.

ROSINE. — Et qui peut y pénétrer que vous, monsieur?

BARTHOLO. — J'aime mieux craindre sans sujet que de m'exposer sans précaution; tout est plein de gens entreprenants, d'audacieux... N'a-t-on pas, ce matin encore, ramassé lestement votre chanson pendant que j'allais la chercher? Oh! je...

ROSINE. — C'est bien mettre à plaisir de l'importance à tout. Le vent peut bien avoir éloigné ce papiêr, le premier venu, que sais-je?

BARTHOLO. — Le vent, le premier venu!... Il n'y a point de vent, madame, point de premier venu dans le monde; et c'est toujours quelqu'un posté là exprès, qui ramasse les papiers qu'une femme a l'air de laisser tomber par mégarde.

ROSINE. — A l'air!... monsieur?

BARTHOLO. — Oui, madame, a l'air.

ROSINE, à part. — Oh! le méchant vieillard!

BARTHOLO. — Mais tout cela n'arrivera plus, car je vais faire sceller cette grille.

ROSINE. — Faites mieux : murez les fenêtres tout d'un coup ; d'une prison à un cachot, la différence est si peu de chose!

BARTHOLO. — Pour celles qui donnent sur la rue, ce ne serait peut-être pas si mal... Ce barbier n'est pas entré chez vous, au moins?

ROSINE. — Vous donne-t-il aussi de l'inquiétude?

BARTHOLO. — Tout comme un autre.

ROSINE. — Que vos répliques sont honnêtes!

BARTHOLO. — Ah! fiez-vous à tout le monde, et vous aurez bientôt à la maison une bonne femme pour vous tromper, de bons amis pour vous la souffler, et de bons valets pour les y aider.

ROSINE. — Quoi! vous n'accordez pas même qu'on ait des principes contre la séduction de M. Figaro?

BARTHOLO. — Qui diable entend quelque chose à la bizarrerie des femmes, et combien j'en ai vu de ces vertus à principes...

ROSINE, en colère. — Mais, monsieur, s'il suffit d'être homme pour nous plaire, pourquoi donc me déplaisez-vous si fort?

BARTHOLO, stupéfait. — Pourquoi?... Pourquoi?... Vous ne répondez pas à ma question sur ce barbier?

ROSINE, outrée. — Ah bien! oui, cet homme est entré chez moi, je l'ai vu, je lui ai parlé. Je ne vous cache pas même que je l'ai trouvé fort aimable : et puissiez-vous en mourir de dépit.

(Elle sort.)

SCÈNE V. — BARTHOLO, seul.

Oh! les juifs! les chiens de valets! La Jeunesse? l'Éveillé? l'Éveillé maudit!

SCÈNE VI. — BARTHOLO, L'ÉVEILLÉ.

L'ÉVEILLÉ arrive en bâillant, tout endormi. — Aah, aah, ah, ah...

BARTHOLO. — Où étais-tu, peste d'étourdi, quand ce barbier est entré ici?

L'ÉVEILLÉ. — Monsieur, j'étais.... ah, aah, ah..

BARTHOLO. — A machiner quelque espièglerie, sans doute? Et tu ne l'as pas vu?

L'ÉVEILLÉ. — Sûrement, je l'ai vu, puisqu'il m'a trouvé tout malade, à ce qu'il dit; et faut bien que ça soit vrai, car j'ai commencé à me douloir dans tous les membres, rien qu'en l'entendant parl... Ah, ah, aah...

BARTHOLO le contrefait. — Rien qu'en l'entendant?... Où donc est ce vaurien de La Jeunesse? Droguer ce petit garçon sans mon ordonnance! Il y a quelque friponnerie là-dessous.

SCÈNE VII. — Les acteurs précédents, LA JEUNESSE arrive en vieillard, avec une canne en béquille; il éternue plusieurs fois.

L'ÉVEILLÉ, toujours bâillant. — La Jeunesse.

BARTHOLO. — Tu éternueras dimanche.

LA JEUNESSE. — Voilà plus de cinquante... cinquante fois... dans un moment (il éternue); je suis brisé.

BARTHOLO. — Comment! je vous demande à tous deux s'il est entré quelqu'un chez Rosine, et vous ne me dites pas que ce barbier...

L'ÉVEILLÉ, continuant de bâiller. — Est-ce que c'est quelqu'un donc, M. Figaro? Aah, ah...

BARTHOLO. — Je parie que le rusé s'entend avec lui.

L'ÉVEILLÉ, pleurant comme un sot. — Moi!... je m'entends!...

LA JEUNESSE, éternuant. — Eh! mais, monsieur, y a-t-il... y a-t-il de la justice?

BARTHOLO. — De la justice! C'est bon entre vous autres misérables, la justice! Je suis votre maître, moi, pour avoir toujours raison.

LA JEUNESSE, éternuant. — Mais, pardi, quand une chose est vraie...

BARTHOLO. — Quand une chose est vraie! si je ne veux pas qu'elle soit vraie, je prétends bien qu'elle ne soit pas vraie. Il n'y aurait qu'à permettre à tous ces faquins-là d'avoir raison, vous verriez bientôt ce que deviendrait l'autorité.

LA JEUNESSE, éternuant. — J'aime autant recevoir mon congé. Un service terrible, et toujours un train d'enfer.

L'ÉVEILLÉ, pleurant. — Un pauvre homme de bien est traité comme un misérable.

BARTHOLO. — Sors donc, pauvre homme de bien. (Il les contrefait.) Et t'chi et t'cha, l'un m'éternue au nez, l'autre m'y bâille.

LA JEUNESSE. — Ah! monsieur, je vous jure que sans mademoiselle, il n'y aurait... il n'y aurait pas moyen de rester dans la maison. (Il sort en éternuant.)

BARTHOLO. — Dans quel état ce Figaro les a mis tous! Je vois ce que c'est : le maraud voudrait me payer mes cent écus sans bourse délier...

SCÈNE VIII. — BARTHOLO, DON BAZILE, FIGARO, caché dans le cabinet, paraît de temps en temps, et les écoute.

BARTHOLO continue. — Ah! don Bazile, vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique?

BAZILE. — C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO. — J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE. — J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO. — Pour vous?

BAZILE. — Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO. — Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid?

BAZILE. — Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO. — Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire?

BAZILE. — Si c'était un particulier, on viendrait à bout de l'écarter.

BARTHOLO, — Oui, en s'embusquant le soir, armé, cuirassé...

BAZILE. — *Bone Deus!* Se compromettre! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure; et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts, *concedo.*

BARTHOLO. — Singulier moyen de se défaire d'un homme!

BAZILE. — La calomnie, monsieur? vous ne savez guère ce que vous dédaignez; j'ai vu les plus honnêtes gens prêts d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs d'une grande ville en s'y prenant bien; et nous avons ici des gens d'une adresse!... D'abord, un bruit léger rasant le sol comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo*, murmure et file et sème en courant le trait empoisonné. Telle bouche le recueille, et *piano*, *piano* vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait, il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando*, de bouche en bouche, il va le diable; puis, tout à coup, ne sais comment, vous voyez la calomnie se dresser, siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, éclate et tonne, et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un *chorus* universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait?

BARTHOLO. — Mais quel radotage me faites-vous donc là, Bazile? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation?

BAZILE. — Comment! quel rapport? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO. — D'approcher! Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que ce comte existe.

BAZILE. — En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO. — Et à qui tient-il, Bazile? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE. — Oui. Mais vous avez lésiné sur les frais; et, dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, un

passe-droit évident, sont des dissonnances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

BARTHOLO, *lui donnant de l'argent.* — Il faut en passer par où vous voulez; mais finissons.

BAZILE. — Cela s'appelle parler. Demain, tout sera terminé : c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.

BARTHOLO. — Fiez-vous-en à moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile?

BAZILE. — N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée; n'y comptez pas.

BARTHOLO *l'accompagne.* — Serviteur.

BAZILE. — Restez, docteur, restez donc.

BARTHOLO. — Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

SCÈNE IX. — FIGARO, *seul, sortant du cabinet.*

Oh! la bonne précaution! Ferme, ferme la porte de la rue, et moi, je vais la rouvrir au comte en sortant. C'est un grand maraud que ce Bazile! heureusement il est encore plus sot. Il faut un état, une famille, un nom, un rang, de la consistance enfin, pour faire sensation dans le monde en calomniant. Mais un Bazile! il médirait qu'on ne le croirait pas.

SCÈNE X. — ROSINE, *accourant*, FIGARO.

ROSINE. — Quoi! vous êtes encore là, monsieur Figaro?

FIGARO. — Très heureusement pour vous, mademoiselle. Votre tuteur et votre maître à chanter se croyant seuls ici, viennent de parler à cœur ouvert...

ROSINE. — Et vous les avez écoutés, monsieur Figaro? Mais savez-vous que c'est fort mal.

FIGARO. — D'écouter? C'est pourtant ce qu'il y a de mieux pour bien entendre. Apprenez que votre tuteur se dispose à vous épouser demain.

ROSINE. — Ah! grands dieux!

FIGARO. — Ne craignez rien; nous lui donnerons tant d'ouvrage, qu'il n'aura pas le temps de songer à celui-là.

ROSINE. — Le voici qui revient; sortez donc par le petit escalier. Vous me faites mourir de frayeur. (*Figaro s'enfuit.*)

SCÈNE XI. — BARTHOLO, ROSINE.

ROSINE. — Vous étiez ici avec quelqu'un, monsieur?

BARTHOLO. — Don Bazile, que j'ai reconduit, et pour cause. Vous eussiez mieux aimé que c'eût été M. Figaro?

ROSINE. — Cela m'est fort égal, je vous assure.

BARTHOLO. — Je voudrais bien savoir ce que ce barbier avait de si pressé à vous dire?

ROSINE. — Faut-il parler sérieusement? Il m'a rendu compte de l'état de Marceline, qui même n'est pas trop bien, à ce qu'il dit.

BARTHOLO. — Vous rendre compte! Je vais parier qu'il était chargé de vous remettre quelque lettre.

ROSINE. — Et de qui, s'il vous plaît?

BARTHOLO. — Oh! de qui! de quelqu'un que les femmes ne nomment jamais. Que sais-je, moi? Peut-être la réponse au papier de la fenêtre.

ROSINE, à part. — Il n'en a pas manqué une seule. (Haut.) Vous mériteriez bien que cela fût.

BARTHOLO regarde les mains de Rosine. — Cela est. Vous avez écrit.

ROSINE, avec embarras. — Il serait assez plaisant que vous eussiez le projet de m'en faire convenir.

BARTHOLO, lui prenant la main droite. — Moi, point du tout! Mais votre doigt encore taché d'encre... Hein? rusée señora!

ROSINE, à part. — Maudit homme!

BARTHOLO, lui tenant toujours la main. — Une femme se croit bien en sûreté parce qu'elle est seule.

ROSINE. — Ah! sans doute... La belle preuve! Finissez donc, monsieur, vous me tordez le bras. Je me suis brûlée en chiffonnant autour de cette bougie, et l'on m'a toujours dit qu'il fallait aussitôt tremper dans l'encre; c'est ce que j'ai fait.

BARTHOLO. — C'est ce que vous avez fait? Voyons donc si un second témoin confirmera la déposition du premier. C'est ce cahier de papier où je suis certain qu'il y avait six feuilles, car je les compte tous les matins, aujourd'hui encore.

ROSINE, à part. — Oh! imbécile!...

BARTHOLO, comptant. — Trois, quatre, cinq...

ROSINE. — La sixième...

BARTHOLO. — Je vois bien qu'elle n'y est pas, la sixième.

ROSINE, baissant les yeux. — La sixième? Je l'ai employée à faire un cornet pour des bonbons que j'ai envoyés à la petite Figaro?

BARTHOLO. — A la petite Figaro? Et la plume qui était toute neuve; comment est-elle devenue noire? Est-ce en écrivant l'adresse de la petite Figaro?

ROSINE. — (A part.) Cet homme a un instinct de jalousie!... (Haut.) Elle m'a servi à retracer une fleur effacée sur la veste que je vous brode au tambour.

BARTHOLO. — Que cela est édifiant! Pour qu'on vous crût, mon

enfant, il faudrait ne pas rougir en déguisant coup sur coup la vérité; mais c'est ce que vous ne savez pas encore.

ROSINE. — Eh! qui ne rougirait pas, monsieur, de voir tirer des conséquences aussi malignes des choses le plus innocemment faites?

BARTHOLO. — Certes, j'ai tort; se brûler le doigt, le tremper dans l'encre, faire des cornets aux bonbons de la petite Figaro, et dessiner ma veste au tambour! quoi de plus innocent! Mais que de mensonges entassés pour cacher un seul fait!... *Je suis seule, on ne me voit point; je pourrai mentir à mon aise*: mais le bout du doigt reste noir! la plume est tachée, le papier manque; on ne saurait penser à tout. Bien certainement, señora, quand j'irai par la ville, un bon double tour me répondra de vous.

SCÈNE XII. — LE COMTE, BARTHOLO, ROSINE.

LE COMTE, en uniforme de cavalerie, ayant l'air d'être entre deux vins, et chantant : Réveillons-la, etc.

BARTHOLO. — Mais que nous veut cet homme? Un soldat! Rentrez chez vous, señora.

LE COMTE chante Réveillons-là et s'avance vers Rosine. — Qui de vous deux, mesdames, se nomme le docteur Balordo? (à Rosine, bas) Je suis Lindor.

BARTHOLO. — Bartholo!

ROSINE, à part. Il parle de Lindor.

LE COMTE. — Balordo; Barque-à-l'eau; je m'en moque comme de ça. Il s'agit seulement de savoir laquelle des deux... (à Rosine, lui montrant un papier). Prenez cette lettre.

BARTHOLO. — Laquelle! Vous voyez bien que c'est moi! Laquelle! Rentrez donc, Rosine, cet homme paraît avoir du vin!

ROSINE. — C'est pour cela, monsieur; vous êtes seul. Une femme en impose quelquefois.

BARTHOLO. — Rentrez, rentrez; je ne suis pas timide.

SCÈNE XIII. — LE COMTE, BARTHOLO.

LE COMTE. — Oh! je vous ai reconnu d'abord à votre signalement.

BARTHOLO, au comte qui serre la lettre. — Qu'est-ce que c'est donc que vous cachez-là dans votre poche?

LE COMTE. — Je le cache dans ma poche, pour que vous ne sachiez pas ce que c'est.

BARTHOLO. — Mon signalement! Ces gens-là croient toujours parler à des soldats!

LE COMTE. — Pensez-vous que ce soit une chose si difficile à faire que votre signalement?

AIR : *Ici sont venus en personne.*

Le chef branlant, la tête chauve,
Les yeux vairons, le regard fauve,
L'air farouche d'un Algonquin,
La taille lourde et déjetée.
L'épaule droite surmontée,
Le teint grenu d'un Maroquin,
Le nez fait comme un baldaquin,
La jambe pote et circonflexe,
Le ton bourru, la voie perplexe.
Tous les appétits destructeurs.
Enfin la perle des docteurs [1].

BARTHOLO. — Qu'est-ce que cela veut dire! Êtes-vous ici pour m'insulter? Délogez à l'instant.

LE COMTE. — Déloger! Ah! fi! que c'est mal parler! Savez-vous lire, docteur... Barbe-à-l'eau?

BARTHOLO. — Autre question saugrenue.

LE COMTE. — Oh! que cela ne vous fasse point de peine; car, moi qui suis pour le moins aussi docteur que vous...

BARTHOLO. — Comment cela?

LE COMTE. — Est-ce que je ne suis pas le médecin des chevaux du régiment? Voilà pourquoi l'on m'a exprès logé chez un confrère.

BARTHOLO. — Oser comparer un maréchal!. .

LE COMTE

AIR : *Vive le vin.*

(Sans chanter) :

Non, docteur, je ne prétends pas
Que notre art obtienne le pas
Sur Hippocrate et sa brigade.

(En chantant) :

Votre savoir, mon camarade,
Est d'un savoir plus général :
Car s'il n'emporte point le mal,
Il emporte au moins le malade.

C'est-il poli ce que je vous dis là?

BARTHOLO. — Il vous sied bien, manipuleur ignorant, de ravaler ainsi le premier, le plus grand et le plus utile des arts?

1. Bartholo coupe le signalement à l'endroit qu'il lui plait.

LE COMTE. — Utile tout à fait, pour ceux qui l'exercent.

BARTHOLO. — Un art dont le soleil s'honore d'éclairer les succès.

LE COMTE. — Et dont la terre s'empresse de couvrir les bévues.

BARTHOLO. — On voit bien, mal appris, que vous n'êtes habitué de parler qu'à des chevaux.

LE COMTE. — Parler à des chevaux? Ah! docteur! pour un docteur d'esprit... N'est-il pas de notoriété que le maréchal guérit toujours ses malades sans leur parler, au lieu que le médecin parle beaucoup aux siens...

BARTHOLO. — Sans les guérir, n'est-ce pas?

LE COMTE. — C'est vous qui l'avez dit.

BARTHOLO. — Qui diable envoie ici ce maudit ivrogne?

LE COMTE. — Je crois que vous me lâchez des épigrammes, Amour!

BARTHOLO. — Enfin, que voulez-vous? que demandez-vous?

LE COMTE, feignant une grande colère. — Eh bien donc! (Il s'enflamme.) Ce que je veux? Est-ce que vous ne le voyez pas?

SCÈNE XIV. — ROSINE, LE COMTE, BARTHOLO.

ROSINE, accourant. — Monsieur le soldat, ne vous emportez point, de grâce. (A Bartholo.) Parlez-lui doucement, monsieur : un homme qui déraisonne...

LE COMTE. — Vous avez raison; il déraisonne, lui; mais nous sommes raisonnables, nous! Moi poli, et vous jolie... enfin suffit. La vérité, c'est que je ne veux avoir affaire qu'à vous dans la maison.

ROSINE. — Que puis-je pour votre service, monsieur le soldat?

LE COMTE. — Une petite bagatelle, mon enfant. Mais s'il y a de l'obscurité dans mes phrases...

ROSINE. — J'en saisirai l'esprit.

LE COMTE, lui montrant la lettre. — Non, attachez-vous à la lettre, à la lettre. Il s'agit seulement... Mais je dis, en tout bien, tout honneur, que vous me donniez à coucher ce soir.

BARTHOLO. — Rien que cela?

LE COMTE. — Pas davantage. Lisez le billet doux que notre maréchal des logis vous écrit.

BARTHOLO. — (Le comte cache la lettre et lui donne un autre papier.) (Bartholo lit.) « Le docteur Bartholo recevra, nourrira, hébergera, couchera...

LE COMTE, appuyant. — Couchera!

BARTHOLO. — « Pour une nuit seulement, le nommé Lindor, dit l'Écolier, cavalier au régiment... »

ROSINE. — C'est lui, c'est lui-même.

BARTHOLO, vivement à Rosine. — Qu'est-ce qu'il y a?

LE COMTE. — Eh bien, ai-je tort à présent, docteur Barbaro?

BARTHOLO. — On dirait que cet homme se fait un malin plaisir de m'estropier de toutes les manières possibles; allez au diable, Barbaro! Barbe-à-l'eau! et dites à votre impertinent maréchal des logis, que depuis mon voyage à Madrid je suis exempt de loger des gens de guerre.

LE COMTE, à part. — O ciel! fâcheux contretemps!

BARTHOLO. — Ah! ah! notre ami, cela vous contrarie et vous dégrise un peu? Mais n'en décampez pas moins à l'instant.

LE COMTE, à part. — J'ai pensé me trahir (haut) : Décamper! si vous êtes exempt de gens de guerre, vous n'êtes pas exempt de politesse, peut-être? Décamper! Montrez-moi votre brevet d'exemption; quoique je ne sache pas lire, je verrai bientôt...

BARTHOLO. — Qu'à cela ne tienne. Il est dans ce bureau...

LE COMTE, pendant qu'il y va, dit, sans quitter sa place. — Ah! ma belle Rosine!

ROSINE. — Quoi, Lindor, c'est vous?

LE COMTE. — Recevez au moins cette lettre.

ROSINE. — Prenez garde, il a les yeux sur nous.

LE COMTE. — Tirez votre mouchoir, je la laisserai tomber. (Il s'approche.)

BARTHOLO. — Doucement, doucement, seigneur soldat, je n'aime point qu'on regarde ma femme de si près.

LE COMTE. — Elle est votre femme?

BARTHOLO. — Et quoi donc?

LE COMTE. — Je vous ai pris pour son bisaïeul paternel, maternel, sempiternel; il y a au moins trois générations entre elle et vous.

BARTHOLO lit un parchemin. — Sur les bons et fidèles témoignages qui nous ont été rendus...

LE COMTE donne un coup de main sous les parchemins, qui les envoie au plancher. — Est-ce que j'ai besoin de tout ce verbiage?

BARTHOLO. — Savez-vous bien, soldat, que si j'appelle mes gens, je vous fais traiter sur-le-champ comme vous le méritez.

LE COMTE. — Bataille? Ah! volontiers, bataille! c'est mon métier, à moi (montrant son pistolet de ceinture), et voici de quoi leur jeter de la poudre aux yeux. Vous n'avez peut-être jamais vu de bataille, madame?

ROSINE. — Ni ne veux en voir.

LE COMTE. — Rien n'est pourtant aussi gai que bataille : figurez-vous (poussant le docteur) d'abord que l'ennemi est d'un côté du ravin, et les amis de l'autre. (A Rosine en lui montrant la lettre.) Sortez le mouchoir. (Il crache à terre.) Voilà le ravin, cela s'entend.

ROSINE tire son mouchoir; le comte laisse tomber sa lettre entre elle et lui.

BARTHOLO, se baissant. — Ah! ah!...

LE COMTE la reprend et dit. — Tenez... moi qui allais vous apprendre ici les secrets de mon métier... Une femme bien discrète, en vérité! Ne voilà-t-il pas un billet doux qu'elle laisse tomber de sa poche?

BARTHOLO. — Donnez, donnez.

LE COMTE. — *Dulciter*, papa! Chacun son affaire Si une ordonnance de rhubarbe était tombée de la vôtre?...

ROSINE avance la main. — Ah! je sais ce que c'est, monsieur le soldat. (Elle prend la lettre qu'elle cache dans la petite poche de son tablier.)

BARTHOLO. — Sortez-vous, enfin?

LE COMTE. — Eh bien, je sors! Adieu, docteur; sans rancune. Un petit compliment, mon cœur : priez la mort de m'oublier encore quelques campagnes; la vie ne m'a jamais été si chère.

BARTHOLO. — Allez toujours, si j'avais ce crédit-là sur la mort...

LE COMTE. — Sur la mort? N'êtes-vous pas médecin? vous faites tant de choses pour elle, qu'elle n'a rien à vous refuser. (Il sort.)

SCÈNE XV. — BARTHOLO, ROSINE.

BARTHOLO le regarde aller. — Il est enfin parti. (A part.) Dissimulons.

ROSINE. — Convenez pourtant, monsieur, qu'il est bien gai, ce jeune soldat! A travers son ivresse, on voit qu'il ne manque ni d'esprit, ni d'une certaine éducation.

BARTHOLO. — Heureux, m'amour, d'avoir pu nous en délivrer! Mais n'es-tu pas un peu curieuse de lire avec moi le papier qu'il t'a remis?

ROSINE. — Quel papier?

BARTHOLO. — Celui qu'il a feint de ramasser pour te le faire accepter.

ROSINE. — Bon! c'est la lettre de mon cousin l'officier qui était tombée de ma poche.

BARTHOLO. J'ai idée, moi qu'il l'a tirée de la sienne.

ROSINE. — Je l'ai très bien reconnue.

BARTHOLO. — Qu'est-ce qu'il coûte d'y regarder?

ROSINE. — Je ne sais pas seulement ce que j'en ai fait.

BARTHOLO, montrant la pochette. — Tu l'as mise là.

ROSINE. — Ah! ah! par distraction.

BARTHOLO. — Ah! sûrement. Tu vas voir que ce sera quelque folie.

ROSINE, à part. — Si je ne le mets pas en colère, il n'y aura pas moyen de refuser.

BARTHOLO. — Donne donc, mon cœur.

ROSINE. — Mais quelle idée avez-vous en insistant, monsieur? est-ce encore quelque méfiance?

BARTHOLO. — Mais vous, quelle raison avez-vous de ne pas le montrer?

ROSINE. — Je vous répète, monsieur, que ce papier n'est autre que la lettre de mon cousin, que vous m'avez rendue hier toute décachetée; et puisqu'il en est question, je vous dirai tout net que cette liberté me déplaît excessivement.

BARTHOLO. — Je ne vous entends pas.

ROSINE. — Vais-je examiner les papiers qui vous arrivent? Pourquoi vous donnez-vous les airs de toucher à ceux qui me sont adressés? Si c'est jalousie, elle m'insulte; s'il s'agit de l'abus d'une autorité usurpée, j'en suis plus révoltée encore.

BARTHOLO. — Comment, révoltée! Vous ne m'avez jamais parlé ainsi.

ROSINE. — Si je me suis modérée jusqu'à ce jour, ce n'était pas pour vous donner le droit de m'offenser impunément.

BARTHOLO. — De quelle offense me parlez-vous?

ROSINE. — C'est qu'il est inouï qu'on se permette d'ouvrir les lettres de quelqu'un.

BARTHOLO. — De sa femme?

ROSINE. — Je ne la suis pas encore. Mais pourquoi lui donnerait-on la préférence d'une indignité qu'on ne fait à personne?

BARTHOLO. — Vous voulez me faire prendre le change et détourner mon attention du billet, qui, sans doute, est une missive de quelque amant! Mais je le verrai, je vous assure.

ROSINE. — Vous ne le verrez pas. Si vous m'approchez, je m'enfuis de cette maison, et je demande retraite au premier venu.

BARTHOLO. — Qui ne vous recevra point.

ROSINE. — C'est ce qu'il faudra voir.

BARTHOLO. — Nous ne sommes pas ici en France, où l'on donne toujours raison aux femmes; mais pour vous en ôter la fantaisie, je vais fermer la porte.

ROSINE, pendant qu'il y va. — Ah! ciel! que faire?... Mettons-vite à la place la lettre de mon cousin, et donnons-lui beau jeu à la prendre. (Elle fait l'échange, et met la lettre du cousin dans la pochette, de façon qu'elle sort un peu.)

BARTHOLO, revenant. — Ah! j'espère maintenant la voir.

ROSINE. — De quel droit, s'il vous plaît!

BARTHOLO. — Du droit le plus universellement reconnu, celui du plus fort.

ROSINE. — On me tuera plutôt que de l'obtenir de moi.

BARTHOLO, frappant du pied. — Madame! madame!...

ROSINE tombe sur un fauteuil et feint de se trouver mal. — Ah! quelle indignité!...

BARTHOLO. — Donnez cette lettre ou craignez ma colère.

ROSINE, renversée. — Malheureuse Rosine!

BARTHOLO. — Qu'avez-vous donc?

ROSINE. — Quel avenir affreux!

BARTHOLO. — Rosine!

ROSINE. — J'étouffe de fureur.

BARTHOLO. — Elle se trouve mal.

ROSINE. — Je m'affaiblis... je meurs.

BARTHOLO lui tâte le pouls, et dit à part : — Dieux! la lettre! Lisons-la sans qu'elle en soit instruite. (Il continue à lui tâter le pouls, et prend la lettre qu'il tâche de lire en se tournant un peu.)

ROSINE, toujours renversée. — Infortunée! ah!...

BARTHOLO lui quitte le bras et dit à part : — Quelle rage a-t-on d'apprendre ce qu'on craint toujours de savoir!

ROSINE. — Ah! pauvre Rosine!

BARTHOLO. — L'usage des odeurs... produit ces affections spasmodiques. (Il lit par derrière le fauteuil en lui tâtant le pouls. Rosine se relève un peu, le regarde finement, fait un geste de tête et se remet sans parler.)

BARTHOLO à part. — O ciel! c'est la lettre de son cousin. Maudite inquiétude! Comment l'apaiser maintenant? Qu'elle ignore au moins que je l'ai lue! (Il fait semblant de la soutenir et remet la lettre dans la pochette.)

ROSINE soupire. — Ah!...

BARTHOLO. — Eh bien! ce n'est rien, mon enfant; un petit mouvement de vapeurs, voilà tout; car ton pouls n'a seulement pas varié. (Il va prendre un flacon sur la console.)

ROSINE, à part. — Il a remis la lettre! fort bien.

BARTHOLO. — Ma chère Rosine, un peu de cette eau spiritueuse.

ROSINE. — Je ne veux rien de vous : laissez-moi.

BARTHOLO. — Je conviens que j'ai montré trop de vivacité sur ce billet!

ROSINE. — Il s'agit bien du billet! C'est votre façon de demander les choses qui est révoltante.

BARTHOLO, à genoux. — Pardon : j'ai bientôt senti tous mes torts et tu me vois à tes pieds, prêt à les réparer.

ROSINE. — Oui, pardon! lorsque vous croyez que cette lettre ne vient pas de mon cousin.

BARTHOLO. — Qu'elle soit d'un autre ou de lui, je ne veux aucun éclaircissement.

ROSINE, lui présentant la lettre. — Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi. Lisez-la.

BARTHOLO. — Cet honnête procédé dissiperait mes soupçons si j'étais assez malheureux pour en conserver.

ROSINE. — Lisez-la donc, monsieur.



ROSINE. — Vous voyez qu'avec de bonnes façons on obtient tout de moi.
— Lisez-la.

(Dessin inédit de Slom.)

BARTHOLO *se retire.* — A Dieu ne plaise que je te fasse une pareille injure!

ROSINE. — Vous me contrariez de la refuser.

BARTHOLO. — Reçois en réparation cette marque de ma parfaite confiance. Je vais voir la pauvre Marceline, que ce Figaro a, je ne sais pourquoi, saignée du pied ; n'y viens-tu pas aussi?

ROSINE. — J'y monterai dans un moment.

BARTHOLO. — Puisque la paix est faite, mignonne, donne-moi ta main. Si tu pouvais m'aimer, comme tu serais heureuse!

ROSINE, *baissant les yeux.* — Si vous pouviez me plaire, ah! comme je vous aimerais!

BARTHOLO. — Je te plairai, je te plairai; quand je dis que je te plairai!... (*Il sort.*)

SCÈNE XVI. — ROSINE *le regarde aller.*

Ah! Lindor! Il dit qu'il me plaira!... Lisons cette lettre, qui a manqué de me causer tant de chagrin. (*Elle lit et s'écrie :*) Ha!... j'ai lu trop tard; il me recommande de tenir une querelle ouverte avec mon tuteur; j'en avais une si bonne! et je l'ai laissée échapper. En recevant la lettre, j'ai senti que je rougissais jusqu'aux yeux. Ah! mon tuteur a raison; je suis bien loin d'avoir cet usage du monde qui, me dit-il souvent, assure le maintien des femmes en toute occasion! Mais un homme injuste parviendrait à faire une rusée de l'innocence même.

ACTE TROISIÈME

SCÈNE I. — BARTHOLO, *seul et désolé.*

Quelle humeur! quelle humeur! Elle paraissait apaisée... Là, qu'on me dise qui diable lui a fourré dans la tête de ne plus vouloir prendre leçon de don Bazile! Elle sait qu'il se mêle de mon mariage... (*On heurte à la porte.*) Faites tout au monde pour plaire aux femmes; si vous omettez un seul point... je dis un seul... (*On heurte une seconde fois.*) Voyons qui c'est.

SCÈNE II. — BARTHOLO, LE COMTE, en bachelier.

LE COMTE. — Que la paix et la joie habitent toujours céans!

BARTHOLO, brusquement. — Jamais souhait ne vint plus à propos. Que voulez-vous?

LE COMTE. — Monsieur, je suis Alonzo, bachelier, licencié...

BARTHOLO. — Je n'ai pas besoin de précepteur.

LE COMTE. — Elève de don Bazile, organiste du grand couvent, qui a l'honneur de montrer la musique à madame votre...

BARTHOLO. — Bazile! organiste! qui a l'honneur! Je le sais, au fait.

LE COMTE. — (A part.) Quel homme! (Haut.) Un mal subit qui le force à garder le lit...

BARTHOLO. — Garder le lit! Bazile! Il a bien fait d'envoyer; je vais le voir à l'instant.

LE COMTE. — (A part.) Oh! diable! (Haut.) Quand je dis le lit, monsieur, c'est... la chambre j'entends.

BARTHOLO. — Ne fût-il qu'incommodé : marchez devant; je vous suis.

LE COMTE, embarrassé. — Monsieur j'étais chargé... Personne ne peut-il nous entendre?

BARTHOLO. (A part.) — C'est quelque fripon. (Haut.) Eh! non, monsieur le mystérieux! parlez sans vous troubler, si vous pouvez.

LE COMTE. (A part.) — Maudit vieillard! (Haut.) Don Bazile m'avait chargé de vous apprendre...

BARTHOLO. — Parlez haut, je suis sourd d'une oreille.

LE COMTE, élevant la voix. — Ah! volontiers... Que le comte Almaviva, qui restait à la grande place...

BARTHOLO, effrayé. — Parlez bas; parlez bas.

LE COMTE, plus haut. — ... En est délogé ce matin. Comme c'est par moi qu'il a su que le comte Almaviva...

BARTHOLO. — Bas; parlez bas, je vous prie.

LE COMTE, du même ton. — ... Etait en cette ville, et que j'ai découvert que la señora Rosine lui a écrit.

BARTHOLO. — Lui a écrit? Mon cher ami, parlez plus bas, je vous en conjure! Tenez, asseyons-nous, et jasons d'amitié. Vous avez découvert, dites-vous que Rosine...

LE COMTE, fièrement. — Assurément. Bazile, inquiet pour vous de cette correspondance, m'avait prié de vous montrer sa lettre; mais la manière dont vous prenez les choses.

BARTHOLO. — Eh! mon Dieu! je les prends bien. Mais ne vous est-il donc pas possible de parler plus bas?

LE COMTE. — Vous êtes sourd d'une oreille, avez-vous dit.

BARTHOLO. — Pardon, pardon, seigneur Alonzo, si vous m'avez

trouvé méfiant et dur; mais je suis tellement entouré d'intrigants, de pièges... et puis votre tournure, votre âge, votre air... Pardon, pardon. Eh bien! vous avez la lettre?

LE COMTE. — A la bonne heure! Sur ce ton, monsieur... Mais je crains qu'on ne soit aux écoutes.

BARTHOLO. — Eh! qui voulez-vous? Tous mes valets sont sur les dents! Rosine, enfermée de fureur! Le diable est entré chez moi. Je vais encore m'assurer... (Il va ouvrir doucement la porte de Rosine.)

LE COMTE, à part. — Je me suis enferré de dépit... Garder la lettre à présent! il faudra m'enfuir: autant vaudrait n'être pas venu... La lui montrer... Si je puis en prévenir Rosine, la montrer est un coup de maître.

BARTHOLO revient sur la pointe du pied. — Elle est assise auprès de la fenêtre, le dos tourné à la porte, occupée à relire une lettre de son cousin l'officier, que j'avais décachetée... Voyons donc la sienne.

LE COMTE lui remet la lettre de Rosine. — La voici. (A part.) C'est ma lettre qu'elle relit.

BARTHOLO lit. — « *Depuis que vous m'avez appris votre nom et votre état.* » Ah! la perfide! c'est bien là sa main.

LE COMTE, effrayé. — Parlez donc bas à votre tour.

BARTHOLO. — Quelle obligation, mon cher!

LE COMTE. — Quand tout sera fini, si vous croyez m'en devoir, vous serez le maître. D'après un travail que fait actuellement don Bazile avec un homme de loi...

BARTHOLO. — Avec un homme de loi, pour mon mariage?

LE COMTE. — Vous aurais-je arrêté sans cela? Il m'a chargé de vous dire que tout peut être prêt pour demain. Alors, si elle résiste...

BARTHOLO. — Elle résistera.

LE COMTE veut reprendre la lettre, Bartholo la serre. — Voilà l'instant où je puis vous servir : nous montrerons sa lettre, et s'il le faut (plus mystérieusement), j'irai jusqu'à lui dire que je la tiens d'une femme à qui le comte l'a sacrifiée; vous sentez que le trouble, la honte, le dépit peuvent la porter sur-le-champ...

BARTHOLO, riant. — De la calomnie! mon cher ami, je vois bien maintenant que vous venez de la part de Bazile! Mais pour que ceci n'eût pas l'air concerté, ne serait-il pas bon qu'elle vous connût d'avance?

LE COMTE réprime un grand mouvement de joie. — C'était assez l'avis de don Bazile. Mais comment faire? il est tard... au peu de temps qui reste.

BARTHOLO. — Je dirai que vous venez en sa place. Ne lui donnerez-vous pas bien une leçon?

LE COMTE. — Il n'y a rien que je ne fasse pour vous plaire. Mais prenez garde que toutes ces histoires de maîtres supposés sont de vieilles finesses, des moyens de comédie ; si elle va se douter?...

BARTHOLO. — Présenté par moi, quelle apparence! Vous avez plus l'air d'un amant déguisé que d'un ami officieux.

LE COMTE. — Oui? vous croyez donc que mon air peut aider à la tromperie?

BARTHOLO. — Je le donne au plus fin à deviner. Elle est ce soir d'une humeur horrible. Mais quand elle ne ferait que vous voir... son clavecin est dans ce cabinet. Amusez-vous en l'attendant : je vais faire l'impossible pour vous l'amener.

LE COMTE. — Gardez-vous bien de lui parler de la lettre.

BARTHOLO. — Avant l'instant décisif? Elle perdrait tout son effet. Il ne faut pas me dire deux fois les choses... il ne faut pas me les dire deux fois.

(Il s'en va.)

SCÈNE III. — LE COMTE, seul.

Me voilà sauvé. Ouf! Que ce diable d'homme est rude à manier! Figaro le connaît bien. Je me voyais mentir; cela me donnait un air plat et gauche ; et il a des yeux! Ma foi, sans l'inspiration subite de la lettre, il faut l'avouer, j'étais éconduit comme un sot. O ciel! on dispute là-dedans. Si elle allait s'obstiner à ne pas venir! Écoutons... Elle refuse de sortir de chez elle, et j'ai perdu le fruit de ma ruse. (Il retourne écouter.) La voici ; ne nous montrons pas d'abord. (Il entre dans le cabinet.)

SCÈNE IV. — LE COMTE, ROSINE, BARTHOLO.

ROSINE, avec une colère simulée. — Tout ce que vous direz est inutile, monsieur, j'ai pris mon parti; je ne veux plus entendre parler de musique.

BARTHOLO. — Écoute donc, mon enfant; c'est le seigneur Alonzo, l'élève et l'ami de don Bazile, choisi par lui pour être un de nos témoins. — La musique te calmera, je t'assure.

ROSINE. — Oh! pour cela, vous pouvez vous en détacher : si je chante ce soir!... Où donc est-il ce maître que vous craignez de renvoyer? Je vais en deux mots lui donner son compte, et celui de Bazile. (Elle aperçoit son amant; elle fait un cri.) Ah!...

BARTHOLO. — Qu'avez-vous?

ROSINE, les deux mains sur son cœur avec un grand trouble. — Ah! mon Dieu, monsieur... Ah! mon Dieu, monsieur...

BARTHOLO. — Elle se trouve encore mal, seigneur Alonzo.

ROSINE. — Non, je ne me trouve pas mal... mais c'est qu'en me tournant... Ah!

LE COMTE. — Le pied vous a tourné, madame?

ROSINE. — Ah! oui, le pied m'a tourné. Je me suis fait un mal horrible.

LE COMTE. — Je m'en suis bien aperçu.

ROSINE, regardant le comte. — Le coup m'a porté au cœur.

BARTHOLO. — Un siège, un siège. Et pas un fauteuil ici?

(Il va le chercher.)

LE COMTE. — Ah! Rosine!

ROSINE. — Quelle imprudence!

LE COMTE. — J'ai mille choses essentielles à vous dire.

ROSINE. — Il ne nous quittera pas.

LE COMTE. — Figaro va venir nous aider.

BARTHOLO apporte un fauteuil. — Tiens, mignonne, assieds-toi. — Il n'y a pas d'apparence, bachelier, qu'elle prenne de leçon ce soir, ce sera pour un autre jour. Adieu.

ROSINE, au comte. — Non, attendez; ma douleur est un peu apaisée. (A Bartholo.) Je sens que j'ai eu tort avec vous, monsieur : je veux vous imiter en réparant sur-le-champ...

BARTHOLO. — Oh! le bon petit naturel de femme! Mais, après une pareille émotion, mon enfant, je ne souffrirai pas que tu fasses le moindre effort. Adieu, adieu, bachelier.

ROSINE, au comte. — Un moment, de grâce! (A Bartholo.) Je croirai, monsieur, que vous n'aimez pas à m'obliger, si vous m'empêchez de vous prouver mes regrets, en prenant ma leçon.

LE COMTE, à part, à Bartholo. — Ne la contrariez pas si vous m'en croyez.

BARTHOLO. — Voilà qui est fini, mon amoureuse. Je suis si loin de chercher à te déplaire, que je veux rester là tout le temps que tu vas étudier.

ROSINE. — Non, monsieur : je sais que la musique n'a nul attrait pour vous.

BARTHOLO. — Je t'assure que ce soir elle m'enchantera.

ROSINE au comte, à part. — Je suis au supplice.

LE COMTE, prenant un papier de musique sur le pupitre. — Est-ce là ce que vous voulez chanter, madame?

ROSINE. — Oui c'est un morceau très agréable de la *Précaution inutile*.

BARTHOLO. — Toujours la *Précaution inutile*!

LE COMTE. — C'est ce qu'il a de plus nouveau aujourd'hui. C'est une image du printemps d'un genre assez vif. Si madame veut l'essayer?

ROSINE, regardant le comte. — Avec grand plaisir : un tableau du

printemps me ravit ; c'est la jeunesse de la nature. Au sortir de l'hiver, il semble que le cœur acquiert un plus haut degré de sensibilité : comme un esclave enfermé depuis longtemps goûte avec plus de plaisir le charme de la liberté qui vient de lui être offerte.

BARTHOLO, bas, au comte. — Toujours des idées romanesques en tête.

LE COMTE, bas. — En sentez-vous l'application?

BARTHOLO. — Parbleu! (Il va s'asseoir dans le fauteuil qu'a occupé Rosine.)

ROSINE chante [1].

Quand, dans la plaine
L'amour ramène
Le printemps
Si chéri des amants
Tout reprend l'être :
Son feu pénètre
Dans les fleurs
Et dans les jeunes cœurs.
On voit les troupeaux
Sortir des hameaux :
Dans tous les coteaux
Les cris des agneaux
Retentissent :
Ils bondissent :
Tout fermente,
Tout augmente :
Les brebis paissent
Les fleurs qui naissent :
Les chiens fidèles
Veillent sur elles ;
Mais Lindor enflammé
Ne songe guère
Qu'au bonheur d'être aimé
De sa bergère.

MÊME AIR

Loin de sa mère,
Cette bergère
Va chantant
Où son amant l'attend.

1. Cette ariette, dans le goût espagnol, fut chantée le premier jour, à Paris, malgré les huées, les rumeurs et le train usités au parterre en ces jours de crise et de combat. La timidité de l'actrice l'a depuis empêchée d'oser la redire, et les jeunes rigoristes du théâtre l'ont fort louée de cette réticence. Mais si la dignité de la Comédie-Française y a gagné quelque chose, il faut convenir que le *Barbier de Séville* y a beaucoup perdu. C'est pourquoi, sur les théâtres où quelque peu de musique ne tirera pas tant à conséquence, nous invitons tous directeurs à la restituer, tous acteurs à la chanter, tous spectateurs à l'écouter et tous critiques à nous la pardonner, en faveur du genre de la pièce et du plaisir que leur fera le morceau.

Par cette ruse.
L'amour l'abuse:
Mais chanter
Sauve-t-il du danger?
Les doux chalumeaux,
Les chants des oiseaux.
Ses charmes naissants,
Ses quinze ou seize ans.
Tout l'excite.
Tout l'agite:
La pauvrette
S'inquiète;
De sa retraite
Lindor la guette:
Elle s'avance.
Lindor s'élance;
Il vient de l'embrasser:
Elle, bien aise,
Feint de se courroucer
Pour qu'on l'apaise.

PETITE REPRISE

Les soupirs,
Les soins, les promesses
Les vives tendresses,
Les plaisirs,
Le fin badinage.
Sont mis en usage:
Et bientôt la bergère
Ne sent plus de colère.
Si quelque jaloux
Trouble un bien si doux.
Nos amants, d'accord,
Ont un soin extrême...
De voiler leur transport.
Mais quand on s'aime.
La gêne ajoute encor
Au plaisir même,

(En l'écoutant, Bartholo s'est assoupi. Le comte, pendant la petite reprise se hasarde à prendre une main qu'il couvre de baisers. L'émotion ralentit le chant de Rosine, l'affaiblit et finit même par lui couper la voix au milieu de la cadence. au mot *extrême*. L'orchestre suit le mouvement de la chanteuse. affaiblit son jeu et se tait avec elle. L'absence du bruit qui avait endormi Bartholo le réveille. Le comte se relève, Rosine et l'orchestre reprennent subitement la suite de l'air. Si la petite reprise se répète, le même jeu recommence, etc.)

LE COMTE. — En vérité, c'est un morceau charmant, et madame l'exécute avec une intelligence...

ROSINE. — Vous me flattez, seigneur; la gloire est tout entière au maître.

BARTHOLO, bâillant. — Moi, je crois que j'ai un peu dormi pendant le morceau charmant. J'ai mes malades. Je vas, je viens, je toupille, et sitôt que je m'assieds, mes pauvres jambes...

(Il se lève et pousse le fauteuil.)

ROSINE, bas au comte. — Figaro ne vient point.

LE COMTE. — Filons le temps.

BARTHOLO. — Mais, bachelier, je l'ai déjà dit à ce vieux Bazile : est-ce qu'il n'y aurait pas moyen de lui faire étudier des choses plus gaies que toutes ces grandes aria, qui vont en haut, en bas, en roulant, hiho, a, a, a, a, et qui me semblent autant d'enterrements. Là, de ces petits airs qu'on chantait dans ma jeunesse, et que chacun retenait facilement. J'en savais autrefois... Par exemple... (Pendant la ritournelle, il cherche en se grattant la tête, et chante en faisant claquer ses pouces et dansant des genoux comme les vieillards.)

Veux-tu, ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?...

(Au comte en riant.) Il y a Fanchonnette dans la chanson; mais j'y ai substitué Rosinette pour la lui rendre plus agréable et la faire cadrer aux circonstances. Ah! ah! ah! ah! Fort bien! pas vrai?

LE COMTE, riant. — Ah! ah! ah! Oui, tout au mieux.

SCÈNE V. — FIGARO, dans le fond, ROSINE, BARTHOLO, LE COMTE

BARTHOLO chante.

Veux-tu ma Rosinette,
Faire emplette
Du roi des maris?
Je ne suis point Tircis:
Mais la nuit dans l'ombre,
Je vaux encore mon prix:
Et quand il fait sombre,
Les plus beaux chats sont gris.

(Il répète la reprise en dansant. Figaro, derrière lui, imite ses mouvements.)

Je ne suis point Tircis.

(Apercevant Figaro.) Ah! entrez, monsieur le barbier; avancez, vous êtes charmant!

FIGARO salue. — Monsieur, il est vrai que ma mère me l'a dit autrefois; mais je suis un peu déformé depuis ce temps-là. (A part

au comte. Bravo, monseigneur. (*Pendant toute cette scène le comte fait tout ce qu'il peut pour parler à Rosine, mais l'œil inquiet et vigilant du tuteur l'en empêche toujours, ce qui forme un jeu muet de tous les acteurs étrangers au débat du docteur et de Figaro.*)

BARTHOLO. — Venez-vous purger encore, saigner, droguer, mettre sur le grabat toute ma maison?

FIGARO. — Monsieur, il n'est pas tous les jours fête; mais, sans compter les soins quotidiens, monsieur a pu voir que, lorsqu'ils en ont besoin, mon zèle n'attend pas qu'on lui commande...

BARTHOLO. — Votre zèle n'attend pas! Que direz-vous, monsieur le zélé, à ce malheureux qui bâille et dort tout éveillé? et l'autre qui, depuis trois heures, éternue à se faire sauter le crâne et jaillir la cervelle! que leur direz-vous?

FIGARO. — Ce que je leur dirai?

BARTHOLO. — Oui!

FIGARO. — Je leur dirai... Eh parbleu, je dirai à celui qui éternue : Dieu vous bénisse; et va te coucher, à celui qui bâille. Ce n'est pas cela, monsieur, qui grossira le mémoire.

BARTHOLO. — Vraiment non; mais c'est la saignée et les médicaments qui le grossiraient, si je voulais y entendre. Est-ce par zèle aussi que vous avez empaqueté les yeux de ma mule; et votre cataplasme lui rendra-t-il la vue?

FIGARO. — S'il ne lui rend pas la vue, ce n'est pas cela non plus qui l'empêchera d'y voir.

BARTHOLO. — Que je le trouve sur le mémoire!... On n'est pas de cette extravagance-là!

FIGARO. — Ma foi, monsieur, les hommes n'ayant guère à choisir qu'entre la sottise et la folie, où je ne vois pas de profit, je veux au moins du plaisir! Qui sait si le monde durera encore trois semaines?

BARTHOLO. — Vous feriez bien mieux monsieur le raisonneur, de me payer mes cent écus et les intérêts, sans lanterner; je vous en avertis.

FIGARO. — Doutez-vous de ma probité, monsieur? Vos cent écus! j'aimerais mieux vous les devoir toute ma vie que de les nier un seul instant.

BARTHOLO. — Et dites-moi un peu, comment la petite Figaro a trouvé les bonbons que vous lui avez portés?

FIGARO. — Quels bonbons? que voulez-vous dire?

BARTHOLO. — Oui, ces bonbons, dans ce cornet fait avec cette feuille de papier à lettre... ce matin.

FIGARO. — Diable emporte si...

ROSINE, *l'interrompant.* — Avez-vous eu soin au moins de les lui donner de ma part, monsieur Figaro? Je vous l'avais recommandé.

FIGARO. — Ah! ah! les bonbons de ce matin? Que je suis bête, moi! j'avais perdu tout cela de vue... Oh! excellents, madame, admirables!

BARTHOLO. — Excellents! admirables! Oui, sans doute, monsieur le barbier, revenez sur vos pas! Vous faites là un joli métier, monsieur!

FIGARO. — Qu'est-ce qu'il a donc, monsieur?

BARTHOLO. — Et qui vous fera une belle réputation, monsieur!

FIGARO. — Je la soutiendrai, monsieur.

BARTHOLO. — Dites que vous la supporterez, monsieur.

FIGARO. — Comme il vous plaira, monsieur.

BARTHOLO. — Vous le prenez bien haut, monsieur! Sachez que, quand je dispute avec un fat, je ne lui cède jamais.

FIGARO lui tourne le dos. — Nous différons en cela monsieur; moi, je lui cède toujours.

BARTHOLO. — Hein? Qu'est-ce qu'il dit donc, bachelier?

FIGARO. — C'est que vous croyez avoir affaire à quelque barbier de village, et qui ne sait manier que le rasoir? Apprenez, monsieur, que j'ai travaillé de la plume à Madrid, et que sans les envieux...

BARTHOLO. — Eh! que n'y restiez-vous! sans venir ici changer de profession?

FIGARO. — On fait comme on peut; mettez-vous à ma place.

BARTHOLO. — Me mettre à votre place! Ah! parbleu, je dirais de belles sottises!

FIGARO. — Monsieur, vous ne commencez pas trop mal; je m'en rapporte à votre confrère, qui est là rêvassant...

LE COMTE, revenant à lui. — Je... je ne suis pas le confrère de monsieur.

FIGARO. — Non? Vous voyant ici à consulter, j'ai pensé que vous poursuiviez le même objet.

BARTHOLO, en colère. — Enfin, quel sujet vous amène? Y a-t-il quelque lettre à remettre encore ce soir à madame? Parlez, faut-il que je me retire?

FIGARO. — Comme vous rudoyez le pauvre monde! Eh! parbleu, monsieur, je viens vous raser, voilà tout : n'est-ce pas aujourd'hui votre jour?

BARTHOLO. — Vous reviendrez tantôt.

FIGARO. — Ah! oui, revenir! toute la garnison prend médecine demain matin; j'en ai obtenu l'entreprise par mes protections. Jugez donc comme j'ai du temps à perdre! Monsieur passe-t-il chez lui?

BARTHOLO. — Non, monsieur ne passe point chez lui. Et mais... qui empêche qu'on ne me rase ici?

ROSINE, avec dédain. — Vous êtes honnête! Et pourquoi pas dans mon appartement?

BARTHOLO — Tu te fâches? pardon, mon enfant tu vas achever de prendre ta leçon; c'est pour ne pas perdre un instant le plaisir de t'entendre.

FIGARO, bas au comte. — On ne le tirera pas d'ici! (Haut.) Allons, l'Éveillé; la Jeunesse; le bassin, de l'eau, tout ce qu'il faut à monsieur.

BARTHOLO. — Sans doute, appelez-les! Fatigués, harassés, moulus de votre façon, n'a-t-il pas fallu les faire coucher!

FIGARO. — Eh bien! j'irai tout chercher: n'est-ce pas dans votre chambre? (Bas au comte.) Je vais l'attirer dehors.

BARTHOLO détache son trousseau de clefs et dit par réflexion: — Non, non, j'y vais moi-même. (Bas au comte, en s'en allant.) Ayez les yeux sur eux, je vous prie.

SCÈNE VI. — FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

FIGARO. — Ah! que nous l'avons manquée belle! il allait me donner le trousseau. La clé de la jalousie n'y est-elle pas?

ROSINE. — C'est la plus neuve de toutes.

SCENE VII. — BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, revenant. — (A part.) Bon! je ne sais ce que je fais de laisser ici ce maudit barbier. (A Figaro.) Tenez. (Il lui donne le trousseau.) Dans mon cabinet, sous mon bureau; mais ne touchez à rien.

FIGARO. — La peste! il y ferait bon, méfiant comme vous êtes! (A part, en s'en allant.) Voyez comme le ciel protège l'innocence!

SCÈNE VIII. — BARTHOLO, LE COMTE, ROSINE.

BARTHOLO, bas au comte. — C'est le drôle qui a porté la lettre au comte.

LE COMTE, bas. — Il m'a l'air d'un fripon.

BARTHOLO. — Il ne m'attrapera plus.

LE COMTE. — Je crois qu'à cet égard le plus fort est fait.

BARTHOLO. — Tout considéré, j'ai pensé qu'il était plus prudent de l'envoyer dans ma chambre que de le laisser avec elle.

LE COMTE. — Ils n'auraient pas dit un mot que je n'eusse été en tiers.

ROSINE. — Il est bien poli, messieurs, de parler bas sans cesse? Et ma leçon? (Ici l'on entend un bruit, comme de la vaisselle renversée.)

BARTHOLO criant. — Qu'est-ce que j'entends donc! Le cruel barbier aura tout laissé tomber par l'escalier, et les plus belles pièces de mon nécessaire! (Il court dehors.)

SCÈNE IX. — LE COMTE, ROSINE.

LE COMTE. — Profitons du moment que l'intelligence de Figaro nous ménage. Accordez-moi, ce soir, je vous en conjure, madame, un moment d'entretien indispensable pour vous soustraire à l'esclavage où vous allez tomber.

ROSINE. — Ah! Lindor!

LE COMTE. — Je puis monter à votre jalousie; et quant à la lettre que j'ai reçue de vous ce matin, je me suis vu forcé...

SCÈNE X. — ROSINE, BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO. — Je ne m'étais pas trompé; tout est brisé, fracassé.

FIGARO. — Voyez le grand malheur pour tant de train! On ne voit goutte sur l'escalier. (Il montre la clé au comte.) Moi, en montant, j'ai accroché une clé...

BARTHOLO. — On prend garde à ce qu'on fait. Accrocher une clé! L'habile homme!

FIGARO. — Ma foi, monsieur, cherchez-en un plus subtil.

SCÈNE XI. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, DON BAZILE.

ROSINE, effrayée, à part. — Don Bazile!

LE COMTE, à part. — Juste ciel!

FIGARO, à part. — C'est le diable!

BARTHOLO va au-devant de lui. — Ah! Bazile, mon ami, soyez le bien rétabli. Votre accident n'a donc point eu de suites? En vérité, le seigneur Alonzo m'avait fort effrayé sur votre état; demandez-lui : je partais pour aller vous voir, et s'il ne m'avait point retenu...

BAZILE, étonné. — Le seigneur Alonzo?...

FIGARO, frappe du pied. — Eh quoi! toujours des accrocs? Deux heures pour une méchante barbe... Chienne de pratique!

BAZILE, regardant tout le monde. — Me ferez-vous bien le plaisir de me dire, messieurs?...

FIGARO. — Vous lui parlerez quand je serai parti.

BAZILE. — Mais encore faudrait-il...

LE COMTE. — Il faudrait vous taire, Bazile. Croyez-vous apprendre à monsieur quelque chose qu'il ignore? Je lui ai raconté que vous

m'aviez chargé de venir donner une leçon de musique à votre place.

BAZILE, plus étonné. — La leçon de musique!... Alonzo!...

ROSINE, à part, à Bazile. — Eh! taisez-vous.

BAZILE. — Elle aussi!

LE COMTE, bas à Bartholo. — Dites-lui donc tout bas que nous en sommes convenus.

BARTHOLO, à Bazile, à part. — N'allez pas nous démentir, Bazile, en disant qu'il n'est pas votre élève, vous gâteriez tout.

BAZILE. — Ah! ah!

BARTHOLO, haut. — En vérité, Bazile, on n'a pas plus de talent que votre élève.

BAZILE, stupéfait. — Que mon élève! (bas.) Je venais pour vous dire que le comte est déménagé.

BARTHOLO, bas. — Je le sais, taisez-vous.

BAZILE, bas. — Qui vous l'a dit?

BARTHOLO, bas. — Lui, apparemment!

LE COMTE, bas. — Moi, sans doute : écoutez seulement.

ROSINE, bas à Bazile. — Est-il si difficile de vous taire?

FIGARO, bas à Bazile. — Hum! grand escogriffe! Il est sourd!

BAZILE, à part. — Qui diable est-ce donc qu'on trompe ici! Tout le monde est dans le secret.

BARTHOLO, haut. — Eh bien! Bazile, votre homme de loi?

FIGARO. — Vous avez toute la soirée pour parler de l'homme de loi.

BARTHOLO, à Bazile. — Un mot; dites-moi seulement si vous êtes content de l'homme de loi?

BAZILE, effaré. — De l'homme de loi?

LE COMTE, souriant. — Vous ne l'avez pas vu, l'homme de loi?

BAZILE, impatienté. — Eh! non, je ne l'ai pas vu, l'homme de loi!

LE COMTE, à Bartholo, à part. — Voulez-vous donc qu'il s'explique ici devant elle? Renvoyez-le.

BARTHOLO, bas au comte. — Vous avez raison. (A Bazile.) Mais quel mal vous a donc pris si subitement?

BAZILE, en colère. — Je ne vous entends pas.

LE COMTE lui met, à part, une bourse dans la main. — Oui : monsieur vous demande ce que vous venez faire ici dans l'état d'indisposition où vous êtes.

FIGARO. — Il est pâle comme un mort.

BAZILE. — Ah! je comprends...

LE COMTE. — Allez vous coucher, mon cher Bazile : vous n'êtes pas bien, et vous nous faites mourir de frayeur. Allez vous coucher!

FIGARO. — Il a la physionomie toute renversée. Allez vous coucher!...

BARTHOLO. — D'honneur, il sent la fièvre d'une lieue. Allez vous coucher!

ROSINE. — Pourquoi donc êtes-vous sorti? On dit que cela se gagne. Allez vous coucher!

BAZILE, au dernier étonnement. — Que j'aille me coucher?

TOUS LES ACTEURS ENSEMBLE. — Eh! sans doute.

BAZILE, les regardant tous. — En effet, messieurs, je crois que je ne ferais pas mal de me retirer; je sens que je ne suis pas ici dans mon assiette ordinaire.

BARTHOLO. — A demain, toujours, si vous êtes mieux.

LE COMTE. — Bazile, je serai chez vous de très bonne heure.

FIGARO. — Croyez-moi, tenez-vous bien chaudement dans votre lit.

ROSINE. — Bonsoir, monsieur Bazile.

BAZILE, à part. — Diable emporte, si j'y comprends rien; et sans cette bourse...

TOUS. — Bonsoir, Bazile, bonsoir.

BAZILE, en s'en allant. — Eh bien! bonsoir donc, bonsoir. (Ils l'accompagnent tous en riant.)

SCÈNE XII. — Les acteurs précédents, excepté BAZILE.

BARTHOLO, d'un ton important. — Cet homme-là n'est pas bien du tout.

ROSINE. — Il a les yeux égarés.

LE COMTE. — Le grand air l'aura saisi.

FIGARO. — Avez-vous vu comme il parlait tout seul? Ce que c'est que de nous! (A Bartholo.) Ah ça! vous décidez-vous, cette fois? (Il lui pousse un fauteuil très loin du comte et lui présente le linge.)

LE COMTE. — Avant de finir, madame, je dois vous dire un mot essentiel au progrès de l'art que j'ai l'honneur de vous enseigner (Il s'approche et lui parle bas à l'oreille.)

BARTHOLO, à Figaro. — Eh! mais il semble que vous le fassiez exprès de vous approcher et de vous mettre devant moi pour m'empêcher de voir.

LE COMTE, bas à Rosine. — Nous avons la clé de la jalousie, et nous serons ici à minuit.

FIGARO passe le linge au cou de Bartholo. — Quoi voir? Si c'était une leçon de danse, on vous passerait d'y regarder; mais du chant!... Ahi! ahi!

BARTHOLO. — Qu'est-ce que c'est?

FIGARO. — Je ne sais ce qui m'est entré dans l'œil. (Il rapproche sa tête.)

BARTHOLO. — Ne frottez donc pas.

FIGARO. — C'est le gauche. Voudriez-vous me faire le plaisir d'y souffler un peu fort? (Bartholo prend la tête de Figaro, regarde par-dessus, le pousse violemment et va derrière les amants écouter leur conversation.)

LE COMTE, bas à Rosine. — Et quant à votre lettre, je me suis trouvé tantôt dans un tel embarras pour rester ici...

FIGARO, de loin pour avertir. — Hem!... hem!...

LE COMTE. — Désolé de voir encore mon déguisement inutile...

BARTHOLO, passant entre deux. — Votre déguisement inutile!

ROSINE, effrayée. — Ah!...

BARTHOLO. — Fort bien, madame, ne vous gênez pas. Comment! sous mes yeux même, en ma présence, on m'ose outrager de la sorte!

LE COMTE. — Qu'avez-vous donc, seigneur?

BARTHOLO. — Perfide Alonzo!

LE COMTE. — Seigneur Bartholo, si vous avez souvent des lubies comme celle dont le hasard me rend témoin, je ne suis plus étonné de l'éloignement que mademoiselle a pour devenir votre femme.

ROSINE. — Sa femme! Moi? Passer mes jours auprès d'un vieux jaloux, qui, pour tout bonheur, offre à ma jeunesse un esclavage abominable!

BARTHOLO. — Ah! qu'est-ce que j'entends!

ROSINE. — Oui, je le dis tout haut; je donnerai mon cœur et ma main à celui qui pourra m'arracher de cette horrible prison, où ma personne et mon bien sont retenus contre toute justice. (Rosine sort.)

SCÈNE XIII. — BARTHOLO, FIGARO, LE COMTE.

BARTHOLO. — La colère me suffoque.

LE COMTE. — En effet, seigneur, il est difficile qu'une jeune femme...

FIGARO. — Oui, une jeune femme et un grand âge, voilà ce qui trouble la tête d'un vieillard.

BARTHOLO. — Comment! lorsque je les prends sur le fait! maudit barbier! il me prend des envies...

FIGARO. — Je me retire, il est fou.

LE COMTE. — Et moi aussi; d'honneur, il est fou.

FIGARO. — Il est fou, il est fou... (Ils sortent.)

SCÈNE XIV. — BARTHOLO seul les poursuit.

Je suis fou! Infâmes suborneurs! Émissaires du diable dont vous faites ici l'office, et qui puisse vous emporter tous... Je suis

fou!... Je les ai vus comme je vois ce pupitre... et me soutenir effrontément!... Ah! il n'y a que Bazile qui puisse m'expliquer ceci. Oui, envoyez-le chercher. Holà, quelqu'un!... Ah! j'oublie que je n'ai personne... Un voisin, le premier venu; n'importe. Il y a de quoi perdre l'esprit!... il y a de quoi perdre l'esprit!

Pendant l'entr'acte, le théâtre s'obscurcit : on entend un bruit d'orage exécuté par l'orchestre.

ACTE QUATRIÈME

Le théâtre est obscur.

SCÈNE I. — BARTHOLO, DON BAZILE, une lanterne de papier à la main.

BARTHOLO. — Comment, Bazile, vous ne le connaissez pas? ce que vous dites est-il possible?

BAZILE. — Vous m'interrogeriez cent fois, que je vous ferais toujours la même réponse. S'il vous a remis la lettre de Rosine, c'est sans doute un des émissaires du comte. Mais, à la magnificence du présent qu'il m'a fait, il se pourrait que ce fût le comte lui-même.

BARTHOLO. — Quelle apparence? Mais à propos de ce présent... et pourquoi l'avez-vous reçu?

BAZILE. — Vous aviez l'air d'accord; je n'y entendais rien; et dans les cas difficiles à juger, une bourse d'or me paraît toujours un argument sans réplique. Et puis, comme dit le proverbe, ce qui est bon à prendre...

BARTHOLO. — J'entends, est bon...

BAZILE. — A garder.

BARTHOLO, surpris. — Ah! ah!

BAZILE. — Oui, j'ai arrangé comme cela plusieurs petits proverbes avec des variations. Mais, allons au fait : à quoi vous arrêtez-vous?

BARTHOLO. — En ma place, Bazile, ne feriez-vous pas les derniers efforts pour la posséder?

BAZILE. — Ma foi, non, docteur. En toute espèce de biens, posséder est peu de chose; c'est jouir qui rend heureux : mon avis est qu'épouser une femme dont on n'est point aimé, c'est s'exposer...

BARTHOLO. — Vous craindriez les accidents?

BAZILE. — Hé, hé, monsieur... on en voit beaucoup cette année. Je ne ferais point violence à son cœur.

BARTHOLO. — Votre valet, Bazile. Il vaut mieux qu'elle pleure de m'avoir, que moi je meure de ne l'avoir pas.

BAZILE. — Il y va de la vie. Épousez, docteur, épousez.

BARTHOLO. — Aussi ferai-je, et cette nuit même.

BAZILE. — Adieu donc. — Souvenez-vous, en parlant à la pupille, de les rendre tous plus noirs que l'enfer.

BARTHOLO. — Vous avez raison.

BAZILE. — La calomnie docteur, la calomnie. Il faut toujours en venir là.

BARTHOLO. — Voici la lettre de Rosine que cet Alonzo m'a remise, et il m'a montré, sans le vouloir, l'usage que j'en dois faire auprès d'elle.

BAZILE. — Adieu : nous serons tous ici à quatre heures.

BARTHOLO. — Pourquoi pas plus tôt?

BAZILE. — Impossible: le notaire est retenu.

BARTHOLO. — Pour un mariage?

BAZILE. — Oui, chez le barbier Figaro; c'est sa nièce qu'il marie.

BARTHOLO. — Sa nièce? il n'en a pas.

BAZILE. — Voilà ce qu'ils ont dit au notaire.

BARTHOLO. — Ce drôle est du complot; que diable!

BAZILE. — Est-ce que vous penseriez?...

BARTHOLO. — Ma foi, ces gens-là sont si alertes! Tenez, mon ami, je ne suis pas tranquille. Retournez chez le notaire. Qu'il vienne ici sur-le-champ avec vous.

BAZILE. — Il pleut, il fait un temps du diable; mais rien ne m'arrête pour vous servir. Que faites-vous donc?

BARTHOLO. — Je vous reconduis; n'ont-ils pas fait estropier tout mon monde par ce Figaro! Je suis seul ici.

BAZILE. — J'ai ma lanterne.

BARTHOLO. — Tenez, Bazile, voilà mon passe-partout, je vous attends, je veille; et vienne qui voudra hors le notaire et vous, personne n'entrera de la nuit.

BAZILE. — Avec ces précautions, vous êtes sûr de votre fait.

SCÈNE II. — ROSINE, seule, sortant de sa chambre.

Il me semblait avoir entendu parler. Il est minuit sonné; Lindor ne vient point! Ce mauvais temps même était propre à le favoriser. Sûr de ne rencontrer personne... Ah! Lindor! si vous m'aviez trompée!... Quel bruit entends-je?... Dieu! C'est mon tuteur. Rentrons.

SCÈNE III. — ROSINE, BARTHOLO.

BARTHOLO, tenant de la lumière. — Ah! Rosine, puisque vous n'êtes pas encore rentrée dans votre appartement...

ROSINE. — Je vais me retirer.

BARTHOLO. — Par le temps affreux qu'il fait, vous ne reposerez pas, et j'ai des choses très pressées à vous dire.

ROSINE. — Que me voulez-vous, monsieur? N'est-ce donc pas assez d'être tourmentée le jour?

BARTHOLO. — Rosine, écoutez-moi.

ROSINE. — Demain, je vous entendrai.

BARTHOLO. — Un moment, de grâce!

ROSINE, à part. — S'il allait venir!

BARTHOLO lui montre sa lettre. — Connaissez-vous cette lettre?

ROSINE la reconnait. — Ah! grands dieux!...

BARTHOLO. — Mon intention, Rosine, n'est point de vous faire des reproches : à votre âge, on peut s'égarer; mais je suis votre ami : écoutez-moi.

ROSINE. — Je n'en puis plus.

BARTHOLO. — Cette lettre que vous avez écrite au comte Almaviva...

ROSINE étonnée. — Au comte Almaviva!...

BARTHOLO. — Voyez quel homme affreux est ce comte : aussitôt qu'il l'a reçue, il en a fait trophée; je la tiens d'une femme à qui il l'a sacrifiée.

ROSINE. — Le comte Almaviva!...

BARTHOLO. — Vous avez peine à vous persuader cette horreur. L'inexpérience, Rosine, rend votre sexe confiant et crédule; mais apprenez dans quel piège on vous attirait. Cette femme m'a fait donner avis de tout, apparemment pour écarter une rivale aussi dangereuse que vous. J'en frémis! le plus abominable complot, entre Almaviva, Figaro et cet Alonzo, cet élève supposé de Bazile qui porte un autre nom et n'est que le vil agent du comte, allait vous entraîner dans un abîme dont rien n'eût pu vous tirer.

ROSINE, accablée. — Quelle horreur!... quoi, Lindor?... quoi, ce jeune homme...

BARTHOLO, à part. — Ah! c'est Lindor.

ROSINE. — C'est pour le comte Almaviva... C'est pour un autre...

BARTHOLO. — Voilà ce qu'on m'a dit en me remettant votre lettre.

ROSINE, outrée. — Ah! quelle indignité!... Il en sera puni. — Monsieur, vous avez désiré de m'épouser?

BARTHOLO. — Tu connais la vivacité de mes sentiments.

ROSINE. — S'il peut vous en rester encore, je suis à vous.

BARTHOLO. — Eh bien! le notaire viendra cette nuit même.

ROSINE. — Ce n'est pas tout; ô ciel! suis-je assez humiliée!... Apprenez que dans peu le perfide ose entrer par cette jalousie, dont ils ont eu l'art de vous dérober la clef.

BARTHOLO, regardant au trousseau. — Ah! les scélérats!... Mon enfant, je ne te quitte plus.

ROSINE, avec effroi. — Ah! monsieur, et s'ils sont armés?

BARTHOLO. — Tu as raison; je perdrais ma vengeance. Monte chez Marceline : enferme-toi chez elle à double tour. Je vais chercher main-forte et l'attendre auprès de la maison. Arrêté comme voleur, nous aurons le plaisir d'en être à la fois vengés et délivrés! Et compte que mon amour te dédommagera...

ROSINE, au désespoir. — Oubliez seulement mon erreur. (A part.) Ah! je m'en punis assez!

BARTHOLO, s'en allant. — Allons nous embusquer. A la fin, je la tiens. (Il sort.)

SCÈNE IV. — ROSINE, seule.

Son amour me dédommagera... Malheureuse!... (Elle tire son mouchoir et s'abandonne aux larmes.) Que faire?... Il va venir. Je veux rester et feindre avec lui, pour le contempler un moment dans toute sa noirceur. La bassesse de son procédé sera mon préservatif... Ah! j'en ai grand besoin. Figure noble! air doux! une voix si tendre!... et ce n'est que le vil agent d'un corrupteur! Ah! malheureuse! malheureuse!... Ciel! on ouvre la jalousie! (Elle se sauve.)

SCÈNE V. — LE COMTE, FIGARO, enveloppé d'un manteau, paraît à la fenêtre.

FIGARO parle en dehors. — Quelqu'un s'enfuit; entrerai-je?

LE COMTE, en dehors. — Un homme?

FIGARO. — Non.

LE COMTE. — C'est Rosine, que ta figure atroce aura mise en fuite.

FIGARO saute dans la chambre. — Ma foi, je le crois... Nous voici enfin arrivés, malgré la pluie, la foudre et les éclairs.

LE COMTE, enveloppé d'un long manteau. — Donne-moi la main. (Il saute à son tour.) A nous la victoire!

FIGARO jette son manteau. — Nous sommes tout percés. Charmant temps pour aller en bonne fortune! Monseigneur, comment trouvez-vous cette nuit?

LE COMTE. — Superbe pour un amant.

FIGARO. — Oui, mais pour un confident?... et si quelqu'un allait nous surprendre ici?

LE COMTE. — N'es-tu pas avec moi? J'ai bien une autre inquiétude; c'est de la déterminer à quitter sur-le-champ la maison du tuteur.

FIGARO. — Vous avez pour vous trois passions toutes puissantes sur le beau sexe; l'amour, la haine et la crainte.

LE COMTE regarde dans l'obscurité. — Comment lui annoncer brusquement que le notaire l'attend chez toi pour nous unir? Elle trouvera mon projet bien hardi. Elle va me nommer audacieux.

FIGARO. — Si elle vous nomme audacieux, vous l'appellerez cruelle. Les femmes aiment beaucoup qu'on les appelle cruelles. Au surplus, si son amour est tel que vous le désirez, vous lui direz qui vous êtes; elle ne doutera plus de vos sentiments.

SCÈNE VI. — LE COMTE, ROSINE, FIGARO.

(Figaro allume toutes les bougies qui sont sur la table.)

LE COMTE. — La voici! — Ma belle Rosine!...

ROSINE, d'un ton très composé. — Je commençais, monsieur, à craindre que vous ne vinssiez pas.

LE COMTE. — Charmante inquiétude!... Mademoiselle, il ne me convient point d'abuser des circonstances pour vous proposer de partager le sort d'un infortuné: mais quelque asile que vous choisissiez, je jure mon honneur...

ROSINE. — Monsieur, si le don de ma main n'avait pas dû suivre à l'instant celui de mon cœur, vous ne seriez pas ici. Que la nécessité justifie à vos yeux ce que cette entrevue a d'irrégulier!

LE COMTE. — Vous, Rosine! la compagne d'un malheureux sans fortune, sans naissance!...

ROSINE. — La naissance, la fortune! Laissons là les jeux du hasard, et si vous m'assurez que vos intentions sont pures...

LE COMTE, à ses pieds. — Ah! Rosine, je vous adore!...

ROSINE, indignée. — Arrêtez, malheureux! vous osez profaner!... Tu m'adores!... Va! tu n'es plus dangereux pour moi; j'attendais ce mot pour te détester. Mais avant de t'abandonner au remords qui t'attend (en pleurant), apprends que je t'aimais; apprends que je faisais mon bonheur de partager ton mauvais sort. Misérable Lindor! j'allais tout quitter pour te suivre; mais le lâche abus que tu as fait de mes bontés et l'indignité de cet affreux comte Almaviva, à qui tu me vendais, ont fait rentrer dans mes mains ce témoignage de ma faiblesse. Connais-tu cette lettre?

LE COMTE, vivement. — Que votre tuteur vous a remise?

ROSINE, fièrement. — Oui, je lui en ai l'obligation.

LE COMTE. — Dieux! que je suis heureux! Il la tient de moi. Dans mon embarras, hier, je m'en suis servi pour arracher sa confiance, et je n'ai pu trouver l'instant de vous en informer. Ah! Rosine! il est donc vrai que vous m'aimez véritablement!

FIGARO. — Monseigneur, vous cherchiez une femme qui vous aimât pour vous-même.

ROSINE. — Monseigneur! que dit-il?

LE COMTE, jetant son large manteau, paraît en habit magnifique. — O la plus aimée des femmes! il n'est plus temps de vous abuser : l'heureux homme que vous voyez à vos pieds n'est point Lindor; je suis le comte Almaviva, qui meurt d'amour et vous cherche en vain depuis six mois.

ROSINE tombe dans les bras du comte. — Ah!...

LE COMTE, effrayé. — Figaro?

FIGARO. — Point d'inquiétude, monseigneur; la douce émotion de la joie n'a jamais de suites fâcheuses; la voilà, la voilà qui reprend ses sens; morbleu! qu'elle est belle!

ROSINE. — Ah! Lindor!... Ah! monsieur, que je suis coupable! j'allais me donner cette nuit même à mon tuteur.

LE COMTE. — Vous, Rosine?

ROSINE. — Ne voyez que ma punition : j'aurais passé ma vie à vous détester. Ah! Lindor! le plus affreux supplice n'est-il pas de haïr, quand on sent qu'on est faite pour aimer?

FIGARO regarde à la fenêtre. — Monseigneur, le retour est fermé, l'échelle est enlevée.

LE COMTE. — Enlevée!

ROSINE, troublée. — Oui, c'est moi... c'est le docteur. Voilà le fruit de ma crédulité. Il m'a trompée. J'ai tout avoué, tout trahi : il sait que vous êtes ici, et va venir avec main-forte.

FIGARO regarde encore. — Monseigneur! on ouvre la porte de la rue.

ROSINE, courant dans les bras du comte avec frayeur. — Ah! Lindor!...

LE COMTE, avec fermeté. — Rosine, vous m'aimez! Je ne crains personne, et vous serez ma femme. J'aurai donc le plaisir de punir à mon gré l'odieux vieillard!...

ROSINE. — Non, non, grâce pour lui, cher Lindor! Mon cœur est si plein, que la vengeance ne peut y trouver place.

SCÈNE VII. — LE NOTAIRE, DON BAZILE, LES ACTEURS PRÉCÉDENTS.

FIGARO. — Monseigneur, c'est notre notaire.

LE COMTE. — Et l'ami Bazile avec lui!

BAZILE. — Ah! qu'est-ce que j'aperçois!

FIGARO. — Eh, par quel hasard, notre ami?...

BAZILE. — Par quel accident, messieurs?...

LE NOTAIRE. — Sont-ce là les futurs conjoints?

LE COMTE. — Oui, monsieur. Vous deviez unir la señora Rosine et moi cette nuit, chez le barbier Figaro; mais nous avons préféré cette maison pour des raisons que vous saurez. Avez-vous notre contrat?

LE NOTAIRE. — J'ai donc l'honneur de parler à Son Excellence monsieur le comte Almaviva?

FIGARO. — Précisément.

BAZILE, à part. — Si c'est pour cela qu'il m'a donné le passe-partout...

LE NOTAIRE. — C'est que j'ai deux contrats de mariage, monseigneur; ne confondons point : voici le vôtre, et c'est ici celui du seigneur Bartholo, avec la señora... Rosine aussi? Les demoiselles, apparemment, sont deux sœurs qui portent le même nom?

LE COMTE. — Signons toujours. Don Bazile voudra bien nous servir de second témoin. (Ils signent.)

BAZILE. — Mais, votre Excellence... je ne comprends pas...

LE COMTE. — Mon maître Bazile, un rien vous embarrasse, et tout vous étonne.

BAZILE. — Monseigneur... mais si le docteur...

LE COMTE, lui jetant une bourse. — Vous faites l'enfant! Signez donc vite.

BAZILE, étonné. — Ah! ah!

FIGARO. — Où donc est la difficulté de signer?

BAZILE, pesant la bourse. — Il n'y en a plus; mais c'est que moi, quand j'ai donné ma parole une fois, il faut des motifs d'un grand poids... (Il signe.)

SCÈNE VIII. — BARTHOLO, UN ALCADE, DES ALGUAZILS, DES VALETS avec des flambeaux, ET LES ACTEURS PRÉCÉDENTS

BARTHOLO voit le comte baiser la main de Rosine, et Figaro qui embrasse grotesquement don Bazile; il crie en prenant le notaire à la gorge. — Rosine avec ces fripons! Arrêtez tout le monde. J'en tiens un au collet.

LE NOTAIRE. — C'est votre notaire.

BAZILE. — C'est votre notaire. Vous moquez-vous?

BARTHOLO. — Ah! don Bazile, eh! comment êtes vous ici?

BAZILE. — Mais plutôt vous, comment n'y êtes-vous pas?

L'ALCADE, montrant Figaro. — Un moment; je connais celui-ci. Que viens-tu faire en cette maison, à des heures indues?



LE NOTAIRE. — Sont-ce là les futurs conjoints?
(Dessin inédit de Slom.)

FIGARO. — Heure indue! monsieur voit bien qu'il est aussi près du matin que du soir. D'ailleurs, je suis de la compagnie de Son Excellence monseigneur le comte Almaviva.

BARTHOLO. — Almaviva!

L'ALCADE. — Ce ne sont pas des voleurs?

BARTHOLO. — Laissons cela. Partout ailleurs, monsieur le comte, je suis le serviteur de Votre Excellence; mais vous sentez que la supériorité du rang est ici sans force. Ayez s'il vous plaît, la bonté de vous retirer.

LE COMTE. — Oui, le rang doit être ici sans force; mais ce qui en a beaucoup, est la préférence que mademoiselle vient de m'accorder sur vous, en se donnant à moi volontairement.

BARTHOLO. — Que dit-il, Rosine?

ROSINE. — Il dit vrai. D'où naît votre étonnement? Ne devais-je pas, cette nuit même, être vengée d'un trompeur? Je le suis.

BAZILE. — Quand je vous disais que c'était le comte lui-même, docteur?

BARTHOLO. — Que m'importe à moi? Plaisant mariage? Où sont les témoins?

LE NOTAIRE. — Il n'y manque rien. Je suis assisté de ces deux messieurs.

BARTHOLO. — Comment, Bazile!... vous avez signé?

BAZILE. — Que voulez-vous? Ce diable d'homme a toujours ses poches pleines d'arguments irrésistibles.

BARTHOLO. — Je me moque de ses arguments. J'userai de mon autorité.

LE COMTE. — Vous l'avez perdue en en abusant.

BARTHOLO. — La demoiselle est mineure.

FIGARO. — Elle vient de s'émanciper.

BARTHOLO. — Qui te parle à toi, maître fripon?

LE COMTE. — Mademoiselle est noble et belle; je suis homme de qualité, jeune et riche; elle est ma femme : à ce titre qui nous honore également, prétend-on me la disputer?

BARTHOLO. — Jamais on ne l'ôtera de mes mains.

LE COMTE. — Elle n'est plus en votre pouvoir. Je la mets sous l'autorité des lois; et monsieur, que vous avez amené vous-même, la protégera contre la violence que vous voulez lui faire. Les vrais magistrats sont les soutiens de tous ceux qu'on opprime.

L'ALCADE. — Certainement. Et cette inutile résistance au plus honorable mariage indique assez sa frayeur sur la mauvaise administration des biens de sa pupille, dont il faudra qu'il rende compte.

LE COMTE. — Ah! qu'il consente à tout et je ne lui demande rien.

FIGARO. — Que la quittance de mes cent écus; ne perdons pas la tête.

BARTHOLO, irrité. — Ils étaient tous contre moi... je me suis fourré la tête dans un guèpier!

BAZILE. — Quel guèpier? Ne pouvant avoir la femme, calculez, docteur, que l'argent vous reste, et oui, vous reste.

BARTHOLO. — Eh! laissez-moi donc en repos, Bazile! Vous ne songez qu'à l'argent. Je me soucie bien de l'argent, moi! A la bonne heure, je le garde; mais croyez-vous que ce soit le motif qui me détermine? (Il signe.)

FIGARO, riant. — Ah! ah! ah! monseigneur, ils sont de la même famille.

LE NOTAIRE. — Mais messieurs, je n'y comprends plus rièn. Est-ce qu'elles ne sont pas deux demoiselles qui portent le même nom?

FIGARO. — Non, monsieur, elles ne sont qu'une.

BARTHOLO, se désolant. — Et moi qui leur ai enlevé l'échelle pour que le mariage fût plus sûr! Ah! je me suis perdu faute de soins.

FIGARO. — Faute de sens. Mais soyons vrais, docteur : quand la jeunesse et l'amour sont d'accord pour tromper un vieillard, tout ce qu'il fait pour l'empêcher peut bien s'appeler à bon droit la *précaution inutile.*

LE
MARIAGE DE FIGARO

PRÉFACE

DU MARIAGE DE FIGARO

En écrivant cette préface, mon but n'est pas de rechercher oiseusement si j'ai mis au théâtre une pièce bonne ou mauvaise il n'est plus temps pour moi : mais d'examiner scrupuleusement (et je le dois toujours) si j'ai fait une œuvre blâmable.

Personne n'étant tenu de faire une comédie qui ressemble aux autres, si je me suis écarté d'un chemin trop battu, pour des raisons qui m'ont paru solides, ira-t-on me juger, comme l'ont fait messieurs tels, sur des règles qui ne sont pas les miennes? Imprimer puérilement que je reporte l'art à son enfance, parce que j'entreprends de frayer un nouveau sentier à cet art dont la loi première, et peut-être la seule, est d'amuser en instruisant? Mais ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

Il y a souvent très loin du mal que l'on dit d'un ouvrage à celui qu'on en pense. Le trait qui nous poursuit, le mot qui importune reste enseveli dans le cœur, pendant que la bouche se venge en blâmant presque tout le reste : de sorte qu'on peut regarder comme un point établi au théâtre, qu'en fait de reproche à l'auteur, ce qui nous affecte le plus est ce dont on parle le moins.

Il est peut-être utile de dévoiler, aux yeux de tous, ce double aspect des comédies; et j'aurai fait encore un bon usage de la mienne, si je parviens, en la scrutant, à fixer l'opinion publique sur ce qu'on doit entendre par ces mots : Qu'est-ce que LA DÉCENCE THÉATRALE?

A force de nous montrer délicats, fins connaisseurs, et d'affecter, comme j'ai dit autre part, l'hypocrisie de la décence auprès du relâchement des mœurs, nous devenons des êtres nuls, incapables

de s'amuser et de juger de ce qui leur convient : faut-il le dire enfin? des bégueules rassasiées qui ne savent plus ce qu'elles veulent, ni ce qu'elles doivent aimer ou rejeter. Déjà ces mots si rebattus, *bon ton*, *bonne compagnie*, toujours ajustés au niveau de chaque insipide coterie, et dont la latitude est si grande qu'on ne sait où ils commencent et finissent, ont détruit la franche et vraie gaieté qui distinguait de tout autre le comique de notre nation.

Ajoutez-y le pédantesque abus de ces autres grands mots, *décence et bonnes mœurs*, qui donnent un air si important, si supérieur, que nos jugeurs de comédies seraient désolés de n'avoir pas à les prononcer sur toutes les pièces de théâtre, et vous connaîtrez à peu près ce qui garrotte le génie, intimide tous les auteurs, et porte un coup mortel à la vigueur de l'intrigue, sans laquelle il n'y a pourtant que du bel esprit à la glace et des comédies de quatre jours.

Enfin, pour dernier mal, tous les états de la société sont parvenus à se soustraire à la censure dramatique : on ne pourrait mettre au théâtre *les Plaideurs* de Racine, sans entendre aujourd'hui les *Dandins* et les *Brid'oisons*, même des gens plus éclairés, s'écrier qu'il n'y a plus ni mœurs, ni respect pour les magistrats.

On ne ferait point le *Turcaret*, sans avoir à l'instant sur les bras fermes, sous-fermes, traites et gabelles, droits réunis, tailles, taillons, le trop-plein, le trop-bu, tous les impositeurs royaux. Il est vrai qu'aujourd'hui *Turcaret* n'a plus de modèles. On l'offrirait sous d'autres traits; l'obstacle resterait le même.

On ne jouerait point *les Fâcheux*, *les Marquis*, *les Emprunteurs* de Molière, sans révolter à la fois la haute, la moyenne, la moderne et l'antique noblesse. Ses *Femmes savantes* irriteraient nos féminins bureaux d'esprit. Mais quel calculateur peut évaluer la force et la longueur du levier qu'il faudrait, de nos jours, pour élever jusqu'au théâtre l'œuvre sublime du *Tartufe*? Aussi l'auteur qui se compromet avec le public *pour l'amuser ou pour l'instruire*, au lieu d'intriguer à son choix son ouvrage, est-il obligé de tourniller dans des incidents impossibles, de persifler au lieu de rire, et de prendre ses modèles hors de la société, crainte de se trouver mille ennemis, dont il ne connaissait aucun en composant son triste drame.

J'ai donc réfléchi que si quelque homme courageux ne secouait pas toute cette poussière, bientôt l'ennui des pièces françaises porterait la nation au frivole opéra comique, et plus loin encore, aux boulevards, à ce ramas infect de tréteaux élevés à notre honte, où la décente liberté, bannie du théâtre français, se change en

une licence effrénée; où la jeunesse va se nourrir de grossières inepties, et perdre, avec ses mœurs, le goût de la décence et des chefs-d'œuvre de nos maîtres. J'ai tenté d'être cet homme; et si je n'ai pas mis plus de talent à mes ouvrages, au moins mon intention s'est-elle manifestée dans tous.

J'ai pensé, je pense encore, qu'on n'obtient ni grand pathétique, ni profonde moralité, ni bon et vrai comique au théâtre, sans des situations fortes, et qui naissent toujours d'une disconvenance sociale dans le sujet qu'on veut traiter. L'auteur tragique, hardi dans ses moyens, ose admettre le crime atroce, les conspirations, l'usurpation du trône, le meurtre, l'empoisonnement, l'inceste dans *Œdipe* et *Phèdre*; le fratricide dans *Vendôme*; le parricide dans *Mahomet*; le régicide dans *Macbeth*, etc., etc. La comédie, moins audacieuse, n'excède pas les disconvenances, parce que ses tableaux sont tirés de nos mœurs; ses sujets, de la société. Mais comment frapper sur l'avarice, à moins de mettre en scène un méprisable avare? démasquer l'hypocrisie, sans montrer, comme *Orgon* dans le *Tartufe*, un abominable hypocrite, *épousant sa fille et convoitant sa femme*? un homme à bonnes fortunes, sans le faire parcourir un cercle entier de femmes galantes? un joueur effréné, sans l'envelopper de fripons, s'il ne l'est pas déjà lui-même?

Tous ces gens-là sont loin d'être vertueux; l'auteur ne les donne pas pour tels : il n'est le patron d'aucun d'eux, il est le peintre de leurs vices. Et parce que le lion est féroce, le loup vorace et glouton, le renard rusé, cauteleux, la fable est-elle sans moralité? Quand l'auteur la dirige contre un sot que la louange enivre, il fait choir du bec du corbeau le fromage dans la gueule du renard, sa moralité est remplie : s'il la tournait contre le bas flatteur, il finirait son apologue ainsi : *Le renard s'en saisit, le dévore; mais le fromage était empoisonné.* La fable est une comédie légère, et toute comédie n'est qu'un long apologue : leur différence est que, dans la fable, les animaux ont de l'esprit, et que, dans notre comédie, les hommes sont souvent des bêtes, et, qui pis est, des bêtes méchantes.

Ainsi, lorsque *Molière*, qui fut si tourmenté par les sots, donne à l'*Avare* un fils prodigue et vicieux qui lui vole sa cassette et l'injurie en face, est-ce des vertus ou des vices qu'il tire sa moralité? Que lui importent ces fantômes? c'est vous qu'il entend corriger. Il est vrai que les afficheurs et balayeurs littéraires de son temps ne manquèrent pas d'apprendre au bon public combien tout cela était horrible! Il est aussi prouvé que des envieux très importants ou des importants très envieux, se déchaînèrent contre lui. Voyez le sévère *Boileau*, dans son épître au

grand *Racine*, venger son ami qui n'est plus, en rappelant ainsi les faits :

> L'ignorance et l'erreur, à ces naissantes pièces,
> En habits de marquis, en robes de comtesses,
> Venaient pour diffamer son chef-d'œuvre nouveau,
> Et secouaient la tête à l'endroit le plus beau.
> Le commandeur voulait la scène plus exacte :
> Le vicomte, indigné, sortait au second acte :
> L'un, défenseur zélé des dévots mis en jeu,
> Pour prix de ses bons mots, le condamnait au feu :
> L'autre, fougueux marquis, lui déclarant la guerre,
> Voulait venger la cour immolée au parterre.

On voit même dans un placet de *Molière* à *Louis XIV*, qui fut si grand en protégeant les arts, et sans le goût éclairé duquel notre théâtre n'aurait pas un seul chef-d'œuvre de *Molière* ; on voit ce philosophe auteur se plaindre amèrement au roi que, pour avoir démasqué les hypocrites, ils imprimaient partout qu'il était *un libertin*; *un impie, un athée, un démon vêtu de chair, habillé en homme* ; et cela s'imprimait avec APPROBATION ET PRIVILÈGE de ce roi qui le protégeait : rien là-dessus n'est empiré.

Mais parce que les personnages d'une pièce s'y montrent sous des mœurs vicieuses, faut-il les bannir de la scène? Que poursuivrait-on au théâtre? les travers et les ridicules? cela vaut bien la peine d'écrire! ils sont chez nous comme les modes : on ne s'en corrige point, on en change.

Les vices, les abus, voilà ce qui ne change point, mais se déguise en mille formes sous le masque des mœurs dominantes : leur arracher ce masque et les montrer à découvert, telle est la noble tâche de l'homme qui se voue au théâtre. Soit qu'il moralise en riant, soit qu'il pleure en moralisant, Héraclite ou Démocrite, il n'a pas un autre devoir. Malheur à lui, s'il s'en écarte! On ne peut corriger les hommes qu'en les faisant voir tels qu'ils sont. La comédie utile et véridique n'est point un éloge menteur, un vain discours d'académie.

Mais gardons-nous bien de confondre cette critique générale, un des plus nobles buts de l'art, avec la satire odieuse et personnelle : l'avantage de la première est de corriger sans blesser. Faites prononcer au théâtre, par l'homme juste, aigri de l'horrible abus des bienfaits, *tous les hommes sont des ingrats* : quoique chacun soit bien près de penser comme lui, personne ne s'offensera. Ne pouvant y avoir un ingrat sans qu'il existe un bienfaiteur, ce reproche même établit une balance égale entre les bons et mau-

vais cœurs; on le sent, et cela console. Que si l'humoriste répond *qu'un bienfaiteur fait cent ingrats*, on répliquera justement qu'*il n'y a peut-être pas un ingrat qui n'ait été plusieurs fois bienfaiteur* : et cela console encore. Et c'est ainsi qu'en généralisant, la critique la plus amère porte du fruit, sans nous blesser, quand la satire personnelle, aussi stérile que funeste, blesse toujours et ne produit jamais. Je hais partout cette dernière, et je la crois un si punissable abus, que j'ai plusieurs fois d'office invoqué la vigilance du magistrat, pour empêcher que le théâtre ne devînt une arène de gladiateurs, où le puissant se crût en droit de faire exercer ses vengeances par les plumes vénales, et malheureusement trop communes, qui mettent leur bassesse à l'enchère.

N'ont-ils donc pas assez, ces grands, des mille et un feuillistes, faiseurs de bulletins, afficheurs, pour y trier les plus mauvais, en choisir un bien lâche, et dénigrer qui les offusque? On tolère un si léger mal, parce qu'il est sans conséquence, et que la vermine éphémère démange un instant et périt; mais le théâtre est un géant qui blesse à mort tout ce qu'il frappe. On doit réserver ses grands coups pour les abus et pour les maux publics.

Ce n'est donc ni le vice, ni les incidents qu'il amène, qui font l'indécence théâtrale; mais le défaut de leçons et de moralité. Si l'auteur, ou faible ou timide, n'ose en tirer de son sujet, voilà ce qui rend sa pièce équivoque ou vicieuse.

Lorsque je mis *Eugénie* au théâtre (et il faut bien que je cite, puisque c'est toujours moi qu'on attaque), lorsque je mis *Eugénie* au théâtre, tous nos jurés-crieurs à la décence jetaient des flammes dans les foyers sur ce que j'avais osé montrer un seigneur libertin, habillant ses valets en prêtres, et feignant d'épouser une jeune personne qui paraît enceinte au théâtre, sans avoir été mariée.

Malgré leurs cris, la pièce a été jugée, sinon le meilleur, au moins le plus moral des drames, constamment jouée sur tous les théâtres, et traduite dans toutes les langues. Les bons esprits ont vu que la moralité, que l'intérêt y naissaient entièrement de l'abus qu'un homme puissant et vicieux fait de son nom, de son crédit, pour tourmenter une faible fille, sans appui, trompée, vertueuse et délaissée. Ainsi tout ce que l'ouvrage a d'utile et de bon naît du courage qu'eut l'auteur d'oser porter la disconvenance sociale au plus haut point de liberté.

Depuis, j'ai fait les *Deux Amis*, pièce dans laquelle un père avoue à sa prétendue nièce qu'elle est sa fille illégitime. Ce drame est aussi très moral, parce qu'à travers les sacrifices de la plus parfaite amitié, l'auteur s'attache à y montrer les devoirs qu'impose la nature sur les fruits d'un ancien amour, que la rigoureuse

dureté des convenances sociales, ou plutôt leur abus, laisse trop souvent sans appui.

Entre autres critiques de la pièce, j'entendis dans une loge, auprès de celle que j'occupais, un jeune *important* de la cour qui disait gaiement à des dames : « L'auteur, sans doute, est un garçon fripier qui ne voit rien de plus élevé que des commis des fermes et des marchands d'étoffes; et c'est au fond d'un magasin qu'il va chercher les nobles amis qu'il traduit à la scène française! » Hélas! monsieur, lui dis-je en m'avançant, il a fallu du moins les prendre où il n'est pas impossible de les supposer. Vous ririez bien plus de l'auteur, s'il eût tiré deux vrais amis de l'Œil-de-bœuf ou des carrosses? Il faut un peu de vraisemblance, même dans les actes vertueux.

Me livrant à mon gai caractère, j'ai depuis tenté, dans le *Barbier de Séville*, de ramener au théâtre l'ancienne et franche gaieté, en l'alliant avec le ton léger de notre plaisanterie actuelle; mais comme cela même était une espèce de nouveauté, la pièce fut vivement poursuivie. Il semblait que j'eusse ébranlé l'État; l'excès des précautions qu'on prit, et des cris qu'on fit contre moi, décela surtout la frayeur que certains vicieux de ce temps avaient de s'y voir démasqués. La pièce fut censurée quatre fois, cartonnée trois fois sur l'affiche, à l'instant d'être jouée, dénoncée même au parlement d'alors; et moi, frappé de ce tumulte, je persistais à demander que le public restât le juge de ce que j'avais destiné à l'amusement du public.

Je l'obtins au bout de trois ans; après les clameurs, les éloges; et chacun me disait tout bas : Faites nous donc des pièces de ce genre, puisqu'il n'y a plus que vous qui osiez rire en face.

Un auteur désolé par la cabale et les criards, mais qui voit sa pièce marcher, reprend courage; et c'est ce que j'ai fait. Feu M. le prince de *Conti*, de patriotique mémoire (car en frappant l'air de son nom, l'on sent vibrer le vieux mot *patrie*), feu M. le prince de *Conti*, donc, me porta le défi public de mettre au théâtre ma préface du *Barbier*, plus gaie, disait-il, que la pièce, et d'y montrer la famille de *Figaro*, que j'indiquais dans cette préface. « Monseigneur, lui répondis-je, si je mettais une seconde fois ce caractère sur la scène, comme je le montrerais plus âgé, qu'il en saurait quelque peu davantage, ce serait bien un autre bruit; et qui sait s'il verrait le jour? » Cependant, par respect, j'acceptai le défi; je composai cette *Folle Journée*, qui cause aujourd'hui la rumeur. Il daigna la voir le premier. C'était un homme d'un grand caractère, un prince auguste, un esprit noble et fier : le dirais-je? il en fut content.

Mais quel piège, hélas! j'ai tendu au jugement de nos critiques

en appelant ma comédie du vain nom de *Folle Journée*! Mon objet était bien de lui ôter quelque importance; mais je ne savais pas encore à quel point un changement d'annonce peut égarer tous les esprits. En lui laissant son véritable titre, on eût lu l'*Époux suborneur*. C'était pour eux une autre piste; on me courait différemment. Mais ce nom de *Folle Journée* les a mis à cent lieues de moi : ils n'ont plus rien vu dans l'ouvrage que ce qui n'y sera jamais; et cette remarque un peu sévère, sur la facilité de prendre le change, a plus d'étendue qu'on ne croit. Au lieu du nom de *Georges Dandin*, Si *Molière* eût appelé son drame la *Sottise des alliances*, il eût porté bien plus de fruit; si *Regnard* eût nommé son *Légataire* la *Punition du célibat*, la pièce nous eût fait frémir. Ce à quoi il ne songea pas, je l'ai fait avec réflexion. Mais qu'on ferait un beau chapitre sur tous les jugements des hommes et la morale du théâtre, et qu'on pourrait intituler *de l'Influence de l'affiche!*

Quoi qu'il en soit, *la Folle Journée* resta cinq ans au portefeuille; les comédiens ont su que je l'avais, ils me l'ont enfin arrachée. S'ils ont bien ou mal fait pour eux, c'est ce qu'on a pu voir depuis. Soit que la difficulté de la rendre excitât leur émulation, soit qu'ils sentissent avec le public que pour lui plaire en comédie il fallait de nouveaux efforts, jamais pièce aussi difficile n'a été jouée avec autant d'ensemble; et si l'auteur (comme on le dit) est resté au-dessous de lui-même, il n'y a pas un seul acteur dont cet ouvrage n'ait établi, augmenté ou confirmé la réputation. Mais revenons à sa lecture, à l'adoption des comédiens.

Sur l'éloge outré qu'ils en firent, toutes les sociétés voulurent le connaître, et dès lors il fallut me faire des querelles de toute espèce, ou céder aux instances universelles. Dès lors aussi les grands ennemis de l'auteur ne manquèrent pas de répandre à la cour qu'il blessait dans cet ouvrage, d'ailleurs *un tissu de bêtises*, la religion, le gouvernement, tous les états de la société, les bonnes mœurs; et qu'enfin la vertu y était opprimée et le vice triomphant, *comme de raison* ajoutait-on. Si les graves messieurs qui l'ont tant répété me font l'honneur de lire cette préface, ils y verront au moins que j'ai cité bien juste; et la bourgeoise intégrité que je mets à mes citations n'en fera que mieux ressortir la noble infidélité des leurs.

Ainsi, dans *le Barbier de Séville*, je n'avais qu'ébranlé l'État; dans ce nouvel essai, plus infâme et plus séditieux, je le renversais de fond en comble. Il n'y avait plus rien de sacré, si l'on permettait cet ouvrage. On abusait l'autorité par les plus insidieux rapports; on cabalait auprès des corps puissants; on alarmait les dames timorées; on me faisait des ennemis sur le prie-Dieu des

oratoires : et moi, selon les hommes et les lieux, je repoussais la basse intrigue par mon excessive patience, par la roideur de mon respect, l'obstination de ma docilité; par la raison, quand on voulait l'entendre.

Ce combat a duré quatre ans. Ajoutez-les aux cinq du portefeuille : que reste-t-il des allusions qu'on s'efforce à voir dans l'ouvrage? Hélas! quand il fut composé, tout ce qui fleurit aujourd'hui n'avait pas même encore germé : c'était tout un autre univers.

Pendant ces quatre ans de débat, je ne demandais qu'un censeur! on m'en accorda cinq ou six. Que virent-ils dans l'ouvrage, objet d'un tel déchaînement? La plus badine des intrigues. Un grand seigneur espagnol, amoureux d'une jeune fille qu'il veut séduire, et les efforts que cette fiancée, celui qu'elle doit épouser, et la femme du seigneur, réunissent pour faire échouer dans son dessein un maître absolu, que son rang, sa fortune et sa prodigalité rendent tout puissant pour l'accomplir. Voilà tout, rien de plus. La pièce est sous vos yeux.

D'où naissent donc ces cris perçants? De ce qu'au lieu de poursuivre un seul caractère vicieux, comme le joueur, l'ambitieux, l'avare, ou l'hypocrite, ce qui ne lui eût mis sur les bras qu'une seule classe d'ennemis, l'auteur a profité d'une composition légère, ou plutôt a formé son plan de façon à y faire entrer la critique d'une foule d'abus qui désolent la société. Mais comme ce n'est pas là ce qui gâte un ouvrage aux yeux du censeur éclairé, tous, en l'approuvant, l'ont réclamé pour le théâtre. Il a donc fallu l'y souffrir : alors les grands du monde ont vu jouer avec scandale

Cette pièce où l'on peint un insolent valet
Disputant sans pudeur son épouse à son maître.

M. GUDIN.

Oh! que j'ai de regrets de n'avoir pas fait de ce sujet moral une tragédie bien sanguinaire! Mettant un poignard à la main de l'époux outragé, que je n'aurais pas nommé *Figaro*, dans sa jalouse fureur je lui aurais fait noblement poignarder le puissant vicieux; et comme il aurait vengé son honneur dans des vers carrés, bien ronflants, et que mon jaloux, tout au moins général d'armée, aurait eu pour rival quelque tyran bien horrible, et régnant au plus mal sur un peuple désolé; tout cela, très loin de nos mœurs, n'aurait, je crois, blessé personne; on eût crié *bravo! ouvrage bien moral!* Nous étions sauvés, moi et mon *Figaro* sauvage.

Mais ne voulant qu'amuser nos Français et non faire ruisseler les larmes de leurs épouses, de mon coupable amant j'ai fait un

jeune seigneur de ce temps-là. Mais qu'oserait-on dire au théâtre d'un seigneur, sans les offenser tous, sinon de lui reprocher son trop de galanterie? N'est-ce pas là le défaut le moins contesté par eux-mêmes? J'en vois beaucoup d'ici rougir modestement (et c'est un noble effort) en convenant que j'ai raison.

Voulant donc faire le mien coupable, j'ai eu le respect généreux de ne lui prêter aucun des vices du peuple. Direz-vous que je ne le pouvais pas, que c'eût été blesser toutes les vraisemblances? Concluez donc en faveur de ma pièce, puisque enfin je ne l'ai pas fait.

Le défaut même dont je l'accuse n'aurait produit aucun mouvement comique, si je ne lui avais gaiement opposé l'homme le plus dégourdi de sa nation, *le véritable Figaro*, qui, tout en défendant *Suzanne*, sa propriété, se moque des projets de son maître, et s'indigne très plaisamment qu'il ose jouter de ruse avec lui, maître passé dans ce genre d'escrime.

Ainsi, d'une lutte assez vive entre l'abus de la puissance, l'oubli des principes, la prodigalité, l'occasion, tout ce que la séduction a de plus entraînant, et le feu, l'esprit, les ressources que l'infériorité piquée au jeu peut opposer à cette attaque, il naît dans ma pièce un jeu plaisant d'intrigue, où l'*époux suborneur*, contrarié, lassé, harassé, toujours arrêté dans ses vues, est obligé, trois fois dans cette journée, de tomber aux pieds de sa femme, qui, bonne, indulgente et sensible, finit par lui pardonner : c'est ce quelles font toujours. Qu'a donc cette moralité de blâmable, messieurs?

La trouvez-vous un peu badine pour le ton grave que je prends? Accueillez-en une plus sévère qui blesse vos yeux dans l'ouvrage, quoique vous ne l'y cherchiez pas : c'est qu'un seigneur assez vicieux pour vouloir prostituer à ses caprices tout ce qui lui est subordonné, pour se jouer, dans ses domaines de la pudicité de toutes ses jeunes vassales, doit finir, comme celui-ci, par être la risée de ses valets. Et c'est ce que l'auteur a très fortement prononcé, lorsqu'en fureur, au cinquième acte, *Almaviva*, croyant confondre une femme infidèle, montre à son jardinier un cabinet, en lui criant : « *Entres-y, toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré* » ; et que celui-ci lui répond : « *Il y a, parguienne, une bonne Providence! Vous en avez tant fait dans le pays, qu'il faut bien aussi qu'à votre tour...*

Cette profonde moralité se fait sentir dans tout l'ouvrage; et s'il convenait à l'auteur de démontrer aux adversaires qu'à travers sa forte leçon il a porté la considération pour la dignité du coupable plus loin qu'on ne devait l'attendre de la fermeté de son pinceau, je leur ferais remarquer que, croisé dans tous ses projets,

le comte *Almaviva* se voit toujours humilié, sans être jamais avili.

En effet, si la comtesse usait de ruse pour aveugler sa jalousie dans le dessein de le trahir, devenue coupable elle-même, elle ne pourrait mettre à ses pieds son époux sans le dégrader à nos yeux. La vicieuse intention de l'épouse brisant un lien respecté, l'on reprocherait justement à l'auteur d'avoir tracé des mœurs blâmables : car nos jugements sur les mœurs se rapportent toujours aux femmes; on n'estime pas assez les hommes pour tant exiger d'eux sur ce point délicat. Mais, loin qu'elle ait ce vil projet, ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage est que nul ne veut faire une tromperie au comte, mais seulement l'empêcher d'en faire à tout le monde. C'est la pureté des motifs qui sauve ici les moyens du reproche; et de cela seul que la comtesse ne veut que ramener son mari, toutes les confusions qu'il éprouve sont certainement très morales; aucune n'est avilissante.

Pour que cette vérité vous frappe davantage, l'auteur oppose à ce mari peu délicat la plus vertueuse des femmes, par goût et par principes.

Abandonnée d'un époux trop aimé, quand l'expose-t-on à vos regards? Dans le moment critique où sa bienveillance pour un aimable enfant, son filleul, peut devenir un goût dangereux, si elle permet au ressentiment qui l'appuie de prendre trop d'empire sur elle. C'est pour mieux faire ressortir l'amour vrai du devoir, que l'auteur la met un moment aux prises avec un goût naissant qui le combat. Oh! combien on s'est étayé de ce léger mouvement dramatique pour nous accuser d'indécence! On accorde à la tragédie que toutes les reines, les princesses, aient des passions bien allumées qu'elles combattent plus ou moins; et l'on ne souffre pas que, dans la comédie, une femme ordinaire puisse lutter contre la moindre faiblesse! O grande *influence de l'affiche*! jugement sûr et conséquent! Avec la différence du genre, on blâme ici ce qu'on approuvait là. Et cependant, en ces deux cas, c'est toujours le même principe : point de vertu sans sacrifice.

J'ose en appeler à vous, jeunes infortunées que votre malheur attache à des *Almaviva*! distingueriez-vous toujours votre vertu de vos chagrins, si quelque intérêt importun, tendant trop à les dissiper, ne vous avertissait enfin qu'il est temps de combattre pour elle? Le chagrin de perdre un mari n'est pas ici ce qui nous touche : un regret aussi personnel est trop loin d'être une vertu. Ce qui nous plaît dans la comtesse, c'est de la voir lutter franchement contre un goût naissant qu'elle blâme, et des ressentiments légitimes. Les efforts qu'elle fait alors pour ramener son infidèle époux, mettant dans le plus heureux jour les deux sacrifices

pénibles de son goût et de sa colère, on n'a nul besoin d'y penser pour applaudir à son triomphe; elle est un modèle de vertu, l'exemple de son sexe et l'amour du nôtre.

Si cette métaphysique de l'honnêteté des scènes, si ce principe avoué de toute décence théâtrale n'a point frappé nos juges à la représentation, c'est vainement que j'en étendrais ici le développement et les conséquences : un tribunal d'iniquité n'écoute point les défenses de l'accusé qu'il est chargé de perdre; et ma comtesse n'est point traduite au parlement de la nation : c'est une commission qui la juge.

On a vu la légère esquisse de son aimable caractère dans la charmante pièce d'*Heureusement*. Le goût naissant que la jeune femme éprouve pour son petit cousin l'officier n'y parut blâmable à personne, quoique la tournure des scènes pût laisser à penser que la soirée eût fini d'autre manière, si l'époux ne fût pas rentré, comme dit l'auteur, *heureusement*. Heureusement aussi l'on n'avait pas le projet de calomnier cet auteur : chacun se livre de bonne foi à ce doux intérêt qu'inspire une jeune femme honnête et sensible, qui réprime ses premiers goûts; et notez que, dans cette pièce, l'époux ne paraît qu'un peu sot; dans la mienne il est infidèle : ma comtesse a plus de mérite.

Aussi, dans l'ouvrage que je défends, le plus véritable intérêt se porte-t-il sur la comtesse; le reste est dans le même esprit.

Pourquoi *Suzanne* la camariste, spirituelle, adroite et rieuse, a-t-elle aussi le droit de nous intéresser? C'est qu'attaquée par un séducteur puissant, avec plus d'avantage qu'il n'en faudrait pour vaincre une fille de son état, elle n'hésite pas à confier les intentions du comte aux deux personnes les plus intéressées à bien surveiller sa conduite : sa maîtresse et son fiancé. C'est que, dans tout son rôle, presque le plus long de la pièce, il n'y a pas une phrase, un mot, qui ne respire la sagesse et l'attachement à ses devoirs : la seule ruse qu'elle se permette est en faveur de sa maîtresse, à qui son dévouement est cher, et dont tous les vœux sont honnêtes.

Pourquoi, dans ses libertés sur son maître, *Figaro* m'amuse-t-il, au lieu de m'indigner? C'est que, l'opposé des valets, il n'est pas, et vous le savez, le malhonnête homme de la pièce : en le voyant forcé, par son état, de repousser l'insulte avec adresse, on lui pardonne tout, dès qu'on sait qu'il ne ruse avec son seigneur que pour garantir ce qu'il aime et sauver sa propriété.

Donc, hors le comte et ses agents, chacun fait dans la pièce à peu près ce qu'il doit. Si vous les croyez malhonnêtes parce qu'ils disent du mal les uns des autres, c'est une règle très fautive. Voyez nos honnêtes gens du siècle : on passe la vie à ne faire autre

chose! Il est même tellement reçu de déchirer sans pitié les absents, que moi, qui les défends toujours, j'entends murmurer très souvent : « Quel diable d'homme, et qu'il est contrariant! il dit du bien de tout le monde! »

Est-ce mon page, enfin, qui vous scandalise? et l'immoralité qu'on reproche au fond de l'ouvrage serait-elle dans l'accessoire? O censeurs délicats, beaux-esprits sans fatigue, inquisiteurs pour la morale, qui condamnez en un clin d'œil les réflexions de cinq années, soyez justes une fois, sans tirer à conséquence! Un enfant de treize ans, aux premiers battements du cœur cherchant tout sans rien démêler, idolâtre, ainsi qu'on l'est à cet âge heureux, d'un objet céleste pour lui, dont le hasard fit sa marraine, est il un sujet de scandale? Aimé de tout le monde au château, vif, espiègle et brûlant comme tous les enfants spirituels, par son agitation extrême il dérange dix fois, sans le vouloir, les coupables projets du comte. Jeune adepte de la nature, tout ce qu'il voit a droit de l'agiter : peut-être il n'est plus un enfant, mais il n'est pas encore un homme; et c'est le moment que j'ai choisi pour qu'il obtînt de l'intérêt, sans forcer personne à rougir. Ce qu'il éprouve innocemment, il l'inspire partout de même. Direz-vous qu'on l'aime d'amour? Censeurs, ce n'est pas là le mot. Vous êtes trop éclairés pour ignorer que l'amour, même le plus pur, a un motif intéressé : on ne l'aime donc pas encore ; on sent qu'un jour on l'aimera. Et c'est ce que l'auteur a mis avec gaieté dans la bouche de *Suzanne*, quand elle dit à cet enfant : *Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!...*

Pour lui imprimer plus fortement le caractère de l'enfance, nous le faisons exprès tutoyer par *Figaro*. Supposez-lui deux ans de plus, quel valet dans le château prendrait ces libertés? Voyez-le à la fin de son rôle; à peine a-t-il un habit d'officier qu'il porte la main à l'épée aux premières railleries du comte sur le quiproquo d'un soufflet. Il sera fier, notre étourdi! mais c'est un enfant, rien de plus. N'ai-je pas vu nos dames, dans les loges, aimer mon page à la folie? Que lui voulaient-elles? hélas! rien : c'était de l'intérêt aussi ; mais, comme celui de la comtesse, un pur et naïf intérêt... un intérêt... sans intérêt.

Mais est-ce la personne du page ou la conscience du seigneur qui fait le tourment du dernier, toutes les fois que l'auteur les condamne à se rencontrer dans la pièce? Fixez ce léger aperçu, il peut vous mettre sur la voie ; ou plutôt apprenez de lui que cet enfant n'est amené que pour ajouter à la moralité de l'ouvrage, en vous montrant que l'homme le plus absolu chez lui, dès qu'il suit un projet coupable, peut être mis au désespoir par l'être le

moins important, par celui qui redoute le plus de se rencontrer sur sa route.

Quand mon page aura dix-huit ans, avec le caractère vif et bouillant que je lui ai donné, je serai coupable à mon tour si je le montre sur la scène. Mais à treize ans, qu'inspire-t-il? quelque chose de sensible et doux, qui n'est amitié ni amour, et qui tient un peu de tous deux.

J'aurais de la peine à faire croire à l'innocence de ces impressions, si nous vivions dans un siècle moins chaste, dans un de ces siècles de calcul, où, voulant tout prématuré comme les fruits de leurs serres chaudes, les grands mariaient leurs enfants à douze ans et faisaient plier la nature, la décence et le goût aux plus sordides convenances, en se hâtant surtout d'arracher de ces êtres non formés des enfants encore moins formables, dont le bonheur n'occupait personne, et qui n'étaient que le prétexte d'un certain trafic d'avantages qui n'avait nul rapport à eux, mais uniquement à leur nom. Heureusement nous en sommes bien loin : et le caractère de mon page, sans conséquence pour lui-même, en a une relative au comte, que le moraliste aperçoit, mais qui n'a pas encore frappé le grand commun de nos jugeurs.

Ainsi, dans cet ouvrage, chaque rôle important a quelque but moral. Le seul qui semble y déroger est le rôle de *Marceline*.

Coupable d'un ancien égarement dont son *Figaro* fut le fruit, elle devrait, dit-on, se voir au moins punie par la confusion de sa faute, lorsqu'elle reconnaît son fils. L'auteur eût pu en tirer une moralité plus profonde : dans les mœurs qu'il veut corriger, la faute d'une jeune fille séduite est celle des hommes et non la sienne. Pourquoi donc ne l'a-t-il pas fait?

Il l'a fait, censeurs raisonnables! Étudiez la scène suivante, qui faisait le nerf du troisième acte, et que les comédiens m'ont prié de retrancher, craignant qu'un morceau si sévère n'obscurcît la gaieté de l'action.

Quand *Molière* a bien humilié la coquette ou coquine du *Misanthrope* par la lecture publique de ses lettres à tous ses amants, il la laisse avilie sous les coups qu'il lui a portés : il a raison ; qu'en ferait-il? Vicieuse par goût et par choix, veuve aguerrie, femme de cour, sans aucune excuse d'erreur, et fléau d'un fort honnête homme, il l'abandonne à nos mépris, et telle est sa moralité. Quant à moi, saisissant l'aveu naïf de *Marceline* au moment de la reconnaissance, je montrais cette femme humiliée, et *Bartholo* qui la refuse, et *Figaro* leur fils commun, dirigeant l'attention publique sur les vrais fauteurs du désordre où l'on entraîne sans pitié toutes les jeunes filles du peuple, douées d'une jolie figure.

Telle est la marche de la scène.

BRID'OISON (parlant de Figaro qui vient de reconnaître sa mère en Marceline). — C'est clair : il ne l'épousera pas.

BARTHOLO. — Ni moi non plus.

MARCELINE. — Ni vous! Et votre fils? Vous m'aviez juré...

BARTHOLO. — J'étais fou. Si pareils souvenirs engageaient, on serait tenu d'épouser tout le monde.

BRID'OISON. — Et si l'on y regardait de si près, personne n'épouserait personne.

BARTHOLO. — Des fautes si connues! une jeunesse déplorable!

MARCELINE, s'échauffant par degrés. — Oui, déplorable, et plus qu'on ne croit! Je n'entends pas nier mes fautes; ce jour les a trop bien prouvées! Mais qu'il est dur de les expier après trente ans d'une vie modeste! J'étais née, moi, pour être sage, et je le suis devenue sitôt qu'on m'a permis d'user de ma raison. Mais dans l'âge des illusions, de l'inexpérience et des besoins, où les séducteurs nous assiègent pendant que la misère nous poignarde, que peut opposer une enfant à tant d'ennemis rassemblés? Tel nous juge ici sévèrement, qui peut-être en sa vie a perdu dix infortunées.

FIGARO. — Les plus coupables sont les moins généreux; c'est la règle.

MARCELINE, vivement. — Hommes plus qu'ingrats, qui flétrissez par le mépris les jouets de vos passions, vos victimes! c'est vous qu'il faut punir des erreurs de notre jeunesse : vous et vos magistrats si vains du droit de nous juger, et qui nous laissent enlever, par leur coupable négligence, tout honnête moyen de subsister! Est-il un seul état pour les malheureuses filles? Elles avaient un droit naturel à toute la parure des femmes; on y laisse former mille ouvriers de l'autre sexe.

FIGARO. — Ils font broder jusqu'aux soldats!

MARCELINE, exaltée. — Dans les rangs même plus élevés, les femmes n'obtiennent de vous qu'une considération dérisoire. Leurrées de respects apparents, dans une servitude réelle; traitées en mineures pour nos biens, punies en majeures pour nos fautes : Ah! sous tous les aspects, votre conduite avec nous fait horreur ou pitié.

FIGARO. — Elle a raison.

LE COMTE, à part. — Que trop raison.

BRID'OISON. — Elle a, mon-on Dieu, raison.

MARCELINE. — Mais que nous font, mon fils, les refus d'un homme injuste? Ne regarde pas d'où tu viens, vois où tu vas; cela seul importe à chacun. Dans quelques mois ta fiancée ne dépendra plus que d'elle-même; elle t'acceptera, j'en réponds : vis entre une épouse, une mère tendre, qui te chériront à qui mieux mieux.

Sois indulgent pour elles, heureux pour toi, mon fils! gai, libre et bon pour tout le monde, il ne manquera rien à ta mère.

FIGARO. — Tu parles d'or, maman, et je me tiens à ton avis. Qu'on est sot, en effet! il y a des mille et mille ans que le monde roule, et dans cet océan de durée, où j'ai par hasard attrapé quelques chétifs trente ans qui ne reviendront plus, j'irais me tourmenter pour savoir à qui je les dois! Tant pis pour qui s'en inquiète. Passer ainsi la vie à chamailler, c'est peser sur le collier sans relâche, comme les malheureux chevaux de la remonte des fleuves, qui ne reposent pas, même quand ils s'arrêtent, et qui tirent toujours, quoiqu'ils cessent de marcher. Nous attendrons. »

J'ai bien regretté ce morceau; et maintenant que la pièce est connue, si les comédiens avaient le courage de le restituer à ma prière, je pense que le public leur en saurait beaucoup de gré. Ils n'auraient plus même à répondre, comme je fus forcé de le faire à certains censeurs du beau monde, qui me reprochaient, à la lecture, de les intéresser pour une femme de mauvaises mœurs. — Non, messieurs, je n'en parle pas pour excuser ses mœurs, mais pour vous faire rougir des vôtres sur le point le plus destructeur de toute honnêteté publique, *la corruption des jeunes personnes*, et j'avais raison de le dire, que vous trouvez ma pièce trop gaie, parce qu'elle est souvent trop sévère. Il n'y a que façon de s'entendre.

— Mais votre *Figaro* est un soleil tournant, qui brûle, en jaillissant, les manchettes de tout le monde. — Tout le monde est exagéré. Qu'on me sache gré du moins s'il ne brûle pas aussi les doigts de ceux qui croient s'y reconnaître : au temps qui court, on a beau jeu sur cette matière au théâtre. M'est-il permis de composer en auteur qui sort du collège? de toujours faire rire des enfants, sans jamais rien dire à des hommes? Et ne devez-vous pas me passer un peu de morale en faveur de ma gaieté, comme on passe aux Français un peu de folie en faveur de leur raison?

Si je n'ai versé sur nos sottises qu'un peu de critique badine, ce n'est pas que je ne sache en former de plus sévères : quiconque a dit tout ce qu'il sait dans son ouvrage, y a mis plus que moi dans le mien. Mais je garde une foule d'idées qui me pressent pour un des sujets les plus moraux du théâtre, aujourd'hui sur mon chantier : *la Mère coupable*; et si le dégoût dont on m'abreuve me permet jamais de l'achever, mon projet étant d'y faire verser des larmes à toutes les femmes sensibles, j'élèverai mon langage à la hauteur de mes situations; j'y prodiguerai les traits de la plus austère morale, et je tonnerai fortement sur les vices que j'ai trop ménagés. Apprêtez-vous donc bien, messieurs, à me tourmenter de

nouveau : ma poitrine a déjà grondé; j'ai noirci beaucoup de papier au service de votre colère.

Et vous, honnêtes indifférents, qui jouissez de tout sans prendre parti sur rien; jeunes personnes modestes et timides, qui vous plaisez à ma *Folle journée* (et je n'entreprends sa défense que pour justifier votre goût), lorsque vous verrez dans le monde un de ces hommes tranchants critiquer vaguement la pièce, tout blâmer sans rien désigner, surtout la trouver indécente: examinez bien cet homme-là, sachez son rang, son état, son caractère, et vous connaîtrez sur-le-champ le mot qui l'a blessé dans l'ouvrage.

On sent bien que je ne parle pas de ces écumeurs littéraires qui vendent leurs bulletins ou leurs affiches à tant de liards le paragraphe. Ceux-là, comme l'*abbé Bazile*, peuvent calomnier; *ils médiraient, qu'on ne les croirait pas.*

Je parle moins encore de ces libellistes honteux qui n'ont trouvé d'autre moyen de satisfaire leur rage, l'assassinat étant trop dangereux, que de lancer, du cintre de nos salles, des vers infâmes contre l'auteur, pendant que l'on jouait sa pièce. Ils savent que je les connais : si j'avais eu dessein de les nommer, ç'aurait été au ministère public; leur supplice est de l'avoir craint, il suffit à mon ressentiment : mais on n'imaginera jamais jusqu'où ils ont osé élever les soupçons du public sur une aussi lâche épigramme! semblables à ces vils charlatans du pont Neuf, qui, pour accréditer leurs drogues, farcissent d'ordres, de cordons, le tableau qui leur sert d'enseigne.

Non, je cite nos importants, qui, blessés, on ne sait pourquoi, des critiques semées dans l'ouvrage, se chargent d'en dire du mal, sans cesser de venir aux noces.

C'est un plaisir assez piquant de les voir d'en bas au spectacle, dans le très plaisant embarras de n'oser montrer ni satisfaction ni colère; s'avançant sur le bord des loges, prêts à se moquer de l'auteur, et se retirant aussitôt pour celer un peu de grimace; emportés par un mot de la scène, et soudainement rembrunis par le pinceau du moraliste : au plus léger trait de gaieté jouer tristement les étonnés, prendre un air gauche en faisant les pudiques, et regardant les femmes dans les yeux, comme pour leur reprocher de soutenir un tel scandale; puis, aux grands applaudissements, lancer sur le public un regard méprisant, dont il est écrasé; toujours prêts à lui dire, comme ce courtisan dont parle *Molière*, lequel, outré du succès de l'*Ecole des femmes*, criait des balcons au public : *Ris donc, publis, ris donc*! En vérité, c'est un plaisir, et j'en ai joui bien des fois.

Celui-là m'en rappelle un autre. Le premier jour de *la Folle Journée*, on s'échauffait dans le foyer (même d'honnêtes plébéiens)

sur ce qu'ils nommaient spirituellement *mon audace.* Un petit vieillard sec et brusque, impatienté de tous ces cris, frappe le plancher de sa canne, et dit en s'en allant : *Nos Français sont comme les enfants qui braillent quand on les éberne.* Il avait du sens, ce vieillard! Peut-être on pouvait mieux parler : mais pour mieux penser, j'en défie.

Avec cette intention de tout blâmer, on conçoit que les traits les plus sensés ont été pris en mauvaise part. N'ai-je pas entendu vingt fois un murmure descendre des loges à cette réponse de *Figaro?*

LE COMTE. — *Une réputation détestable!*

FIGARO. *Et si je vaux mieux qu'elle! Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?*

Je dis, moi, qu'il n'y en a point; qu'il ne saurait y en avoir, à moins d'une exception bien rare. Un homme obscur ou peu connu peut valoir mieux que sa réputation, qui n'est que l'opinion d'autrui. Mais de même qu'un sot en place en paraît une fois plus sot parce qu'il ne peut plus rien cacher, de même un grand seigneur, l'homme élevé en dignités, que la fortune et sa naissance ont placé sur le grand théâtre, et qui, en entrant dans le monde, eut toutes les préventions pour lui, vaut toujours moins que sa réputation, s'il parvient à la rendre mauvaise. Une assertion si simple et si loin du sarcasme devait-elle exciter le murmure? Si son application paraît fâcheuse aux grands peu soigneux de leur gloire, en quel sens fait-elle épigramme sur ceux qui méritent nos respects? et quelle maxime plus juste au théâtre peut servir de frein aux puissants, et tenir lieu de leçon à ceux qui n'en reçoivent point d'autres?

« Non qu'il faille oublier (a dit un écrivain sévère, et je me plais à le citer parce que je suis de son avis), non qu'il faille oublier, dit-il, ce qu'on doit aux rangs élevés : il est juste au contraire que l'avantage de la naissance soit le moins contesté de tous, parce que ce bienfait gratuit de l'hérédité, relatif aux exploits, vertus ou qualités des aïeux de qui le reçut, ne peut aucunement blesser l'amour-propre de ceux auxquels il fut refusé ; parce que, dans une monarchie, si l'on ôtait les rangs intermédiaires, il y aurait trop loin du monarque aux sujets; bientôt on n'y verrait qu'un despote et des esclaves : le maintien d'une échelle graduée du laboureur au potentat intéresse également les hommes de tous les rangs, et peut-être est le plus ferme appui de la constitution monarchique. »

Mais quel auteur parlait ainsi ? qui faisait cette profession de foi sur la noblesse, dont on me suppose si loin ? C'était PIERRE-AUGUSTIN CARON DE BEAUMARCHAIS, plaidant par écrit au parlement

d'Aix, en 1778, une grande et sévère question qui décida bientôt de l'honneur d'un noble et du sien. Dans l'ouvrage que je défends, on n'attaque point les états, mais les abus de chaque état : les gens seuls qui s'en rendent coupables ont intérêt à le trouver mauvais. Voilà les rumeurs expliquées : mais quoi donc! les abus sont-ils devenus si sacrés, qu'on n'en puisse attaquer aucun sans lui trouver vingt défenseurs?

Un avocat célèbre, un magistrat respectable, iront-ils donc s'approprier le plaidoyer d'un *Bartholo*, le jugement d'un *Brid'oison*? Ce mot de *Figaro* sur l'indigne abus des plaidoiries de nos jours (*c'est dégrader le plus noble institut*) a bien montré le cas que je fais du noble métier d'avocat; et mon respect pour la magistrature ne sera pas plus suspecté quand on saura dans quelle école j'en ai recherché la leçon, quand on lira le morceau suivant, aussi tiré d'un moraliste, lequel, parlant des magistrats, s'exprime en ces termes formels :

« Quel homme aisé voudrait, pour le plus modique honoraire, faire le métier cruel de se lever à quatre heures, pour aller au palais tous les jours s'occuper, sous des formes prescrites, d'intérêts qui ne sont jamais les siens? d'éprouver sans cesse l'ennui de l'importunité, le dégoût des sollicitations, le bavardage des plaideurs, la monotonie des audiences, la fatigue des délibérations, et la contention d'esprit nécessaire aux prononcés des arrêts, s'il ne se croyait pas payé de cette vie laborieuse et pénible par l'estime et la considération publiques? Et cette estime est-elle autre chose qu'un jugement, qui n'est même aussi flatteur pour les bons magistrats qu'en raison de sa rigueur excessive contre les mauvais? »

Mais quel écrivain m'instruisait ainsi par ses leçons. Vous allez croire encore que c'est PIERRE-AUGUSTIN; vous l'avez dit : c'est lui, en 1773, dans son quatrième mémoire, en défendant jusqu'à la mort sa triste existence, attaquée par un soi-disant magistrat. Je respecte donc hautement ce que chacun doit honorer, et je blâme ce qui peut nuire.

— Mais dans cette *Folle Journée*, au lieu de saper les abus, vous vous donnez des libertés très répréhensibles au théâtre; votre monologue surtout contient, sur les gens disgraciés, des traits qui passent la licence. — Eh! croyez-vous, messieurs, que j'eusse un talisman pour tromper, séduire, enchaîner la censure et l'autorité, quand je leur soumis mon ouvrage? que je n'aie pas dû justifier ce que j'avais osé écrire? Que fais-je dire à *Figaro*, parlant à l'homme déplacé? *Que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours.* Est-ce donc là une vérité d'une conséquence dangereuse? Au lieu de ces inquisitions puériles et qui seules

donnent de l'importance à ce qui n'en aurait jamais, si, comme en Angleterre, on était assez sage ici pour traiter les sottises avec ce mépris qui les tue, loin de sortir du vil fumier qui les enfante, elles y pourriraient en germant, et ne se propageraient point. Ce qui multiplie les libelles est la faiblesse de les craindre; ce qui fait vendre les sottises est la sottise de les défendre.

Et comment conclut Figaro? *Que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur*; *et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits*. Sont-ce là des hardiesses coupables, ou bien des aiguillons de gloire? des moralités insidieuses, ou des maximes réfléchies, aussi justes qu'encourageantes?

Supposez-les le fruit des souvenirs. Lorsque, satisfait du présent, l'auteur veille pour l'avenir dans la critique du passé, qui peut avoir droit de s'en plaindre? Et si, ne désignant ni temps, ni lieu, ni personnes, il ouvre la voie au théâtre à des réformes désirables, n'est-ce pas aller à son but?

La *Folle journée* explique donc comment, dans un temps prospère, sous un roi juste et des ministres modérés, l'écrivain peut tonner sur les oppresseurs, sans craindre de blesser personne. C'est pendant le règne d'un bon prince qu'on écrit sans danger l'histoire des méchants rois; et plus le gouvernement est sage, est éclairé, moins la liberté de dire est en presse : chacun y faisant son devoir, on n'y craint pas les allusions; nul homme en place ne redoutant ce qu'il est forcé d'estimer, on n'affecte point alors d'opprimer chez nous cette même littérature qui fait notre gloire au dehors, et nous y donne une sorte de primauté que nous ne pouvons tirer d'ailleurs,

En effet, à quel titre y prétendrions-nous? Chaque peuple tient à son culte et chérit son gouvernement. Nous ne sommes pas restés plus braves que ceux qui nous ont battus à leur tour. Nos mœurs plus douces, mais non meilleures, n'ont rien qui nous élève au-dessus d'eux. Notre littérature seule, estimée de toutes les nations, étend l'empire de la langue française, et nous obtient de l'Europe entière une prédilection avouée, qui justifie, en l'honorant, la protection que le gouvernement lui accorde.

Et comme chacun cherche toujours le seul avantage qui lui manque, c'est alors qu'on peut voir dans nos académies l'homme de la cour siéger avec les gens de lettres; les talents personnels et la considération héritée se disputer ce noble objet, et les archives académiques se remplir presque également de papiers et de parchemins.

Revenons à la *Folle journée*.

Un monsieur de beaucoup d'esprit, mais qui l'économise un peu trop, me disait un soir au spectacle : « Expliquez-moi donc, je vous

prie, pourquoi dans votre pièce on trouve autant de phrases négligées qui ne sont pas de votre style? — De mon style, monsieur! Si par malheur j'en avais un, je m'efforcerais de l'oublier quand je fais une comédie : ne connaissant rien d'insipide au théâtre comme ces fades camaïeux où tout est bleu, où tout est rose, où tout est l'auteur, quel qu'il soit. »

Lorsque mon sujet me saisit, j'évoque tous mes personnages et les mets en situation. — Songe à toi, *Figaro*, ton maître va te deviner. — Sauvez-vous vite, *Chérubin*! c'est le comte que vous touchez. — Ah! comtesse, quelle imprudence avec un époux si violent! Ce qu'ils diront, je n'en sais rien; c'est ce qu'ils feront qui m'occupe. Puis, quand ils sont bien animés, j'écris sous leur dictée rapide, sûr qu'ils ne me tromperont pas; que je reconnaîtrai *Bazile*, lequel n'a pas l'esprit de *Figaro*, qui n'a pas le ton noble du comte, qui n'a pas la sensibilité de la comtesse, qui n'a pas la gaieté de *Suzanne*, qui n'a pas l'espièglerie du page, et surtout aucun d'eux la sublimité de *Brid'oison*. Chacun y parle son langage : et que le dieu du naturel les préserve d'en parler d'autres! Ne nous attachons donc qu'à l'examen de leurs idées, et non à rechercher si j'ai dû leur prêter mon style.

Quelques malveillants ont voulu jeter de la défaveur sur cette phrase de Figaro : *Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche!* A travers le nuage d'une conception indigeste, ils ont feint d'apercevoir *que je répands une lumière décourageante sur l'état pénible du soldat; et il y a des choses qu'il ne faut jamais dire*. Voilà dans toute sa force l'argument de la méchanceté; reste à en prouver la bêtise.

Si, comparant la dureté du service à la modicité de la paye, ou discutant tel autre inconvénient de la guerre, et comptant la gloire pour rien, je versais de la défaveur sur ce plus noble des affreux métiers, on me demanderait justement compte d'un mot indiscrètement échappé. Mais du soldat au colonel, au général exclusivement, quel imbécile homme de guerre a jamais eu la prétention qu'il dût pénétrer les secrets du cabinet, pour lesquels il fait la campagne? C'est de cela seul qu'il s'agit dans la phrase de *Figaro*. Que ce fou-là se montre s'il existe; nous l'enverrons étudier sous le philosophe *Babouc*, lequel éclaircit disertement ce point de la discipline militaire.

En raisonnant sur l'usage que l'homme fait de sa liberté dans les occasions difficiles, *Figaro* pouvait également opposer à sa situation tout état qui exige une obéissance implicite; et le cénobite zélé, dont le devoir est de tout croire sans jamais rien examiner; comme le guerrier valeureux, dont la gloire est de tout

affronter sur des ordres non motivés, *de tuer et se faire tuer pour des intérêts qu'il ignore*. Le mot de *Figaro* ne dit donc rien, sinon qu'un homme libre de ses actions doit agir sur d'autres principes que ceux dont le devoir est d'obéir aveuglément.

Qu'aurait-ce été, bon Dieu! si j'avais fait usage d'un mot qu'on attribue au *grand Condé*, et que j'entends louer à outrance par ces mêmes logiciens qui déraisonnent sur ma phrase? A les croire, le *grand Condé* montra la plus noble présence d'esprit, lorsque arrêtant *Louis XIV* prêt à pousser son cheval dans le Rhin, il dit à ce monarque : *Sire, avez-vous besoin du bâton de maréchal?*

Heureusement on ne prouve nulle part que ce grand homme ait dit cette grande sottise. C'eût été dire au roi, devant toute son armée : Vous moquez-vous donc, sire, de vous exposer dans un fleuve? Pour courir de pareils dangers, il faut avoir besoin d'avancement ou de fortune!

Ainsi l'homme le plus vaillant, le plus grand général du siècle aurait compté pour rien l'honneur, le patriotisme et la gloire! un misérable calcul d'intérêt eût été, selon lui, le seul principe de la bravoure! Il eût dit là un affreux mot! et si j'en avais pris le sens pour l'enfermer dans quelque trait, je mériterais le reproche qu'on fait gratuitement au mien.

Laissons donc les cerveaux fumeux louer ou blâmer au hasard, sans se rendre compte de rien; s'extasier sur une sottise qui n'a pu jamais être dite, et proscrire un mot juste et simple, qui ne montre que du bon sens.

Un autre reproche assez fort, mais dont je n'ai pu me laver, est d'avoir assigné pour retraite à la comtesse un certain couvent d'*Ursulines*. *Ursulines*! a dit une dame, joignant les mains avec éclat. *Ursulines*! a dit un seigneur, en se renversant de surprise sur un jeune Anglais de sa loge. *Ursulines*! ah, milord! si vous entendiez le français!... Je sens, je sens beaucoup, madame, dit le jeune homme en rougissant. — C'est qu'on n'a jamais mis au théâtre aucune femme aux *Ursulines*! Abbé, parlez-nous donc! L'abbé (toujours appuyé sur l'Anglais), comment trouvez-vous *Ursulines*? — Fort indécent, répond l'abbé, sans cesser de lorgner *Suzanne*; et tout le beau monde a répété : *Ursulines est indécent*. Pauvre auteur! on te croit jugé, quand chacun songe à son affaire. En vain j'essayais d'établir que, dans l'événement de la scène, moins la comtesse a dessein de se cloîtrer, plus elle doit le feindre et faire croire à son époux que sa retraite est bien choisie : ils ont proscrit mes *Ursulines*!

Dans le plus fort de la rumeur, moi, bon homme, j'avais été jusqu'à prier une des actrices qui font le charme de ma pièce de demander aux mécontents à quel autre couvent de filles ils esti-

maient qu'il fût *decent* que l'on fît entrer la comtesse? A moi, cela m'était égal; je l'aurais mise où l'on aurait voulu; aux *Augustines*, aux *Célestines*, aux *Clairettes*, aux *Visitandines*, même aux *Petites-Cordelières*, tant je tiens peu aux *Ursulines*. Mais on agit si durement!

Enfin, le bruit croissant toujours, pour arranger l'affaire avec douceur, j'ai laissé le mot *Ursulines* à la place où je l'avais mis : chacun alors content de soi, de tout l'esprit qu'il avait montré, s'est apaisé sur *Ursulines*, et l'on a parlé d'autre chose.

Je ne suis point, comme l'on voit, l'ennemi de mes ennemis. En disant bien du mal de moi, ils n'en ont point fait à ma pièce; et s'ils sentaient seulement autant de joie à la déchirer que j'eus de plaisir à la faire, il n'y aurait personne d'affligé. Le malheur est qu'ils ne rient point; et ils ne rient point à ma pièce, parce qu'on ne rit point à la leur. Je connais plusieurs amateurs qui sont même beaucoup maigris depuis le succès du *Mariage* : excusons donc l'effet de leur colère.

A des moralités d'ensemble et de détail, répandues dans les flots d'une inaltérable gaieté; à un dialogue assez vif, dont la facilité nous cache le travail, si l'auteur a joint une intrigue aisément filée, où l'art se dérobe sous l'art, qui se noue et se dénoue sans cesse, à travers une foule de situations comiques, de tableaux piquants et variés qui soutiennent, sans la fatiguer, l'attention du public pendant les trois heures et demie que dure le même spectacle (essai que nul homme de lettres n'avait encore osé tenter); que restait-il à faire à de pauvres méchants que tout cela irrite? Attaquer, poursuivre l'auteur par des injures verbales, manuscrites, imprimées : c'est ce qu'on a fait sans relâche. Ils ont même épuisé jusqu'à la calomnie, pour tâcher de me perdre dans l'esprit de tout ce qui influe en France sur le repos d'un citoyen. Heureusement que mon ouvrage est sous les yeux de la nation, qui depuis dix grands mois le voit, le juge et l'apprécie. Le laisser jouer tant qu'il fera plaisir est la seule vengeance que je me sois permise. Je n'écris point ceci pour les lecteurs actuels : le récit d'un mal trop connu touche peu; mais dans quatre vingts ans il portera son fruit. Les auteurs de ce temps-là compareront leur sort au nôtre, et nos enfants sauront à quel prix on pouvait amuser leurs pères.

Allons au fait; ce n'est pas tout cela qui blesse. Le vrai motif qui se cache, et qui dans les replis du cœur produit tous les autres reproches, est renfermé dans ce quatrain :

Pourquoi ce Figaro qu'on va tant écouter
Est-il avec fureur déchiré par les sots?
Recevoir, prendre et demander,
Voilà le secret en trois mots.

En effet, *Figaro* parlant du métier de courtisan, le définit dans ces termes sévères. Je ne puis le nier, je l'ai dit. Mais reviendrai-je sur ce point? Si c'est un mal, le remède serait pire : il faudrait poser méthodiquement ce que je n'ai fait qu'indiquer, revenir à montrer qu'il n'y a point de synonyme en français entre *l'homme de la cour, l'homme de cour, et le courtisan par métier*.

Il faudrait répéter qu'*homme de la cour* peint seulement un noble état : qu'il s'entend de l'homme de qualité, vivant avec la noblesse et l'éclat que son rang lui impose ; que si cet *homme de la cour* aime le bien par goût, sans intérêt ; si, loin de jamais nuire à personne, il se fait estimer de ses maîtres, aimer de ses égaux et respecter des autres, alors cette acception reçoit un nouveau lustre ; et j'en connais plus d'un que je nommerais avec plaisir, s'il en était question.

Il faudrait montrer qu'*homme de cour*, en bon français, est moins l'énoncé d'un état que le résumé d'un caractère adroit, liant, mais réservé ; pressant la main de tout le monde en glissant chemin à travers ; menant finement son intrigue avec l'air de toujours servir ; ne se faisant point d'ennemis, mais donnant près d'un fossé, dans l'occasion, de l'épaule au meilleur ami, pour assurer sa chute et le remplacer sur la crête ; laissant à part tout préjugé qui pourrait ralentir sa marche ; souriant à ce qui lui déplaît, et critiquant ce qu'il approuve, selon les hommes qui l'écoutent ; dans les liaisons utiles de sa femme ou de sa maîtresse, ne voyant que ce qu'il doit voir ; enfin...

> Prenant tout, pour le faire court,
> En véritable homme de cour.
>
> LA FONTAINE.

Cette acception n'est pas aussi défavorable que celle du *courtisan par métier*, et c'est l'homme dont parle *Figaro*.

Mais quand j'étendrais la définition de ce dernier ; quand, parcourant tous les possibles, je le montrerais avec son maintien équivoque, haut et bas à la fois ; rampant avec orgueil ; ayant toutes les prétentions sans en justifier une ; se donnant l'air du *protegement* pour se faire chef de parti ; dénigrant tous les concurrents qui balanceraient son crédit ; faisant un métier lucratif de ce qui ne devrait qu'honorer ; vendant ses maîtresses à son maître, lui faisant payer ses plaisirs, etc., etc., et quatre pages d'etc., il faudrait toujours revenir au distique de *Figaro* : *Recevoir, prendre et demander, voilà le secret en trois mots.*

Pour ceux-ci, je n'en connais point ; il y en eut, dit-on, sous *Henri III*, sous d'autres rois encore ; mais c'est l'affaire de l'histo-

rien : et quant à moi, je suis d'avis que les vicieux du siècle en sont comme les saints; qu'il faut cent ans pour les canoniser. Mais puisque j'ai promis la critique de ma pièce, il faut enfin que je la donne.

En général son grand défaut est *que je ne l'ai point faite en observant le monde; qu'elle ne peint rien de ce qui existe, et ne rappelle jamais l'image de la société où l'on vit; que ses mœurs, basses et corrompues, n'ont pas même le mérite d'être vraies.* Et c'est ce qu'on lisait dernièrement dans un beau discours imprimé, composé par un homme de bien, auquel il n'a manqué qu'un peu d'esprit pour être un écrivain médiocre. Mais, médiocre ou non, moi qui ne fis jamais usage de cette allure oblique et torse avec laquelle un sbire, qui n'a pas l'air de vous regarder, vous donne du stylet au flanc, je suis de l'avis de celui-ci. Je conviens qu'à la vérité la génération passée ressemblait beaucoup à ma pièce; que la génération future lui ressemblera beaucoup aussi : mais que pour la génération présente, elle ne lui ressemble aucunement; que je n'ai jamais rencontré ni mari suborneur, ni seigneur libertin, ni courtisan avide, ni juge ignorant ou passionné, ni avocat injuriant, ni gens médiocres avancés, ni traducteur bassement jaloux. Et que si des âmes pures, qui ne s'y reconnaissent point du tout, s'irritent contre ma pièce et la déchirent sans relâche, c'est uniquement par respect pour leurs grands-pères et sensibilité pour leurs petits-enfants. J'espère, après cette déclaration, qu'on me laissera bien tranquille : ET J'AI FINI.

LE MARIAGE DE FIGARO

COMÉDIE EN CINQ ACTES

PERSONNAGES

LE COMTE ALMAVIVA, grand corrégidor d'Andalousie.
LA COMTESSE, sa femme.
FIGARO, valet de chambre du comte et concierge du château.
SUZANNE, première camériste de la comtesse et fiancée de Figaro.
MARCELINE, femme de charge.
ANTONIO, jardinier du château, oncle de Suzanne et père de Fanchette.
FANCHETTE, fille d'Antonio.
CHÉRUBIN, premier page du comte.
BARTHOLO, médecin de Séville.
BAZILE, maître de clavecin de la comtesse.
DON GUZMAN BRID'OISON, lieutenant du siège.
DOUBLE-MAIN, greffier, secrétaire de Don Guzman.
UN HUISSIER-AUDIENCIER.
GRIPPE-SOLEIL, jeune pastoureau.
UNE JEUNE BERGÈRE.
PÉDRILLE, piqueur du comte.
TROUPE DE VALETS, TROUPE DE PAYSANNES, TROUPE DE PAYSANS, } personnages muets.

La scène est au château d'Aguas-Frescas, à trois lieues de Séville.

CARACTÈRES ET HABILLEMENTS DE LA PIÈCE

LE COMTE ALMAVIVA doit être joué très noblement, mais avec grâce et liberté. La corruption du cœur ne doit rien ôter au *bon ton* de ses manières. Dans les mœurs *de ce temps-là*, les grands traitent en badi-

nant toute entreprise sur les femmes. Ce rôle est d'autant plus pénible à bien rendre que le personnage est toujours sacrifié, mais joué par un comédien excellent (M. Molé), il a fait ressortir tous les rôles, et assuré le succès de la pièce.

Son vêtement des premier et second actes est un habit de chasse avec des bottines à mi-jambes, de l'ancien costume espagnol. Du troisième acte jusqu'à la fin, un habit superbe de ce costume.

LA COMTESSE, agitée de deux sentiments contraires, ne doit montrer qu'une sensibilité réprimée, ou une colère très modérée: rien surtout qui dégrade aux yeux du spectateur son caractère aimable et vertueux. Ce rôle, un des plus difficiles de la pièce, a fait infiniment d'honneur au grand talent de mademoiselle Saint-Val cadette.

Son vêtement des premier, second, troisième et quatrième actes est une lévite commode, et nul ornement sur la tête; elle est chez elle, et censée incommodée. Au cinquième acte, elle a l'habillement et la haute coiffure de Suzanne.

FIGARO. L'on ne peut trop recommander à l'acteur qui jouera ce rôle de bien se pénétrer de son esprit, comme l'a fait M. Dazincourt. S'il y voyait autre chose que de la raison assaisonnée de gaieté et de saillies, surtout s'il y mettait la moindre charge, il avilirait un rôle que le premier comique du théâtre, M. Préville, a jugé devoir honorer le talent de tout comédien qui saurait en saisir les nuances multiples, et pourrait l'élever à son entière conception.

Son vêtement comme dans le *Barbier de Séville.*

SUZANNE. Jeune personne adroite, spirituelle et rieuse, mais non de cette gaieté presque effrontée de nos soubrettes corruptrices. Son joli caractère est dessiné dans la préface; et c'est là que l'actrice qui n'a point vu mademoiselle Contat doit l'étudier pour le bien rendre.

Son vêtement des quatre premiers actes est un juste blanc à basquines, très élégant, la jupe de même, avec une toque appelée depuis par nos marchandes *à la Suzanne.* Dans la fête du quatrième acte, le comte lui pose sur la tête une toque à long voile, à hautes plumes et à rubans blancs. Elle porte au cinquième acte la lévite de sa maîtresse et nul ornement sur la tête.

MARCELINE est une femme d'esprit, née un peu vive, mais dont les fautes et l'expérience ont réformé le caractère. Si l'actrice qui le joue s'élève avec une fierté bien placée à la hauteur très morale qui suit la reconnaissance au troisième acte, elle ajoutera beaucoup à l'intérêt de l'ouvrage.

Son vêtement est celui des duègnes espagnoles, d'une couleur modeste, un bonnet noir sur la tête.

ANTONIO ne doit montrer qu'une demi-ivresse, qui se dissipe par degrés: de sorte qu'au cinquième acte on ne s'en aperçoive presque plus.

Son vêtement est celui d'un paysan espagnol, où les manches pendent par derrière: un chapeau et des souliers blancs.

FANCHETTE est une enfant de douze ans, très naïve. Son petit habit est un juste brun avec des ganses et des boutons d'argent; la jupe de couleur tranchante et une toque noire à plumes sur la tête. Il sera celui des autres paysannes de la noce.

CHÉRUBIN. Ce rôle ne peut être joué, comme il l'a été, que par une jeune et très jolie femme; nous n'avons point à nos théâtres de très jeune homme assez formé, pour en bien sentir les finesses. Timide à l'excès devant la comtesse, ailleurs un charmant polisson; un désir inquiet et vague est le fond de son caractère. Il s'élance à la puberté, mais sans projet, sans connaissances, et tout entier à chaque événement; enfin, il est ce que toute mère, au fond du cœur, voudrait peut-être que fût son fils, quoiqu'elle dût beaucoup en souffrir.

Son riche vêtement, au premier et second actes, est celui d'un page de cour espagnol, blanc et brodé d'argent; le léger manteau bleu sur l'épaule, et un chapeau chargé de plumes. Au quatrième acte, il a le corset, la jupe et la toque des jeunes paysannes qui l'amènent. Au cinquième acte, un habit uniforme d'officier, une cocarde et une épée.

BARTHOLO. Le caractère et l'habit comme dans le *Barbier de Séville:* il n'est ici qu'un rôle secondaire.

BAZILE. Caractère et vêtement comme dans le *Barbier de Séville.* Il n'est aussi qu'un rôle secondaire.

BRID'OISON doit avoir cette bonne et franche assurance des bêtes qui n'ont plus leur timidité. Son bégaiement n'est qu'une grâce de plus, qui doit être à peine sentie, et l'acteur se tromperait lourdement et jouerait à contre-sens, s'il y cherchait le plaisant de son rôle. Il est tout entier dans l'opposition de la gravité de son état au ridicule du caractère: et moins l'acteur le chargera, plus il montrera de vrai talent.

Son habit est une robe de juge espagnol, moins ample que celle de nos procureurs, presque une soutane: une grosse perruque, une gonille ou rabat espagnol au cou, et une longue baguette blanche à la main.

DOUBLE-MAIN. Vêtu comme le juge; mais la baguette blanche plus courte.

L'HUISSIER ou ALGUAZIL. Habit, manteau, épée de Crispin, mais portée à son côté sans ceinture de cuir. Point de bottines, une chaussure noire, une perruque blanche naissante et longue à mille boucles, une courte baguette blanche.

GRIPPE-SOLEIL. Habit de paysan, les manches pendantes, veste de couleur tranchée, chapeau blanc.

UNE JEUNE BERGERE. Son vêtement comme celui de Fanchette.

PÉDRILLE. En veste, gilet, ceinture, fouet et bottes de poste, une résille sur la tête, chapeau de courrier.

PERSONNAGES MUETS. Les uns en habits de juges, d'autres en habits de paysans, les autres en habits de livrée.

ACTE PREMIER

Le théâtre représente une chambre à demi démeublée, un grand fauteuil de malade est au milieu. Figaro, avec une toise, mesure le plancher. Suzanne attache à sa tête, devant une glace, le petit bouquet de fleur d'oranger, appelé « chapeau de la mariée ».

SCÈNE I. — FIGARO, SUZANNE.

FIGARO. — Dix-neuf pieds sur vingt-six.

SUZANNE. — Tiens, Figaro, voilà mon petit chapeau : le trouves-tu mieux ainsi?

FIGARO lui prend les mains. — Sans comparaison, ma charmante. Oh! que ce joli bouquet virginal, élevé sur la tête d'une belle fille, est doux, le matin des noces, à l'œil amoureux d'un époux!...

SUZANNE se retire. — Que mesures-tu donc là, mon fils?

FIGARO. — Je regarde, ma petite Suzanne, si ce beau lit que monseigneur nous donne aura bonne grâce ici.

SUZANNE. — Dans cette chambre?

FIGARO. — Il nous la cède.

SUZANNE. — Et moi, je n'en veux point.

FIGARO. — Pourquoi?

SUZANNE. — Je n'en veux point.

FIGARO. — Mais encore?

SUZANNE. — Elle me déplaît.

FIGARO. — On dit une raison.

SUZANNE. — Si je n'en veux pas dire?...

FIGARO. — Oh! quand elles sont sûres de nous!...

SUZANNE. — Prouver que j'ai raison serait accorder que je puis avoir tort. Es-tu mon serviteur ou non?

FIGARO. — Tu prends de l'humeur contre la chambre du château la plus commode, et qui tient le milieu des deux appartements. La nuit, si madame est incommodée, elle sonnera de son côté; zeste! en deux pas tu es chez elle. Monseigneur veut-il quelque chose? il n'a qu'à tinter du sien; crac! en trois sauts me voilà rendu!

SUZANNE. — Fort bien! mais quand il aura tinté le matin pour te donner quelque bonne et longue commission, zeste! en deux pas il est à ma porte, et crac, en trois sauts...

FIGARO. — Qu'entendez-vous par ces paroles?

SUZANNE. — Il faudrait m'écouter tranquillement.

FIGARO. — Eh! qu'est-ce qu'il y a, bon Dieu!

SUZANNE. — Il y a, mon ami, que, las de courtiser les beautés des environs, M. le comte Almaviva veut rentrer au château, mais non pas chez sa femme; c'est sur la tienne, entends-tu, qu'il a jeté ses vues, auxquelles il espère que ce logement ne nuira pas. Et c'est ce que le loyal Bazile, honnête agent de ses plaisir et mon noble maître à chanter, me répète chaque jour en me donnant leçon.

FIGARO. — Bazile! ô mon mignon! si jamais volée de bois vert, appliquée sur une échine, a dûment redressé la moelle épinière à quelqu'un...

SUZANNE. — Tu croyais, bon garçon! que cette dot qu'on me donne était pour les beaux yeux de ton mérite?

FIGARO. — J'avais assez fait pour l'espérer.

SUZANNE. — Que les gens d'esprit sont bêtes!

FIGARO. — On le dit.

SUZANNE. — Mais c'est qu'on ne veut pas le croire.

FIGARO. — On a tort.

SUZANNE. — Apprends qu'il la destine à obtenir de moi, secrètement, certain quart d'heure, seul à seule, qu'un ancien droit de seigneur... Tu sais s'il était triste!

FIGARO. — Je le sais tellement que si monsieur le comte, en se mariant, n'eût pas aboli ce droit honteux, jamais je ne t'eusse épousée dans ses domaines.

SUZANNE. — Eh bien! s'il l'a détruit, il s'en repent; et c'est de ta fiancée qu'il veut le racheter en secret aujourd'hui.

FIGARO, se frottant la tête. — Ma tête s'amollit de surprise et mon front fertilisé...

SUZANNE. — Ne le frotte donc pas!

FIGARO. — Quel danger?

SUZANNE, riant. — S'il venait un petit bouton, des gens superstitieux...

FIGARO. — Tu ris, friponne! Ah! s'il y avait moyen d'attraper ce grand trompeur, de le faire donner dans un bon piège, et d'empocher son or!

SUZANNE. — De l'intrigue et de l'argent, te voilà dans ta sphère.

FIGARO. — Ce n'est pas la honte qui me retient.

SUZANNE. — La crainte?

FIGARO. — Ce n'est rien d'entreprendre une chose dangereuse, mais d'échapper au péril en la menant à bien : car, d'entrer chez quelqu'un la nuit, de lui souffler sa femme et d'y recevoir cent coups de fouet pour la peine, il n'est rien de plus aisé; mille sots coquins l'ont fait. Mais... (On sonne de l'intérieur.)

SUZANNE. — Voilà madame éveillée; elle m'a bien recommandé d'être la première à lui parler le matin de mes noces.

FIGARO. — Y a-t-il encore quelque chose là-dessous?

SUZANNE. — Le berger dit que cela porte bonheur aux épouses délaissées. Adieu, mon petit Fi... Fi... Figaro, rêve à notre affaire.

FIGARO. — Pour m'ouvrir l'esprit, donne un petit baiser.

SUZANNE. — A mon amant aujourd'hui? Je t'en souhaite! Et qu'en dirait demain mon mari? (Figaro l'embrasse.

SUZANNE. — Eh bien! eh bien!

FIGARO. — C'est que tu n'a pas d'idée de mon amour.

SUZANNE, se défripant. — Quand cesserez-vous, importun, de m'en parler du matin au soir?

FIGARO, mystérieusement. — Quand je pourrai te le prouver du soir jusqu'au matin. (On sonne une seconde fois.)

SUZANNE, de loin, les doigts unis sur la bouche. — Voilà votre baiser, monsieur, je n'ai plus rien à vous.

FIGARO, court après elle. — Oh! mais ce n'est pas ainsi que vous l'avez reçu.

SCÈNE II. — FIGARO, seul.

La charmante fille! toujours riante, verdissante, pleine de gaieté, d'esprit, d'amour et de délices! mais sage!... (Il marche vivement en se frottant les mains.) Ah! monseigneur! mon cher monseigneur! vous voulez m'en donner... à garder? Je cherchais aussi pourquoi m'ayant nommé concierge, il m'emmène à son ambassade, et m'établit courrier de dépêches. J'entends, monsieur le comte : trois promotions à la fois; vous, compagnon ministre, moi, casse-cou politique, et Suzon, dame du lieu, l'ambassadrice de poche, et puis fouette courrier! Pendant que je galoperais d'un côté, vous feriez faire de l'autre à ma belle un joli chemin! me crottant, m'échinant pour la gloire de votre famille; vous, daignant concourir à l'accroissement de la mienne! quelle douce réciprocité! Mais, monseigneur, il y a de l'abus. Faire à Londres, en même temps, les affaires de votre maître et de votre valet; représenter à la fois le roi et moi, dans une cour étrangère, c'est trop de moitié, c'est trop. — Pour toi, Bazile, fripon mon cadet, je veux t'apprendre à clocher devant les boiteux; je veux... Non, dissimulons avec eux, pour les enferrer l'un par l'autre. Attention sur la journée, monsieur Figaro! D'abord, avancer l'heure de votre petite fête, pour épouser plus sûrement; écarter une Marcelline, qui de vous est friande en diable; empocher l'or et les présents; donner le change aux petites passions de M. le comte; étriller rondement M. du Bazile, et...

SCÈNE III. — MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO.

FIGARO *s'interrompant.* — ... Eh! eh! eh! eh! voilà le gros docteur, la fête sera complète. Eh! bonjour, cher docteur de mon cœur. Est-ce ma noce avec Suzon qui vous attire au château.

BARTHOLO, *avec dédain.* — Ah! mon cher monsieur, point du tout.

FIGARO. — Ce serait bien généreux.

BARTHOLO. — Certainement, et par trop sot.

FIGARO. — Moi qui eus le malheur de troubler la vôtre!

BARTHOLO. — Avez-vous autre chose à nous dire?

FIGARO. — On n'aura pas pris soin de votre mule.

BARTHOLO, *en colère.* — Bavard enragé! laissez-nous.

FIGARO. — Vous vous fâchez, docteur? les gens de votre état sont bien durs! pas plus de pitié des pauvres animaux... en vérité... que si c'étaient des hommes! Adieu, Marceline : avez-vous toujours envie de plaider contre moi?

Pour n'aimer pas, faut-il qu'on se haïsse?

Je m'en rapporte au docteur.

BARTHOLO. — Qu'est-ce que c'est?

FIGARO. — Elle vous le contera de reste. *(Il sort.)*

SCÈNE IV. — MARCELINE, BARTHOLO.

BARTHOLO *le regarde aller.* — Ce drôle est toujours le même! et à moins qu'on ne l'écorche vif, je prédis qu'il mourra dans la peau du plus fier insolent...

MARCELINE *le retourne.* — Enfin, vous voilà donc, éternel docteur! toujours si grave et compassé qu'on pourrait mourir en attendant vos secours, comme on s'est marié jadis malgré vos précautions.

BARTHOLO. — Toujours amère et provoquante! Eh bien! qui rend donc ma présence au château si nécessaire? M. le comte a-t-il eu quelque accident?

MARCELLINE. — Non, docteur.

BARTHOLO. — La Rosine, sa trompeuse comtesse, est-elle incommodée, Dieu merci?

MARCELINE. — Elle languit.

BARTHOLO. — Et de quoi?

MARCELINE. — Son mari la néglige.

BARTHOLO, *avec joie.* — Ah! le digne époux qui me venge!

MARCELINE. — On ne sait comment définir le comte: il est jaloux et libertin.

BARTHOLO. — Libertin par ennui, jaloux par vanité : cela va sans dire.

MARCELINE. — Aujourd'hui, par exemple, il marie notre Suzanne à son Figaro, qu'il comble en faveur de cette union...

BARTHOLO. — Que Son Excellence a rendue nécessaire...

MARCELINE. — Pas tout à fait; mais dont Son Excellence voudrait égayer en secret l'événement avec l'épousée...

BARTHOLO. — De M. Figaro? C'est un marché qu'on peut conclure avec lui.

MARCELINE. — Bazile assure que non.

BARTHOLO. — Cet autre maraud loge ici? C'est une caverne! Hé! qu'y fait-il?

MARCELINE. — Tout le mal dont il est capable. Mais le pis que j'y trouve, est cette ennuyeuse passion qu'il a pour moi depuis si longtemps.

BARTHOLO. — Je me serais débarrassé vingt fois de sa poursuite.

MARCELINE. — De quelle manière?

BARTHOLO. — En l'épousant.

MARCELINE. — Railleur fade et cruel, que ne vous débarrassez-vous de la mienne à ce prix? ne le devez-vous pas? où est le souvenir de vos engagements? qu'est devenu celui de notre petit Emmanuel, ce fruit d'un amour oublié, qui devait nous conduire à des noces?

BARTHOLO, *ôtant son chapeau.* — Est-ce pour écouter ces sornettes que vous m'avez fait venir de Séville?... Et cet accès d'hymen qui vous reprend si vif...

MARCELINE. — Eh bien! n'en parlons plus. Mais si rien n'a pu vous porter à la justice de m'épouser, aidez-moi donc du moins à en épouser un autre.

BARTHOLO. — Ah! volontiers : parlons. Mais quel mortel abandonné du ciel et des femmes...

MARCELINE. — Eh! qui pourrait-ce être, docteur, sinon le beau, le gai, l'aimable Figaro!...

BARTHOLO. — Ce fripon-là?

MARCELINE. — Jamais fâché; toujours en belle humeur; donnant le présent à la joie, et s'inquiétant de l'avenir tout aussi peu que du passé; sémillant, généreux! généreux...

BARTHOLO. — Comme un voleur.

MARCELINE. — Comme un seigneur. Charmant, enfin; mais c'est le plus grand monstre!...

BARTHOLO. — Et sa Suzanne?

MARCELINE. — Elle ne l'aurait pas, la rusée, si vous vouliez m'aider; mon petit docteur, à faire valoir un engagement que j'ai de lui.

BARTHOLO. — Le jour de son mariage?

MARCELINE. — On en rompt de plus avancés, et si je ne craignais d'éventer un petit secret des femmes...

BARTHOLO. — En ont-elles pour le médecin du corps?

MARCELINE. — Ah! vous savez que je n'en ai pas pour vous! Mon sexe est ardent, mais timide : un certain charme a beau nous attirer vers le plaisir, la femme la plus aventurée sent en elle une voix qui lui dit : Sois belle si tu peux, sage si tu veux; mais sois considérée, il le faut. Or, puisqu'il faut être au moins considérée, que toute femme en sent l'importance, effrayons d'abord la Suzanne sur la divulgation des offres qu'on lui fait.

BARTHOLO. — Où cela mènera-t-il?

MARCELINE. — Que la honte la prenant au collet, elle continuera de refuser le comte, lequel, pour se venger, appuiera l'opposition que j'ai faite à son mariage; alors le mien devient certain.

BARTHOLO. — Elle a raison. Parbleu! c'est un bon tour que de faire épouser ma vieille gouvernante au coquin qui fit enlever ma jeune maîtresse.

MARCELINE, vite. — Et qui croit ajouter à ses plaisirs en trompant mes espérances.

BARTHOLO, vite. — Et qui m'a volé, dans le temps, cent écus que j'ai sur le cœur.

MARCELINE. — Ah! quelle volupté!...

BARTHOLO. — De punir un scélérat...

MARCELINE. — De l'épouser, docteur, de l'épouser!...

SCÈNE V. — MARCELINE, BARTHOLO, SUZANNE.

SUZANNE, un bonnet de femme avec un large ruban dans la main; une robe de femme sur le bras. — L'épouser! l'épouser! Qui donc? Mon Figaro?

MARCELINE, aigrement. — Pourquoi non? Vous l'épousez bien!

BARTHOLO, riant. — Le bon argument de femme en colère! Nous parlions, belle Suzon, du bonheur qu'il aura de vous posséder.

MARCELINE. — Sans compter monseigneur dont on ne parle pas.

SUZANNE, une révérence. — Votre servante, madame; il y a toujours quelque chose d'amer dans vos propos.

MARCELINE, une révérence. — Bien la vôtre, madame; où donc est l'amertume? N'est-il pas juste qu'un libéral seigneur partage un peu la joie qu'il procure à ses gens?

SUZANNE. — Qu'il procure?...

MARCELINE. — Oui, madame.

SUZANNE. — Heureusement la jalousie de madame est aussi connue que ses droits sur Figaro sont légers.

MARCELINE. — On eût pu les rendre plus forts en les cimentant à la façon de madame.

SUZANNE. — Oh! cette façon, madame, est celle des dames savantes.

MARCELINE. — Et l'enfant ne l'est pas du tout! Innocente comme un vieux juge!

BARTHOLO, attirant Marceline. — Adieu, jolie fiancée de notre Figaro.

MARCELINE, une révérence. — L'accordée secrète de monseigneur.

SUZANNE, une révérence. — Qui vous estime beaucoup, madame.

MARCELINE, une révérence. — Me fera-t-elle aussi l'honneur de me chérir un peu madame?

SUZANNE, une révérence. — A cet égard, madame n'a rien à désirer.

MARCELINE, une révérence. — C'est une si jolie personne que madame.

SUZANNE, une révérence. — Eh! mais, assez pour désoler madame.

MARCELINE, une révérence. — Surtout bien respectable!

SUZANNE, une révérence — C'est aux duègnes à l'être.

MARCELINE, outrée. — Aux duègnes! aux duègnes!...

BARTHOLO, l'arrêtant. — Marceline!...

MARCELINE. — Allons, docteur; car je n'y tiendrais pas. Bonjour, madame. (Une révérence.)

SCENE VI

SUZANNE, seule. — Allez madame! allez pédante! je crains aussi peu vos efforts que je méprise vos outrages. — Voyez cette vieille sibylle! parce qu'elle a fait quelques études et tourmenté la jeunesse de madame, elle veut tout dominer au château! (Elle jette la robe qu'elle tient sur une chaise.) Je ne sais plus ce que je venais prendre.

SCÈNE VII. — SUZANNE, CHÉRUBIN.

CHÉRUBIN, accourant. — Ah! Suzon! depuis deux heures j'épie le moment de te trouver seule. Hélas! tu te maries, et moi je vais partir.

SUZANNE. — Comment mon mariage éloigne-t-il du château le premier page de monseigneur?

CHÉRUBIN, piteusement. — Suzanne, il me renvoie.

SUZANNE le contrefait. — Chérubin, quelque sottise!

CHÉRUBIN. — Il m'a trouvé hier soir chez ta cousine Fanchette, à qui je faisais répéter son petit rôle d'innocente pour la fête de ce soir : il s'est mis dans une fureur en me voyant! — *Sortez*, m'a-

t-il dit, *petit*... Je n'ose pas prononcer devant une femme le gros mot qu'il a dit : *Sortez! et demain vous ne coucherez pas au château.* Si madame, si ma belle marraine ne parvient pas à l'apaiser, c'est fait. Suzon, je suis à jamais privé du bonheur de te voir.

SUZANNE. — De me voir! moi?.., c'est mon tour! Ce n'est donc plus pour ma maîtresse que vous soupirez en secret?

CHÉRUBIN. — Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!

SUZANNE. — C'est-à-dire que je ne le suis pas et qu'on peut oser avec moi...

CHÉRUBIN. — Tu sais trop bien, méchante, que je n'ose pas oser. Mais que tu es heureuse! à tous moments la voir, lui parler, l'habiller le matin et la déshabiller le soir, épingle à épingle... Ah! Suzon! je donnerais... Qu'est-ce que tu tiens donc là?

SUZANNE, raillant. — Hélas! l'heureux bonnet et le fortuné ruban qui renferment, la nuit, les cheveux de cette belle marraine...

CHÉRUBIN, vivement. — Son ruban de nuit! Donne-le moi, mon cœur.

SUZANNE, le retirant. — Eh que non pas : — *son cœur!* Comme il est familier donc! si ce n'était pas un morveux sans conséquence. (Chérubin arrache le ruban.) Ah! le ruban!

CHÉRUBIN tourne autour du grand fauteuil. — Tu diras qu'il est égaré, gâté; qu'il est perdu. Tu diras tout ce que tu voudras.

SUZANNE tourne après lui. — Oh! dans trois ou quatre ans, je prédis que vous serez le plus grand petit vaurien!... Rendez-vous le ruban? (Elle veut le reprendre.)

CHÉRUBIN tire une romance de sa poche. — Laisse, ah! laisse-le-moi, Suzon; je te donnerai ma romance, et pendant que le souvenir de ta belle maîtresse attristera tous mes moments, le tien y versera le seul rayon de joie qui puisse encore amuser mon cœur.

SUZANNE arrache la romance. — Amuser votre cœur, petit scélérat! vous croyez parler à votre Fanchette; on vous surprend chez elle et vous soupirez pour madame, et vous m'en contez à moi, par-dessus le marché.

CHÉRUBIN, exalté. — Cela est vrai, d'honneur! je ne sais plus ce que je suis; mais depuis quelque temps je sens ma poitrine agitée; mon cœur palpite au seul aspect d'une femme, les mots *amour* et *volupté* le font tressaillir et le troublent. Enfin, le besoin de dire à quelqu'un *je vous aime*, est devenu pour moi si pressant, que je le dis tout seul en courant dans le parc, à ta maîtresse, à toi, aux nuages, au vent qui les emporte avec mes paroles perdues. Hier, je rencontrai Marceline...

SUZANNE, riant. — Ah! ah! ah! ah!

CHÉRUBIN. — Pourquoi non? elle est femme! elle est fille! Une

fille! une femme! ah! que ces noms sont doux! qu'ils sont intéressants!

SUZANNE. — Il devient fou!

CHÉRUBIN. — Fanchette est douce; elle m'écoute au moins; tu ne l'es pas, toi.

SUZANNE. — C'est bien dommage: écoutez donc monsieur. (Elle veut arracher le ruban.)

CHÉRUBIN tourne en fuyant. — Ah! ouiche! on ne l'aura, vois-tu, qu'avec ma vie. Mais, si tu n'es pas contente du prix, j'y joindrai mille baisers. (Il lui donne chasse à son tour.)

SUZANNE tourne en fuyant. — Mille soufflets si vous approchez. Je vais m'en plaindre à ma maîtresse; et, loin de supplier pour vous, je dirai moi-même à monseigneur : C'est bien fait, monseigneur; chassez-nous ce petit voleur : renvoyez à ses parents un petit mauvais sujet qui se donne les airs d'aimer madame, et qui veut toujours m'embrasser par contre-coup.

CHÉRUBIN voit le comte entrer; il se jette derrière le fauteuil avec effroi. — Je suis perdu!

SUZANNE. — Quelle frayeur!

SCÈNE VIII. — SUZANNE, LE COMTE, CHÉRUBIN, caché.

SUZANNE aperçoit le comte. — Ah!... (Elle s'approche du fauteuil pour masquer Chérubin.)

LE COMTE s'avance. — Tu es émue, Suzon! tu parlais seule, et ton petit cœur paraît dans une agitation... bien pardonnable au reste, un jour comme celui-ci.

SUZANNE, troublée. — Monseigneur, que me voulez-vous? Si l'on vous trouvait avec moi...

LE COMTE. — Je serais désolé qu'on m'y surprît; mais tu sais tout l'intérêt que je prends à toi. Bazile ne t'a pas laissé ignorer mon amour. Je n'ai qu'un instant pour t'expliquer mes vues; écoute .. (Il s'assied dans le fauteuil.)

SUZANNE, vivement. — Je n'écoute rien.

LE COMTE lui prend la main. — Un seul mot. Tu sais que le roi m'a nommé son ambassadeur à Londres. J'emmène avec moi Figaro : je lui donne un excellent poste; et comme le devoir d'une femme est de suivre son mari...

SUZANNE. — Ah! si j'osais parler!

LE COMTE la rapproche de lui. — Parle, parle, ma chère; use aujourd'hui d'un droit que tu prends sur moi pour la vie.

SUZANNE effrayée. — Je n'en veux point, monseigneur, je n'en veux point. Quittez-moi, je vous prie.

LE COMTE. — Mais dis auparavant...

SUZANNE, en colère. — Je ne sais plus ce que je disais.

LE COMTE. — Sur le devoir des femmes.

SUZANNE. — Eh bien! lorsque monseigneur enleva la sienne de chez le docteur, et qu'il l'épousa par amour; lorsqu'il abolit pour elle un certain affreux droit du seigneur...

LE COMTE, gaiement. — Qui faisait bien de la peine aux filles! Ah! Suzette, ce droit charmant! si tu venais en jaser sur la brune au jardin, je mettrais un tel prix à cette légère faveur...

BAZILE parle en dehors. — Il n'est pas chez lui, monseigneur.

LE COMTE se lève. — Quelle est cette voix?

SUZANNE. — Que je suis malheureuse!

LE COMTE. — Sors, pour qu'on n'entre pas.

SUZANNE, troublée. — Que je vous laisse ici?

BAZILE crie en dehors. — Monseigneur était chez madame, il en est sorti : je vais voir.

LE COMTE. — Et pas un lieu pour se cacher! Ah! derrière ce fauteuil... assez mal; mais renvoie-le bien vite.

Suzanne lui barre le chemin, il la pousse doucement, elle recule, et se met ainsi entre lui et le page; mais, pendant que le comte se baisse et prend sa place, Chérubin tourne et se jette effrayé sur le fauteuil à genoux, et s'y blottit. Suzanne prend la robe qu'elle apportait, en couvre le page, et se met devant le fauteuil).

SCÈNE IX. — LE COMTE et CHÉRUBIN cachés, SUZANNE, BAZILE

BAZILE. — N'auriez-vous pas vu monseigneur, mademoiselle?

SUZANNE, brusquement. — Eh! pourquoi l'aurai-je vu? Laissez-moi.

BAZILE s'approche. — Si vous étiez plus raisonnable, il n'y aurait rien d'étonnant à ma question. C'est Figaro qui le cherche.

SUZANNE. — Il cherche donc l'homme qui lui veut le plus de mal après vous?

LE COMTE, à part. — Voyons un peu comme il me sert.

BAZILE. — Désirer du bien à une femme, est-ce vouloir du mal à son mari?

SUZANNE. — Non, dans vos affreux principes, agent de corruption.

BAZILE. — Que vous demande-t-on ici que vous n'alliez prodiguer à un autre? Grâce à la douce cérémonie, ce qu'on vous défendait hier, on vous le prescrira demain.

SUZANNE. — Indigne!

BAZILE. — De toutes les choses sérieuses, le mariage étant la plus bouffonne, j'avais pensé...

SUZANNE, outrée. — Des horreurs! Qui vous permet d'entrer ici?

BAZILE. — Là! là! mauvaise! Dieu vous apaise! il n'en sera que

ce que vous voulez; mais ne croyez pas non plus que je regarde monsieur Figaro comme l'obstacle qui nuit à monseigneur, et sans le petit page...

SUZANNE, timidement. — Don Chérubin?

BAZILE la contrefait. — *Cherubino di amore*, qui tourne autour de vous sans cesse, et qui ce matin encore rôdait ici pour y entrer quand je vous ai quittée; dites que cela n'est pas vrai?

SUZANNE. — Quelle imposture! Allez-vous-en, méchant homme!

BAZILE. — On est un méchant homme parce qu'on y voit clair. N'est-ce pas pour vous aussi cette romance dont il fait mystère?

SUZANNE, en colère. — Ah! oui, pour moi!...

BAZILE. — A moins qu'il ne l'ait composée pour madame! En effet, quand il sert, à table, on dit qu'il la regarde avec des yeux!... mais, peste! qu'il ne s'y joue pas; monseigneur est *brutal* sur l'article.

SUZANNE, outrée. — Et vous bien scélérat, d'aller semant de pareils bruits pour perdre un malheureux enfant tombé dans la disgrâce de son maître.

BAZILE. — L'ai-je inventé? Je le dis parce que tout le monde en parle.

LE COMTE se lève. — Comment tout le monde en parle!

SUZANNE [1]. — Ah! ciel!

BAZILE. — Ha, ha!

LE COMTE. — Courez, Bazile, et qu'on le chasse.

BAZILE. — Ah! que suis fâché d'être entré!

SUZANNE, troublée. — Mon Dieu! mon Dieu!

LE COMTE, à Bazile. — Elle est saisie. Asseyons-la dans ce fauteuil.

SUZANNE, le repoussant vivement. — Je ne veux pas m'asseoir. Entrer ainsi librement, c'est indigne!

LE COMTE. — Nous sommes deux avec toi, ma chère. Il n'y a plus le moindre danger.

BAZILE. — Moi, je suis désolé de m'être égayé sur le page, puisque vous l'entendiez; je n'en usais ainsi que pour pénétrer ses sentiments; car au fond...

LE COMTE. — Cinquante pistoles, un cheval, et qu'on le renvoie à ses parents.

BAZILE. — Monseigneur, pour un badinage...

LE COMTE. — Un petit libertin que j'ai surpris encore hier avec la fille du jardinier.

BAZILE. — Avec Fanchette?

LE COMTE. — Et dans sa chambre.

1. Chérubin, dans le fauteuil, le Comte, Suzanne, Bazile.



LE COMTE. — Ce tour-ci vaut l'autre.
(Dessin de St-Quentin. — Édition de 1785 de la *Folle Journée.*)

SUZANNE, outrée. — Où monseigneur avait sans doute affaire aussi ?

LE COMTE, gaiement. — J'en aime assez la remarque.

BAZILE. — Elle est d'un bon augure.

LE COMTE, gaiement. — Mais non ; j'allais chercher ton oncle Antonio, mon ivrogne de jardinier, pour lui donner des ordres. Je frappe, on est longtemps à m'ouvrir ; ta cousine a l'air empêtré, je prends un soupçon, je lui parle, et, tout en causant, j'examine. Il y avait derrière la porte une espèce de rideau, de porte-manteau, de je ne sais quoi, qui couvrait des hardes ; sans faire semblant de rien, je vais doucement, doucement lever le rideau (pour imiter le geste, il lève la robe du fauteuil), et je vois... (Il aperçoit le page.) Ah !... [1].

BAZILE. — Ha, ha !

LE COMTE. — Ce tour-ci vaut l'autre.

BAZILE. — Encore mieux.

LE COMTE, à Suzanne. — A merveille, mademoiselle : à peine fiancée, vous faites de ces apprêts ? C'était pour recevoir mon page que vous désiriez d'être seule ? Et vous, monsieur, qui ne changez point de conduite, il vous manquait de vous adresser, sans respect pour votre marraine, à sa première camériste, à la femme de votre ami ! Mais je ne souffrirai pas que Figaro, qu'un homme que j'estime et que j'aime, soit victime d'une pareille tromperie. Était-il avec vous, Bazile ?

SUZANNE, outrée. — Il n'y a tromperie, ni victime ; il était là lorsque vous me parliez.

LE COMTE, emporté. — Puisses-tu mentir en le disant ! son plus cruel ennemi n'oserait lui souhaiter ce malheur.

SUZANNE. — Il me priait d'engager madame à vous demander sa grâce. Votre arrivée l'a si fort troublé qu'il s'est masqué de ce fauteuil.

LE COMTE en colère. — Ruse d'enfer ! je m'y suis assis en entrant.

CHÉRUBIN. — Hélas ! monseigneur, j'étais tremblant derrière.

LE COMTE. — Autre fourberie ! je viens de m'y placer moi-même.

CHÉRUBIN. — Pardon, mais c'est alors que je me suis blotti dedans.

LE COMTE, plus outré. — C'est donc une couleuvre, que ce petit... serpent-là ? Il nous écoutait !

CHÉRUBIN. — Au contraire, monseigneur, j'ai fait ce que j'ai pu pour ne rien entendre.

LE COMTE. — O perfidie ! (à Suzanne.) Tu n'épouseras pas Figaro.

BAZILE. — Contenez-vous, on vient.

1. Suzanne. Chérubin, dans le fauteuil. le Comte, Bazile.

LE COMTE, tirant Chérubin du fauteuil et le mettant sur ses pieds. — Il resterait là devant toute la terre!

SCÈNE X. — CHÉRUBIN, SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FANCHETTE, BAZILE, beaucoup de valets, paysannes, paysans vêtus de blanc.

FIGARO, tenant une toque de femme, garnie de plumes blanches et de rubans blancs, parle à la comtesse. — Il n'y a que vous, madame, qui puissiez nous obtenir cette faveur.

LA COMTESSE. — Vous les voyez, monsieur le comte, ils me supposent un crédit que je n'ai point; mais comme leur demande n'est pas déraisonnable...

LE COMTE, embarrassé. — Il faudrait qu'elle le fût beaucoup...

FIGARO, bas à Suzanne. — Soutiens bien mes efforts.

SUZANNE, bas à Figaro. — Qui ne mèneront à rien.

FIGARO bas. — Va toujours.

LE COMTE, à Figaro. — Que voulez-vous?

FIGARO. — Monseigneur, vos vasseaux, touchés de l'abolition d'un certain droit fâcheux que votre amour pour madame...

LE COMTE. — Eh bien! ce droit n'existe plus, que veux-tu dire?

FIGARO, malignement. — Qu'il est bien temps que la vertu d'un si bon maître éclate; elle m'est d'un tel avantage aujourd'hui, que je désire être le premier à la célébrer à mes noces.

LE COMTE, plus embarrassé. — Tu te moques, ami! L'abolition d'un droit honteux n'est que l'acquit d'une dette envers l'honnêteté. Un Espagnol peut vouloir conquérir la beauté par des soins, mais en exiger le premier le plus doux emploi, comme une servile redevance, ah! c'est la tyrannie d'un Vandale, et non le droit avoué d'un noble Castillan.

FIGARO, tenant Suzanne par la main. — Permettez donc que cette jeune créature de qui votre sagesse a préservé l'honneur reçoive de votre main, publiquement, la toque virginale, ornée de plumes et de rubans blancs, symbole de la pureté de vos intentions... Adoptez-en la cérémonie pour tous les mariages, et qu'un quatrain chanté en chœur rappelle à jamais le souvenir...

LE COMTE, embarrassé. — Si je ne savais pas qu'amoureux, poète et musicien sont trois titres d'indulgence pour toutes les folies...

FIGARO. — Joignez-vous à moi, mes amis.

TOUS, ensemble. — Monseigneur! monseigneur!...

SUZANNE, au comte. — Pourquoi fuir un éloge que vous méritez si bien?

LE COMTE, à part. — La perfide!

FIGARO. — Regardez-la donc, monseigneur: jamais plus jolie fiancée ne montrera mieux la grandeur de votre sacrifice.

SUZANNE. — Laissez-là ma figure et ne vantons que sa vertu.

LE COMTE, à part. — C'est un jeu que tout ceci.

LA COMTESSE. — Je me joins à eux, monsieur le comte; et cette cérémonie me sera toujours chère, puisqu'elle doit son motif à l'amour charmant que vous aviez pour moi.

LE COMTE. — Que j'ai toujours, madame: et c'est à ce titre que je me rends.

TOUS, ensemble. — *Vivat!*

LE COMTE, à part. — Je suis pris. (Haut.) Pour que la cérémonie eût un peu plus d'éclat, je voudrais seulement qu'on la remît à tantôt. (A part.) Faisons vite chercher à Marceline.

FIGARO, à Chérubin. — Eh bien! espiègle! vous n'applaudissez pas?

SUZANNE. — Il est au désespoir; monseigneur le renvoie.

LA COMTESSE. — Ah! monsieur, je demande sa grâce.

LE COMTE. — Il ne la mérite point.

LA COMTESSE. — Hélas! il est si jeune...

LE COMTE. — Pas tant que vous le croyez.

CHÉRUBIN, tremblant. — Pardonner généreusement n'est pas le droit du seigneur auquel vous avez renoncé en épousant madame.

LA COMTESSE. — Il n'a renoncé qu'à celui qui vous affligeait tous.

SUZANNE. — Si monseigneur avait cédé le droit de pardonner, ce serait sûrement le premier qu'il voudrait racheter en secret.

LE COMTE, embarrassé. — Sans doute.

LA COMTESSE. — Et pourquoi le racheter?

CHÉRUBIN, au comte. — Je fus léger dans ma conduite, il est vrai, monseigneur; mais jamais la moindre indiscrétion dans mes paroles...

LE COMTE, embarrassé. — Eh bien! c'est assez...

FIGARO. — Qu'entend-il?

LE COMTE, vivement. — C'est assez, c'est assez, tout le monde exige son pardon, je l'accorde, et j'irai plus loin, je lui donne une compagnie dans ma légion.

TOUS, ensemble. — *Vivat!*

LE COMTE. — Mais c'est à condition qu'il partira sur-le-champ pour rejoindre en Catalogne.

FIGARO. — Ah! monseigneur, demain.

LE COMTE insiste. — Je le veux.

CHÉRUBIN. — J'obéis.

LE COMTE. — Saluez votre marraine, et demandez sa protection.

(Chérubin met un genou en terre devant la comtesse et ne peut parler.

LA COMTESSE, émue. — Puisqu'on ne peut vous garder seulement aujourd'hui, partez, jeune homme. Un nouvel état vous appelle;

allez le remplir dignement. Honorez votre bienfaiteur. Souvenez-vous de cette maison où votre jeunesse a trouvé tant d'indulgence. Soyez soumis, honnête et brave; nous prendrons part à vos succès. (Chérubin se relève et retourne à sa place.)

LE COMTE. — Vous êtes bien émue, madame!

LA COMTESSE. — Je ne m'en défends pas. Qui sait le sort d'un enfant jeté dans une carrière aussi dangereuse! Il est allié de mes parents : et, de plus, il est mon filleul.

LE COMTE, à part. — Je vois que Bazile avait raison. (Haut.) Jeune homme, embrassez Suzanne... pour la dernière fois.

FIGARO. — Pourquoi cela, monseigneur? Il viendra passer ses hivers. Baise-moi donc aussi, capitaine! (Il l'embrasse.) Adieu, mon petit Chérubin; tu vas mener un train de vie bien différent, mon enfant : dame! tu ne rôderas plus tout le jour au quartier des femmes : plus d'échaudés, de goûtés à la crème; plus de main-chaude ou de colin-maillard. De bons soldats, morbleu! basanés, mal vêtus; un grand fusil bien lourd; tourne à droite, tourne à gauche, en avant, marche à la gloire; et ne va pas broncher en chemin; à moins qu'un bon coup de feu...

SUZANNE. — Fi donc! l'horreur!

LA COMTESSE. — Quel pronostic?

LE COMTE. — Où donc est Marceline? Il est bien singulier qu'elle ne soit pas des vôtres!

FANCHETTE. — Monseigneur, elle a pris le chemin du bourg, par le petit sentier de la ferme.

LE COMTE. — Et elle en reviendra?

BAZILE. — Quand il plaira à Dieu.

FIGARO. — S'il lui plaisait qu'il ne lui plût jamais...

FANCHETTE. — Monsieur le docteur lui donnait le bras.

LE COMTE, vivement. — Le docteur est ici?

BAZILE. — Elle s'en est d'abord emparée...

LE COMTE, à part. — Il ne pouvait venir plus à propos.

FANCHETTE. — Elle avait l'air bien échauffé; elle parlait tout haut en marchant, puis elle s'arrêtait, et faisait comme ça, de grands bras... et monsieur le docteur lui faisait comme ça, de la main, en l'apaisant : elle paraissait si courroucée! elle nommait mon cousin Figaro.

LE COMTE lui prend le menton. — Cousin... futur.

FANCHETTE, montrant Chérubin. — Monseigneur, nous avez-vous pardonné d'hier?...

LE COMTE interrompt. — Bonjour, bonjour, petite.

FIGARO. — C'est son chien d'amour qui la berce; elle aurait troublé notre fête.

LE COMTE, à part. — Elle la troublera, je t'en réponds. (Haut.) Allons, madame, entrons. Bazile, vous passerez chez moi.

SUZANNE, à Figaro. — Tu me rejoindras, mon fils?

FIGARO, bas à Suzanne. — Est-il bien enfilé?

SUZANNE, bas. — Charmant garçon! (Ils sortent tous.)

SCÈNE XI. — CHÉRUBIN, FIGARO, BAZILE. (Pendant qu'on sort, Figaro les arrête tous deux et les ramène.)

FIGARO. — Ah çà, vous autres! la cérémonie adoptée, ma fête de ce soir en est la suite; il faut bravement nous recorder : ne faisons point comme ces acteurs qui ne jouent jamais si mal que le jour où la critique est le plus éveillée. Nous n'avons point de lendemain qui nous excuse, nous. Sachons bien nos rôles aujourd'hui.

BAZILE, malignement. — Le mien est plus difficile que tu ne crois.

FIGARO, faisant, sans qu'il le voie, le geste de le rosser. — Tu es loin aussi de savoir tout le succès qu'il te vaudra.

CHÉRUBIN. — Mon ami, tu oublies que je pars.

FIGARO. — Et toi, tu voudrais bien rester.

CHÉRUBIN. — Ah! si je le voudrais!...

FIGARO. — Il faut ruser. Point de murmure à ton départ. Le manteau de voyage à l'épaule; arrange ouvertement ta trousse, et qu'on voie ton cheval à la grille; un temps de galop jusqu'à la ferme; reviens à pied par les derrières; monseigneur te croira parti; tiens-toi seulement hors de sa vue; je me charge de l'apaiser après la fête.

CHÉRUBIN. — Mais Fanchette qui ne sait pas son rôle.

BAZILE. — Que diable lui apprenez-vous donc, depuis huit jours, que vous ne la quittez pas?

FIGARO. — Tu n'as rien à faire aujourd'hui; donne-lui, par grâce, une leçon.

BAZILE. — Prenez garde, jeune homme, prenez garde! le père n'est pas satisfait; la fille a été souffletée; elle n'étudie pas avec vous : Chérubin! Chérubin! vous lui causerez des chagrins! *Tant va la cruche à l'eau!...*

FIGARO. — Ah! voilà notre imbécile, avec ses vieux proverbes! Eh bien! pédant! que dit la sagesse des nations : *Tant va la cruche à l'eau, qu'à la fin?...*

BAZILE. — Elle s'emplit.

FIGARO, s'en allant. — Pas si bête, pourtant, pas si bête!

ACTE DEUXIÈME

Le théâtre représente une chambre à coucher superbe, un grand lit en alcôve, une estrade au devant. La porte pour entrer s'ouvre et se ferme à la troisième coulisse à droite; celle d'un cabinet, à la première coulisse à gauche. Une porte, dans le fond, va chez les femmes. Une fenêtre s'ouvre de l'autre côté.

SCÈNE I. — SUZANNE, LA COMTESSE entrent par la porte à droite.

LA COMTESSE se jette dans une bergère. — Ferme la porte, Suzanne, et conte-moi tout, dans le plus grand détail.

SUZANNE. — Je n'ai rien à cacher à madame.

LA COMTESSE. — Quoi, Suzon, il voulait te séduire?

SUZANNE. — Oh! que non. Monseigneur n'y met pas tant de façon avec sa servante! il voulait m'acheter.

LA COMTESSE. — Et le petit page était présent?

SUZANNE. — C'est-à-dire, caché derrière le grand fauteuil; il venait me prier de vous demander sa grâce.

LA COMTESSE. — Et pourquoi ne pas s'adresser à moi-même? Est-ce que je l'aurais refusée, Suzon?

SUZANNE. — C'est ce que j'ai dit : mais ses regrets de partir, et surtout de quitter madame : — *Ah! Suzon, qu'elle est noble et belle! mais qu'elle est imposante!*

LA COMTESSE. — Est-ce que j'ai cet air-là, Suzon? moi qui l'ai toujours protégé.

SUZANNE. — Puis il a vu votre ruban de nuit que je tenais, il s'est jeté dessus...

LA COMTESSE, souriant. — Mon ruban?... quelle enfance?

SUZANNE. — J'ai voulu le lui ôter; madame, c'était un lion; ses yeux brillaient... Tu ne l'auras qu'avec ma vie, disait-il, en forçant sa petite voix douce et grêle.

LA COMTESSE, rêvant. — Eh bien! Suzon?

SUZANNE. — Eh bien! Madame, est-ce qu'on peut faire finir ce petit démon-là? ma marraine par ci; je voudrais bien par l'autre; et parce qu'il n'oserait seulement baiser la robe de madame, il voudrait toujours m'embrasser, moi.

LA COMTESSE, rêvant. — Laissons... laissons ces folies... Enfin, ma pauvre Suzanne, mon époux a fini par te dire...

SUZANNE. — Que si je ne voulais pas l'entendre, il allait protéger Marceline.

LA COMTESSE se lève et se promène, en se servant fortement de l'éventail. — Il ne m'aime plus du tout.

SUZANNE. — Pourquoi tant de jalousie?

LA COMTESSE. — Comme tous les maris, ma chère : uniquement par orgueil. Ah! je l'ai trop aimé! je l'ai lassé de mes tendresses, et fatigué de mon amour; voilà mon seul tort avec lui : mais je n'entends pas que cet honnête aveu te nuise, et tu épouseras Figaro. Lui seul peut nous y aider : viendra-t-il?

SUZANNE. — Dès qu'il verra partir la chasse.

LA COMTESSE, se servant de l'éventail. — Ouvre un peu la croisée sur le jardin. Il fait une chaleur ici!...

SUZANNE. — C'est que madame parle et marche avec action. (Elle va ouvrir la croisée du fond.)

LA COMTESSE, rêvant longtemps. — Dans cette constance à me fuir... les hommes sont bien coupables!

SUZANNE crie de la fenêtre. — Ah! voilà monseigneur qui traverse à cheval le grand potager, suivi de Pédrille, avec deux, trois, quatre lévriers.

LA COMTESSE. — Nous avons du temps devant nous. (Elle s'assied.) On frappe, Suzon!

SUZANNE court ouvrir en chantant. — Ah! c'est mon Figaro! ah! c'est mon Figaro!

SCÈNE II. — FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, assise.

SUZANNE. — Mon cher ami! viens donc. Madame est dans une impatience!...

FIGARO. — Et toi, ma petite Suzanne? — Madame n'en doit prendre aucune. Au fait, de quoi s'agit-il? d'une misère. Monsieur le comte trouve notre jeune femme aimable, il voudrait en faire sa maîtresse, et c'est bien naturel.

SUZANNE. — Naturel?

FIGARO. — Puis il m'a nommé courrier de dépêches, et Suzon conseiller d'ambassade. Il n'y a pas là d'étourderie.

SUZANNE. — Tu finiras?

FIGARO. — Et parce que Suzanne, ma fiancée, n'accepte pas le diplôme, il va favoriser les vues de Marceline; quoi de plus simple encore? se venger de ceux qui nuisent à nos projets en renversant les leurs; c'est ce que chacun fait, ce que nous allons faire nous-mêmes. Eh bien! voilà tout, pourtant.

LA COMTESSE. — Pouvez-vous, Figaro, traiter si légèrement un dessein qui nous coûte à tous le bonheur?

FIGARO. — Qui dit cela, madame?

SUZANNE. — Au lieu de t'affliger de nos chagrins...

FIGARO. — N'est-ce pas assez que je m'en occupe? Or, pour agir aussi méthodiquement que lui, tempérons d'abord son ardeur de nos possessions, en l'inquiétant sur les siennes.

LA COMTESSE. — C'est bien dit; mais comment?

FIGARO. — C'est déjà fait, madame; un faux avis donné sur vous...

LA COMTESSE. — Sur moi! la tête vous tourne!

FIGARO. — Oh! c'est à lui qu'elle doit tourner.

LA COMTESSE. — Un homme aussi jaloux!...

FIGARO. — Tant mieux : pour tirer parti des gens de ce caractère, il ne faut qu'un peu leur fouetter le sang; c'est ce que les femmes entendent si bien. Puis, les tient-on fâchés tout rouge, avec un brin d'intrigue on les mène où l'on veut, par le nez, dans le Guadalquivir. Je vous ai fait rendre à Bazile un billet inconnu, lequel avertit monseigneur qu'un galant doit chercher à vous voir aujourd'hui pendant le bal.

LA COMTESSE. — Et vous vous jouez ainsi de la vérité sur le compte d'une femme d'honneur!...

FIGARO. — Il y en a peu, madame, avec qui je l'eusse osé, crainte de rencontrer juste.

LA COMTESSE. — Il faudra que je l'en remercie!

FIGARO. — Mais dites-moi s'il n'est pas charmant de lui avoir taillé ses morceaux de la journée de la façon qu'il passe à rôder, à jurer après sa dame, le temps qu'il estimait à se complaire avec la nôtre! Il est déjà tout dérouté : galopera-t-il celle-ci? surveillera-t-il celle-là? Dans son trouble d'esprit, tenez, tenez, le voilà qui court la plaine, et force un lièvre qui n'en peut mais. L'heure du mariage arrive en poste; il n'aura pas pris de parti contre, et jamais il n'osera s'y opposer devant madame.

SUZANNE. — Non; mais Marceline, le bel esprit, osera le faire, elle.

FIGARO. — Brrr? Cela m'inquiète bien, ma foi! Tu feras dire à monseigneur que tu te rendras sur la brune au jardin.

SUZANNE. — Tu comptes sur celui-là?

FIGARO. — Oh! dame! écoutez donc; les gens qui ne veulent rien faire de rien, n'avancent rien et ne sont bons à rien. Voilà mon mot.

SUZANNE. — Il est joli!

LA COMTESSE. — Comme son idée : vous consentiriez qu'elle s'y rendît?

FIGARO. — Point du tout. Je fais endosser un habit de Suzanne à quelqu'un : surpris par nous au rendez-vous, le comte pourra-t-il s'en dédire?

SUZANNE. — A qui mes habits?

FIGARO. — Chérubin.

LA COMTESSE. — Il est parti.

FIGARO. — Non, pas pour moi : veut-on me laisser faire?

SUZANNE. — On peut s'en fier à lui pour mener une intrigue.

FIGARO. — Deux, trois, quatre à la fois, bien embrouillées, qui se croisent. J'étais né pour être courtisan.

SUZANNE. — On dit que c'est un métier si difficile!

FIGARO. — Recevoir, prendre et demander; voilà le secret en trois mots.

LA COMTESSE. — Il a tant d'assurance, qu'il finit par m'en inspirer.

FIGARO. — C'est mon dessein.

SUZANNE. — Tu disais donc?

FIGARO. — Que pendant l'absence de monseigneur, je vais vous envoyer le Chérubin : coiffez-le, habillez-le; je le renferme et l'endoctrine ; et puis dansez, monseigneur. (Il sort.)

SCÈNE III. — SUZANNE, LA COMTESSE, assise.

LA COMTESSE, tenant sa boîte à mouches. — Mon Dieu, Suzon, comme je suis faite!... ce jeune homme qui va venir!...

SUZANNE. — Madame ne veut donc pas qu'il en réchappe?

LA COMTESSE rêve devant sa petite glace. — Moi!... tu verras comme je vais le gronder.

SUZANNE. — Faisons-lui chanter sa romance.

(Elle la met sur la comtesse.)

LA COMTESSE. — Mais, c'est qu'en vérité mes cheveux sont dans un désordre...

SUZANNE, riant. — Je n'ai qu'à reprendre ces deux boucles... madame le grondera bien mieux.

LA COMTESSE, revenant à elle. — Qu'est-ce que vous dites donc, mademoiselle?

SCÈNE IV. — CHÉRUBIN, l'air honteux, SUZANNE, LA COMTESSE, assise.

SUZANNE. — Entrez, monsieur l'officier; on est visible.

CHÉRUBIN avance en tremblant. — Ah! que ce nom m'afflige, madame! il m'apprend qu'il faut quitter des lieux... une marraine si... bonne!...

SUZANNE. — Et si belle!

CHÉRUBIN, avec un soupir. — Ah oui!

SUZANNE *le contrefait.* — *Ah oui!* Le bon jeune homme! avec ses longues paupières hypocrites. Allons, bel oiseau bleu, chantez la romance à madame.

LA COMTESSE *la déplie.* — De qui... dit-on qu'elle est?

SUZANNE. — Voyez la rougeur du coupable : en a-t-il un pied sur les joues?

CHÉRUBIN. — Est-ce qu'il est défendu... de chérir...

SUZANNE *lui met le poing sous le nez.* — Je dirai tout, vaurien!

LA COMTESSE. — Là... chante-t-il?

CHÉRUBIN. — Oh! madame, je suis si tremblant!...

SUZANNE, *en riant.* — Et gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian, gnian; dès que madame le veut, modeste auteur! je vais l'accompagner.

LA COMTESSE. — Prends ma guitare. (*La comtesse, assise, tient le papier pour suivre. Suzanne est derrière son fauteuil, et prélude en regardant la musique par dessus sa maîtresse. Le petit page est devant elle, les yeux baissés. Ce tableau est juste la belle estampe d'après Vanloo, appelée : La Conversation espagnole* [1].)

ROMANCE.

AIR : *Malbroug s'en va-t-en guerre.*

PREMIER COUPLET

Mon coursier hors d'haleine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'errais de plaine en plaine;
Au gré du destrier.

DEUXIÈME COUPLET

Au gré du destrier;
Sans varlet, n'écuyer;
Là près d'une fontaine [2],
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Songeant à ma marraine.
Sentais mes pleurs couler.

TROISIÈME COUPLET

Sentais mes pleurs couler,
Prêt à me désoler;
Je gravais sur un frêne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Sa lettre sans la mienne;
Le roi vint à passer.

1. Chérubin, la Comtesse, Suzanne.

2. Au spectacle on a commencé la romance à ce vers en disant : *Auprès d'une fontaine*, etc.

QUATRIÈME COUPLET

Le roi vint à passer :
Ses barons, son clergier.
— Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine !)
Qui vous met à la gène?
Qui vous fait tant plorer?

CINQUIÈME COUPLET

Qui vous fait tant plorer?
Nous faut le déclarer.
— Madame et souveraine,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
J'avais une marraine.
Que toujours adorai [1].

SIXIÈME COUPLET

Que toujours adorai ;
Je sens que j'en mourrai.
— Beau page, dit la reine,
(Que mon cœur, que mon cœur a de peine!)
N'est-il qu'une marraine?
Je vous en servirai.

SEPTIÈME COUPLET

Je vous en servirai ;
Mon page vous ferai :
Puis à ma jeune Hélène,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Fille d'un capitaine,
Un jour vous marierai.

HUITIÈME COUPLET

Un jour vous marierai. —
Nenni n'en faut parler;
Je veux traîner ma chaîne,
(Que mon cœur, mon cœur a de peine!)
Mourir de cette peine :
Mais non m'en consoler.

LA COMTESSE. — Il y a de la naïveté... du sentiment même.

SUZANNE va poser la guitare sur un fauteuil [2]. — Oh ! pour du sentiment, c'est un jeune homme qui... Ah çà, monsieur l'officier, vous a-t-on

1. Ici la comtesse arrête le page en fermant le papier. Le reste ne se chante pas au théâtre.

2. Chérubin, Suzanne, la Comtesse.

dit que pour égayer la soirée, nous voulons savoir d'avance si un de mes habits vous ira passablement?

LA COMTESSE. — J'ai peur que non.

SUZANNE se mesure avec lui. — Il est de ma grandeur. Otons d'abord le manteau. (Elle le détache.)

LA COMTESSE. — Et si quelqu'un entrait?

SUZANNE. — Est-ce que nous faisons du mal donc? Je vais fermer la porte. (Elle court.) Mais c'est la coiffure que je veux voir.

LA COMTESSE. — Sur ma toilette, une baigneuse à moi. (Suzanne entre dans le cabinet dont la porte est au bord du théâtre.)

SCÈNE V. — CHÉRUBIN, LA COMTESSE, assise.

LA COMTESSE. — Jusqu'à l'instant du bal, le comte ignorera que vous soyez au château. Nous lui dirons après que le temps d'expédier votre brevet nous a fait naître l'idée...

CHÉRUBIN le lui montre. — Hélas! madame le voici; Bazile me l'a remis de sa part.

LA COMTESSE. — Déjà? l'on a craint d'y perdre une minute. (Elle lit.) Ils se sont tant pressés qu'ils ont oublié d'y mettre son cachet. (Elle le lui rend.)

SCÈNE VI. — CHÉRUBIN, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE entre avec un grand bonnet. — Le cachet, à quoi?

LA COMTESSE. — A son brevet.

SUZANNE. — Déjà?

LA COMTESSE. — C'est ce que je disais. Est-ce là ma baigneuse?

SUZANNE s'assied près de la comtesse [1]. — Et la plus belle de toutes. (Elle chante avec des épingles dans sa bouche.)

Tournez-vous donc envers ici,
Jean de Lyra. mon bel ami.

(Chérubin se met à genoux, elle le coiffe.) Madame, il est charmant!

LA COMTESSE. — Arrange son collet d'un air un plus féminin.

SUZANNE l'arrange. — Là... Mais voyez donc ce morveux, comme il est joli en fille! J'en suis jalouse, moi! (Elle lui prend le menton.) Voulez-vous bien n'être pas joli comme ça?

LA COMTESSE. — Qu'elle est folle! Il faut relever la manche, afin que l'amadis prenne mieux... (Elle le retrousse.) Qu'est-ce qu'il a donc au bras? un ruban!

1. Chérubin, Suzanne, la Comtesse.

SUZANNE. — Et un ruban à vous. Je suis bien aise que madame l'ait vu. Je lui avait dit que je le dirais, déjà! Oh! si monseigneur n'était pas venu, j'aurais bien repris le ruban, car je suis presque aussi forte que lui.

LA COMTESSE. — Il y a du sang! (Elle détache le ruban.)

CHÉRUBIN, honteux. — Ce matin, comptant partir, j'arrangeais la gourmette de mon cheval; il a donné de la tête, et la bossette m'a effleuré le bras.

LA COMTESSE. — On n'a jamais mis un ruban...

SUZANNE. — Et surtout un ruban volé. — Voyons donc ce que la bossette... la courbette... la cornette du cheval... Je n'entends rien à tous ces noms-là. Ah! qu'il a le bras blanc! c'est comme une femme! plus blanc que le mien! regardez donc! madame. (Elle les compare.)

LA COMTESSE, d'un ton glacé. — Occupez-vous plutôt de m'avoir du taffetas gommé dans ma toilette. (Suzanne pousse la tête du Chérubin, en riant, il tombe sur les deux mains. Elle entre dans le cabinet au bord du théâtre.)

SCÈNE VII. — CHÉRUBIN, à genoux, LA COMTESSE, assise.

LA COMTESSE reste un moment sans parler, les yeux sur son ruban, Chérubin la dévore de ses regards. — Pour mon ruban, monsieur... Comme c'est celui dont la couleur m'agrée le plus... J'étais fort en colère de l'avoir perdu.

SCÈNE VIII. — CHÉRUBIN, à genoux, LA COMTESSE, assise, SUZANNE

SUZANNE, revenant. — Et la ligature à son bras? (Elle remet à la comtesse du taffetas gommé et des ciseaux.)

LA COMTESSE. — En allant lui chercher tes hardes, prends le ruban d'un autre bonnet. (Suzanne sort par la porte du fond en emportant le manteau du page.)

SCÈNE IX. — CHÉRUBIN, à genoux, LA COMTESSE, assise.

CHÉRUBIN, les yeux baissés. — Celui qui m'est ôté m'aurait guéri en moins de rien.

LA COMTESSE. — Par quelle vertu? (Lui montrant le taffetas) Ceci vaut mieux.

CHÉRUBIN, hésitant. — Quand un ruban... a serré la tête... ou touché la peau d'une personne...

LA COMTESSE, coupant la phrase. — ... Étrangère, il devient bon pour

les blessures? J'ignorais cette propriété. Pour l'éprouver, je garde celui-ci qui vous a serré le bras. A la première égratignure... de mes femmes, j'en ferai l'essai.

CHÉRUBIN, pénétré. — Vous le gardez, et moi je pars.

LA COMTESSE. — Non pour toujours.

CHÉRUBIN. — Je suis si malheureux!

LA COMTESSE, émue. — Il pleure à présent! C'est ce vilain Figaro avec son pronostic!...

CHÉRUBIN, exalté. — Ah! je voudrais toucher au terme qu'il m'a prédit! sûr de mourir à l'instant, peut-être ma bouche oserait...

LA COMTESSE l'interrompt et lui essuie les yeux avec son mouchoir. — Taisez-vous, taisez-vous, enfant. Il n'y a pas un brin de raison dans tout ce que vous dites. (On frappe à la porte, elle élève la voix.) Qui frappe ainsi chez moi?

SCÈNE X. — CHÉRUBIN, LA COMTESSE, LE COMTE en dehors.

LE COMTE, en dehors. — Pourquoi donc enfermée?

LA COMTESSE, troublée, se lève. — C'est mon époux! grands dieux!... (A Chérubin qui s'est levé aussi.) Vous sans manteau, le col et les bras nus! seul avec moi! cet air de désordre, un billet reçu, sa jalousie!...

LE COMTE, en dehors. — Vous n'ouvrez pas?

LA COMTESSE. — C'est que... je suis seule.

LE COMTE, en dehors. — Seule! avec qui parlez-vous donc?

LA COMTESSE, cherchant. — ... Avec vous, sans doute.

CHÉRUBIN, à part. — Après les scènes d'hier et de ce matin, il me tuerait sur la place! (Il court au cabinet de toilette, y entre, et tire la porte sur lui.)

SCÈNE XI.

LA COMTESSE, seule, en ôte la clé et court ouvrir au comte. Ah! quelle faute! quelle faute!

SCÈNE XII. — LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, un peu sévère. — Vous n'êtes pas dans l'usage de vous enfermer.

LA COMTESSE, troublée. — Je... je chiffonnais... oui, je chiffonnais, avec Suzanne; elle est passée un moment chez elle.

LE COMTE l'examine. — Vous avez l'air et le ton bien altérés!...

LA COMTESSE. — Cela n'est pas étonnant... pas étonnant du tout... je vous assure... nous parlions de vous... elle est passée, comme je vous dis.

LE COMTE. — Vous parliez de moi!... Je suis ramené par l'inquiétude; en montant à cheval, un billet qu'on m'a remis, mais auquel je n'ajoute aucune foi, m'a... pourtant agité.

LA COMTESSE. — Comment, monsieur!... quel billet?

LE COMTE. — Il faut avouer, madame, que vous ou moi sommes entourés d'êtres... bien méchants! On me donne avis que dans la journée quelqu'un, que je crois absent, doit chercher à vous entretenir.

LA COMTESSE. — Quel que soit cet audacieux, il faudra qu'il pénètre ici; car mon projet est de ne pas quitter ma chambre de tout le jour.

LE COMTE. — Ce soir, pour la noce de Suzanne?

LA COMTESSE. — Pour rien au monde; je suis très incommodée.

LE COMTE. — Heureusement le docteur est ici. (Le page fait tomber une chaise dans le cabinet.) Quel bruit entends-je?

LA COMTESSE, plus troublée. — Du bruit?

LE COMTE. — On a fait tomber un meuble?

LA COMTESSE. — Je... je n'ai rien entendu pour moi.

LE COMTE. — Il faut que vous soyez furieusement préoccupée!

LA COMTESSE. — Préoccupée! de quoi?

LE COMTE. — Il y a quelqu'un dans ce cabinet, madame.

LA COMTESSE. — Hé... qui voulez-vous qu'il y ait, monsieur?

LE COMTE. — C'est moi qui vous le demande; j'arrive.

LA COMTESSE. — Hé mais... Suzanne apparemment qui range.

LE COMTE. — Vous avez dit qu'elle était passée chez elle.

LA COMTESSE. — Passée... ou entrée là; je ne sais lequel.

LE COMTE. — Si c'est Suzanne, d'où vient le trouble où je vous vois?

LA COMTESSE. — Du trouble pour ma camériste?

LE COMTE. — Pour votre camériste, je ne sais; mais pour du trouble, assurément.

LA COMTESSE. — Assurément, monsieur, cette fille vous trouble et vous occupe beaucoup plus que moi.

LE COMTE, en colère. — Elle m'occupe à tel point, madame, que je veux la voir à l'instant.

LA COMTESSE. — Je crois, en effet, que vous le voulez souvent; mais voilà bien les soupçons les moins fondés...

SCÈNE XIII. — LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE

entre avec des hardes et pousse la porte.

LE COMTE. — Ils en seront plus aisés à détruire. (Il parle au cabinet. — Sortez, Suzon; je vous l'ordonne. (Suzanne s'arrête auprès de l'alcôve dans le fond.)

LA COMTESSE. — Elle est presque nue, monsieur : vient-on troubler ainsi des femmes dans leur retraite? Elle essayait des hardes que je lui donne en la mariant; elle s'est enfuie quand elle vous a entendu.

LE COMTE. — Si elle craint tant de se montrer, au moins elle peut parler. (Il se tourne vers la porte du cabinet.) Répondez-moi, Suzanne; êtes-vous dans ce cabinet? (Suzanne, restée au fond, se jette dans l'alcôve et s'y cache.

LA COMTESSE, vivement, parlant au cabinet. — Suzon, je vous défends de répondre. (Au comte.) On n'a jamais poussé si loin la tyrannie!

LE COMTE s'avance au cabinet. — Oh bien! puisqu'elle ne parle pas, vêtue ou non, je la verrai.

LA COMTESSE se met au devant. — Partout ailleurs, je ne puis l'empêcher, mais j'espère aussi que chez moi...

LE COMTE. — Et moi, j'espère savoir dans un moment quelle est cette Suzanne mystérieuse. Vous demander la clé serait, je le vois, inutile! mais il est un moyen sûr de jeter en dedans cette légère porte. Holà! quelqu'un!

LA COMTESSE. — Attirer vos gens, et faire un scandale public d'un soupçon qui nous rendrait la fable du château?

LE COMTE. — Fort bien, madame; en effet, j'y suffirai; je vais à l'instant prendre chez moi ce qu'il faut... (Il marche pour sortir et revient.) Mais pour que tout reste au même état, voudrez-vous bien m'accompagner sans scandale et sans bruit, puisqu'il vous déplaît tant?... Une chose aussi simple apparemment ne me sera pas refusée!

LA COMTESSE, troublée. — Eh! monsieur, qui songe à vous contrarier?

LE COMTE. — Ah! j'oubliais la porte qui va chez vos femmes; il faut que je la ferme aussi pour que vous soyez pleinement justifiée. (Il va fermer la porte du fond et en ôte la clé.)

LA COMTESSE, à part. — O ciel! étourderie funeste!

LE COMTE, revenant à elle. — Maintenant que cette chambre est close, acceptez mon bras, je vous prie (il élève la voix); et quant à la Suzanne du cabinet, il faudra qu'elle ait la bonté de m'attendre, et le moindre mal qui puisse lui arriver à mon retour...

LA COMTESSE. — En vérité, monsieur, voilà bien la plus odieuse aventure... (Le comte l'emmene et ferme la porte à clé.)

SCÈNE XIV. — SUZANNE, CHÉRUBIN.

SUZANNE sort de l'alcove, accourt au cabinet et parle à la serrure. — Ouvrez, Chérubin, ouvrez vite, c'est Suzanne; ouvrez et sortez.

CHÉRUBIN sort [1]. — Ah! Suzon, quelle horrible scène!

SUZANNE. — Sortez, vous n'avez pas une minute.

CHÉRUBIN, effrayé. — Et par où sortir?

SUZANNE. — Je n'en sais rien, mais sortez.

CHÉRUBIN. — S'il n'y a pas d'issue?

SUZANNE. — Après la rencontre de tantôt, il vous écraserait et nous serions perdues. — Courez conter à Figaro...

CHÉRUBIN. — La fenêtre du jardin n'est peut-être pas bien haute.

Il court y regarder.

SUZANNE, avec effroi. — Un grand étage! impossible! Ah! ma pauvre maîtresse! Et mon mariage, ô ciel!

CHÉRUBIN revient. — Elle donne sur la melonnière; quitte à gâter une couche ou deux.

SUZANNE le retient et s'écrie. — Il va se tuer!

CHÉRUBIN, exalté. — Dans un gouffre allumé, Suzon, oui, je m'y jetterais, plutôt que de lui nuire... Et ce baiser va me porter bonheur. (Il l'embrasse et court sauter par la fenêtre.

SCÈNE XV. — SUZANNE, seule, jette un cri de frayeur.

Ah! (Elle tombe assise un moment. Elle va péniblement regarder à la fenêtre et revient.) Il est déjà bien loin. Oh! le petit garnement! aussi leste que joli! Si celui-là manque de femmes... Prenons sa place au plus tôt. (En entrant dans le cabinet.) Vous pouvez à présent, monsieur le comte, rompre la cloison si cela vous amuse; au diantre qui répond mot. (Elle s'y enferme.)

SCÈNE XVI. — LE COMTE, LA COMTESSE rentrent dans la chambre.

LE COMTE, une pince à la main qu'il jette sur le fauteuil. — Tout est bien comme je l'ai laissé. Madame, en m'exposant à briser cette porte, réfléchissez aux suites : encore une fois voulez-vous ouvrir?

LA COMTESSE. — Eh! monsieur, quelle horrible humeur peut altérer ainsi les égards entre deux époux? Si l'amour vous dominait au point de vous inspirer ces fureurs, malgré leur déraison, je les excuserais; j'oublierais, peut-être en faveur du motif ce qu'elles ont d'offensant pour moi. Mais la seule vanité peut-elle jeter dans cet excès un galant homme?

LE COMTE. — Amour ou vanité, vous ouvrirez la porte, ou je vais à l'instant...

1. Chérubin, Suzanne.

LA COMTESSE, *au devant.* — Arrêtez, monsieur, je vous prie. Me croyez-vous capable de manquer à ce que je me dois?

LE COMTE. — Tout ce qu'il vous plaira, madame; mais je verrai qui est dans ce cabinet.

LA COMTESSE, *effrayée.* — Eh bien! monsieur, vous le verrez. Écoutez moi... tranquillement.

LE COMTE. — Ce n'est donc pas Suzanne?

LA COMTESSE, *timidement.* — Au moins n'est-ce pas non plus une personne... dont vous deviez rien redouter... nous disposions une plaisanterie... bien innocente, en vérité, pour ce soir... et je vous jure...

LE COMTE. — Et vous me jurez?

LA COMTESSE. — Que nous n'avions pas plus de dessein de vous offenser l'un que l'autre.

LE COMTE, *vite.* — L'un que l'autre? c'est un homme.

LA COMTESSE. — Un enfant, monsieur.

LE COMTE. — Hé qui donc?

LA COMTESSE. — A peine osai-je le nommer!

LE COMTE, *furieux.* — Je le tuerai.

LA COMTESSE. — Grands dieux!

LE COMTE. — Parlez donc.

LA COMTESSE. — Ce jeune... Chérubin...

LE COMTE. — Chérubin! l'insolent!... Voilà mes soupçons et le billet expliqués.

LA COMTESSE, *joignant les mains.* — Ah! monsieur, gardez-vous de penser...

LE COMTE, *frappant du pied.* — (*A part.*) Je trouverai partout ce maudit page! (*Haut.*) Allons, madame, ouvrez; je sais tout maintenant. Vous n'auriez pas été si émue, en le congédiant ce matin; il serait parti quand je l'ai ordonné; vous n'auriez pas mis tant de fausseté dans votre conte de Suzanne; il ne se serait pas si soigneusement caché, s'il n'y avait rien de criminel.

LA COMTESSE. — Il a craint de vous irriter en se montrant.

LE COMTE, *hors de lui, crie au cabinet.* — Sors donc, petit malheureux!

LA COMTESSE *le prend à bras le corps, en l'éloignant.* — Ah! monsieur, monsieur, votre colère me fait trembler pour lui. N'en croyez pas un injuste soupçon, de grâce! et que le désordre où vous l'allez trouver...

LE COMTE. — Du désordre!

LA COMTESSE. — Hélas! oui; prêt à s'habiller en femme, une coiffure à moi sur la tête, en veste et sans manteau, le col ouvert, les bras nus; il allait essayer...

LE COMTE. — Et vous vouliez garder votre chambre! Indigne



SUZANNE sort en criant. — Je le tuerai. je le tuerai. Tuez-le donc, ce méchant page.

(Dessin de St-Quentin. — Édition de 1785 de la *Folle Journée*.)

épouse! ah! vous la garderez... longtemps: mais il faut avant que j'en chasse un insolent, de manière à ne plus le rencontrer nulle part.

LA COMTESSE se jette à genoux, les bras élevés. — Monsieur le comte, épargnez un enfant; je ne me consolerais pas d'avoir causé...

LE COMTE. — Vos frayeurs aggravent son crime.

LA COMTESSE. — Il n'est pas coupable, il partait; c'est moi qui l'ai fait appeler.

LE COMTE furieux. — Levez-vous. Otez-vous... Tu es bien audacieuse d'oser me parler pour un autre?

LA COMTESSE. — Eh bien! je m'ôterai, monsieur, je me lèverai; je vous remettrai même la clé du cabinet : mais, au nom de votre amour...

LE COMTE. — De mon amour, perfide!

LA COMTESSE se lève et lui présente la clef. — Promettez-moi que vous laisserez aller cet enfant sans lui faire aucun mal; et puisse après tout votre courroux tomber sur moi, si je ne vous convaincs pas...

LE COMTE, prenant la clé. — Je n'écoute plus rien.

LA COMTESSE se jette sur une bergère, un mouchoir sur les yeux. — Oh ciel! il va périr.

LE COMTE ouvre la porte et recule. — C'est Suzanne!...

SCÈNE XVII. — LA COMTESSE, LE COMTE, SUZANNE.

SUZANNE sort en riant. — *Je le tuerai, je le tuerai.* Tuez-le donc, ce méchant page!

LE COMTE, à part. — Ah! quelle école! (Regardant la comtesse qui est restée stupéfaite.) — Et vous aussi vous jouez l'étonnement? Mais peut-être elle n'y est pas seule. (Il entre.)

SCÈNE XVIII. — LA COMTESSE assise, SUZANNE.

SUZANNE accourt à sa maîtresse. — Remettez-vous, madame, il est bien loin, il a fait un saut...

LA COMTESSE. — Ah! Suzon, je suis morte.

SCÈNE XIX. — LA COMTESSE, assise, SUZANNE, LE COMTE.

LE COMTE sort du cabinet d'un air confus. Après un court silence. — Il n'y a personne, et pour le coup j'ai tort. — Madame... vous jouez fort bien la comédie.

SUZANNE, gaiement. — Et moi, monseigneur? (La comtesse, son mouchoir sur sa bouche pour se remettre, ne parle pas.)

LE COMTE s'approche [1]. — Quoi, madame, vous plaisantiez?

LA COMTESSE, se remettant un peu. — Et pourquoi non, monsieur?

LE COMTE. — Quel affreux badinage! et pour quel motif, je vous prie?...

LA COMTESSE. — Vos folies méritent-elles de la pitié?

LE COMTE. — Nommer folies ce qui touche à l'honneur?

LA COMTESSE, assurant son ton par degrés. — Me suis-je unie à vous pour être éternellement vouée à l'abandon et à la jalousie que vous seul osez concilier?

LE COMTE. — Ah! madame, c'est sans ménagements...

SUZANNE. — Madame n'avait qu'à vous laisser appeler les gens.

LE COMTE. — Tu as raison, et à moi de m'humilier. Pardon, je suis d'une confusion!...

SUZANNE. — Avouez, monseigneur, que vous la méritez un peu!

LE COMTE. — Pourquoi donc ne sortais-tu pas lorsque je t'appelais, mauvaise?

SUZANNE. — Je me rhabillais de mon mieux, à grand renfort d'épingles, et madame, qui me le défendait, avait bien ses raisons pour le faire.

LE COMTE. — Au lieu de rappeler mes torts, aide-moi plutôt à l'apaiser.

LA COMTESSE. — Non monsieur; un pareil outrage ne se couvre point. Je vais me retirer aux Ursulines, et je vois trop qu'il en est temps.

LE COMTE. — Le pourriez-vous sans quelques regrets?

SUZANNE. — Je suis sûre, moi, que le jour du départ serait la veille des larmes.

LA COMTESSE. — Eh! quand cela serait, Suzon. J'aime mieux le regretter que d'avoir la bassesse de lui pardonner; il m'a trop offensée.

LE COMTE. — Rosine!...

LA COMTESSE. — Je ne la suis plus, cette Rosine que vous avez tant poursuivie! Je suis la pauvre comtesse Almaviva, la triste femme délaissée que vous n'aimez plus.

SUZANNE. — Madame!

LE COMTE, suppliant. — Par pitié!...

LA COMTESSE. — Vous n'en aviez aucune pour moi.

LE COMTE. — Mais aussi ce billet... il m'a tourné le sang.

LA COMTESSE. — Je n'avais pas consenti qu'on l'écrivît.

LE COMTE. — Vous le saviez?

LA COMTESSE. — C'est cet étourdi de Figaro...

LE COMTE. — Il en était?

1. Suzanne, la Comtesse, *assise*, le Comte.

LA COMTESSE. — ... Qui l'a remis à Bazile.

LE COMTE. — Qui m'a dit le tenir d'un paysan. O perfide chanteur! ame à deux tranchants! c'est toi qui paieras pour tout le monde.

LA COMTESSE. — Vous demandez pour vous un pardon que vous refusèz aux autres. Voilà bien les hommes! Ah! si jamais je consentais à pardonner en faveur de l'erreur où vous a jeté ce billet, j'exigerais que l'amnistie fût générale.

LE COMTE. — Eh bien, de tout mon cœur, comtesse. Mais comment réparer une faute aussi humiliante?

LA COMTESSE, se lève. — Elle l'était pour tous deux.

LE COMTE. — Ah! dites pour moi seul. — Mais je suis encore à concevoir comment les femmes prennent si vite et si juste l'air et le ton des circonstances. Vous rougissiez, vous pleuriez, votre visage était défait... D'honneur, il l'est encore.

LA COMTESSE, s'efforçant de sourire. — Je rougissais... du ressentiment de vos soupçons. Mais les hommes sont-ils assez délicats pour distinguer l'indignation d'une âme honnête outragée d'avec la confusion qui naît d'une accusation méritée?

LE COMTE, souriant. — Et ce page en désordre, en veste et presque nu...

LA COMTESSE, montrant Suzanne. — Vous le voyez devant vous. N'aimez-vous pas mieux l'avoir trouvé que l'autre? En général, vous ne haïssez pas de rencontrer celui-ci.

LE COMTE, riant plus fort. — Et ces prières, ces larmes feintes...

LA COMTESSE. — Vous me faites rire, et j'en ai peu d'envie.

LE COMTE. — Nous croyons valoir quelque chose en politique, et nous ne sommes que des enfants. C'est vous, c'est vous, madame, que le roi devrait envoyer en ambassade à Londres! Il faut que votre sexe ait fait une étude bien réfléchie de l'art de se composer pour réussir à ce point!

LA COMTESSE. — C'est toujours vous qui nous y forcez.

SUZANNE. — Laissez-nous prisonniers sur parole, et vous verrez si nous sommes gens d'honneur.

LA COMTESSE. — Brisons là, monsieur le comte. J'ai peut-être été trop loin; mais mon indulgence, en un cas aussi grave, doit au moins m'obtenir la vôtre.

LE COMTE. — Mais vous répéterez que vous me pardonnez.

LA COMTESSE. — Est-ce que je l'ai dit, Suzon?

SUZANNE. — Je ne l'ai pas entendu, madame.

LE COMTE. — Eh bien! que ce mot vous échappe.

LA COMTESSE. — Le méritez-vous donc, ingrat?

LE COMTE. — Oui, par mon repentir.

SUZANNE. — Soupçonner un homme dans le cabinet de madame!

LE COMTE. — Elle m'en a si sévèrement puni!

SUZANNE. — Ne pas s'en fier à elle, quand elle dit que c'est sa camériste!

LE COMTE. — Rosine, êtes-vous donc implacable?

LA COMTESSE — Ah! Suzon, que je suis faible! quel exemple je te donne! (Tendant la main au comte.) On ne croira plus à la colère des femmes.

SUZANNE. — Bon! madame, avec eux, ne faut-il pas toujours en venir là? (Le comte baise ardemment la main de sa femme.)

SCÈNE XX. — SUZANNE, FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE.

FIGARO, arrivant tout essoufflé. — On disait : madame est incommodée. Je suis vite accouru... Je vois avec joie qu'il n'en est rien.

LE COMTE, sèchement. — Vous êtes fort attentif!

FIGARO. — Et c'est mon devoir. Mais puisqu'il n'en est rien, monseigneur, tous vos jeunes vassaux des deux sexes sont en bas avec les violons et les cornemuses, attendant, pour m'accompagner, l'instant où vous permettrez que je mène ma fiancée...

LE COMTE. — Et qui surveillera la comtesse au château?

FIGARO. — La veiller! elle n'est pas malade.

LE COMTE. — Non; mais cet homme absent, qui doit l'entretenir?

FIGARO. — Quel homme absent?

LE COMTE. — L'homme du billet que vous avez remis à Bazile.

FIGARO. — Qui dit cela?

LE COMTE. — Quand je ne le saurais pas d'ailleurs, fripon! ta physionomie qui t'accuse me prouverait déjà que tu mens.

FIGARO. — S'il est ainsi, ce n'est pas moi qui mens, c'est ma physionomie.

SUZANNE. — Va, mon pauvre Figaro! n'use pas ton éloquence en défaites; nous avons tout dit.

FIGARO. — Et quoi dit? vous me traitez comme un Bazile!

SUZANNE. — Que tu avais écrit le billet de tantôt pour faire accroire à monseigneur, quand il entrerait, que le petit page était dans ce cabinet, où je me suis enfermée.

LE COMTE. — Qu'as-tu à répondre?

LA COMTESSE. — Il n'y a plus rien à cacher, Figaro; le badinage est consommé.

FIGARO, cherchant à deviner. — Le badinage est consommé?

LE COMTE. — Oui consommé. Que dis-tu là-dessus?

FIGARO. — Moi, je dis... que je voudrais bien qu'on en pût dire autant de mon mariage; et si vous l'ordonnez...

LE COMTE. — Tu conviens donc enfin du billet?

FIGARO. — Puisque madame le veut, que Suzanne le veut, que vous le voulez vous-même, il faut bien que je le veuille aussi ; mais à votre place, en vérité, monseigneur, je ne croirais pas un mot de tout ce que nous vous disons.

LE COMTE. — Toujours mentir contre l'évidence : à la fin, cela m'irrite.

LA COMTESSE, en riant. — Eh ! ce pauvre garçon, pourquoi voulez-vous, monsieur, qu'il dise une fois la vérité ?

FIGARO, bas à Suzanne. — Je l'avertis de son danger ; c'est tout ce qu'un honnête homme peut faire.

SUZANNE, bas. — As-tu vu le petit page ?

FIGARO, bas. — Encore tout froissé.

SUZANNE, bas. — Ah ! péeaïre !

LA COMTESSE. — Allons, monsieur le comte, ils brûlent de s'unir ; leur impatience est naturelle : entrons pour la cérémonie.

LE COMTE, à part. — Et Marceline, Marceline... (Haut.) Je voudrais être... au moins vêtu.

LA COMTESSE. — Pour nos gens ! Est-ce que je le suis ?

SCÈNE XXI. — FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE, LE COMTE, ANTONIO.

ANTONIO, demi-gris, tenant un pot de giroflées écrasées. — Monseigneur ! monseigneur !

LE COMTE. — Que me veux-tu, Antonio ?

ANTONIO. — Faites donc une fois griller les croisées qui donnent sur mes couches. On jette toutes sortes de choses par ces fenêtres ; et tout à l'heure encore on vient d'en jeter un homme.

LE COMTE. — Par ces fenêtres ?

ANTONIO. — Regardez comme on arrange mes giroflées !

SUZANNE, bas à Figaro. — Alerte, Figaro, alerte !

FIGARO. — Monseigneur, il est gris dès le matin.

ANTONIO. — Vous n'y êtes pas. C'est un petit reste d'hier. Voilà comme on fait des jugements... ténébreux.

LE COMTE, avec feu. — Cet homme ! cet homme ! où est-il ?

ANTONIO. — Où il est ?

LE COMTE. — Oui.

ANTONIO. — C'est ce que je dis. Il faut me le trouver déjà. Je suis votre domestique ; il n'y a que moi qui prends soin de votre jardin ; il y tombe un homme, et vous sentez... que ma réputation en est effleurée.

SUZANNE, bas à Figaro. — Détourne, détourne.

FIGARO. — Tu boiras donc toujours ?

ANTONIO. — Et si je ne buvais pas, je deviendrais enragé.

LA COMTESSE. — Mais en prendre ainsi sans besoin...

ANTONIO. — Boire sans soif et faire l'amour en tout temps, madame, il n'y a que ça qui nous distingue des autres bêtes.

LE COMTE, vivement. — Réponds-moi donc, ou je vais te chasser.

ANTONIO. — Est-ce que je m'en irais?

LE COMTE. — Comment donc?

ANTONIO, se touchant le front. — Si vous n'avez pas assez de ça pour garder un bon domestique, je ne suis pas assez bête, moi, pour renvoyer un si bon maître.

LE COMTE le secoue avec colère. — On a, dis-tu, jeté un homme par cette fenêtre?

ANTONIO. — Oui, mon Excellence; tout à l'heure, en veste blanche, et qui s'est enfui, jarni, courant....

LE COMTE, impatienté. — Après?

ANTONIO. — J'ai bien voulu courir après; mais je me suis donné contre la grille une si fière gourde à la main, que je ne peux plus remuer ni pied ni patte de ce doigt-là. (Levant le doigt.)

LE COMTE. — Au moins, tu reconnaîtrais l'homme?

ANTONIO. — Oh que oui-dà!..... si je l'avais vu, pourtant!

SUZANNE, bas à Figaro. — Il ne l'a pas vu.

FIGARO. — Voilà bien du train pour un pot de fleurs! combien te faut-il, pleurard! avec ta giroflée? Il est inutile de chercher, monseigneur, c'est moi qui ai sauté.

LE COMTE. — Comment, c'est vous!

ANTONIO. — *Combien te faut-il, pleurard?* Votre corps a donc bien grandi depuis ce temps-là? car je vous ai trouvé beaucoup plus moindre et plus fluet!

FIGARO. — Certainement; quand on saute, on se pelotonne...

ANTONIO. — M'est avis que c'était plutôt... qui dirait, le gringalet de page.

LE COMTE. — Chérubin, tu veux dire?

FIGARO. — Oui, revenu tout exprès avec son cheval, de la porte de Séville, où peut-être il est déjà.

ANTONIO. — Oh! non, je ne dis pas ça! je ne dis pas ça! Je n'ai pas vu sauter de cheval, car je le dirais de même.

LE COMTE. — Quelle patience!

FIGARO. — J'étais dans la chambre des femmes, en veste blanche : il fait un chaud!..... J'attendais là ma Suzanette, quand j'ai ouï tout à coup la voix de monseigneur et le grand bruit qui se faisait : je ne sais quelle crainte m'a saisi à l'occasion de ce billet; et s'il faut avouer ma bêtise, j'ai sauté sans réflexion sur les couches, où je me suis même un peu foulé le pied droit. (Il frotte son pied.)

ANTONIO. — Puisque c'est vous, il est juste de vous rendre ce brimborion de papier qui a coulé de votre veste en tombant.

LE COMTE se jette dessus. — Donne-le-moi.

(Il ouvre le papier et le referme.)

FIGARO, à part. — Je suis pris.

LE COMTE à Figaro. — La frayeur ne vous aura pas fait oublier ce que contient ce papier, ni comment il se trouvait dans votre poche?

FIGARO embarrassé, fouille dans ses poches et en tire des papiers. — Non, sûrement... Mais c'est que j'en ai tant! Il faut répondre à tout. (Il regarde un des papiers.) Ceci? Ah! c'est une lettre de Marceline, en quatre pages, elle est belle!... Ne serait-ce pas la requête de ce pauvre braconnier en prison? non; la voici... J'avais l'état des meubles du petit château, dans l'autre poche...

(Le comte rouvre le papier qu'il tient.)

LA COMTESSE, bas à Suzanne. — Ah! Dieux! Suzon. C'est le brevet d'officier.

SUZANNE, bas à Figaro. — Tout est perdu, c'est le brevet.

LE COMTE replie le papier. — Eh bien! l'homme aux expédients, vous ne devinez pas?

ANTONIO, s'approchant de Figaro[1]. — Monseigneur dit si vous ne devinez pas.

FIGARO le repousse. — Fi donc! vilain qui me parle dans le nez!

LE COMTE. — Vous ne me rappelez pas ce que ce peut être?

FIGARO. — Ah! ah! ah! *povero!* ce sera le brevet de ce malheureux enfant, qu'il m'avait remis; et que j'ai oublié de lui rendre. Oh, oh, oh, oh! étourdi que je suis! que fera-t-il sans son brevet? il faut courir...

LE COMTE. — Pourquoi vous l'aurait-il remis?

FIGARO, embarrassé. — Il... désirait qu'on y fît quelque chose.

LE COMTE regarde son papier. — Il n'y manque rien.

LA COMTESSE, bas à Suzanne. — Le cachet.

SUZANNE, bas à Figaro. — Le cachet manque.

LE COMTE, à Figaro. — Vous ne répondez pas?

FIGARO. — C'est... qu'en effet, il y manque peu de chose. Il dit que c'est l'usage.

LE COMTE. — L'usage! l'usage! l'usage de quoi?

FIGARO. — D'y apposer le cachet de vos armes. Peut être aussi que cela ne valait pas la peine.

LE COMTE rouvre le papier et le chiffonne de colère. — Allons, il est écrit que je ne saurai rien. (A part.) C'est ce Figaro qui les mène, et je ne m'en vengerai pas!... (Il veut sortir avec dépit.)

FIGARO, l'arrêtant. — Vous sortez sans ordonner mon mariage?

1. Antonio, Figaro, Suzanne, la Comtesse, le Comte.

SCÈNE XXII. — BAZILE, BARTHOLO, MARCELINE, FIGARO, LE COMTE, GRIPPE-SOLEIL, LA COMTESSE, SUZANNE, ANTONIO, valets du comte, ses vassaux.

MARCELINE, au comte. — Ne l'ordonnez pas, monseigneur; avant de lui faire grâce, vous me devez justice. Il a des engagements avec moi.

LE COMTE à part. — Voilà ma vengeance arrivée.

FIGARO. — Des engagements? de quelle nature? expliquez vous.

MARCELINE. — Oui, je m'expliquerai, malhonnête!. (La comtesse s'assied sur une bergère; Suzanne est derrière elle.)

LE COMTE. — De quoi s'agit-il, Marceline?

MARCELINE. — D'une obligation de mariage.

FIGARO. — Un billet, voilà tout, pour de l'argent prêté.

MARCELINE, au comte. — Sous condition de m'épouser. Vous êtes un grand seigneur, le premier juge de la province.

LE COMTE. — Présentez-vous au tribunal, j'y rendrai justice à tout le monde.

BAZILE, montrant Marceline. — En ce cas, Votre Grandeur permet que je fasse aussi valoir mes droits sur Marceline?

LE COMTE, à part. — Ah! voilà mon fripon du billet.

FIGARO. — Autre fou de la même espèce.

LE COMTE, en colère, à Bazile. — Vos droits! vos droits! Il vous convient bien de parler devant moi, maître sot!

ANTONIO, frappant dans sa main. — Il ne l'a, ma foi, pas manqué du premier coup : c'est son nom.

LE COMTE. — Marceline, on suspendra tout jusqu'à l'examen de vos titres, qui se fera publiquement dans la grande salle d'audience. Honnête Bazile, agent fidèle et sûr, allez au bourg chercher les gens du siège.

BAZILE. — Pour son affaire?

LE COMTE. — Et vous m'amènerez le paysan du billet.

BAZILE. — Est-ce que je le connais?

LE COMTE. — Vous résistez!

BAZILE. — Je ne suis pas entré au château pour en faire les commissions.

LE COMTE. — Quoi donc?

BAZILE. — Homme à talent sur l'orgue du village, je montre le clavecin à madame, à chanter à ses femmes, la mandoline aux pages; et mon emploi, surtout, est d'amuser votre compagnie avec ma guitare, quand il vous plaît me l'ordonner.

GRIPPE-SOLEIL s'avance. — J'irai bien, monsigneu, si cela vous plaira?

LE COMTE. — Quel est ton nom et ton emploi?

GRIPPE-SOLEIL. — Je suis Grippe-Soleil, mon bon signeu; le petit patouriau des chèvres, commandé pour le feu d'artifice. C'est fête aujourd'hui dans le troupiau; et je sais ous-ce-qu'est toute l'enragée boutique à procès du pays.

LE COMTE. — Ton zèle me plaît; vas-y : mais, vous (à Bazile), accompagnez monsieur en jouant de la guitare, et chantant pour l'amuser en chemin. Il est de ma compagnie.

GRIPPE-SOLEIL, joyeux. — Oh! moi, je suis de la... (Suzanne l'apaise de la main, en lui montrant la comtesse.)

BAZILE, surpris. — Que j'accompagne Grippe-Soleil en jouant?

LE COMTE. — C'est votre emploi : partez, ou je vous chasse. (Il sort.)

SCÈNE XXIII. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, excepté le comte.

BAZILE, à lui-même. — Ah! je n'irai pas lutter contre le pot de fer, moi qui ne suis...

FIGARO. — Qu'une cruche.

BAZILE, à part. — Au lieu d'aider à leur mariage, je m'en vais assurer le mien avec Marceline. (A Figaro.) Ne conclus rien, crois-moi, que je sois de retour. (Il va prendre la guitare sur le fauteuil du fond.)

FIGARO le suit. — Conclure! oh! va, ne crains rien; quand même tu ne reviendrais jamais. Tu n'as pas l'air en train de chanter; veux-tu que je commence?... Allons, gai! haut la-mi-la, pour ma fiancée. (Il se met en marche à reculons; danse en chantant la séguédille suivante; Bazile accompagne et tout le monde suit.)

SEGUEDILLE

Je préfère à richesse
La sagesse
De ma Suzon :
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon.
Aussi sa gentillesse
Est maîtresse
De ma raison;
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,
Zon, zon, zon,

(Le bruit s'éloigne : on n'entend pas le reste.)

SCÈNE XXIV. — SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, dans sa bergère. — Vous voyez, Suzanne, la jolie scène que votre étourdi m'a value avec son billet.

SUZANNE. — Ah! madame, quand je suis rentrée du cabinet, si vous aviez vu votre visage! il s'est terni tout à coup : mais ce n'a été qu'un nuage : et par degrés, vous êtes devenue rouge, rouge, rouge!

LA COMTESSE. — Il a donc sauté par la fenêtre?

SUZANNE. — Sans hésiter, le charmant enfant! léger... comme une abeille.

LA COMTESSE. — Ah! ce fatal jardinier! Tout cela m'a remuée au point... que je ne pouvais rassembler deux idées.

SUZANNE. — Ah! madame, au contraire; et c'est là que j'ai vu combien l'usage du grand monde donne d'aisance aux dames comme il faut, pour mentir sans qu'il y paraisse.

LA COMTESSE. — Crois-tu que le comte en soit la dupe? et s'il trouvait cet enfant au château!

SUZANNE. — Je vais recommander qu'on le cache bien...

LA COMTESSE. — Il faut qu'il parte. Après ce qui vient d'arriver, vous croyez bien que je ne suis pas tentée de l'envoyer au jardin à votre place.

SUZANNE. — Il est certain que je n'irai pas non plus. Voilà donc mon mariage encore une fois...

LA COMTESSE se lève. — Attends... Au lieu d'un autre, ou de toi, si j'y allais moi-même?

SUZANNE. — Vous, madame?

LA COMTESSE. — Il n'y aurait personne d'exposé... le comte alors ne pourrait nier... Avoir puni sa jalousie, et lui prouver son infidélité! cela serait... Allons : le bonheur d'un premier hasard m'enhardit à tenter le second. Fais-lui savoir promptement que tu te rendras au jardin. Mais surtout que personne...

SUZANNE. — Ah! Figaro.

LA COMTESSE. — Non, non. Il voudrait mettre ici du sien... Mon masque de velours et ma canne; que j'aille y rêver sur la terrasse. (Suzanne entre dans le cabinet de toilette.)

SCÈNE XXV.

LA COMTESSE, seule. — Il est assez effronté, mon petit projet! (Elle se retourne.) Ah! le ruban! mon joli ruban! je t'oubliais! (Elle le prend sur sa bergère et le roule.) Tu ne me quitteras plus... tu me rappelleras la scène où ce malheureux enfant... Ah! monsieur le comte, qu'avez-vous fait?... et moi! que fais-je en ce moment?

SCÈNE XXVI. — LA COMTESSE, SUZANNE. (La comtesse met furtivement le ruban dans son sein.)

SUZANNE. — Voici la canne et votre loup.

LA COMTESSE. — Souviens-toi que je t'ai défendu d'en dire un mot à Figaro.

SUZANNE, avec joie. — Madame, il est charmant votre projet. Je viens d'y réfléchir. Il rapproche tout, termine tout, embrasse tout; et quelque chose qui arrive, mon mariage est maintenant certain. (Elle baise la main de sa maîtresse. Elles sortent.)

Pendant l'entr'acte, des valets arrangent la salle d'audience : on apporte les deux banquettes à dossier des avocats, que l'on place aux deux côtés du théâtre, de façon que le passage soit libre par derrière. On pose une estrade à deux marches dans le milieu du théâtre, vers le fond, sur laquelle on place le fauteuil du comte. On met la table du greffier et son tabouret de côté sur le devant et des sièges pour Brid'oison et d'autres juges, des deux côtés de l'estrade du comte.

ACTE TROISIÈME

Le théâtre représente une salle du château, appelée salle du trône et servant de salle d'audience, ayant sur le côté une impériale en dais, et dessous le portrait du roi.

SCÈNE PREMIÈRE. — LE COMTE, PÉDRILLE, en veste et botté tenant un paquet cacheté.

LE COMTE, vite. — M'as-tu bien entendu?

PÉDRILLE. — Excellence, oui. (Il sort.)

SCÈNE II.

LE COMTE seul, criant. — Pédrille?

SCÈNE III. — LE COMTE, PÉDRILLE revient.

PÉDRILLE. — Excellence?

LE COMTE. — On ne t'a pas vu?

PÉDRILLE. — Ame qui vive.

LE COMTE. — Prenez le cheval barbe.

PÉDRILLE. — Il est à la grille du potager tout sellé.

LE COMTE. — Ferme, d'un trait jusqu'à Séville.

PÉDRILLE. — Il n'y a que trois lieues, elles sont bonnes.

LE COMTE. — En descendant, sachez si le page est arrivé.

PÉDRILLE — Dans l'hôtel?

LE COMTE. — Oui; surtout depuis quel temps?

PÉDRILLE. — J'entends.

LE COMTE. — Remets-lui son brevet, et reviens vite.

PÉDRILLE. — Et s'il n'y était pas?

LE COMTE. — Revenez plus vite et m'en rendez compte : allez.

SCÈNE IV

LE COMTE, seul, marche en rêvant. — J'ai fait une gaucherie en éloignant Bazile!... la colère n'est bonne à rien. — Ce billet, remis par lui, qui m'avertit d'une entreprise sur la comtesse; la caméristе enfermée quand j'arrive; la maîtresse affectée d'une terreur fausse ou vraie; un homme qui saute par la fenêtre, et l'autre après qui avoue... ou qui prétend que c'est lui... Le fil m'échappe... il y a là-dedans une obscurité... Des libertés chez mes vassaux, qu'importent à gens de cette étoffe? Mais la comtesse! si quelque insolent attentait... où m'égaré-je? En vérité, quand la tête se monte, l'imagination la mieux réglée devient folle comme un rêve? — Elle s'amusait; ces rires étouffés, cette joie mal éteinte! — Elle se respecte; et mon honneur... où diable on l'a placé! De l'autre part, où suis-je? Cette friponne de Suzanne a-t-elle trahi mon secret? comme il n'est pas encore le sien!... Qui donc m'enchaîne à cette fantaisie? J'ai voulu vingt fois y renoncer... Étrange effet de l'irrésolution! si je la voulais sans débat, je la désirerais mille fois moins. — Ce Figaro se fait bien attendre! il faut le sonder adroitement (Figaro paraît dans le fond : il s'arrête), et tâcher, dans la conversation que je vais avoir avec lui, de démêler, d'une manière détournée, s'il est instruit ou non de mon amour pour Suzanne.

SCÈNE V. — LE COMTE, FIGARO.

FIGARO, à part. — Nous y voilà.

LE COMTE. — ... S'il en sait par elle un seul mot.

FIGARO, à part. — Je m'en suis douté.

LE COMTE. — ... Je lui fais épouser la vieille.

FIGARO, à part. — Les amours de M. Bazile?

LE COMTE. — ... Et voyons ce que nous ferons de la jeune.

FIGARO, à part. — Ah! ma femme, s'il vous plaît.

LE COMTE *se retourne.* — Hein? quoi? qu'est-ce que c'est?

FIGARO *s'avance.* — Moi, qui me rends à vos ordres.

LE COMTE. — Et pourquoi ces mots?

FIGARO. — Je n'ai rien dit.

LE COMTE *répète.* — *Ma femme, s'il vous plaît.*

FIGARO. — C'est... la fin d'une réponse que je faisais : *Allez le dire à ma femme s'il vous plaît.*

LE COMTE, *se promène.* — *Sa femme!...* Je voudrais bien savoir quelle affaire peut arrêter monsieur, quand je le fais appeler?

FIGARO, *feignant d'assurer son habillement.* — Je m'étais sali sur ces couches en tombant, je me changeais.

LE COMTE. — Faut-il une heure?

FIGARO. — Il faut le temps.

LE COMTE. — Les domestiques, ici, sont plus longs à s'habiller que les maîtres!

FIGARO. — C'est qu'ils n'ont point de valets pour les y aider.

LE COMTE. — ... Je n'ai pas trop compris ce qui vous avait forcé tantôt de courir un danger inutile, en vous jetant...

FIGARO. — Un danger! on dirait que je me suis engouffré tout vivant...

LE COMTE. — Essayez de me donner le change en feignant de le prendre, insidieux valet! Vous entendez fort bien que ce n'est pas le danger qui m'inquiète, mais le motif.

FIGARO. — Sur un faux avis, vous arrivez furieux, renversant tout, comme le torrent de la Morena; vous cherchez un homme, il vous le faut, ou vous allez briser les portes, enfoncer les cloisons! Je me trouve là par hasard; qui sait, dans votre emportement, si...

LE COMTE, *interrompant.* — Vous pouviez fuir par l'escalier.

FIGARO. — Et vous, me prendre au corridor.

LE COMTE, *en colère.* — Au corridor! (*A part.*) Je m'emporte, et nuis à ce que je veux savoir.

FIGARO, *à part.* — Voyons-le venir, et jouons serré.

LE COMTE, *radouci.* — Ce n'est pas ce que je voulais dire, laissons cela. J'avais... oui, j'avais quelque envie de t'emmener à Londres, courrier de dépêches... mais toutes réflexions faites...

FIGARO. — Monseigneur a changé d'avis?

LE COMTE. — Premièrement, tu ne sais pas l'anglais.

FIGARO — Je sais *God-dam.*

LE COMTE. — Je n'entends pas.

FIGARO. — Je dis que je sais *God-dam.*

LE COMTE. — Eh bien?

FIGARO. — Diable! c'est une belle langue que l'anglais; il en faut peu pour aller loin. Avec *God-dam,* en Angleterre, on ne

manque de rien nulle part. — Voulez-vous tâter d'un bon poulet gras? entrez dans une taverne, et faites seulement ce geste au garçon. (Il tourne la broche.) *God-dam!* on vous apporte un pied de bœuf salé sans pain. C'est admirable! Aimez-vous à boire un coup d'excellent bourgogne ou de clairet? rien que celui-ci. (Il débouche une bouteille.) *God-dam!* on vous sert un pot de bière, en bel étain, la mousse aux bords. Quelle satisfaction! Rencontrez-vous une de ces jolies personnes qui vont trottant menu, les yeux baissés, coudes en arrière, et tortillant un peu des hanches? mettez mignardement tous les doigts unis sur la bouche. Ah! *God-dam!* elle vous sangle un soufflet de crocheteur. Preuve qu'elle entend. Les Anglais, à la vérité, ajoute par-ci par-là quelques autres mots en conversant; mais il est bien aisé de voir que *God-dam* est le fond de la langue; et si monseigneur n'a pas d'autre motif de me laisser en Espagne...

LE COMTE, à part. — Il veut venir à Londres; elle n'a pas parlé.

FIGARO, à part. — Il croit que je ne sais rien: travaillons-le un peu dans son genre.

LE COMTE. — Quel motif avait la comtesse pour me jouer un pareil tour?

FIGARO. — Ma foi, monseigneur, vous le savez mieux que moi.

LE COMTE. — Je la préviens sur tout, et la comble de présents.

FIGARO. — Vous lui donnez, mais vous êtes infidèle. Sait-on gré du superflu, à qui nous prive du nécessaire?

LE COMTE. — ... Autrefois, tu me disais tout.

FIGARO. — Et maintenant je ne vous cache rien.

LE COMTE. — Combien la comtesse t'a-t-elle donné pour cette belle association?

FIGARO. — Combien me donnâtes-vous pour la tirer des mains du docteur? Tenez, monseigneur, n'humilions pas l'homme qui nous sert bien, crainte d'en faire un mauvais valet.

LE COMTE. — Pourquoi faut-il qu'il y ait toujours du louche en ce que tu fais?

FIGARO. — C'est qu'on en voit partout quand on cherche des torts.

LE COMTE. — Une réputation détestable!

FIGARO. — Et si je vaux mieux qu'elle? Y a-t-il beaucoup de seigneurs qui puissent en dire autant?

LE COMTE. — Cent fois je t'ai vu marcher à la fortune, et jamais aller droit.

FIGARO. — Comment voulez-vous? la foule est là: chacun veut courir, on se presse, on pousse, on coudoie, on renverse, arrive qui peut; le reste est écrasé. Aussi, c'est fait; pour moi j'y renonce.

LE COMTE. — A la fortune? (A part.) Voici du neuf.

FIGARO. — (A part.) A mon tour maintenant (Haut.) Votre Excellence m'a gratifié de la conciergerie du château : c'est un fort joli sort : à la vérité, je ne serai pas le courrier étrenné des nouvelles intéressantes : mais, en revanche, heureux avec ma femme au fond de l'Andalousie...

LE COMTE. — Qui t'empêcherait de l'emmener à Londres?

FIGARO. — Il faudrait la quitter si souvent, que j'aurais bientôt du mariage par-dessus la tête.

LE COMTE. — Avec du caractère et de l'esprit, tu pourrais un jour t'avancer dans les bureaux.

FIGARO. — De l'esprit pour s'avancer? Monseigneur se rit du mien. Médiocre et rampant : et l'on arrive à tout.

LE COMTE. — ... Il ne faudrait qu'étudier un peu sous moi la politique.

FIGARO. — Je la sais.

LE COMTE. — Comme l'anglais, le fond de la langue!

FIGARO. — Oui, s'il y avait ici de quoi se vanter. Mais, feindre d'ignorer ce qu'on sait, de savoir tout ce qu'on ignore; d'entendre ce qu'on ne comprend pas, de ne point ouïr ce qu'on entend; surtout de pouvoir au-delà de ses forces; avoir souvent pour grand secret de cacher qu'il n'y en a point; s'enfermer pour tailler des plumes, et paraître profond, quand on n'est, comme on dit, que vide et creux; jouer bien ou mal un personnage répandre des espions et pensionner des traîtres, amollir des cachets; intercepter des lettres, et tâcher d'ennoblir la pauvreté des moyens par l'importance des objets : voilà toute la politique, ou je meurs!

LE COMTE. — Eh! c'est l'intrigue que tu définis!

FIGARO. — La politique, l'intrigue, volontiers; mais, comme je les crois un peu germaines, en fasse qui voudra. *J'aime mieux ma mie au gué*, comme dit la chanson du bon roi.

LE COMTE, à part. — Il veut rester. J'entends... Suzanne m'a trahi.

FIGARO, à part. — Je l'enfile et le paye en sa monnaie.

LE COMTE. — Ainsi tu espères gagner ton procès contre Marceline?

FIGARO. — Me feriez-vous un crime de refuser une vieille fille, quand Votre Excellence se permet de nous souffler toutes les jeunes?

LE COMTE, raillant. — Au tribunal, le magistrat s'oublie et ne voit plus que l'ordonnance.

FIGARO. — Indulgente aux grands, dure aux petits...

LE COMTE. — Crois-tu donc que je plaisante?

FIGARO. — Eh! qui le sait, monseigneur? *Tempo è galant'uomo*,

dit l'Italien; il dit toujours la vérité : c'est lui qui m'apprendra du mal ou du bien.

LE COMTE, à part. — Je vois qu'on lui a tout dit; il épousera la duègne.

FIGARO, à part. — Il a joué au fin avec moi; qu'a-t-il appris?

SCÈNE VI. — LE COMTE, UN LAQUAIS, FIGARO.

LE LAQUAIS, annonçant. — Don Gusman Brid'oison.

LE COMTE. — Brid'oison?

FIGARO. — Eh! sans doute; c'est le juge ordinaire, le lieutenant du siège, votre prud'homme.

LE COMTE. — Qu'il attende. (Le laquais sort.)

SCÈNE VII. — LE COMTE, FIGARO.

FIGARO reste un moment à regarder le comte qui rêve. — ... Est-ce là ce que monseigneur voulait?

LE COMTE revenant à lui. — Moi?... je disais d'arranger ce salon pour l'audience publique.

FIGARO. — Hé! qu'est-ce qu'il manque? le grand fauteuil pour vous, de bonnes chaises aux prud'hommes, le tabouret du greffier, deux banquettes aux avocats, le plancher pour le beau monde, et la canaille derrière. Je vais renvoyer les frotteurs. (Il sort.)

SCÈNE VIII. — LE COMTE, seul.

Le maraud m'embarrassait! en disputant, il prend son avantage, il vous serre, vous enveloppe... Ah! friponne et fripon! vous vous entendez pour me jouer... soyez amis, soyez amants, soyez ce qu'il vous plaira, j'y consens; mais, parbleu, pour époux...

SCÈNE IX. — SUZANNE, LE COMTE.

SUZANNE, essoufflée. — Monseigneur... pardon, monseigneur.

LE COMTE, avec humeur. — Qu'est-ce qu'il y a, mademoiselle?

SUZANNE. — Vous êtes en colère?...

LE COMTE. — Vous voulez quelque chose, apparemment.

SUZANNE, timidement. — C'est que ma maîtresse a ses vapeurs. J'accourais pour vous prier de nous prêter votre flacon d'éther. Je l'aurais rapporté dans l'instant.

LE COMTE le lui donne. — Non, non, gardez-le pour vous-même. Il ne tardera pas à vous être utile.

SUZANNE. — Est-ce que les femmes de mon état ont des vapeurs, donc? C'est un mal de condition, qu'on ne prend que dans les boudoirs.

LE COMTE. — Une fiancée bien éprise, et qui perd son futur...

SUZANNE. — En payant Marcelline avec la dot que vous m'avez promise...

LE COMTE. Que je vous ai promise, moi?

SUZANNE, baissant les yeux. — Monseigneur, j'avais cru l'entendre.

LE COMTE. — Oui, si vous consentiez à m'entendre vous-même.

SUZANNE, les yeux baissés. — Et n'est-ce pas mon devoir d'écouter Son Excellence?

LE COMTE. — Pourquoi donc, cruelle fille, ne me l'avoir pas dit plus tôt?

SUZANNE. — Est-il jamais trop tard pour dire la vérité?

LE COMTE. — Tu te rendrais sur la brune au jardin?

SUZANNE. — Est-ce que je ne m'y promène pas tous les soirs?

LE COMTE. — Tu m'as traité ce matin si durement!

SUZANNE. — Ce matin? — et le page derrière le fauteuil.

LE COMTE. — Elle a raison, je l'oubliais. Mais pourquoi ce refus obstiné, quand Bazile, de ma part?...

SUZANNE. — Quelle nécessité qu'un Bazile?...

LE COMTE. — Elle a toujours raison. Cependant il y a un certain Figaro à qui je crains bien que vous n'ayez tout dit!

SUZANNE. — Dame! oui, je lui dis tout — hors ce qu'il faut lui taire.

LE COMTE, en riant. — Ah! charmante! Et, tu me le promets? Si tu manquais à ta parole .. entendons-nous, mon cœur : point de dot, point de mariage.

SUZANNE, faisant la révérence. — Mais aussi, point de mariage, point de droit du seigneur, monseigneur.

LE COMTE. — Où prend-elle ce qu'elle dit? d'honneur j'en raffolerai! Mais ta maîtresse attend le flacon...

SUZANNE, riant et rendant le flacon. — Aurais-je pu vous parler sans un prétexte?

LE COMTE veut l'embrasser. — Délicieuse créature!

SUZANNE s'échappe. — Voilà du monde.

LE COMTE, à part. — Elle est à moi. (Il s'enfuit.)

SUZANNE. — Allons vite rendre compte à madame.

SCÈNE X. — SUZANNE, FIGARO.

FIGARO. — Suzanne! Suzanne! où cours-tu donc si vite en quittant Monseigneur?

SUZANNE. — Plaide à présent, si tu le veux; tu viens de gagner ton procès. (Elle s'enfuit.)

FIGARO la suit. — Ah! mais, dis donc...

SCÈNE XI. — LE COMTE rentre seul.

Tu viens de gagner ton procès! — Je donnais là dans un bon piège! O mes chers insolents! je vous punirai de façon... Un bon arrêt, bien juste... mais s'il allait payer la duègne... avec quoi?... s'il payait... Eh! Eh! n'ai-je pas le fier Antonio, dont le noble orgueil dédaigne, en Figaro, un inconnu pour sa nièce? En caressant cette manie... Pourquoi non? dans le vaste champ de l'intrigue, il faut savoir tout cultiver, jusqu'à la vanité d'un sot. (Il appelle.) Anto... (Il voit entrer Marceline, etc.) (Il sort.)

SCÈNE XII. — BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON.

MARCELLINE à Brid'oison. — Monsieur, écoutez mon affaire.

BRID'OISON, en robe et bégayant un peu. — Eh bien! pa-arlons-en verbalement.

BARTHOLO. — C'est un promesse de mariage.

MARCELINE. — Accompagnée d'un prêt d'argent.

BRID'OISON. — J'en-entends, et cætera, le reste.

MARCELINE. — Non, monsieur, point d'*et cætera*.

BRID'OISON. — J'en-entend; vous avez la somme?

MARCELINE. — Non, monsieur, c'est moi qui l'ai prêtée.

BRID'OISON. — J'en-entends bien; vous-ous redemandez l'argent?

MARCELINE. — Non, monsieur; je demande qu'il m'épouse.

BRID'OISON. — Eh! mais, j'en-entends fort bien. Et lui, veut-eut-il vous épouser?

MARCELINE. — Non, monsieur: voilà tout le procès.

BRID'OISON. — Croyez-vous que je ne l'en-entende pas, le procès?

MARCELINE. — Non, monsieur. (A Bartholo.) Où sommes-nous? (A Brid'oison.) Quoi! c'est vous qui nous jugerez?

BRID'OISON. — Est-ce que j'ai a-acheté ma charge pour autre chose?

MARCELINE, en soupirant. — C'est un grand abus que de les vendre!

BRID'OISON. — Oui, l'oo-on ferait mieux de nous les donner pour rien. Contre qui plai-aidez-vous?

SCÈNE XIII. — BARTHOLO, MARCELINE, BRID'OISON, FIGARO rentre en se frottant les mains.

MARCELINE, montrant Figaro. — Monsieur, contre ce malhonnête homme.

FIGARO, très gaiement, à Marceline. — Je vous gêne peut-être. — Monseigneur revient dans l'instant, monsieur le conseiller.

BRID'OISON. — J'ai vu ce garçon-là quelque part.

FIGARO. — Chez madame votre femme, à Séville, pour la servir, monsieur le conseiller.

BRID'OISON. — Dan-ans quel temps?

FIGARO. — Un peu moins d'un an avant avant la naissance de monsieur votre fils le cadet, qui est un bien joli enfant, je m'en vante.

BRID'OISON. — Oui, c'est le plus jo-oli de tous. On dit que tu-u fais ici des tiennes?

FIGARO. — Monsieur est bien bon. Ce n'est là qu'une misère.

BRID'OISON. — Une promesse de mariage! A-ah! le pauvre benêt!

FIGARO. — Monsieur...

BRID'OISON. — A-t-il vu mon-on secrétaire, ce bon garçon?

FIGARO. — N'est-ce pas Double-main, le greffier?

BRID'OISON. — Oui, c'è-est qu'il mange à deux rateliers.

FIGARO. — Manger! je suis garant qu'il dévore. Oh! que oui, je l'ai vu pour l'extrait, et pour le supplément de l'extrait; comme cela se pratique, au reste.

BRID'OISON. — On-on doit remplir les formes.

FIGARO. — Assurément, monsieur, si le fonds des procès appartient aux plaideurs, on sait bien que la forme est le patrimoine des tribunaux.

BRID'OISON. — Ce garçon-là n'è-est pas si niais que je l'avais cru d'abord. Eh bien! l'ami puisque tu en sais tant, nou-ous aurons soin de ton affaire.

FIGARO. — Monsieur, je m'en rapporte à votre équité, quoique vous soyez de notre justice.

BRID'OISON. — Hein?... Oui, je suis de la-a justice. Mais si tu dois, et que tu ne payes pas?

FIGARO. — Alors, monsieur voit bien que c'est comme si je ne devais pas.

BRID'OISON. — San-ans doute. Hé mais, qu'est-ce donc qu'il dit?

SCÈNE XIV. — BARTHOLO, MARCELINE, LE COMTE, BRID'OISON, FIGARO, UN HUISSIER.

L'HUISSIER, précédant le comte, crie. — Monseigneur, messieurs.

LE COMTE. — En robe ici, seigneur Brid'oison! ce n'est qu'une affaire domestique, l'habit de ville était trop bon.

BRID'OISON. — C'è-est vous qui l'êtes, monsieur le comte. Mais je ne vais jamais san-ans elle; parce que la forme, voyez-vous la forme! Tel rit d'un juge en habit court, qui i tremble au seul aspect d'un procureur en robe. La forme, la-a forme!

LE COMTE, à l'huissier. — Faites entrer l'audience.

L'HUISSIER va ouvrir en glapissant. — L'audience!

SCÈNE XV. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, LES VALETS DU CHATEAU, LES PAYSANS ET PAYSANNES en habit de fête; LE COMTE s'assied sur le grand fauteuil; BRID'OISON sur une chaise à côté: LE GREFFIER sur le tabouret derrière sa table; LES JUGES, LES AVOCATS, sur les banquettes; MARCELINE à côté de BARTHOLO; FIGARO sur l'autre banquette; LES PAYSANS ET VALETS debout et derrière.

BRID'OISON à Double-main. — Double-main, a-appelez les causes.

DOUBLE-MAIN lit un papier. — Noble, très noble, infiniment noble Don Pedro George, Hidalgo, Baron de los Altos, y Montes Fieros, y otros montes: contre Alonzo Calderon, jeune auteur dramatique. Il est question d'une comédie mort-née, que chacun désavoue et rejette sur l'autre.

LE COMTE. — Ils ont raison tous deux. Hors de cour. S'ils font ensemble un autre ouvrage, pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné que le noble y mettra son nom, le poète son talent.

DOUBLE-MAIN lit un autre papier. — André Petrutchio, laboureur, contre le receveur de la province. Il s'agit d'un forcement arbitraire.

LE COMTE. — L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN en prend un troisième. (Bartholo et Figaro se lèvent.) — Barbe-Agar-Raab-Magdeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure (Marceline se lève et salue), contre Figaro... nom de baptême en blanc.

FIGARO. — Anonyme.

BRID'OISON. — A-anonyme! Què-el patron est-ce là?

FIGARO. — C'est le mien.

DOUBLE-MAIN écrit. — Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

FIGARO. — Gentilhomme.

LE COMTE. — Vous êtes gentilhomme? (Le greffier écrit.)

FIGARO. — Si le ciel l'eût voulu, je serais fils d'un prince.

LE COMTE, au greffier. — Allez.

L'HUISSIER, glapissant. — Silence! messieurs.

DOUBLE-MAIN lit. — ...Pour cause d'opposition faite au mariage dudit Figaro, par ladite de Verte-Allure. Le docteur Bartholo plaidant pour la demanderesse, et ledit Figaro pour lui-même : si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siège.

FIGARO. — L'usage, maître Double-main, est souvent un abus; le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid, criant à tue-tête, et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent aussi peu de ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs; plus boursouflés après que s'ils eussent composé l'*oratio pro Murena*; moi, je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLE-MAIN. — En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur, et n'avez que la défense : avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO. — Oui, promesse!

BARTHOLO, mettant ses lunettes. — Elle est précise.

BRID'OISON. — Il faut la voir.

DOUBLE-MAIN. — Silence donc, messieurs.

L'HUISSIER, glapissant. — Silence!

BARTHOLO, lit. — « Je soussigné, reconnais avoir reçu de damoiselle, etc..., Marceline de Verte-Allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes cordonnées; laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château, et je l'épouserai, par forme de reconnaissance, etc. » Signé : FIGARO, tout court. Mes conclusions sont au payement du billet, et à l'exécution de la promesse, avec dépens. (Il plaide.) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la Cour! et depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thalestris...

LE COMTE, interrompant. — Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre?

BRID'OISON, à Figaro. — Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture?

FIGARO. — Qu'il y a, messieurs, malice, erreur, ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce; car il n'est pas dit dans l'écrit : « Laquelle somme je lui rendrai *et* je l'épouserai; mais laquelle somme je lui rendrai *ou* je l'épouserai; » ce qui est bien différent.

LE COMTE. — Y a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU ?

BARTHOLO. — Il y a ET.

FIGARO. — Il y a OU.

BRID'OISON. — Dou-ouble-main, lisez-vous-même.

DOUBLE-MAIN, prenant le papier. — Et c'est le plus sûr; car souvent les parties déguisent en lisant. (Il lit.) E. e. e. e. « Damoselle e. e. e. de Verte-Allure e. e. e. Ha! laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... ET... OU... ET... OU... » Le mot est si mal écrit... il y a un pâté.

BRID'OISON. — Un pâ-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO, plaidant. — Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres corrélatifs de la phrase; je payerai la demoiselle ET je l'épouserai.

FIGARO, plaidant. — Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU, qui sépare lesdits membres; je payerai à la donzelle, OU je l'épouserai : à pédant, pédant et demi : qu'il s'avise de parler latin, j'y suis grec; je l'extermine.

LE COMTE. — Comment juger pareille question?

BARTHOLO. — Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons qu'il y ait OU.

FIGARO. — J'en demande acte.

BARTHOLO. — Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable : examinons le titre en ce sens. (Il lit.) « Laquelle somme je lui rendrai dans ce château où je l'épouserai ». C'est ainsi qu'on dirait, messieurs : « Vous vous ferez saigner dans ce lit où vous resterez chaudement, » c'est dans lequel. « Il prendra deux gros de rhubarbe où vous mêlerez un peu de tamarin ; » dans lesquels on mêlera. Ainsi : « château où je l'épouserai, » messieurs, « c'est château dans lequel... »

FIGARO. — Point du tout : la phrase est dans le sens de celle-ci : « Ou la maladie vous tuera, ou ce sera le médecin; » ou bien « le médecin; » c'est incontestable. Autre exemple : « Ou vous n'écrirez rien qui plaise, ou les sots vous dénigreront », ou bien « les sots; » le sens est clair; car, audit cas, « sots ou méchants » sont le substantif qui gouverne. Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, je la paierai dans ce château, *virgule*; ou je l'épouserai...

BARTHOLO, vite. — Sans virgule.

FIGARO, vite. — Elle y est. C'est, *virgule*, messieurs, ou bien je l'épouserai.

BARTHOLO, regardant le papier, vite. — Sans virgule, messieurs.

FIGARO, vite. — Elle y était, messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO, vite. — Oui, nous nous marions séparés de biens.



BRID'OISON. — Un pâ-âté! Je sais ce que c'est.
(Dessin de St-Quentin. — Édition de 1785 de la *Folle Journée*.)

FIGARO, vite. — Et nous de corps, dès que mariage n'est pas quittance. (Les juges se lèvent et opinent tout bas.)

BARTHOLO. — Plaisant acquittement!

DOUBLE-MAIN. — Silence! messieurs.

L'HUISSIER, glapissant. — Silence!

BARTHOLO. — Un pareil fripon appelle cela payer ses dettes.

FIGARO. — Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO. — Je défends cette demoiselle.

FIGARO. — Continuez à déraisonner, mais cessez d'injurier. Lorsque, craignant l'emportement des plaideurs, les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers, ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolents privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut.

(Les juges continuent d'opiner bas.)

ANTONIO, à Marceline, montrant les juges. — Qu'ont-il tant à balbucifier?

MARCELINE. — On a corrompu le grand juge; il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO, bas, d'un ton sombre. — J'en ai peur.

FIGARO, gaiement. — Courage, Marceline!

DOUBLE-MAIN se lève; à Marceline. — Ah! c'est trop fort, je vous dénonce, et, pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit sur l'autre affaire il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE s'assied. — Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle : un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus des tribunaux asiatiques : c'est assez des autres abus! J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt : tout juge qui s'y refuse est un grand ennemi des lois! Que peut requérir la demanderesse? Mariage à défaut de payement; les deux ensemble impliqueraient.

DOUBLE-MAIN. — Silence! messieurs.

L'HUISSIER, glapissant. — Silence!

LE COMTE. — Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; à lui permis.

FIGARO, avec joie. — J'ai gagné.

LE COMTE. — Mais comme le texte dit : « Laquelle somme je paierai à la première réquisition, ou bien j'épouserai, etc.; » la Cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. (Il se lève.)

FIGARO, stupéfait. — J'ai perdu.

ANTONIO, avec joie. — Superbe arrêt.

FIGARO. — En quoi superbe?

ANTONIO. — En ce que tu n'es plus mon neveu. Grand merci! monseigneur.

L'HUISSIER, glapissant. — Passez, messieurs. (Le peuple sort.)

ANTONIO. — Je m'en vas tout conter à ma nièce. (Il sort.)

SCÈNE XVI. — LE COMTE, allant de côté et d'autre; MARCELINE, BARTHOLO, FIGARO, BRID'OISON.

MARCELINE s'assied. — Ah! je respire.

FIGARO. — Et moi, j'étouffe.

LE COMTE, à part. — Au moins je suis vengé, cela soulage.

FIGARO, à part. — Et ce Bazile qui devait s'opposer au mariage de Marceline, voyez comme il revient. (Au comte, qui sort.) Monseigneur, vous nous quittez?

LE COMTE. — Tout est jugé.

FIGARO, à Brid'oison. — C'est ce gros enflé de conseiller...

BRID'OISON. — Moi, gro-os enflé!

FIGARO. — Sans doute. Et je ne l'épouserai pas : je suis gentilhomme une fois. (Le comte s'arrête.)

BARTHOLO. — Vous l'épouserez.

FIGARO. — Sans l'aveu de mes nobles parents?

BARTHOLO. — Nommez-les, montrez-les.

FIGARO. — Qu'on me donne un peu de temps : je suis bien près de les revoir; il y a quinze ans que je les cherche.

BARTHOLO. — Le fat! c'est quelque enfant trouvé!

FIGARO. — Enfant perdu, docteur; ou plutôt, enfant volé.

LE COMTE revient. — *Volé*, *perdu*, la preuve? Il crierait qu'on lui fait injure!

FIGARO. — Monseigneur, quand les langes à dentelles, tapis brodés et joyaux d'or trouvés sur moi par les brigands n'indiqueraient pas ma haute naissance, la précaution qu'on avait prise de me faire des marques distinctives témoignerait assez combien j'étais un fils précieux : et cet hiéroglyphe à mon bras...

(Il veut se dépouiller le bras droit.)

MARCELINE, se levant vivement. — Une spatule à ton bras droit!

FIGARO. — D'où savez-vous que je dois l'avoir?

MARCELINE. — Dieu! c'est lui!

FIGARO. — Oui, c'est moi.

BARTHOLO, à Marceline. — Et qui, lui?

MARCELINE, vivement. — C'est Emmanuel.

BARTHOLO, à Figaro. — Tu fus enlevé par des bohémiens?

FIGARO, exalté. — Tout près d'un château. Bon docteur, si vous me rendez à ma noble famille, mettez un prix à ce service; des monceaux d'or n'arrêteront pas mes illustres parents.

BARTHOLO, montrant Marceline. — Voilà ta mère.

FIGARO. — ... Nourrice?

BARTHOLO. — Ta propre mère.

LE COMTE. — Sa mère!

FIGARO. — Expliquez-vous?

MARCELINE, montrant Bartholo. — Voilà ton père.

FIGARO, désolé. — Oh! oh! aïe de moi.

MARCELINE. — Est-ce que la nature ne te l'a pas dit mille fois?

FIGARO. — Jamais.

LE COMTE, à part. — Sa mère!

BRID'OISON. — C'est clair, i-il ne l'épousera pas [1].

LE COMTE. — Sot événement qui me dérange?

BRID'OISON, à Figaro. — Et la noblesse, et le château? vous impo-osez à la justice?

FIGARO. — Elle allait me faire faire une belle sottise, la justice! après que j'ai manqué, pour ces maudits cent écus, d'assommer vingt fois monsieur, qui se trouve aujourd'hui mon père! Mais, puisque le ciel a sauvé ma vertu de ces dangers, mon père, agréez mes excuses... Et vous, ma mère, embrassez-moi... le plus maternellement que vous pourrez. (Marceline lui saute au cou.)

SCÈNE XVII. — BARTHOLO, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON, SUZANNE, ANTONIO, LE COMTE.

SUZANNE, accourant, une bourse à la main. — Monseigneur, arrêtez; qu'on ne le marie pas : je viens payer madame avec la dot que ma maitresse me donne.

LE COMTE, à part. — Au diable la maîtresse! Il semble que tout conspire... (Il sort.)

SCÈNE XVIII. — BARTHOLO, ANTONIO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

ANTONIO, voyant Figaro embrasser sa mère, dit à Suzanne. — Ah! oui, payer!... Tiens, tiens.

SUZANNE se retourne. — J'en vois assez : sortons mon oncle.

FIGARO, l'arrêtant. — Non, s'il vous plaît. Que vois-tu donc?

SUZANNE. — Ma bêtise et ta lâcheté!...

FIGARO. — Pas plus l'une que l'autre

SUZANNE, en colère. — Et que tu l'épouses à gré, puisque tu la caresses.

1. Ici venait le fragment de scène supprimé à la représentation. Voir cette scène dans la préface.

FIGARO, gaiement. — Je la caresse, mais je ne l'épouse pas. (Suzanne veut sortir. Figaro la retient.)

SUZANNE lui donne un soufflet. — Vous êtes bien insolent d'oser me retenir!

FIGARO, à la compagnie. — C'est-il ça de l'amour? Avant de nous quitter, je t'en supplie, envisage bien cette chère femme-là.

SUZANNE. — Je la regarde.

FIGARO. — Et tu la trouves?

SUZANNE. — Affreuse.

FIGARO. — Et vive la jalousie! elle ne vous marchande pas.

MARCELINE, les bras ouverts. — Embrasse ta mère, ma jolie Suzannette. Le méchant qui te tourmente est mon fils!

SUZANNE court à elle. — Vous, sa mère! (Elles restent dans les bras l'une de l'autre.)

ANTONIO. — C'est donc de tout à l'heure?

FIGARO. — ... Que je le sais.

MARCELINE, exaltée. — Non, mon cœur, entraîné vers lui, ne se trompait que de motif; c'était le sang qui me parlait.

FIGARO. — Et moi, le bon sens, ma mère, qui me servait d'instinct quand je vous refusais, car j'étais loin de vous haïr; témoin l'argent...

MARCELINE lui remet un papier. — Il est à toi : reprends ton billet, c'est ta dot.

SUZANNE lui jette la bourse. — Prends encore celle-ci.

FIGARO. — Grand merci!

MARCELINE, exaltée. — Fille assez malheureuse, j'allais devenir la plus misérable des femmes, et je suis la plus fortunée des mères! Embrassez-moi, mes deux enfants; j'unis dans vous toutes mes tendresses. Heureuse autant que je puis l'être, ah! mes enfants, combien je vais vous aimer!

FIGARO, attendri, avec vivacité. — Arrête donc, chère mère! arrête donc! Voudrais-tu voir se fondre en eau mes yeux noyés des premières larmes que je connaisse? elles sont de joie au moins. Mais quelle stupidité! j'ai manqué d'en être honteux : je les sentais couler entre mes doigts, regarde (il montre ses doigts écartés), et je les retenais bêtement! Va te promener, la honte! je veux rire et pleurer en même temps; on ne sent pas deux fois ce que j'éprouve. (Il embrasse sa mère d'un côté, Suzanne de l'autre).

MARCELINE [1]. O mon ami!

SUZANNE. — Mon cher ami!

BRID'OISON, s'essuyant les yeux d'un mouchoir. — Eh bien! moi, je suis donc bé-ête aussi :

1 Bartholo, Antonio, Suzanne, Figaro, Marceline, Brid'oison

FIGARO, exalté. — Chagrin, c'est maintenant que je puis te défier : atteins-moi, si tu l'oses, entre ces deux femmes chéries.

ANTONIO, à Figaro. — Pas tant de cajoleries, s'il vous plaît. En fait de mariage dans les familles, celui des parents va devant, savez-vous. Les vôtres se baillent-ils la main ?

BARTHOLO. — Ma main! puisse-t-elle se dessécher et tomber si jamais je la donne à la mère d'un tel drôle!

ANTONIO, à Bartholo. — Vous n'êtes donc qu'un père marâtre? (A Figaro.) En ce cas, not'galant, plus de parole.

SUZANNE. — Ah! mon oncle...

ANTONIO. — Irai-je donner l'enfant de not'sœur à sti qui n'est l'enfant d'personne?

BRID'OISON. — Est-ce que cela-a se peut, imbécile? on-on est toujours l'enfant de quelqu'un.

ANTONIO. — Tarare!... il ne l'aura jamais. (Il sort.)

SCÈNE XIX. — BARTHOLO, SUZANNE, FIGARO, MARCELINE, BRID'OISON.

BARTHOLO, à Figaro. — Et cherche à présent qui t'adopte.

(Il veut sortir.)

MARCELINE, courant prendre Bartholo à bras le corps, le ramène. — Arrêtez, docteur, ne sortez pas.

FIGARO, à part. — Non, tous les sots d'Andalousie sont, je crois, déchaînés contre mon pauvre mariage!

SUZANNE, à Bartholo [1]. — Bon petit papa, c'est votre fils.

MARCELINE, à Bartholo. — De l'esprit, des talents, de la figure.

FIGARO, à Bartholo. — Et qui ne vous a pas coûté une obole.

BARTHOLO. — Et les cent écus qu'il m'a pris?...

MARCELINE, le caressant. — Nous aurons tant de soin de vous, papa!

SUZANNE, le caressant. — Nous vous aimerons tant, petit papa!

BARTHOLO, attendri. — Papa! bon papa! petit papa! voilà que je suis plus bête encore que monsieur, moi. (Montrant Brid'oison.) Je me laisse aller comme un enfant. (Marceline et Suzanne l'embrassent.) Oh! non, je n'ai pas dit oui. (Il se retourne.) Qu'est donc devenu monseigneur?

FIGARO. — Courons le joindre : arrachons-lui son dernier mot. S'il machinait quelque autre intrigue, il faudrait tout recommencer.

TOUS ENSEMBLE. — Courons! courons! (Ils entraînent Bartholo dehors.)

1. Suzanne, Bartholo, Marceline, Figaro, Brid'oison.

SCÈNE XX

BRID'OISON, seul. — Plus bé-ête encore que monsieur! on peut se dire à soi-même ces-es sortes de choses-là, mais... I-ils ne sont pas polis du tout dans-ans cet endroit-ci. (Il sort.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente une galerie ornée de candélabres, de lustres allumés, de fleurs, de guirlandes, en un mot, préparée pour donner une fête. — Sur le devant, à droite, est une table avec un écritoire, un fauteuil derrière.

SCÈNE I. — FIGARO, SUZANNE.

FIGARO, la tenant à bras le corps. — Eh bien! amour, es-tu contente? elle a converti son docteur, cette fine langue dorée de ma mère! Malgré sa répugnance, il l'épouse, et ton bourru d'oncle est bridé; il n'y a que monseigneur qui rage; car enfin notre hymen va devenir le prix du leur. Ris donc un peu de ce bon résultat.

SUZANNE. — As-tu rien vu de plus étrange?

FIGARO. — Ou plutôt d'aussi gai. Nous ne voulions qu'une dot arrachée à l'Excellence, en voilà deux dans nos maisons qui ne sortent pas des siennes. Une rivale acharnée te poursuivait, j'étais tourmenté par une furie! tout cela s'est changé, pour nous, dans *la plus bonne* des mères; hier, j'étais comme seul au monde; et voilà que j'ai tous mes parents; pas si magnifiques, il est vrai, que je me les étais galonnés, mais assez bien pour nous qui n'avons pas la vanité des riches.

SUZANNE. — Aucune des choses que tu avais disposées, que nous attendions, mon ami, n'est pourtant arrivée.

FIGARO. — Le hasard a mieux fait que nous tous, ma petite; ainsi va le monde; on travaille, on projette, on arrange d'un côté; la fortune accomplit de l'autre : et depuis l'affamé conquérant qui voudrait avaler la Terre, jusqu'au paisible aveugle qui se laisse mener par son chien, tous sont le jouet de ses caprices; encore l'aveugle au chien est-il souvent mieux conduit, moins trompé dans ses vues, que l'autre aveugle avec son entourage. — Pour cet aimable aveugle, qu'on nomme Amour...

(Il la reprend tendrement à bras le corps.)

SUZANNE. — Ah! c'est le seul qui m'intéresse!

FIGARO. — Permets donc que, prenant l'emploi de la folie, je sois le bon chien qui le mène à ta jolie mignonne porte: et nous voilà logés pour la vie.

SUZANNE, riant. — L'Amour et toi?

FIGARO. — Moi et l'Amour.

SUZANNE. — Et vous ne chercherez pas d'autre gîte?

FIGARO. — Si tu m'y prends, je veux bien que mille millions de galants...

SUZANNE. — Tu vas exagérer; dis ta bonne vérité.

FIGARO. — Ma vérité la plus vraie?

SUZANNE. — Fi donc, vilain! en a-t-on plusieurs?

FIGARO. — Oh! que oui. Depuis qu'on a remarqué qu'avec le temps vieilles folies deviennent sagesse, et qu'anciens petits mensonges assez mal plantés ont produit de grosses, grosses vérités, on en a de mille espèces. Et celles qu'on sait sans oser les divulguer, car toute vérité n'est pas bonne à dire: et celles qu'on vante sans y ajouter foi, car toute vérité n'est pas bonne à croire; et les serments passionnés, les menaces des mères, les protestations des buveurs, les promesses des gens en place, le dernier mot de nos marchands: cela ne finit pas. Il n'y a que mon amour pour Suzon qui soit une vérité de bon aloi.

SUZANNE. — J'aime ta joie, parce qu'elle est folle; elle annonce que tu es heureux. Parlons du rendez-vous du comte.

FIGAQO. — Ou plutôt n'en parlons jamais; il a failli me coûter Suzanne.

SUZANNE. — Tu ne veux donc plus qu'il ait lieu?

FIGARO. — Si vous m'aimez, Suzon, votre parole d'honneur sur ce point : qu'il s'y morfonde, et c'est sa punition.

SUZANNE. — Il m'en a plus coûté de l'accorder que je n'ai de peine à le rompre; il n'en sera plus question.

FIGARO. — Ta bonne vérité!

SUZANNE. — Je ne suis pas comme vous autres savants : moi, je n'en ai qu'une.

FIGARO. — Et tu m'aimeras un peu?

SUZANNE. — Beaucoup.

FIGARO. — Ce n'est guère.

SUZANNE. — Et comment?

FIGARO. — En fait d'amour, vois-tu, trop n'est pas même assez.

SUZANNE. — Je n'entends pas toutes ces finesses; mais je n'aimerai que mon mari.

FIGARO. — Tiens parole, et tu feras une belle exception à l'usage. (Il veut l'embrasser).

SCÈNE II. — FIGARO, SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. — Ah! j'avais raison de le dire; en quelque endroit qu'ils soient, croyez qu'ils sont ensemble. Allons donc, Figaro, c'est voler l'avenir, le mariage et vous-même, que d'usurper un tête-à-tête. On vous attend, on s'impatiente.

FIGARO. — Il est vrai, madame, je m'oublie. Je vais leur montrer mon excuse. (Il veut emmener Suzanne.)

LA COMTESSE la retient. — Elle vous suit.

SCÈNE III. — SUZANNE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE. — As-tu ce qu'il nous faut pour troquer de vêtements?

SUZANNE. — Il ne faut rien, madame, le rendez-vous ne tiendra pas.

LA COMTESSE. — Ah! vous changez d'avis?

SUZANNE. — C'est Figaro.

LA COMTESSE. — Vous me trompez.

SUZANNE. — Bonté divine!

LA COMTESSE. — Figaro n'est pas homme à laisser échapper une dot.

SUZANNE. — Madame!... eh! que croyez-vous donc?

LA COMTESSE. — Qu'enfin, d'accord avec le comte, il vous fâche à présent de m'avoir confié ses projets. Je vous sais par cœur. Laissez-moi. (Elle veut sortir.)

SUZANNE se jette à genoux. — Au nom du ciel, espoir de tous! vous ne savez pas, madame, le mal que vous faites à Suzanne, après vos bontés continuelles, et la dot que vous me donnez!...

LA COMTESSE la relève. — Eh mais... je ne sais ce que je dis! en me cédant ta place au jardin, tu n'y vas pas, mon cœur; tu tiens parole à ton mari; tu m'aides à ramener le mien.

SUZANNE. — Comme vous m'avez affligée!

LA COMTESSE. — C'est que je ne suis qu'une étourdie. (Elle la baise au front.) Où est ton rendez-vous?

SUZANNE lui baise la main. — Le mot de jardin m'a seul frappée.

LA COMTESSE, montrant la table. — Prends cette plume et fixons un endroit.

SUZANNE. — Lui écrire?

LA COMTESSE. — Il le faut.

SUZANNE. — Madame! au moins, c'est vous...

LA COMTESSE. — Je mets tout sur mon compte. (Suzanne s'assied

la comtesse dicte) : *Chanson nouvelle, sur l'air : ... Qu'il fera beau ce soir, sous les grands marronniers... Qu'il fera beau ce soir...*

SUZANNE écrit. — Sous les grands marronniers... après?

LA COMTESSE. — Crains-tu qu'il ne t'entende pas?

SUZANNE relit. — C'est juste. (Elle plie le billet.) Avec quoi cacheter?

LA COMTESSE. — Une épingle, dépêche : elle servira de réponse. Ecris sur le revers : *Renvoyez-moi le cachet.*

SUZANNE écrit en riant. — Ah! *le cachet!...* celui-ci, madame, est plus gai que celui du brevet.

LA COMTESSE, avec un souvenir douloureux. — Ah!

SUZANNE cherche sur elle. — Je n'ai pas d'épingle à présent!

LA COMTESSE détache sa lévite. — Prends celle-ci. (Le ruban du page tombe de son sein à terre.) Ah! mon ruban!

SUZANNE le ramasse. — C'est celui du petit voleur! vous avez eu la cruauté ?...

LA COMTESSE. — Fallait-il le laisser à son bras? c'eût été joli! Donnez donc!

SUZANNE. — Madame ne le portera plus, taché du sang de ce jeune homme.

LA COMTESSE le reprend. — Excellent pour Fanchette... le premier bouquet qu'elle m'apportera...

SCÈNE IV. — UNE JEUNE BERGÈRE, CHÉRUBIN, en fille, FANCHETTE et beaucoup de jeunes filles habillées comme elle, et tenant des bouquets. LA COMTESSE, SUZANNE.

FANCHETTE. — Madame, ce sont les filles du bourg qui viennent vous présenter des fleurs.

LA COMTESSE, serrant vite son ruban. — Elles sont charmantes : je me reproche, mes belles petites, de ne pas vous connaître toutes. (Montrant Chérubin.) Quelle est cette aimable enfant qui a l'air si modeste?

UNE BERGÈRE. — C'est une cousine à moi, madame, qui n'est ici que pour la noce.

LA COMTESSE. — Elle est jolie. Ne pouvant porter vingt bouquets, faisons honneur à l'étrangère. (Elle prend le bouquet de Chérubin, et le baise au front.) Elle en rougit! (A Suzanne.) Ne trouves-tu pas, Suzon... qu'elle ressemble à quelqu'un?

SUZANNE. — A s'y méprendre, en vérité.

CHÉRUBIN, à part, les mains sur son cœur. — Ah! ce baiser-là m'a été bien loin!

SCÈNE V. — LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN au milieu d'elles, FANCHETTE, ANTONIO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

ANTONIO. — Moi, je vous dis, monseigneur, qu'il y est; elles l'ont habillé chez ma fille; toutes ses hardes y sont encore, et voilà son chapeau d'ordonnance que j'ai retiré du paquet. (Il s'avance, et, regardant toutes les filles, il reconnaît Chérubin, lui enlève son bonnet de femme, ce qui fait retomber ses longs cheveux en cadenette. Il lui met sur la tête le chapeau d'ordonnance, et dit) : Eh! parguenne, v'là notre officier!

LA COMTESSE recule. — Ah! ciel!

SUZANNE. — Ce friponneau!

ANTONIO. — Quand je disais là-haut que c'était lui!...

LE COMTE, en colère. — Eh bien! madame?

LA COMTESSE. — Eh bien! monsieur, vous me voyez plus surprise que vous, et, pour le moins, aussi fâchée.

LE COMTE. — Oui; mais tantôt ce matin?...

LA COMTESSE. — Je serais coupable, en effet, si je dissimulais encore. Il était descendu chez moi. Nous entamions le badinage que ces enfants viennent d'achever; vous nous avez surprises l'habillant; votre premier mouvement est si vif! il s'est sauvé, je me suis troublée, l'effroi général a fait le rsste.

LE COMTE, avec dépit à Chérubin. — Pourquoi n'êtes-vous pas parti?

CHÉRUBIN, ôtant son chapeau brusquement. — Monseigneur...

LE COMTE. — Je punirai ta désobéissance.

FANCHETTE, étourdiment. — Ah! monseigneur, entendez-moi. Toutes les fois que vous venez m'embrasser, vous savez bien que vous dites toujours : *Si tu veux m'aimer, petite Fanchette, je te donnerai ce que tu voudras.*

LE COMTE, rougissant. — Moi, j'ai dit cela?

FANCHETTE. — Oui, monseigneur. Au lieu de punir Chérubin, donnez-le moi en mariage, et je vous aimerai à la folie.

LE COMTE, à part. — Être ensorcelé par un page!

LA COMTESSE. — Eh bien! monsieur, à votre tour; l'aveu de cette enfant, aussi naïf que le mien, atteste enfin deux vérités : que c'est toujours sans le vouloir si je vous cause des inquiétudes; pendant que vous épuisez tout pour augmenter et justifier les miennes.

ANTONIO. — Vous aussi, monseigneur! Dame! je vous la redresserai comme feu sa mère, qui est morte... Ce n'est pas pour la conséquence; mais c'est que madame sait bien que les petites filles, quand elles sont grandes...

LE COMTE, déconcerté, à part. — Il y a un mauvais génie qui tourne tout ici contre moi.

SCÈNE VI. — LES JEUNES FILLES, CHÉRUBIN, ANTONIO, FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO. — Monseigneur, si vous retenez nos filles, on ne pourra commencer ni la fête ni la danse.

LE COMTE. — Vous, danser? vous n'y pensez pas. Après votre chute de ce matin, qui vous a foulé le pied droit.

FIGARO, *remuant la jambe.* — Je souffre encore un peu; ce n'est rien. (*Aux jeunes filles.*) Allons, mes belles, allons.

LE COMTE *le retourne.* — Vous avez été fort heureux que ces couches ne fussent que du terreau bien doux!

FIGARO. — Très heureux, sans doute, autrement...

ANTONIO *le retourne.* — Puis il s'est pelotonné en tombant jusqu'en bas.

FIGARO. — Un plus adroit, n'est-ce pas, serait resté en l'air. (*Aux jeunes filles.*) Venez-vous, mesdemoiselles?

ANTONIO *le retourne.* — Et pendant ce temps, le petit page galopait sur son cheval à Séville?

FIGARO. — Galopait, ou marchait au pas!...

LE COMTE *le retourne.* — Et vous aviez son brevet dans la poche!

FIGARO, *un peu étonné.* — Assurément; mais quelle enquête? (*Aux jeunes filles.*) Allons donc, jeunes filles!

ANTONIO, *attirant Chérubin par le bras.* — En voici une qui prétend que mon neveu futur n'est qu'un menteur.

FIGARO, *surpris.* — Chérubin!... (*A part.*) Peste du petit fat!

ANTONIO. Y es-tu, maintenant?

FIGARO, *cherchant.* — J'y suis... j'y suis... Hé! qu'est-ce qu'il chante?

LE COMTE, *sèchement.* — Il ne chante pas; il dit que c'est lui qui a sauté sur les giroflées.

FIGARO, *rêvant.* — Ah! s'il le dit... cela se peut : je ne dispute pas de ce que j'ignore.

LE COMTE. — Ainsi, vous et lui!...

FIGARO. — Pourquoi non? la rage de sauter peut gagner : voyez les moutons de Panurge; et quand vous êtes en colère, il n'y a personne qui n'aime mieux risquer...

LE COMTE. — Comment, deux à la fois!...

FIGARO. — On aurait sauté deux douzaines; et qu'est-ce que cela fait, monseigneur? dès qu'il n'y a personne de blessé! (*Aux jeunes filles.*) Ah ça! voulez-vous venir ou non?

LE COMTE, *outré.* — Jouons-nous une comédie? (*On entend un prélude de fanfare.*)

FIGARO. — Voilà le signal de la marche. A vos postes, les belles, à vos postes. Allons, Suzanne, donne-moi le bras. (Tous s'enfuient. Chérubin reste seul la tête baissée.)

SCÈNE VII. — CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE.

LE COMTE, regardant aller Figaro. — En voit-on de plus audacieux? (Au page.) Pour vous, monsieur le sournois, qui faites le honteux, allez vous rhabiller bien vite, et que je ne vous rencontre nulle part de la soirée.

LA COMTESSE. — Il va bien s'ennuyer.

CHÉRUBIN, étourdiment. — M'ennuyer! j'emporte à mon front du bonheur pour plus de cent années de prison. (Il met son chapeau et s'enfuit.)

SCÈNE VIII. — LE COMTE, LA COMTESSE.

(La comtesse s'évente fortement sans parler.)

LE COMTE. — Qu'a-t-il au front de si heureux?

LA COMTESSE, avec embarras. — Son... premier chapeau d'officier, sans doute; aux enfants tout sert de hochet. (Elle veut sortir.)

LE COMTE. — Vous ne restez pas, comtessse?

LA COMTESSE. — Vous savez que je ne me porte pas bien.

LE COMTE. — Un instant pour votre protégée, ou je vous croirais en colère.

LA COMTESSE. — Voici les deux noces, asseyons-nous donc pour les recevoir.

LE COMTE, à part. — La noce!... il faut souffrir ce qu'on ne peut empêcher. (Le comte et la comtesse s'asseyent vers un des côtés de la galerie.)

SCÈNE IX. — LE COMTE, LA COMTESSE, assis. On joue les Folies d'Espagne d'un mouvement de marche.

MARCHE

LES GARDE-CHASSE, fusil sur l'épaule.

L'ALGUAZIL, LES PRUD'HOMMES, BRID'OISON.

LES PAYSANS ET PAYSANNES en habits de fête.

DEUX JEUNES FILLES portant la toque virginale à plumes blanches.

DEUX AUTRES, le voile blanc.

DEUX AUTRES, les gants et le bouquet de côté.

ANTONIO donne la main à SUZANNE, comme étant celui qui la marie à FIGARO.

D'AUTRES JEUNES FILLES portent une autre toque, un autre voile, un autre bouquet blanc, semblables aux premiers, pour MARCELINE.



UNE JEUNE FILLE CHANTANT. — Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

(Dessin de St-Quentin. — Édition de 1785 de la *Folle Journée*.)

FIGARO donne la main à MARCELINE, comme celui qui doit la remettre au DOCTEUR, lequel ferme la marche, un gros bouquet au côté. Les jeunes filles, en passant devant le COMTE, remettent à ses valets tous les ajustements destinés à SUZANNE et à MARCELINE.

LES PAYSANS ET PAYSANNES s'étant rangés sur deux colonnes, à chaque côté du salon, on danse une reprise du fandango avec des castagnettes : puis on joue la ritournelle du duo, pendant laquelle ANTONIO conduit SUZANNE au COMTE : elle se met à genoux devant lui.

Pendant que le comte lui pose la toque, le voile et lui donne le bouquet, deux jeunes filles chantent le duo suivant :

Jeune épouse, chantez les bienfaits et la gloire
D'un maître qui renonce aux droits qu'il eut sur vous :
Préférant au plaisir la plus noble victoire,
Il vous rend chaste et pure aux mains de votre époux.

SUZANNE est à genoux, et, pendant les derniers vers du duo, elle tire le COMTE par son manteau et lui montre le billet qu'elle tient; puis elle porte la main qu'elle a du côté des spectateurs à sa tête, où le COMTE a l'air d'ajuster sa toque; elle lui donne le billet.

LE COMTE le met furtivement dans son sein : on achève de chanter le duo : la fiancée se relève et lui fait une grande révérence.

FIGARO vient la recevoir des mains du COMTE et se retire avec elle à l'autre côté du salon, près de MARCELINE.

(On danse une autre reprise du fandango pendant ce temps.)

LE COMTE, pressé de lire ce qu'il a reçu, s'avance au bord du théâtre, et tire le papier de son sein; mais en le sortant, il fait le geste d'un homme qui s'est cruellement piqué le doigt; il le secoue, le presse, le suce; et regardant le papier cacheté d'une épingle, il dit :

LE COMTE. — (Pendant qu'il parle, ainsi que Figaro, l'orchestre joue pianissimo.) Diantre soit des femmes, qui fourrent des épingles partout! (Il la jette à terre, puis il lit le billet et le baise.)

FIGARO, qui a tout vu, dit à sa mère et à Suzanne : — C'est un billet doux qu'une fillette aura glissé dans sa main en passant. Il était cacheté d'une épingle qui l'a outrageusement piqué. (La danse reprend : le comte, qui a lu le billet, le retourne : il y voit l'invitation de renvoyer le cachet pour réponse. Il cherche à terre et retrouve enfin l'épingle qu'il attache à sa manche.)

FIGARO, à Suzanne et Marceline. — D'un objet aimé tout est cher. Le voilà qui ramasse l'épingle. Ah! c'est une drôle de tête! (Pendant ce temps, Suzanne a des signes d'intelligence avec la comtesse. — La danse finit, la ritournelle du duo recommence. Figaro conduit Marceline au comte, ainsi qu'on a conduit Suzanne; à l'instant où le comte prend la toque, et où l'on va chanter le duo, on est interrompu par les cris suivants :)

L'HUISSIER, criant à la porte. — Arrêtez donc, messieurs, vous ne pouvez entrer tous... Ici les gardes, les gardes! (Les gardes vont vite à cette porte.)

LE COMTE, se levant. — Qu'est-ce qu'il y a?

L'HUISSIER. — Monseigneur, c'est M. Bazile entouré d'un village entier, parce qu'il chante en marchant.

LE COMTE. — Qu'il entre seul.

LA COMTESSE. — Ordonnez-moi de me retirer.

LE COMTE. — Je n'oublie pas votre complaisance.

LA COMTESSE. — Suzanne?... elle reviendra. (A part, à Suzanne.) Allons changer d'habits. (Elle sort avec Suzanne.)

MARCELINE. — Il n'arrive jamais que pour nuire.

FIGARO. — Ah! je m'en vais vous le faire déchanter.

SCÈNE X. — TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, excepté la Comtesse et Suzanne; BAZILE, tenant sa guitare, GRIPPE-SOLEIL.

BAZILE entre en chantant sur l'air du vaudeville de la fin :

Cœurs sensibles, cœurs fidèles,
Qui blâmez l'amour léger,
Cessez vos plaintes cruelles,
Est-ce un crime de changer?
Si l'amour portes des ailes,
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?
N'est-ce pas pour voltiger?

FIGARO s'avance à lui. — Oui, c'est pour cela justement qu'il a des ailes au dos; notre ami qu'entendez-vous par cette musique?

BAZILE, montrant Grippe-Soleil. Qu'après avoir prouvé mon obéissance à monseigneur, en amusant monsieur, qui est de sa compagnie, je pourrai à mon tour réclamer sa justice.

GRIPPE-SOLEIL. — Bah! monsigneu! il ne m'a pas amusé du tout : avec leurs guenilles d'ariettes...

LE COMTE. — Enfin, que demandez-vous, Bazile?

BAZILE. — Ce qui m'appartient, monseigneur, la main de Marceline; et je viens m'opposer...

FIGARO s'approche. — Y a-t-il longtemps que monsieur n'a vu la figure d'un fou?

BAZILE. — Monsieur, en ce moment même.

FIGARO. — Puisque mes yeux vous servent si bien de miroir, étudiez-y l'effet de ma prédiction : Si vous faites mine seulement d'approximer madame...

BARTHOLO, en riant. — Et pourquoi? laisse-le parler.

BRID'OISON s'avance entre eux. — Fau-aut-il que deux amis...

FIGARO. — Nous amis?...

BAZILE. — Quelle erreur!

FIGARO, *vite.* — Parce qu'il fait de plats airs de chapelle?

BAZILE, *vite.* — Et lui, des vers comme un journal!

FIGARO, *vite.* — Un musicien de guinguette!

BAZILE, *vite.* — Un postillon de gazette!

FIGARO, *vite.* — Cuistre d'oratorio!

BAZILE, *vite.* — Jockey diplomatique!

LE COMTE, *assis.* — Insolents tous les deux!

BAZILE. — Il me manque en toute occasion.

FIGARO. — C'est bien dit, si cela se pouvait!

BAZILE. — Disant partout que je ne suis qu'un sot.

FIGARO. — Vous me prenez donc pour un écho?

BAZILE. — Tandis qu'il n'est pas un chanteur que mon talent n'ait fait briller.

FIGARO. — Brailler.

BAZILE. — Il le répète!

FIGARO. — Et pourquoi non, si cela est vrai? Es-tu un prince pour qu'on te flagorne? Souffre la vérité, coquin! puisque tu n'as pas de quoi gratifier un menteur; ou si tu la crains de notre part, pourquoi viens-tu troubler nos noces?

BAZILE, *à Marceline.* — M'avez-vous promis, oui ou non, si dans quatre ans vous n'étiez pas pourvue, de me donner la préférence?

MARCELINE. — A quelle condition l'ai-je promis?

BAZILE. — Que si vous retrouviez un certain fils perdu, je l'adopterais par complaisance.

TOUS *ensemble.* — Il est retrouvé!

BAZILE. — Qu'à cela ne tienne?

TOUS *ensemble, montrant Figaro.* — Et le voici.

BAZILE, *reculant de frayeur.* — J'ai vu le diablé!

BRID'OISON, *à Bazile.* — Et vou-ous renoncez à sa chère mère!

BAZILE. — Qu'y aurait-il de plus fâcheux que d'être cru le père d'un garnement!

FIGARO. — D'en être cru le fils; tu te moques de moi!

BAZILE, *montrant Figaro.* — Dès que monsieur est de queique chose ici, je déclare, moi, que je n'y suis plus de rien.

(*Il sort.*)

SCÈNE XI. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté Bazile.*

BARTHOLO, *riant.* — Ah! ah! ah! ah!

FIGARO, *sautant de joie.* — Donc, à la fin j'aurai ma femme!

LE COMTE, *à part.* — Moi, ma maîtresse.

(*Il se lève.*)

BBID'OISON, *à Marceline.* — Et tou-out le monde est satisfait.

LE COMTE. — Qu'on dresse les deux contrats; j'y signerai.

TOUS, ensemble. — Vivat! (Ils sortent.)

LE COMTE. — J'ai besoin d'une heure de retraite. (Il veut sortir avec les autres.)

SCÈNE XII. — GRIPPE-SOLEIL, FIGARO, MARCELINE, LE COMTE.

GRIPPE-SOLEIL, à Figaro. — Et moi, je vais aider à ranger le feu d'artifice sous les grands marronniers, comme on l'a dit.

LE COMTE revient en courant. — Quel sot a donné un tel ordre?

FIGARO. — Où est le mal?

LE COMTE, vivement. — Et la comtesse qui est incommodée, d'où le verra-t-elle l'artifice? C'est sur la terrasse qu'il le faut, vis-à-vis son appartement.

FIGARO. — Tu l'entends, Grippe-Soleil? la terrasse.

LE COMTE. — Sous les grands marronniers! belle idée! (En s'en allant, à part.) Ils allaient incendier mon rendez-vous!

SCÈNE XIII. — FIGARO, MARCELINE.

FIGARO. — Quel excès d'attention pour sa femme! (Il veut sortir.)

MARCELINE l'arrête. — Deux mots, mon fils. Je veux m'acquitter avec toi : un sentiment mal dirigé m'avait rendue injuste envers ta charmante femme : je la supposais d'accord avec le comte, quoique j'eusse appris de Bazile qu'elle l'avait toujours rebuté.

FIGARO. — Vous connaissez mal votre fils de le croire ébranlé par ces impulsions féminines. Je puis défier la plus rusée de m'en faire accroire.

MARCELINE. — Il est toujours heureux de le penser, mon fils; la jalousie...

FIGARO. — ... N'est qu'un sot enfant de l'orgueil, ou c'est la maladie d'un fou. Oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne doit me tromper un jour, je lui pardonne d'avance; elle aura longtemps travaillé... (Il se retourne et aperçoit Fanchette qui cherche de côté et d'autre.)

SCÈNE XIV. — FIGARO, FANCHETTE, MARCELINE.

FIGARO. — Eh! eh!... ma petite cousine qui nous écoute!

FANCHETTE. — Oh! pour ça, non, on dit que c'est malhonnête.

FIGARO. — Il est vrai; mais comme cela est utile, on fait aller souvent l'un pour l'autre.

FANCHETTE. — Je regardais si quelqu'un était là.

FIGARO. — Déjà dissimulée, friponne! Vous savez bien qu'il n'y peut être.

FANCHETTE. — Et qui donc?

FIGARO. — Chérubin.

FANCHETTE. — Ce n'est pas lui que je cherche, car je sais fort bien où il est; c'est ma cousine Suzanne.

FIGARO. — Et que lui veut ma petite cousine?

FANCHETTE. — A vous, petit cousin, je le dirai... — C'est... ce n'est qu'une épingle que je veux lui remettre.

FIGARO, *vivement.* — Une épingle! une épingle!... et de quelle part, coquine?... A votre âge, vous faites déjà un mét... (*Il se reprend, et dit d'un ton doux.*) Vous faites déjà très bien ce que vous entreprenez, Fanchette; et ma jolie cousine est si obligeante...

FANCHETTE. — A qui donc en a-t-il de se fâcher? je m'en vais...

FIGARO, *l'arrêtant.* — Non, non, je badine; tiens, ta petite épingle est celle que monseigneur t'a dit de remettre à Suzanne, et qui servait à cacheter un petit papier qu'il tenait; tu vois que je suis au fait.

FANCHETTE. — Pourquoi donc le demander, quand vous le savez si bien?

FIGARO, *cherchant.* — C'est qu'il est assez gai de savoir comment monseigneur s'y est pris pour t'en donner la commission.

FANCHETTE, *naïvement.* — Pas autrement que vous le dites : « Tiens, petite Fanchette, rends cette épingle à ta belle cousine et dis-lui seulement que c'est le cachet des grands marronniers. »

FIGARO. — Des grands?...

FANCHETTE. — « Marronniers. » Il est vrai qu'il a ajouté « Prends garde que personne ne te voie. »

FIGARO. — Il faut obéir, ma cousine : heureusement personne ne vous a vue. Faites donc joliment votre commission; et n'en dites pas plus à Suzanne que monseigneur n'a ordonné.

FANCHETTE. — Et pourquoi lui en dirais-je? Il me prend pour une enfant, mon cousin. (*Elle sort en sautant.*)

SCÈNE XV. — FIGARO, MARCELINE.

FIGARO. — Eh bien! ma mère?

MARCELINE. — Eh bien! mon fils?

FIGARO, *comme étouffé.* — Pour celui-ci!... Il y a réellement des choses!

MARCELINE. — Il y a des choses! hé! qu'est-ce qu'il y a?

FIGARO, *les mains sur la poitrine.* — Ce que je viens d'entendre, ma mère, je l'ai là comme un plomb.

MARCELINE, riant. — Ce cœur plein d'assurance n'était donc qu'un ballon gonflé? une épingle a tout fait partir?

FIGARO, furieux. — Mais cette épingle, ma mère, est celle qu'il a ramassée!...

MARCELINE, rappelant ce qu'il a dit. — La jalousie! oh! j'ai là-dessus, ma mère, une philosophie... imperturbable; et si Suzanne m'attrappe un jour, je le lui pardonne...

FIGARO, vivement. — Oh! ma mère, on parle comme on sent : mettez le plus glacé des juges à plaider dans sa propre cause, et voyez-le expliquer la loi. — Je ne m'étonne plus s'il avait tant d'humeur sur ce feu! — Pour la mignonne aux fines épingles, elle n'en est pas où elle le croit, ma mère, avec ses marronniers! Si mon mariage est assez fait pour légitimer ma colère, en revanche, il ne l'est pas assez pour que je n'en puisse épouser une autre, et l'abandonner...

MARCELINE. — Bien conclu! abîmons tout sur un soupçon. Qui t'a prouvé, dis-moi, que c'est toi qu'elle joue, et non le comte? L'as-tu étudiée de nouveau pour la condamner sans appel? Sais-tu si elle se rendra sous les arbres, à quelle intention elle y va; ce qu'elle y dira, ce qu'elle y fera. Je te croyais plus fort en jugement!

FIGARO, lui baisant la main avec respect. — Elle a raison, ma mère, elle a raison, raison, toujours raison! Mais accordons, maman, quelque chose à la nature; on en vaut mieux après. Examinons, en effet, avant d'accuser et d'agir. Je sais où est le rendez-vous. Adieu, ma mère. (Il sort.)

MARCELINE, seule. — Adieu : et moi aussi, je le sais. Après l'avoir arrêté, veillons sur les voies de Suzanne, ou plutôt avertissons-la, elle est si jolie créature! Ah! quand l'intérêt personnel ne nous arme pas les unes contre les autres, nous sommes toutes portées à soutenir notre pauvre sexe opprimé, contre ce fier, ce terrible... (en riant.) et pourtant un peu nigaud de sexe masculin. (Elle sort.)

ACTE CINQUIÈME

Le théâtre représente une salle de marronniers dans un parc; deux pavillons, kiosques, ou temples de jardins, sont à droite et à gauche; le fond est une clairière ornée; un siége de gazon sur le devant. Le théâtre est obscur.

SCÈNE PREMIÈRE. — FANCHETTE, seule, tenant d'une main deux biscuits et une orange, et de l'autre une lanterne de papier allumée.

Dans le pavillon à gauche, a-t-il dit. C'est celui-ci. — S'il allait ne pas venir à présent; mon petit drôle... Ces vilaines gens de l'office qui ne voulaient pas seulement me donner une orange et deux biscuits! — Pour qui, mademoiselle? — Eh bien, monsieur, c'est pour quelqu'un. — Oh! nous savons. — Et quand ça serait : parce que monseigneur ne veut pas le voir, faut-il qu'il meure de faim? — Tout ça pourtant m'a coûté un fier baiser sur la joue! Que sait-on? il me le rendra peut-être! (Elle voit Figaro qui vient l'examiner, elle fait un cri.) Ah!... (Elle s'enfuit, et entre dans le pavillon à sa gauche.)

SCÈNE II. — FIGARO, un grand manteau sur les épaules, un large chapeau rabattu, BAZILE, ANTONIO, BARTHOLO, BRID'OISON, GRIPPE-SOLEIL, TROUPE DE VALETS ET DE TRAVAILLEURS.

FIGARO, d'abord seul. — C'est Fanchette! (Il parcourt des yeux les autres à mesure qu'ils arrivent, et dit d'un ton farouche.) : Bonjour, messieurs; bonsoir; êtes-vous tous ici?

BAZILE. — Ceux que tu as pressés d'y venir.

FIGARO. — Quelle heure est-il bien à peu près?

ANTONIO regarde en l'air. — La lune devrait être levée.

BARTHOLO. — Et quels noirs apprêts fais-tu donc? Il a l'air d'un conspirateur.

FIGARO, s'agitant. — N'est-ce pas pour une noce, je vous prie, que vous êtes rassemblés au château?

BRID'OISON. — Cè-ertainement.

ANTONIO. — Nous allions là-bas, dans le parc, attendre un signal pour ta fête.

FIGARO. — Vous n'irez pas plus loin, messieurs; c'est ici, sous ces marronniers, que nous devons tous célébrer l'honnête fiancée que j'épouse et le loyal seigneur qui se l'est destinée.

BAZILE, se rappelant la journée. — Ah! vraiment, je sais ce que c'est. Retirons-nous, si vous m'en croyez; il est question d'un rendez-vous : je vous conterai cela près d'ici.

BRID'OISON, à Figaro. — Nou-ous reviendrons.

FIGARO. — Quand vous m'entendrez appeler, ne manquez pas d'accourir tous, et dites du mal de Figaro s'il ne vous fait voir une belle chose.

BARTHOLO. — Souviens-toi qu'un homme sage ne se fait point d'affaire avec les grands.

FIGARO. — Je m'en souviens.

BARTHOLO. — Qu'ils ont quinze et bisque sur nous, par leur état.

FIGARO. — Sans leur industrie, que vous oubliez. Mais souvenez-vous aussi que l'homme que l'on sait timide est dans la dépendance de tous les fripons.

BARTHOLO. — Fort bien.

FIGARO. — Et que j'ai nom *de Verte-Allure*, du chef honoré de ma mère.

BARTHOLO. — Il a le diable au corps!

BRID'OISON. — I-il l'a.

BAZILE, à part. — Le comte et sa Suzanne se sont arrangés sans moi... Je ne suis pas fâché de l'algarade.

FIGARO, aux valets. — Pour vous autres, coquins, à qui j'ai donné l'ordre, illuminez-moi ces entours; ou, par la mort que je voudrais tenir aux dents, si j'en saisis un par le bras!... (Il secoue le bras de Grippe-Soleil.)

GRIPPE-SOLEIL s'en va en criant et pleurant. — Ah! ah! oh! oh! Damné brutal!

BAZILE, en s'en allant. — Le ciel vous tienne en joie, monsieur du marié! (Ils sortent.)

SCÈNE III. — FIGARO seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre.

O femme! femme! femme! créature faible et décevante! nul animal créé ne peut manquer à son instinct; le tien est-il donc de tromper!... Après m'avoir obstinément refusé quand je l'en pressai devant sa maîtresse, à l'instant qu'elle me donne sa parole, au milieu même de la cérémonie... Il riait en lisant, le perfide! et moi comme un benêt!... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas... vous ne l'aurez pas. Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!... noblesse, fortune, un rang, des places; tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de bien? Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus : du reste homme assez ordinaire! Tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de

calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes; et vous voulez jouter... On vient... c'est elle... ce n'est personne. — La nuit est noire en diable et me voilà faisant le sot métier de mari, quoique je ne le sois qu'à moitié! (Il s'assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! fils de je ne sais pas qui; volé par des bandits; élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête; et partout je suis repoussé! J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie; et tout le crédit d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire! — Las d'attrister des bêtes malades et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre : me fussé-je mis une pierre au cou! Je broche une comédie dans les mœurs du sérail; auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder Mahomet, sans scrupule : à l'instant, un envoyé... de je ne sais où, se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime-Porte, la Perse, une partie de la presqu'île de l'Inde, toute l'Égypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et du Maroc; et voilà ma comédie flambée, pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate, en nous disant : *chiens de chrétiens!* — Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant. — Mes joues creusaient; mon terme était échu : je voyais de loin arriver l'affreux recor, la plume fichée dans sa perruque; en frémissant je m'évertue. Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sol, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net; sitôt je vois, du fond d'un fiacre, baisser pour moi le pont d'un château fort, à l'entrée duquel je laissais l'espérance et la liberté. (Il se lève.) Que je voudrais bien tenir un de ces puissans de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil! je lui dirais... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gène le cours; que sans la liberté de blâmer il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits-hommes qui redoutent les petits écrits. — (Il se rassied.) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume et demande à chacun de quoi il est question : on me dit que pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse; et que, pourvu que je ne parle en mes écrits, ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je

puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique, et croyant n'aller sur les brisées d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille; on me supprime; et me voilà de rechef sans emploi! — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre : il fallait un calculateur, ce fut un danseur qui l'obtint. Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon : alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter; je commençais même à comprendre que pour gagner du bien, le savoir-faire vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup, je quittais le monde; et vingt brasses d'eau m'en allaient séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse et mon cuir anglais; puis, laissant la fumée aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît, je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter la mienne! intrigue, orage à ce sujet. Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère, mes parents m'arrivent à la file. (Il se lève en s'échauffant.) On se débat; c'est vous, c'est lui, c'est moi; c'est toi; non, ce n'est pas nous; eh! mais qui donc? (Il retombe assis.) O bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir, je l'ai jonchée d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis; encore, je dis ma gaieté, sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe : un assemblage informe de parties inconnues, puis un chétif être imbécile, un petit animal folâtre, un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune! ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger, poète par délassement, musicien par occasion, amoureux par folles bouffées; j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et trop désabusé... Désabusé!... Suzon! Suzon! Suzon! que tu me donnes de tourmens. — J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise. (Il se retire près de la première coulisse à sa droite.)

SCÈNE IV. — FIGARO, LA COMTESSE avec les habits de Suzon, SUZANNE avec ceux de la comtesse, MARCELINE.

SUZANNE, bas à la comtesse. — Oui, Marceline m'a dit que Figaro y serait.

MARCELINE. — Il y est aussi; baisse la voix.

SUZANNE. — Ainsi, l'un nous écoute, et l'autre va venir me chercher; commençons.

MARCELINE. — Pour n'en pas perdre un mot, je vais me cacher dans le pavillon. (Elle entre dans le pavillon où est entrée Fanchette.)

SCÈNE V. — FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE.

SUZANNE, haut. — Madame tremble... est-ce qu'elle aurait froid?

LA COMTESSE, haut. — La soirée est humide, je vais me retirer.

SUZANNE, haut. — Si madame n'avait pas besoin de moi, je prendrais l'air un moment sous ces arbres.

LA COMTESSE, haut. — C'est le serein que tu prendras.

SUZANNE, haut. — J'y suis toute faite.

FIGARO, à part. — Ah! oui, le serein! (Suzanne se retire près de la coulisse, du côté opposé à Figaro.)

SCÈNE VI. — FIGARO, CHÉRUBIN, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE. — Figaro et Suzanne retirés de chaque côté sur le devant.

CHÉRUBIN, en habit d'officier, arrive en chantant gaiement la reprise de l'air de la romance.

La, la, la, etc.

J'avais une marraine,
Que toujours adorai.

LA COMTESSE, à part. — Le petit page!

CHÉRUBIN s'arrête. — On se promène ici; gagnons vite mon asile, où la petite Fanchette... C'est une femme!

LA COMTESSE écoute. — Ah! grands dieux!

CHÉRUBIN se baisse en regardant de loin. — Me trompé-je? à cette coiffure en plumes qui se dessine au loin dans le crépuscule, il me semble que c'est Suzon.

LA COMTESSE, à part. — Si le comte arrivait!... (Le comte paraît dans le fond.)

CHÉRUBIN s'approche et prend la main de la comtesse, qui se défend. — Oui, c'est la charmante fille qu'on nomme Suzanne : eh! pourrais-je

m'y méprendre à la douceur de cette main; à ce petit tremblement qui l'a saisie; surtout au battement de mon cœur! (Il veut y appuyer le dos de la main de la comtesse, elle la retire.)

LA COMTESSE, bas. — Allez-vous-en.

CHÉRUBIN. — Si la compassion t'avait conduite exprès dans cet endroit du parc où je suis caché depuis tantôt?

LA COMTESSE. — Figaro va venir.

LE COMTE, s'avançant, dit à part. — N'est-ce pas Suzanne que j'aperçois?

CHÉRUBIN, à la comtesse. — Je ne crains point du tout Figaro, car ce n'est pas lui que tu attends.

LA COMTESSE. — Qui donc?

LE COMTE, à part. — Elle est avec quelqu'un.

CHÉRUBIN. — C'est monseigneur, friponne, qui t'a demandé ce rendez-vous, ce matin, quand j'étais derrière ce fauteuil.

LE COMTE, à part, avec fureur. — C'est encore le page infernal!

FIGARO, à part. — On dit qu'il ne faut pas écouter.

SUZANNE, à part. — Petit bavard.

LA COMTESSE, au page. — Obligez-moi de vous retirer.

CHÉRUBIN. — Ce ne sera pas au moins sans avoir reçu le prix de mon obéissance.

LA COMTESSE, effrayée. — Vous prétendez?...

CHÉRUBIN, avec feu. — D'abord vingt baisers, pour ton compte, et puis cent pour ta belle maîtresse.

LA COMTESSE. — Vous oseriez?

CHÉRUBIN. — Oh! que oui, j'oserai; tu prends sa place auprès de monseigneur, moi celle du comte auprès de toi : le plus attrapé, c'est Figaro.

FIGARO, à part. — Ce brigandeau!

SUZANNE, à part. — Hardi comme un page. (Chérubin veut embrasser la comtesse; le comte se met entre eux deux et reçoit le baiser.)

LA COMTESSE, se retirant. — Ah! ciel!

FIGARO, à part, entendant le baiser. — J'épousais une jolie mignonne! (Il écoute.)

CHÉRUBIN, tâtant les habits du comte. (A part.)— C'est monseigneur. (Il s'enfuit dans le pavillon où sont entrées Fanchette et Marceline.)

SCÈNE VII. — FIGARO, LE COMTE, LA COMTESSE, SUZANNE.

FIGARO s'approche. — Je vais...

LE COMTE, croyant parler au page. — Puisque vous ne redoublez pas le baiser... (Il croit lui donner un soufflet.)

FIGARO, qui est à portée, le reçoit. — Aïe!

LE COMTE. — ... Voilà toujours le premier payé.

FIGARO, à part, s'éloigne en se frottant la joue. — Tout n'est pas gain non plus en écoutant.

SUZANNE, riant tout haut, de l'autre côté. — Ah! ah! ah! ah!...

LE COMTE, à la comtesse, qu'il prend pour Suzanne. — Entend-on quelque chose à ce page? il reçoit le plus rude soufflet, et s'enfuit en éclatant de rire.

FIGARO, à part. — S'il s'affligeait de celui-ci...

LE COMTE. — Comment, je ne pourrai faire un pas... (A la comtesse.) Mais laissons cette bizarrerie; elle empoisonnerait le plaisir que j'ai de te trouver dans cette salle.

LA COMTESSE, imitant le parler de Suzanne. — L'espériez-vous?

LE COMTE. — Après ton ingénieux billet! (Il lui prend la main.) Tu trembles?

LA COMTESSE. — J'ai eu peur.

LE COMTE. — Ce n'est pas pour te priver du baiser, que je l'ai pris. (Il la baise au front.)

LA COMTESSE. — Les libertés!

FIGARO, à part. — Coquine!

SUZANNE, à part. — Charmante!

LE COMTE, prend la main de sa femme. — Mais quelle peau fine et douce, et qu'il s'en faut que la comtesse ait la main aussi belle!

LA COMTESSE, à part. — Oh! la prévention!

LE COMTE. — A-t-elle ce bras ferme et rondelet? ces jolis doigts pleins de grâce et d'espièglerie?

LA COMTESSE, de la voix de Suzanne. — Ainsi, l'amour?...

LE COMTE. — L'amour..... n'est que le roman du cœur : c'est le plaisir qui en est l'histoire; il m'amène à tes genoux.

LA COMTESSE. — Vous ne l'aimez plus?

LE COMTE. — Je l'aime beaucoup; mais trois ans d'union rendent l'hymen si respectable...

LA COMTESSE. — Que vouliez-vous en elle?

LE COMTE, la caressant. — Ce que je trouve en toi, ma beauté...

LA COMTESSE. — Mais dites donc...

LE COMTE. — .... Je ne sais : moins d'uniformité peut-être; plus de piquant dans les manières; un je ne sais quoi qui fait le charme; quelquefois un refus, que sais-je? Nos femmes croient tout accomplir en nous aimant; cela dit une fois, elles nous aiment, nous aiment (quand elles nous aiment!) et sont si complaisantes, et si constamment obligeantes, et toujours, et sans relâche, qu'on est tout surpris, un beau soir, de trouver la satiété où l'on recherchait le bonheur.

LA COMTESSE, à part. — Ah! quelle leçon!

LE COMTE. — En vérité, Suzon, j'ai pensé mille fois que si nous poursuivons ailleurs ce plaisir qui nous fuit chez elles, c'est qu'elles

n'étudient pas assez l'art de soutenir notre goût, de se renouveler à l'amour, de ranimer, pour ainsi dire, le charme de leur possession par celui de la variété.

LA COMTESSE, piquée. — Donc, elles doivent tout?...

LE COMTE, riant. — Et l'homme rien! Changerons-nous la marche de la nature? Notre tâche à nous fut de les obtenir; la leur....

LA COMTESSE. — La leur?...

LE COMTE. — Est de nous retenir : on l'oublie trop.

LA COMTESSE. — Ce ne sera pas moi.

LE COMTE. — Ni moi.

FIGARO, à part. — Ni moi.

SUZANNE, à part. — Ni moi.

LE COMTE prend la main de sa femme. — Il y a de l'écho ici : parlons plus bas. Tu n'as nul besoin d'y songer, toi que l'amour a faite et si vive et si jolie! Avec un grain de caprice, tu seras la plus agaçante maîtresse! (Il la baise au front.) Ma Suzanne, un Castillan n'a que sa parole. Voici tout l'or promis pour le rachat du droit que je n'ai plus sur le délicieux moment que tu m'accordes. Mais comme la grâce que tu daignes y mettre est sans prix, j'y joindrai ce brillant, que tu porteras pour l'amour de moi.

LA COMTESSE, une révérence. — Suzanne accepte tout.

FIGARO, à part. — On n'est pas plus coquine que cela.

SUZANNE, à part. — Voilà du bon bien qui nous arrive.

LE COMTE, à part. — Elle est intéressée, tant mieux!

LA COMTESSE regarde au fond. — Je vois des flambeaux.

LE COMTE. — Ce sont les apprêts de ta noce : entrons-nous un moment dans l'un de ces pavillons, pour les laisser passer?

LA COMTESSE. — Sans lumière?

LE COMTE l'entraîne doucement. — A quoi bon? nous n'avons rien à lire.

FIGARO, à part. — Elle y va, ma foi! je m'en doutais. (Il s'avance.)

LE COMTE grossit sa voix en se retournant. — Qui passe ici?

FIGARO, en colère. — Passer! on vient exprès.

LE COMTE, bas à la comtesse. — C'est Figaro!... (Il s'enfuit.)

LA COMTESSE. — Je vous suis. (Elle entre dans le pavillon à droite, pendant que le comte se perd dans le bois, au fond.)

SCÈNE VIII. — FIGARO, SUZANNE, dans l'obscurité.

FIGARO cherche à voir où vont le comte et la comtesse, qu'il prend pour Suzanne. — Je n'entends plus rien; ils sont entrés; m'y voilà. (D'un ton altéré.) Vous autres, époux maladroits, qui tenez des espions à gages, et tournez des mois entiers autour d'un soupçon sans l'asseoir, que ne m'imitez-vous? Dès le premier jour je suis ma femme, et je

l'écoute; en un tour de main on est au fait : c'est charmant, plus de doute; on sait à quoi s'en tenir (Marchant vivement.) Heureusement que je m'en soucie guère, et que sa trahison ne me fait plus rien du tout. Je les tiens donc enfin.

SUZANNE qui s'est avancée doucement dans l'obscurité. (A part.) — Tu vas payer tes beaux soupçons. (Du ton de voix de la comtesse). Qui va là?

FIGARO, extravagant. — *Qui va là?* Celui qui voudrait de bon cœur que la peste eût étouffé en naissant...

SUZANNE, du ton de la comtesse. — Eh! mais, c'est Figaro!

FIGARO regarde, et dit vivement. — Madame la comtesse!

SUZANNE. — Parlez bas.

FIGARO, vite. — Ah! madame, que le ciel vous amène à propos! Où croyez-vous qu'est monseigneur?

SUZANNE. — Que m'importe un ingrat! Dis-moi...

FIGARO, plus vite. — Et Suzanne, mon épousée, où croyez-vous qu'elle soit?

SUZANNE. — Mais parlez bas!

FIGARO, très vite. — Cette Suzon qu'on croyait si vertueuse, qui faisait de la réservée! Ils sont enfermés là-dedans. Je vais appeler.

SUZANNE, lui fermant la bouche avec sa main, oublie de déguiser sa voix. — N'appelez pas.

FIGARO, à part. — Eh! c'est Suzon! Goddam!

SUZANNE, du ton de la comtesse. — Vous paraissez inquiet.

FIGARO, à part. — Traîtresse! qui veut me surprendre!

SUZANNE. — Il faut nous venger, Figaro.

FIGARO. — En sentez-vous le vif désir?

SUZANNE. — Je ne serais donc pas de mon sexe. Mais les hommes en ont cent moyens.

FIGARO, confidemment. — Madame, il n'y a personne ici de trop. Celui des femmes... les vaut tous.

SUZANNE, à part. — Comme je le souffletterais!

FIGARO, à part. — Il serait bien gai qu'avant la noce...

SUZANNE. — Mais qu'est-ce qu'une telle vengeance, qu'un peu d'amour n'assaisonne pas?

FIGARO. — Partout où vous n'en voyez point, croyez que le respect dissimule.

SUZANNE, piquée. — Je ne sais si vous le pensez de bonne foi, mais vous ne le dites pas de bonne grâce.

FIGARO, avec une chaleur comique, à genoux. — Ah! madame, je vous adore. Examinez le temps, le lieu, les circonstances, et que le dépit supplée en vous aux grâces qui manquent à ma prière.

SUZANNE, à part. — La main me brûle.

FIGARO, à part. — Le cœur me bat.

SUZANNE. — Mais, monsieur, avez-vous songé?

FIGARO. — Oui, madame, oui, j'ai songé.

SUZANNE. — ... Que pour la colère et l'amour...

FIGARO. — ... Tout ce qui se diffère est perdu. Votre main, madame?

SUZANNE, de sa voix naturelle, et lui donnant un soufflet. — La voilà.

FIGARO. — Ah! demonio! quel soufflet!

SUZANNE lui en donne un second. — Quel soufflet! Et celui-ci?

FIGARO. — Et *ques-a-quo*? De par le diable! est-ce ici la journée des tapes?

SUZANNE le bat à chaque phrase. — Ah! *ques-a-quo*? Suzanne : et voilà pour tes soupçons; voilà pour tes vengeances et pour tes trahisons, tes expédients, tes injures et tes projets. C'est-il ça de l'amour? dis donc comme ce matin?

FIGARO rit en se relevant. — *Santa Barbara*! oui, c'est de l'amour! O bonheur! ô délices! ô cent fois heureux Figaro! Frappe ma bien-aimée, sans te lasser. Mais quand tu m'auras diapré tout le corps de meurtrissures, regarde avec bonté, Suzon, l'homme le plus fortuné qui fut jamais battu par une femme.

SUZANNE. — *Le plus fortuné!* Bon fripon, vous n'en séduisiez pas moins la comtesse, avec un si trompeur babil, que m'oubliant moi-même, en vérité, c'était pour elle que je cédais.

FIGARO. — Ai-je pu me méprendre au son de ta jolie voix.

SUZANNE, en riant. — Tu m'as reconnue? Ah! comme je m'en vengerai!

FIGARO. — Bien rosser et garder rancune est aussi par trop féminin! Mais dis-moi donc par quel bonheur, je te vois là, quand je te croyais avec lui; et comment cet habit qui m'abusait, te montre enfin innocente...

SUZANNE. — Eh! c'est toi qui est un innocent, de venir te prendre au piège apprêté pour un autre! Est-ce notre faute, à nous, si voulant museler un renard, nous en attrapons deux?

FIGARO. — Qui donc prend l'autre?

SUZANNE. — Sa femme.

FIGARO. — Sa femme?

SUZANNE. — Sa femme.

FIGARO, follement. — Ah! Figaro, pends-toi! tu n'as pas deviné celui-là! — Sa femme! Oh! douze ou quinze mille fois spirituelles femelles! Ainsi les baisers de cette salle?...

SUZANNE. — On été donnés à madame.

FIGARO. — Et celui du page?

SUZANNE, riant. — A monsieur.

FIGARO. — Et tantôt derrière le fauteuil?

SUZANNE. — A personne.

FIGARO. — En êtes-vous sûre?

SUZANNE, riant. — Il pleut des soufflets, Figaro.

FIGARO lui baise les mains. — Ce sont des bijoux que les tiens. Mais celui du comte était de bonne guerre.

SUZANNE. — Allons, superbe, humilie-toi!

FIGARO fait tout ce qu'il annonce. — Cela est juste : à genoux, bien courbé, prosterné, ventre à terre.

SUZANNE, en riant. — Ah! ce pauvre comte! quelle peine il s'est donnée...

FIGARO se relève sur ses genoux. — ...Pour la conquête de sa femme.

SCÈNE IX. — LE COMTE entre par le fond du théâtre et va droit au pavillon à sa droite. FIGARO, SUZANNE.

LE COMTE, à lui-même. — Je la cherche en vain dans le bois, elle est peut être entrée ici.

SUZANNE, à Figaro, parlant bas. — C'est lui.

LE COMTE, ouvrant le pavillon. — Suzon es-tu là-dedans?

FIGARO, bas. — Il la cherche, et moi je croyais...

SUZANNE, bas. — Il ne l'a pas reconnue.

FIGARO. — Achevons-le, veux-tu! (Il lui baise la main.)

LE COMTE se retourne. — Un homme aux pieds de la comtesse!... Ah! je suis sans armes. (Il s'avance.)

FIGARO se relève tout à fait en déguisant sa voix. — Pardon, madame, si je n'ai pas réfléchi que ce rendez-vous ordinaire était destiné pour la noce.

LE COMTE, à part. — C'est l'homme du cabinet de ce matin. (Il se frappe le font.)

FIGARO continue. — Mais il ne sera pas dit qu'un obstacle aussi sot aura retardé nos plaisirs.

LE COMTE, à part. — Massacre, mort, enfer!

FIGARO, la conduisant au cabinet. — (Bas.) Il jure. (Haut.) Pressons-nous donc, madame, et réparons le tort qu'on nous a fait tantôt quand j'ai sauté par la fenêtre.

LE COMTE, à part. — Ah! tout se découvre enfin.

SUZANNE près du pavillon à sa gauche. — Avant d'entrer, voyez si personne n'a suivi. (Il la baise au front.)

LE COMTE s'écrie : — Vengeance! (Suzanne s'enfuit dans le pavillon où sont entrés Fanchette, Marceline et Chérubin.)

SCÈNE X. — LE COMTE, FIGARO. (Le comte saisit le bras de Figaro.)

FIGARO, jouant la frayeur excessive. — C'est mon maître!

LE COMTE le reconnait. — Ah! Ah! scélérat, c'est toi! Holà! quelqu'un! quelqu'un!

SCÈNE XI. — PÉDRILLE, LE COMTE, FIGARO.

PÉDRILLE, botté. — Monseigneur, je vous trouve enfin.

LE COMTE. — Bon, c'est Pédrille. Es-tu tout seul?

PÉDRILLE. — Arrivant de Séville à étripe-cheval.

LE COMTE. — Approche-toi de moi, et crie bien fort.

PÉDRILLE, criant à tue-tête. — Pas plus de page que sur ma main. Voilà le paquet.

LE COMTE le repousse. — Eh! l'animal!

PÉDRILLE. — Monseigneur me dit de crier.

LE COMTE, tenant toujours Figaro. — Pour appeler, — Holà! quelqu'un; si l'on m'entend, accourez tous.

PÉDRILLE. — Figaro et moi, nous voilà deux; que peut-il donc vous arriver?

SCÈNE XII. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, BRID'OISON, BARTHOLO, BAZILE, ANTONIO, GRIPPE-SOLEIL. (Toute la noce accourt avec des flambeaux.)

BARTHOLO, à Figaro. — Tu vois qu'à ton premier signal...

LE COMTE, montrant le pavillon à sa gauche. — Pédrille, empare-toi de cette porte. (Pédrille y va.)

BAZILE, bas à Figaro. — Tu l'as surpris avec Suzanne?

LE COMTE, montrant Figaro. — Et vous, tous mes vassaux, entourez-moi, cet homme, et m'en répondez sur la vie.

BAZILE. — Ah! Ah!

LE COMTE, furieux. — Taisez-vous donc! (A Figaro, d'un ton glacé.) Mon cavalier, répondez-vous à mes questions?

FIGARO, froidement. — Eh! qui pourrait m'en exempter, monseigneur? Vous commandez à tout ici, hors à vous-même.

LE COMTE, se contenant. — Hors à moi-même!

ANTONIO. — C'est ça parler.

LE COMTE reprend sa colère. — Non, si quelque chose pouvait augmenter ma fureur, ce serait l'air calme qu'il affecte.

FIGARO. — Sommes-nous des soldats qui tuent et se font tuer pour des intérêts qu'ils ignorent? Je veux savoir, moi, pourquoi je me fâche.

LE COMTE, hors de lui. — O rage! (Se contenant.) Homme de bien qui feignez d'ignorer, nous ferez-vous au moins la faveur de nous dire quelle est la dame actuellement par vous amenée dans ce pavillon?

FIGARO, montrant l'autre avec malice. — Dans celui-là?

LE COMTE, vite. — Dans celui-ci.

FIGARO, froidement. — C'est différent. Une jeune personne qui m'honore de ses bontés particulières.

BAZILE, étonné. — Ah! Ah!

LE COMTE, vite. — Vous l'entendez, messieurs.

BARTHOLO, étonné. — Nous l'entendons...

LE COMTE, à Figaro. — Et cette jeune personne a-t-elle un autre engagement, que vous sachiez?

FIGARO, froidement. — Je sais qu'un grand seigneur s'en est occupé quelque temps: mais, soit qu'il l'ait négligée ou que je lui plaise mieux qu'un plus aimable, elle me donne la préférence.

LE COMTE, vivement. — La préf... (Se contenant.) Au moins, il est naïf! car ce qu'il avoue, messieurs, je l'ai ouï, je vous jure, de la bouche même de sa complice.

BRID'OISON, stupéfait. — Sa-a complice!

LE COMTE, avec fureur. — Or, quand le déshonneur est public, il faut que la vengeance le soit aussi. (Il entre dans le pavillon.)

SCÈNE XIII. — TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, hors LE COMTE.

ANTONIO. — C'est juste.

BRID'OISON, à Figaro. — Qui-i donc a pris la femme de l'autre?

FIGARO, en riant. — Aucun n'a eu cette joie-là.

SCÈNE XIV. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LE COMTE, CHÉRUBIN.

LE COMTE, parlant dans le pavillon et attirant quelqu'un qu'on ne voit pas encore. — Tous vos efforts sont inutiles; vous êtes perdue, madame; et votre heure est bien arrivée! (Il sort sans regarder.) Quel bonheur qu'aucun gage d'une union aussi détestée...

FIGARO s'écrie. — Chérubin!

LE COMTE. — Mon page?

BAZILE. — Ah! Ah!

LE COMTE, hors de lui, à part. — Et toujours le page endiablé! (A Chérubin.) Que faisiez-vous dans ce salon?

CHÉRUBIN, timidement. — Je me cachais, comme vous l'avez ordonné.

PÉDRILLE. — Bien la peine de crever un cheval!

LE COMTE. — Entres-y, toi, Antonio; conduis devant son juge l'infâme qui m'a déshonoré.

BRID'OISON. — C'est madame que vous y-y cherchez?

ANTONIO. — L'y a parguienne une bonne Providence; vous en avez tant fait dans le pays...

LE COMTE, *furieux.* — Entre donc. (*Antonio entre.*)

SCÈNE XV. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, *excepté* ANTONIO.

LE COMTE. — Vous allez voir, messieurs, que le page n'y était pas seul.

CHÉRUBIN, *timidement.* — Mon sort eût été trop cruel si quelque âme sensible n'en eût adouci l'amertume.

SCÈNE XVI. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, ANTONIO, FANCHETTE.

ANTONIO, *attirant par le bras quelqu'un qu'on ne voit pas encore.* — Allons madame, il ne faut pas vous faire prier pour en sortir, puisqu'on sait que vous y êtes entrée.

FIGARO *s'écrie.* — La petite cousine!

BAZILE. — Ah! Ah!

LE COMTE. — Fanchette!

ANTONIO *se retourne et s'écrie.* — Ah! palsambleu! monseigneur, il est gaillard de me choisir pour montrer à la compagnie que c'est ma fille qui cause tout ce train-là!

LE COMTE, *outré.* — Qui la savait là dedans? (*Il veut rentrer.*)

BARTHOLO, *au-devant.* — Permettez, monsieur le comte, ceci n'est pas plus clair. Je suis de sang-froid, moi. (*Il rentre.*)

BRID'OISON. — Voilà une affaire aussi trop embrouillée.

SCÈNE XVII. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, MARCELINE.

BARTHOLO, *parlant en dedans, et sortant.* — Ne craignez rien, madame, il ne vous sera fait aucun mal. J'en réponds. (*Il se retourne et s'écrie :* Marceline!...

BAZILE. — Ah! Ah!

FIGARO, *riant.* — Eh! quelle folie! ma mère en est.

ANTONIO. — A qui pis fera.

LE COMTE, *outré.* — Que m'importe à moi? La comtesse...

SCÈNE XVIII. — LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, SUZANNE, *son éventail sur le visage.*

LE COMTE. — ... Ah! la voici qui sort. (*Il la prend violemment par le bras.*) Que croyez-vous, messieurs, que mérite une odieuse... (*Suzanne se jette à genoux la tête baissée.*)



LE COMTE. — Ah! Qu'est-ce que je vois?
(Dessin de St-Quentin. — Édition de 1785 de la *Folle Journée*.)

LE COMTE. — Non, non! (Figaro se jette à genoux de l'autre coté.)

LE COMTE, plus fort. — Non, non! (Marcelline se jette à genoux devant lui.)

LE COMTE, plus fort. — Non, non! (Tous se mettent à genoux, excepté Brid'oison.)

LE COMTE, hors de lui. — Y fussiez-vous un cent!

SCÈNE XIX. — TOUS LES ACTEURS PRÉCÉDENTS, LA COMTESSE sort de l'autre pavillon.

LA COMTESSE se jette à genoux. — Au moins je ferai nombre.

LE COMTE, regardant la comtesse et Suzanne. — Ah! qu'est-ce que je vois!

BRID'OISON, riant. — Eh, pardi! cè-est madame.

LE COMTE veut relever la comtesse. — Quoi! c'était vous, comtesse?... (D'un ton suppliant.) Il n'y a qu'un pardon bien généreux...

LA COMTESSE, en riant. — Vous diriez *non, non*, à ma place; et moi, pour la troisième fois d'aujourd'hui, je l'accorde sans condition. (Elle se relève.)

SUZANNE se relève. — Moi aussi.

MARCELINE se relève. — Moi aussi.

FIGARO se relève. — Moi aussi; il y a de l'écho ici! (Tous se relèvent.)

LE COMTE. — De l'écho! — J'ai voulu ruser avec eux, ils m'ont traité comme un enfant.

LA COMTESSE, en riant. — Ne le regrettez pas, monsieur le comte.

FIGARO, s'essuyant les genoux avec son chapeau. — Une petite journée comme celle-ci forme bien un ambassadeur!

LE COMTE, à Suzanne. — Ce billet fermé d'une épingle?...

SUZANNE. — C'est madame qui l'avait dicté.

LE COMTE. — La réponse lui en est bien due. (Il baise la main de la comtesse.)

LA COMTESSE. — Chacun aura ce qui lui appartient. (Elle donne la bourse à Figaro et le diamant à Suzanne.)

SUZANNE, à Figaro. — Encore une dot.

FIGARO, frappant la bourse. — Et de trois. Celle-ci fut rude à arracher.

SUZANNE. — Comme notre mariage.

GRIPPE-SOLEIL. — Et la jarretière de la mariée, l'aurons-je?

LA COMTESSE arrache le ruban qu'elle a tant gardé dans son sein et le jette à terre. — La jarretière? Elle était avec ses habits; la voilà. (Les garçons de la noce veulent la ramasser.)

CHÉRUBIN, plus alerte, court la prendre et dit : — Que celui qui la veut vienne me la disputer.

LE COMTE, en riant, au page. — Pour un monsieur si chatouilleux, qu'avez-vous trouvé de gai à certain soufflet de tantôt?

CHÉRUBIN recule en tirant à moitié son épée. — A moi, mon colonel?

FIGARO, avec une colère comique. — C'est sur ma joue qu'il l'a reçu : voilà comme les grands font justice!

LE COMTE, riant. — C'est sur sa joue? Ah! ah! ah! qu'en dites-vous donc, ma chère comtesse?

LA COMTESSE, absorbée, revient à elle et dit avec sensibilité. — Ah! oui, cher comte, et pour la vie, sans distraction, je vous le jure.

LE COMTE, frappant sur l'épaule du juge. — Et vous, don Brid'oison, votre avis, maintenant?

BRID'OISON. — Su-ur tout ce que je vois, monsieur le comte?... Ma-a foi, pour moi, je-e ne sais que vous dire : voilà ma façon de penser.

TOUS ENSEMBLE. — Bien jugé.

FIGARO. — J'étais pauvre, on me méprisait. J'ai montré quelque esprit, la haine est accourue. Une jolie femme et de la fortune...

BARTHOLO, en riant. — Les cœurs vont te revenir en foule.

FIGARO. — Est-il possible?

BARTHOLO. — Je les connais.

FIGARO, saluant les spectateurs. — Ma femme et mon bien mis à part, tous me feront honneur et plaisir. (On joue la ritournelle du vaudeville.)

VAUDEVILLE.

BAZILE.

PREMIER COUPLET.

Triple dot, femme superbe.
Que de biens pour un époux;
D'un seigneur, d'un page imberbe,
Quelque sot serait jaloux.
Du latin d'un vieux proverbe.
L'homme adroit fait son parti.

FIGARO. — Je le sais... (Il chante) :

Gaudeant bene nati.

BAZILE. — Non... (Il chante) :

Gaudeat bene nanti.

SUZANNE.

DEUXIÈME COUPLET.

Q'un mari sa foi trahisse,
Il s'en vante et chacun rit;
Que sa femme ait un caprice,
S'il l'accuse, on la punit.

De cette absurde injustice,
Faut-il dire le pourquoi?
Les plus forts ont fait la loi... (Bis.)

FIGARO.

TROISIÈME COUPLET.

Jean Jeannot, jaloux risible,
Veut unir femme et repos;
Il achète un chien terrible,
Et le lâche en son enclos.
La nuit, quel vacarme horrible!
Le chien court, tout est mordu :
Hors l'amant qui l'a vendu... (Bis.)

LA COMTESSE.

QUATRIÈME COUPLET.

Telle est fière et répond d'elle,
Qui n'aime plus son mari;
Telle autre presque infidèle,
Jure de n'aimer que lui.
La moins folle, hélas! est celle
Qui se veille en son lien,
Sans oser jurer de rien... (Bis.)

LE COMTE.

CINQUIÈME COUPLET.

D'une femme de province,
A qui ses devoirs sont chers,
Le succès est assez mince;
Vive la femme aux bons airs!
Semblable à l'écu d'un prince,
Sous le coin d'un seul époux,
Elle sert au bien de tous... (Bis.)

MARCELINE.

SIXIÈME COUPLET.

Chacun sait la tendre mère,
Dont il a reçu le jour;
Tout le reste est un mystère,
C'est le secret de l'amour.

FIGARO continue l'air.

Ce secret met en lumière
Comment le fils d'un butor,
Vaut souvent son pesant d'or... (Bis.)

SEPTIÈME COUPLET.

Par le sort de la naissance:
L'un est roi, l'autre est berger.
Le hasard fit leur distance;
L'esprit seul peut tout changer.
De vingt rois que l'on encense
Le trépas brise l'autel;
Et Voltaire est immortel... (Bis.)

CHÉRUBIN.

HUITIÈME COUPLET.

Sexe aimé, sexe volage,
Qui tourmentez nos beaux jours;
Si de vous chacun dit rage,
Chacun vous revient toujours.
Le parterre est votre image;
Tel paraît le dédaigner,
Qui fait tout pour le gagner... (Bis.)

SUZANNE.

NEUVIÈME COUPLET.

Si ce gai, ce fol ouvrage,
Renfermait quelque leçon;
En faveur du badinage,
Faites grâce à la raison.
Ainsi la nature sage
Nous conduit, dans nos désirs,
A son but, par les plaisirs... (Bis.)

BRID'OISON.

DIXIÈME COUPLET.

Or, messieurs, la co-omédie,
Que l'on juge en cè-et instant;
Sauf erreur, nous peint la vie
Du bon peuple qui l'entend.
Qu'on l'opprime, il peste, il crie;
Il s'agite en cent fa-açons :
Tout fini-it par des chansons... (Bis.)

BALLET GÉNÉRAL.

LA
MÈRE COUPABLE
OU
L'AUTRE TARTUFE

UN MOT

SUR LA MÈRE COUPABLE

Pendant ma longue proscription, quelques amis zélés avaient imprimé cette pièce, uniquement pour prévenir l'abus d'une contrefaçon infidèle, furtive, et prise à la volée pendant les représentations [1]. Mais ces amis eux-mêmes, pour éviter d'être froissés par les agents de la terreur, s'ils eussent laissé leurs vrais titres aux personnages espagnols (car alors tout était péril), se crurent obligés de les défigurer, d'altérer même leur langage, et de mutiler plusieurs scènes.

Honorablement rappelé dans ma patrie après quatre années d'infortune, et la pièce étant désirée par les anciens acteurs du Théâtre-Français, dont on connaît les grands talents, je la restitue en entier dans son premier état. Cette édition est celle que j'avoue.

Parmi les vues de ces artistes, j'approuve celle de présenter, en trois séances consécutives, tout le roman de la famille *Almaviva*, dont les deux premières époques ne semblent pas, dans leur gaieté légère, offrir des rapports bien sensibles avec la profonde et touchante moralité de la dernière; mais elles ont, dans leur plan de l'auteur, une connexion intime, propre à verser le plus vif intérêt sur les représentations de *la Mère coupable*.

J'ai donc pensé, avec les comédiens, que nous pouvions dire au public : Après avoir bien ri, le premier jour, au *Barbier de Séville*, de la turbulente jeunesse du comte Almaviva, laquelle est à peu près celle de tous les hommes :

Après avoir, le second jour, gaiement considéré, dans *la Folle Journée*, les fautes de son âge viril, et qui sont trop souvent les nôtres :

1. Elle fut représentée, pour la première fois, au théâtre du Marais, le 26 juin 1792.

Venez vous convaincre avec nous, par le tableau de sa vieillesse, en voyant *la Mère coupable*, que tout homme qui n'est pas né un épouvantable méchant finit toujours par être bon, quand l'âge des passions s'éloigne, et surtout quand il a goûté le bonheur si doux d'être père! C'est le but moral de la pièce. Elle en renferme plusieurs autres que ses détails feront ressortir.

Et moi, l'auteur, j'ajoute ici : Venez juger *la Mère coupable*, avec le bon esprit qui l'a fait composer pour vous. Si vous trouvez quelque plaisir à mêler vos larmes aux douleurs, au pieux repentir de cette femme infortunée; si ses pleurs commandent les vôtres, laissez-les couler librement. Les larmes qu'on verse au théâtre, sur des maux simulés qui ne font pas le mal de la réalité cruelle, sont bien douces. On est meilleur quand on se sent pleurer. On se trouve si bon après la compassion!

Auprès de ce tableau touchant, si j'ai mis sous vos yeux le machinateur, l'homme affreux qui tourmente aujourd'hui cette malheureuse famille, ah! je vous jure que je l'ai vu agir : je n'aurais pas pu l'inventer. Le *Tartufe* de Molière était celui de la religion : aussi, de toute la famille d'Orgon, ne trompa-t-il que le chef imbécile! Celui-ci, bien plus dangereux, *Tartufe de la probité*, possède l'art profond de s'attirer la respectueuse confiance de la famille entière qu'il dépouille. C'est celui-là qu'il fallait démasquer. C'est pour vous garantir des pièges de ces monstres (et il en existe partout) que j'ai traduit sévèrement celui-ci sur la scène française. Pardonnez-le moi en faveur de sa punition, qui fait la clôture de la pièce. Ce cinquième acte m'a coûté; mais je me serais cru plus méchant que Bégearss, si je l'avais laissé jouir du moindre fruit de ses atrocités, si je ne vous eusse calmés après des alarmes si vives.

Peut-être ai-je attendu trop tard pour achever cet ouvrage terrible qui me consumait la poitrine, et devait être écrit dans la force de l'âge. Il m'a tourmenté bien longtemps! Mes deux comédies espagnoles ne furent faites que pour le préparer. Depuis, en vieillissant, j'hésitais de m'en occuper : je craignais de manquer de force; et peut-être n'en avais-je plus à l'époque où je l'ai tenté! mais enfin, je l'ai composé dans une intention droite et pure : avec la tête froide d'un homme et le cœur brûlant d'une femme, comme on a dit que J.-J. Rousseau écrivait. J'ai remarqué que cet ensemble, cet hermaphrodisme moral, est moins rare qu'on ne le croit.

Au reste, sans tenir à nul parti, à nulle secte, *la Mère coupable* est un tableau des peines intérieures qui divisent bien des familles : peines auxquelles malheureusement le divorce, très bon d'ailleurs, ne remédie point. Quoi qu'on fasse, il déchire ces plaies secrètes, au lieu de les cicatriser. Le sentiment de la paternité, la bonté du

cœur, l'indulgence, en sont les uniques remèdes. Voilà ce que j'ai voulu peindre et graver dans tous les esprits.

Les hommes de lettres qui se sont voués au théâtre, en examinant cette pièce, pourront y démêler une intrigue de comédie, fondue dans le pathétique d'un drame. Ce dernier genre, trop dédaigné de quelques juges prévenus, ne leur paraissait pas de force à comporter ces deux éléments réunis. L'intrigue, disaient-ils, est le propre des sujets gais, c'est le nerf de la comédie : on adapte le pathétique à la marche simple du drame, pour en soutenir la faiblesse. Mais ces principes hasardés s'évanouissent à l'application, comme on peut s'en convaincre en s'exerçant dans les deux genres. L'exécution plus ou moins bonne assigne à chacun son mérite ; et le mélange heureux de ces deux moyens dramatiques employés avec art, peut produire un très grand effet. Voici comment je l'ai tenté.

Sur des événements antécédents connus (et c'est un fort grand avantage), j'ai fait en sorte qu'un drame intéressant existât aujourd'hui entre le comte Almaviva, la comtesse et ces deux enfants. Si j'avais reporté la pièce à l'âge inconsistant où les fautes se sont commises, voici ce qui fût arrivé.

D'abord le drame eût dû s'appeler, non *la Mère coupable*, mais *l'Épouse infidèle, ou les Époux coupables*. Ce n'était déjà plus le même genre d'intérêt : il eût fallu y faire entrer les intrigues d'amour, des jalousies, du désordre, que sais-je? de tout autres événements : et la moralité que je voulais faire sortir d'un manquement si grave aux devoirs de l'épouse honnête, cette moralité, perdue, enveloppée dans les fougues de l'âge, n'aurait pas été aperçue.

Mais ici c'est vingt ans après que les fautes sont consommées, c'est quand les passions sont usées ; c'est quand leurs objets n'existent plus, que les conséquences d'un désordre presque oublié viennent peser sur l'établissement et sur le sort de deux enfants malheureux qui les ont toutes ignorées, et qui n'en sont pas moins les victimes. C'est de ces circonstances graves que la moralité tire toute sa force, et devient le préservatif des jeunes personnes bien nées qui, lisant peu dans l'avenir, sont beaucoup plus près du danger de se voir égarées que de celui d'être vicieuses. Voilà sur quoi porte mon drame.

Puis, opposant au scélérat notre pénétrant Figaro, vieux serviteur très attaché, le seul être que le fripon n'a pu tromper dans la maison, l'intrigue qui se noue entre eux s'établit sous cet autre aspect.

Le scélérat inquiet se dit : En vain j'ai le secret de tout le monde ici, en vain je me vois près de le tourner à mon profit ; si

je ne parviens pas à faire chasser ce valet, il pourra m'arriver malheur!

D'autre côté, j'entends le Figaro se dire : Si je ne réussis à dépister ce monstre, à lui faire tomber le masque, la fortune, l'honneur, le bonheur de cette maison, tout est perdu. Ma Suzanne, jetée entre ces deux lutteurs, n'est ici qu'un souple instrument dont chacun entend se servir pour hâter la chute de l'autre.

Ainsi, *la comédie d'intrigue*, soutenant la curiosité, marche tout au travers du drame, dont elle renforce l'action, sans en diviser l'intérêt, qui se porte tout entier sur *la mère*. Les deux enfants, aux yeux du spectateur, ne courent aucun danger réel. On voit bien qu'ils s'épouseront, si le scélérat est chassé; car ce qu'il y a de mieux établi dans l'ouvrage, c'est qu'ils ne sont parents à nul degré, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre : ce que savent fort bien, dans le secret du cœur, le comte, la comtesse, le scélérat, Suzanne et Figaro, tous instruits des événements; sans compter le public qui assiste à la pièce, et à qui nous n'avons rien caché.

Tout l'art de l'hypocrite, en déchirant le cœur du père et de la mère, consiste à effrayer les jeunes gens, à les arracher l'un à l'autre, en leur faisant croire à chacun qu'ils sont enfants du même père; c'est là le fond de son intrigue. Ainsi marche le double plan, que l'on peut appeler complexe.

Une telle action dramatique peut s'appliquer à tous les temps, à tous les lieux où les grands traits de la nature, et tous ceux qui caractérisent le cœur de l'homme et ses secrets, ne seront pas trop méconnus.

Diderot, comparant les ouvrages de Richardson avec tous ces romans que nous nommons l'histoire, s'écrie, dans son enthousiasme pour cet auteur juste et profond : *Peintre du cœur humain*! *c'est toi seul qui ne mens jamais*! Quel mot sublime! Et moi aussi j'essaye encore d'être peintre du cœur humain : mais ma palette est desséchée par l'âge et les contradictions. *La Mère coupable* a dû s'en ressentir!

Que si ma faible exécution nuit à l'intérêt de mon plan, le principe que j'ai posé n'en a pas moins toute sa justesse! Un tel essai peut inspirer le dessein d'en offrir de plus fortement concertés. Qu'un homme de feu l'entreprenne, en y mêlant, d'un crayon hardi, l'*intrigue* avec le *pathétique*; qu'il broie et fonde savamment les vives couleurs de chacun, qu'il nous peigne à grands traits l'homme vivant en société, son état, ses passions, ses vices, ses vertus, ses fautes et ses malheurs, avec la vérité frappante que l'exagération même, qui fait briller les autres genres, ne permet pas toujours de rendre aussi fidèlement : touchés, intéressés, instruits, nous ne dirons plus que le *drame* est un genre décoloré, né

de l'impuissance de produire une tragédie ou une comédie. L'art aura pris un noble essor; il aura fait encore un pas.

O mes concitoyens, vous à qui j'offre cet essai, s'il vous paraît faible ou manqué, critiquez-le, mais sans m'injurier. Lorsque je fis mes autres pièces, on m'outragea longtemps pour avoir osé mettre au théâtre ce jeune Figaro que vous avez aimé depuis. J'étais jeune aussi, j'en riais. En vieillissant l'esprit s'attriste, le caractère se rembrunit. J'ai beau faire, je ne ris plus quand un méchant ou un fripon insulte ma personne, à l'occasion de mes ouvrages : on n'est pas maître de cela.

Critiquez la pièce : fort bien. Si l'auteur est trop vieux pour en tirer du fruit, votre leçon peut profiter à d'autres. L'injure ne profite à personne, et même elle n'est pas de bon goût. On peut offrir cette remarque à une nation renommée par son ancienne politesse, qui la faisait servir de modèle en ce point, comme elle est encore aujourd'hui celui de la haute vaillance.

LA
MÈRE COUPABLE
OU
L'AUTRE TARTUFE

DRAME EN CINQ ACTES

Représenté pour la première fois à Paris, en 1792.

PERSONNAGES

LE COMTE ALMAVIVA, grand seigneur espagnol, d'une fierté noble et sans orgueil.

LA COMTESSE ALMAVIVA, très malheureuse, et d'une angélique piété.

LE CHEVALIER LÉON, leur fils; jeune homme épris de la liberté, comme toutes les âmes ardentes et neuves.

FLORESTINE, pupille et filleule du comte Almaviva; jeune personne d'une grande sensibilité.

M. BÉGEARSS, Irlandais, major d'infanterie espagnole, ancien secrétaire des ambassades du comte: homme très profond, et grand machinateur d'intrigues, fomentant le trouble avec art.

FIGARO, valet de chambre, chirurgien et homme de confiance du comte; homme formé par l'expérience du monde et des événements.

SUZANNE, première camériste de la comtesse; épouse de Figaro; excellente femme, attachée à sa maitresse, et revenue des illusions du jeune âge.

M. FAL, notaire du comte, homme exact et très honnête.

GUILLAUME, valet allemand de M. Bégearss, homme trop simple pour un tel maitre.

La scène est à Paris, dans l'hôtel occupé par la famille du comte. et se passe à la fin de 1790.

ACTE PREMIER.

Un salon fort orné.

SCÈNE I. — SUZANNE seule, tenant des fleurs obscures dont elle fait un bouquet.

Que madame s'éveille et sonne; mon triste ouvrage est achevé. (Elle s'assied avec abandon.) A peine il est neuf heures, et je me sens déjà d'une fatigue... Son dernier ordre, en la couchant, m'a gâté ma nuit tout entière... *Demain, Suzanne, au point du jour, fais apporter beaucoup de fleurs, et garnis-en mes cabinets.* — Au portier : *Que, de la journée, il n'entre personne pour moi.* — *Tu me formeras un bouquet de fleurs noires et rouge foncé, un seul œillet blanc au milieu...* Le voilà. — Pauvre maîtresse! elle pleurait!... Pour qui ce mélange d'apprêts?... Eh! eh! si nous étions en Espagne, ce serait aujourd'hui la fête de son fils Léon .. (avec mystere) et d'un autre homme qui n'est plus! (Elle regarde les fleurs.) Les couleurs du sang et du deuil! (Elle soupire.) Ce cœur blessé ne guérira jamais! — Attachons-le d'un crèpe noir, puisque c'est là sa triste fantaisie. (Elle attache le bouquet.)

SCÈNE II. — SUZANNE, FIGARO, regardant avec mystère.

(*Cette scène doit marcher chaudement.*)

SUZANNE. — Entre donc, Figaro! Tu prends l'air d'un amant en bonne fortune chez ta femme!

FIGARO. — Peut-on parler librement?

SUZANNE. — Oui, si la porte reste ouverte.

FIGARO. — Et pourquoi cette précaution?

SUZANNE. — C'est que l'homme dont il s'agit peut entrer d'un moment à l'autre.

FIGARO, l'appuyant. — Honoré-Tartufe. — Bégearss?

SUZANNE. — Et c'est un rendez-vous donné. — Ne t'accoutume donc pas à charger son nom d'épithètes; cela peut se redire et nuire à tes projets.

FIGARO. — Il s'appelle Honoré!

SUZANNE. — Mais non pas Tartufe.

FIGARO. — Morbleu!

SUZANNE. — Tu as le ton bien soucieux!

FIGARO. — Furieux. (Elle se lève.) Est-ce là notre convention? M'aidez-vous franchement, Suzanne, à prévenir un grand désordre? Serais-tu dupe encore de ce très méchant homme?

SUZANNE. — Non; mais je crois qu'il se méfie de moi; il ne me dit plus rien. J'ai peur, en vérité, qu'il ne nous croie raccommodés.

FIGARO. — Feignons toujours d'être brouillés.

SUZANNE. — Mais qu'as-tu donc appris qui te donne une telle humeur?

FIGARO. — Recordons-nous d'abord sur les principes. Depuis que nous sommes à Paris, et que M. Almaviva... (Il faut bien lui donner son nom, puisqu'il ne souffre plus qu'on l'appelle monseigneur...)

SUZANNE, avec humeur. — C'est beau! et madame sort sans livrée! Nous avons l'air de tout le monde!

FIGARO. — Depuis, dis-je, qu'il a perdu, pour une querelle du jeu, son libertin de fils aîné, tu sais comment tout a changé pour nous! Comme l'humeur du comte est devenue sombre et terrible!

SUZANNE. — Tu n'es pas mal bourru non plus!

FIGARO. — Comme son autre fils paraît lui devenir odieux!

SUZANNE. — Que trop!

FIGARO. — Comme madame est malheureuse!

SUZANNE. — C'est un grand crime qu'il commet!

FIGARO. — Comme il redouble de tendresse pour sa pupille Florestine! comme il fait surtout des efforts pour dénaturer sa fortune!

SUZANNE. — Sais-tu, mon pauvre Figaro, que tu commences à radoter? Si je sais tout cela, qu'est-il besoin de me le dire?

FIGARO. — Encore faut-il bien s'expliquer pour s'assurer que l'on s'entend. N'est-il pas avéré pour nous que cet astucieux Irlandais le fléau de cette famille, après avoir chiffré, comme secrétaire, quelques ambassades auprès du comte, s'est emparé de leurs secrets à tous? Que ce profond machinateur a su les entraîner, de l'indolente Espagne, en ce pays, remué de fond en comble, espérant y mieux profiter de la désunion où ils vivent pour séparer le mari de la femme, épouser la pupille, et envahir les biens d'une maison qui se délabre!

SUZANNE. — Enfin, moi, que puis-je à cela?

FIGARO. — Ne jamais le perdre de vue; me mettre au cours de ses démarches...

SUZANNE. — Mais je te rends tout ce qu'il dit.

FIGARO. — Oh! ce qu'il dit... n'est que ce qu'il veut dire! Mais saisir, en parlant, les mots qui lui échappent, le moindre geste, un mouvement; c'est là qu'est le secret de l'âme! Il se trame ici quelque horreur. Il faut qu'il s'en croie assuré; car je lui trouve un air... plus faux, plus perfide et plus fat; cet air des sots de ce

pays, triomphant avant le succès! Ne peux-tu être aussi perfide que lui? l'amadouer, le bercer d'espoir? quoi qu'il demande, ne pas le refuser?...

SUZANNE. — C'est beaucoup!

FIGARO. — Tout est bien, et tout marche au but, si j'en suis promptement instruit.

SUZANNE. — ... Et si j'en instruis ma maîtresse?

FIGARO. — Il n'est pas temps encore: ils sont tous subjugués par lui. On ne te croirait pas : tu nous perdrais sans les sauver. Suis-le partout, comme son ombre... et moi, je l'épie au dehors...

SUZANNE. — Mon ami, je t'ai dit qu'il se défie de moi; et s'il nous surprenait ensemble... Le voilà qui descend... Ferme!... ayons l'air de quereller bien fort. (Elle pose le bouquet sur la table.)

FIGARO, élevant la voix. — Moi je ne le veux pas! Que je t'y prenne une autre fois!...

SUZANNE, élevant la voix. — Certes!... oui, je te crains beaucoup!

FIGARO, feignant de lui donner un soufflet. — Ah! tu me crains...! Tiens, insolente!

SUZANNE, feignant de l'avoir reçu. — Des coups à moi... chez ma maîtresse!

SCÈNE III. — BÉGEARSS, FIGARO, SUZANNE.

BÉGEARSS, en uniforme, un crêpe noir au bras. — Eh mais, quel bruit! Depuis une heure j'entends disputer de chez moi...

FIGARO, à part. — Depuis une heure!

BÉGEARSS. — Je sors, je trouve une femme éplorée...

SUZANNE, feignant de pleurer. — Le malheureux lève la main sur moi!

BÉGEARSS. — Ah! l'horreur, monsieur Figaro! Un galant homme a-t-il jamais frappé une personne de l'autre sexe?

FIGARO, brusquement. — Et morbleu! monsieur, laissez-nous! Je ne suis point *un galant homme*: et cette femme n'est point une *personne de l'autre sexe* : elle est ma femme; une insolente qui se mêle dans des intrigues et qui croit pouvoir me braver, parce qu'elle a ici des gens qui la soutiennent. Ah! j'entends la morigéner...

BÉGEARSS. — Est-on brutal à cet excès!

FIGARO. — Monsieur, si je prends un arbitre de mes procédés envers elle, ce sera moins vous que tout autre; et vous savez trop bien pourquoi!

BÉGEARSS. — Vous me manquez, monsieur; je vais m'en plaindre à votre maître.

FIGARO, raillant. — Vous manquer! moi? c'est impossible. (Il sort.)

SCÈNE IV. — BÉGEARSS, SUZANNE.

BÉGEARSS. — Mon enfant, je n'en reviens point. Quel est donc le sujet de son emportement?

SUZANNE. — Il m'est venu chercher querelle ; il m'a dit cent horreurs de vous. Il me défendait de vous voir, de jamais oser vous parler. J'ai pris votre parti ; la dispute s'est échauffée ; elle a fini par un soufflet... Voilà le premier de sa vie ; mais moi, je veux me séparer. Vous l'avez vu...

BÉGEARSS. — Laissons cela. — Quelque léger nuage altérait ma confiance en toi ; mais ce débat l'a dissipé.

SUZANNE. — Sont-ce là vos consolations?

BÉGEARSS. — Va, c'est moi qui t'en vengerai ! il est bien temps que je m'acquitte envers toi, ma pauvre Suzanne ! Pour commencer, apprends un grand secret... Mais sommes-nous bien sûrs que la porte est fermée? (Suzanne y va voir. Il dit à part :) Ah ! si je puis avoir seulement trois minutes l'écrin au double fond que j'ai fait faire à la comtesse, où sont ces importantes lettres...

SUZANNE, revient. — Eh bien, ce grand secret?

BÉGEARSS. — Sers ton ami ; ton sort devient superbe. — J'épouse Florestine ; c'est un point arrêté ; son père le veut absolument.

SUZANNE. — Qui son père?

BÉGEARSS, en riant. — Et d'où sors-tu donc? Règle certaine, mon enfant : lorsque telle orpheline arrive chez quelqu'un comme pupille ou bien comme filleule, elle est toujours la fille du mari. (D'un ton sérieux.) Bref, je puis l'épouser... si tu me la rends favorable.

SUZANNE. — Oh ! mais Léon en est très amoureux.

BÉGEARSS. — Leur fils? (Froidement.) Je l'en détacherai.

SUZANNE, étonnée. — Ha !... Elle aussi, elle est fort éprise !

BÉGEARSS. — De lui?...

SUZANNE. — Oui.

BÉGEARSS, froidement. — Je l'en guérirai.

SUZANNE, plus surprise. — Ha ! ha !... Madame, qui le sait, donne les mains à leur union.

BÉGEARSS, froidement. — Nous la ferons changer d'avis.

SUZANNE, stupéfaite. — Aussi?... Mais Figaro, si je vois bien, est le confident du jeune homme.

BÉGEARSS. — C'est le moindre de mes soucis. Ne serais-tu pas aise d'en être délivrée?

SUZANNE. — S'il ne lui arrive aucun mal...

BÉGEARSS. — Fi donc ! la seule idée flétrit l'austère probité. Mieux instruits sur leurs intérêts, ce sont eux-mêmes qui changeront d'avis.

SUZANNE, incrédule. — Si vous faites cela, monsieur...

BÉGEARSS, appuyant. — Je le ferai. — Tu sens que l'amour n'est pour rien dans un pareil arrangement. (L'air caressant.) Je n'ai jamais vraiment aimé que toi.

SUZANNE, incrédule. — Ah! si madame avait voulu...

BÉGEARSS. — Je l'aurais consolée sans doute ; mais elle a dédaigné mes vœux!... Suivant le plan que le comte a formé, la comtesse va au couvent.

SUZANNE, vivement. — Je ne me prête à rien contre elle.

BÉGEARSS. — Que diable! il la sert dans ses goûts! Je t'entends toujours dire : *Ah! c'est un ange sur la terre!*

SUZANNE, en colère. — Eh bien, faut-il la tourmenter?

BÉGEARSS, riant. — Non; mais du moins la rapprocher de ce ciel, la patrie des anges, dont elle est un moment tombée!... Et puisque, dans ces nouvelles et merveilleuses lois, le divorce s'est établi...

SUZANNE, vivement. — Le comte veut s'en séparer?

BÉGEARSS. — S'il peut.

SUZANNE, en colère. — Ah! les scélérats d'hommes! quand on les étranglerait tous...!

BÉGEARSS. — J'aime à croire que tu m'en exceptes.

SUZANNE. — Ma foi!... pas trop.

BÉGEARSS, riant. — J'adore ta franche colère : elle met à jour ton bon cœur! Quant à l'amoureux chevalier, il le destine à voyager... longtemps. — Le Figaro, homme expérimenté, sera son discret conducteur. (Il lui prend la main.) Et voici ce qui nous concerne. Le comte, Florestine et moi, habiterons le même hôtel; et la chère Suzanne à nous, chargée de toute la confiance, sera notre surintendante, commandera la domesticité, aura la grande main sur tout. Plus de mari, plus de soufflets, plus de brutal contradicteur; des jours filés d'or et de soie, et la vie la plus fortunée!...

SUZANNE. — A vos cajoleries, je vois que vous voulez que je vous serve auprès de Florestine?

BÉGEARSS, caressant. — A dire vrai, j'ai compté sur tes soins. Tu fus toujours une excellente femme! J'ai tout le reste dans ma main; ce point seul est entre les tiennes. (Vivement.) Par exemple, aujourd'hui tu peux nous rendre un signalé... (Suzanne l'examine, Bégearss se reprend.) Je dis un *signalé*, par l'importance qu'il y met. (Froidement.) Car, ma foi! c'est bien peu de chose! Le comte aurait la fantaisie... de donner à sa fille, en signant le contrat, une parure absolument semblable aux diamants de la comtesse. Il ne voudrait pas qu'on le sût.

SUZANNE, surprise. — Ha! ha!...

BÉGEARSS. — Ce n'est pas trop mal vu! De beaux diamants terminent bien des choses! Peut-être il va te demander d'apporter

l'écrin de sa femme, pour en confronter les dessins avec ceux de son joaillier...

SUZANNE. — Pourquoi comme ceux de madame? C'est une idée assez bizarre.

BÉGEARSS. — Il prétend qu'ils soient aussi beaux... Tu sens, pour moi, combien c'était égal! Tiens, vois-tu? le voici qui vient.

SCÈNE V. — LE COMTE, SUZANNE, BÉGEARSS.

LE COMTE. — Monsieur Bégearss, je vous cherchais.

BÉGEARSS. — Avant d'entrer chez vous, monsieur, je venais prévenir Suzanne que vous avez dessein de lui demander cet écrin...

SUZANNE. — Au moins, monseigneur, vous sentez...

LE COMTE. — Et! laisse là ton *monseigneur!* N'ai-je pas ordonné, en passant dans ce pays-ci...?

SUZANNE. — Je trouve, monseigneur, que cela nous amoindrit.

LE COMTE. — C'est que tu t'entends mieux en vanité qu'en vraie fierté. Quand on veut vivre dans un pays, il n'en faut point heurter les préjugés.

SUZANNE. — Eh bien, monsieur, du moins vous me donnez votre parole...

LE COMTE fièrement. — Depuis quand suis-je méconnu?

SUZANNE. — Je vais donc vous l'aller chercher. (A part.) Dame! Figaro m'a dit de ne rien refuser!...

SCÈNE VI. — LE COMTE, BÉGEARSS

LE COMTE. — J'ai tranché sur le point qui paraissait l'inquiéter.

BÉGEARSS. — Il en est un, monsieur, qui m'inquiète beaucoup plus; je vous trouve un air accablé.

LE COMTE. — Te le dirai-je, ami? la perte de mon fils me semblait le plus grand malheur : un chagrin plus poignant fait saigner ma blessure, et rend ma vie insupportable.

BÉGEARSS. — Si vous ne m'aviez pas interdit de vous contrarier là-dessus, je vous dirais que votre second fils...

LE COMTE, vivement. — Mon second fils! je n'en ai point.

BÉGEARSS. — Calmez-vous, monsieur; raisonnons. La perte d'un enfant chéri peut vous rendre injuste envers l'autre, envers votre épouse, envers vous. Est-ce donc sur des conjectures qu'il faut juger de faits?

LE COMTE. — Des conjectures? Ah! j'en suis trop certain! Mon grand chagrin est de manquer de preuves. Tant que mon pauvre fils vécut, j'y mettais fort peu d'importance. Héritier de mon nom,

de mes places, de ma fortune... que me faisait cet autre individu? Mon froid dédain, un nom de terre, une croix de Malte, une pension, m'auraient vengé de sa mère et de lui. Mais conçois-tu mon désespoir, en perdant un fils adoré, de voir un étranger succéder à ce rang, à ces titres; et, pour irriter ma douleur, venir tous les jours me donner le nom odieux de *son père*?

BÉGEARSS. — Monsieur, je crains de vous aigrir en cherchant à vous apaiser; mais la vertu de votre épouse...

LE COMTE, avec colère. — Ah! ce n'est qu'un crime de plus. Couvrir d'une vie exemplaire un affront tel que celui-là! Commander vingt ans, par ses mœurs et la piété la plus sévère, l'estime et le respect du monde, et verser sur moi seul, par cette conduite affectée, tous les torts qu'entraîne après soi ma prétendue bizarrerie!... Ma haine pour eux s'en augmente.

BÉGEARSS. — Que vouliez-vous donc qu'elle fît? Même en la supposant coupable, est-il au monde quelque faute qu'un repentir de vingt années ne doive effacer à la fin? Fûtes-vous sans reproche vous-même? Et cette jeune Florestine, que vous nommez votre pupille, et qui vous touche de plus près...

LE COMTE. — Qu'elle assure donc ma vengeance! Je dénaturerai mes biens, et les lui ferai tous passer. Déjà trois millions d'or, arrivés de la Vera-Cruz, vont lui servir de dot; et c'est à toi que je les donne. Aide-moi seulement à jeter sur ce don un voile impénétrable. En acceptant mon portefeuille, et te présentant comme époux, suppose un héritage, un legs de quelque parent éloigné.

BÉGEARSS, montrant le crêpe de son bras. — Voyez que, pour vous obéir, je me suis déjà mis en deuil.

LE COMTE. — Quand j'aurai l'agrément du roi pour l'échange entamé de toutes mes terres d'Espagne contre des biens dans ce pays, je trouverai moyen de vous en assurer la possession à tous deux.

BÉGEARSS, vivement. — Et moi, je n'en veux point. Croyez-vous que, sur des soupçons... peut-être encore très peu fondés, j'irai me rendre le complice de la spoliation entière de l'héritier de votre nom, d'un jeune homme plein de mérite? car il faut avouer qu'il en a...

LE COMTE, impatienté. — Plus que mon fils, voulez-vous dire? Chacun le pense comme vous; cela m'irrite contre lui!...

BÉGEARSS. — Si votre pupille m'accepte, et si, sur vos grands biens, vous prélevez, pour la doter, ces trois millions d'or du Mexique, je ne supporte point l'idée d'en devenir propriétaire, et ne les recevrai qu'autant que le contrat en contiendra la donation que mon amour sera censé lui faire.

LE COMTE le serre dans ses bras. — Loyal et franc ami! Quel époux je donne à ma fille!...

SCÈNE VII. — SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS

SUZANNE. — Monsieur, voilà le coffre aux diamants. Ne le gardez pas trop longtemps : que je puisse le remettre en place avant qu'il soit jour chez madame.

LE COMTE. — Suzanne, en t'en allant défends qu'on entre, à moins que je ne sonne.

SUZANNE, à part. — Avertissons Figaro de ceci. (Elle sort.)

SCÈNE VIII. — LE COMTE, BÉGEARSS

BÉGEARSS. — Quel est votre projet sur l'examen de cet écrin?

LE COMTE tire de sa poche un bracelet entouré de brillants. — Je ne veux plus te déguiser tous les détails de mon affront; écoute. Un certain Léon d'Astorga, qui fut jadis mon page, et que l'on nommait Chérubin...

BÉGEARSS. — Je l'ai connu : nous servions dans le régiment dont je vous dois d'être major. Mais il y a vingt ans qu'il n'est plus.

LE COMTE. — C'est ce qui fonde mon soupçon. Il eut l'audace de l'aimer. Je la crus éprise de lui ; je l'éloignai d'Andalousie, par un emploi dans ma légion. — Un an après la naissance du fils... qu'un combat détesté m'enlève (il met la main à ses yeux), lorsque je m'embarquai vice-roi du Mexique, au lieu de rester à Madrid, ou dans mon palais à Séville, ou d'habiter Aguas-Frescas, qui est un superbe séjour, quelle retraite, ami, crois-tu que ma femme choisit? Le vilain château d'Astorga, chef-lieu d'une méchante terre, que j'avais achetée des parents de ce page. C'est là qu'elle a voulu passer les trois années de mon absence ; qu'elle y a mis au monde... (après neuf ou dix mois, que sais-je?) ce misérable enfant, qui porte les traits d'un perfide! Jadis, lorsqu'on m'avait peint pour le bracelet de la comtesse, le peintre ayant trouvé ce page fort joli, désira d'en faire une étude : c'est un des beaux tableaux de mon cabinet.

BÉGEARSS. — Oui... (Il baisse les yeux.) A telles enseignes que votre épouse...

LE COMTE, vivement. — Ne veut jamais le regarder? Eh bien, sur ce portrait j'ai fait faire celui-ci, dans ce bracelet, pareil en tout au sien, fait par le même joaillier qui monta tous ses diamants; je vais le substituer à la place du mien. Si elle en garde le silence, vous sentez que ma preuve est faite. Sous quelque forme qu'elle en parle, une explication sévère éclaircit ma honte à l'instant.

BÉGEARSS. — Si vous me demandez mon avis, monsieur, je blâme un tel projet.

LE COMTE. — Pourquoi?

BÉGEARSS. — L'honneur répugne à de pareils moyens. Si quelque hasard, heureux ou malheureux, vous eût présenté certains faits, je vous excuserais de les approfondir. Mais tendre un piège! des surprises! Eh! quel homme, un peu délicat, voudrait prendre un tel avantage sur son plus mortel ennemi?

LE COMTE. — Il est trop tard pour reculer : le bracelet est fait, le portrait du page est dedans...

BÉGEARSS *prend l'écrin.* — Monsieur, au nom du véritable honneur...

LE COMTE *a enlevé le bracelet de l'écrin.* — Ah! mon cher portrait, je te tiens! J'aurai du moins la joie d'en orner le bras de ma fille, cent fois plus digne de le porter!... (*Il y substitue l'autre.*)

BÉGEARSS, *feint de s'y opposer. Ils tirent chacun l'écrin de leur côté; Bégearss fait ouvrir adroitement le double fond, et dit avec colère :* Ah! voilà la boîte brisée.

LE COMTE *regarde.* — Non ; ce n'est qu'un secret que le débat a fait ouvrir. Ce double fond renferme des papiers!

BÉGEARSS, *s'y opposant.* — Je me flatte, monsieur, que vous n'abuserez point...

LE COMTE, *impatient.* — « Si quelque heureux hasard vous eût présenté certains faits, me disais-tu dans le moment, je vous excuserais de les approfondir... » Le hasard me les offre, et je vais suivre ton conseil. (*Il arrache les papiers.*)

BÉGEARSS, *avec chaleur.* — Pour l'espoir de ma vie entière, je ne voudrais pas devenir complice d'un tel attentat! Remettez ces papiers, monsieur, ou souffrez que je me retire. (*Il s'éloigne. Le comte tient des papiers et lit. Bégearss le regarde en dessous et s'applaudit secrètement.*)

LE COMTE, *avec fureur.* — Je ne veux pas en apprendre davantage : renferme tous les autres, et moi je garde celui-ci.

BÉGEARSS. — Non : quel qu'il soit, vous avez trop d'honneur pour commettre une...

LE COMTE, *fièrement.* — Une...? Achevez! tranchez le mot : je puis l'entendre.

BÉGEARSS, *se courbant.* — Pardon, monsieur mon bienfaiteur! et n'imputez qu'à ma douleur l'indécence de mon reproche.

LE COMTE. — Loin de t'en savoir mauvais gré, je t'en estime davantage. (*Il se jette sur un fauteuil.*) Ah! perfide Rosine!... Car, malgré mes légèretés, elle est la seule pour qui j'aie éprouvé... J'ai subjugué les autres femmes! Ah! je sens à ma rage combien cette indigne passion... Je me déteste de l'aimer!

BÉGEARSS. — Au nom de Dieu, monsieur, remettez ce fatal papier.



SUZANNE accourt. — L'écrin ! l'écrin ! Madame sonne.
(Dessin inédit de Slom.)

SCÈNE IX. — FIGARO, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE se lève. — Homme importun, que voulez-vous?

FIGARO. — J'entre, parce qu'on a sonné.

LE COMTE, en colère. — J'ai sonné? Valet curieux!...

FIGARO. — Interrogez le joaillier, qui l'a entendu comme moi.

LE COMTE. — Mon joaillier? que me veut-il?

FIGARO. — Il dit qu'il a un rendez-vous pour un bracelet qu'il a fait. (Bégearss, s'apercevant qu'il cherche à voir l'écrin qui est sur la table, fait ce qu'il peut pour le masquer).

LE COMTE. — Ah!... Qu'il revienne un autre jour.

FIGARO, avec malice. — Mais pendant que monsieur a l'écrin de madame ouvert, il serait peut-être à propos...

LE COMTE, en colère. — Monsieur l'inquisiteur, partez; et s'il vous échappe un seul mot...

FIGARO. — Un seul mot? J'aurais trop à dire: je ne veux rien faire à demi. (Il examine l'écrin, le papier que tient le comte, lance un fier coup d'œil à Bégearss, et sort.)

SCÈNE X. — LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE. — Refermons ce perfide écrin. J'ai la preuve que je cherchais. Je la tiens, j'en suis désolé : pourquoi l'ai-je trouvée? Ah! Dieu! lisez, lisez, monsieur Bégearss.

BÉGEARSS, repoussant le papier. — Entrer dans de pareils secrets! Dieu préserve qu'on m'en accuse!

LE COMTE. — Quelle est donc la sèche amitié qui repousse mes confidences? Je vois qu'on n'est compatissant que pour les maux qu'on éprouve soi-même.

BÉGEARSS. — Quoi! pour refuser ce papier!... (Vivement.) Serrez-le donc, voici Suzanne. (Il referme vite le secret de l'écrin. Le comte met la lettre dans sa veste, sur sa poitrine.)

SCÈNE XI. — SUZANNE, LE COMTE, BÉGEARSS. Le comte est accablé.

SUZANNE, accourt. — L'écrin, l'écrin! Madame sonne.

BÉGEARSS le lui donne. — Suzanne, vous voyez que tout y est en bon état.

SUZANNE. — Qu'a donc monsieur? il est troublé!

BÉGEARSS. — Ce n'est rien qu'un peu de colère contre votre indiscret mari, qui est entré malgré ses ordres.

SUZANNE, finement. — Je l'avais dit pourtant de manière à être entendue. (Elle sort.)

SCÈNE XII. — LÉON, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE veut sortir, il voit entrer Léon. — Voici l'autre!

LÉON, timidement, veut embrasser le comte. — Mon père, agréez mon respect. Avez-vous bien passé la nuit?

LE COMTE, sèchement, le repousse. — Où fûtes-vous, monsieur, hier au soir?

LÉON. — Mon père, on me mena dans une assemblée estimable...

LE COMTE. — Où vous fîtes une lecture?

LÉON. — On m'invita d'y lire un essai que j'ai fait sur l'abus des vœux monastiques, et le droit de s'en relever.

LE COMTE, amèrement. — Les vœux des chevaliers en sont?

BÉGEARSS. — Qui fut, dit-on, très applaudi?

LÉON. — Monsieur, on a montré quelque indulgence pour mon âge.

LE COMTE. — Donc, au lieu de vous préparer à partir pour vos caravanes, à bien mériter de votre ordre, vous vous faites des ennemis? Vous allez composant, écrivant sur le ton du jour?... Bientôt on ne distinguera plus un gentilhomme d'un savant!

LÉON timidement. — Mon père, on en distinguera mieux un ignorant d'un homme instruit, et l'homme libre de l'esclave.

LE COMTE. — Discours d'enthousiaste! On voit où vous en voulez venir. (Il veut sortir.)

LÉON. — Mon père!...

LE COMTE dédaigneux. — Laissez à l'artisan des villes ces locutions triviales. Les gens de notre état ont un langage plus élevé. Qui est-ce qui dit *mon père*, à la cour, monsieur? Appelez-moi, *monsieur*! Vous sentez l'homme du commun! Son père!... (Il sort; Léon le suit en regardant Bégearss qui lui fait un geste de compassion.) Allons, monsieur Bégearss, allons!

ACTE DEUXIÈME.

Bibliothèque du comte.

SCÈNE I. — LE COMTE, seul.

Puisque enfin je suis seul, lisons cet étonnant écrit, qu'un hasard presque inconcevable a fait tomber entre mes mains. (Il tire de son sein la lettre de l'écrin, et la lit en pesant sur tous les mots.) « Malheureux insensé! notre sort est rempli. La surprise nocturne que vous avez

osé me faire, dans un château où vous fûtes élevé, dont vous connaissiez les détours; la violence qui s'en est suivie; enfin votre crime, — le mien... (Il s'arrête.) le mien reçoit sa juste punition. Aujourd'hui, jour de saint Léon, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir. Grâce à de tristes précautions, l'honneur est sauf; mais la vertu n'est plus. — Condamnée désormais à des larmes intarissables, je sens qu'elles n'effaceront point un crime... dont l'effet reste subsistant. Ne me voyez jamais : c'est l'ordre irrévocable de la misérable Rosine... qui n'ose plus signer un autre nom. » (Il porte ses mains avec la lettre à son front, et se promène)... Qui n'ose plus signer un autre nom!.... Ah! Rosine! où est le temps...? Mais tu t'es avilie!... (Il s'agite.) Ce n'est point là l'écrit d'une méchante femme! Un misérable corrupteur... Mais voyons la réponse écrite sur la même lettre. (Il lit.) « Puisque je ne dois plus vous voir, la vie m'est odieuse, et je vais la perdre avec joie dans la vive attaque d'un fort où je ne suis point commandé.

» Je vous renvoie tous vos reproches, le portrait que j'ai fait de vous, et la boucle de cheveux que je vous dérobai. L'ami qui vous rendra ceci quand je ne serai plus est sûr. Il a vu tout mon désespoir. Si la mort d'un infortuné vous inspirait un reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à l'héritier... d'un autre plus heureux!... puis-je espérer que le nom de Léon vous rappellera quelquefois le souvenir du malheureux... qui expire en vous adorant, et signe pour la dernière fois, CHÉRUBIN LÉON, d'Astorga? »

... Puis, en caractère sanglants... « Blessé à mort, je rouvre cette lettre, et vous écris avec mon sang ce douloureux, cet éternel adieu. Souvenez-vous... »

Le reste est effacé par des larmes... (Il s'agite.) Ce n'est point là non plus l'écrit d'un méchant homme! Un malheureux égarement... (Il s'assied et reste absorbé.) Je me sens déchiré!

SCÈNE II. — BÉGEARSS, LE COMTE. Bégearss, en entrant, s'arrête, le regarde, et se mord le doigt avec mystère.

LE COMTE. — Ah! mon cher ami, venez donc!... Vous me voyez dans un accablement...

BÉGEARSS. — Très effrayant, monsieur; je n'osais avancer.

LE COMTE. — Je viens de lire cet écrit. Non, ce n'étaient point là des ingrats ni des monstres, mais de malheureux insensés, comme ils le disent eux-mêmes...

BÉGEARSS. — Je l'ai présumé comme vous.

LE COMTE se lève et se promène. — Les misérables femmes, en se laissant séduire, ne savent guère les maux qu'elles apprêtent!... Elles

vont, elles vont!... les affronts s'accumulent... et le monde injuste et léger accuse un père qui se tait, qui dévore en secret ses peines!... On le taxe de dureté pour les sentiments qu'il refuse au fruit d'un coupable adultère!... Nos désordres, à nous, ne leur enlèvent presque rien; ne peuvent, du moins, leur ravir la certitude d'être mères, ce bien inestimable de la maternité! tandis que leur moindre caprice, un goût, une étourderie légère, détruit dans l'homme le bonheur... le bonheur de toute sa vie, la sécurité d'être père. — Ah! ce n'est point légèrement qu'on a donné tant d'importance à la fidélité des femmes! Le bien, le mal de la société, sont attachés à leur conduite; le paradis ou l'enfer des familles dépend à tout jamais de l'opinion qu'elles ont donnée d'elles.

BÉGEARSS. — Calmez-vous; voici votre fille.

SCÈNE III. — FLORESTINE, LE COMTE, BÉGEARSS.

FLORESTINE, un bouquet au côté. — On vous disait, monsieur, si occupé, que je n'ai pas osé vous fatiguer de mon respect.

LE COMTE. — Occupé de toi, mon enfant! *ma fille!* Ah! je me plais à te donner ce nom; car j'ai pris soin de ton enfance. Le mari de ta mère était fort dérangé : en mourant il ne laissa rien. Elle-même, en quittant la vie, t'a recommandée à mes soins. Je lui engageai ma parole; je la tiendrai, ma fille, en te donnant un noble époux. Je te parle avec liberté devant cet ami qui nous aime. Regarde autour de toi; choisis! Ne trouves-tu personne ici digne de posséder ton cœur?

FLORESTINE, lui baisant la main. — Vous l'avez tout entier, monsieur; et si je me vois consultée, je répondrai que mon bonheur est de ne point changer d'état. — Monsieur votre fils, en se mariant... (car, sans doute, il ne restera plus dans l'ordre de Malte aujourd'hui), monsieur votre fils, en se mariant, peut se séparer de son père. Ah! permettez que ce soit moi qui prenne soin de vos vieux jours! C'est un devoir, monsieur, que je remplirai avec joie.

LE COMTE. — Laisse, laisse *monsieur* réservé pour l'indifférence; on ne sera point étonné qu'une enfant si reconnaissante me donne un nom plus doux! Appelle-moi ton père.

BÉGEARSS. — Elle est digne, en honneur, de votre confidence entière... Mademoiselle, embrassez ce bon, ce tendre protecteur. Vous lui devez plus que vous ne pensez... Sa tutelle n'est qu'un devoir. Il fut l'ami... l'ami secret de votre mère... et, pour tout dire en un seul mot...

SCÈNE IV. — FIGARO, LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS. La comtesse en robe à peigner.

FIGARO, annonçant. — Madame la comtesse.

BÉGEARSS jette un regard furieux sur Figaro. A part. — Au diable le faquin!

LA COMTESSE, au comte. — Figaro m'avait dit que vous vous trouviez mal; effrayée, j'accours, et je vois...

LE COMTE. — ... Que cet homme officieux vous a fait encore un mensonge.

FIGARO. — Monsieur, quand vous êtes passé, vous aviez un air si défait... Heureusement, il n'en est rien. (Bégearss l'examine.)

LA COMTESSE. — Bonjour, monsieur Bégearss... Te voilà, Florestine; je te trouve radieuse... Mais voyez donc comme elle est fraîche et belle. Si le ciel m'eût donné une fille, je l'aurais voulue comme toi, de figure et de caractère... Il faudra bien que tu m'en tiennes lieu. Le veux-tu, Florestine?

FLORESTINE, lui baisant la main. — Ah! madame!

LA COMTESSE. — Qui t'a donc fleurie si matin?

FLORESTINE, avec joie. — Madame, on ne m'a point fleurie; c'est moi qui ai fait des bouquets. N'est-ce pas aujourd'hui *saint Léon?*

LA COMTESSE. — Charmante enfant, qui n'oublie rien! (Elle la baise au front. Le comte fait un geste terrible; Bégearss le retient.)

LA COMTESSE, à Figaro. — Puisque nous voilà rassemblés, avertissez mon fils que nous prendrons ici le chocolat.

FLORESTINE. — Pendant qu'ils vont le préparer, mon parrain, faites-nous donc voir ce beau buste de *Washington*, que vous avez, dit-on, chez vous.

LE COMTE. — J'ignore qui me l'envoie; je ne l'ai demandé à personne; et sans doute il est pour Léon. Il est beau; je l'ai là dans mon cabinet : venez tous. (Bégearss, en sortant le dernier, se retourne deux fois pour examiner Figaro, qui le regarde de même. Ils ont l'air de se menacer sans parler.)

SCÈNE V. — FIGARO, seul, rangeant la table et les tasses pour le déjeuner.

Serpent ou basilic, tu peux me mesurer, me lancer des regards affreux! Ce sont les miens qui te tueront!... Mais où reçoit-il ses paquets? Il ne vient rien pour lui, de la poste à l'hôtel! Est-il monté seul de l'enfer?... Quelque autre diable correspond!... Et moi, je ne puis découvrir...

SCÈNE VI. — FIGARO, SUZANNE.

SUZANNE accourt, regarde, et dit très vivement à l'oreille de Figaro. — C'est lui que la pupille épouse. — Il a la promesse du comte. — Il guérira Léon de son amour. — Il détachera Florestine. — Il fera consentir madame. — Il te chasse de la maison. — Il cloître ma maîtresse en attendant que l'on divorce. — Fait déshériter le jeune homme et me rend maîtresse de tout. Voilà les nouvelles du jour. (Elle s'enfuit.)

SCÈNE VII. — FIGARO, seul.

Non, s'il vous plaît, monsieur le major! nous compterons ensemble auparavant. Vous apprendrez de moi qu'il n'y a que les sots qui triomphent. Grâce à l'*Ariane-Suzon*, je tiens le fil du labyrinthe, et le minotaure est cerné... Je t'envelopperai dans tes pièges et te démasquerai si bien...! Mais quel intérêt assez pressant lui fait faire une telle école, desserre les dents d'un tel homme? S'en croirait-il assez sûr pour...? La sottise et la vanité sont compagnes inséparables! Mon politique babille et se confie! il a perdu le coup. *Y a faute.*

SCÈNE VIII. — GUILLAUME, FIGARO.

GUILLAUME, avec une lettre. — Meissieïr Bégearss! Ché vois qu'il est pas pour ici.

FIGARO, rangeant le déjeuner. — Tu peux l'attendre, il va rentrer.

GUILLAUME, reculant. — Meingoth c'hattendrai pas meissieïr en gombagnie te vout! Mon maître il voudrait point, je chure.

FIGARO. — Il te le défend? Eh bien, donne la lettre; je vais la lui remettre en rentrant.

GUILLAUME, reculant. — Pas plis à vous té lettres! O tiable! il voudra pientôt me jasser.

FIGARO, à part. — Il faut pomper le sot. — Tu... viens de la poste, je crois?

GUILLAUME. — Tiable! non, ché viens pas.

FIGARO. — C'est sans doute quelque missive du gentleman... du parent irlandais dont il vient d'hériter? Tu sais cela, toi, bon Guillaume?

GUILLAUME riant niaisement. — Lettre d'un qu'il est mort, meissieïr! Non, ché vous prie! Celui-là, ché crois pas partié! Ce sera bien plitôt d'un autre. Peut-être il viendrait d'un qu'ils sont là... pas contents, dehors.

FIGARO. — D'un de nos mécontents, dis-tu?

GUILLAUME. — Oui, mais ch'assure pas...

FIGARO à part. — Cela se peut : il est fourré dans tout. (A Guillaume.) On pourrait voir au timbre, et s'assurer...

GUILLAUME. — Ch'assure pas ; pourquoi ? Les lettres il vient chez M. O'Connor ; et puis, je sais pas quoi c'est timbré, moi.

FIGARO vivement. — O'Connor, banquier irlandais ?

GUILLAUME. — Mon foi !

FIGARO revient à lui, froidement. — Ici près, derrière l'hôtel ?

GUILLAUME. — Ein fort choli maison, partié ! tes chens tres... beaucoup gracieux, si j'ose dire. (Il se retire à l'écart.)

FIGARO à lui-même. — O fortune ! ô bonheur !

GUILLAUME revenant. — Parle pas, fous, de s'té banquier, pour personne, entende-fous ? ch'aurais pas dû... *Tartaïfle !* (Il frappe du pied.)

FIGARO. — Va, je n'ai garde ; ne crains rien.

GUILLAUME. — Mon maître, il dit, meissieïr, vous âfre tout l'esprit, et moi pas... Alors c'est chuste... Mais peut-être ché suis mécontent d'avoir dit à fous...

FIGARO. — Et pourquoi ?

GUILLAUME. — Ché sais pas. — Le valet trahir, voye-fous... l'être un péché qu'il est parpare, vil, et même... puéril.

FIGARO. — Il est vrai ; mais tu n'as rien dit.

GUILLAUME, désolé. — Mon Thié ! mon Thié ! ché sais pas, là... quoi tire... ou non... (Il se retire en soupirant.) Ah ! (Il regarde niaisement les livres de la bibliothèque.)

FIGARO, à part. — Quelle découverte ? Hasard ! je te salue. (Il cherche ses tablettes.) Il faut pourtant que je démêle comment un homme si caverneux s'arrange d'un tel imbécile... De même que les brigands redoutent les réverbères... Oui, mais un sot est un falot ; la lumière passe à travers. (Il dit en écrivant sur ses tablettes.) O'Connor, banquier irlandais. C'est là qu'il faut que j'établisse mon noir comité de recherches. Ce moyen-là n'est pas trop constitutionnel ; *ma ! perdio !* l'utilité ! Et puis, j'ai mes exemples ! (Il écrit.) Quatre ou cinq louis d'or au valet chargé du détail de la poste, pour ouvrir dans un cabaret chaque lettre de l'écriture d'Honoré-Tartuffe Bégearss... Monsieur le tartuffe honoré ! vous cesserez enfin de l'être ! Un dieu m'a mis sur votre piste. (Il serre ses tablettes.) Hasard ! dieu méconnu ! les anciens t'appelaient destin ! nos gens te donnent un autre nom...

SCÈNE IX. — LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS, FIGARO, GUILLAUME.

BÉGEARSS aperçoit Guillaume, et lui dit avec humeur, en prenant la lettre : Ne peux-tu pas me les garder chez moi ?

GUILLAUME. — Ché crois, celui-ci, c'est tout comme... (Il sort.)

LA COMTESSE, au comte. — Monsieur, ce buste est un très beau morceau : votre fils l'a-t-il vu?

BÉGEARSS, la lettre ouverte. — Ah! lettre de Madrid! du secrétaire du ministre! Il y a un mot qui vous regarde. (Il lit.) « Dites au comte Almaviva que le courrier qui part demain lui porte l'agrément du roi pour l'échange de toutes ses terres. » (Figaro écoute, et se fait, sans parler, un signe d'intelligence.)

LA COMTESSE. — Figaro, dis donc à mon fils que nous déjeunons tous ici.

FIGARO. — Madame, je vais l'avertir. (Il sort.)

SCÈNE X. — LA COMTESSE, LE COMTE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LE COMTE, à Bégearss. — J'en veux donner avis sur-le-champ à mon acquéreur. Envoyez-moi du thé dans mon arrière-cabinet.

FLORESTINE. — Bon papa, c'est moi qui vous le porterai.

LE COMTE, bas à Florestine. — Pense beaucoup au peu que je t'ai dit. (Il la baise au front et sort.)

SCÈNE XI. — LÉON, LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS.

LÉON, avec chagrin. — Mon père s'en va quand j'arrive! Il m'a traité avec une rigueur...

LA COMTESSE, sévèrement. — Mon fils, quels discours tenez-vous? Dois-je me voir toujours froissée par l'injustice de chacun? Votre père a besoin d'écrire à la personne qui échange ses terres.

FLORESTINE, gaiement. — Vous regrettez votre papa? nous aussi nous le regrettons. Cependant, comme il sait que c'est aujourd'hui votre fête, il m'a chargée, monsieur, de vous présenter ce bouquet. (Elle lui fait une grande révérence.)

LÉON, pendant qu'elle l'ajuste à sa boutonnière... Il n'en pouvait prier quelqu'un qui me rendît ses bontés aussi chères... (Il l'embrasse.)

FLORESTINE, se débattant. — Voyez, madame, si on peut jamais badiner avec lui, sans qu'il abuse au même instant.

LA COMTESSE, souriant. — Mon enfant, le jour de sa fête, on peut lui passer quelque chose.

FLORESTINE, baissant les yeux. — Pour l'en punir, madame, faites-lui lire le discours qui fut, dit-on, tant applaudi hier à l'assemblée.

LÉON. — Si maman juge que j'ai tort, j'irai chercher ma pénitence.

FLORESTINE. — Ah! madame, ordonnez-le-lui.

LA COMTESSE. — Apportez-nous, mon fils, votre discours : moi,

je vais prendre quelque ouvrage, pour l'écouter avec plus d'attention.

FLORESTINE, gaiement. — Obstiné! c'est bien fait; et je l'entendrai malgré vous.

LÉON, tendrement. — Malgré moi, quand vous l'ordonnez! Ah! Florestine, j'en défie! (La comtesse et Léon sortent chacun de leur côté.)

SCÈNE XII. — FLORESTINE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS, bas. — Eh bien, mademoiselle, avez-vous deviné l'époux qu'on vous destine?

FLORESTINE, avec joie. — Mon cher monsieur Bégearss, vous êtes à tel point notre ami, que je me permettrai de penser tout haut avec vous. Sur qui dois-je porter les yeux? Mon parrain m'a bien dit : Regarde autour de toi; choisis. Je vois l'excès de sa bonté : ce ne peut être que Léon. Mais moi, sans biens, dois-je abuser...?

BÉGEARSS, d'un ton terrible. — Qui? Léon! son fils! votre frère?

FLORESTINE, avec un cri douloureux. — Ah! monsieur!...

BÉGEARSS. — Ne vous a-t-il pas dit : Appelle-moi ton père? Réveillez-vous, ma chère enfant! écartez un songe trompeur, qui pouvait devenir funeste.

FLORESTINE. — Ah! oui; funeste pour tous deux!

BÉGEARSS. — Vous sentez qu'un pareil secret doit rester caché dans votre âme. (Il sort en la regardant.)

SCÈNE XIII. — FLORESTINE, seule et pleurant.

O ciel! il est mon frère, et j'ose avoir pour lui!... Quel coup d'une lumière affreuse! et dans un tel sommeil, qu'il est cruel de s'éveiller! (Elle tombe accablée sur un siège.)

SCÈNE XIV. — LÉON, un papier à la main, FLORESTINE.

LÉON joyeux, à part. — Maman n'est pas rentrée, et M. Bégearss est sorti : profitons d'un moment heureux. — Florestine, vous êtes ce matin, et toujours, d'une beauté parfaite; mais vous avez un air de joie, un ton aimable de gaieté qui ranime mes espérances.

FLORESTINE, au désespoir. — Ah Léon! (Elle retombe.)

LÉON. — Ciel! vos yeux noyés de larmes et votre visage défait m'annoncent quelque grand malheur!

FLORESTINE. — Des malheurs! Ah! Léon, il n'y en a plus que pour moi.

LÉON. — Floresta, ne m'aimez-vous plus? lorsque mes sentiments pour vous...

FLORESTINE d'un ton absolu. — Vos sentiments? ne m'en parlez jamais.

LÉON. — Quoi! l'amour le plus pur!...

FLORESTINE au désespoir. — Finissez ces cruels discours, ou je vais vous fuir à l'instant.

LÉON. — Grand Dieu! qu'est-il donc arrivé? M. Bégearss vous a parlé, mademoiselle. Je veux savoir ce que vous a dit ce Bégearss.

SCÈNE XV. — LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON.

LÉON continue. — Maman, venez à mon secours. Vous me voyez au désespoir : Florestine ne m'aime plus!

FLORESTINE pleurant. — Moi, madame, ne plus l'aimer! Mon parrain, vous et lui, c'est le cri de ma vie entière.

LA COMTESSE. — Mon enfant, je n'en doute pas. Ton cœur excellent m'en répond. Mais de quoi donc s'afflige-t-il?

LÉON. — Maman, vous approuvez l'ardent amour que j'ai pour elle?

FLORESTINE se jetant dans les bras de la comtesse. — Ordonnez-lui donc de se taire! (En pleurant.) Il me fait mourir de douleur!

LA COMTESSE. — Mon enfant, je ne t'entends point. Ma surprise égale la sienne... Elle frissonne entre mes bras! Qu'a-t-il donc fait qui puisse te déplaire?

FLORESTINE se renversant sur elle. — Madame, il ne me déplait point. Je l'aime et le respecte à l'égal de mon frère; mais qu'il n'exige rien de plus.

LÉON. — Vous l'entendez, maman! Cruelle fille, expliquez-vous.

FLORESTINE. — Laissez-moi! laissez-moi! ou vous me causerez la mort.

SCÈNE XVI. — LA COMTESSE, FLORESTINE, LÉON, FIGARO arrivant avec l'équipage du thé; SUZANNE de l'autre côté, avec un métier de tapisserie.

LA COMTESSE. — Remporte tout, Suzanne; il n'est pas plus question de déjeuner que de lecture. Vous, Figaro, servez du thé à votre maître; il écrit dans son cabinet. Et toi, ma Florestine, viens dans le mien rassurer ton amie. Mes chers enfants, je vous porte en mon cœur! — Pourquoi l'affligez-vous l'un après l'autre sans pitié? Il y a ici des choses qu'il m'est important d'éclaircir. (Elles sortent.)

SCÈNE XVII. — SUZANNE, FIGARO, LÉON.

SUZANNE à Figaro. — Je ne sais pas de quoi il est question; mais

je parierais bien que c'est là du Bégearss tout pur. Je veux absolument prémunir ma maîtresse.

FIGARO. — Attends que je sois plus instruit : nous nous concerterons ce soir. Oh! j'ai fait une découverte...

SUZANNE. — Et tu me la diras? (Elle sort.)

SCÈNE XVIII. — FIGARO, LÉON.

LÉON désolé. — Ah! dieux!

FIGARO. — De quoi s'agit-il donc, monsieur?

LÉON. — Hélas! je l'ignore moi-même. Jamais je n'avais vu Floresta de si belle humeur, et je savais qu'elle avait eu un entretien avec mon père. Je la laisse un instant avec M. Bégearss; je la trouve seule, en rentrant, les yeux remplis de larmes, et m'ordonnant de la fuir pour toujours. Que peut-il donc lui avoir dit?

FIGARO. — Si je ne craignais pas votre vivacité, je vous instruirais sur des points qu'il vous importe de savoir. Mais lorsque nous avons besoin d'une grande prudence, il ne faudrait qu'un mot de vous, trop vif, pour me faire perdre le fruit de dix années d'observation.

LÉON. — Ah! s'il ne faut qu'être prudent... Que crois-tu donc qu'il lui ait dit?

FIGARO. — Qu'elle doit accepter Honoré Bégearss pour époux; que c'est une affaire arrangée entre monsieur votre père et lui.

LÉON. — Entre mon père et lui! Le traître aura ma vie.

FIGARO. — Avec ces façons-là, monsieur, le traître n'aura pas votre vie; mais il aura votre maîtresse, et votre fortune avec elle.

LÉON. — Eh bien, ami, pardon: apprends-moi ce que je dois faire.

FIGARO. — Deviner l'énigme du sphinx, ou bien en être dévoré. En d'autres termes, il faut vous modérer, le laisser dire, et dissimuler avec lui.

LÉON, avec fureur. — Me modérer!... Oui, je me modérerai. Mais j'ai la rage dans le cœur! — M'enlever Florestine! Ah! le voici qui vient : je vais m'expliquer... froidement.

FIGARO. — Tout est perdu si vous vous échappez.

SCÈNE XIX. — BÉGEARSS, FIGARO, LÉON.

LÉON se contenant mal. — Monsieur, monsieur, un mot. — Il importe à votre repos que vous répondiez sans détour. — Florestine est au désespoir : qu'avez-vous dit à Florestine?

BÉGEARSS d'un ton glacé. — Et qui vous dit que je lui aie parlé? Ne peut-elle avoir des chagrins, sans que j'y sois pour quelque chose!

LÉON vivement. — Point d'évasions, monsieur. Elle était d'une humeur charmante : en sortant d'avec vous, on la voit fondre en larmes. De quelque part qu'elle en reçoive, mon cœur partage ses chagrins. Vous m'en direz la cause, ou bien vous m'en ferez raison.

BÉGEARSS. — Avec un ton moins absolu, on peut tout obtenir de moi ; je ne sais point céder à des menaces.

LÉON furieux. — Eh bien, perfide, défends-toi. J'aurai ta vie, ou tu auras la mienne ! (Il met la main à son épée.)

FIGARO les arrête. — Monsieur Bégearss ! au fils de votre ami ! dans sa maison ! où vous logez !

BÉGEARSS se contenant. — Je sais trop ce que je me dois... Je vais m'expliquer avec lui ; mais je n'y veux point de témoins. Sortez, et laissez-nous ensemble.

LÉON. — Va, mon cher Figaro : tu vois qu'il ne peut m'échapper. Ne lui laissons aucune excuse.

FIGARO à part. — Moi, je cours avertir son père. (Il sort.)

SCÈNE XX. — LÉON, BÉGEARSS.

LÉON, lui barrant la porte. — Il vous convient peut-être mieux de vous battre que de parler. Vous êtes le maître du choix ; mais je n'admettrai rien d'étranger à ces deux moyens.

BÉGEARSS, froidement. — Léon ! un homme d'honneur n'égorge pas le fils de son ami. Devais-je m'expliquer devant un malheureux valet, insolent d'être parvenu à presque gouverner son maître ?

LÉON, s'asseyant. — Au fait, monsieur, je vous attends...

BÉGEARSS. — Oh ! que vous allez regretter une fureur déraisonnable !

LÉON. — C'est ce que nous verrons bientôt.

BÉGEARSS, affectant une dignité froide. — Léon ! vous aimez Florestine ; il y a longtemps que je le vois... Tant que votre frère a vécu, je n'ai pas cru devoir servir un amour malheureux qui ne vous conduisait à rien. Mais depuis qu'un funeste duel, disposant de sa vie, vous a mis en sa place, j'ai eu l'orgueil de croire mon influence capable de disposer monsieur votre père à vous unir à celle que vous aimez. Je l'attaquais de toutes les manières ; une résistance invincible a repoussé tous mes efforts. Désolé de le voir rejeter un projet qui me paraissait fait pour le bonheur de tous... Pardon, mon jeune ami, je vais vous affliger ; mais il le faut en ce moment, pour vous sauver d'un malheur éternel. Rappelez bien votre raison, vous allez en avoir besoin. — J'ai forcé votre père à rompre le silence, à me confier son secret. O mon ami ! m'a dit enfin le comte, je connais l'amour de mon fils ; mais puis-je lui

donner Florestine pour femme? Celle que l'on croit ma pupille... elle est ma fille ; elle est sa sœur.

LÉON, reculant vivement. — Florestine!... ma sœur!...

BÉGEARSS. — Voilà le mot qu'un sévère devoir... Ah! je vous le dois à tous deux : mon silence pouvait vous perdre. Eh bien, Léon, voulez-vous vous battre avec moi.

LÉON. — Mon généreux ami! je ne suis qu'un ingrat, un monstre! oubliez ma rage insensée...

BÉGEARSS, bien tartuffe. — Mais c'est à condition que ce fatal secret ne sortira jamais... Dévoiler la honte d'un père, ce serait un crime...

LÉON, se jetant dans ses bras. — Ah! jamais.

SCENE XXI. — LE COMTE, FIGARO, LÉON, BÉGEARSS.

FIGARO, accourant. — Les voilà, les voilà!

LE COMTE. — Dans les bras l'un de l'autre! Eh! vous perdez l'esprit.

FIGARO, stupéfait. — Ma foi! monsieur... on le perdrait à moins.

LE COMTE à Figaro. — M'expliquerez-vous cette énigme?

LÉON, tremblant. — Ah! c'est à moi, mon père, à l'expliquer. Pardon! je dois mourir de honte! Sur un sujet assez frivole, je m'étais... beaucoup oublié. Son caractère généreux, non seulement me rend à la raison, mais il a la bonté d'excuser ma folie en me la pardonnant. Je lui en rendais grâce lorsque vous nous avez surpris.

LE COMTE. — Ce n'est pas la centième fois que vous lui devez de la reconnaissance. Au fait, nous lui en devons tous. (Figaro, sans parler, se donne un coup de poing au front. Bégearss l'examine et sourit.)

LE COMTE, à son fils. — Retirez-vous, monsieur. Votre aveu seul enchaîne ma colère.

BÉGEARSS. — Ah! monsieur, tout est oublié.

LE COMTE, à Léon. — Allez vous repentir d'avoir manqué à mon ami, au vôtre, à l'homme le plus vertueux...

LÉON, s'en allant. — Je suis au désespoir!

FIGARO à part, avec colère. — C'est un légion de diables enfermés dans un seul pourpoint.

SCENE XXII. — LE COMTE, BÉGEARSS, FIGARO.

LE COMTE à Bégearss, à part. — Mon ami, finissons ce que nous avons commencé. (A Figaro.) Vous, monsieur l'étourdi, avec vos belles conjectures, donnez-moi les trois millions d'or que vous

m'avez vous-même apportés de Cadix, en soixante effets au porteur. Je vous avais chargé de les numéroter.

FIGARO. — Je l'ai fait.

LE COMTE. — Remettez-m'en le portefeuille.

FIGARO. — De quoi? de ces trois millions d'or?

LE COMTE. — Sans doute. Eh bien, qui vous arrête?

FIGARO humblement. — Moi, monsieur?... Je ne les ai plus.

BÉGEARSS. — Comment, vous ne les avez plus?

FIGARO fièrement. — Non, monsieur.

BÉGEARSS vivement. — Qu'en avez-vous fait?

FIGARO. — Lorsque mon maître m'interroge, je lui dois compte de mes actions; mais à vous, je ne vous dois rien.

LE COMTE en colère. — Insolent! qu'en avez-vous fait?

FIGARO froidement. — Je les ai portés en dépôt chez M. Fal, votre notaire.

BÉGEARSS. — Mais de l'avis de qui?

FIGARO fièrement. — Du mien; et j'avoue que j'en suis toujours.

BÉGEARSS. — Je vais gager qu'il n'en est rien.

FIGARO. — Comme j'ai sa reconnaissance, vous courez risque de perdre la gageure.

BÉGEARSS. — Ou, s'il les a reçus, c'est pour agioter. Ces gens-là partagent ensemble.

FIGARO. — Vous pourriez un peu mieux parler d'un homme qui vous a obligé.

BÉGEARSS. — Je ne lui dois rien.

FIGARO. — Je le crois; quand on a hérité de *quarante mille doublons de huit*...

LE COMTE se fâchant. — Avez-vous donc quelque remarque à nous faire aussi là-dessus?

FIGARO. — Qui, moi, monsieur? J'en doute d'autant moins, que j'ai beaucoup connu le parent dont monsieur hérite. Un jeune homme assez libertin, joueur, prodigue et querelleur, sans frein, sans mœurs, sans caractère, et n'ayant rien à lui, pas même les vices qui l'ont tué; qu'un combat des plus malheureux... (Le comte frappe du pied.)

BÉGEARSS en colère. — Enfin, nous direz-vous pourquoi vous avez déposé cet or?

FIGARO. — Ma foi, monsieur, c'est pour n'en être plus chargé. Ne pouvait-on pas le voler? Que sait-on? Il s'introduit souvent de grands fripons dans les maisons...

BÉGEARSS en colère. — Pourtant monsieur veut qu'on le rende.

FIGARO. — Monsieur peut l'envoyer chercher.

BÉGEARSS. — Mais ce notaire s'en dessaisira-t-il, s'il ne voit son *récipissé*?

FIGARO. — Je vais le remettre à monsieur; et quand j'aurai fait mon devoir, s'il en arrive quelque mal, il ne pourra s'en prendre à moi.

LE COMTE. — Je l'attends dans mon cabinet.

FIGARO au comte. — Je vous préviens que M. Fal ne les rendra que sur votre reçu; je le lui ai recommandé. (Il sort.)

SCÈNE XXIII. — LE COMTE, BÉGEARSS.

BÉGEARSS en colère. — Comblez cette canaille, et voyez ce qu'elle devient! En vérité, monsieur, mon amitié me force à vous le dire : vous devenez trop confiant; il a deviné nos secrets. De valet, barbier, chirurgien, vous l'avez établi trésorier, secrétaire; une espèce de *factotum*. Il est notoire que ce monsieur fait bien ses affaires avec vous.

LE COMTE. — Sur la fidélité, je n'ai rien à lui reprocher; mais il est vrai qu'il est d'une arrogance...

BÉGEARSS. — Vous avez un moyen de vous en délivrer en le récompensant.

LE COMTE. — Je le voudrais souvent.

BÉGEARSS confidentiellement. — En envoyant le chevalier à Malte, sans doute vous voulez qu'un homme affidé le surveille? Celui-ci, trop flatté d'un aussi honorable emploi, ne peut manquer de l'accepter : vous en voilà défait pour bien du temps.

LE COMTE. — Vous avez raison, mon ami. Aussi bien m'a-t-on dit qu'il vit très mal avec sa femme. (Il sort.)

SCÈNE XXIV. — BÉGEARSS seul.

Encore un pas de fait!... Ah! noble espion, la fleur des drôles, qui faites ici le bon valet, et voulez nous souffler la dot, en nous donnant des noms de comédie! Grâce aux soins d'Honoré-Tartuffe, vous irez partager le malaise des caravanes, et finirez vos inspections sur nous.

ACTE TROISIÈME

Cabinet de la comtesse, orné de fleurs de toutes parts.

SCÈNE PREMIÈRE. — LA COMTESSE, SUZANNE.

LA COMTESSE. — Je n'ai pu rien tirer de cette enfant. — Ce sont des pleurs, des étouffements!... Elle se croit des torts envers moi, m'a demandé cent fois pardon; elle veut aller au couvent. Si je rapproche tout ceci de sa conduite envers mon fils, je présume qu'elle se reproche d'avoir écouté son amour, entretenu ses espérances, ne se croyant pas un parti assez considérable pour lui. — Charmante délicatesse! excès d'une aimable vertu! M. Bégearss apparemment lui en a touché quelques mots qui l'auront amenée à s'affliger sur elle! car c'est un homme si scrupuleux et si délicat sur l'honneur, qu'il s'exagère quelquefois, et se fait des fantômes où les autres ne voient rien.

SUZANNE. — J'ignore d'où provient le mal; mais il se passe ici des choses bien étranges! Quelque démon y souffle un feu secret. Notre maître est sombre à périr; il nous éloigne tous de lui. Vous êtes sans cesse à pleurer. Mademoiselle est suffoquée; monsieur votre fils désolé!... M. Bégearss lui seul, imperturbable comme un dieu, semble n'être affecté de rien, voit tous vos chagrins d'un œil sec...

LA COMTESSE. — Mon enfant, son cœur les partage. Hélas! sans ce consolateur, qui verse un baume sur nos plaies, dont la sagesse nous soutient, adoucit toutes les aigreurs, calme mon irascible époux, nous serions bien plus malheureux!

SUZANNE. — Je souhaite, madame, que vous ne vous abusiez pas.

LA COMTESSE. — Je t'ai vue autrefois lui rendre plus de justice. (Suzanne baisse les yeux.) Au reste, il peut seul me tirer du trouble où cette enfant m'a mise. Fais-le prier de descendre chez moi.

SUZANNE. — Le voici qui vient à propos; vous vous ferez coiffer plus tard. (Elle sort.)

SCÈNE II. — LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE douloureusement. — Ah! mon pauvre major, que se passe-t-il donc ici? Touchons-nous enfin à la crise que j'ai si longtemps redoutée, que j'ai vue de loin se former? L'éloignement du

comte pour mon malheureux fils semble augmenter de jour en jour. Quelque lumière fatale aura pénétré jusqu'à lui!

BÉGEARSS. — Madame, je ne le crois pas.

LA COMTESSE. — Depuis que le ciel m'a punie par la mort de mon fils aîné, je vois le comte absolument changé : au lieu de travailler avec l'ambassadeur à Rome pour rompre les vœux de Léon, je le vois s'obstiner à l'envoyer à Malte. Je sais de plus, monsieur Bégearss, qu'il dénature sa fortune, et veut abandonner l'Espagne pour s'établir dans ce pays. — L'autre jour à dîner, devant trente personnes, il raisonna sur le divorce d'une façon à me faire frémir.

BÉGEARSS. — J'y étais; je m'en souviens trop!

LA COMTESSE en larmes. — Pardon, mon digne ami; je ne puis pleurer qu'avec vous!

BÉGEARSS. — Déposez vos douleurs dans le sein d'un homme sensible.

LA COMTESSE. — Enfin, est-ce lui, est-ce vous qui avez déchiré le cœur de Florestine? Je la destinais à mon fils. — Née sans biens, il est vrai, mais noble, belle et vertueuse; élevée au milieu de nous : mon fils, devenu héritier, n'en a-t-il pas assez pour deux?

BÉGEARSS. — Que trop, peut-être; et c'est d'où vient le mal!

LA COMTESSE. — Mais, comme si le ciel n'eût attendu aussi longtemps que pour me mieux punir d'une imprudence tant pleurée, tout semble s'unir à la fois pour renverser mes espérances. Mon époux déteste mon fils... Florestine renonce à lui. Aigrie par je ne sais quel motif, elle veut le fuir pour toujours. Il en mourra, le malheureux! voilà ce qui est bien certain. (Elle joint les mains.) Ciel vengeur! après vingt années de larmes et de repentir, me réservez-vous à l'horreur de voir ma faute découverte? Ah! que je sois seule misérable! mon Dieu, je ne m'en plaindrai pas; mais que mon fils ne porte point la peine d'un crime qu'il n'a pas commis! Connaissez-vous, monsieur Bégearss, quelque remède à tant de maux?

BÉGEARSS. — Oui, femme respectable! et je venais exprès dissiper vos terreurs. Quand on craint une chose, tous nos regards se portent vers cet objet trop alarmant : quoi qu'on dise ou qu'on fasse, la frayeur empoisonne tout! enfin, je tiens la clef de ces énigmes. Vous pouvez encore être heureuse.

LA COMTESSE. — L'est-on avec une âme déchirée de remords?

BÉGEARSS. — Votre époux ne fuit point Léon; il ne soupçonne rien sur le secret de sa naissance.

LA COMTESSE vivement. — Monsieur Bégearss!

BÉGEARSS. — Et tous ces mouvements que vous prenez pour de la haine ne sont que l'effet d'un scrupule. Oh! que je vais vous soulager!

LA COMTESSE ardemment. — Mon cher monsieur Bégearss!

BÉGEARSS. — Mais enterrez, dans ce cœur allégé, le grand mot que je vais vous dire. Votre secret à vous, c'est la naissance de Léon; le sien est celle de Florestine; (plus bas) il est son tuteur... et son père.

LA COMTESSE joignant les mains. — Dieu tout-puissant, qui me prends en pitié!

BÉGEARSS. — Jugez de sa frayeur en voyant ces enfants amoureux l'un de l'autre! Ne pouvant dire son secret, ni supporter qu'un tel attachement devînt le fruit de son silence, il est resté sombre, bizarre; et s'il veut éloigner son fils, c'est pour éteindre, s'il se peut, par cette absence et par ces vœux, un malheureux amour qu'il croit ne pouvoir tolérer.

LA COMTESSE priant avec ardeur. — Source éternelle des bienfaits! ô mon Dieu! tu permets qu'en partie je répare la faute involontaire qu'un insensé me fit commettre; que j'aie, de mon côté, quelque chose à remettre à cet époux que j'offensai! O comte Almaviva! mon cœur flétri, fermé par vingt années de peines, va se rouvrir enfin pour toi! Florestine est ta fille; elle me devient chère comme si mon sein l'eût portée. Faisons, sans nous parler, l'échange de notre indulgence! Oh! monsieur Bégearss, achevez!

BÉGEARSS. — Mon amie, je n'arrête point ces premiers élans d'un bon cœur : les émotions de la joie ne sont point dangereuses comme celles de la tristesse; mais, au nom de votre repos, écoutez-moi jusqu'à la fin.

LA COMTESSE. — Parlez, mon généreux ami : vous à qui je dois tout, parlez.

BÉGEARSS. — Votre époux, cherchant un moyen de garantir sa Florestine de cet amour qu'il croit incestueux, m'a proposé de l'épouser; mais, indépendamment du sentiment profond et malheureux que mon respect pour vos douleurs...

LA COMTESSE douloureusement. — Ah! mon ami, par compassion pour moi...

BÉGEARSS. — N'en parlons plus. Quelques mots d'établissement, tournés d'une forme équivoque, ont fait penser à Florestine qu'il était question de Léon. Son jeune cœur s'en épanouissait, quand un valet vous annonça. Sans m'expliquer depuis sur les vues de son père, un mot de moi, la ramenant aux sévères idées de la fraternité, a produit cet orage, et la religieuse horreur dont votre fils ni vous ne pénétriez le motif.

LA COMTESSE. — Il en était bien loin, le pauvre enfant!

BÉGEARSS. — Maintenant qu'il vous est connu, devons-nous suivre ce projet d'une union qui répare tout?...

LA COMTESSE vivement. — Il faut s'y tenir, mon ami; mon cœur

et mon esprit sont d'accord sur ce point, et c'est à moi de la déterminer. Par là, nos secrets sont couverts ; nul étranger ne les pénétrera. Après vingt années de souffrances, nous passerons des jours heureux, et c'est à vous, mon digne ami, que ma famille les devra.

BÉGEARSS *élevant la voix.* — Pour que rien ne les trouble plus, il faut encore un sacrifice, et mon amie est digne de le faire.

LA COMTESSE. — Hélas ! je veux les faire tous.

BÉGEARSS *l'air imposant.* — Ces lettres, ces papiers d'un infortuné qui n'est plus, il faudra les réduire en cendres.

LA COMTESSE *avec douleur.* — Ah ! Dieu !

BÉGEARSS. — Quand cet ami mourant me chargea de vous les remettre, son dernier ordre fut qu'il fallait sauver votre honneur, en ne laissant aucune trace de ce qui pourrait l'altérer.

LA COMTESSE. — Dieu ! Dieu !

BÉGEARSS. — Vingt ans se sont passés sans que j'aie pu obtenir que ce triste aliment de votre éternelle douleur s'éloignât de vos yeux. Mais, indépendamment du mal que tout cela vous fait, voyez quel danger vous courez !

LA COMTESSE. — Eh ! que peut-on avoir à craindre ?

BÉGEARSS *regardant si on peut l'entendre.* (*Parlant bas.*) Je ne soupçonne point Suzanne ; mais une femme de chambre, instruite que vous conservez ces papiers, ne pourrait-elle un jour s'en faire un moyen de fortune ? Un seul remis à votre époux, que peut-être il payerait bien cher, vous plongerait dans des malheurs.

LA COMTESSE. — Non ; Suzanne a le cœur trop bon...

BÉGEARSS *d'un ton plus élevé, très ferme.* — Ma respectable amie, vous avez payé votre dette à la tendresse, à la douleur, à vos devoirs de tous les genres ; et si vous êtes satisfaite de la conduite d'un ami, j'en veux avoir la récompense. Il faut brûler tous ces papiers, éteindre tous ces souvenirs d'une faute autant expiée ! Mais, pour ne jamais revenir sur un sujet si douloureux, j'exige que le sacrifice en soit fait dans ce même instant.

LA COMTESSE *tremblante.* — Je crois entendre Dieu qui parle ! Il m'ordonne de l'oublier, de déchirer le crêpe obscur dont sa mort a couvert ma vie. Oui, mon Dieu ! je vais obéir à cet ami que vous m'avez donné. (*Elle sonne.*) Ce qu'il exige en votre nom, mon repentir le conseillait ; mais ma faiblesse a combattu.

SCÈNE III. — SUZANNE, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

LA COMTESSE. — Suzanne, apporte-moi le coffret de mes diamants. — Non, je vais le prendre moi-même ; il te faudrait chercher la clef...

SCÈNE IV. — SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE *un peu troublée.* — Monsieur Bégearss, de quoi s'agit-il donc? Toutes les têtes sont renversées! Cette maison ressemble à l'hôpital des fous! Madame pleure; mademoiselle étouffe; le chevalier Léon parle de se noyer; monsieur est enfermé, et ne veut voir personne. Pourquoi ce coffre aux diamants inspire-t-il en ce moment tant d'intérêt à tout le monde?

BÉGEARSS *mettant son doigt sur sa bouche, en signe de mystère.* — Chut! ne montre ici nulle curiosité! Tu le sauras dans peu... Tout va bien; tout est bien... Cette journée vaut... Chut!...

SCÈNE V. — LA COMTESSE, BÉGEARSS, SUZANNE.

LA COMTESSE *tenant le coffre aux diamants.* — Suzanne, apporte-nous du feu dans le brazéro du boudoir.

SUZANNE. — Si c'est pour brûler des papiers, la lampe de nuit allumée est encore là dans l'athénienne. (*Elle l'avance.*)

LA COMTESSE. — Veille à la porte, et que personne n'entre.

SUZANNE *en sortant, à part.* — Courons avant avertir Figaro.

SCÈNE VI. — LA COMTESSE. BÉGEARSS.

BÉGEARSS. — Combien j'ai souhaité pour vous le moment auquel nous touchons!

LA COMTESSE *étouffée.* — O mon ami! quel jour nous choisissons pour consommer ce sacrifice! celui de la naissance de mon malheureux fils! A cette époque, tous les ans, leur consacrant cette journée, je demandais pardon au ciel, et je m'abreuvais de mes larmes en relisant ces tristes lettres. Je me rendais au moins le témoignage qu'il y eut entre nous plus d'erreur que de crime. Ah! faut-il donc brûler tout ce qui me reste de lui?

BÉGEARSS. — Quoi! madame, détruisez-vous ce fils qui vous le représente? ne lui devez-vous pas un sacrifice qui le préserve de mille affreux dangers? Vous vous le devez à vous-même! et la sécurité de votre vie entière est attachée peut-être à cet acte imposant! (*Il ouvre le secret de l'écrin et en tire les lettres.*)

LA COMTESSE *surprise.* — Monsieur Bégearss, vous l'ouvrez mieux que moi!... Que je les lise encore!

BÉGEARSS *sévèrement.* — Non, je ne le permettrai pas.

LA COMTESSE. — Seulement la dernière, où, traçant ses tristes adieux, du sang qu'il répandit pour moi, il m'a donné la leçon du courage dont j'ai tant besoin aujourd'hui.

BÉGEARSS s'y opposant. — Si vous lisez un mot, nous ne brûlerons rien. Offrez au ciel un sacrifice entier, courageux, volontaire, exempt des faiblesses humaines! ou si vous n'osez l'accomplir, c'est à moi d'être fort pour vous. Les voilà toutes dans le feu. (Il y jette le paquet.)

LA COMTESSE vivement. — Monsieur Bégearss! cruel ami! c'est ma vie que vous consumez! Qu'il m'en reste au moins un lambeau. (Elle veut se précipiter sur les lettres enflammées.) (Bégearss la retient à bras-le-corps.)

BÉGEARSS. — J'en jetterai la cendre au vent!

SCÈNE VII. — SUZANNE, LE COMTE, FIGARO, LA COMTESSE, BÉGEARSS.

SUZANNE accourt. — C'est monsieur, il me suit: mais amené par Figaro.

LE COMTE les surprenant dans cette posture. — Qu'est-ce donc que je vois, madame! D'où vient ce désordre? quel est ce feu, ce coffre, ces papiers? Pourquoi ce débat et ces pleurs? (Bégearss et la comtesse restent confondus.)

LE COMTE. — Vous ne répondez point?

BÉGEARSS se remet et dit d'un ton pénible. — J'espère, monsieur, que vous n'exigez pas qu'on s'explique devant vos gens. J'ignore quel dessein vous fait surprendre ainsi madame! Quant à moi, je suis résolu de soutenir mon caractère en rendant un hommage pur à la vérité, quelle qu'elle soit.

LE COMTE à Figaro et à Suzanne. — Sortez tous deux.

FIGARO. — Mais, monsieur, rendez-moi du moins la justice de déclarer que je vous ai remis le récépissé du notaire, sur le grand objet de tantôt.

LE COMTE. — Je le fais volontiers, puisque c'est réparer un tort. (A Bégearss.) Soyez certain, monsieur, que voilà le récipissé. (Il le remet dans sa poche. Figaro et Suzanne sortent chacun de leur côté.)

FIGARO bas à Suzanne en s'en allant. — S'il échappe à l'explication!...

SUZANNE bas. — Il est bien subtil!

FIGARO bas. — Je l'ai tué!

SCÈNE VIII. — LA COMTESSE, LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE d'un ton sérieux. — Madame, nous sommes seuls.

BÉGEARSS encore ému. — C'est moi qui parlerai. Je subirai cet interrogatoire. M'avez-vous vu, monsieur, trahir la vérité dans quelque occasion que ce fût?

LE COMTE sèchement. — Monsieur... je ne dis pas cela.

BÉGEARSS tout à fait remis. — Quoique je sois loin d'approuver cette inquisition peu décente, l'honneur m'oblige à répéter ce que je disais à madame, en répondant à sa consultation :

« Tout dépositaire de secret ne doit jamais jamais conserver de papiers s'ils peuvent compromettre un ami qui n'est plus, et qui les mit sous notre garde. Quelque chagrin qu'on ait à s'en défaire, et quelque intérêt même qu'on eût à les garder, le saint respect des morts doit avoir le pas devant tout. » (Il montre le comte.) Un accident inopiné ne peut-il pas en rendre un adversaire possesseur? (Le comte le tire par la manche pour qu'il ne pousse pas l'explication plus loin). Auriez-vous dit, monsieur, autre chose en ma position? Qui cherche des conseils timides, ou le soutien d'une faiblesse honteuse, ne doit point s'adresser à moi! vous en avez des preuves l'un et l'autre, et vous surtout, monsieur le comte! (Le comte lui fait un signe.) Voilà sur la demande que m'a faite madame, et sans chercher à pénétrer ce que contenaient ces papiers, ce qui m'a fait lui donner un conseil pour la sévère exécution duquel je l'ai vue manquer de courage; je n'ai pas hésité d'y substituer le mien, en combattant ses délais imprudents. Voilà quels étaient nos débats; mais, quelque chose qu'on en pense, je ne regretterai point ce que j'ai dit, ce que j'ai fait. (Il lève les bras.) Sainte amitié! tu n'es rien qu'un vain titre, si l'on ne remplit pas tes austères devoirs! — Permettez que je me retire.

LE COMTE exalté. — O le meilleur des hommes! Non, vous ne nous quitterez pas. — Madame, il va nous appartenir de plus près; je lui donne ma Florestine.

LA COMTESSE avec vivacité. — Monsieur, vous ne pouviez pas faire un plus digne emploi du pouvoir que la loi vous donne sur elle. Ce choix a mon assentiment si vous le jugez nécessaire; et le plus tôt vaudra le mieux.

LE COMTE hésitant. — Eh bien!... ce soir... sans bruit... Votre aumônier.

LA COMTESSE avec ardeur. — Eh bien, moi qui lui sers de mère, je vais la préparer à l'auguste cérémonie : mais laisserez-vous votre ami seul généreux envers ce digne enfant? J'ai du plaisir à penser le contraire.

LE COMTE embarrassé. — Ah! madame... croyez...

LA COMTESSE avec joie. — Oui, monsieur, je le crois. C'est aujourd'hui la fête de mon fils; ces deux événements réunis me rendent cette journée bien chère. (Elle sort.

SCÈNE IX. — LE COMTE, BÉGEARSS.

LE COMTE la regardant aller. — Je ne reviens pas de mon étonne-

ment. Je m'attendais à des débats, à des objections sans nombre, et je la trouve juste, bonne, généreuse envers mon enfant! *moi qui lui sers de mère,* dit-elle... Non, ce n'est point une méchante femme! elle a dans ses actions une dignité qui m'impose,... un ton qui brise les reproches, quand on voudrait l'en accabler. Mais, mon ami, je m'en dois à moi-même, pour la surprise que j'ai montrée en voyant brûler ces papiers.

BÉGEARSS. — Quant à moi, je n'en ai point eu, voyant avec qui vous veniez. Ce reptile vous a sifflé que j'étais là pour trahir vos secrets! De si basses imputations n'atteignent point un homme de ma hauteur : je les vois ramper loin de moi. Mais, après tout, monsieur, que vous importaient ces papiers? n'aviez-vous pas pris malgré moi tous ceux que vous vouliez garder? Ah! plût au ciel qu'elle m'eût consulté plus tôt! vous n'auriez pas contre elle des preuves sans réplique!

LE COMTE avec douleur. — Oui, sans réplique! (avec ardeur.) Otons-les de mon sein : elles me brûlent la poitrine. (Il tire la lettre de son sein, et la met dans sa poche.)

BÉGEARSS continue avec douceur. — Je combattrais avec plus d'avantage en faveur du fils de la loi; car enfin il n'est pas comptable du triste sort qui l'a mis dans vos bras!

LE COMTE reprend sa fureur. — Lui dans mes bras! jamais.

BÉGEARSS. — Il n'est point coupable non plus dans son amour pour Florestine; et cependant, tant qu'il reste près d'elle, puis-je m'unir à cette enfant, qui, peut-être éprise elle-même, ne cédera qu'à son respect pour vous? La délicatesse blessée...

LE COMTE. — Mon ami, je t'entends! et ta réflexion me décide à le faire partir sur-le-champ. Oui, je serai moins malheureux quand ce fatal objet ne blessera plus mes regards : mais comment entamer ce sujet avec elle? Voudra-t-elle s'en séparer? Il faudra donc faire un éclat?

BÉGEARSS. — Un éclat!... non... mais le divorce, accrédité chez cette nation hasardeuse, vous permettra d'user de ce moyen.

LE COMTE. — Moi, publier ma honte! Quelques lâches l'ont fait! c'est le dernier degré de l'avilissement du siècle. Que l'opprobre soit le partage de qui donne un pareil scandale, et des fripons qui le provoquent!

BÉGEARSS. — J'ai fait envers elle, envers vous, ce que l'honneur me prescrivait. Je ne suis point pour les moyens violents, surtout quand il s'agit d'un fils...

LE COMTE. — Dites *d'un étranger*, dont je vais hâter le départ.

BÉGEARSS. — N'oubliez pas cet insolent valet.

LE COMTE. — J'en suis trop las pour le garder. Toi, cours, ami, chez mon notaire; retire, avec mon reçu que voilà, mes trois mil-

lions d'or déposés. Alors tu peux à juste titre être généreux au contrat qu'il nous faut brusquer aujourd'hui... car te voilà bien possesseur... (Il lui remet le reçu, le prend sous le bras, et ils sortent.) Et ce soir à minuit, sans bruit, dans la chapelle de madame... (On n'entend pas le reste.)

ACTE QUATRIÈME.

Le théâtre représente le même cabinet de la comtesse.

SCÈNE PREMIÈRE. — FIGARO seul, agité, regardant de côté et d'autre.

Elle me dit : « Viens à six heures au cabinet; c'est le plus sûr pour nous parler... » Je brusque tout dehors, et je rentre en sueur! Où est-elle? (Il se promène en s'essuyant.) Ah! parbleu, je ne suis pas fou! je les ai vus sortir d'ici, monsieur le tenant sous le bras!... Eh bien, pour un échec, abandonnons-nous la partie?... Un orateur fuit-il lâchement la tribune pour un argument tué sous lui? Mais quel détestable endormeur! (Vivement.) Parvenir à brûler les lettres de madame, pour qu'elle ne voie pas qu'il en manque; et se tirer d'un éclaircissement!... C'est l'enfer concentré, tel que Milton nous l'a dépeint! (D'un ton badin.) J'avais raison tantôt, dans ma colère : Honoré Bégearss est le diable que les Hébreux nommaient Légion; et, si l'on y regardait bien, on verrait le lutin avoir le pied fourchu, seule partie, disait ma mère, que les démons ne peuvent déguiser. (Il rit.) Ah! ah! ah! ma gaieté me revient; d'abord, parce que j'ai mis l'or du Mexique en sûreté chez Fal; ce qui nous donnera du temps. (Il frappe d'un billet sur sa main); et puis... Docteur en toute hypocrisie! vrai major d'infernal Tartufe! grâce au hasard qui régit tout, à ma tactique, à quelques louis semés, voici qui me promet une lettre de toi, où, dit-on, tu poses le masque, à ne rien laisser désirer! (Il ouvre le billet et dit :) Le coquin qui l'a lue en veut cinquante louis?... eh bien, il les aura, si la lettre les vaut; une année de mes gages sera bien employée, si je parviens à détromper un maître à qui nous devons tant... Mais où es-tu, Suzanne, pour en rire? *O che piacere*!... A demain donc! car je ne vois pas que rien périclite ce soir... Et pourquoi perdre un temps? Je m'en suis toujours repenti... (Très vivement.) Point de délai; courons attacher le pétard; dormons dessus : la

nuit porte conseil, et demain matin nous verrons qui des deux fera sauter l'autre.

SCÈNE II. — BÉGEARSS, FIGARO.

BÉGEARSS raillant. — Eh! Eh! c'est mons Figaro! La place est agréable, puisqu'on y retrouve monsieur.

FIGARO du même ton. — Ne fût-ce que pour avoir la joie de l'en chasser une autre fois.

BÉGEARSS. — De la rancune pour si peu? Vous êtes bien bon d'y songer! chacun n'a-t-il pas sa manie?

FIGARO. — Et celle de monsieur est de ne plaider qu'à huis clos.

BÉGEARSS lui frappant sur l'épaule. — Il n'est pas essentiel qu'un sage entende tout, quand il sait si bien deviner.

FIGARO. — Chacun se sert des petits talents que le ciel lui a départis.

BÉGEARSS. — Et *l'intrigant* compte-t-il gagner beaucoup avec ceux qu'il nous montre ici?

FIGARO. — Ne mettant rien à la partie, j'ai tout gagné... si je fais perdre l'*autre*.

BÉGEARSS piqué. — On verra le jeu de monsieur.

FIGARO. — Ce n'est pas de ces coups brillants qui éblouissent la galerie. (Il prend un air niais.) Mais *chacun pour soi; Dieu pour tous*, comme a dit le roi Salomon.

BÉGEARSS souriant. — Belle sentence! N'a-t-il pas dit aussi : *Le soleil lui pour tout le monde*?

FIGARO fièrement. — Oui, en dardant sur le serpent prêt à mordre la main de son imprudent bienfaiteur! (Il sort.)

SCÈNE III. — BÉGEARSS seul, le regardant aller.

Il ne farde plus ses desseins! Notre homme est fier? bon signe, il ne sait rien des miens; il aurait la mine bien longue s'il était instruit qu'à minuit... (Il cherche dans ses poches vivement.) Eh bien, qu'ai-je fait du papier? Le voici. (Il lit.) « Reçu de M. Fal, les trois millions d'or spécifiés dans le bordereau ci-dessus. A Paris, le... ALMAVIVA. » — C'est bon; je tiens la pupille et l'argent! Mais ce n'est point assez : cet homme est faible, il ne finira rien pour le reste de sa fortune. La comtesse lui impose; il la craint, l'aime encore... Elle n'ira point au couvent, si je ne les mets aux prises, et ne le force à s'expliquer... brutalement. (Il se promène.) — Diable! ne risquons pas ce soir un dénoûment aussi scabreux! En précipitant trop les choses, on se précipite avec elles! Il sera temps

demain, quand j'aurai bien serré le doux lien sacramentel qui va les enchaîner à moi! (Il appuie ses deux mains sur sa poitrine.) Eh bien, maudite joie, qui me gonfles le cœur! ne peux-tu donc te contenir?... Elle m'étouffera, la fougueuse, ou me livrera comme un sot, si je ne la laisse un peu s'évaporer pendant que je suis seul ici. Sainte et douce crédulité! l'époux te doit la magnifique dot! Pâle déesse de la nuit, il te devra bientôt sa froide épouse. (Il frotte ses mains de joie.) Bégearss! heureux Bégearss!... Pourquoi l'appelez-vous Bégearss? n'est-il donc pas plus d'à moitié le seigneur comte Almaviva? (D'un ton terrible.) Encore un pas, Bégearss! et tu l'es tout à fait. — Mais il te faut auparavant... Ce Figaro pèse sur ma poitrine! car c'est lui qui l'a fait venir!... Le moindre trouble me perdrait... Ce valet-là me portera malheur... C'est le plus clairvoyant coquin!... Allons, allons, qu'il parte avec son chevalier errant!

SCÈNE IV. — BÉGEARSS, SUZANNE.

SUZANNE accourant, fait un cri d'étonnement de voir un autre que Figaro. — Ah! (A part.) Ce n'est pas lui!

BÉGEARSS. — Quelle surprise! Et qu'attendais-tu donc?

SUZANNE, se remettant. — Personne. On se croit seule ici....

BÉGEARSS. — Puisque je t'y rencontre, un mot avant le comité.

SUZANNE. — Que parlez-vous de comité? Réellement depuis deux ans on n'entend plus du tout la langue de ce pays.

BÉGEARSS riant sardoniquement. — Hé! hé! (Il pétrit dans sa boite une prise de tabac, d'un air content de lui.) Ce comité, ma chère, est une conférence entre la comtesse, son fils, notre jeune pupille et moi, sur le grand objet que tu sais.

SUZANNE. — Après la scène que j'ai vue, osez-vous encore l'espérer?

BÉGEARSS bien fat. — Oser l'espérer!... Non. Mais seulement... je l'épouse ce soir.

SUZANNE vivement. — Malgré son amour pour Léon?

BÉGEARSS. — Bonne femme, qui me disais : *Si vous faites cela, monsieur...*

SUZANNE. — Eh! qui eût pu l'imaginer?

BÉGEARSS prenant son tabac en plusieurs fois. — Enfin que dit-on? parle-t-on? Toi qui vis dans l'intérieur, qui as l'honneur des confidences, y pense-t-on du bien de moi? car c'est là le point important.

SUZANNE. — L'important serait de savoir quel talisman vous employez pour dominer tous les esprits? Monsieur ne parle de vous qu'avec enthousiasme, ma maîtresse vous porte aux nues, son fils n'a d'espoir qu'en vous seul, notre pupille vous révère!...

BÉGEARSS d'un ton bien fat, secouant le tabac de son jabot. — Et toi, Suzanne, qu'en dis-tu?

SUZANNE. — Ma foi, monsieur, je vous admire! Au milieu du désordre affreux que vous entretenez ici, vous seul êtes calme et tranquille; il me semble entendre un génie qui fait tout mouvoir à son gré.

BÉGEARSS bien fat. — Mon enfant, rien n'est plus aisé. D'abord il n'est que deux pivots sur qui roule tout dans le monde : la morale et la politique. La morale, tant soit peu mesquine, consiste à être juste et vrai; elle est, dit-on, la clef de quelques vertus routinières.

SUZANNE. — Quant à la politique?...

BÉGEARSS avec chaleur. — Ah! c'est l'art de créer des faits, de dominer, en se jouant, les événements et les hommes; l'intérêt est son but, l'intrigue son moyen : toujours sobre de vérités, ses vastes et riches conceptions sont un prisme qui éblouit. Aussi profonde que l'Etna, elle brûle et gronde longtemps avant d'éclater au dehors; mais alors rien ne lui résiste : elle exige de hauts talents : le scrupule seul peut lui nuire. (En riant.) C'est le secret des négociateurs.

SUZANNE. — Si la morale ne vous échauffe pas, l'autre, en revanche, excite en vous un assez vif enthousiasme!

BÉGEARSS averti, revient à lui. — Eh!... ce n'est pas elle; c'est toi! — Ta comparaison d'un génie... — Le chevalier vient; laisse-nous.

SCÈNE V. — LÉON, BÉGEARSS.

LÉON. — Monsieur Bégearss, je suis au désespoir!

BÉGEARSS, d'un ton protecteur. — Qu'est-il arrivé, jeune ami?

LÉON. — Mon père vient de me signifier, avec une dureté!... que j'eusse à faire, sous deux jours, tous les apprêts de mon départ pour Malte. Point d'autre train, dit-il, que Figaro qui m'accompagne, et un valet qui courra devant nous.

BÉGEARSS. — Cette conduite est en effet bizarre pour qui ne sait pas son secret; mais nous, qui l'avons pénétré, notre devoir est de le plaindre. Ce voyage est le fruit d'une frayeur bien excusable : Malte et vos vœux ne sont que le prétexte; un amour qu'il redoute est son véritable motif.

LÉON, avec douleur. — Mais, mon ami, puisque vous l'épousez?

BÉGEARSS, confidentiellement. — Si son frère le croit utile à suspendre un fâcheux départ!... Je ne verrais qu'un seul moyen...

LÉON. — O mon ami, dites-le-moi!

BÉGEARSS. — Ce serait que madame votre mère vainquît cette timidité qui l'empêche, avec lui, d'avoir une opinion à elle; car

sa douceur vous nuit bien plus que ne ferait un caractère trop ferme. — Supposons qu'on lui ait donné quelque prévention injuste : qui a le droit, comme une mère, de rappeler un père à la raison? Engagez-la à le tenter... non pas aujourd'hui, mais... demain, et sans y mettre de faiblesse.

LÉON. — Mon ami, vous avez raison : cette crainte est son vrai motif. Sans doute il n'y a que ma mère qui puisse le faire changer. La voici qui vient avec celle... que je n'ose plus adorer. (Avec douleur.) O mon ami! rendez-la bien heureuse.

BÉGEARSS caressant. — En lui parlant tous les jours de son frère.

SCÈNE VI. — LA COMTESSE, FLORESTINE, BÉGEARSS, SUZANNE, LÉON.

LA COMTESSE coiffée, parée, portant une robe rouge et noire, et son bouquet de même couleur. — Suzanne donne mes diamants. (Suzanne va les chercher.)

BÉGEARSS affectant de la dignité. — Madame, et vous mademoiselle, je vous laisse avec cet ami; je confirme d'avance tout ce qu'il va vous dire. Hélas! ne pensez point au bonheur que j'aurais de vous appartenir à tous; votre repos doit seul vous occuper. Je n'y veux concourir que sous la forme que vous adopterez : mais soit que mademoiselle accepte ou non mes offres, recevez ma déclaration que toute la fortune dont je viens d'hériter lui est destinée de ma part, dans un contrat, ou par un testament; je vais en faire dresser les actes : mademoiselle choisira. Après ce que je viens de dire, il ne conviendrait pas que ma présence ici gênât un parti qu'elle doit prendre en toute liberté; mais, quel qu'il soit, ô mes amis! sachez qu'il est sacré pour moi : je l'adopte sans restriction. (Il salue profondément et sort.)

SCÈNE VII. — LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE le regarde aller. — C'est un ange envoyé du ciel pour réparer tous nos malheurs.

LÉON avec une douleur ardente. — O Florestine! il faut céder : ne pouvant être l'un à l'autre, nos premiers élans de douleur nous avaient fait jurer de n'être jamais à personne : j'accomplirai ce serment pour nous deux. Ce n'est pas tout à fait vous perdre, puisque je retrouve une sœur où j'espérais posséder une épouse. Nous pourrons encore nous aimer.

SCÈNE VIII. — LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE, SUZANNE. Suzanne apporte l'écrin.

LA COMTESSE, en parlant met ses boucles d'oreilles, ses bagues, son bracelet sans rien regarder. — Florestine, épouse Bégearss ; ses procédés l'en rendent digne ; et puisque cet hymen fait le bonheur de ton parrain, il faut l'achever aujourd'hui. (Suzanne sort et emporte l'écrin.)

SCÈNE IX. — LA COMTESSE, LÉON, FLORESTINE.

LA COMTESSE à Léon. — Nous, mon fils, ne sachons jamais ce que nous devons ignorer. Tu pleures, Florestine !

FLORESTINE pleurant. — Ayez pitié de moi, madame ! Et ! comment soutenir autant d'assauts dans un seul jour ? A peine j'apprends qui je suis, qu'il faut renoncer à moi-même, et me livrer... Je meurs de douleur et d'effroi. Dénuée d'objections contre M. Bégearss, je sens mon cœur à l'agonie en pensant qu'il peut devenir... Cependant il le faut ; il faut me sacrifier au bien de ce frère chéri ; à son bonheur que je ne puis plus faire. Vous dites que je pleure ! Ah ! je fais plus pour lui que si je lui donnais ma vie ! Maman, ayez pitié de nous ! bénissez vos enfants ! ils sont bien malheureux ! (Elle se jette à genoux ; Léon en fait autant.)

LA COMTESSE leur imposant les mains. — Je vous bénis, mes chers enfants. Ma Florestine, je t'adopte. Si tu savais à quel point tu m'es chère ! Tu seras heureuse, ma fille, et du bonheur de la vertu ; celui-là peut dédommager des autres. (Ils se relèvent.)

FLORESTINE. — Mais croyez-vous, madame, que mon dévouement le ramène à Léon, à son fils ? car il ne faut pas se flatter : son injuste prévention va quelquefois jusqu'à la haine.

LA COMTESSE. — Chère fille, j'en ai l'espoir.

LÉON. — C'est l'avis de M. Bégearss : il me l'a dit ; mais il m'a dit aussi qu'il n'y a que maman qui puisse opérer ce miracle. Aurez-vous donc la force de lui parler en ma faveur ?

LA COMTESSE. — Je l'ai tenté souvent, mon fils, mais sans aucun fruit apparent.

LÉON. — O ma digne mère ! c'est votre douceur qui m'a nui. La crainte de le contrarier vous a trop empêchée d'user de la juste influence que vous donnent votre vertu et le respect profond dont vous êtes entourée. Si vous lui parliez avec force, il ne vous résisterait pas.

LA COMTESSE. — Vous le croyez, mon fils ? Je vais l'essayer devant vous. Vos reproches m'affligent presque autant que son injustice. Mais, pour que vous ne gêniez point le bien que je dirai de vous, mettez-vous dans mon cabinet ; vous m'entendrez de là plaider une

cause si juste : vous n'accuserez plus une mère de manquer d'énergie quand il faut défendre son fils! (Elle sonne.) Florestine, la décence ne te permet pas de rester : va t'enfermer, demande au ciel qu'il m'accorde quelque succès et rende enfin la paix à ma famille désolée. (Florestine sort.)

SCÈNE X. — SUZANNE, LA COMTESSE, LÉON.

SUZANNE. — Que veut madame? elle a sonné.

LA COMTESSE. — Prie monsieur, de ma part, de passer un moment ici.

SUZANNE effrayée. — Madame! vous me faites trembler! Ciel! que va-t-il donc se passer? Quoi! monsieur, qui ne vient jamais... sans...

LA COMTESSE. — Fais ce que je te dis, Suzanne, et ne prends nul souci du reste. (Suzanne sort, en levant les bras au ciel, de terreur.)

SCÈNE XI. — LA COMTESSE, LÉON.

LA COMTESSE. — Vous allez voir, mon fils, si votre mère est faible en défendant vos intérêts! Mais laissez-moi me recueillir, me préparer par la prière à cet important plaidoyer! (Léon entre dans le cabinet de sa mère.)

SCÈNE XII. — LA COMTESSE seule, un genou sur son fauteuil.

Ce moment me semble terrible comme le jugement dernier! Mon sang est prêt à s'arrêter... O mon Dieu! donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux! (Plus bas.) Vous seul connaissez les motifs qui m'ont toujours fermé la bouche! Ah! s'il ne s'agissait du bonheur de mon fils, vous savez, ô mon Dieu! si j'oserais dire un seul mot pour moi! Mais enfin, s'il est vrai qu'une faute pleurée vingt ans ait obtenu de vous un pardon généreux, comme un sage ami m'en assure, ô mon Dieu, donnez-moi la force de frapper au cœur d'un époux!

SCÈNE XIII. — LA COMTESSE, LE COMTE, LÉON caché.

LE COMTE sèchement. — Madame, on dit que vous me demandez.

LA COMTESSE timidement. — J'ai cru, monsieur, que nous serions plus libres dans ce cabinet que chez vous.

LE COMTE. — M'y voilà, madame; parlez.

LA COMTESSE tremblante. — Asseyez-vous, monsieur, je vous conjure, et prêtez-moi votre attention.

LE COMTE impatient. — Non, j'entendrai debout; vous savez qu'en parlant je ne saurais tenir en place.

LA COMTESSE s'asseyant, avec un soupir, et parlant bas. — Il s'agit de mon fils... monsieur.

LE COMTE brusquement. — De votre fils, madame?

LA COMTESSE. — Et quel autre intérêt pourrait vaincre ma répugnance à engager un entretien que vous ne recherchez jamais? Mais je viens de le voir dans un état à faire compassion : l'esprit troublé, le cœur serré de l'ordre que vous lui donnez de partir sur-le-champ; surtout du ton de dureté qui accompagne cet exil. Eh! comment a-t-il encouru la disgrâce d'un... d'un homme si juste? Depuis qu'un exécrable duel nous a ravi notre autre fils...

LE COMTE les mains sur le visage, avec un air de douleur. — Ah!...

LA COMTESSE. — Celui-ci, qui jamais ne dut connaître le chagrin, a redoublé de soins et d'attentions pour adoucir l'amertume des nôtres!

LE COMTE se promenant doucement. — Ah!...

LA COMTESSE — Le caractère emporté de son frère, son désordre, ses goûts et sa conduite déréglée nous en donnaient souvent de bien cruels. Le ciel sévère, mais sage en ses décrets, en nous privant de cet enfant, nous en a peut-être épargné de plus cuisants pour l'avenir.

LE COMTE avec douleur. — Ah!... ah!...

LA COMTESSE. — Mais, enfin, celui qui nous reste a-t-il jamais manqué à ses devoirs? Jamais le plus léger reproche fut-il mérité de sa part? Exemple des hommes de son âge, il a l'estime universelle : il est aimé, recherché, consulté. Son... protecteur naturel, mon époux seul, paraît avoir les yeux fermé sur un mérite transcendant, dont l'éclat frappe tout le monde. (Le comte se promène plus vite sans parler.)

LA COMTESSE prenant courage de son silence, continue d'un ton plus ferme, et l'élève par degrés. — En tout autre sujet, monsieur, je tiendrais à fort grand honneur de vous soumettre mon avis, de modeler mes sentiments, ma faible opinion sur la vôtre; mais il s'agit... d'un fils... (Le comte s'agite en marchant.)

LA COMTESSE. — Quand il avait un frère aîné, l'orgueil d'un très grand nom le condamnant au célibat, l'ordre de Malte était son sort. Le préjugé semblait alors couvrir l'injustice de ce partage entre deux fils... (Timidement.) égaux en droits.

LE COMTE s'agite plus fort. A part, d'un ton étouffé. — Égaux en droits!...

LA COMTESSE un peu plus fort. — Mais depuis deux années qu'un accident affreux... les lui a tous transmis, n'est-il pas étonnant que vous n'ayez rien entrepris pour le relever de ses vœux? Il est de notoriété que vous n'avez quitté l'Espagne que pour dénaturer vos

biens, par la vente, ou par des échanges. Si c'est pour l'en priver, monsieur, la haine ne va pas plus loin! Puis, vous le chassez de chez vous, et semblez lui fermer la maison... par vous habitée! Permettez-moi de vous le dire, un traitement aussi étrange est sans excuse aux yeux de la raison. Qu'a-t-il fait pour mériter?

LE COMTE s'arrête, d'un ton terrible. — Ce qu'il a fait!

LA COMTESSE effrayée. — Je voudrais bien, monsieur, ne pas vous offenser!

LE COMTE plus fort. — Ce qu'il a fait, madame! Et c'est vous qui le demandez?

LA COMTESSE en désordre. — Monsieur, monsieur! vous m'effrayez beaucoup!

LE COMTE avec fureur. — Puisque vous avez provoqué l'explosion d'un ressentiment qu'un respect humain enchaînait; vous entendrez son arrêt et le vôtre.

LA COMTESSE plus troublée. — Ah, monsieur! ah, monsieur!...

LE COMTE. — Vous demandez ce qu'il a fait?

LA COMTESSE levant les bras. — Non, monsieur, ne me dites rien!

LE COMTE hors de lui. — Rappelez-vous, femme perfide, ce que vous avez fait vous-même! et comment, recevant un adultère dans vos bras, vous avez mis dans ma maison cet enfant étranger, que vous osez nommer mon fils.

LA COMTESSE au désespoir veut se lever. — Laissez-moi m'enfuir, je vous prie.

LE COMTE la clouant sur son fauteuil. — Non, vous ne fuirez pas; vous n'échapperez point à la conviction qui vous presse. (Lui montrant sa lettre.) Connaissez-vous cette écriture? Elle est tracée de votre main coupable! Et ces caractères sanglants qui lui servent de réponse...

LA COMTESSE anéantie. — Je vais mourir! je vais mourir!

LE COMTE avec force. — Non, non! vous entendrez les traits que j'en ai soulignés! (Il lit avec égarement.) « Malheureux insensé! notre sort est rempli, votre crime, le mien reçoit sa punition. Aujourd'hui, jour de *saint Léon*, patron de ce lieu et le vôtre, je viens de mettre au monde un fils, mon opprobre et mon désespoir... » (Il parle.) Et cet enfant est né le jour de *saint Léon*, plus de dix mois après mon départ pour la *Véra-Cruz!* (Pendant qu'il lit très fort, on entend la comtesse, égarée, dire des mots coupés qui partent du délire.)

LA COMTESSE priant les mains jointes. — Grand Dieu! tu ne permets donc pas que le crime le plus caché demeure toujours impuni!

LE COMTE. — ... Et de la main du corrupteur. (Il lit.) « L'ami qui vous rendra ceci quand je ne serai plus est sûr ».

LA COMTESSE priant. — Frappe, mon Dieu! car je l'ai mérité!

LE COMTE lit. — « Si la mort d'un infortuné vous inspirait un



LE COMTE. — Connaissez-vous cette écriture ?
(Dessin inédit de Slom.)

reste de pitié, parmi les noms qu'on va donner à ce fils, héritier d'un autre... »

LA COMTESSE priant. — Accepte l'horreur que j'éprouve, en expiation de ma faute!

LE COMTE lit. — « Puis-je espérer que le nom de *Léon*... » (Il parle.) Et ce fils s'appelle *Léon!*

LA COMTESSE égarée. les yeux fermés. — Mon Dieu! mon crime fut bien grand, s'il égala ma punition. Que ta volonté s'accomplisse!

LE COMTE plus fort. — Et couverte de cette opprobre, vous osez me demander compte de mon éloignement pour lui!

LA COMTESSE priant toujours. — Qui suis-je pour m'y opposer, lorsque ton bras s'appesantit?

LE COMTE. — Et, lorsque vous plaidez pour l'enfant de ce malheureux, vous avez au bras mon portrait!

LA COMTESSE, en le détachant, le regarde. — Monsieur, monsieur, je le rendrai; je sais que je n'en suis pas digne. (Dans le plus grand égarement. Ciel! que m'arrive-t-il? Ah! je perds la raison! Ma conscience troublée fait naître des fantômes! — Réprobation anticipée! — Je vois ce qui n'existe pas... Ce n'est plus vous; c'est lui qui me fait signe de le suivre, d'aller le rejoindre au tombeau?

LE COMTE effrayé. — Comment! Eh bien, non, ce n'est pas...

LA COMTESSE en délire. — Ombre terrible! éloigne-toi.

LE COMTE crie avec douleur. — Ce n'est pas ce que vous croyez!

LA COMTESSE jette le bracelet par terre — Attends... Oui, je t'obéirai...

LE COMTE plus troublé. — Madame, écoutez-moi...

LA COMTESSE. — J'irai... Je t'obéis... Je meurs... (Elle reste évanouie.)

LE COMTE effrayé ramasse le bracelet. — J'ai passé la mesure... Elle se trouve mal... Ah! Dieu! courons lui chercher du secours. (Il sort, il s'enfuit. Les convulsions de la douleur font glisser la comtesse à terre.)

SCÈNE XIV. — LÉON accourant. LA COMTESSE évanouie.

LÉON avec force. — O ma mère!... ma mère! c'est moi qui te donne la mort? (Il l'enlève et la remet sur son fauteuil, évanouie.) Que ne suis-je parti sans rien exiger de personne? j'aurais prévenu ces horreurs!

SCÈNE XV. — LE COMTE, SUZANNE, LÉON, LA COMTESSE évanouie.

LE COMTE en rentrant s'écrie. — Et son fils!

LÉON égaré. — Elle est morte! Ah! je ne lui survivrai pas! (Il l'embrasse en criant.)

LE COMTE effrayé. — Des sels! des sels! Suzanne! Un million si vous la sauvez!

LÉON. — O malheureuse mère!

SUZANNE. — Madame, aspirez ce flacon. Soutenez-la, monsieur; je vais tâcher de la desserrer.

LE COMTE égaré. — Romps tout, arrache tout! Ah! j'aurais dû la ménager!

LÉON criant avec délire. — Elle est morte! elle est morte!

SCÈNE XVI. — LE COMTE, SUZANNE, LÉON, LA COMTESSE évanouie, FIGARO, accourant.

FIGARO. — Et qui morte? madame? Apaisez donc ces cris! c'est vous qui la ferez mourir! (Il lui prend le bras.) Non, elle ne l'est pas : ce n'est qu'une suffocation; le sang qui monte avec violence. Sans perdre de temps, il faut la soulager. Je vais chercher ce qu'il lui faut.

LE COMTE hors de lui. — Des ailes, Figaro! ma fortune est à toi.

FIGARO vivement. — J'ai bien besoin de vos promesses lorsque madame est en péril! (Il sort en courant.)

SCÈNE XVII. — LE COMTE, LÉON, SUZANNE, LA COMTESSE évanouie.

LÉON lui tenant le flacon sous le nez. — Si l'on pouvait la faire respirer! O Dieu! rends-moi ma malheureuse mère!... La voilà qui revient...

SUZANNE pleurant. — Madame! allons, madame!...

LA COMTESSE revenant à elle. — Ah! qu'on a de peine à mourir!

LÉON égaré. — Non, maman, vous ne mourrez pas!

LA COMTESSE égarée. — O ciel! entre mes juges! entre mon époux et mon fils! Tout est connu... et, criminelle envers tous deux... (Elle se jette à terre et se prosterne.) Vengez-vous l'un et l'autre? il n'est plus de pardon pour moi! (Avec horreur.) Mère coupable! épouse indigne, un instant nous a tous perdus! j'ai mis l'horreur dans ma famille! j'allumai la guerre intestine entre le père et les enfants. Ciel juste! il fallait bien que ce crime fut découvert! Puisse ma mort expier mon forfait!

LE COMTE au désespoir. — Non, revenez à vous! votre douleur a déchiré mon âme! Asseyons-la. Léon!... mon fils! (Léon fait un grand mouvement.) Suzanne, asseyons-la! (Ils la remettent sur le fauteuil.)

SCÈNE XVIII. — LES MÊMES, FIGARO.

FIGARO accourant. — Elle a repris sa connaissance?

SUZANNE. — Ah! Dieu! j'étouffe aussi. (Elle se desserre.)

LE COMTE crie. — Figaro! vos secours!

FIGARO étouffé. — Un moment, calmez-vous. Son état n'est plus si pressant. Moi qui étais dehors, grand Dieu! Je suis rentré bien à propos! Elle m'avait fort effrayé! Allons, madame, du courage!

LA COMTESSE priant, renversée. — Dieu de bonté, fais que je meure!

LÉON en l'asseyant mieux. — Non, maman, vous ne mourrez pas, et nous réparerons nos torts. Monsieur! vous que je n'outragerai plus en vous donnant un autre nom, reprenez vos titres, vos biens; je n'y avais nul droit : hélas! je l'ignorais. Mais, par pitié, n'écrasez point d'un déshonneur public cette infortunée qui fut votre... Une erreur expiée par vingt années de larmes est-elle encore un crime, alors qu'on fait justice? Ma mère et moi, nous nous bannissons de chez vous.

LE COMTE exalté. — Jamais! Vous n'en sortirez point.

LÉON. — Un couvent sera sa retraite; et moi, sous mon nom de Léon, sous le simple habit de soldat, je défendrai la liberté de notre nouvelle patrie. Inconnu, je mourrai pour elle, ou je la servirai en zélé citoyen. (Suzanne pleure dans un coin; Figaro est absorbé dans l'autre.)

LA COMTESSE péniblement. — Léon, mon cher enfant! ton courage me rend la vie. Je puis encore la supporter, puisque mon fils a la vertu de ne pas détester sa mère. Cette fierté dans le malheur sera ton noble patrimoine. Il m'épousa sans biens; n'exigeons rien de lui. Le travail de mes mains soutiendra ma faible existence; et toi, tu serviras l'État.

LE COMTE avec désespoir. — Non, Rosine! jamais! C'est moi qui suis le vrai coupable. De combien de vertus je privais ma triste vieillesse!...

LA COMTESSE. — Vous en serez enveloppé. — Florestine et Bégearss vous restent. Floresta, votre fille, l'enfant chéri de votre cœur!...

LE COMTE étonné. — Comment!... d'où savez-vous? qui vous l'a dit?...

LA COMTESSE. — Monsieur, donnez-lui tous vos biens; mon fils et moi n'y mettons point d'obstacle; son bonheur nous consolera. Mais avant de nous séparer, que j'obtienne au moins une grâce: Apprenez-moi comment vous êtes possesseur d'une terrible lettre que je croyais brûlée avec les autres? Quelqu'un m'a-t-il trahie?

FIGARO s'écriant. — Oui! l'infâme Bégearss! Je l'ai surpris tantôt qui la remettait à monsieur.

LE COMTE parlant vite. — Non, je la dois au seul hasard. Ce matin, lui et moi, pour un tout autre objet, nous examinions votre écrin, sans nous douter qu'il eût un double fond. Dans le débat, et sous ses doigts, le secret s'est ouvert soudain, à son très grand étonnement. Il a cru le coffre brisé!

FIGARO criant plus fort. — Son étonnement d'un secret? Monstre! c'est lui qui l'a fait faire!

LE COMTE. — Est-il possible!

LA COMTESSE. — Il est trop vrai!

LE COMTE. — Des papiers frappent nos regards : il en ignorait l'existence et, quand j'ai voulu les lui lire, il a refusé de les voir.

SUZANNE, s'écriant. — Il les a lus cent fois avec madame!

LE COMTE. — Est-il vrai? Les connaissait-il?

LA COMTESSE. — Ce fut lui qui me les remit, qui les apporta de l'armée, lorsqu'un infortuné mourut.

LE COMTE. — Cet ami sûr, instruit de tout?

FIGARO, LA COMTESSE, SUZANNE, ensemble, criant. — C'est lui!

LE COMTE. — O scélératesse infernale! Avec quel art il m'avait engagé! A présent je sais tout.

FIGARO. — Vous le croyez!

LE COMTE. — Je connais son affreux projet. Mais, pour en être plus certain déchirons le voile en entier. Par qui savez-vous donc ce qui touche ma Florestine?

LA COMTESSE vite. — Lui seul m'en a fait confidence.

LÉON vite. — Il me l'a dit sous le secret.

SUZANNE vite. — Il me l'a dit aussi.

LE COMTE avec horreur. — O monstre! Et moi j'allais la lui donner! mettre ma fortune entre ses mains!

FIGARO vivement. — Plus d'un tiers y serait déjà, si je n'avais porté, sans vous le dire, vos trois millions d'or en dépôt chez M. Fal? vous alliez l'en rendre maître : heureusement je m'en suis douté; je vous ai donné son reçu...

LE COMTE vivement. — Le scélérat vient de me l'enlever pour en aller toucher la somme.

FIGARO désolé. — O proscription sur moi! Si l'argent est remis tout ce que j'ai fait est perdu! Je cours chez M. Fal. Dieu veuille qu'il ne soit pas trop tard!

LE COMTE à Figaro. — Le traître n'y peut être encore.

FIGARO. — S'il a perdu un temps, nous le tenons. J'y cours. (Il veut sortir.)

LE COMTE vivement l'arrête. — Mais, Figaro, que le fatal secret dont ce moment vient de t'instruire reste enseveli dans ton sein!

FIGARO avec une grande sensibilité. — Mon maître, il y a vingt ans qu'il est dans ce sein-là, et dix que je travaille à empêcher qu'un monstre n'en abuse! Attendez surtout mon retour, avant de prendre aucun parti.

LE COMTE vivement. — Penserait-il se disculper?

FIGARO. — Il fera tout pour le tenter (Il tire une lettre de sa poche.); mais voici le préservatif. Lisez le contenu de cette épouvantable

lettre; le secret de l'enfer est là. Vous me saurez bon gré d'avoir tout fait pour me le procurer. (Il lui remet la lettre de Bégearss.) Suzanne! des gouttes à ta maîtresse. Tu sais comment je les prépare. (Il lui donne un flacon.) — Passez-la sur sa chaise longue; et le plus grand calme autour d'elle. Monsieur, au moins ne recommencez pas! elle s'éteindrait dans nos mains!

LE COMTE exalté. — Recommencer! Je me ferais horreur!

FIGARO à la comtesse. — Vous l'entendez, madame? Le voilà dans son caractère! et c'est mon maître que j'entends! Ah! je l'ai toujours dit de lui : la colère, chez les bons cœurs, n'est qu'un besoin pressant de pardonner! (Il sort précipitamment. Le comte et Léon la prennent sous les bras; ils sortent tous.)

ACTE CINQUIÈME.

Le grand salon du premier acte.

SCÈNE PREMIÈRE. — LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON, SUZANNE. (La comtesse, sans rouge, dans le plus grand désordre de parure.)

LÉON soutenant sa mère. — Il fait trop chaud, maman dans l'appartement intérieur. Suzanne, avance une bergère. (On l'assied.)

LE COMTE, attendri, arrangeant les coussins. — Êtes-vous bien assise? Eh quoi! pleurer encore?

LA COMTESSE accablée. — Ah! laissez-moi verser des larmes de soulagement! Ces récits affreux m'ont brisée! cette infâme lettre surtout.

LE COMTE délirant. — Marié en Irlande, il épousait ma fille! Et tout mon bien placé sur la banque de Londres eût fait vivre un repaire affreux, jusqu'à la mort du dernier de nous tous!... Et qui sait grand Dieu, quels moyens...?

LA COMTESSE. — Homme infortuné, calmez-vous! Mais il est temps de faire descendre Florestine; elle avait le cœur si serré de ce qui devait lui arriver! Va la chercher, Suzanne; et ne l'instruis de rien.

LE COMTE avec dignité. — Ce que j'ai dit à Figaro, Suzanne, était pour vous comme pour lui.

SUZANNE. — Monsieur, celle qui vit madame pleurer, prier pen-

dant vingt ans, a trop gémi de ses douleurs pour rien faire qui les accroisse ! (Elle sort.)

SCÈNE II. — LE COMTE, LA COMTESSE, LÉON.

LE COMTE avec un vif sentiment. — Ah ! Rosine, séchez vos pleurs ; et maudit soit qui vous affligera !

LA COMTESSE. — Mon fils ! embrasse les genoux de ton généreux protecteur et rends-lui grâce pour ta mère. (Il veut se mettre à genoux.)

LE COMTE le relève. — Oublions le passé, Léon. Gardons-en le silence, et n'émouvons plus votre mère. Figaro demande un grand calme. Ah ! respectons surtout la jeunesse de Florestine, en lui cachant soigneusement les causes de cette accident.

SCÈNE III. — Les mêmes, FLORESTINE, SUZANNE.

FLORESTINE accourant. — Mon Dieu ! maman, qu'avez-vous donc ?

LA COMTESSE. — Rien que d'agréable à t'apprendre ; et ton parrain va t'en instruire.

LE COMTE. — Hélas ! ma Florestine, je frémis du péril où j'allais plonger ta jeunesse. Grâce au ciel, qui dévoile tout, tu n'épouseras point Bégearss ! Non, tu ne seras pas la femme du plus épouvantable ingrat...!

FLORESTINE. — Ah ! ciel ! Léon !...

LÉON. — Ma sœur, il nous a tous joués !

FLORESTINE au comte. — Sa sœur !

LE COMTE. — Il nous trompait. Il trompait les uns par les autres, et tu étais le prix de ses horribles perfidies. Je vais le chasser de chez moi.

LA COMTESSE. — L'instinct de ta frayeur te servait mieux que nos lumières. Aimable enfant, rend grâces au ciel qui te sauve d'un tel danger.

LÉON. — Ma sœur, il nous a tous joués !

FLORESTINE au comte. — Monsieur, il m'appelle sa sœur !

LA COMTESSE exaltée. — Oui, Floresta, tu es à nous. C'est là notre secret chéri. Voilà ton père, voilà ton frère ; et moi je suis ta mère pour la vie. Ah ! garde-toi de l'oublier jamais ! (Elle tend la main au comte.) Almavir, pas vrai qu'elle est *ma fille* ?

LE COMTE exalté. — Et lui, *mon fils* ; voilà nos deux enfants. (Tous se serrent dans les bras l'un de l'autre.)

SCÈNE IV. — Les mêmes, FIGARO, M. FAL, un notaire.

FIGARO *accourant et jetant son manteau.* — Malédiction! il a le portefeuille. J'ai vu le traître l'emporter quand je suis entré chez monsieur.

LE COMTE. — O monsieur Fal! vous vous êtes pressé!

M. FAL *vivement.* — Non, monsieur, au contraire. Il est resté plus d'une heure avec moi, m'a fait achever le contrat, y insérer la donation qu'il fait. Puis il m'a remis mon reçu, au bas duquel était le vôtre, en me disant que la somme est à lui, qu'elle est un fruit d'hérédité, qu'il vous l'a remise en confiance...

LE COMTE. — O scélérat! Il n'oublie rien!

FIGARO. — Que de trembler sur l'avenir!

M. FAL. — Avec ces éclaircissements, ai-je pu refuser le portefeuille qu'il exigeait? Ce sont trois millions au porteur. Si vous rompez le mariage, et qu'il veuille garder l'argent, c'est un mal presque sans remède.

LE COMTE *avec véhémence.* — Que tout l'or du monde périsse, et que je sois débarrassé de lui!

FIGARO *jetant son chapeau sur un fauteuil.* — Dussé-je être pendu, il n'en gardera pas une obole! (*A Suzanne.*) Veille au dehors, Suzanne. (*Elle sort.*)

M. FAL. — Avez-vous un moyen de lui faire avouer devant de bons témoins qu'il tient ce trésor de monsieur? Sans cela je défie qu'on puisse le lui arracher.

FIGARO. — S'il apprend par son Allemand ce qui se passe dans l'hôtel il n'y rentrera plus.

LE COMTE *vivement.* — Tant mieux! c'est tout ce que je veux. Ah! qu'il garde le reste.

FIGARO *vivement.* — Lui laisser par dépit l'héritage de vos enfants? ce n'est pas vertu, c'est faiblesse.

LÉON *fâché.* — Figaro!

FIGARO *plus fort.* — Je ne m'en dédis point. (*Au comte.*) Qu'obtiendra donc de vous l'attachement, si vous payez ainsi la perfidie?

LE COMTE *se fâchant.* — Mais l'entreprendre sans succès, c'est lui ménager un triomphe...

SCÈNE V. — Les mêmes, SUZANNE.

SUZANNE *à la porte et criant.* — M. Bégearss qui rentre! (*Elle sort.*)

SCÈNE VI. — Les même, excepté SUZANNE.

(Ils font tous un grand mouvement.)

LE COMTE hors de lui. — O traître!

FIGARO très vite. — On ne peut plus se concerter : mais si vous m'écoutez et me secondez tous pour lui donner une sécurité profonde, j'engage ma tête au succès.

M. FAL. — Vous allez lui parler du portefeuille et du contrat?

FIGARO très vite. — Non pas; il en sait trop, pour l'entamer si brusquement! Il faut l'amener de plus loin à faire un aveu volontaire. (Au comte.) Feignez de vouloir me chasser.

LE COMTE troublé. — Mais, mais, sur quoi?

SCÈNE VII. — Les mêmes, SUZANNE, BÉGEARSS.

SUZANNE, accourant. — Monsieur Bégeaaaaaaars! (Elle se range près de la comtesse. Bégearss montre une grande surprise.)

FIGARO s'écrie en le voyant. — Monsieur Bégearss! (Humblement.) Eh bien, ce n'est qu'une humiliation de plus. Puisque vous attachez à l'aveu de mes torts le pardon que je sollicite, j'espère que monsieur ne sera pas moins généreux.

BÉGEARSS étonné. — Qu'y a-t-il donc? Je vous trouve assemblés!

LE COMTE brusquement. — Pour chasser un sujet indigne.

BÉGEARSS, plus surpris encore, voyant le notaire. — Et monsieur Fal?

M. FAL lui montrant le contrat. — Voyez qu'on ne perd point de temps; tout ici concourt avec vous.

BÉGEARSS surpris. — Ah! ah!...

LE COMTE impatient, à Figaro. — Pressez-vous; ceci me fatigue. (Pendant cette scène, Bégearss les examine l'un après l'autre avec la plus grande attention.

FIGARO l'air suppliant, adressant la parole au comte. — Puisque la feinte est inutile, achevons mes tristes aveux. Oui, pour nuire à monsieur Bégearss, je répète avec confusion que je me suis mis à l'épier, le suivre et le troubler partout. (Au comte.) Car monsieur n'avait pas sonné lorsque je suis entré chez lui pour savoir ce qu'on y faisait du coffre aux brillants de madame, que j'ai trouvé là tout ouvert.

BÉGEARSS. — Certes! ouvert à mon grand regret!

LE COMTE fait un mouvement inquiétant. — (A part.) Quelle audace!

FIGARO se courbant, le tire par l'habit pour l'avertir. — Ah! mon maître!

M. FAL effrayé. — Monsieur!

BÉGEARSS au comte, à part. — Modérez-vous, ou nous ne saurons rien. (Le comte frappe du pied; Bégearss l'examine.)

FIGARO soupirant, dit au comte. — C'est ainsi que sachant madame

enfermée avec lui, pour brûler de certains papiers dont je connaissais l'importance, je vous ai fait venir subitement.

BÉGEARSS au comte. — Vous l'ai-je dit? (Le comte mord son mouchoir, de fureur.)

SUZANNE, bas à Figaro par derrière. — Achève, achève!

FIGARO. — Enfin, vous voyant tous d'accord, j'avoue que j'ai fait l'impossible pour provoquer entre madame et vous la vive explication... qui n'a pas eu la fin que j'espérais...

LE COMTE à Figaro, avec colère. — Finissez-vous ce plaidoyer?

FIGARO bien humble. — Hélas! je n'ai plus rien à dire, puisque c'est cette explication qui a fait chercher monsieur Fal, pour finir ici le contrat. L'heureuse étoile de monsieur a triomphé de tous mes artifices... Mon maître! en faveur de trente ans...

LE COMTE avec humeur. — Ce n'est pas à moi de juger. (Il marche vite.)

FIGARO. — Monsieur Bégearss!

BÉGEARSS, qui a repris sa sécurité, dit ironiquement. — Qui! moi? cher ami, je ne comptais guère vous avoir tant d'obligations! (Élevant son ton.) Voir mon bonheur accéléré par le coupable effort destiné à me le ravir! (A Léon et à Florestine.) O jeunes gens! quelle leçon! Marchons avec candeur dans le sentier de la vertu. Voyez que tôt ou tard l'intrigue est la perte de son auteur.

FIGARO prosterné. — Ah! oui!

BÉGEARSS au comte. — Monsieur, pour cette fois encore, et qu'il parte!

LE COMTE à Bégearss durement. — C'est là votre arrêt?... J'y souscris.

FIGARO ardemment. — Monsieur Bégearss! je vous le dois. Mais je vois M. Fal pressé d'achever un contrat...

LE COMTE brusquement. — Les articles m'en sont connus.

M. FAL. — Hors celui-ci. Je vais vous lire la donation que monsieur fait... (Cherchant l'endroit.) M., M., M., messire James-Honoré Bégearss... Ah! (Il lit.) « Et pour donner à la demoiselle future épouse une preuve non équivoque de son attachement pour elle, ledit seigneur futur époux lui fait donation entière de tous les grands biens qu'il possède; consistant aujourd'hui (il appuie en lisant) (ainsi qu'il le déclare et les a exhibés à nous notaires soussignés) en trois millions d'or ici joints, en très bons effets au porteur. » (Il tend la main en lisant.)

BÉGEARSS. — Les voilà dans ce portefeuille. (Il donne le portefeuille à Fal.) Il manque deux milliers de louis, que je viens d'en ôter pour fournir aux apprêts des noces.

FIGARO montrant le comte, et vivement. — Monsieur a décidé qu'il paierait tout; j'ai l'ordre.

BÉGEARSS tirant les effets de sa poche, et les remettant au notaire. — En ce cas, enregistrez-les; que la donation soit entière! (Figaro retourné, se tient la bouche pour ne pas rire. M. Fal ouvre le portefeuille et y remet les effets.)

M. FAL montrant Figaro. — Monsieur va tout additionner, pendant que nous achèverons. (Il donne le portefeuille ouvert à Figaro, qui, voyant les effets, dit :)

FIGARO l'air exalté. — Et moi j'éprouve qu'un bon repentir est comme toute bonne action : qu'il porte aussi sa récompense.

BÉGEARSS. — En quoi?

FIGARO. — J'ai le bonheur de m'assurer qu'il est ici plus d'un généreux homme. Oh! que le ciel comble les vœux de deux amis aussi parfaits! Nous n'avons nul besoin d'écrire. (Au comte.) Ce sont vos effets au porteur : oui, monsieur, je les reconnais. Entre monsieur Bégearss et vous, c'est un combat de générosité : l'un donne ses biens à l'époux, l'autre les rend à sa future! (Aux jeunes gens.) Monsieur, mademoiselle! ah! quel bienfaisant protecteur, et que vous allez le chérir!... Mais que dis-je? l'enthousiasme m'aurait-il fait commettre une indiscrétion offensante? (Tout le monde garde le silence.)

BÉGEARSS, un peu surpris, se remet, prend son parti, et dit : — Elle ne peut l'être pour personne, si mon ami ne la désavoue pas, s'il met mon âme à l'aise, en me permettant d'avouer que je tiens de lui ces effets. Celui-là n'a pas un bon cœur, que la gratitude fatigue; et cet aveu manquait à ma satisfaction. (Montrant le comte.) Je lui dois bonheur et fortune; et quand je les partage avec sa digne fille, je ne fais que lui rendre ce qui lui appartient de droit. Remettez-moi le portefeuille; je ne veux avoir que l'honneur de le mettre à ses pieds moi-même, en signant notre heureux contrat. (Il veut le reprendre.)

FIGARO sautant de joie. — Messieurs, vous l'avez entendu? Vous témoignerez, s'il le faut. Mon maître, voilà vos effets; donnez-les à leur détenteur, si votre cœur l'en juge digne. (Il lui remet le portefeuille.)

LE COMTE se levant, à Bégearss. — Grand Dieu! les lui donner! Homme cruel, sortez de ma maison; l'enfer n'est pas aussi profond que vous! Grâce à ce bon vieux serviteur, mon imprudence est réparée : sortez à l'instant de chez moi!

BÉGEARSS. — O mon ami, vous êtes encore trompé!

LE COMTE hors de lui, la bride de sa lettre ouverte. — Et cette lettre, monstre! m'abuse-t-elle aussi?

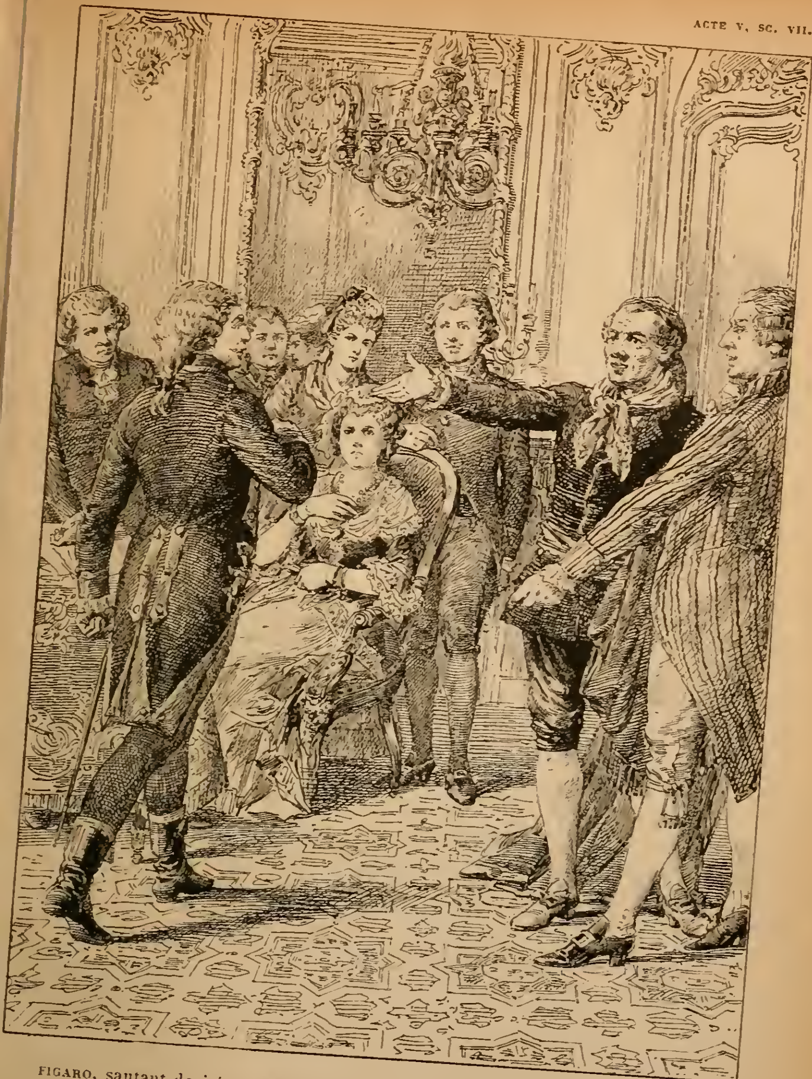
BÉGEARSS la voit; furieux, il arrache au comte la lettre, et se montre tel qu'il est. — Ah!... Je suis joué! mais j'en aurai raison.

LÉON. — Laissez en paix une famille que vous avez remplie d'horreur.

BÉGEARSS furieux. — Jeune insensé! c'est toi qui vas payer pour tous; je t'appelle au combat.

LÉON vite. — J'y cours.

LE COMTE vite. — Léon.



FIGARO, sautant de joie. — Messieurs, vous l'avez entendu? Vous témoignerez s'il le faut.

(Dessin inédit de Slom.)

LA COMTESSE vite. — Mon fils!

FLORESTINE vite. — Mon frère!

LE COMTE. — Léon! je vous défends... (A Bégearss.) Vous vous êtes rendu indigne de l'honneur que vous demandez : ce n'est point par cette voie-là qu'un homme comme vous doit terminer sa vie. (Bégearss fait un geste affreux, sans parler.)

FIGARO arrêtant Léon, vivement. — Non, jeune homme, vous n'irez point; monsieur votre père a raison, et l'opinion est réformée sur cette horrible frénésie : on ne combattra plus ici que les ennemis de l'État. Laissez-le en proie à sa fureur; et, s'il ose vous attaquer, défendez-vous comme d'un assassin. Personne ne trouve mauvais qu'on tue une bête enragée! Mais il se gardera de l'oser : l'homme capable de tant d'horreurs doit être aussi lâche que vil!

BÉGEARSS hors de lui. — Malheureux!

LE COMTE frappant du pied. — Nous laissez-vous enfin? c'est un supplice de vous voir. (La comtesse est effrayée sur son siège; Florestine et Suzanne la soutiennent; Léon se réunit à elles.)

BÉGEARSS les dents serrées. — Oui, morbleu! je vous laisse; mais j'ai la preuve en main de votre infâme trahison! Vous n'avez demandé l'agrément de Sa Majesté, pour échanger vos biens d'Espagne, que pour être à portée de troubler sans péril l'autre côté des Pyrénées.

LE COMTE. — O monstre! que dit-il?

BÉGEARSS. — Ce que je vais dénoncer à Madrid. N'y eût-il que le buste en grand d'un Washington dans votre cabinet, j'y fais confisquer tous vos biens.

FIGARO criant : — Certainement, le tiers au dénonciateur!

BÉGEARSS. — Mais, pour que vous n'échangiez rien, je cours chez notre ambassadeur arrêter dans ses mains l'agrément de Sa Majesté, que l'on attend par ce courrier.

FIGARO tirant un paquet de sa poche, s'écrie vivement : — L'agrément du roi? le voici. J'avais prévu le coup : je viens, de votre part, d'enlever le paquet au secrétariat d'ambassade. Le courrier d'Espagne arrivait! (Le comte, avec vivacité, prend le paquet.)

BÉGEARSS furieux, frappe sur son front, fait deux pas pour sortir, et se retourne. — Adieu, famille abandonnée, maison sans mœurs et sans honneur! Vous aurez l'impudeur de conclure un mariage abominable, en unissant le frère et la sœur : mais l'univers saura votre infamie! (Il sort.)

SCÈNE VIII. — Les mêmes, excepté BÉGEARSS.

FIGARO follement. — Qu'il fasse des libelles, dernière ressource des lâches! il n'est plus dangereux : bien démasqué, à bout de

voie, et pris vingt-cinq louis dans le monde! Ah! monsieur Fal, je me serais poignardé s'il eût gardé les deux mille louis qu'il avait soustraits du parquet! (Il reprend son ton grave.) D'ailleurs, nul ne sait mieux que lui, que, par la nature et la loi, ces jeunes gens ne se sont rien, qu'ils sont étrangers l'un à l'autre.

LE COMTE l'embrasse et crie : — O Figaro!... Madame, il a raison.

LÉON, très vite. — Dieu! maman! quel espoir!

FLORESTINE, au comte. — Eh quoi! monsieur, n'êtes-vous plus?...

LE COMTE, ivre de joie. — Mes enfants, nous y reviendrons; et nous consulterons, sous des noms supposés, des gens de loi discrets, éclairés, pleins d'honneur. O mes enfants! il vient un âge où les honnêtes gens se pardonnent leurs torts, leurs anciennes faiblesses! font succéder un doux attachement aux passions orageuses qui les avaient trop désunis. Rosine! (c'est le nom que votre époux vous rend) allons nous reposer des fatigues de la journée. Monsieur Fal, restez avec nous. Venez, mes deux enfants! Suzanne, embrasse ton mari! et que nos sujets de querelles soient ensevelis pour toujours! (A Figaro.) Les deux mille louis qu'il avait soustraits, je te les donne, en attendant la récompense qui t'est bien due!

FIGARO, vivement. — A moi, monsieur! Non, s'il vous plaît; moi, gâter par un vil salaire le bon service que j'ai fait! Ma récompense est de mourir chez vous. Jeune, si j'ai failli souvent, que ce jour acquitte ma vie! O ma vieillesse! pardonne à ma jeunesse; elle s'honorera de toi. Un jour a changé notre état! plus d'oppresseur, d'hypocrite insolent! Chacun a bien fait son devoir : ne plaignons point quelques moments de trouble; on gagne assez dans les familles quand on en expulse un méchant.

LES MÉMOIRES DE BEAUMARCHAIS

On nomme Mémoires de Baumarchais les plaidoyers qu'il écrivit pour sa défense dans les différents procès qu'il eut à soutenir.

Le premier de ces grands procès; soutenu contre le comte de la Blache, héritier de Pâris du Verney (qui mourut en restant débiteur de l'écrivain), donna à sa vie une direction nouvelle.

Il dura sept ans.

D'abord gagné, puis perdu et enfin regagné, il jeta l'auteur d'*Eugénie* dans un tourbillon de haines implacables et de luttes acharnées.

Le prince de Conti disait non sans raison au sujet de ce débat : « Il faut que Baumarchais soit payé ou pendu », ce qui faisait répondre à Beaumarchais, toujours fidèle à son genre d'esprit :

« Mais si je gagne mon procès, ne semble-t-il pas que mon adversaire devrait aussi cordialement payer de sa personne... »

Ces mémoires. selon deux justes observations, ont leur place doublement marquée dans tout recueil des chefs-d'œuvre de la prose et de l'éloquence françaises.

« Ils sont, a écrit La Harpe, d'un genre et d'un ton qui ne pouvaient avoir de modèle, car il n'y en avait pas d'exemple. » Et Voltaire a dit, parlant du quatrième mémoire que nous publions intégralement : « Il n'y a point d'histoire mieux contée et surtout point d'affaire épineuse mieux éclaircie. »

La clartée en est en effet une des qualités principales, et son critique le plus récent, M. André Hallays, a tres justement montré que Baumarchais, en plaidant sa propre cause, a été un grand avocat et peut-être le plus grand des avocats français : avant lui le barreau n'avait rien produit de comparable aux Mémoires contre Goezman.

A la suite de son premier procès en surgit un nouveau, un plus terrible, qui devait achever sa ruine et qui le sauva, qui le fit passer en quelques mois de l'état d'abjection et de malheur où, pour employer ses propres expressions, il se faisait honte et pitié à lui-même, à l'état de triomphateur d'un parlement et de favori d'ume nation.

« Il était, dit Grimm, l'horreur de tout Paris il y a un an ; chacun, sur la parole de son voisin, le croyait capable des plus grands crimes : tout le monde en raffole aujourd'hui. »

« Le procès Goëzman, a écrit M. de Loménie, dans son admirable étude sur Beaumarchais et son temps, le procès Goëzman ouvre la période éclatante de la vie de Baumarchais. »

De quoi s'agissait-il dans cette fameuse querelle de Beaumarchais et du conseiller? Il s'agissait de savoir si la femme du juge prêt à présenter son rapport en faveur de La Blache contre l'écrivain avait gardé oui ou non quinze louis reçus de ce plaideur.

Ce débat, en apparence si peu important, passionna un moment la France entière, prit les proportions d'un événement historique, contribua à la chute d'un parlement et à l'avortement d'un coup d'état.

Ces Mémoires excitèrent l'admiration universelle Voltaire en parlait avec enthousiasme; l'abbé Sabatier, qui n'aimait pas à prodiguer les éloges, ne trouve rien de mieux écrit, parce que la raison y est assaisonnée du sel de la meilleure plaisanterie, parce que, dans le quatrième surtout, il fit profiter la dextérité de son esprit pour tourner contre eux-mêmes les armes de ses adversaires.

Grimm, qui d'abord combattit l'auteur dramatique, se plut à louer le pamphlétaire.

« Le 12 de ce mois (février 1774), écrivit-il dans sa fameuse Correspondance, il a répandu dans le public un nouveau Memoire sur cette affaire avec M. Goëzman. C'est un morceau charmant, plein d'éloquence, d'intérêt, de plaisanterie et de pathétique. On y trouve cependant quelques paragraphes un peu trop longs, quelques plaisanteries déplacées, et un ton un peu trop romanesque dans le récit d'une aventure qui lui est arrivée en Espagne ; mais un trait de plume corrigerait ces légers défauts, qui sont rachetés par des beautés très réelles et par une originalité inimitable. Sans sortir de son sujet, paraissant, dans ses interrogatoires, ne répondre à ses juges que conformément à leurs questions, il a trouvé le secret de traiter celle de l'arbitraire, de faire sentir tout ce qu'il a d'abusif et de révoltant, et toujours avec force, mais sans employer un seul mot, une seule expression d'après laquelle on puisse l'attaquer. Le recueil de ses *Mémoires* deviendra d'autant plus précieux que, tel que soit le jugement qui sera incessamment prononcé, les mémoires seront vraisemblablement défendus ou supprimés. Nous avons peu de romans et d'écrits polémiques aussi intéressants, aussi piquants et aussi gais ».

Après la publication de ces *Mémoires*, non seulement les personnes les plus qualifiees se firent inscrire à sa porte, comme s'il lui fût arrivé l'évenement le plus honorable, mais le prince de Conti, le plus fier des princes de la famille royale, passa chez lui, et y laissa un billet; il lui fit même l'honneur de le venir chercher dans la maison où il s'était retiré; il l'invita à souper avec toute sa cour, en disant qu'ils étaient d'assez bonne maison pour donner l'exemple de la manière

dont on devait traiter un homme qui avait si bien mérité de la France. On le suivait partout pour l'applaudir. Ses mémoires étaient si recherchés et si estimés, que ses juges craignaient, autant que ses parties adverses, qu'il n'en publiât de nouveanx. Ils n'osèrent exécuter sur lui leur propre jugement, M. de Sartines, chargé, comme lieutenant de la police, de la surveillance générale, avait appris par cette surveillance même à bien connaître Beaumarchais et à l'estimer. On lut ces mémoires, au moment où ils parurent à la cour, à la ville, dans le monde entier.

Nous publions ceux de ces écrits que la postérité a jugés dignes d'être lus, sans nous attacher à celui contre La Blache, qui est plutôt un mémoire d'affaires, ni au plaidoyer dans les procès du sieur Kornnman contre sa femme.

Nous donnons *in extenso* les deux véritables chefs-d'œuvre.



Reproduction du portrait de Cochin gravé par Saint-Aubin (1773).

MÉMOIRES
DE BEAUMARCHAIS

MÉMOIRE A CONSULTER

POUR P.-A. CARON DE BEAUMARCHAIS

Pendant que le public s'entretient d'un procès dont le fond et les détails excitent sa curiosité ; pendant que les gazetiers [1], vendus aux intérêts de différents partis, le défigurent de toutes les manières; pendant que les méchants accumulent sur moi les plus absurdes calomnies, et ne disputent que sur le choix des atrocités; enfin pendant que les honnêtes gens consternés gémissent sur la foule de maux dont un seul homme peut être à la fois assailli : laissons jaser l'oisiveté, dédaignons les libelles, plaignons les méchants, rendons grâces aux gens honnêtes, et présentons ce mémoire à mes juges, comme un hommage public de mon respect pour leurs lumières, et de ma confiance en leur intégrité.

Si c'est un malheur d'être engagé dans un procès dont le plus grand bien possible est qu'il n'en résulte aucun mal, au moins est-ce un avantage de justifier ses actions devant un tribunal jaloux de l'estime de la nation, qui a les yeux ouverts sur son jugement; devant des magistrats trop généreux pour prendre parti contre un citoyen parce que son adversaire est leur confrère, et trop éclairés sur leur véritable dignité pour confondre une querelle particulière, dont ils sont juges, avec ces grands démêlés où le corps entier de la magistrature aurait ses droits à soutenir ou son honneur à venger.

1. Les gazettes étrangères. Toutes les méchancetés qu'elles contiennent se fabriquent à Paris. Celui qui va payer un paragraphe à certain bureau de cette ville est toujours sûr d'y faire dénigrer qui bon lui semble à juste prix.

La question qui occupe aujourd'hui les chambres assemblées est de savoir si la nécessité de répandre l'or autour d'un juge pour en obtenir une audience indispensable, et qu'on n'a pu se procurer autrement, est un genre de corruption punissable, ou seulement un malheur digne de compassion.

Forcé d'employer ma faible plume, au défaut de toute autre, dans une affaire où la terreur écarte loin de moi tous les défenseurs, où il faut des injonctions réitérées des magistrats pour qu'on me signe au Palais la plus juste requête, détruisons toute idée de corruption par le simple exposé des faits, et ne craignons point qu'on m'accuse de tomber dans le défaut trop commun de les altérer devant la justice. Ils sont déjà connus des magistrats par le vu des charges et informations; je ne fais ici que les rétablir dans l'ordre chronologique que les dépositions partielles et la forme des interrogatoires leur ont nécessairement ôté.

Uniquement destiné à soulager l'attention de mes juges, ce mémoire sera l'historique exact et pur de tout ce qui tient à la question agitée. Je n'y dirai rien qui ne soit constant au procès. Les faits qui me sont personnels y seront affirmés positivement. Ce que j'ai su par le témoignage d'autrui portera l'empreinte de la circonspection; et si ce mémoire n'a pas toute la méthode qui caractérise les ouvrages de nos orateurs du barreau, au moins il réunira le double avantage de ne contenir que des faits véritables, et de fixer l'opinion flottante du public sur le fond d'une affaire dont le secret de la procédure empêchera qu'il soit jamais bien instruit par une autre voie.

FAITS PRÉLIMINAIRES.

Le 1er avril 1770, j'ai réglé définitivement avec M. Pâris Duverney un compte appuyé sur des titres et sur une liaison de douze ans d'intérêts, de confiance et d'amitié.

Par le résultat de compte, fait double entre nous, M. Duverney resta mon débiteur, et mourut quatre mois après, sans s'être acquitté envers moi.

Son légataire universel prit des lettres de rescision contre l'acte du 1er avril, en poursuivit l'entérinement aux requêtes de l'hôtel, et fut débouté de sa demande par deux sentences consécutives.

Il en appela au Parlement, et, profitant du moment qu'une lettre de cachet me tenait sous la clef à réfléchir sur le danger des liaisons disproportionnées, il poursuivit sans relâche le jugement de son appel. Il faisait plaider, il sollicitait, il gagnait les esprits; et moi, j'étais en prison.

Enfin, le 1er avril 1773, sur les conclusions de M. l'avocat général

de Vaucresson, la cour mit l'affaire en délibéré au rapport de M. Goëzman.

O M. Duverney! lorsque vous signâtes cet arrêté de compte par lequel vous vous reconnaissiez mon débiteur, le 1er avril 1770, vous étiez bien loin de prévoir que trois ans après, à pareil jour, sur le refus d'acquitter votre engagement par un légataire à qui vous laissiez plus d'un million, M. Goëzman de Colmar serait nommé rapporteur; que je perdrais en quatre jours mon procès et cinquante mille écus; et que ce magistrat me dénoncerait ensuite au Parlement comme ayant calomnié sa personne après avoir tenté de corrompre la justice.

FAITS POSITIFS.

Peu de jours avant le prononcé du délibéré, j'avais enfin obtenu du ministre la permission de solliciter mon procès, sous les conditions expresses et rigoureuses de ne sortir qu'accompagné du sieur Santerre, nommé à cet effet; de n'aller nulle autre part que chez mes juges, et de rentrer prendre mes repas et coucher en prison; ce qui gênait excessivement mes démarches, et raccourcissait beaucoup le peu de temps accordé pour mes sollicitations.

Dans ce court intervalle, je m'étais présenté au moins dix fois chez M. Goëzman sans pouvoir le rejoindre : le hasard seulement me l'avait fait rencontrer une fois chez un autre conseiller de grand'chambre : mais à une heure tellement incommode, que ces magistrats, pressés de sortir, ne m'accordaient qu'une légère attention. Je n'en fus pas très affecté, M. Goëzman ne faisant alors que nombre avec mes juges; cette relation intime d'un rapporteur à son client, qui rend l'un aussi attentif que l'autre est disert; cet intérêt pressant qui fait tout expliquer, tout entendre et tout approfondir, n'existaient pas encore entre nous.

Mais le 1er avril, aussitôt qu'il fut chargé du rapport de mon procès, il devint un homme essentiel pour moi; je n'eus plus de repos que je ne l'eusse entretenu. Je me présentai chez lui trois fois dans cette après-midi, et toujours la formule écrite : *Beaumarchais supplie Monsieur de vouloir bien lui accorder la faveur d'une audience, et de laisser ses ordres à son portier pour l'heure et le jour.* Ce fut vainement; la portière, car c'en était une, fatiguée de moi, m'assura le lendemain matin, à ma quatrième visite, que Monsieur ne voulait voir personne, et qu'il était inutile que je me présentasse davantage. J'y revins l'après-midi : même réponse.

Si l'on réfléchit que du 1er au 5 avril, jour auquel M. Goëzman devait rapporter l'affaire, il n'y avait que quatre jours pleins, et que, de ces quatre jours si précieux, j'en avais déjà usé un et demi

en démarches perdues; si l'on sait qu'un ami de M. Goëzman [1] avait été deux fois chez lui sans succès pour m'obtenir l'audience, on concevra toute mon inquiétude.

J'appuie sur ces légers détails, parce qu'on me reproche au Palais, aujourd'hui, de n'avoir pas écrit alors à M. Goëzman pour le voir. Eh! grands dieux! écrire! une lettre ne pouvait-elle pas rester un jour entier sans réponse, et me faire perdre encore vingt-quatre heures, à moi qui comptais les minutes? Et mes cinq courses en aussi peu de temps ne valaient-elles pas bien une lettre? Et ce que j'écrivais chez la portière, n'était-ce donc pas écrire? Et croyez-vous qu'on ignorât mon empressement, lorsqu'à l'une de ces courses nous vîmes, de mon carrosse, M. Goëzman ouvrir le rideau de son cabinet au premier, qui donne sur le quai, et regarder à travers les vitres le malheureux qui restait à sa porte? Ce fait, ainsi que les autres, est attesté par le sieur Santerre, qui m'accompagnait, et dont le témoignage ne saurait être suspect : et il faut le dire et le répéter, car il n'y a pas ici de petites circonstances.

Comme on ne peut tordre mes intentions, et donner à mes sacrifices d'argent la tournure de la corruption qu'en argumentant de ma négligence à rechercher M. Goëzman, et qu'on le fait réellement aujourd'hui, il m'est de la plus grande importance que la multiplicité, la vivacité, l'obstination même de mes démarches pour le voir, soient aussi constatées que leur inutilité. Nous compterons à la fin combien de fois j'ai assiégé sa porte pendant les quatre jours pleins qu'il a été mon rapporteur. Cette façon d'argumenter à mon tour me lavera peut-être une bonne fois du reproche de négligence. On cessera d'en extraire celui de corruption; d'où l'on conclut que, croyant ma cause mauvaise, je l'étayais par toutes sortes de manœuvres. Avec cet enchaînement d'inductions vicieuses on arrive aux horreurs, aux diffamations, et à toutes les indignités qui ont suivi la perte de mon procès. Telle est la marche de l'animosité : nous y reviendrons.

Ne sachant plus à quel parti m'arrêter, j'entrai, en revenant, chez une de mes sœurs pour y prendre conseil et calmer un peu mes sens. Alors le sieur Dairolles, logé dans la maison de ma sœur se ressouvint qu'un nommé Lejay, libraire, avait des habitudes intimes chez M. Goëzman, et pourrait peut-être me procurer les audiences que je désirais. Il fit venir le sieur Lejay, l'entretint, en reçut l'assurance que, moyennant un sacrifice d'argent, l'audience me serait promptement accordée. Étonné qu'il s'ouvrît une pareille voie, et curieux de savoir quelle espèce de relation pouvait exister

1. Le sieur Marin, auteur de la *Gazette de France*.

entre ce libraire et M. Goëzman, j'appris du sieur Dairolles que le libraire débitait les ouvrages de ce magistrat; que Mme Goëzman venait assez souvent chez lui pour recevoir la rétribution d'auteur, ce qui avait mis assez de liaison entre elle et la dame Lejay. « Mais le vrai motif qui engage le sieur Lejay à répondre des audiences, ajouta-t-il, est que Mme Goëzman l'a plusieurs fois assuré que, s'il se présentait un client généreux, dont la cause fût juste, et qui ne demandât que des choses honnêtes, elle ne croirait pas offenser sa délicatesse en recevant un présent [1] ». Cela me fut dit chez ma sœur, devant plusieurs de mes parents et amis.

La demande étant portée à deux cents louis, je me récriai sur la somme autant que sur la nécessité de payer des audiences. Quand on m'a jugé aux requêtes de l'hôtel, disais-je, où j'ai gagné ce procès en première instance, loin qu'il m'en ait coûté pour voir mon rapporteur, je n'ai pas même su quel était son secrétaire, et M. Dufour, magistrat aussi accessible que juge éclairé, a poussé la patience et l'honnêteté jusqu'à souffrir mes importunités verbales et par écrit pendant six semaines au moins Pourquoi faut-il aujourd'hui payer? etc., etc., etc.

Je résistais, je bataillais; mais l'importance de voir M. Goëzman était telle, et le temps pressait si fort, que mes amis inquiets me conseillaient tous de ne pas hésiter : « Quand vous aurez perdu cinquante mille écus, me disaient-ils, faute d'avoir instruit votre rapporteur, quelle différence mettront dans votre aisance deux cents louis de plus ou de moins? Si l'on vous en demandait cinq cents, il n'y aurait pas plus à balancer. » Pour trancher la question, l'un deux obligeamment courut chez lui, et remit à ma sœur cent louis que je n'avais pas.

Plus économe de ma bourse, ma sœur voulut essayer d'arracher cette audience pour cinquante louis, et de son chef elle remit un rouleau seul au sieur Lejay, lui disant qu'elle n'avait pas encore pu changer en or les deux milles quatre cents livres apportées par son frère, et qu'elle le priait en grâce de voir si ces cinquante louis ne suffiraient pas pour m'ouvrir cette fatale porte. Mais bientôt le sieur Dairolles vint chercher le second rouleau.

1. Lorsque Mme Goëzman, interrogée sur la nature de ses relations avec Lejay répond qu'elle ne le connaît point et l'a seulement vu venir quelquefois solliciter son mari, elle oublie qu'il existe au portefeuille du sieur Lejay quelques billets d'elle, écrits de sa main, par lesquels elle se reconnaît sa débitrice de plusieurs sommes, comme 18 liv., 30 liv., etc., qui prouvent encore plus les grandes intimités que les petits besoins. Elle oublie que, dans ces grandes intimités, elle a dit devant plusieurs témoins « que, quand son mari serait rapporteur, elle saurait bien plumer la poule sans la faire crier » ; expression moins noble à la vérité que celles rapportées dans le mémoire sur le même sujet; mais en cela plus propre à donner une véritable idée de la liaison niée par Mme Goëzman, à son interrogatoire.

« Quand on fait un sacrifice, madame, lui dit-il, il faut le faire honnête : autrement il perd son mérite, et monsieur votre frère désapprouverait beaucoup, s'il le savait, qu'on eût perdu seulement quatre heures pour épargner un peu d'argent. » Alors ma sœur, ne pouvant plus reculer, abandonna tristement les autres cinquante louis, et ces messieurs retournèrent chez Mme Goëzman.

Mais, dira-t-on, comment, dans une affaire aussi majeure, étiez-vous si indolent, si passif, que toutes les démarches se tissent entre vos parents et amis, sans vous, et comment disposait-on ainsi de votre argent et d'un temps si précieux, sans que votre acquiescement y parût même nécessaire? Eh! messieurs, vous oubliez la foule de maux dont j'étais accablé; vous oubliez que j'étais en prison; vous oubliez que, forcé d'y attendre le matin qu'on vînt m'y chercher pour sortir, d'y revenir prendre mes repas et d'y rentrer le soir de bonne heure, je ne pouvais suivre exactement des opérations aussi mêlées. Voilà pourquoi le zèle de mes amis y suppléait. Voilà pourquoi je n'ai su beaucoup de ces détails qu'après coup. Voilà pourquoi *je n'ai jamais encore vu le sieur Lejay, au moment où j'écris ce mémoire*, etc., etc. Renouons le fil de ma narration, que cet éclaircissement a coupé.

Quelques heures après, le sieur Dairolles assura ma sœur que Mme Goëzman, après avoir serré les cent louis dans son armoire, avait enfin promis l'audience pour le soir même. Et voici l'instruction qu'il me donna quand il me vit. « Présentez-vous ce soir à la porte de M. Goëzman; on vous dira qu'il est sorti; insistez beaucoup; demandez le laquais de madame; remettez-lui cette lettre, qui n'est qu'une sommation polie à la dame de vous procurer l'audience, suivant la convention faite entre elle et Lejay, et soyez certain d'être introduit. »

Docile à la leçon, je fus le soir chez M. Goëzman, accompagné de Me Falconnet, avocat, et du sieur Santerre. Tout ce qu'on nous avait prédit arriva; la porte nous fut obstinément refusée; je fis demander le laquais de madame, à qui je proposai de rendre ma lettre à sa maîtresse; il me répondit niaisement « qu'il ne le pouvait alors, parce que monsieur était dans le cabinet de madame avec elle. — C'est une raison de plus, lui dis-je en souriant de sa naïveté, de porter la lettre à l'instant. Je vous promets qu'on ne vous en saura pas mauvais gré. » Le laquais revint bientôt, et nous dit « que nous pouvions monter dans le cabinet de monsieur, qu'il allait s'y rendre lui-même *par l'escalier intérieur* qui descend chez madame ». En effet, M. Goëzman ne tarda pas à nous y venir trouver. Qu'on me passe un détail minutieux, on sentira bientôt comment ils deviendront tous importants. Il était neuf heures du soir lorsqu'on nous fit monter au cabinet; nous trouvâmes le

couvert mis dans l'antichambre et la table servie; d'où nous conclûmes que l'audience retardait le souper.

La voilà donc ouverte à la fin, cette porte, et c'est au moment indiqué par Lejay; l'agent n'écrit qu'un mot, j'en suis le porteur; la dame le reçoit, et le juge paraît. Cette audience, si longtemps courue, si vainement sollicitée, on la donne à neuf heures, à l'instant incommode où l'on va se mettre à table. Sans insulter personne, on pouvait, je crois, aller jusqu'à soupçonner que les cent louis avaient mis tout le monde d'accord sur l'audience, et qu'elle était le fruit de la lettre que madame venait de recevoir en présence de monsieur. Aujourd'hui que l'on plaide, il se trouve que personne ne savait rien de rien, et que l'audience, au milieu de tant d'obstacles, se trouve octroyée par hasard en ce moment unique. J'en demande bien pardon, il était sans doute excusable de s'y tromper.

L'audience de M. Goëzman s'entama par la discussion de quelques pièces au procès. J'avoue que je fus étonné de la futilité de ses objections et du ton avec lequel il les faisait; je le fus même au point que je pris la liberté de lui dire que je ne le croyais pas assez instruit de l'affaire pour être en état de la rapporter sous deux jours. Il me répondit qu'il la connaissait assez dès à présent pour la juger, qu'elle était toute simple, et qu'il espérait en rendre compte exact à la cour le lundi suivant. En l'écoutant, je crus apercevoir sur son visage les traces d'un rire équivoque dont je fus très alarmé. De retour, je fis part de mes observations à mes amis.

Le sieur Dairolles les fit parvenir à Mme Goëzman, en sollicitant une seconde audience. La réponse fut que si M. Goëzman ne m'avait fait que des objections frivoles, c'est qu'apparemment il n'en avait point d'autres à faire contre mon droit, et qu'à l'égard du rire qui m'avait alarmé, c'était le caractère de sa physionomie; qu'au reste si je voulais lui envoyer mes réponses aux objections de son mari, elle se chargeait volontiers de les lui remettre : ce que je fis, en accompagnant le paquet d'une lettre polie pour la dame.

Nous étions au dimanche 4 avril : il ne restait plus qu'un jour pour solliciter; mon affaire devait être rapportée le lendemain. Je priai le sieur Dairolles de savoir au vrai si je ne devais plus espérer d'être entendu, trouvant qu'on m'avait vendu bien cher l'unique faveur d'une courte audience.

On négocia de nouveau; mais les difficultés qu'on nous opposa firent deviner à tout le monde qu'il n'y avait qu'un seul moyen de les résoudre : autres débats, humeur de ma part, représentations de celle de mes amis. L'avis qui prévalut fut que l'on saurait

positivement de Mme Goëzman si la seconde audience tenait à un second sacrifice, et qu'alors, au défaut de cent autres louis qui me manquaient, on lui laisserait une montre à répétition enrichie de diamants. Elle fut aussitôt remise à Lejay par le sieur Dairolles.

Enfin, je reçus la promesse la plus positive d'une audience pour le soir même; mais le sieur Dairolles, en m'apprenant que la dame avait été encore plus flattée de ce bijou que des cent louis qu'elle avait reçus, ajouta *qu'elle exigeait* en outre quinze louis pour le secrétaire de son mari, à qui elle se chargeait de les remettre. Cela est d'autant plus singulier, monsieur, lui dis-je, que vous savez qu'un de vos amis eut hier toutes les peines du monde à faire accepter à ce secrétaire une somme de dix louis qu'il lui présentait d'office. Cet homme modeste s'obstinait à la refuser, disant qu'il était absolument inutile à mon affaire, qui se traitait dans le cabinet du rapporteur et sans lui. « Que voulez-vous? me dit le sieur Dairolles: toutes ces observations ont été faites à Mme Goëzman; elle n'en a pas moins insisté sur la remise de quinze louis : elle doit ignorer, dit-elle, ce que le secrétaire a reçu d'ailleurs; enfin ces quinze louis sont indispensables. »

Ils furent remis, de mauvaise grâce à la vérité, puis portés à Mme Goëzman, puis l'audience assurée de nouveau pour sept heures. Mais ce fut encore vainement que je me présentai : n'ayant pas, cette fois, de passe-port auprès de madame, il fallut revenir sans avoir vu monsieur.

Le lecteur, qui se fatigue à la fin de lire autant de promesses vaines, autant de démarches inutiles, jugera combien je devais être outré moi-même de recevoir les unes et de faire les autres.

Je revins chez moi la rage dans le cœur. Nouvelle course des intermédiaires. Pour cette fois, il ne faut pas omettre la curieuse réponse qu'on me rapporta. « Ce n'est point la faute de la dame si vous n'avez pas été reçu. Vous pouvez vous présenter demain encore chez son mari. Mais elle est si honnête, qu'en cas que vous ne puissiez avoir d'audience avant le jugement, elle vous fait assurer que tout ce qu'elle a reçu vous sera fidèlement remis. »

J'augurai mal de cette nouvelle annonce. Pourquoi la dame s'engageait-elle alors à rendre l'argent? Je ne l'avais pas exigé. Quelle raison la faisait tergiverser sur une audience tant de fois promise? Je fis à ce sujet les plus funestes réflexions. Mais, quoique le ton et les procédés me parussent absolument changés, je n'en résolus pas moins de tenter un dernier effort pour voir mon rapporteur le lendemain matin, seul instant dont je pusse profiter avant le jugement du procès.

Pendant que je déplorais mon sort, un homme d'une probité

reconnue, ayant été témoin et quelquefois confident des affaires particulières entre M. Duverney et moi, s'intéressait à ma cause, dont il connaissait la justice. Ce motif lui fit trouver moyen de s'introduire chez M. Goëzman, en faisant dire à ce rapporteur qu'il avait des éclaircissements importants à lui donner sur l'affaire de la succession Duverney, et se gardant bien surtout d'articuler qu'il penchât pour moi. Il fut aussi surpris que je l'avais été des objections de M. Goëzman.

Mon ami eut beaucoup de peine à se faire écouter dans ses réponses; mais il ne quitta point M. Goëzman qu'il n'en eût au moins arraché la promesse positive de m'ouvrir sa porte et de m'entendre le lendemain matin : il obtint de plus la permission de me communiquer ses objections, et s'engagea pour moi que je les résoudrais à la satisfaction du rapporteur.

Si jamais audience a paru certaine, ce fut sans doute cette dernière, que le rapporteur promettait d'un côté, pendant que sa femme en recevait le prix de l'autre. Cependant, malgré les assurances du mari et de la femme, nous ne fûmes pas plus heureux le lundi matin que les autres jours. Mon ami m'accompagnait : le sieur Santerre était en tiers : ils furent aussi outrés que moi de me voir durement refuser la porte, quoiqu'on ne dissimulât pas que madame et monsieur étaient au logis. J'avoue que ce dernier trait mit à bout ma patience. Nous éclatâmes en murmures, et pendant que mon ami, épuisant toutes les ressources, allait chercher le secrétaire au Palais pour essayer de nous faire introduire, je priai la portière de me permettre au moins d'écrire dans sa loge les réponses que j'avais espéré faire verbalement à son maître. Nous y restâmes une heure et demie, le sieur Santerre et moi. Mon ami revint avec un nouvel introducteur : mais les ordres étaient positifs : nous ne pûmes passer le seuil de la porte. Ce ne fut qu'à force d'instances, et même en donnant six francs à un laquais, que nous parvînmes à faire remettre à M. Goëzman mes réponses et l'extrait d'un acte important pour la recherche duquel un notaire avait passé la nuit.

Le même jour, je perdis ma cause, et M. Goëzman, en sortant du conseil, dit tout haut à mon avocat, devant plusieurs personnages, *qu'on avait opiné du bonnet d'après son avis*. Le fait est cependant que plusieurs conseillers sont restés d'un sentiment contraire au sien.

Quelle cruauté! N'est-ce pas tourner le poignard dans le cœur d'un homme après l'y avoir enfoncé? Moins le propos était fondé, plus il montrait de partialité dans le juge, et... laissons les réflexions; elles aigrissent mon chagrin et retardent mon ouvrage.

Il est temps de tenir parole : opposons la récapitulation de mes courses chez M. Goëzman au reproche de n'en avoir pas fait assez pour le voir, pendant les quatre jours pleins qu'il a été mon rapporteur, d'où l'on induit que j'ai pu avoir intention de le corrompre. Le total des courses est de vingt-deux, pour une seule audience obtenue. En me lavant ainsi du reproche de négligence, je pense avoir beaucoup ébranlé le système de corruption : achevons de l'anéantir par un autre calcul et quelques réflexions fort simples.

Il m'en a coûté cent louis pour obtenir une audience de M. Goëzman. Qu'on suive cet argent à la trace, et qu'on juge si, de la distance où je suis resté du rapporteur, il était possible que j'eusse formé le projet insensé de le corrompre.

En cédant à la nécessité de sacrifier cent louis, je ne les avais pas (*une personne*), un ami me les a offerts (*deux*); ma sœur les a reçus de ses mains (*trois*); elle les a confiés au sieur Dairolles (*quatre*), qui les a remis au sieur Lejay (*cinq*), pour être donnés à (Mme Goëzman, qui les a gardés (*six*) ; enfin M. Goëzman, que je n'ai vu qu'à ce prix, et qui a tout ignoré (*sept*).

Voilà donc de M. Goëzman à moi une chaîne de sept personnes dont il prétend que je tiens le premier chaînon comme corrupteur, et lui le dernier comme incorruptible. D'accord. Mais s'il est juge incorruptible, comment prouvera-t-il que je suis un client corrupteur? A travers tant de personnes, on se trompe aisément sur l'intention d'un homme : d'ailleurs un juge corrompu n'a plus besoin d'instructions, et l'éloignement où se tient de lui son corrupteur est le premier égard qu'il lui doit, et le plus sûr moyen d'écarter tout soupçon de leur intelligence. Or, il est prouvé qu'après avoir payé j'ai montré encore plus d'empressement de voir M. Goëzmann qu'avant de donner les cent louis : donc je n'ai pas cru avoir gagné son suffrage en payant ; donc ce n'était pas son suffrage qu'on avait marchandé pour moi; donc je ne voulais que des audiences; donc je ne suis pas un corrupteur; donc il a calomnié mon intention; donc le procès est mal intenté contre moi; donc... ce qu'il fallait démontrer.

J'avais perdu ma cause; le mal était consommé. Le soir même du jugement, le sieur Dairolles rendit à ma sœur les deux rouleaux de louis, et la montre enrichie de diamants. « A l'égard des quinze louis, dit-il, comme ils avaient été exigés par Mme Goëzman pour être remis au secrétaire de son mari, elle s'est crue à bon droit dispensée de les rendre au sieur Lejay. »

La conduite de ce secrétaire étant une énigme pour moi, je voulus l'éclaircir. Étonné qu'après avoir refusé modestement dix louis il en retînt vingt-cinq, je priai l'ami qui lui avait fait accepter ces dix louis d'aller lui demander si quelqu'un lui avait depuis

remis quinze autres louis. Non seulement le secrétaire nia qu'on les lui eût offerts, et il les aurait, dit-il, certainement refusés, mais il offrit à mon ami de lui rendre les dix louis qu'il en avait reçus, en l'assurant de nouveau qu'il n'avait fait aucun travail à ce malheureux procès, qui me coûtait trop d'argent pour qu'on augmentât encore mes pertes par des sacrifices volontaires.

Mon ami, sûr de mes intentions, le pria de les garder, moins comme un honoraire dû à ses peines que comme un léger hommage rendu à son honnêteté.

Alors, piqué du moyen malhonnête qu'on employait pour retenir mes quinze louis, croyant même que le sieur Lejay, *que je ne connaissais point du tout*, avait voulu les garder, je lui fis dire par le sieur Dairolles que je voulais savoir ce qu'étaient devenus ces quinze louis.

Le libraire affirma pendant plusieurs jours les avoir en vain demandés à Mme Goëzman, qui lui répondait constamment être convenue avec lui que, dans tous les cas, ces quinze louis seraient perdus pour moi. Il ajouta qu'il ne pouvait souffrir qu'on le soupçonnât de les avoir gardés; que la dame se faisait céler, et que je pouvais lui en écrire directement.

Le 21 avril, c'est-à-dire dix-sept jours après le jugement du procès, j'écrivis la lettre suivante à Mme Goëzman.

Je n'ai point l'honneur, madame, d'être personnellement connu de vous, et je me garderais de vous importuner si, après la perte de mon procès, lorsque vous avez bien voulu me faire remettre mes deux rouleaux de louis et la répétition enrichie de diamants qui y était jointe, on m'avait aussi rendu de votre part quinze louis d'or que l'ami commun qui a négocié vous a laissés de surérogation.

J'ai été si horriblement traité dans le rapport de monsieur votre époux, et mes défenses ont été tellement foulées aux pieds par celui qui devait, selon vous, y avoir un légitime égard, qu'il n'est pas juste qu'on ajoute aux pertes immenses que ce rapport me coûte celle de quinze louis d'or qui n'ont pas dû s'égarer entre vos mains. Si l'injustice doit se payer, ce n'est pas par celui qui en souffre si cruellement. J'espère que vous voudrez bien avoir égard à ma demande, et que vous ajouterez à la justice de me rendre ces quinze louis celle de me croire, avec la plus respectueuse considération qui vous est due.

Madame, votre, etc.

Ce 21 avril 1773.

Je n'en reçus point de réponse, mais le lendemain ma sœur vint m'apprendre que le sieur Lejay était dans sa maison, égaré comme un insensé; Mme Goëzman, disait-il, l'avait envoyé chercher, pour se plaindre amèrement de ce que je lui deman-

dais une somme de cent louis et une montre enrichie de diamants, qu'elle m'avait fait rendre. Il ajoutait que cette dame, outrée de colère, l'avait menacé de le perdre, ainsi que moi, en employant le crédit de M. le duc d'...

Ma sœur me dit que tous ces propos se tenaient chez elle, devant son médecin : qu'elle avait inutilement essayé de remettre la tête de ce pauvre Lejay, à qui l'on ne pouvait faire comprendre qu'il ne s'agissait que de quinze louis égarés entre lui et cette dame, et non de ce qui m'avait été rendu; que cet homme était si troublé, qu'il assurait avoir lu en propres termes dans ma lettre, que la dame lui avait montrée, la demande des cent louis et du bijou; qu'enfin il menaçait de nier la part qu'il avait eue à cette affaire, si elle prenait une mauvaise tournure.

Heureusement j'avais gardé copie de ma lettre; je l'envoyai par ma sœur au sieur Lejay, qui fut, à ce qu'il dit, sur le champ chez Mme Goëzman lui faire à son tour ses reproches. Je ne sais s'il tint parole; mais enfin les quinze louis ne revinrent point. J'ai depuis écrit deux lettres au libraire à ce sujet, qui sont restées sans réponse. Elles ont été jointes au procès.

J'appris alors dans le public que M. Goëzman, muni d'une déclaration du sieur Lejay dans laquelle j'étais violemment inculpé, avait été chez M. le duc de la Vrillière et chez M. de Sartine, se plaindre hautement que je calomniais sa personne, après avoir tenté de corrompre sa justice. Je n'en croyais pas un mot : tant de précautions extrajudiciaires, avant qu'il y eût aucune procédure entamée, me paraissaient au-dessous même du moins instruit des criminalistes. Je ne pouvais me figurer qu'un conseiller au Parlement, sur des objets relatifs à un procès jugé au Parlement, invoquât une autre autorité que celle du Parlement, pour avoir raison de qui que ce fût; en tout cas, je me promis bien qu'il ne me serait pas reproché, si je pouvais l'éviter, d'avoir provoqué, par mes discours ou mes écrits, un combat aussi indécent entre M. Goëzman et moi. Résolu que j'étais de me renfermer dans des défenses juridiques, si l'on allait jusqu'à m'attaquer en forme, j'eus l'honneur d'adresser la lettre suivante à l'un des hommes en place qui jouit au plus juste titre de l'estime et de la confiance universelles.

Monsieur,

Sur les plaintes qu'on prétend que M. Goëzman, conseiller au Parlement, fait de moi, disant que j'ai tenté de corrompre sa justice en séduisant Madame Goëzman par des propositions d'argent qu'elle a rejetées, je déclare que l'exposé fait ainsi est faux, de quelque part qu'il vienne. Je déclare que je n'ai point tenté de corrompre la justice de

M. Goëzman pour gagner un procès que j'ai toujours cru qu'on ne pouvait me faire perdre sans erreur ou sans injustice.

A l'égard de l'argent proposé par moi et rejeté, dit-on, par Madame Goëzman, si c'est un bruit public, M. Goëzman ne sait pas si je l'accrédite ou non; et je pense qu'un homme dont l'état est de juger les autres sur des formes établies ne devrait pas m'inculper aussi légèrement, encore moins armer l'autorité contre moi. S'il croit avoir à se plaindre, c'est devant un tribunal qu'il doit m'attaquer. Je ne redoute la lumière sur aucune de mes actions. Je déclare que je respecte tous les juges établis par le roi. Mais aujourd'hui M. Goëzman n'est point mon juge. Il se rend, dit-on, partie contre moi : sur cette affaire, il rentre dans la classe des citoyens, et j'espère que le ministère voudra bien rester neutre entre nous deux. Je n'attaquerai personne; mais je déclare que je me défendrai ouvertement sur quelque point qu'on me provoque, sans sortir de la modération, de la modestie et des égards dont je fais profession envers tout le monde.

Je suis, monsieur, avec le plus profond respect, etc.

Bientôt il courut un autre bruit, que M. Goëzman avait été chez M. le chancelier et chez M. le premier président, armé de cette terrible déclaration de Lejay, porter de nouvelles plaintes contre moi; enfin, j'appris qu'il m'avait dénoncé au Parlement, comme calomniateur et corrupteur de juge. Cette attaque étant plus méthodique que la première, j'eus moins de peine à me la persuader. Mais je n'en restai pas moins tranquille sur l'événement; j'engageai même le sieur Marin, auteur de la *Gazette de France*, et ami de M. Goëzman, de représenter à ce magistrat combien un pareil acte d'hostilité tournerait désagréablement pour lui. « Je crains peu ses menaces, lui dis-je; il m'a fait tout le mal qui était en sa puissance. Vous pouvez l'assurer que je n'userai point en lâche ennemi de l'avantage des circonstances, pour lui causer un désagrément public : mais qu'il ait la bonté de me laisser tranquille. » L'ami de M. Goëzman m'assura qu'il en avait écrit et parlé déjà plusieurs fois, en lui faisant sentir toutes les conséquences de ses démarches, et qu'il lui en parlerait encore. Sa négociation fut infructueuse.

Peu de jours après, M. le premier président m'envoya chercher pour savoir la vérité des bruits qui couraient. Je m'en tins au refus le plus respectueux de rien déclarer, à moins qu'on ne m'y forçât juridiquement... « Que mes ennemis m'attaquent s'ils l'osent, alors je parlerai; l'on ne parviendra pas à me faire craindre qu'un corps aussi respectable que le Parlement devienne injuste et partial pour servir la haine de quelques particuliers. Quant à la déclaration de Lejay, elle tournera bientôt contre ceux qui l'ont fabriquée. Je n'ai jamais vu le sieur Lejay, mais on dit que c'est

un honnête homme, qui n'a contre lui que le défaut des âmes faibles, de se laisser effrayer facilement et de céder sans résistance à l'impulsion qu'aura la fausse déclaration qu'on lui a extorquée dans un cabinet; il ne la soutiendra jamais dans un greffe : et la vérité lui sortira par tous les pores à la première interrogation juridique qui lui sera faite. Ainsi, sans inquiétude à cet égard, et plein de confiance en l'équité des mes juges, je perdrais difficilement ma tranquillité. »

J'appris alors que M. le procureur général était chargé d'informer : je me hâtai d'aller lui présenter le nom et la demeure de tous ceux qui avaient eu part à cette affaire. Ils ont été entendus; et je ne crains pas qu'aucun d'eux démente la plus légère circonstance de cette narration.

A peine les témoins sont-ils assignés, que Lejay commence à trembler sur les conséquences de sa fausse déclaration. Dans le trouble de sa conscience, il va consulter M. Gerbier, expose les faits tels qu'ils se sont passés, en reçoit le conseil de revenir à la vérité dans sa déposition, vient faire la même confession à M. le premier président; il la fait à quiconque a la patience de l'écouter. M. Goëzman en entend parler. On envoie chercher le libraire et sa femme; on commence par leur soutirer la minute de la fausse déclaration, parce qu'elle est de la main de ce magistrat; on leur reproche ensuite aigrement leur inconstance. La dame Lejay, plus courageuse que son mari, proteste qu'aucun respect humain ne les empêchera plus de dire la vérité. Grands débats entre eux : enfin on en revient à négocier; on veut engager le libraire à passer en Hollande, avec promesse de le défrayer de tout et d'arranger l'affaire pendant son absence. La dame Lejay refuse, et soutient son mari dans sa résolution. Instruit des démarches de la maison Goëzman, et craignant que Lejay ne se laisse encore entraîner, je vais chez M. le premier president lui rendre compte de ce qui se passe. « Vous êtes instruit maintenant, lui dis-je, monseigneur : Lejay vous a tout avoué. J'étais bien sûr que cet homme, qui n'a menti que par faiblesse et par séduction, ne tarderait pas à rendre hommage à la vérité. Mais ce que vous ignorez, c'est qu'on veut le suborner encore et lui faire quitter la France. De peur qu'on ne dise que c'est moi qui l'ai fait sauver, je me hâte d'en donner avis aux premiers magistrats. » En effet, je fus chez M. le procureur général et chez M. de Combault, commissaire-rapporteur, articuler les mêmes faits, en les priant de vouloir bien s'en souvenir en temps et lieu. Je cite avec assurance, et ne crains pas aujourd'hui d'invoquer des témoignages aussi respectables.

Bientôt le sieur Lejay, assigné comme témoin, dépose au greffe cette vérité redoutable à ses suborneurs, et contraire en tout à la

déclaration qu'ils lui avaient extorquée. Sa femme et son commis, entendus, déposent, ainsi que lui, *que la minute de la déclaration a été écrite de la main de M. Goëzman*; que le commis de Lejay en a tiré plusieurs copies; que le maître n'a fait que la signer, mais que depuis peu de jours on leur a retiré adroitement l'original. Mme Goëzman, entendue à son tour, dit fort peu de choses, et voudrait écarter par un air d'ignorance l'idée qu'elle ait eu la moindre part à l'affaire Je suis le seul qu'on n'assigne point comme témoin, ce qui fait déjà présumer que je suis dénoncé comme coupable. En effet, j'étais dénoncé. L'information achevée, et les témoins entendus, M. Doé de Combault fait son rapport aux chambres assemblées. Il intervient un arrêt qui décrète le sieur Lejay de prise de corps; le sieur Dairolles et moi d'ajournement personnel, et Mme Goëzman seulement d'assignée pour être ouïe. Je ne me plains point d'une différence qui ne peut venir sans doute que d'un égard pour son sexe. Cependant le bruit courait que son mari, la traitant moins bien que le Parlement, avait obtenu une lettre de cachet contre elle, l'avait fait enlever et mettre au couvent. Mais la vérité est que M. Goëzman ne fit pas usage de la lettre de cachet, et que Mme Goëzman n'a été au couvent que depuis; ce qui réalise le propos qu'on tenait alors. « Si M. Goëzman, disait-on, fait renfermer sa femme, il la sait donc coupable, et s'il la sait coupable, comment cherche-t-il à la justifier aux dépens d'autrui? Si c'est le Parlement qui poursuit, et si Mme Goëzman n'est renfermée qu'en vertu du soupçon répandu sur elle, jusqu'au jugement du procès, le soupçon s'étend également sur la femme et sur le mari. Par quel hasard, dans une affaire aussi peu éclaircie, voit-on Beaumarchais décrété d'ajournement personnel, Lejay de prise de corps, Mme Goëzman renfermée et M. Goëzman sur les fleurs de lis? »

Ces contradictions apparentes excitaient de plus en plus l'attention du public sur l'événement de ce procès. Le sieur Lejay, retenu au secret pendant plus de huit jours, a été interrogé plusieurs fois; le sieur Dairolles ensuite, enfin moi le dernier, qui ai tâché de tracer dans mon interrogatoire l'historique exact de tous les faits, tels qu'on les a lus dans ce mémoire : et certes, j'oserais bien assurer que de toutes les dépositions des différents témoins il n'y en a pas une seule qui ne s'accorde exactement avec cet interrogatoire.

Depuis ce temps, un arrêt a rendu la liberté provisoire à Lejay : un autre a réglé l'affaire à l'extraordinaire; et tel est l'état des choses à l'instant où j'écris.

SUPPLÉMENT AU MÉMOIRE A CONSULTER

Pressé d'établir mon innocence par l'exposé des faits, j'ai hasardé mon premier mémoire. Mais avoir dit la vérité dans un commencement d'affaire est un engagement pris envers les juges et le public de continuer à la leur offrir sans relâche et sans déguisement jusqu'à sa conclusion.

J'ai trop appris, aux dépens de mon repos, combien il est dangereux d'avoir un ennemi qualifié; j'ai pensé payer d'une partie de ma fortune le malheur de combattre un adversaire en crédit. Aujourd'hui, ce qui devait me faire trembler me rassure.

Moins obligé d'avoir du talent, parce que j'ai du courage, la nécessité d'écrire contre un homme puissant est mon passe-port auprès des lecteurs. Je ne m'abuse point : il s'agit moins pour le public de ma justification, que de voir comment un homme isolé s'y prend pour soutenir une aussi grande attaque et la repousser tout seul.

Quant à mes juges, être bien persuadé que je n'aurai pas moins de faveur à leurs pieds que mon adversaire assis au milieu d'eux; m'y présenter avec la plus grande confiance, est rendre au Parlement ce que je lui dois. Ce principe adopté, l'on sent que tout ménagement qui m'eût empêché de me défendre contre un juge ne m'eût paru qu'une insulte au corps entier des magistrats.

Et tel était mon argument, auprès des gens de loi, quand j'y cherchais un défenseur. Mais je parlais à des sourds; ils fuyaient tous en me criant de loin : c'est un de *Messieurs*, ne m'approchez pas. D'où vient donc tant d'effroi? je ne demande que justice. *Dieu et mon droit* n'est-il plus le cri de réclamation qui rend tous les sujets d'un roi juste recommandables aux yeux de la loi? ou mon adversaire est-il l'arche du Seigneur, et sacré au point qu'on ne puisse y toucher sans être frappé de mort? Mes ennemis sont nombreux et je suis seul; mais au tribunal de l'équité, le plus ferme appui de l'innocence est de n'en avoir aucun. Vos terreurs

ne m'arrêteront donc point; je me défendrai moi-même. Vous ne voyez que des hommes où je parle à des juges. Vous craignez leurs ressentiments; moi, j'espère en leur intégrité. Qui de nous deux les honore mieux à votre avis? Mais y eût-il du danger pour moi, je préférerais de m'y exposer par un excès de confiance, à la bassesse de les outrager par une défiance malhonnête; et s'il faut me montrer enfin tel que je suis, j'aimerais mieux trébucher même en combat avec leur estime et celle des honnêtes gens, que de chercher, en le fuyant, ma sûreté dans un mépris universel[1].

Mon premier mémoire a laissé le procès seulement réglé à l'extraordinaire. C'était poser la plume à l'instant où il devenait intéressant de la prendre. Ce nouvel aspect des choses, annonçant que le Parlement voudrait traiter l'affaire au plus grave, abattait le courage de mes amis; il a relevé le mien. Si l'on avait voulu juger légèrement, disais-je, étouffer le fond en étranglant la forme, et ne pas peser chaque chose au poids de la plus exacte équité, tout n'est-il pas connu sur ce qui me regarde? Ce qui ne l'est pas de même est la branche du procès qui touche M. et Mme Goëzman. Le règlement à l'extraordinaire peut seul éclaircir cette importante partie de ma justification; il est donc beaucoup plus en ma faveur que contre moi.

Si j'ai bien ou mal raisonné, c'est ce que la suite va nous apprendre. Je supplie le lecteur de m'accorder autant d'attention que d'indulgence. Quand je n'avais à raconter qu'une suite de faits non disputés, j'ai pu soutenir un moment sa curiosité par mon empressement à la satisfaire, et sauver l'aridité du sujet par la rapidité de la marche; mais aujourd'hui qu'il me faut discuter lentement les moyens de mes adversaires, les éplucher phrase à phrase, et me traîner après eux dans le caveau de la mine où ils ont cru m'ensevelir, on sent que ma marche en deviendra pesante, et qu'il me faut ici plus de méthode que d'esprit, plus de sagacité que d'éloquence.

Ce n'est pas le fond du procès que je vais examiner; il est connu par mon premier mémoire. J'examinerai seulement la manière

1. Ma confiance en l'équité de mes juges paraîtra bien plus courageuse encore uand on saura que, par une bizarrerie remarquable dans tous les événements de ma ie, à l'instant même où je suis aux pieds du Parlement pour lui demander justice ontre M. Goëzman, je suis forcé de solliciter au conseil du roi la cassation de l'arrêt u Parlement rendu sur le rapport et *d'après l'avis de M. Goëzman*, qui m'a fait erdre cinquante mille écus! quand on saura que ma requête est admise, et que j'ai éjà obtenu un arrêt de *soit communiqué*. Mais c'est ainsi que les juges doivent être onorés. Si la loi permet de se pouvoir en cassation d'arrêt, ce n'est pas que les ibunaux soient iniques, c'est que les affaires ont deux faces, et que les juges sont es hommes.

dont mes adversaires ont engagé l'affaire, et l'ont soutenue contre moi jusqu'à ce jour. C'est une espèce de second procès dans le premier, comme l'épisode du sieur Marin et toutes ses nouvelles menées en donneront bientôt un troisième dans le second.

Surtout appliquons-nous à bien effacer la tache de corruption qu'on a voulu m'imprimer : forçons Mme Goëzman à se rétracter. Car si M. Goëzman est mon véritable adversaire, il ne faut pas oublier que sa femme est mon unique contradicteur. C'est sur la foi de ce seul témoin qu'il m'a dénoncé comme ayant voulu *le corrompre et gagner son suffrage*.

Quant à ce dernier nœud, le plus difficile de tous, Mme Goëzman l'a coupé au moment qu'on s'y attendait le moins, en dictant dans son récolement, auquel elle s'est toujours tenue depuis, cette phrase remarquable et qui juge le procès : « Je déclare que jamais Lejay ne m'a présenté d'argent pour gagner le suffrage de mon mari, qu'on sait bien être incorruptible; mais qu'il *sollicitait* seulement des audiences pour le sieur de Beaumarchais. »

On en connaît assez déjà pour être certain que mes ennemis ne s'étaient pressés de s'emparer de l'attaque que par la frayeur d'être chargés du poids de la défense; mais ils ont beau faire, il faut toujours y revenir, parce qu'en acceptant le défi j'ai pris pour devise : *courage et vérité*.

Se plaindront-ils que je me sois trop pressé de parler? Leurs déclarations étaient fabriquées; la lettre de d'Arnaud les appuyait; les soins de Marin en promettaient le succès; j'étais dénoncé au Parlement, les témoins entendus; les chambres assemblées; l'arrêt intervenu; Lejay emprisonné; moi décrété; les interrogatoires accumulés; les bruits les plus funestes répandus; les diffamations les plus indécentes admises; et moi, j'étais muet et tranquille. Qu'ils s'agitent, qu'ils cabalent et me dénigrent sans relâche : ils ont tort, dis-je; c'est à eux de se tourmenter : si la vigilance est utile à la vertu, elle est bien plus nécessaire au vice : un moment viendra où j'éclaircirai tout. Il est arrivé. Parler plus tôt eût été fomenter un débat inutile; attendre plus tard aurait compromis mon droit : je le fais, et je continuerai à le faire, avec le respect et la confiance dus à mes juges. Heureux si mes défenses obtiennent la sanction du suffrage public!

Je passe sous silence mes confrontations avec les témoins, avec le sieur Baculard d'Arnaud, conseiller d'ambassade; avec le sieur Marin, gazetier de France; en un mot ce qu'on pourrait appeler la petite guerre que je réserve pour un mémoire particulier, pour arriver bien vite aux objets intéressants, qui sont mes confrontations avec Mme Goëzman, l'examen des décla-

rations attribuées à Lejay, et la dénonciation de M. Goëzman au Parlement [1].

La première partie de ce mémoire, en montrant de quel ridicule le conseil de Mme Goëzman l'a forcée de se couvrir dans ses défenses, va porter ma justification au plus haut degré d'évidence.

La seconde en éclairant le fond de la scène, nous met sur la trace du principal acteur, et découvre enfin la main qui fait jouer tous les ressorts de cette noire intrigue.

Première partie

Mme Goëzman.

Avant d'entamer les confrontations de Mme Goëzman avec moi, il est bon de dire un mot de son plan de défense, le meilleur de tous, s'il était aussi sûr qu'il est commode.

A mesure qu'il se présentait un témoin, Mme Goëzman commençait par le reprocher, le récuser, l'injurier, avant même qu'il eût parlé, puis le laissait dire.

C'est ainsi que le sieur Santerre, chargé de m'accompagner partout, en fut très maltraité, parce qu'il s'était trouvé présent à l'audience que j'avais obtenue de son mari, et m'avait vu remettre à son laquais la lettre qui me l'avait procurée. Il eut beau représenter que, s'il n'eût pas été avec moi, il ne pourrait certifier ce qu'il n'aurait pas vu ; et qu'en aucune affaire il n'y aurait pas de témoins écoutés, si on les récusait en vertu même de l'action qui les admet à témoigner : la dame assura qu'il était *de la clique infâme qui voulait flétrir sa réputation et celle du magistrat le plus vertueux* ; et s'en tint à sa récusation : c'était son thème ; il lui était défendu de s'en écarter ; rien ne put l'en faire sortir.

M. Falconnet vint ensuite, et fut traité comme le sieur Santerre. — Mais, madame, entendez donc que je suis l'avocat, et que j'ai dû accompagner mon client chez son juge. Assigné depuis pour déposer ce que j'ai vu, puis-je refuser à la vérité le témoignage qu'on me force de lui rendre ? — C'était un parti pris ; il fut récusé comme les autres : enfin tout autant qu'il s'en présenta se virent

1. J'attends en ce moment quatre ou cinq mémoires contre moi annoncés dans les papiers publics. Il en a déjà paru deux, l'un du sieur Baculard d'Arnaud, l'autre du gazetier de France. Dans ce dernier après quelques plaintes sur *la fausseté des calomnies et l'indécence des outrages* répandus dans un libelle signé, dit-on, *Beaumarchais Malbête*, le gazetier de France entreprend de se justifier par un petit manifeste signé Marin, qui n'est pas Malbête. M. Goëzman les distribue tous deux : c'est chez lui que j'ai fait prendre les exemplaires que j'en ai.

reprochés, récusés, injuriés sans pitié : chacun disait en sortant : « quelle femme! je plains Beaumarchais; s'il n'est que souffleté dans sa confrontation, il pourra se vanter d'en être quitte à bon marché. »

Un seul témoin parut redoutable à Mme Goëzman; autant elle avait été fière avec tous les hommes, autant elle fut modeste avec la dame Lejay; soit qu'elle comptât moins sur les égards d'une personne de son sexe, ou que leur ancienne liaison lui donnât quelque inquiétude : et cette différence est d'autant plus remarquable, que la dame Lejay la charge expressément dans sa déposition d'avoir reçu cent louis pour une audience, d'en avoir exigé et retenu quinze autres, d'avoir sollicité Lejay en sa présence de nier tout ce qui s'est fait entre eux, et de l'avoir voulu faire passer chez l'étranger pendant qu'on accommoderait l'affaire à Paris; d'avoir dit, en parlant de M. Goëzman, devant plusieurs personnes : « Il serait impossible de se soutenir honnêtement avec ce qu'on nous donne; mais nous avons l'art de plumer la poule sans la faire crier ». La dame Lejay même ajoutait verbalement que Mme Goëzman leur avait dit, au sujet des quinze louis qu'elle se promettait bien de ne pas rendre : « Tout ce que je regrette, c'est de n'avoir pas aussi gardé la montre et les cent louis; il n'en serait aujourd'hui ni plus ni moins; » mais que ne pouvant engager Lejay à vaincre son horreur pour un faux serment, elle lui avait dit enfin : « Je trouve un remède à vos répugnances; nous nierons hardiment; puis le lendemain nous ferons dire une messe au Saint-Esprit, et tout sera réparé ».

Un pareil témoin méritait bien le démenti, la récusation, l'injure, le reproche. Au lieu de l'apostrophe ordinaire, Mme Goëzman rougit, se tait, rêve longtemps, se fait lire une seconde fois la déposition : on croit qu'elle veut la mieux comprendre, afin de la mieux combattre; elle rougit de nouveau, se trouble, demande un verre d'eau, et finit par dire en tremblant : « Madame, nous sommes ici pour avouer la vérité; dites si je me suis jamais comportée indécemment dans votre boutique en badinant avec les gens qui y étaient lorsque je vous ai visitée? — Non, madame; aussi n'ai-je pas dit un mot de cela dans ma déposition. — Dites, je vous prie, madame, si j'ai jamais monté seule avec M. Lejay dans sa chambre; et si j'y suis restée enfermée avec lui de manière à donner à rire et à faire jaser sur mon compte? — Eh! mon Dieu, madame, vous m'étonnez beaucoup avec vos étranges questions; tout ce que vous demandez a-t-il aucun rapport avec celle qui nous rassemble? Il s'agit de cent louis que vous avez reçus, de quinze louis que vous avez dans vos mains, et non de vos tête-à-tête avec mon mari, dont personne ne se plaint. — Madame, je proteste

devant qui il appartiendra que j'ai rendu les cent louis et la montre. A l'égard des quinze louis, cela ne regarde personne; c'est une affaire entre M. Lejay et moi. » Et cette étonnante explication est entièrement consignée au procès.

Remarquez bien que l'accusée ne nie pas au témoin les quinze louis et qu'elle se contente d'écarter avec soin tout ce qui peut en amener la discussion : « A l'égard des quinze louis, c'est une affaire entre M. Lejay et moi ». Pas un mot sur les faits de la déposition; nulle autre interpellation : des larmes furtives seulement qui font présumer que le témoignage qu'elle invoque sur sa conduite avec le sieur Lejay se rapporte à quelques chagrins domestiques dont elle ne juge pas à propos de rendre compte à la cour. Le greffier attend ses interpellations sur le fond de l'affaire ; mais Mme Goëzman, au grand étonnement des spectateurs, borne là toutes ses questions, proteste qu'elle n'a rien de plus à dire, et ferme la séance.

Je me réserve à faire mes observations sur cette conduite, quand j'aurai montré Mme Goëzman dans toute sa force avec moi. On va la voir, en me parlant, prendre un ton bien différent; mais ce rapprochement, loin de nuire à la vérité que nous cherchons, la montrera peut-être mieux à des yeux non prévenus, que tous les arguments que j'emploierais pour la mettre au grand jour.

Confrontation de moi à Mme Goëzman.

On n'imaginerait pas combien nous avons eu de peine à nous rencontrer, Mme Goëzman et moi, soit qu'elle fût réellement incommodée autant de fois qu'elle l'a fait dire au greffe, soit qu'elle eût plus besoin d'être préparée pour soutenir le choc d'une confrontation aussi sérieuse que la mienne. Enfin, nous sommes en présence.

Après les serments reçus et les préambules ordinaires sur nos noms et qualités, on nous demanda si nous nous connaissions. « Pour cela non, dit Mme Goëzman : je ne le connais ni ne veux jamais le connaître. » Et l'on écrivit. — « Je n'ai pas l'honneur non plus de connaître madame; mais en la voyant, je ne puis m'empêcher de former un vœu tout différent du sien. » Et l'on écrivit.

Mme Goëzman, sommée ensuite d'articuler ses reproches, si elle en avait à fournir contre moi, répondit : « Écrivez que je reproche et récuse monsieur parce qu'il est mon ennemi capital, et parce qu'il a une âme atroce connue pour telle dans tout Paris, etc. »

Je trouvai la phrase un peu masculine pour une dame; mais en la voyant s'affermir sur son siège, sortir d'elle-même, enfler sa voix pour me dire ces premières injures, je jugeai qu'elle avait senti le besoin de commencer l'attaque par une période vigoureuse pour se mettre en force, et je ne lui en sus pas mauvais gré.

Sa réponse écrite en entier, on m'interroge à mon tour. Voici la

mienne : « Je n'ai aucun reproche à faire à madame, pas même sur la petite humeur qui la domine en ce moment; mais bien des regrets à lui montrer de ne devoir qu'à un procès criminel l'occasion de lui offrir mes premiers hommages. Quant à l'atrocité de mon âme, j'espère lui prouver par la modération de mes réponses et par ma conduite respectueuse, que son conseil l'a mal informée sur mon compte. » Et l'on écrivit. Tel est en général le ton qui a régné entre cette dame et moi pendant huit heures que nous avons passées ensemble en deux fois.

Le greffier lit mes interrogatoires et récolements, après lesquels on demande à Mme Goëzman si elle a quelques observations à faire sur ce qu'elle vient d'entendre. « Ma foi non, monsieur, répond-elle en souriant au magistrat; que voulez-vous que je dise à tout ce fatras de bêtises? Il faut que ce monsieur ait bien du temps à perdre pour avoir fait écrire tant de platitudes. » Je ne fus pas fâché de la voir un peu adoucie sur mon compte, car enfin des bêtises ne sont pas des atrocités.

« Faites vos interpellations, madame, lui dit le conseiller-commissaire. Je suis obligé de vous prévenir qu'après ce moment il ne sera plus temps. — Eh mais! sur quoi, monsieur?... Je ne vois pas, moi... Ah!... écrivez qu'en général toutes les réponses de monsieur sont fausses et suggérées. »

Je souriais. Elle voulut en savoir la raison : « C'est, madame, qu'à votre exclamation j'ai bien jugé que vous vous rappeliez subitement cette partie de votre leçon, mais vous auriez pu l'appliquer plus heureusement. Sur une foule d'objets qui vous sont étrangers dans mes interrogatoires, vous ne pouvez savoir si mes réponses sont *fausses* ou vraies. A l'égard de *la suggestion*, vous avez certainement confondu, parce qu'étant regardé par votre conseil comme le chef *d'une clique* (pour user de vos termes), on vous aura dit que je suggérais les réponses aux autres, et non que les miennes m'étaient *suggérées*. Mais n'auriez-vous rien à dire sur la lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire et qui m'a procuré l'audience de M. Goëzman? — Certainement, monsieur... attendez... écrivez... quant à l'égard de la soi-disante audience... de la soi-disante... audience... »

Tandis qu'elle cherche ce qu'elle veut dire, j'ai le temps de faire observer au lecteur que le tableau de ces confrontations n'est point un vain amusement que je lui présente : il m'est très important qu'on y voie l'embarras de la dame pour lier à des idées très communes les grands mots de palais dont son conseil avait eu la gaucherie de les habiller. « La soi-disante audience... envers et contre tous... ainsi qu'elle avisera... un commencement de preuves par écrit... » et autres phrases où l'on sent la présence du dieu qui inspire la prêtresse et lui fait rendre ses oracles en une langue étrangère, qu'elle-même n'entend point.

Enfin Mme Goëzman fut si longtemps à chercher, répétant toujours la *soi-disante audience*... le greffier la plume en l'air et nos six yeux braqués sur elle, que M. Chazal, commissaire, lui dit avec douceur : « Eh bien, madame, qu'entendez-vous par la *soi-disante audience*? Laissons les mots, assurez vos idées; expliquez-vous et je rédigerai fidèle-

ment votre interpellation. — Je veux dire, monsieur, que je ne me mêle point des affaires ni des audiences de mon mari, mais seulement de mon ménage, et que si monsieur a remis une lettre à mon laquais, ce n'a été que par excès de méchanceté : ce que je soutiendrai envers et contre tous. » Le greffier écrivait. « Daignez nous expliquer, madame, quelle méchanceté vous entendez trouver dans l'action toute simple de remettre une lettre à un valet? » Nouvel embarras sur ma méchanceté : cela devenait long... et si long... que nous laissâmes là ma méchanceté : mais en revanche elle nous dit : « S'il est vrai que monsieur ait apporté une lettre, auquel de nos gens l'a-t-il remise? — A un jeune laquais blondin qui nous dit être à vous, madame. — Ah ! voilà une bonne contradiction! Écrivez que monsieur a remis la lettre à un blondin; mon laquais n'est pas blond, mais châtain clair. (Je fus atterré de cette réplique.) Et, si c'était mon laquais, comment est ma livrée? » Me voilà pris : cependant, me remettant un peu, je réponds de mon mieux : « Je ne savais pas que madame eût une livrée particulière. — Écrivez, écrivez, je vous prie, que monsieur, qui a parlé à mon laquais, ne sait pas que j'ai une livrée particulière, moi qui en ai deux, celle d'hiver et celle d'été. — Madame, j'entends si peu vous contester les deux livrées d'hiver et d'été, qu'il me semble même que ce laquais était en veste de printemps du matin, parce que nous étions au 3 avril. Pardon si je me suis mal expliqué. Comme en vous mariant il est naturel que vos gens aient quitté votre livrée pour ne plus porter que celle de la maison Goëzman, je n'aurais pu distinguer à l'habit si le laquais était à monsieur ou à madame. Il a donc bien fallu sur ce point délicat m'en rapporter à sa périlleuse parole : au reste, qu'il soit blond ou châtain clair : qu'il portât la livrée Goëzman ou la livrée Jamar [1], toujours est-il vrai que, devant deux témoins irréprochables, maître Falconnet et le sieur Sancerre, un laquais, *soi-disant* à vous, a été chargé par moi, sur le perron de votre escalier, d'une lettre qu'il ne voulait pas porter alors, parce que monsieur, disait-il, était avec madame; qu'il porta cependant quand je l'eus rassuré, et dont il nous rendit cette réponse verbale : « Vous pouvez monter au cabinet de Monsieur; il va s'y rendre à l'ins- « tant par un escalier intérieur. » En effet, M. Goëzman nous y joignit peu de temps après.

— Tout ce bavardage ne fait rien, reprit Mme Goëzman. Vous n'avez pas suivi mon laquais sur l'escalier, par devant témoins; ainsi vous ne pouvez attester qu'il m'ait remis la lettre en mains propres, et moi, *je déclare que je n'ai jamais reçu aucune lettre de monsieur, ni de sa part; et que je ne me suis mêlée nullement de lui faire avoir cette audience*. Écrivez exactement.

« — Eh! dieux! madame, à quel soupçon nous livrez-vous? C'est bien pis, si vous n'avez pas reçu ma lettre des mains du laquais : comme il est prouvé au procès que cet homme l'a prise des miennes, et que l'ap-

1. Madame Goëzman, étant fille, s'appelait mademoiselle Jamar : mais il n'est pas vrai qu'elle fût comédienne à Strasbourg quand M. Goëzman l'épousa, comme le dit faussement le gazetier de La Haye, qui n'épargne pas plus les juges que les plaideurs.

parition de M. Goëzman s'accorde en tout avec la réponse verbale du châtain-clair, il en faudrait conclure que ce perfide laquais de femme aurait remis la lettre à votre mari : cette lettre, madame, par laquelle vous étiez sommée, *suivant votre accord avec Lejay*, de me procurer l'audience; il en faudrait conclure que cet époux, non moins honnête que curieux, se serait cru, en galant homme, obligé de tenir les engagements de sa femme, et... achevez la phrase, madame; en honneur, je n'ai pas le courage de la pousser plus loin : décidez lequel des deux époux ouvrit la lettre qui produisit l'audience; mais si vous persistez à soutenir que ce n'est pas vous, ne dites plus au moins que je compromets M. Goëzman dans cette affaire; il est bien prouvé pour le coup que c'est vous-même qui le compromettez. — Laissez-moi tranquille, monsieur, reprit-elle avec colère; s'il fallait répondre à tant d'impertinences, on resterait sur cette sotte lettre jusqu'à demain matin : *je m'en tiens à ce que j'ai dit, et n'y veux pas ajouter un mot davantage.* »

Comme c'était sur mon interrogatoire qu'on argumentait et que Mme Goëzman ne poussa pas plus loin ses observations, ma confrontation avec elle fut close à l'instant. Alors il fut question de la sienne avec moi; car pour l'instruction de ceux qui sont assez heureux pour n'avoir pas encore été dénoncés par M. Goëzman sur des audiences payées à sa femme, il est bon d'observer que, quand des accusés sont confrontés l'un à l'autre, celui dont on a lu l'interrogatoire n'a pas le droit d'interpeller; il ne fait que répliquer, observer; mais il prend sa revanche, il interpelle à son tour à la lecture des pièces de son coaccusé.

Il en résulte que, lorsqu'un accusé a fait le tour entier des confrontations actives et passives, il connaît le procès à peu près aussi bien que ceux qui doivent le juger.

Je puis donc attester de nouveau que tout ce que j'ai avancé dans mon premier mémoire, sur la seule conviction de mon innocence, est exactement conforme aux pièces du procès : je m'en suis convaincu à leur lecture, et ce n'est pas sans raison que je pèse là-dessus. Il se répand dans le public que la seule réponse due à mon mémoire est d'assurer que c'est un tissu de faussetés naïvement débitées.

Laissons cette faible ressource à l'iniquité : ne lui disputons pas ce triomphe d'un moment. Elle n'en aura point d'autre.

O mes juges! c'est à vous que j'ai l'honneur d'adresser ce que j'écris. Vous lirez, vous comparerez tout, et vous me vengerez de ces nouvelles calomnies. C'est votre jugement qui m'en fera raison. Voudrais-je en imposer sous vos yeux au public! On entend partout mes ennemis crier contre moi, s'agiter, menacer. En me ménageant plus, ils me serviraient moins. Aux yeux de l'équité, le mal qu'on veut à l'innocence est la mesure du bien qu'on lui fait. Ils voudraient m'effrayer sur le procès et sur les juges; m'amener à redouter l'injustice de ceux à qui je viens demander raison de la leur et me faire puiser la terreur dans le sein même où je viens chercher la paix. O mes juges! ma confiance en vous se ranime et s'accroît par les efforts accumulés pour l'éteindre. Échauffés sur la sainteté de votre ministère, vous saisirez cette occasion de vous honorer aux yeux de la nation qui vous attend : elle se souviendra

surtout qu'en vengeant un faible citoyen, vous n'avez pas oublié que son adversaire était conseiller au Parlement.

Confrontation de Mme Goëzman à moi.

Il était tard; à peine eut-on le temps ce jour-là de lire les interrogatoires et récolements de Mme Goëzman. Ah! grands dieux! quels écrits! Figurez-vous un chef-d'œuvre de contradictions, de maladresses et de turpitudes, et vous n'en aurez pas encore une véritable idée. Je ne pus m'empêcher de m'écrier : « Quoi! madame, il y a quelqu'un au monde assez ennemi de lui-même pour vous confier son honneur et le secret d'une intrigue aussi sérieuse à défendre! Pardon: mon étonnement ici porte moins sur vous que sur le conseil qui vous met en œuvre. — Eh! qu'y a-t-il donc, monsieur, s'il vous plait, dans tout ce qu'on vient de lire? — Que vous êtes, madame, une femme très aimable, mais que vous manquez absolument de mémoire : et c'est ce que j'aurai l'honneur de vous prouver demain matin. »

Je demande pardon au lecteur si mon ton est un peu moins grave ici qu'un tel procès ne semble le comporter. Je ne sais comment il arrive qu'aussitôt qu'une femme est mêlée dans une affaire, l'âme la plus farouche s'amollit et devient moins austère : un vernis d'égards et de procédés se répand sur les discussions les plus épineuses, le ton devient moins tranchant, l'aigreur s'atténue, les démentis s'effacent, et tel est l'attrait de ce sexe qu'il semblerait qu'on dispute moins avec lui pour éclaircir des faits que pour avoir occasion de s'en rapprocher.

Eh! quel homme assez dur se défendrait de la douce compassion qu'inspire un trop faible ennemi poussé dans l'arène par la cruauté de ceux qui n'ont pas le courage de s'y présenter eux-mêmes! qui peut voir sans s'adoucir une jeune femme jetée entre des hommes et forcée par l'acharnement des uns de se mettre aux prises avec la fermeté des autres, s'égarer dans ses fuites, s'embarrasser dans ses réponses, sentir qu'elle en rougit, et rougir encore plus de dépit de ne pouvoir s'en empêcher!

Ces greffes, ces confrontations, tous ces débats virils ne sont point faits pour les femmes : on sent qu'elles y sont déplacées; le terrain anguleux et dur de la chicane blesse leurs pieds délicats; appuyées sur la vérité même, elles auraient peine à s'y porter : jugez quand on les force à y soutenir le mensonge! Aussi, malheur à qui les y poussa! Celui qui s'appuie sur un faible roseau ne doit pas s'étonner qu'il se brise et lui perce la main.

Que dans le principe on ait fait nier à Mme Goëzman qu'elle a mis à profit son influence sur le cabinet de son mari, il n'y avait pas encore grand mal; mais lorsque les décrets lancés ont suspendu l'état et coupé la fortune des citoyens; lorsque les cachots sont remplis et que des malheureux y gémissent, qu'on ait le honteux courage d'exposer une femme, aussi troublée par le cri de sa conscience qu'effrayée sur les suites de sa démarche, à se défendre en champ clos contre la force et la vérités réunies... c'est presque moins une atrocité qu'une maladresse insoutenable.

Aussi Mme Goëzman, au lieu de se trouver au greffe le lendemain à dix heures du matin, comme elle avait promis, eut-elle bien de la peine à s'y rendre sur les quatre heures après midi. Je m'aperçus néanmoins que de nouveaux confortatifs avaient remonté son âme à peu près au même point de jactance et d'aigreur où je l'avais vue en commençant la veille avec moi. Mais j'avais lu ses défenses. Les rires, les propos forcés, les éclairs de fureur, les tonnerres d'injures étaient devenus sans effet.

Pour prévenir un nouvel orage, je pris la liberté de lui dire : « Aujourd'hui, madame, c'est moi qui tiens l'attaque, et voici mon plan. Nous allons repasser vos interrogatoires et récolements : mais chaque injure que vous me direz, permettez que je m'en venge à l'instant en vous faisant tomber dans de nouvelles contradictions. — De nouvelles, monsieur? Est-ce qu'il y en a dans tout ce que j'ai dit? — Ah! bon Dieu, madame, elles y fourmillent; mais j'avoue qu'il est encore plus étonnant de ne pas les apercevoir en relisant que de les avoir faites en dictant. »

Je pris les papiers pour les parcourir. « Comment donc! est-ce que monsieur a la liberté de lire ainsi tout ce qu'on m'a fait écrire? — C'est un droit, madame, dont je ne veux user qu'avec toute sorte d'égards. Dans votre premier interrogatoire, par exemple, à seize questions de suite sur un même objet, c'est à savoir, *si vous avez reçu cent louis de Lejay pour procurer une audience au sieur de Beaumarchais*, je vois, au grand honneur de votre discrétion, que les seize réponses ne sont chargées d'aucun ornement superflu.

« Interrogée si elle a reçu cent louis en deux rouleaux, a répondu : *Cela est faux*. Si elle les a serrés dans un carton de fleurs : *Cela n'est pas vrai*. Si elle les a gardés jusqu'au procès : *Mensonge atroce*. Si elle n'a pas promis une audience à Lejay pour le soir même : *Calomnie abominable*. Si elle n'a pas dit à Lejay : l'or n'était pas nécessaire et votre parole m'eût suffi : *Invention diabolique*, etc., etc. Seize dénégations de suite au sujet des cent louis. »

Et cependant au second interrogatoire, pressée sur le même objet, on voit que madame Goëzman a répondu librement : « qu'il est vrai que Lejay lui a présenté cent louis; *qu'il est vrai qu'elle les a serrés et gardés dans son armoire un jour et une nuit*, mais uniquement par complaisance pour ce pauvre Lejay; parce que c'est un bon homme, qui n'en sentait pas la conséquence, qui d'ailleurs lui est utile pour la vente des livres de son mari; et parce que cet argent pouvait le fatiguer dans des courses qu'il allait faire. » (Quelle bonté! la somme était en or).

Comme ces réponses sont absolument contraires aux premières, je vous supplie, madame, de vouloir bien nous dire auquel des deux interrogatoires vous entendez vous tenir sur cet objet important? » A l'un ni à l'autre, monsieur; tout ce que j'ai dit là ne signifie rien, et je m'en tiens à mon récolement, qui est la seule pièce contenant vérité. » Tout cela s'écrivait.

« Il faut convenir, lui dis-je, madame, que la méthode de récuser ainsi son propre témoignage après avoir récusé celui de tout le monde serait la plus commode de toutes si elle pouvait réussir. En attendant

que le Parlement l'adopte, examinons ce qui est dit sur ces cent louis dans votre récolement. Mme Goëzman y assure « qu'elle était à sa toilette lorsque « Lejay lui a présenté les cent louis; elle assure qu'elle « l'a prié de les remporter (mais sans indignation pourtant), et *que*, « *lorsqu'il a été parti, elle a été tout étonnée de les retrouver dans un* « *carton de fleurs au coin de sa cheminée*, et qu'elle a envoyé *trois fois* « dans la journée dire à ce pauvre Lejay de venir reprendre son argent; « ce qu'il n'a fait que le lendemain. »

« Observez, madame, que d'un côté vous avez rejeté les cent louis avec indignation, que de l'autre vous les avez serrés avec complaisance, et que de l'autre enfin, c'est à votre insu que l'or est resté chez vous. Voilà trois narrations du même fait assez dissemblables : quelle est la bonne, je vous prie? — *Je vous l'ai dit, monsieur, je m'en tiens à mon récolement.* — Oserais-je vous demander, madame, pourquoi vous rejetez les réponses de votre second interrogatoire, qui me parait se rapprocher davantage de la véritable vérité? — Je n'ai rien à répondre; mes raisons sont dans mon récolement; vous pouvez les y lire. »

En effet, j'y lus non sans étonnement : « Mme Goëzman, interpellée de nous déclarer si son second interrogatoire contient vérité, si elle entend s'y tenir et si elle n'y veut rien changer, ajouter ni retrancher, a répondu que son second interrogatoire contient vérité; qu'elle entend s'y tenir et n'y veut rien changer, ajouter ni retrancher, fors seulement que tout ce qu'elle y a dit est faux d'un bout à l'autre. » On y lit ensuite ces propres mots : « parce que, ce jour-là, madame Goëzman prétend qu'elle ne savait ce qu'elle disait, et n'avait pas sa tête à elle, *étant dans un temps critique.* — Critique à part, madame, lui dis-je en baissant les yeux pour elle, cette raison de vous démentir me parait un peu bien singulière, et...[1]. — Vous me croirez si vous voulez, monsieur, mais en vérité il y a des temps où je ne sais ce que je dis, où je ne me souviens de rien : encore l'autre jour... » Et elle nous enfila une de ces petites histoires dont tout le mérite est de rassurer la contenance de celui qui les fait.

Pour l'honneur de la vérité, il faut avouer qu'en parlant ainsi l'éclair des yeux ne brillait plus, la physionomie était modeste, le ton doux; plus de jactance, plus d'injures : pour le coup, je reconnus le langage aimable d'une jeune femme.

« Eh bien! madame, je n'insisterai pas sur ce point, qui parait vous mettre à la gêne et vous oppresser. Ce que vous ne débattrez pas aigrement vous sera toujours accordé par moi. La plus forte arme de votre sexe, madame, est la douceur et son plus beau triomphe est d'avouer sa défaite. Mais daignez au moins nous expliquer pourquoi vous avez nié dans votre premier interrogatoire, seize fois de suite, le séjour que les cent louis ont fait chez vous, et dont vous convenez dans votre récolement. Pardon si j'entre ainsi dans des détails un peu libres pour un adversaire, mais les intimes confidences que vous venez de faire au

1. Sans l'extrême importance de cette citation, j'aurais omis par décence l'étrange moyen de Mme Goëzman ; et je me garderai bien de peser sur des détails que mon respect pour les dames désavoue.

Parlement semblent m'y autoriser : à en juger par la date de ce premier interrogatoire, il ne paraît pas que vous eussiez alors la tête troublée par des embarras d'un aussi pénible aveu que le jour du second, et cependant vous n'y êtes pas moins contraire en tout à votre récolement. — Si j'ai nié, monsieur, ce jour-là, que j'eusse reçu et gardé l'argent, c'est qu'apparemment je l'ai voulu ainsi; mais, comme je l'ai déjà dit et le répète pour la dernière fois, je n'entends m'en tenir sur ce fait qu'à mon récolement; je suis fâchée que cela vous déplaise. — A moi, madame? au contraire, on ne peut pas mieux répondre, et je vous jure que cela me plaît à tel point, qu'en l'écrivant, je serais désolé qu'on y changeât un mot. »

Le ton, comme on voit, était déjà remonté d'un degré. « Puisque votre dernier mot, madame, est de vous en tenir sur les cent louis à votre récolement, me permettez-vous de proposer encore une observation? — Ah! pardi, monsieur, avec vos questions, vous m'impatientez, vous êtes bavard comme une femme! — Sans adopter les qualités pour les dames ni pour moi, ne vous offensez pas si j'insiste, madame, à vous prier de nous dire quelle personne vous avez envoyée trois fois dans la journée chez ce pauvre Lejay pour qu'il vînt reprendre les cent louis, ces perfides cent louis qu'il avait furtivement glissés parmi vos fleurs d'Italie, pendant que vous aviez le dos tourné, et que vous ne pouviez au plus voir ce qu'il faisait que dans votre miroir de toilette. — Je n'ai pas de compte à vous rendre; écrivez que je n'ai pas de compte à rendre à monsieur, et qu'il ne me pousse ainsi de questions que pour me faire tomber dans quelques contradictions. — Écrivez, monsieur, dis-je au greffier : la réponse de madame est trop ingénue, pour qu'on doive la passer sous silence. »

Cependant, pressée de nouveau par le conseiller-commissaire de répondre plus catégoriquement sur l'homme qui avait fait les trois commissions, elle lui dit avec un petit dépit concentré : « Eh bien! monsieur, puisqu'il faut absolument le nommer, c'est mon laquais que j'y ai envoyé : il n'y a qu'à le faire entrer. »

Pendant qu'on écrivait sa réponse, M. de Chazal reprit très sérieusement : « Observez, madame, que si votre laquais, interrogé sur ce fait, allait dire qu'il n'a pas été chez Lejay, cela tirerait à conséquence pour vous : voyez, rappelez-vous bien. — Monsieur, je n'en sais rien; écrivez, si vous voulez, que ce n'est pas mon laquais, mais un Savoyard. Il y a cent crocheteurs sur le quai Saint-Paul où je demeure; monsieur peut y aller aux enquêtes, si ce jeu l'amuse. » Ce qui fut écrit aussi. « Je n'irai point, madame, et je vous rends grâces de la manière dont vous avez éclairci les cent louis; j'espère que la cour ne sera pas plus embarrassée que moi pour décider si vous les avez *rejetés hautement et avec indignation* ou si vous les avez serrés discrètement et avec satisfaction. »

« Passons à un autre article non moins intéressant, celui des quinze louis. — N'allez-vous pas dire encore, monsieur, que je conviens de les avoir reçus? — Pour des aveux formels, madame, je n'ai pas la présomption de m'en flatter : je sais qu'on n'en obtient de vous qu'en certain temps, à certains jours marqués... Mais j'avoue que je compte assez sur de petites contradictions pour espérer qu'avec l'aide de Dieu et du

greffier nous dissiperons le léger brouillard qui offusque encore la vérité. »

Alors je la priai de vouloir bien nous dire nettement et sans équivoque si elle n'avait pas exigé de Lejay quinze louis pour le secrétaire, et si elle ne les avait pas serrés dans son bureau quand Lejay les lui remit en argent. — Je réponds nettement et sans équivoque que jamais Lejay ne m'a parlé de ces quinze louis ni ne me les a présentés.

« — Observez madame, qu'il y aurait bien plus de mérite à dire : *je les ai refusés*, qu'à soutenir que vous n'en avez eu aucune connaissance. — Je soutiens monsieur, qu'on ne m'en a jamais parlé : y aurait-il eu le sens commun d'offrir quinze louis à une femme de ma qualité! à moi qui en avais refusé cent la veille! — De quelle veille parlez-vous donc, madame? — Eh! pardi, monsieur, de la veille du jour... (Elle s'arrêta tout court en se mordant la lèvre). — De la veille du jour, lui dis-je, où l'on ne vous a jamais parlé de ces quinze louis, n'est-ce pas? — Finissez, dit-elle en se levant furieuse, où je vous donnerai une paire de soufflets; j'avais bien affaire de ces quinze louis! Avec toutes vos mauvaises petites phrases détournées, vous ne cherchez qu'à m'embrouiller et me faire couper: mais je jure, en vérité, que je ne répondrai plus un seul mot. » Et l'éventail apaisait à coups redoublés le feu qui lui était monté au visage.

Le greffier voulut dire quelque chose, il fut rembarré d'importance. Elle était comme un lion de sentir qu'elle avait manqué d'être prise.

Le sage conseiller, pour apaiser le débat, me dit alors : « Ce que vous demandez là vous paraît-il bien essentiel? madame a déjà fait écrire tant de fois qu'elle n'avait pas reçu ces quinze louis! Qu'importe qu'on les lui ait offerts ou non, dès qu'elle s'en offense? — Je ne sais, monsieur, pourquoi madame en est blessée; ces mots : *exigés pour le secrétaire*, que j'ai eu besoin d'ajouter à ma phrase, devraient lui prouver que je n'entends point l'obliger à rougir ici sur une demande de quinze louis, qu'elle n'était pas censée alors faire pour elle-même. A la bonne heure, ne parlons plus de cent louis *rejetés la veille du jour... où on ne lui a jamais parlé de ces quinze louis*, puisque cela trouble la paix de notre conférence: mais je demande pardon et faveur pour ma question; on ne connaît souvent la valeur des principes que quand les conséquences sont tirées. Je vous prie donc de vouloir bien au moins faire écrire exactement que madame Goëzman assure qu'on ne lui a jamais parlé des quinze louis, ni proposé de les accepter. » Ce qui fut écrit, et elle se remit sur son siège.

Alors, certain de mon affaire, je priai le greffier de représenter à madame Goëzman la copie de la lettre que je lui avais écrite le 21 avril, et qui a été annexée au procès par Lejay, où l'on voit cette phrase entre autres : « Je me garderais de vous importuner, si, après la perte de mon procès, lorsque vous avez bien voulu me faire remettre mes deux rouleaux de louis et la répétition enrichie de diamants qui y était jointe, *on m'avait aussi rendu de votre part quinze louis que l'ami commun qui a négocié vous a laissés de surérogation.* »

« N'est-ce pas là, madame, lui dis-je, la copie de ma lettre qui vous fut apportée par Lejay le 21 avril, et que vous confrontâtes ensemble

avec l'original dont vous étiez si fort irritée? » Madame Goëzman, après l'avoir lue, la rejette avec colère et dit : « Je ne connais point du tout ce chiffon de papier, qu'on ne m'a jamais montré : je soutiens au contraire que la lettre que je reçus alors de monsieur n'avait aucun rapport à cette copie, et qu'elle n'était qu'un autre chiffon qui ne signifiait rien, et que j'ai jeté au vent. « Ce que je vis écrire très exactement. « Avant d'aller plus loin, j'ai l'honneur d'observer à madame que je lui tiens fidèlement ma parole de ne me venger de ses injures qu'en la forçant à se contredire. Elle convient aujourd'hui qu'elle a reçu une lettre de moi : et je vois dans son premier interrogatoire qu'elle a nié onze fois de suite qu'elle eût jamais reçu aucune lettre de moi.

Madame Goëzman, après avoir longtemps rêvé, répond enfin que « si elle a d'abord nié cette lettre, c'est qu'elle ne se souvenait plus alors d'un chiffon de papier qui ne signifiait rien, n'était de nulle importance, et qu'elle a jeté au vent. »

Sa réponse écrite, je lui observe qu'il s'en faut de beaucoup que cette lettre lui ait paru d'aussi peu d'importance qu'elle veut le faire entendre, et qu'elle l'ait jetée au vent comme un papier inutile, puisque, dans son second interrogatoire, que j'ai sous les yeux, elle s'en explique à peu près en ces termes :

« Tout ce dont madame Goëzman se souvient, c'est qu'elle a reçu une lettre du sieur de Beaumarchais, et qu'en la lisant *elle s'est mise dans une si grande colère*, croyant y voir qu'il répétait les cent louis et la montre *avec les quinze louis*, qu'elle a envoyé chercher Lejay sur-le-champ, pour savoir de lui s'il n'avait pas rendu la montre et les cent louis qu'on lui redemandait *avec les quinze louis*; que Lejay, de retour chez elle, en lui montrant la copie de la lettre du sieur de Beaumarchais, l'avait assurée qu'elle se trompait à la lecture; qu'il ne s'agissait dans cette lettre *que des quinze louis*, et non de tout le reste, qu'il avait rendu devant de bons témoins; qu'alors en y confrontant la présente copie, *qu'elle reconnaît bien pour être celle de la lettre du sieur de Beaumarchais*, elle avait vu qu'elle était littérale et avait déchiré la lettre après.

« Sommes-nous quittes, madame? Comptons, vous et moi : je vois ici deux, trois, quatre bonnes contradictions.

« D'abord, vous n'avez jamais reçu de lettres de moi ; ensuite vous en avez reçu une, mais qui n'était de nulle importance, un chiffon qui ne signifiait rien ; puis tout à coup voilà ce chiffon transformé en une lettre fort irritante et qui produit une scène entre vous et Lejay, et cette lettre était, selon vous, alors conforme à la copie qu'on en présentait : cependant aujourd'hui vous assurez que vous ne connaissez point cette copie, ce chiffon de papier, et qu'il n'a nul rapport à la lettre que vous avez reçue de moi. Cela vous paraît-il assez clair, assez positif, assez contradictoire?

« Mais n'en parlons plus; aussi bien n'était-ce pas de cela qu'il s'agissait quand la querelle s'est élevée entre nous. — Et de quoi donc s'agissait-il, monsieur? (me regardant avec inquiétude). — Vous nous avez bien certifié tout à l'heure, madame, que « jamais Lejay ne vous « avait parlé de ces quinze louis, ni ne vous les avait présentés le len-

« demain de cette veille » sur laquelle notre débat a commencé; ainsi vous ignoriez parfaitement, quand ma lettre vous est parvenue, le 21 avril, qu'il y eût eu quinze louis déboursés par moi, pour le secrétaire, en sus des cent louis donnés pour l'audience? — *Certainement, monsieur.* — Cela va bien, madame. Mais comment arrive-t-il que ces quinze louis ne fussent pas du tout de votre connaissance, et qu'ils en fussent en même temps si bien, qu'on vous les voit rappeler deux ou trois fois comme chose très familière dans l'aveu de tout ce qui se passa le 21 avril, que nous venons de lire et qui est entièrement de vous? On y voit que, dans ma lettre, ce n'est pas ma demande des *quinze louis* qui vous étonne et vous met en fureur, mais seulement celle que vous croyez que je vous fais des cent louis et de la montre que vous aviez rendus: on y voit que Lejay ne dit pas pour vous calmer : Ce sont des fripons à qui je ferai bien voir qu'ils n'ont jamais donné *ces quinze louis qu'ils redemandent*, mais qu'il vous apaise en vous disant au contraire : Vous vous êtes trompée, madame, en lisant cette lettre qui vous irrite si fort : voyez donc qu'on ne vous y demande point les cent louis et la montre, que j'ai bien rendus devant témoins, *mais seulement les quinze louis* dont M. de Beaumarchais veut être éclairci, parce qu'il sait que le secrétaire ne les a pas reçus : qu'alors, confrontant la copie avec la lettre et reconnaissant qu'il n'y est en effet question que des quinze louis, votre fureur s'apaise, et que tout finit là. Si ce détail, que je n'aurais pu raccourcir sans le rendre obscur: si vos réponses, vos fuites, vos aveux, vos contradictions, combinés avec les dires de Lejay, ne prouvent pas clair comme le jour que vous avez les quinze louis, il faut jeter la plume au feu et renoncer à rien prouver aux hommes.

« J'entends fort bien pourquoi vous niez aujourd'hui que Lejay vous ait jamais parlé de ces quinze louis: c'est afin de couper court, par un seul mot, à toute question embarrassante: mais la dénégation sèche d'avoir eu connaissance d'un fait sur lequel vous êtes entrée antérieurement dans d'aussi grands détails, madame, n'est qu'une preuve de plus pour moi que ce fait est aussi vrai que son examen me paraît redoutable, et voilà mon dilemme achevé. Qu'avez-vous à répondre?

— Rien de si simple à expliquer que tout cela, monsieur. Ne vous ai-je pas dit que, le jour de mon interrogatoire, où je suis convenue d'avoir reçu et serré les cent louis et où j'ai fait étourdiment cette histoire de la lettre et des quinze louis, je n'avais pas ma tête à moi, et que j'étais dans un état?... — Eh! daignez, madame, en sortir quelquefois, si ce n'est par égard pour nous, que ce soit au moins par respect pour vous-même! N'avez-vous pas de moyen plus modeste et moins bizarre de colorer vos défaites? — Madame Goëzman, un peu confuse, soutint néanmoins que, sa réponse étant dans les règles de la procédure, je n'avais pas droit d'en exiger une autre.

— Détrompez-vous, madame; avant que le Parlement accepte vos confidences et s'arrête à vos étranges déclarations, il faut qu'un nouvel article, ajouté au code criminel, ait rendu l'examen des matrones un prélude nécessaire à chaque interrogatoire des femmes accusées; jusque-là vous implorez en vain pour la mauvaise foi l'indulgence qui n'est due qu'à la mauvaise santé...

Quoi qu'il en soit, il n'est pas hors de propos d'observer que la seule fois sur quatre où madame Goëzman ait parlé *sans savoir ce qu'elle disait*, elle a fait, *par inspiration*, sur la lettre et les quinze louis, un historique exactement conforme à celui déjà consigné au procès, dans les dépositions et interrogatoires dont on se rappellera qu'elle ne pouvait avoir alors connaissance. O pouvoir de la vérité sur une belle âme!

« Mais puisque vous prétendez, madame, à l'honneur de perdre assez souvent la tête et la mémoire, ne vaudrait-il pas mieux user de cette innocente ressource pour rentrer dans le sentier de la vérité que de la rendre criminelle en l'employant à vous en écarter de plus en plus?

— *A sotte demande point de réponse*, répliqua sèchement madame Goëzman. Cela ne fut pas écrit. Mais suppliée de nous dire quelque chose de plus conséquent à mes observations, elle répondit « que quand tout ce qu'elle avait avoué dans son second interrogatoire serait vrai, cela ne prouverait pas encore qu'elle eût reçu les quinze louis. » Ce qui fut écrit.

— Beaucoup plus que vous ne pensez, madame; car on voit très bien que vous ne fuyez l'éclaircissement sur la lettre et les quinze louis que pour écarter le soupçon que vous les ayez jamais exigés, reçus et gardés. Mais comme il est plus aisé de nier ces quinze louis que d'échapper à la foule des preuves qui vous convainquent de les avoir reçus, je quitterai le ton léger que vos injures m'avaient fait prendre un moment, pour assurer que votre défense, plus déplorable encore que risible sur cet objet vous met ici dans le jour le plus odieux. Garder quinze louis, madame, est peu de chose, mais en verser le blâme sur ce malheureux Lejay dont vous avez tant à vous louer (car il ne vous a manqué qu'un peu plus d'adresse pour le perdre entièrement), c'est un crime, une atrocité qui n'étonnerait point dans certains hommes, mais qui effrayera toujours sortant de la bouche d'une femme, à qui l'on suppose avec raison qu'une méchanceté réfléchie devrait être étrangère.

« Et si par hasard tout ce qu'on vient de lire fournissait la preuve complète que vous avez encore ces quinze louis dans vos mains!... Je vous livre en tremblant, madame, aux plus terribles réflexions; voilà ce qui doit vous troubler : voilà ce que ne replâtrera point le ciment puéril et déshonnête dont vous avez voulu lier tant de contradictions.

« Mais à quoi bon, je vous prie, ces déclarations de Lejay, ces dénonciations au Parlement, ces attaques en corruption de juge, dont on faisait tant de bruit, si votre conseil devait finir par vous faire articuler dans votre récolement ces mots sacramentels qu'on ne doit jamais oublier : « Je déclare que Lejay ne m'a point présenté d'argent pour gagner le suffrage de mon mari, qu'on sait bien être incorruptible, mais seulement *qu'il sollicitait* auprès de moi *des audiences* pour le sieur de Beaumarchais? »

« Voilà comme un mot souvent décide un grand procès. Qu'aurait dit de plus mon défenseur? Mais dans cet excès de bonté, madame, il y a du luxe, et je vous aurais tenue quitte à moins. Voyons d'où peut naître un procédé si généreux; *timeo Danaos*... Quoique je ne sois pas de votre conseil, je sens sa marche à travers vos discours, comme un machiniste,

au jeu des décorations, devine les leviers et les contrepoids qui les font mouvoir.

« Quand ils ont su que, livrée à vous-même, vous aviez tout avoué à votre second interrogatoire, et les cent louis reçus, et la lettre aux quinze louis, etc., ils ont bien senti que l'on conclurait de ces aveux tardifs que les déclarations, dénonciations, dépositions, interrogations antérieures ne contenaient pas vérité. Si nous n'abandonnons pas l'attaque en corruption, le peu d'adresse d'une femme le fera tourner contre vous-mêmes : il vaut mieux nous relâcher de notre vengeance que d'y être enveloppés, renoncer à prendre l'ennemi que de voir le piège se fermer sur le bras qui le tend. En un mot, il faut s'exécuter et faire avouer à cette femme *qu'on ne lui a demandé que* DES AUDIENCES, puisqu'il paraît aujourd'hui prouvé au procès que le prix en a été convenu et reçu par elle.

« Et ceci, madame, n'est pas une conjecture légère, il n'y a personne qui ne juge au style de vos défenses, à quelques soudures près, que ce sont des pièces étudiées par vous comme les fables de votre enfance et débitées de même. Par exemple, est-ce bien vous qui avez dicté : « Il faut voir d'abord s'il est prouvé que l'on ait remis les quinze louis à Lejay, et jusque-là *il n'y a point corps de délit.* » (Corps de délit, grands dieux ! » Est-ce vous qui avez dicté : « Nous avons déjà un *commencement de preuve par écrit* » et tant d'autres belles choses qu'on n'apprend point au couvent ? N'est-il pas clair que je suis trahi ? L'on m'annonce une femme ingénue et l'on m'oppose un *publiciste allemand* ? »

Mais c'est assez combattre des ridicules ; occupons-nous d'objets plus importants. Pendant que l'auteur estime son ouvrage sur la peine qu'il lui coûte, le lecteur sur le plaisir qu'il y prend, le juge impartial ne le prise que sur les preuves et les vérités qu'il contient, et c'est lui surtout qu'il importe de convaincre.

QUATRIÈME MÉMOIRE A CONSULTER

CONTRE

M. GOEZMAN, *juge, accusé de subornation et de faux*; *madame* GOEZMAN *et le sieur* BERTRAND, *accusés*; *les sieurs* MARIN, *gazetier*; D'ARNAULD-BACULARD, *conseiller d'ambassade*: *et consorts.*

> La justice qu'on vous doit servira à purger la société d'une espèce aussi venimeuse.
>
> (*Lettres du C. de la Blache, datée de Grenoble.*)

Et réponse ingénue à leurs mémoires, gazettes, lettres courantes, injures, et mille et une diffamations.

> ... *Sunt quoque gaudia luctûs.* (OVIDE.)
>
> Et les chagrins aussi sont mêlés de plaisirs.

Suivant la marche ordinaire des procès, un homme accusé se défend sur les objets qui lui sont reprochés, et s'en tient là : pourvu qu'il sorte d'intrigue, qu'il ait bien ou mal dit, ses amis ne s'en soucient guère, ni lui non plus.

Il n'en est pas ainsi de ma cause, bizarre à l'excès dans toutes ses parties. Non seulement je suis forcé de plaider sur le fond des accusations, mais encore de défendre la nature même de mes défenses.

Beaucoup de gens graves, en s'expliquant sur mes écrits, ont trouvé que, dans une affaire où il allait du bonheur ou du malheur de ma vie, le sang-froid de ma conduite, la sérénité de mon âme et la gaieté de mon ton annonçaient un défaut de sensibilité peu propre à leur en inspirer pour mes malheurs. Tout sévère qu'est ce reproche, il a je ne sais quoi d'obligeant qui me touche et m'engage à me justifier.

Mais qui a dit à ces personnes qu'il y allait ici du bonheur ou du malheur de ma vie? Comment sait-on si je suis faible au point de confier mon bonheur à la fortune; ou sage assez pour le faire dépendre uniquement de moi-même? Parce qu'ils sont souvent tristes au sein de la joie, ils me reprochent d'être froid et tran-

quille au milieu du malheur? Pourquoi mettre sur le compte de l'insensibilité ce qui peut être en moi le résultat d'une philosophie aussi noble dans ses efforts que douce en ses effets? Pour des gens très graves le reproche n'est-il pas un peu léger? Je veux bien qu'ils sachent que le courage qui fait tout braver, l'activité qui fait parer à tout, et la patience qui fait tout supporter, ne rendent pas les outrages moins sensibles, ni les chagrins moins cuisants. Mais je me fais un plaisir de leur rappeler que l'habitude du mal suffit seule pour y résigner les créatures même les plus faibles en apparence.

Les femmes, dont le commerce est si charmant, qu'elles semblent n'avoir été destinées qu'à répandre des fleurs sur notre vie, les femmes mêmes nous donnent sans cesse la douce leçon de ce courage d'instinct, de cette philosophie pratique; formées par la nature moins fortes que les hommes, et souffrant presque sans cesse, elles ont une patience, une douceur, une sérénité dans les maux qui m'a toujours fait rougir de honte, moi créature indocile, irascible, et qui prétends à l'honneur de savoir me vaincre. Moins occupées de se plaindre que de nous plaire, on les voit oublier leurs souffrances pour ne songer qu'à nos plaisirs. Il semble que notre estime et notre amour les dédommagent de tous leurs sacrifices.

Objet de mon culte en tout temps, ce sexe aimable est ici mon modèle. Il est impossible d'être plus malheureux que moi sous toutes sortes d'aspects; mais en écrivant, je me sauve de moi-même pour m'occuper de ceux qui pourront m'estimer et me plaindre si je parviens à les instruire de mes maux sans les ennuyer de leur récit.

Dès lors je suis comme Sosie; ce n'est plus le *moi* souffrant et malheureux qui prend la plume; c'est un autre *moi* courageux, ardent à réparer les pertes que la méchanceté m'a causées dans l'opinion de mes concitoyens, qui brûle d'intéresser les âmes sensibles, en peignant à grands traits l'iniquité de mes ennemis; qui s'efforce d'exciter la curiosité des indifférents en égayant un sujet aride. J'aspire à m'envelopper de la bienveillance publique, à en opposer la protection tutélaire à la haine de ceux qui me persécutent : enfin j'oublie mes maux en écrivant, et suis comme un esclave qui ne sent plus le poids de ses chaînes, à l'instant qu'il voit compter l'argent de sa rançon.

D'ailleurs je me donne les airs d'avoir aussi ma philosophie; et comme ce mémoire est moins l'examen sec et décharné d'une question rebattue, qu'une suite de réflexions sur mon état d'accusé, peu-être ne me saura-t-on pas mauvais gré de montrer ici sur quel autre fondement j'établis la paix intérieure d'un homme

si cruellement tourmenté, que cette paix paraît factice aux uns, et du moins fort extraordinaire aux autres.

Si l'Être bienfaisant qui veille à tout m'eût honoré de sa présence un jour, et m'eût dit : Je suis celui par qui tout est; sans moi, tu n'existerais point; je te douai d'un corps sain et robuste : j'y plaçai l'âme la plus active : tu sais avec quelle profusion je versai la sensibilité dans ton cœur, et la gaieté sur ton caractère : mais pénétré que je te vois du bonheur de penser, de sentir, tu serais aussi trop heureux, si quelques chagrins ne balançaient pas cet état fortuné : ainsi tu vas être accablé sous des calamités sans nombre; déchiré par mille ennemis; privé de ta liberté, de tes biens; accusé de rapines, de faux, d'imposture, de corruption, de calomnie; gémissant sous l'opprobre d'un procès criminel; garrotté dans les liens d'un décret; attaqué sur tous les points de ton existence par les plus absurdes *on dit*; et ballotté longtemps au scrutin de l'opinion publique, pour décider si tu n'es que le plus vil des hommes, ou seulement un honnête citoyen.

Je me serais prosterné, et j'aurais répondu : Être des êtres, je te dois tout, le bonheur d'exister, de penser et de sentir; je crois que tu nous as donné les biens et les maux en mesure égale; je crois que ta justice a tout sagement compensé pour nous; et que la variété des peines et des plaisirs, des craintes et des espérances, est le vent frais qui met le navire en branle et le fait avancer gaiement dans sa route.

S'il est écrit que je doive être exercé par toutes les traverses que ta rigueur m'annonce, tu ne veux pas apparemment que je succombe à ces chagrins, donne-moi la force de les repousser, d'en soutenir l'excès par des compensations, et, malgré tant de maux, je ne cesserai de chanter tes louanges *in cithara et decachordo.*

Si mes malheurs doivent commencer par l'attaque imprévue d'un légataire avide sur une créance légitime, sur un acte appuyé de l'estime réciproque et de l'équité des deux contractants, accorde-moi pour adversaire un homme avare, injuste et reconnu pour tel; de sorte que les honnêtes gens puissent s'indigner que celui qui, sans droit naturel, vient d'hériter de quinze cent mille francs, m'intente un horrible procès, et veuille me dépouiller de cinquante mille écus, pour éviter de me payer quinze mille francs au nom et sur la foi de l'engagement de son bienfaiteur.

Fais qu'aveuglé par la haine il s'égare assez pour me supposer tous les crimes; et que m'accusant faussement au tribunal du public, *d'avoir osé compromettre les noms les plus sacrés*, il soit enfin couvert de honte, quand la nécessité de me justifier m'arrachera au silence le plus respectueux.

Fais qu'il soit assez maladroit pour prouver sa liaison secrète avec mes ennemis, en écrivant contre moi dans Paris des lettres de *Grenoble* à celui qui l'aura aidé à me dépouiller de mes biens; de façon que je n'aie qu'à poser les faits dans leur ordre naturel pour être vengé de ce riche légataire par lui-même.

S'il est écrit qu'au milieu de cet orage je doive être outragé dans ma personne, emprisonné par une querelle particulière;... s'il est écrit que l'usurpateur de mon bien profite de ma détention pour faire juger notre procès au Parlement, et si je suis destiné de toute éternité à tomber à cette époque entre les mains d'un rapporteur inabordable; j'oserais désirer que l'autorité, qui n'est jamais formaliste sur rien, le devînt assez contre moi pour qu'il me fût interdit de sortir de prison, pour solliciter ce rapporteur, sans être suivi d'un homme public et sermenté, dont le témoignage pût servir un jour à me sauver des misérables embûches de mes ennemis, et de la fameuse liste du portier de l'hôtel Goëzman.

Si, pour les suites de ce procès, je dois être dénoncé au Parlement comme ayant voulu corrompre un juge incorruptible, et calomnier un homme incalomniable; suprême Providence, ton serviteur est prosterné devant toi, je me soumets, fais que mon dénonciateur soit un homme de peu de cervelle, qu'il soit faux et faussaire, et puisque ce procès criminel doit être de toute iniquité comme le procès civil qui y a donné lieu, fais ô mon maître! que celui qui veut me perdre se trompe sur moi, me croie un homme sans force et s'abuse dans ses moyens.

S'il se donne un complice, que ce soit une femme de peu de sens; si elle est interrogée, qu'elle se coupe, avoue, nie ce qu'elle a avoué, y revienne encore, et pour augmenter sa confusion, fais qu'elle rejette enfin sur des signes ordinaires de jeunesse et de santé tous les égarements de son esprit malade.

Si mon dénonciateur suborne un témoin, que ce soit un homme simple et droit, que l'horreur des cachots n'empêche pas de revenir à la vérité, dont on l'aura un moment écarté.

Si l'*incorruptible* fait faire une déclaration à ce pauvre honnête homme, qu'il en fabrique la minute, qu'il la confie à ce témoin: qu'il change le sens de la copie qui lui reste en y commettant des faux très grossiers; qu'il n'y ait ni suite ni plan dans sa conduite, afin que tout puisse un jour servir à le confondre dans ses vues iniques, comme mon ennemi *son homme de lettres*, et qui écrit d'une façon si modérée.

Telle eût été ma prière ardente; et si tous ces points m'avaient été accordés, encouragé par tant de condescendance, j'aurais ajouté : Suprême bonté! s'il est encore écrit que quelque intrus doive s'immiscer dans cette horrible affaire et prétendre à l'honneur

de l'arranger, en sacrifiant un innocent et me jetant moi-même dans des embarras inextricables, je désirerais que cet homme fût un esprit gauche et lourd, que sa méchanceté maladroite l'eût depuis longtemps chargé de deux choses incompatibles jusqu'à lui, la haine et le mépris public ; je demanderais surtout qu'infidèle à ses amis, ingrat envers ses protecteurs, odieux aux auteurs dans ses censures, nauséabond aux lecteurs dans ses écritures, terrible aux emprunteurs dans ses usures, colportant les livres défendus, espionnant les gens qui *l'admettent*, écorchant les étrangers dont il fait les affaires, désolant pour s'enrichir les malheureux libraires, il fût tel enfin dans l'opinion des hommes, qu'il suffit d'être accusé par lui pour être présumé honnête, son protégé pour être à bon droit suspecté : *donne-moi* Marin.

Que si cet intrus doit former le projet d'affaiblir un jour ma cause en subornant un témoin dans cette affaire, j'oserais demander que cet autre *argousin* fût un cerveau fumeux, un capitan sans caractère, girouette à tous les vents de la cupidité, pauvre hère, qui, voulant jouer dix rôles à la fois, dénué de sens pour en soutenir un seul, allât, dans la nuit d'un intrigue obscure, se brûler à toutes les chandelles, en croyant s'approcher du soleil, et qui, livré sur l'escarpolette de l'intérêt, à un balancement perpétuel, en eût la tête et le cœur étourdis au point de ne savoir ce qu'il affirme ni ce qu'il a dessein de nier : *donne-moi* Bertrand.

Et si quelque auteur infortuné doit servir un jour de conseiller à cette belle ambassade, j'oserais supplier la divine providence de permettre qu'il y remplît un rôle si pitoyable, que, bouffi de colère et tout rouge de honte, il fût réduit à se faire à lui-même tous les reproches que la pitié me ferait supprimer. Heureux encore, quand une expérience de soixante-quatre ans et demi ne lui aurait pas appris à parler, que cet événement lui apprît au moins à se taire ! *donne-moi* Baculard.

Que si, pour achever d'exercer ma patience et me mieux tourmenter, quelque magistrat, d'un beau nom, doit se déclarer le protecteur, le conseil et le soutien de mon ennemi, j'oserais demander qu'il fût choisi entre mille, d'un caractère léger, et tel que ses imputations n'obtinssent pas plus créance contre moi que ses outrages publics ne doivent m'ébranler ni me nuire. Je sais que mon désir est difficile à satisfaire, mais rien n'est impossible à ta puissance...

Enfin, si dans la foule des maux prêts à m'accabler, si dans la nécessité d'un procès aussi bizarre, cet être bienfaisant m'eût laissé le choix du tribunal, je l'aurais supplié qu'il fût tel, que, tout près encore de la naissance de ses augustes fonctions, il pût sentir que l'expulsion d'un membre vicié l'honorerait plus aux

yeux de la nation que cent jugements particuliers, où les murmures des malheureux balancent toujours l'éloge que les heureux sont tentés de donner. Je l'aurais demandé ainsi, parce que j'aurais cru n'être point exposé à voir sortir de ce tribunal un jugement équivoque sous les yeux d'un peuple éclairé, plein de sagacité, d'esprit et de feu, et qui, toujours plus prompt à blâmer qu'à prodiguer la louange, rendrait chaque magistrat attentif et sévère sur sa façon de prononcer.

Eh bien! dans mon malheur tout ce que j'aurais ardemment désiré, ne l'ai-je pas obtenu? L'acharnement de mes ennemis les a rendus peu redoutables; leur nombre les a livrés au défaut de liaison, si nécessaire en tout projet; la haine les a conduits à l'aveuglement; chacun de leurs efforts pour m'arrêter n'a fait qu'accélérer ma marche et hâter ma justification.

Combien de fois m'étais-je dit, pendant ces temps de trouble : je n'aurai pas la faiblesse de me faire un besoin de l'estime universelle, plus que je n'ai l'orgueil de croire la mienne utile à tout le monde. Avouons-le de bonne foi, force n'est pas bonheur : il faut une vertu plus qu'humaine pour être heureux étant mésestimé; mais je n'en ai que mieux goûté depuis combien l'estime publique est douce à recueillir. Aujourd'hui, je sens toute la fermeté de mon cœur s'amollir, se fondre de reconnaissance et de plaisir au plus léger éloge que j'entends faire de mon courage et de mon honnêteté.

Si j'ajoute à cela les offres multipliées de secours et de services d'une foule d'honnêtes gens, et les consolations particulières de l'amitié, vous conviendrez que l'exemple vivant d'une heureuse compensation du mal par le bien est ici joint aux enseignements de la plus douce philosophie.

Quant au procès que je défends, indépendamment de la justice de ma cause, sur laquelle se fonde ma sécurité, je ne vois ici qu'un événement qui, tout bizarre qu'il est, mériterait peu d'arrêter les regards, sans la qualité, la quantité de mes ennemis, et sans mon courage à repousser leurs traits. Mais pour obtenir la justice que j'attends, je ne dois pas me lasser de discuter en présence de mes juges la seule question qui me soit vraiment personnelle dans le procès soumis au jugement de la cour.

Suis-je un corrupteur, ou ne le suis-je pas?

Dans sa dénonciation, M. Goëzman a dit formellement que j'étais un corrupteur. Cette pièce est la seule contre laquelle j'aie à m'élever aujourd'hui, puisque c'est sur elle seule que le procès

est établi ; mais le dénonciateur y déclare positivement qu'il n'est instruit du fait dont il m'accuse que par le témoignage de sa femme.

Laissons donc la dénonciation de côté, pour ne plus nous occuper que de ce témoignage, unique et frêle appui d'un procès beaucoup trop fameux.

Mais la dame interrogée déclare à son tour : « Que jamais Lejay ne lui a laissé d'argent pour corrompre son mari, qu'on sait bien être incorruptible, et qu'il ne lui marchandait que des audiences ». C'est ainsi qu'en donnant dans son récolement le démenti le plus ferme à sa déclaration concertée, et à la dénonciation qui en est le fruit, cette dame a anéanti encore une fois l'accusation de corruption portée contre moi ; et tout est dit à cet égard, à moins qu'on ne trouve à la ranimer par les charges mêmes du procès.

Mais les interrogatoires de Lejay démentent la dénonciation du mari, et renforcent le récolement de la femme.

Mais les interrogatoires de Bertrand, mais ces mémoires, qu'il faut mettre en ligne de compte aujourd'hui, parce que, sortant d'une plume ennemie, ils doivent en être crus toutes les fois qu'ils s'expliquent en ma faveur ; ces interrogatoires, ces mémoires, en un mot tout ce qui nous est venu de la part du sacristain, confirment que jamais je n'ai voulu corrompre M. Goëzman l'incorruptible, et qu'on n'a jamais parlé, à lui, sacristain, *que d'entrevues et d'audiences.*

Enfin toutes les dépositions renforcent ces aveux non suspects ; tous les témoins conviennent que c'est avec la plus grande répugnance que je me suis prêté à payer des audiences dans le temps de ma vie où j'avais le plus besoin d'argent et le moins de facultés pécuniaires.

Que reste-t-il donc au soutien de cette corruption dont on a fait tant de bruit ? Plus rien, qu'un adminicule de présomption fondé sur l'énorme prix de deux mille écus pour une audience : mais le plus simple exposé va faire évanouir de nouveau ce fantôme.

Je demandais à grands cris des audiences, et n'avais, comme je l'ai dit, pas plus d'espoir de les obtenir que d'argent pour les acheter. Un ami m'offre cent louis, et les confie à la prudence de ma sœur, qui, parcimonieuse pour mes intérêts, parla d'abord de vingt-cinq louis, finit par en livrer cinquante, et s'en fût tenue là, si le sieur Bertrand, très magnifique agent d'audiences, à qui rien ne coûtait, en fouillant dans ma bourse, pour me donner une preuve de zèle, n'eût été de son chef reprendre à Lejay les cinquante louis, ne fût revenu dire à ma sœur, *quand on fait un présent, il faut le faire honnête*, et ne lui eût par cette phrase arraché

les autres cinquante louis. D'où l'on voit que, sans Bertrand, le *porte-parole*, et son zèle magnifique, le libraire eût peut-être obtenu l'audience au prix des premiers cinquante louis, et que les autres cinquante m'eussent servi à en solliciter une seconde en cas de besoin.

Mais la première audience acquise au prix de cent louis, il devint impossible d'aller au rabais pour la seconde. On n'offre pas une aigrette de verre à qui l'on a donné des boucles de brillants. Le prix des premières bontés d'une femme est au moins le taux de celles qui les suivent : c'est l'usage. Ainsi le défaut d'argent m'ayant forcé de recourir aux bijoux, comme c'est encore l'usage, le lendemain de l'audience je remis au capitan une montre valant cent autres louis, pour arracher une seconde audience.

Quant aux quinze louis exigés pour le secrétaire, ils ne sont en cette qualité sur le compte d'aucune audience ; et l'on voit maintenant par quelle gradation d'incidents la seule audience que j'aie obtenue, estimée d'abord par mes amis moins de cinquante louis, peut avoir l'air, en embrouillant les choses, d'avoir été payée deux mille écus.

L'audience du rapporteur ainsi rappelée à sa première estimation, le soupçon de corruption, fondé sur l'énormité de son prix, tombe de soi-même, et remarquez que ce n'était encore là qu'une présomption qui, en affaire criminelle, est sans force; il serait superflu de s'y arrêter plus longtemps.

Mais a-t-on fait de ma part une convention avec Mme Goëzman de me rendre mes cent louis si je ne gagnais pas ma cause? Personne au procès n'a déposé d'un pareil fait : l'unique Mme Goëzman, en qualité de seul contradicteur, eût pu fonder ce reproche. Mais loin d'articuler qu'elle ait fait aucun pacte à cet égard avec Lejay, le seul aussi qui lui ait parlé, toutes ses défenses se réduisent à nier qu'elle ait reçu l'argent, et à dire qu'on l'a glissé furtivement dans son carton de fleurs : ainsi le soupçon, qu'en donnant de l'or j'aie pu avoir l'intention de corrompre mon rapporteur, n'est ici qu'une vaine fumée, dissipée, comme on voit, par tous les vents de l'horizon : et c'est ainsi que des détails insipidement nécessaires deviennent, malgré mes soins, nécessairement insipides, au grand dommage de l'indulgent lecteur.

Reste enfin pour dernière ressource à la haine, en faveur de la corruption, la misérable et fausse allégation de M. Goëzman, qui prétend m'avoir donné deux audiences en un jour, et deux autres à deux de mes amis, et qui s'essouffle à faire entendre que quatre audiences accordées sans intérêt, en trois jours, doivent faire soupçonner que mes sacrifices d'argent avaient un autre objet. En attendant qu'il prouve les quatre audiences, je lui soutiens, moi,

que je n'en ai reçu qu'une. Mais malgré le témoignage d'un homme public et assermenté, du sieur Santerre, mon gardien, qui ne me quittait pas, la contradiction sur un fait aussi grave étant positive entre M. Goëzman et moi, la cour n'a pas négligé d'acquérir les lumières qu'une confrontation, indiquée par la loi, devait répandre sur l'affaire en général et sur ce point en particulier. Elle apprendra bientôt comment, à cette occasion, mon digne rapporteur est sorti des mains de son humble client.

Les faits sont ainsi posés, discutés, approfondis, et les témoins, les accusés, les contradicteurs mêmes, détruisant à l'envi le système absurde de la corruption établi contre moi par M. Goëzman, il faut en revenir à cette autre question.

Lorsque le malheur des affaires jette un infortuné sous la dépendance d'un pareil juge, que doit-il faire? Refuser de l'or! on ne l'aborde pas autrement. En donner, et se plaindre de la vexation! on peut se voir à l'instant accusé, décrété, prêt à périr. Entre ces deux extrémités, quel parti prendre? Voilà le vrai problème, mais, en bonne justice, je ne me crois pas plus obligé de le résoudre, que de relever sérieusement le reproche singulier de séduction que me fait Mme Goëzman, dans son supplément divisé par première, seconde et troisième atrocité, et le reproche plus singulier encore que beaucoup de gens me font de n'y avoir pas répondu dans mon dernier mémoire.

« Vous avez osé (c'est Mme Goëzman qui parle) en présence du commissaire, du greffier, etc., me dire que je vous aurais, si je voulais, l'obligation de n'être point enfermée par mon mari. Vous avez poussé l'impudence plus loin encore, vous avez osé ajouter (pourquoi suis-je forcée de rapporter des propos aussi insolents qu'ils sont humiliants pour moi?), vous avez osé ajouter, dis-je, que vous finiriez par vous faire écouter; que vos soins ne me déplairaient pas un jour; que... je n'ose achever, je n'ose vous qualifier. »

Fi donc, des points!... Il fallait oser, madame; il fallait achever; il fallait me qualifier. Que voulez-vous donc dire avec vos points?.., vous mettez là de jolies réticences dans vos mémoires... Je répondais à toutes vos injures par des compliments généraux, qu'il paraît qu'un amour-propre éveillé vous a fait prendre du bon ou du mauvais côté, comme il vous plaira l'entendre; mais des points... vous me feriez une belle réputation! quelle femme honnête voudrait jamais m'admettre, si je ne détruisais pas l'impression que vous donnez ici de mon cavalier respect pour les dames? Quelle femme oserait se croire en sûreté chez elle avec moi quand elle penserait que la femme de mon ennemi même, agitée, furibonde, et, *critique à part*, dénuée de ces grâces touchantes, de cette douceur qui

fait le charme de son sexe, en plein greffe et devant le juge et le greffier, a couru des risques avec moi d'un genre à exiger des points...; et qu'elle se croit en droit de me traduire aujourd'hui en justice comme un audacieux effronté, moi qui n'étais devant elle alors qu'un très, très, très modeste confronté : je m'en souviens bien.

« Il est atroce, dites-vous, que ce séducteur préparé au combat (le joli choix d'expressions!) jette un coup d'œil de compassion sur une femme timide (la peste! quelle timidité!), qu'il triomphe de l'avoir fait rougir, lui qui ne rougit jamais. » Oh! pour cela, madame, c'est bien pure malice à vous de dire que je ne rougis jamais, moi qui, sans reproche, ai eu la bonté de baisser les yeux pour vous deux ou trois fois, pendant que le greffier lisait les décentes raisons que vous aviez données de votre défaut de mémoire. A la vérité je ne rougissais pas, mais je faisais plus; je voulais rougir pour vous en donner l'exemple : et je ne doute pas que M. de Chazal n'ait rendu compte à la cour du ton doux et poli dont j'ai répondu aux mâles injures *d'une femme faible, et peu faite, par son inexpérience, pour entrer en lice avec un séducteur adroit.*

En vérité, madame, vous avez de si singulières expressions, qu'on dirait que vous y entendez finesse. « Une femme faible et peu faite, par son inexpérience, pour entrer en lice avec un séducteur adroit! » Mais c'est que, loin d'être *une femme faible*, vous étiez, madame, à ces confrontations, la femme forte, la véritable femme forte, provoquant, injuriant, maudissant et parlant, parlant, parlant... Quant à votre *inexpérience pour entrer en lice*, voilà sur quoi, par exemple, il m'est impossible de prononcer, moi qui me suis toujours tenu dans le plus respectueux éloignement de la lice. *Avec un séducteur adroit.* Il ne tiendrait qu'à moi de prendre encore cela pour un compliment, et de le rapporter à ce qu'on appelle proprement la séduction d'une femme : car si vous l'entendez du côté de l'argent, que moi, *séducteur adroit*, vous ai envoyé par *l'adroit séducteur* Bertrand, qui l'a remis à *l'adroit séducteur* Lejay, qui l'a remis, comme on sait, *très adroitement* dans votre carton de fleurs, vous m'avouerez qu'il n'y a pas là de quoi se vanter d'une merveilleuse *adresse* en fait de séduction.

Quoi qu'il en soit, un seul exemple va mettre la cour en état de juger lequel des deux contendants est sorti de son caractère à ces confrontations. Il était dix heures du soir, nous touchions à la fin de la première séance : « Homme atroce, me dites-vous (et j'en tremble encore), on vient de faire la lecture de mes interrogatoires, et vous remettez à demain à y répondre, pour avoir apparemment le temps de disposer vos méchancetés; mais je vous déclare, misérable, que si vous ne faites pas sur le champ, et sans

y être préparé, une interpellation, vous n'y serez plus admis demain matin. »

Aussi surpris de cette fière provocation que du ton brave qui l'accompagnait : « Eh! d'où savez-vous, madame, que je suis un homme atroce, un misérable? Je n'ai jamais eu l'honneur, avant ce moment-ci, de me rencontrer avec vous. — *Je le sais d'où je le sais; je l'ai entendu dire.* — A M. de la Blache, sans doute? — A *tout le monde cet hiver au bal de l'Opéra.* — Il était donc bien mal composé? En vous voyant, madame, je sens qu'il y avait mille choses plus agréables à dire; et vous avouerez qu'on vous a tenu là de tristes propos de bal. Quoi qu'il en soit, vous voulez absolument une interpellation avant de nous quitter? Il faut vous satisfaire. Je vous interpelle donc, madame, de nous dire à l'instant, sans réfléchir et sans y être préparée, pourquoi vous accusez dans tous vos interrogatoires être âgée de trente ans, quand votre visage, qui vous contredit, n'en montre que dix-huit? » Je vous fis alors une profonde révérence pour sortir.

Malgré la colère que vous en montrez aujourd'hui, avouez-le, madame, cette *atrocité* vous offensa si peu, que, prenant votre éventail et votre manteau, vous me priâtes de vous donner la main pour rejoindre votre voiture : sans y chercher d'autre conséquence, je vous la présentais poliment, lorsque M. Frémyn, le meilleur des hommes, mais le plus inexorable des greffiers, nous fit apercevoir que nous ne devions pas descendre du Palais ensemble avec cet air d'intelligence peu décent pour l'occasion. Alors, vous saluant de nouveau, je vous dis : « Eh bien! madame, suis-je aussi *atroce* qu'on a voulu vous le faire entendre? — *Eh mais! vous êtes au moins bien malin.* — Laissez donc, madame, les injures grossières aux hommes, elles gâtent toujours la jolie bouche des femmes. » Un doux sourire, à ce compliment, rendit à la vôtre sa forme agréable, que l'humeur avait un peu altérée : et nous nous quittâmes.

Il faut pourtant convenir que tout cela n'est ni si meurtrier ni si *atroce* que Mme Goëzman voudrait le faire entendre : et sur la vérité de ces faits, sur la frivolité des reproches de cette dame, j'invoque le témoignage du grave M. Frémyn : et sans le peu d'importance du sujet, j'oserais bien invoquer celui de M. de Chazal lui-même.

Et comme il faut que la bizarrerie éclate dans toutes les parties de ce fameux procès, après avoir eu besoin de très grands efforts, en me défendant, pour détruire l'importance d'une *corruption* qui n'a jamais existé, pour atténuer celle d'une *séduction* à laquelle je n'ai jamais songé, je me vois forcé d'en employer de plus grands encore pour établir l'importance du crime de faux dans l'acte de

baptême, sur lequel j'ai dénoncé publiquement M. Goëzman, et pour montrer la liaison intime de cette dénonciation avec mes défenses.

A entendre quelques personnes, je suis un méchant homme, instrument servile de je ne sais quelle haine, qui veut, dit-on, perdre M. Goëzman: et, pour accréditer ces bruits, on feint d'oublier que ce n'est pas moi qui ai fomenté la querelle, que je n'ai point attaqué M. Goëzman; on feint d'oublier que je suis accusé de corruption, de calomnie, et décrété depuis huit mois sur le dénoncé de ce magistrat; que c'est lui qui m'a forcé de me défendre, quoique j'eusse dit à M. de Sartines, à M. le premier président, et plus nettement encore au *vertueux* conciliateur Marin, que j'invitais mon rapporteur à me laisser tranquille, parce que, s'il s'obstinait à m'attaquer, je lui opposerais un courage sur lequel il ne comptait guère : on feint d'oublier que le propos de M. Goëzman, très public alors, était qu'il me poursuivrait jusqu'aux enfers; à quoi je répliquai : « Puisqu'il le veut absolument, voyons donc lequel des deux y laissera l'autre ».

Maintenant que l'action est bien engagée, on me voit porter en parant, serrer la mesure et gagner du terrain sur l'adversaire; pour m'inculper, on invoque à son secours la commisération publique : *vexat censura columbas*; tout ce qu'il a fait n'est, dit-on, que peccadilles; subornation de témoins, minutation d'écrits, faux dans les déclarations, dénonciation calomnieuse au Parlement, tout cela n'est rien : *dat veniam corvis*.

Forcé de prouver à mon tour les faux de ses déclarations, ou de succomber, je montre que tel est son usage.

Eh! comment l'aurait-il négligé pour perdre un ennemi, lui qui n'a pas craint de commettre un faux au premier chef contre un malheureux enfant dont il s'était rendu le protecteur déclaré! Telle est l'analogie, la liaison intime et nécessaire entre le faux de mon rapporteur dans l'acte baptistaire, et le faux de mon rapporteur dans notre procès.

Mais ce faux du baptême est, dit-on, purement matériel, une misère qui ne mérite pas qu'on s'y arrête un moment : *dat veniam corvis*.

Laissons de côté ces jugements légers, ces absolutions cavalières, et montrons aux citoyens, justement alarmés de voir au Parlement un pareil magistrat, que le faux du baptême est un des plus graves qui puissent se commettre contre la société [1].

1. Croirait-on qu'on a poussé la démence jusqu'à faire l'apologie de ce faux dans une misérable gazette à la main, en date du 30 janvier dernier? Aucune peine ne peut être prononcée contre un pareil nouvelliste; le bain froid et la saignée est le traitement qui lui convient.

Quoique je le sente vivement, ma plume inégale et profane est peu propre à peindre l'irrévérence de celui qui, dans le saint lieu, se joue du premier et du plus grand des sacrements : j'aurai le respect de m'en taire : mais la double austérité d'une partie de mes juges, prêtres et magistrats, n'a pas besoin d'être inspirée pour s'armer contre une pareille profanation. Et le délit de M. Goëzman n'attaquant point le salut de l'enfant, mais son état civil, c'est ce dernier point seulement que je me permettrai de discuter.

Pour rendre le baptême aussi utile à l'homme qu'il est indispensable au chrétien, la politique a joint à l'acte religieux le plus nécessaire au salut de tous l'acte civil le plus important à l'existence de chacun : le point de législation qui a confié au dépôt public le nom, l'âge et l'état des citoyens, est si utile et si grand, qu'il eût sans doute mérité d'appartenir au christianisme; mais, il faut être vrai, nous en devons la reconnaissance au plus sage des païens, au grand Marc-Aurèle, qui le premier ordonna que le nom, l'âge, et l'état des citoyens, attestés par des témoins, auxquels répondent nos parrains et marraines, fussent inscrits à l'heure de la naissance sur un registre public; qui fit déposer à livre de vie dans le temple de Saturne, et qui en confia la garde aux prêtres du père de tous les dieux, du dieu du temps et de la durée, du dieu enfin dont l'idée se rapproche le plus de la majesté que nous reconnaissons à l'Être suprême.

J'ignore en quel siècle l'Église chrétienne adopta cet usage précieux à l'humanité; mais il faut croire que ce fut assez tard, puisque le baptême ne se donna longtemps qu'aux adultes, suivant l'avis de Tertullien et de quelques Pères de l'Église; et souvent même à l'heure de la mort, par la persuasion que ce sacrement, effaçant le péché originel, devait aussi laver de tous les autres péchés. Avant la réunion du procès-verbal au sacrement, chacun de ces actes séparés était également respectable aux hommes; la politique et la religion gagnèrent à les réunir, l'une de la sûreté pour les citoyens, l'autre de la considération pour ses ministres. Il paraît même que la double utilité dont ces derniers se sont rendus aux hommes par cette réunion, est le vrai fondement de la distance que l'opinion met entre les prêtres séculiers, chargés du dépôt de tous les actes importants de la vie, et les réguliers, qui ne sont chargés de rien.

Si donc l'utilité fait tout le mérite des hommes et des choses, qu'on juge de quelle majesté devint le baptême lorsque les deux points fondamentaux de tout bonheur furent rassemblés en un seul et même acte; sans le baptême on resta nul en ce monde, et l'on fut perdu pour jamais dans l'autre; et c'est de cet acte si

saint, si grand, si révéré, si nécessaire, que M. Goëzman; homme éclairé, jurisconsulte, criminaliste, conseiller de grand'chambre du premier Parlement de la nation, fait un badinage perfide et sacrilège; il s'avance au temple de Dieu pour présenter au christianisme un nouveau-né, à la société un nouveau citoyen; il s'agit pour ce magistrat de constater légalement qu'un tel est fils d'un tel; le père ne sait pas écrire, il ne peut rien pour assurer l'état civil de son enfant; la marraine est fille mineure, sa signature est sans force aux yeux de la loi; reste pour unique ressource au malheureux enfant l'attestation de son parrain; lui seul peut donner la sanction à son état; et ce faux protecteur ne rougit pas d'y signer un faux nom; au double faux d'un faux domicile, il joint le triple faux d'un faux état; et par cet acte légalement barbare et peu sensé, celui qui devait assurer l'existence d'un citoyen se fait un jeu de la compromettre. Dans l'état où il met les choses, si cet enfant veut un jour appartenir à quelqu'un, il faut qu'un arrêt de la cour invoquant la notoriété, le réhabilite dans ses droits : sans cela, comment héritera-t-il? comment signera-t-il en sûreté *un tel, fils d'un tel*, puisque, grâce à l'honnêté de Louis-Valentin Goëzman, conseiller au Parlement, quai Saint-Paul, *Louis du Gravier*, bourgeois de Paris, rue de Lions, n'est qu'un être idéal et fantastique, qui ne peut constater l'état civil d'aucun être existant et réel?

Voilà le délit, voilà le crime, voilà l'état de celui qui l'a commis. L'importance du cas, du lieu et de la personne est établie : en dénonçant le faux, j'en ai prouvé la liaison, l'intimité, l'identité, l'inhérence à la cause que je défends. J'ai montré de plus qu'il n'a pas tenu à ce funeste magistrat que je ne fusse écrasé sous le poids d'une accusation criminelle. J'ai démontré que la suggestion, la subordination, le faux, la cabale et l'intrigue ont été, sans scrupule, employés contre moi. Et dans ce combat à outrance, où il faut qu'un des deux périsse, des gens légers me blâment d'oser unir la dague à l'épée contre un ennemi sans pudeur, qui me poursuit avec la flamme et le fer!

Jugeurs aussi légers que tranchants! je voudrais vous voir au point de balancer le plus pressant intérêt par de petites considérations; je voudrais vous voir en tête un adversaire aussi violemment soutenu que le mien; à sa puissance formidable opposant votre dénûment, et votre isolation à ses entours; n'ayant pour tout soutien que la bonté de votre cause, et votre courage à la défendre; et ranimant votre cœur par le seul espoir que le Parlement prononcera sur les choses, et non sur les personnes, qu'il jugera leur délit sans avoir égard à leur crédit.

Aucun autre homme ne pouvait dénoncer M. Goëzman pour ce

fait, sans peut-être encourir le mépris qu'on garde aux vils délateurs; mais, moi! jeté loin de mon rang par la violence, n'ai-je pas dû le regagner à tout prix, même en expulsant du sien mon injuste adversaire? Tel de vous ose me blâmer, qui frémirait d'être obligé de se défendre à ma place, et qui, pour perdre l'ennemi, peut-être accueillerait mille moyens offerts, que ma délicatesse m'a fait rejeter jusqu'à ce jour.

Mais quel intérêt ce magistrat avait-il à commettre un pareil délit? Qui a pu le pousser à cet acte insensé? — Faut-il l'avouer, messieurs? sottise et défaut d'âme; deux vices également opposés à la dignité d'un magistrat.

La sottise nous jette en des embarras dont le défaut d'âme ne sait nous dégager que par des voies malhonnêtes.

Dans l'affaire qui me regarde, M. Goëzman, instruit de la faiblesse de sa femme, n'avait qu'à remettre au libraire, ou même garder, les quinze louis, à son choix, mais se taire sur cet événement; peut-être aurait-on tenu quelques propos; il n'en eût été ni plus ni moins pour sa réputation : mais il ne sait, pour se tirer d'affaire, que suborner Lejay, fabriquer des déclarations, me dénoncer au Parlement, entamer un procès ridicule, et le soutenir par des moyens infâmes : *sottise et défaut d'âme.*

Ce qui lui est arrivé là pour quinze louis lui fût également arrivé pour quinze francs. C'est justement l'histoire du baptême : il pouvait dire à cette petite fille *Capelle*, qu'il entretenait à huit louis par mois : « Tu conçois bien, mon enfant, qu'il ne convient pas à un grave magistrat qui, pour te plaire, *a mis un mur de séparation entre sa femme et lui*, mais dont la liaison avec toi doit être ignorée, d'aller courir le risque de voir publier un pareil compérage à la fin de 1772 : fais tenir cet enfant par qui tu voudras : j'en serai, pour t'obliger, le parrain honoraire : voilà deux louis pour les *frais de gésine* et de baptême, et je prendrai soin du *fillot* ». Tel est le manteau dont la prudence au moins devait couvrir sa faiblesse.

Au lieu de cela (voici la *sottise*), mon rapporteur ne sait autre chose que d'aller *in fiocchi*, habit noir boutonné, cheveux longs bien poudrés, gants blancs et bouquet à la main, menant sur le poing sa commère à l'église, et là, pour accorder la décence et le plaisir (voici le *défaut d'âme*), mon rapporteur signe un faux nom, prend un faux état, donne un faux domicile, ôte l'existence à son filleul, et s'en revient gaiement bourrer de bonbons la commère, s'attabler au souper de famille et faire à l'accouchée des promesses pour l'enfant, dont il est bien sûr d'éluder l'effet à son gré quand sa *fringalle* amoureuse sera passée : et vous, ses bons amis, l'on est assez curieux de voir comment vous vous y prendrez pour excuser ses honnêtes plaisirs.

Sera-ce sur sa jeunesse? il a quarante-quatre ans passés; sur son ignorance? il se dit le *du Cange* du siècle; sur la frivolité de son état? il est conseiller de grand'chambre ; sur la considération due à sa place? il l'a dégradée publiquement; sur la légèreté d'un pareil faux? je viens de prouver qu'il n'en est point de plus grave ; sera-ce sur son crédit? il s'est trop mal conduit pour en conserver; sur le scandale de sa condamnation? il l'a provoquée lui-même à grands cris : enfin sur l'honneur de la magistrature? il est bien prouvé que cet honneur consiste à se défaire d'un homme qui l'a déshonorée.

Vous serez sans doute assez embarrassés à le tirer de là, à moins que le comte de la Blache n'ait encore une lettre *de Grenoble* toute prête au service de son rapporteur; car ce n'est pas assez de parler ici; la parole se perd avec l'haleine et se dissipe dans l'air, mais la plume! la plume légère du comte de la Blache serait, je l'avoue, d'un très grand poids dans cette affaire. Ce juge, dirait-on, a fort bien jugé pour ce plaideur; à son tour, ce plaideur a fort bien plaidé pour ce juge; tout cela est dans l'ordre; entre les gens vertueux, la vie n'est qu'un commerce de bienfaits et de gratitude le plus touchant du monde.

Mais si vous êtes embarrassés, voici quelqu'un qui ne l'est pas moins que vous. C'est le grand Bertrand, qui depuis une heure est là, le cou tendu, l'œil en arrêt, la bouche ouverte, attendant son article, inquiet s'il arrivera bientôt; et ce n'est pas sans sujet : en bonne guerre, il est dû réponse ferme et franche à son dernier mémoire; il ne l'attendra plus.

J'ai beau vouloir garder mon sérieux en parcourant ses écrits, le rire me prend dès la première page, et voilà ma gravité partie. N'est-ce pas aussi la plus plaisante chose du monde que ce grand sacristain, qui ne prend jamais ses épigraphes que dans son bréviaire à deux colonnes, parce que le français est à côté du latin, n'est-il pas, dis-je, bien plaisant qu'oubliant sa qualité de défenseur de M. Goëzman, le jour même que ce magistrat éprouve un second décret d'ajournement personnel, il s'avise de choisir pour épigraphe à son supplément un verset du psaume finissant par ces mots : *Comprehensus est peccator*, ENFIN LE COUPABLE EST PRIS!

Puisqu'il n'y a pas moyen de travailler sérieusement en prenant ce mémoire par le commencement, essayons de nous remonter au grave en commençant à le lire par la fin. Le voilà retourné. Le premier objet qui me frappe à sa dernière page est un cartel bien imprimé, bien public, bien ridicule et bien lâche; mais le plus risible est que le grand cousin, craignant que son nom ne m'imprimât pas assez de terreur, a fait choix d'un compagnon d'armes

qui prend le nom de *Donnadieu*. L'envoi d'un cartel signé *Donnadieu!* il y a de quoi faire expirer d'angoisses.

Mais consolez-vous, mes amis, ce n'est pas le véritable *Donnadieu* tenant une académie d'armes à Paris, homme estimable, qui a trop de sens pour signer une bêtise, et trop d'honneur pour être le second d'une lâcheté. Cet autre *Donnadieu*, mes amis, est une espèce d'avocat, sauf l'honneur de la profession.

Deux chiens, dit-on, naquirent d'une même lice, et furent nommés *César*. En grandissant, l'un devint chasseur valeureux, élancé, giboyant, guerroyant, et retint le nom de *César* par excellence; l'autre écourté, trapu, fidèle au garde-manger, toujours sale, aboyant, écorniflant, avalant : et notre maître La Fontaine nous apprend que ce *César* de chien fut surnommé *Laridon* par les cuisiniers. Ainsi le second de Bertrand le duelliste s'appelle DONNADIEU DE NOPPRAT, pour le distinguer du *Donnadieu* par excellence.

Mais ce cartel m'a moins étonné qu'il ne m'a réjoui; je m'y attendais. Mme Goëzman, dans la première page de son supplément, chaussant l'éperon, passant le baudrier de son suisse au sacristain, et lui donnant l'accolade, en avait fait son chevalier Bertrand. « Un bras vigoureux, disait-elle en me menaçant, vient d'arracher son masque, un homme vient de déchirer le voile. Je me repose sur son courage... », et enfin elle nous apprend que ce chevalier de bal, qui arrache des masques et déchire des voiles, est le sieur Dairolles. Étonnez-vous après cela de le voir, le jour du décret du mari, prendre pour devise, *comprehensus est peccator*, porter les couleurs de sa dame, imprimer le placard et jeter la mitaine!

Si tout cartel imprimé n'était pas une lâche forfanterie, et si lâche, que le Parlement, qui a lu comme moi celui du cousin, n'a pas seulement daigné charger le ministère public d'en informer; si lâche, que M. le procureur général a bien voulu me faire la grâce de ne mettre aucune importance à cette *Bertrandade* renforcée, si ce cartel, dis-je, eût mérité quelque réponse, voici quelle eût été la mienne : Quand un guerrier a le courage de sauter seul à bord d'une galère pleine de chevaliers, ce n'est pas pour s'amuser à y faire le coup de poing avec les lépreux de la chiourme. De même ici, me trouvant en tête une foule d'ennemis croisés, fourrés, dignitaires; ayant le choix des combattants, irai-je exprès me commettre avec les argousins de la troupe, ou brûler une amorce de préférence avec le sacristain de la compagnie, tant en son nom que comme trompette de Marin-la-Gazette, et chevalier de la dame aux quinze louis.

Mais de quoi s'agit-il enfin? car il faut faire justice à tout le monde.

Dans mon troisième mémoire, j'avais répondu à la demande de quelques avances que le sieur Bertrand avait malhonnêtement réclamées : « Vous avez depuis un an à moi deux effets de cent louis chacun ; vous vous payerez dessus, etc. »

Le sieur Bertrand, faisant de l'indigné dans son supplément, commence par nier mes deux effets de cent louis, en répondant : « Peut-on pousser l'impudence plus loin? Le cœur serré par l'inspection de ces lignes, etc. » Sa réponse est fort longue, on y reviendra; puis soutenant sa dénégation de la provocation la plus généreuse, il rappelle la page de mon second mémoire, où j'ai dit :

« Si la haine qui me poursuit a quelquefois altéré mon caractère, que celui que j'ai pu offenser dise de moi que je suis un homme malhonnête, j'y consens, mais qu'il ne dise pas que je suis un malhonnête homme; car je jure que je le prendrai à partie si je puis le decouvrir, et le forcerai par la voie la plus courte à prouver son dire ou à se rétracter publiquement : » à quoi il répond sans hésiter, page dernière : « Eh bien! monsieur de Beaumarchais, vous êtes un homme malhonnête et un malhonnête homme, et certainement vous ne prendrez pas la voie la plus courte. — Eh pourquoi donc, cousin, ne la prendrai-je pas? c'est pourtant ce que je vais faire à l'instant. »

Il est vrai que pour forcer Bertrand l'*honnête homme* à se rétracter, je n'ai pas fait battre la caisse à sa porte pour effets égarés, comme un gaillard ressentiment eût pu me l'inspirer. Il est vrai que je n'ai pas dénoncé le cartel de Bertrand *le généreux* au ministère public, comme beaucoup d'honnêtes gens, qui ne voient pas si clair que moi dans les affaires, s'empressaient de me le conseiller. Il est encore vrai que je n'ai pas sanglé un coup d'épée dans la cuisse à Bertrand *le vaillant*, faute d'avoir trouvé chez lui du cœur à percer, comme quelques plaisants l'ont répandu dans le monde. Mais il n'en a pas marché plus raide un instant pour cela ; car dès le lendemain, prenant pour héraut d'armes le brave huissier qui défend mes meubles, j'ai fait sommer à mon tour le capitan, par un cartel timbré, de se rendre en champ clos dans la salle des consuls de Paris, où maître Benoît, mon procureur et le sieur Mention, qui lui avait remis mes deux effets de cent louis, il y a plus d'un an, l'ont vainement attendu deux jours de suite.

En ennemi prudent, le chevalier Bertrand a laissé prendre deux défauts contre lui ; mais au troisième cartel, sentant bien que, faute de répondre, on allait le condamner à me payer la somme de deux cents louis, il est venu enfin aux consuls en haute personne ; et là, le sieur Mention ayant réclamé les deux effets de cent louis qu'il lui avait remis de ma part, en tel temps, pour en

poursuivre le payement, et maître Benoît l'ayant sommé de déclarer s'il convenait avoir reçu lesdits effets, ou s'il persistait à les nier comme il l'avait fait dans son mémoire, alors de ce ton de confrérie, avec lequel, en mentant le jour de son interrogatoire aux pieds de la cour, il avait pris *le ciel et le crucifix à témoin de la vérité de ses discours*, emporté par l'enthousiasme de sa dernière production, il dit : « Ennemi du mensonge et de l'artifice... puissent ma candeur et ma sincérité me faire des protecteurs de mes juges! Qu'un homme de bien est malheureux d'être livré à la fureur d'un pervers! » — Mais les deux cents louis de M. de Beaumarchais? — Un homme audacieux marche à la lueur d'un flambeau qui l'égare, il court après une chimère et veut entraîner un (grand) innocent dans l'abîme où sa haine va le plonger. — Entendez-vous par là que le sieur de Beaumarchais ne vous ait pas remis les deux effets qu'il redemande? — Il n'a connu ni la honte et les périls des moyens dont il se servait, et sa méchanceté a ressemblé au tonnerre, qui ne cesse d'être à craindre que lorsqu'il est tombé. — Oui, mais tout cela ne nous apprend pas si vous avez ou non les deux effets de cent louis? — Le plus lâche des hommes ose avec un front d'airain attaquer et mon cœur, et mon esprit, et mon âme. Il assure avec impudence des faits faux et défigurés ». — Quoi! monsieur, vous niez que vous ayez les deux effets de cent louis? — Comment juge-t-on des motifs des hommes? par leurs actions? Prenez le flambeau de la haine, et portez-le dans tous les replis de ma vie, je vous défie de me trouver en défaut. — Il n'est ici besoin de haine ni de flambeau pour prouver que vous retenez deux effets de cent louis qui ne vous appartiennent pas. — Est-ce là la marche de l'innocence? agit-elle ainsi par des souterrains et des détours, et se permet-elle d'aussi bas artifices La vérité n'a-t-elle pas toujours présidé a tout ce que j'ai dit; la probité à tout ce que j'ai fait? — Mais il n'y a pas plus de vérité à nier des billets au porteur, quand on les a reçus, qu'il n'y a de probité à les garder. — Ainsi les méchants rejettent sur le compte d'un homme de bien les perfidies dont ils se rendent coupables. — Vous voudriez faire croire à ces messieurs que je ne les ai pas remis! Quel homme êtes-vous donc? — Me voici en peu de mots tel que je suis. Je m'abandonne à la pente naturelle de mon caractère; la droiture en est la base..., et je sais que la candeur de mon âme est incorruptible. »

Alors le sieur Mention, se fâchant tout de bon, rappelant tous les faits et discours relatifs à la remise des deux effets, lui dit : « C'est moi-même qui vous les ai portés chez vous; et si vous les niez, je vous accuse en mon nom d'en imposer à la justice. — Les magistrats que vous outragez par l'audace avec laquelle vous

comptez sur leur indulgence, respectent les lois, les mœurs, l'intérêt public; ils puniront le calomniateur. — « Calomniateur vous-même; et je sais bien le moyen de vous forcer à nous rendre nos deux effets de cent louis. — Écoutez, monsieur, votre façon de penser est celle d'un homme qui ne connaît pas le prix de la candeur, de l'honnêteté et de la pudeur; de cette pureté, de cette innocence, de cette droiture d'intention enfin, qui toutes réunies forment un si bel ensemble qu'il ne peut s'exprimer que par le mot de vertu : ainsi ce que vous dites ne me fait aucune sensation. »

Alors Me Gornaut, procureur du sieur Bertrand, prenant la parole, dit tout haut : « Messieurs, mon client embrouille les choses fort mal à propos; j'ai les deux billets au porteur, appartenant au sieur de Beaumarchais, qui m'ont été remis par ledit sieur Bertrand; et j'offre de les rendre à l'instant, si l'on me paye les frais de poursuites que j'ai faites sur ces billets contre leur débiteur, au nom et par ordre dudit sieur Bertrand. — Mais pourquoi donc, dit le sieur Mention, les a-t-il niés si crûment, si malhonnêtement dans son dernier mémoire? — Messieurs, reprit Bertrand, je ne les ai pas niés tout à fait dans ce mémoire: il est vrai que je me suis écrié sur leur demande : « Peut-on pousser l'impudence plus loin! » Mais ce n'est pas là une négation formelle, et si vous vous donnez la peine de lire vous-même, messieurs, vous verrez que non seulement ma réponse est équivoque, mais encore amphigourique. »

Voici l'équivoque. « Peut-on pousser l'impudence plus loin! Le cœur serré par la seule inspection de ces lignes, je suis forcé à en détourner les yeux pour conserver la présence d'esprit nécessaire à la continuation de mon récit. »

Voici l'amphigouri. « O vérité! tout se tait à ton nom; je n'entends que ta voix : c'est une satisfaction, une sérénité dont l'âme jouit après t'avoir prononcée. Sauve-moi, pendant le cours de ma vie, les occasions de feindre et de dissimuler... Il me semble qu'on ne peut pas être malheureux lorsqu'on a toujours été vrai ». — Vous avez raison, cela est très amphigourique; mais tout le monde n'en a pas moins cru qu'une pareille logomachie était un démenti formel donné par un esprit tortu, mais compagnon d'un cœur droit et indigné. Pourquoi donc avez-vous induit le public en erreur sur ce fait important? — « Messieurs, j'ai cru que tous les hommes aimaient le bien, qu'ils ne se défiaient pas du mal, et qu'ils ne soupçonneraient jamais le vice. »

Mais si la demande juridique n'eût pas été appuyée de preuves testimoniales aussi fortes, le sieur de Beaumarchais, n'ayant pas de reconnaissance de vous, non seulement on croirait encore que je ne vous avais pas remis les deux effets de cent louis, mais il y a grande apparence que vous les auriez gardés, puisque vous

avez laissé prendre deux défauts avant de répondre à la demande qu'il vous en faisait juridiquement. — « Je sais, messieurs, que je ne suis pas exempt de faiblesses; mais jamais je ne serai ni fourbe, ni faux, ni vicieux; et puisque je suis convaincu devant la justice, par mon procureur même, d'avoir reçu les deux billets au porteur, je vais les rendre, en faisant mes petites réserves pour les petites sommes, petits frais, petits courtages, et les autres menus gains qui peuvent m'être dus par le sieur de Beaumarchais. » Et à l'instant est sorti le jugement dont voici l'extrait.

Les juges et consuls, etc. Salut... Savoir faisons qu'entre le sieur Caron de Beaumarchais, etc., demandeur et comparant par Benoist, fondé de procuration, et assisté de Jacques-Pierre-Mention, d'une part; et le sieur Bertrand Dairolles, etc., défendeur et comparant en personne, de l'autre. Par le demandeur (*Beaumarchais*) a été dit qu'il aurait fait assigner le défendeur à comparoir, etc., pour se voir condamner, et par corps, à rendre et remettre au demandeur deux effets de 2,333 livres chacun, à lui confiés par le demandeur pour lui en procurer le payement... sinon, etc. Et par le défendeur (*Bertrand*) a été dit... qu'il nous représente lesdits billets, etc. A quoi, par ledit demandeur a été répliqué qu'il requiert acte *de ce qu'encore le défendeur ayant*, dans le supplément de son mémoire, *répondu, en éludant le point de fait de la remise et de la possession desdits billets*; *il convient actuellement devant nous que lesdits billets lui ont été remis*: en conséquence, il requiert que lesdits billets lui soient rendus, etc. Nous, parties ouïes, lecture faite, avons donné et donnons acte... de la remise à l'instant faite au demandeur, ès-mains du sieur Mention, son secrétaire, des deux billets dont il est question, etc. Mandons à nos huissiers audienciers, etc. Donné à Paris, le mercredi 12e jour de janvier 1774. Signé, scellé, etc.

Voilà comment, *prenant à partie celui qui m'avait dit que j'étais un malhonnête homme, je l'ai forcé par la voie la plus courte à se rétracter publiquement* : voilà comment, sans coup férir, j'ai mis à fin, par ma sagesse et prud'homie, la fameuse aventure du cartel du grand Bertrand, trompette de Marin-la-Gazette, et soi-disant chevalier de la dame aux quinze louis.

Parturient montes, nascetur ridiculus mus.

Ces deux maudits effets de cent louis étaient précisément nichés dans la moitié paralysée de la cervelle du grand cousin : il ne s'en souvenait plus. Je ne parlerai pas ici de quelques autres oublis du même genre, parce qu'ils me sont étrangers, et ne sont encore livrés qu'à l'œil vigilant de la police.

Il est certain que toutes les affaires d'éclat commencent par être dites à l'oreille de M. de Sartines, juge et conseil de paix dans la

capitale: mais lorsque l'espèce de dictature qu'il exerce toujours avec succès sur les objets pressants a cessé; lorsque le ministère de confiance a fait place à la rigueur des formes juridiques, bien des gens vont citant à tort et à travers ce que M. de Sartines a dit et fait pour arrêter les progrès du mal : certains de n'être pas démentis par ce magistrat, que des considérations majeures ou l'intérêt des familles empêchent toujours de s'expliquer, et dont la discrétion reconnue serait la première vertu, si son zèle pour le bien public ne méritait pas un éloge encore plus distingué : ce qui rend toutes ces citations indécentes et malhonnêtes. Et c'est moins l'oubli de Bertrand qui me suggère cette observation, que l'interrogatoire de M. Goëzman, où cet autre accusé, pour se couvrir d'un nom respecté, cite sans cesse de M. de Sartines. Mais quel rapport peut-il y avoir entre le magistrat vigilant dont le cabinet est ouvert à toute la France, et M. Goëzman, qui renfermait la clef du sien au fond de la bourse de sa femme? J'aurai lieu de relever vertement cette licence de citer, lorsque je rendrai compte de ma confrontation avec M. Goëzman [1].

Quant au sieur Bertrand, je n'ai plus à le poursuivre que comme faux témoin, alimenté, suborné, soudoyé par Marin, *et autres personnes respectables*. pour oublier la vérité; car s'il ne se souvenait pas qu'il eût à moi deux billets très réels, en revanche il se souvient fort bien que j'ai reçu de M. Goëzman, le samedi 3 avril au matin, une audience qui n'a jamais existé, sur laquelle il a offert son faux témoignage à ce magistrat, chez lui, chez Marin et chez M. le président de Nicolaï, s'il faut en croire M. Goëzman à son interrogatoire. Ce qui prouve de plus en plus que la conduite du cousin tient à l'état singulier de son cerveau, miroir fidèle de tout ce qui lui sert, faux ou vrai, mais absorbant parfait de tout ce qui peut lui nuire.

L'interrogatoire de M. Goëzman prouve encore ce que j'ai dit plusieurs fois, que ces messieurs s'assemblent très souvent pour aviser aux moyens de me perdre. Pour le seul faux témoignage de Bertrand, je vois déjà trois assemblées; chez M. Goëzman, où était Bertrand *et autres personnes respectables*; chez Marin, où se trouvèrent M. Goëzman, Bertrand *et autres personnes respectables*; chez M. de Nicolaï, où se trouvèrent Bertrand, M. Goëzman *et autres personnes respectables*; tous lesquels ont fait preuve de leur bonne intention pour moi.

Le jour même que le supplément du sieur Bertrand parut, le hasard nous rassembla au greffe criminel : lui, moi, Lejay et

1. Cette confrontation eût été le sujet d'un cinquième mémoire. Le jugement intervint trop tôt. Ce mémoire ne fut point fait.

Mme Goëzman, que j'aurais dû nommer la première : mais en ce moment aucun de nous ne songeait à rire de la mine de son voisin; occupés tous de l'interrogatoire que nous allions subir aux pieds de la cour, chacun pensait à son affaire; et ce n'était pas sans raison.

Quelques personnes regardent cet acte important comme une chose de forme, uniquement autorisée par l'usage; mais donner l'usage pour motif d'une action est bien expliquer comment on a continué, mais non pourquoi l'on a commencé à l'adopter.

Ce seul mot l'*usage* annonce que le motif qui fait interroger le millième accusé devant la cour est le même par lequel on interrogea le premier qui le fut ainsi : reste donc toujours pour base de cet interrogatoire l'importance dont il est dans une instruction criminelle, et son influence majeure sur le jugement qui le suit de près; et cette importance est telle, qu'un des premiers magistrats du parlement m'a confié que, dans une affaire aussi grave que difficile, son opinion ne s'était décidée qu'à cette époque du procès.

Si donc la publicité d'un tel interrogatoire devant tous les juges est un bien, en quel sens une plus grande publicité pourrait-elle être un mal? N'est-il pas égal aux magistrats, qui sont froids sur la question à juger, qu'on ignore ou connaisse ce qu'ils ont demandé? L'accusé seul est intéressé qu'on sache ou ne sache pas ce qu'il a répondu. Mais comme il n'y a que la sottise ou l'hypocrisie qui aient intérêt à cacher leurs démarches, et que je tâche d'éviter l'une autant que je déteste l'autre, je dirai comment on m'a interrogé, comment j'ai répondu, tout ce que j'ai dit, bien ou mal; ne voulant pas plus déguiser mes torts dans ce procès, que ce qui peut paraître louable dans ma conduite.

Le gazetier d'Utrecht, qui se donne des libertés en tout genre sur cette affaire, et qui tient ses articles *Paris* de Marin, suppose dans sa gazette du 17 janvier une conversation entre M. le premier président et moi, et croit me donner pour un audacieux personnage en publiant une de mes prétendues réponses à ce magistrat.

Certainement, si quelque homme en place, m'honorant de ses conseils, m'avait dit (ce que le gazetier met dans la bouche de M. le premier président) : « Quel besoin avez-vous d'instruire le public en cette affaire? est-il votre juge? et quel autre intérêt met-il à tout ceci que celui d'une vaine curiosité? » je n'aurais pas cru m'écarter de mon devoir en lui répondant avec modestie : « Cette affaire, monsieur, intéresse un membre du Parlement; et je ne ferai point à mon siècle l'injure de le croire assez avili pour être indifférent sur ce qui touche ses magistrats. La nation, à la vérité, n'est pas assise sur les bancs de ceux qui prononceront, mais son œil majestueux plane sur l'assemblée. C'est donc toujours un très

grand bien de l'instruire : car si elle n'est jamais le juge des particuliers, elle est en tous temps le juge des juges; et, loin que cette assertion que j'ai déjà osé imprimer en d'autres termes, soit un manque de respect à la magistrature, je sens vivement qu'elle doit être aussi chère aux bons magistrats que redoutable aux mauvais.

Eh! quel homme aisé voudrait, pour le plus modique honoraire, faire le métier de se lever à cinq heures pour aller au Palais tous les jours s'occuper, sous des formes prescrites, d'intérêts qui ne sont jamais les siens; d'éprouver sans cesse l'ennui de l'importunité, le dégoût des sollicitations, le bavardage des plaideurs, la monotonie des audiences, la fatigue des délibérations, et la contention d'esprit nécessaire aux prononcés des arrêts, s'il ne se croyait pas payé de cette vie laborieuse et pénible par l'estime et la considération publique? et cette estime, monsieur, est-elle autre chose qu'un jugement qui n'est même aussi flatteur pour les bons magistrats qu'en raison de sa rigueur excessive contre les mauvais?

Peut-être serait-il à désirer que la jurisprudence criminelle de France eût adopté l'usage anglais d'instruire publiquement les procès criminels.

Le seul mal qui pût en résulter serait de soustraire quelquefois un coupable au châtiment mérité; mais combien d'innocents l'usage contraire a-t-il fait périr! Dans l'ordre civil, sauver un coupable est un léger inconvénient; supplicier un innocent fait frémir la nature : c'est le plus effrayant des malheurs. »

Je ne pousserai pas plus loin ce parallèle : il n'est pas de mon ressort. Peut-être un jour oserai-je exposer avec respect le fruit de mes réflexions à cet égard, persuadé que chaque citoyen doit à l'État le tribut de ses vues patriotiques, en échange de la protection que le prince lui accorde et des agréments dont la société le fait jouir.

Voilà quelle eût été ma réponse. Le gazetier Marin peut bien envenimer, engourdir tout ce qu'il touche; c'est une torpille : mon devoir à moi, c'est de rendre à mes idées le vrai sens, quand l'ignorance ou la malignité les ont défigurées.

Posant donc pour principe que le plus ou moins de publicité de l'interrogatoire aux pieds de la cour importe à l'accusé seulement, deux autres considérations d'un grand poids à mes yeux me déterminent à suivre mon projet à cet égard.

1° Je dois aux officiers qui ont assisté à l'instruction de ce procès d'anéantir l'imputation, que mes adversaires leur ont faite dans leurs défenses, de m'en avoir communiqué les pièces pour écrire les miennes. Et rien n'y est plus propre que de donner au Parlement qui m'a interrogé cette preuve de la fidélité de ma mémoire.

2° J'aime à rendre à la cour l'hommage public de l'étonnement où cet interrogatoire m'a jeté. Mille bruits scandaleux et relatifs à des affaires antérieures m'avaient fait croire que ces interrogatoires se faisaient avec un éclat, un tumulte, un désordre capable d'effrayer l'innocent le plus intrépide. Si l'on en croyait ces bruits, il semblerait que la cabale et l'intrigue attendissent ce moment pour triompher de la froide équité des bons juges et du trouble d'esprit des malheureux opprimés. Jamais, je dois le dire, la religion, tout auguste qu'elle est dans ses cérémonies, ne m'a rien présenté de plus noble, mais en même temps de plus consolant que le ton, la forme et l'ensemble de ce majestueux interrogatoire.

Le 22 décembre donc, vers les sept heures du soir, toutes les chambres assemblées, je fus appelé pour être interrogé à la barre de la cour. En ce moment, je travaillais au greffe à un précis de l'affaire, que je voulais présenter le lendemain à tous les magistrats, lorsqu'ils entreraient au Palais pour me juger. Mon travail avait encore un objet plus intérieur, celui d'examiner le soir chez moi ce que j'avais écrit au greffe, pour juger si, dans une position si nouvelle, j'avais conservé le sang-froid nécessaire à un résumé aussi sérieux. Une des choses que j'ai le plus constamment étudiées, est de maîtriser mon âme dans les occasions fortes : le courage de se rompre ainsi m'a toujours paru l'un des plus nobles efforts dont un homme de sens pût se glorifier à ses yeux.

Mais qu'il y a loin encore d'attendre un événement, à se voir forcé d'en soutenir le spectre ou d'y figurer soi-même ! En approchant du lieu de la séance, un grand bruit de voix confuses me frappait sans m'émouvoir ; mais j'avoue qu'en y entrant, un mot latin prononcé plusieurs fois à haute voix par le greffier qui me devançait, et le profond silence qui suivit ce mot, m'en imposa excessivement, *Adest*, *adest*. Il est présent, voici l'accusé, renfermez vos sentiments sur son compte ; *adest*, ce mot me sonnera longtemps à l'oreille. A l'instant, je fus conduit à la barre de la cour.

A l'aspect d'une salle qui ressemble à un temple, au peu de lumières qui la rendaient auguste et sombre, à la majesté d'une assemblée de soixante magistrats uniformément vêtus, et tous les yeux fixés sur moi, je fus saisi du plus profond respect ; et (faut-il avouer une faiblesse) la seule bougie qui fût sur une table où s'appuyait M. Doë de Combault, rapporteur, éclairant le visage d'un conseiller au Parlement accoté sur la même table, de M. Gin, en un mot, je le crus, par la place où je le voyais, chargé spécialement de m'interroger, et je me sentis le cœur subitement resserré, comme si une goutte de sang figé fût tombée dessus et eût arrêté le mouvement. Je me rappelle bien que, surmontant cette faiblesse par une secousse interne assez violente, je crus n'avoir porté mon

âme qu'au degré de l'équilibre; mais j'ai eu lieu de juger depuis, en m'examinant mieux, qu'elle avait été jetée fort loin au delà du but. Mais je m'étais trompé sur M. Gin; ce fut M. le premier président qui m'interrogea sur mon nom, sur mon âge et mes qualités; son air de bonté, le son d'une voix qui jusqu'alors ne m'avait fait entendre que des choses obligeantes, me rendit une partie de ma sérénité.

« N'avez-vous pas eu, *continua-t-il*, un procès contre le comte de la Blache, sur le délibéré duquel M. Goëzman étant nommé votre rapporteur, vous avez cherché à le voir chez lui par plusieurs courses réitérées? »

Ma réponse ayant un peu d'étendue, M. le premier président me dit : « Soyez concis, monsieur, répondez *oui* ou *non* à tout ce qu'on vous demande. » Alors il me fit deux ou trois questions fort simples qui n'exigeaient de moi aucune explication, et je me renfermai dans l'ordre qu'il m'avait prescrit; mais ce magistrat m'ayant interrogé d'une manière plus composée, et l'ardeur de répondre m'écartant du profond respect dû à M. le premier président, et plus occupé du fond de mes idées que de la manière de les rendre, j'articulai vivement : « Monsieur, la question n'est pas bien posée pour que je réponde *oui* ou *non*. »

A l'instant, il s'éleva un murmure de défaveur contre moi, qui me punit de mon indiscrétion : je sentis ma faute, et, voulant m'en relever sur-le-champ : « Si mon expression, messieurs, paraît déplacée à la cour, je la supplie de considérer que je ne puis avoir ici l'intention de manquer de respect à M. le premier président; je la supplie d'avoir la bonté de s'arrêter uniquement au sens que je donne à mon idée peut-être mal rendue. Je ne puis répondre par *oui* ou *non*, comme on me l'a ordonné, qu'à une question fort simple, et non lorsqu'elle est complexe comme celle-ci. M. le premier président me demande : « N'avez-vous pas remis ou fait « remettre à Lejay une somme de cent louis, pour être présentée « à Mme Goëzman, dans la vue de gagner le suffrage de son « mari? » Si je dis *oui*, j'avoue la corruption; si je dis *non*, je nie le sacrifice. Or, je supplie la cour de me pardonner si j'observe que sur des interrogats de cette nature il m'est impossible de me renfermer dans la concision qui m'est recommandée; une réponse obscure tournerait contre moi, et la cour n'a pas intention de me tendre des pièges. »

Il est certain qu'en ce moment je n'eus que des grâces à rendre à la cour, et surtout à M. le premier président, de la bonté d'oublier l'espèce de raideur que contenait ma première réponse, et je saisis cette nouvelle occasion d'en témoigner aujourd'hui ma reconnaissance à tous les magistrats qui m'écoutaient alors.

Je divisai donc la demande, et ramenant la question à son principe : « L'accusation de corruption sur laquelle je défends, messieurs, n'est fondée que sur la dénonciation de M. Goëzman, qui n'est elle-même appuyée que sur un ouï-dire de sa femme, mais cette accusée n'a-t-elle pas déclaré, dans ses récolements et suppléments, que Lejay ne lui avait jamais demandé que des *audiences*? Lejay n'a-t-il pas toujours dit à ses interrogatoires que Bertrand ne l'avait chargé que de solliciter des *audiences*? Celui-ci n'est-il pas convenu partout que ma sœur ne lui avait parlé que d'*entrevues* et d'*audiences*? Mes deux sœurs, les sieurs de la Chataigneraie, de Miron et Santerre n'ont-ils pas tous déposé, que l'impatience qui m'avait porté malgré mes répugnances à faire un sacrifice d'argent ne venait que de l'impossibilité d'avoir autrement des *audiences*? Or, quand je me fonde avec droit sur la dénonciation de M. Goëzman pour l'accuser de m'avoir calomnié en me taxant de corruption, pourrait-on user de cette même pièce contre moi pour établir que j'ai voulu le corrompre?

« Les deux propositions contraires ne pouvant être vraies en même temps, prouver par toutes les pièces du procès que M. Goëzman a suborné Lejay, en suggérant, minutant et dictant ses déclarations, et m'a calomnié dans sa dénonciation, n'est-ce pas détruire le fantôme absurde, insoutenable, d'une intention de corrompre, qui, quand elle eût existé, devient nulle au procès, puisque rien au monde n'en peut fournir de preuve légale, et qu'en affaire criminelle tout est de fait et rien de présomption? Ramenant ensuite ce plaidoyer à la question qui m'a été faite par M. le premier président, je réponds : *oui*, j'ai donné de l'argent pour obtenir des audiences de M. Goëzman, et *non*, je n'en ai pas donné pour le corrompre ; c'est aussi trop l'avilir que de supposer que j'aie cru ce magistrat corruptible, et corruptible au misérable prix de vingt-cinq ou cinquante louis que ma sœur avait jugés suffisants pour le soin dont elle était chargée. Je supplie la cour de ne point perdre de vue cette réflexion en jugeant le procès. »

Lorsque je finissais ma réponse, je me sentis violemment tiraillé par une crampe à la jambe, qui ne me permit pas de poursuivre. Je suppliai la cour de vouloir bien suspendre un moment la séance, forcé de convenir que je souffrais incroyablement. A l'instant le ton de l'humanité, de la bonté, de l'intérêt, succéda, dans la bouche de tout le monde, à l'austère majesté d'un interrogatoire; et je fus vivement touché de l'indulgence avec laquelle messieurs m'ordonnèrent unanimement de m'asseoir sur un banc des avocats, et me permirent d'étendre ma jambe douloureuse sur un autre banc. Je ne rapporte ici cette légère circonstance que pour détruire par l'exposé le plus vrai, les bruits qui se répandirent le soir même

dans Paris, qu'on m'avait fait au Palais des questions si foudroyantes, que je m'en étais trouvé mal, et avais été longtemps sans connaissance. Après un peu d'intervalle, M. le premier président reprit la parole, et me dit :

« Vous convenez donc que vous avez donné cent louis pour avoir audience ?

— Oui, monseigneur.

— Vous convenez qu'une audience vous a été accordée?

— Oui, monseigneur.

— Vous convenez que Mme Goëzman vous a fait remettre volontairement les cent louis?

— Oui, monseigneur. »

A toutes ces questions, comme on voit, les réponses les plus simples de ma part.

« Mais si Mme Goëzman ne vous eût pas fait rendre vos cent louis, les eussiez-vous exigés d'elle ?

— Pardon, monseigneur, si j'observe que ce que j'aurais fait est étranger à la cause, et que c'est seulement de ce que j'ai fait qu'il s'agit. Cependant voici me réponse. Je crois fermement que j'aurais eu le droit de me plaindre; car je n'avais pas demandé une audience, mais des audiences; et j'espère que la cour, en rendant M. Goëzman partie au procès, voudra bien me donner l'occasion de le confondre sur la fausseté des audiences qu'il prétend que mes amis ou moi avons reçues de lui. Je n'avais donc pas demandé une seule audience, mais des audiences; et le prix de cent louis, dans mon idée, ayant plus de rapport à l'état de la personne qui m'obligeait, qu'à la nature du service qui m'était rendu, je me serais sans doute plaint à la dame du peu de délicatesse de son procédé; mais je crois pourtant que j'aurais fini par lui laisser les cent louis.

— Puisque vous lui auriez laissé les cent louis, pourquoi donc lui avez-vous redemandé les quinze louis? Il y a ici contradiction dans votre conduite.

— Il n'y en a point, monseigneur; j'aurais pu laisser les cent louis à Mme Goëzman, quoiqu'elle les eût mal acquis, parce que j'avais consenti qu'on les lui remît pour elle-même; et j'ai cru devoir lui redemander les quinze louis, parce qu'elle les avait exigés pour un secrétaire auquel ils n'ont pas été remis. L'argent manquant sa destination doit être rendu à celui qui ne l'a donné que pour un usage indiqué. Hors de cet usage prescrit, toute autre destination à lui inconnue est un vol, une escroquerie; aussi la malhonnêteté du moyen que cette dame avait employé pour s'approprier mes quinze louis me parut-elle mériter la petite leçon que je lui donnai par ma lettre du 21 avril, mais lettre secrète, et

tournée de façon à ôter à la dame l'envie de la publier; aussi n'est-ce pas ma faute si, par l'imprudence de mes ennemis, la leçon est devenue publique. En un mot, tel homme veut bien donner cent louis qui ne veut pas être dupé de quinze; et j'avoue à la cour que je suis cet homme-là. »

Après ma réponse, M. le premier président réfléchit un moment; puis il me demanda :

« Comment ce Bertrand Dairolles, qui était votre ami, est-il devenu subitement votre ennemi?

— Monseigneur, il me semble que ceci ne touche pas le fond de la question sur laquelle je subis interrogatoire.

— J'ai droit, monsieur, de vous interroger sur la fin, sur le commencement, le fond ou les accessoires du procès, à ma volonté.

— Ce n'est pas, monseigneur, pour contester un droit très respecté que j'observe; mais seulement pour faire remarquer à la cour que, dans la partie de l'interrogatoire qui se rapporte à la corruption, je suis accusé, et qu'en tout le reste je suis accusateur; ce qui doit mettre une très grande différence dans ma façon de répondre, et me faire sortir, pour éclaircir les faits, de la concision qui m'a été prescrite, sans que la cour s'en trouve offensée.

— Répondez comme vous l'entendrez; mais soyez bref.

— Messieurs, je n'étais point l'ami de ce Bertrand Dairolles, mais seulement sa connaissance : aujourd'hui, je ne suis point son ennemi, mais seulement son accusateur. L'amitié et l'inimitié supposent dans leur objet une importance qu'on ne peut pas attacher à l'homme dont il s'agit; créature faible et toujours entraînée par le plus misérable intérêt : froid à mon égard tant qu'il n'a pas cédé à l'impulsion de Marin : ayant fait depuis le mal sans scrupule, quand cette impulsion s'est fortifiée par je ne sais quel espoir de fortune. Avec les esprits de cette trempe on n'y fait pas tant de façons; l'appât le plus grossier les fait mordre et les tire de leur élément. Je prouverais bien, si je voulais, comment, en très peu de temps, ce Bertrand est devenu un fort malhonnête homme; mais je déclare que je n'ai pas contre lui la moindre animosité. Il n'y a dans tout cela que Marin qui en mérite.

— Pourquoi donc êtes-vous devenu l'ennemi de Marin, dont vous aviez été l'ami jusqu'alors?

— Monseigneur, tant que Marin ne m'a pas fait de mal, je me suis tenu à son égard dans les termes de la politesse ordinaire. Il censurait mes pièces de théâtre; il prétend aujourd'hui qu'il les corrigeait, qu'il les faisait même; il n'y a que mes mémoires sur lesquels il ne prétend rien. Mais il n'y a pas là de quoi se

brouiller; cela prouve seulement que le censeur Marin veut avoir en tout l'air d'une importance au delà de ses pouvoirs : son bonheur est de paraître tout savoir, tout faire et tout arranger. Il conseille la magistrature, il dirige les opérations du ministère, il refait les ouvrages des auteurs, il est de tous les conseils, entre dans tous les cabinets; sa fureur est d'être pour quelque chose dans tout ce qui se fait : c'est l'*omnis homo*, la mouche du coche, il bourdonne et tourne et sue pour les chevaux qui tirent, et se donne la gloire de tous les événements où il n'est pas prouvé qu'on l'a forcé de se taire. Dans cette querelle, il a jugé qu'il y aurait pour lui plus de profit à servir le magistrat qu'à défendre le particulier. Le parti pris par un tel homme, on sent que les moyens sont comptés pour rien. L'habitude de mal faire lui a peut-être même ôté la conscience du mal qu'il me faisait. Je ne le hais pas non plus, et si tout le monde l'estimait aussi juste que moi, il y a longtemps que pour toute peine on l'aurait réduit à l'inaction et au silence, seul vrai tourment des gens de son caractère. »

Il s'éleva dans l'assemblée un murmure qui me parut être celui d'un sourire universel.

M. le premier président, s'adressant alors à la cour, demanda si quelqu'un avait des questions à me faire, et M. Doë de Combault, rapporteur, prit la parole :

« Quel jour avez-vous remis à Lejay la montre enrichie de diamants?

— Monsieur, c'est le dimanche 4 avril, lendemain du jour où j'ai obtenu la seule audience qui m'ait été donnée.

— Prenez garde, monsieur, si ce n'est pas plutôt le samedi 3, avant l'audience obtenue; rappelez-vous bien.

— Je sens, monsieur, toute l'importance de votre question; si j'ai donné la montre avant l'audience, on peut croire que j'ai plutôt eu dessein, en accumulant les présents, d'exciter la cupidité de ceux dont je voulais gagner le suffrage, que de payer successivement des audiences; mais j'ai la mémoire très fraîche sur ce fait, la montre n'a été par moi remise à Bertrand pour être remise à Lejay, pour être remise à Mme Goëzman, que le dimanche 4 avril, à défaut de cent autres louis que je n'avais pas, et sur les difficultés que mes amis et moi aperçûmes d'obtenir une autre audience sans de nouveaux sacrifices.

— Mais le libraire déclare qu'il a reçu la montre le samedi; qu'elle a passé une nuit chez lui?

— Monsieur, le libraire a tort. Si cette montre est restée chez lui, ce que j'ignore, ce ne peut être à la rigueur que la nuit du dimanche au lundi. Je ne sais pas ce qui s'est dit de la part

d'autrui; mais de la mienne, messieurs, vous ne trouverez jamais d'obscurité dans mes réponses, ni de contradiction dans ma conduite. Je déclare que je n'ai remis la montre à Bertrand que le dimanche au matin. »

Alors il se fit un bruit dans l'assemblée; chacun disait : « Oui, oui, c'est le dimanche, et telle est la dernière déclaration de Lejay. »

La séance paraissait finie, lorsqu'un des messieurs des enquêtes, élevant la voix, me dit de la manière du monde la plus polie :

« Monsieur de Beaumarchais, répondez à ce que je vais vous dire : vous êtes un homme instruit, et vous connaissez les lois de la morale.

— Monsieur, la morale est le principe de toutes les actions de l'homme en société; il n'est permis à personne de les ignorer.

— Répondez donc exactement. Dans la persuasion où vous paraissez être que votre rapporteur était d'accord avec sa femme sur les sommes qui devaient vous acquérir son suffrage, si son rapport en votre faveur eût fait sortir un arrêt à votre avantage, auriez-vous cru en homme délicat pouvoir profiter du bénéfice de cet arrêt?

— Je vous demande pardon, monsieur, si j'observe que votre question, étrangère à la cause, me paraît seulement un cas de conscience. Ce n'est pas pour éluder d'y répondre que je fais cette remarque, mais seulement pour que la cour ne soit pas étonnée si je divise la question, et ne la fais rentrer dans l'espèce de celles auxquelles je ne dois répondre comme accusé qu'après y avoir répondu comme moraliste.

Si j'avais eu, monsieur, l'intention de corrompre M. Goëzman en faisant un sacrifice d'argent, il est certain que son suffrage acheté m'ayant rendu l'arrêt favorable, je n'aurais pas pu délicatement profiter du bénéfice d'un arrêt qui n'eût été, dans ce cas-là, que le fruit de ma propre séduction.

Mais voici pourquoi la question me paraît hors de la cause : c'est qu'un homme assez délicat pour refuser le bénéfice d'un arrêt obtenu par des voies malhonnêtes n'aurait pu l'être en même temps assez peu pour tenter de corrompre un rapporteur; et que celui qui aurait acheté le samedi le suffrage du rapporteur, ne serait pas devenu subitement assez scrupuleux pour restituer le lundi le produit de cet arrêt; mais si vous me demandez : « Monsieur, lorsque vous avez payé des audiences de votre rapporteur, si vous aviez su que le mari fût du secret, auriez-vous cru le gain du procès légitime? » En qualité d'accusé, je réponds à cette question toute simple et qui a un rapport direct au procès, que, n'ayant en effet jamais entendu payer que des audiences, quand

j'aurais été convaincu que M. Goëzman était d'accord avec sa femme, et quand ces audiences m'auraient coûté trois, quatre, cinq cents louis, j'aurais sans scrupule profité du bénéfice d'un arrêt qui ne m'eût adjugé que le prix du plus légitime arrêté de compte, et ne m'eût fait gagner qu'un procès imperdable. J'aurais seulement trouvé les audiences du rapporteur un peu chères.

— Mais puisque vous croyez votre cause si simple, qu'elle était absolument imperdable, quel besoin pensiez-vous donc tant avoir d'instruire votre rapporteur?

— Le voici, monsieur; si j'avais pu me flatter que l'on s'occupât uniquement au Palais du fond de la question, qui, dégagée de tous les accessoires dont mon adversaire la chargeait, n'eût jamais mérité d'en former une, je n'aurais pas fait au Parlement et à mon rapporteur l'injure de croire qu'on s'arrêtât une minute aux misérables défenses de mon adversaire : mais j'avais trop éprouvé qu'en feignant de plaider au civil la discussion d'un arrêté de compte, son avocat ne plaidait en effet que des moyens d'inscription de faux : de sorte que, par cette ruse odieuse, mon ennemi gagnait de me rendre odieux, sans courir le risque des terribles condamnations à quoi s'exposent ceux qui usent de l'inscription de faux contre un acte légitime. Aussi n'était-ce pas le fond du procès que je voulais instruire chez le rapporteur; c'était les horribles impressions du comte de la Blache et de Me Caillard que je voulais détruire [1]. Car que faisait à ma cause qu'il parût étonnant à M. Goëzman, comme il me le dit, que M. Duverney m'eût prêté 200,000 livres en ses billets au porteur, puisque, dans l'acte qui les atteste, je n'en demande pas le payement, et qu'ils ont été rendus et reçus en nature? Ce n'était donc que pour en tirer des inductions défavorables contre moi qu'on faisait ces objections. Et pourquoi? répondis-je à M. Goëzman : « Vous serez bien plus surpris, monsieur, si je vous prouve légament que M. Duverney m'a prêté en un seul jour 560,000 livres : de pareils services supposent un attachement sans bornes, où de grands intérêts à ménager; et l'homme qui en oblige un autre avec de tels moyens croit sans doute avoir d'excellentes raisons pour le faire? Je n'avais pas non plus besoin de prouver au procès ce prêt de 560,000 livres, puisqu'il n'en est pas question dans notre acte, et qu'elles ont été rendues longtemps avant qu'il fût rédigé.

De quoi donc s'agissait-il pour moi chez le rapporteur? de prouver qu'il y avait eu des liaisons l'intérêt et d'amitié aussi longues qu'intimes entre M. Duverney et moi, et que l'arrêté de

1. Me Caillard, avocat, qu'il faut bien se garder de confondre avec M. Gaillard de l'Académie française, de qui nous avons des morceaux de littérature très éloquents.

compte le plus exact avait le fondement le plus légitime : il me fallait plaider l'historique de ces liaisons que mon ennemi s'efforçait de faire passer pour des chimères; il m'importait de les établir par des instructions, que mon respect pour la mémoire du plus honorable citoyen ne m'avait pas permis de mettre dans la bouche de mon avocat; non qu'elles ne fussent à la gloire de mon ami, mais parce qu'elles tenaient à des considérations majeures, et qui exigeaient de ma part la plus grande circonspection : de sorte que, sans inquiétude sur la vraie question à juger (*la validité d'un acte entre majeurs*), je ne l'étais pas sur l'opinion que mon adversaire avait donnée de moi qui présentais cet acte : et voilà pourquoi, monsieur, il m'était aussi important d'instruire mon rapporteur qu'inutile de le corrompre : voilà pourquoi j'ai payé des audiences qu'on me refusait, et n'ai pas acheté un suffrage qui m'était dû à toute sorte de titres : tel a été le principe de ma conduite en cette affaire. »

Il semblait alors que la cour n'eût plus rien à me demander, lorsqu'un autre des messieurs des enquêtes me dit du ton le plus grave et même un peu austère :

« Monsieur de Beaumarchais, êtes-vous l'auteur d'un écrit intitulé *Supplément au Mémoire à consulter*, etc.?

— Je pense, monsieur, que mon aveu ne fait rien du tout pour ou contre le parti que la cour entend prendre relativement à ces mémoires.

— Répondez-moi, monsieur de Beaumarchais, d'une façon nette et sans biaiser.

— Messieurs, la cour sait bien la peine que j'ai journellement à faire signer la plus simple requête : forcé d'abord de présenter à M. le premier président une requête extrajudiciaire, pour obtenir un ordre exprès à un avocat titulaire de m'en signer une juridique, tous me refusant leur ministère contre un conseiller de la cour; on m'a vu souvent revenir jusqu'à quatre fois à la charge sans rien obtenir : et cela est au point que ma requête d'atténuation a été envoyée à tous messieurs, sans qu'elle fût signée, ce dont je leur ai demandé pardon, dans une note à la fin de mon dernier mémoire. Cette difficulté de trouver des défenseurs, sur laquelle il serait à désirer que la cour prît un parti certain (car enfin je ne suis pas ce qu'on appelle en Angleterre *ex lex*, hors la loi), cette difficulté, je l'ai éprouvée de même sur mes écrits, de sorte qu'à défaut de conseils, de consultants, et surtout d'une bonne plume pour me défendre, je me suis trouvé forcé d'en employer une mauvaise, qui est la mienne.

— Monsieur de Beaumarchais, êtes-vous l'auteur d'un écrit intitulé *Addition au Supplément du Mémoire à consulter*, etc.?

— Monsieur, si c'est un nouveau crime, vous voyez le coupable : il n'y a pas trente heures que j'y travaillais encore. »

Le magistrat cessa de parler, et M. le premier président m'ordonna de me retirer; je demandai la permission de faire une observation à la cour.

« Vous êtes ici pour répondre, et non pour observer, me dit M. le premier président.

— Monseigneur, je crois avoir rempli le vœu de la cour à cet égard, puisqu'elle cesse de m'interroger; mais cet interrogatoire lui-même étant destiné à éclaircir quelques faits du procès sur lesquels la cour était incertaine, ne puis-je en profiter pour porter la lumière sur un fait des plus graves? C'est en quoi consiste l'observation que je demande la liberté de faire à la cour.

— Je vous ai déjà dit qu'un accusé n'avait pas le droit d'observer.

— Aussi, monseigneur, n'est-ce pas comme accusé que je désire observer, mais en qualité d'accusateur : et j'ose assurer la cour que mon observation est d'une telle importance, que si l'on passait au jugement définitif de l'affaire avant de m'avoir entendu, l'arrêt ne serait peut-être pas injuste au fond, mais au moins serait-il irrégulier dans la forme. »

La cour eut la bonté de me permettre de parler.

Mon observation avait pour objet l'histoire d'un dîner, pendant lequel, selon le sieur Bertrand, quatre conseillers avaient trahi devant lui le secret du Parlement, en s'expliquant sur le parti violent que la cour entendait prendre contre Lejay, ledit Bertrand et moi, qui avions, ajoutait-on, voulu flétrir la vertu du plus intègre magistrat, M. Goëzman. J'essayai d'établir qu'il importait à l'honneur de la magistrure, autant qu'à ma propre sûreté, que ce fait fût éclairci, chaque magistrat pouvant craindre, à bon droit, qu'on ne le soupçonnât d'être un des quatre ennemis qui s'étaient expliqués aussi indiscrètement sur mon compte, et dont les voix pouvaient faire pencher contre moi la balance d'un jugement formidable. « Et cet indigne soupçon, messieurs, qui doit blesser tous les membres de cette auguste assemblée, ne peut cesser que par une addition d'information, dans laquelle le sieur Bertrand, interrogé de nouveau, sera forcé de s'expliquer : car si tout ce procès m'a été intenté sur le seul soupçon qu'un magistrat était compromis par des bruits vagues et publics, avec combien plus de raison la cour doit-elle ordonner d'informer sur une grave imputation faite devant dix témoins, contre quatre de ses membres qu'on refuse de nommer! Dans le cas où cette imputation serait calomnieuse de la part de ce Bertrand, ce qui me paraît à moi très probable, il est essentiel que la cour apprenne

par l'instigation de quel fourbe adroit un fourbe maladroit est venu calomnier devant moi quatre magistrats, uniquement pour tâcher de m'effrayer, et me porter à quelques fausses démarches. »

Mon plaidoyer s'étendit à d'autres branches de l'affaire et je conclus, tant sur le fait de l'audience que M. Goëzman prétend m'avoir donnée le samedi matin 3 avril, que sur celui du dîner des quatre conseillers, à ce qu'il plût à la cour me permettre de lui présenter requête tendante à obtenir une addition d'information.

M. le premier président me demanda pourquoi je *n'avais* pas parlé de ces objets dans *ma* requête d'atténuation.

— Par la raison, monseigneur, que dans cette requête j'agissais comme accusé, dont je dépouille en ce moment le caractère pour revêtir à la barre de la cour celui d'accusateur. »

M. le président me dit alors, avec la plus grande bonté, que la cour verrait le cas qu'elle devait faire de mes observations, et qu'elle me permettait de lui présenter requête à ce sujet. Je témoignai ma reconnaissance et je me retirai, soutenu par le digne Me Fremyn, l'un des greffiers criminels, car ma jambe me faisait un mal excessif.

Bien persuadé que la cour ne rendrait le lendemain qu'un arrêt interlocutoire qui mettrait M. Goëzman en cause, j'abandonnai le précis que j'avais fait au greffe pour m'occuper toute la nuit de ma nouvelle requête, et j'attendis le jour avec autant de sécurité que d'impatience. Continuons mon récit : il n'y a rien de petit dans cette affaire.

Dès le matin, je fus au parquet solliciter M. le procureur général de me nommer un avocat titulaire; tant d'importunités me paraissent fatiguer excessivement ce magistrat; mais je lui demande pardon si je ne me lasse point d'invoquer sa louable exactitude en une affaire où tout le monde me parle beaucoup de prudence et semble n'avancer que malgré soi. Enfin, je le suppliai si instamment d'enjoindre à un titulaire de signer cette nouvelle requête, que je réussis à la faire présenter aux chambres assemblées pendant qu'on était aux opinions.

Bien des gens me trouvaient imprudent de rester au Palais le jour qu'il devait sortir un jugement dans mon affaire : mais j'en appelle à tous les bons esprits, la confiance avec laquelle j'attendais ce jugement n'est-elle pas la plus haute marque de respect que je pusse donner à la cour? et plus les gens peu éclairés supposaient de cabale et d'intrigue en ce moment au Palais, plus ma confiance dans le tribunal qui me jugeait démontrait quelle opinion j'avais de son intégrité.

L'événement n'a pas tardé à justifier mes espérances. Mon

adversaire, M. Goëzman, qui la veille avait été décrété d'ajournement personnel, pour le faux commis par lui sur les registres de baptême, a été une seconde fois décrété d'ajournement personnel relativement à notre procès; et j'ai pu goûter d'avance la joie que j'aurais un jour de confondre à la confrontation celui qui n'a pas craint d'imprimer qu'il m'avait donné quatre audiences, lorsqu'il est prouvé que je n'en aurais pas même obtenu une seule sans l'or que j'y sacrifiai. Et quelle audience encore!

Mon premier soin fut de suivre M. le premier président, pour lui rendre mes actions de grâces. Je revenais, plein de mon objet, chercher mon avocat, lorsqu'à la croisière des quatre galeries du Palais je vis venir de loin une file de magistrats entourés de gardes : je me rangeai sur le côté, laissant entre ces messieurs et moi assez d'espace pour qu'il fût à l'instant rempli de gens de toute espèce attirés par la curiosité du spectacle. J'étais confondu dans la foule et sur les derniers rangs, mon chapeau à la main, très modestement, et tellement occupé de l'arrêt qui venait d'être rendu, que je ne vis aucun des magistrats qui passaient : aussi fus-je très surpris lorsque M. le président de Nicolaï, qui marchait à la tête, et déjà en avant de plus de dix pas, se retournant, dit à quelqu'un de sa suite, en me montrant du doigt et me désignant par mon nom : « Exempt, faites sortir cet homme, Beaumarchais, là; faites-le retirer, il n'est ici que pour me braver. » On sait avec quelle ardeur les subalternes exécutent de pareils ordres. « Retirez-vous, sortez, point de raisons; M. le président l'ordonne. » Un second accourt à l'appui du premier je me vois durement poussé, pressé de sortir du geste et de la voix, et toujours au nom de M. le président; le public m'entourait : « Je ne sortirai point (dis-je aux hommes bleus), je suis ici dans la salle appartenante au roi, destinée à servir de refuge aux plaideurs; j'y suis à ma place le jour de mon jugement, et M. le président sort de la sienne pour m'en chasser; mais je prends la nation à témoin de l'outrage qui m'est fait devant elle, et dont je vais à l'instant porter ma plainte au ministère public. »

Au lieu de me retirer, je remonte au parquet, où, suivi par la foule et tout chaud d'indignation, je dis à M. le procureur-général : « Je vous supplie, monsieur, de recevoir ma plainte; M. le président de Nicolaï, oubliant le respect qu'il doit au roi, à son propre état, au droit des citoyens, à l'auguste compagnie à la tête de laquelle il avait l'honneur de marcher, sans égard pour le temps, le lieu ni les personnes, vient de me faire outrager par les gardes de sa suite, au milieu du public que son action scandalise. » Mon plaidoyer fut aussi bouillant que rapide; et M. le procureur-général, ne pouvant refuser de m'entendre, me dit, après avoir un peu

rêvé : « Avez-vous des témoins d'un fait aussi extraordinaire? — Mille, monsieur. — Je ne puis vous empêcher de présenter votre requête à la cour : mais surtout soyez prudent. — Monsieur, il y a huit mois que je le suis; il y a huit mois que je dévore par respect les insultes publiques que me fait en toute occasion M. le président de Nicolaï; mais mon silence le fait enfin aller si loin à mon égard, qu'il n'y a plus moyen de m'en taire. »

A l'instant, je rentre dans la grand'salle, où, m'adressant à toutes les personnes qui m'environnaient, je dis : « Messieurs, il n'y a pas un de vous qui n'ait vu ce qui vient de m'arriver; j'espère que vous ne me refuserez pas d'en déposer lorsqu'il en sera question. » Plusieurs voix s'élevèrent à la fois : « Allez, allez chez vous, monsieur, vous y trouverez une liste de cent témoins. » Dès le même jour, en effet, je reçus le nom d'une foule d'honnêtes gens.

Mais M. le président de Nicolaï, pour rejeter sur moi le blâme de sa vivacité, répand, dit-on, que je lui ai *tiré la langue en lui faisant la grimace.*

Eh! monsieur le président, il me semble que dans mes défenses je n'ai pas trop l'air d'un grimacier, et que leur dure franchise annonce plutôt un caractère trop ferme que celui d'un plat saltimbanque. Est-ce donc entre nous une guerre de collège, où des grimaces se payent par des coups de poing? Et des intérêts si graves se traitent-ils avec d'aussi puérils moyens que ceux que vous me prêtez?

Dites, dites, monsieur, qu'outré de l'arrêt du Parlement qui venait de décréter une seconde fois votre ami M. Goëzman, et vous en prenant à moi de n'avoir pu rester dans l'assemblée pour vous y opposer, vous avez fait tomber sur un innocent toute la colère que vous causait le décret d'un coupable : et s'il faut tout avouer, monsieur, lorsque vous avez donné l'ordre à l'exempt de me chasser du Palais, où je voudrais n'être jamais entré, votre physionomie, assez douce pour l'ordinaire, était en feu; les yeux hors de la tête, et les cheveux hérissés comme Calchas, vous aviez plutôt l'air d'un prêtre emporté qui ordonne un sacrifice, que du chef d'une compagnie respectable allant faire un acte de bienfaisance en faveur des prisonniers.

Depuis ce moment, comptant pour peu cet outrage non mérité, je ne me pressais point de réclamer mon droit de citoyen offensé, lorsque j'ai appris pour quel insolent et grimacier personnage vous voulez encore me faire passer.

Et parce que le hasard m'a fait peu de temps après me rencontrer à quelques places de vous au parquet de la comédie italienne, vous avez dit tout haut, à la buvette du Palais, que je vous

avais de nouveau provoqué de *clignotements* et de *grimaces*, et que vous en aviez demandé justice au roi. Mais il sera prouvé, par le témoignage de tous ceux qui m'ont vu ce jour même au spectacle, que je n'y ai pas levé les yeux sur vous; et qu'à l'instant du ballet, où les bancs de devant se sont dégarnis de monde, j'ai passé sur l'un d'eux, dans la crainte que mon voisinage ne vous déplût ou ne mît quelque embarras à votre sortie.

Et comme si un homme en valait moins parce que vous l'avez beaucoup outragé, j'apprends que vous comblez par vos discours la multitude d'insultes publiques que vous m'avez faites depuis un an. Tant de partialité, de procédés si offensants, me forcent de revenir à la charge, et de supplier encore une fois le Parlement qu'il me commette un avocat titulaire pour signer ma requête en forme de plainte contre vous.

On m'assure que je ne l'obtiendrai pas; mais cela ne peut être. En posant ainsi des bornes arbitraires à tout, en étendant ou resserrant les droits de chacun au gré des considérations particulières, que resterait-il de certain? Les tribunaux ne connaîtraient plus l'étendue de leur ressort, ni les citoyens celle de leur liberté. Le désordre et la confusion servant de base à tout, le despotisme oriental serait moins dangereux qu'une pareille anarchie. Si, au lieu d'être froids sur les contestations, comme la loi dont ils sont les organes, les magistrats, plus animés de l'esprit de corps que de celui de la justice qu'ils nous doivent, foulaient aux pieds le droit des citoyens; ou le système d'une telle législation serait mauvais, ou il faudrait un tribunal supérieur aux cours souveraines auquel chaque citoyen eût droit de porter sa juste plainte.

Je mets ici de côté mon ressentiment particulier. Toute cette affaire est devenue trop grave pour la renfermer dans les bornes individuelles. Mais est-il donc indifférent à la nation que, sous le règne d'un prince équitable, il puisse tomber dans l'esprit d'un magistrat qu'un pouvoir sans bornes est le premier droit de sa place? qu'il a celui de cabaler, d'intriguer, de solliciter ouvertement pour un de ses confrères, au mépris des ordonnances, et d'abuser du respect qu'on porte à sa simarre pour déchirer partout l'adversaire de son ami? et parce que le plus juste arrêt viendrait de décréter une seconde fois cet ami, qu'il peut abuser du moment de la plus auguste fonction pour faire outrager publiquement un citoyen par ses gardes? et surtout comment ce magistrat, à qui l'on doit supposer un cœur doux, un esprit pacifique (puisqu'il a déposé l'étendard de la guerre, qui tire son droit de la force, pour arborer le drapeau de la justice, qui ne tient son pouvoir que des lois), se trompe au point de croire qu'il peut traiter les sujets du roi, étant président, comme il dut traiter ses enne-

mis étant colonel; porter l'esprit militaire au barreau, les abus du commandement jusque dans l'administration de la justice; enfin abuser, pour troubler l'ordre public, des moyens mêmes établis par la loi pour le faire respecter?

Mais posons la thèse en sens contraire, et supposons un moment qu'un citoyen eût été assez fou pour insulter ce magistrat dans ses fonctions. A l'instant, une punition rigoureuse eût fait un exemple éclatant du malheureux insensé. Cependant son action isolée importait-elle à la chose publique, comme la conduite d'un magistrat, entre les mains duquel sont tous les jours l'honneur, la fortune ou la vie des citoyens? Eh! comment espérer du respect pour les droits d'autrui de celui qui ne saurait pas respecter l'auguste emploi dont il serait lui-même honoré?

L'outrage du citoyen au magistrat puni sur le champ ne peut donc tirer à conséquence pour personne, au lieu que l'outrage public du magistrat au citoyen importe à toute la nation; car, ou cette licence est l'effet de la corruption générale, ou rien n'est plus propre à l'engendrer bientôt; et si l'offense faite à un particulier paraît un petit mal en soi, l'oubli de l'ordre et de la justice de la part d'un magistrat peut devenir la source de mille abus effrayants. La nation n'est pas juge en cette affaire; mais elle s'y rend partie dans ma personne, et ma cause est celle de tous les citoyens.

Je prends avec autant de justice que de plaisir le nom de citoyen partout où je parle de moi dans cette affaire; ce nom est doux à ma bouche et flatteur à mon oreille. Hommes simples dans la société, sujets heureux d'un excellent monarque, chacun de nous, Français, a l'honneur d'être citoyen dans les tribunaux; c'est là seulement où nous pouvons soutenir les droits de l'égalité. Ils y sont même tellement respectés, que le souverain ne croit pas au-dessous de lui d'y soumettre les siens contre nous, et de s'y laisser condamner à notre avantage, sur tous les points qui lui seraient justement contestés. Ainsi le Dieu terrible, enveloppé d'un nuage et tempérant son éclat, ne dédaigna pas autrefois de disputer contre Moïse, et de céder même à son serviteur.

Et lorsque mon souverain, mon seul maître, mon roi, permet qu'on plaide contre lui dans les tribunaux établis par lui-même, je ne pourrais obtenir, contre un officier de ces mêmes tribunaux, la permission d'informer et d'y poursuivre la juste réparation d'un outrage public et non mérité! Oui, je l'obtiendrai par la seule force de mon droit et de mes raisons. Nous ne sommes plus dans ce siècle où l'on fit un crime à la maréchale d'Ancre d'avoir bien raisonné; dans ces temps superstitieux où l'empire de Galigaï conduisait une âme forte au bûcher : je suis soumis aux lois de

mon pays : je paye avec joie le tribut de mes facultés à mon prince : en revanche il ne refusera pas sa protection pour ma personne, et sa justice pour mes droits offensés.

En tout ceci, monsieur, je suis bien loin d'attaquer la noblesse et les dignités qui sont en vous l'enseigne des vertus de vos ancêtres ; j'ose au contraire vous demander compte de cette vertu qui doit être en vous l'enseigne de la noblesse et des dignités qu'ils vous ont transmises.

Mais je m'aperçois que tant d'ardeur à vous poursuivre affligerait tout un corps respectable, et désobligerait les chefs du Parlement. Est-ce égard pour votre famille et noble et toujours chère à la nation ? je partage avec eux cette honorable considération. Est-ce attachement pour votre personne ? je déclare volontiers que mon respect pour vous marche à côté de ce tendre intérêt. Est-ce inquiétude pour le désagrément qui peut résulter de ma poursuite ? eh bien ! monsieur j'y renonce, persuadé que la haine qui vous égare en ce moment fera place à des sentiments plus justes, quand l'événement vous aura convaincu que je ne fais ici que soutenir les droits d'une défense légitime.

A la vérité, si j'avais l'honneur d'être M. de Nicolaï, je serais bien mécontent de ne devoir ma tranquillité qu'aux respectueux égards d'un offensé pour ma famille ou pour le vœu de ma compagnie ; et j'aurais la hauteur de vouloir réparer un tel outrage, ne fût-ce que pour enlever à mon inférieur l'honneur de l'oublier ou de me le pardonner : chacun a de l'amour-propre à sa manière ; et pour moi, telle eût été ma fierté.

Pour conserver l'avantage que vous voulez bien m'abandonner, monsieur, je renonce donc avec plaisir à ma poursuite, en vous assurant qu'il n'a jamais entré un seul mouvement de haine ou de vengeance dans tout ce que j'ai fait contre vous.

Je vais plus loin à votre égard : je trouve dans un excès que vous blâmez sûrement vous-même sinon sa propre excuse, au moins l'apologie du sentiment qui vous y a conduit : et si j'ai désiré que vous ne fussiez pas mon juge, c'est qu'un ami ardent et passionné est rarement un juge impartial, et que votre amitié pour M. Goëzman pouvait tourner contre moi dans l'acte important d'un jugement, où toute abnégation de soi-même est la première loi qu'un magistrat doit s'imposer.

Si la fermeté de cet article est prise en mauvaise part, et si mes ennemis donnent ce courage de publier mes sentiments sur des points aussi délicats pour un dessein formé de dépriser pied à pied le tribunal qui doit me juger, j'opposerai ma confiance et mon respect reconnus à l'odieuse intention qui m'est ici prêtée.

J'opposerai l'éloge public que j'ai constamment fait de MM. Doë

de Combault et de Chazal, commissaires rapporteurs de ce procès, que je ne connais que par la marche exacte et pure de leur instruction, au blâme public que je n'ai pas craint de répandre sur M. Goëzman en une occasion semblable.

A la nécessité de relever un trait peu réfléchi de M. le président de Nicolaï, j'opposerai l'action magnanime et généreuse de M. le président de la Briffe, qui, sans aucun autre motif que l'amour du bien, sacrifie sans faste à la délivrance des prisonniers les 12,000 francs dont la grandeur du roi couvre les dépenses du président qui tient la chambre des vacations. On me crierait cent fois : M. de la Briffe est l'ami de M. Goëzman, que je le supplierais encore de rester au rang de mes juges : l'amour des hommes, celui de l'ordre et celui de la justice ont tous la même base dans le cœur d'un homme vertueux.

A l'obstination que je ne puis approuver dans quelques magistrats de vouloir absolument rester parmi mes juges avec un cœur trop plein d'attachement pour mon adversaire et de haine pour moi, j'opposerai la pureté délicate avec laquelle MM. Quirot, Desirat, et plusieurs autres conseillers, se sont récusés volontairement, sur le léger soupçon que l'opinion qu'ils ont de M. Goëzman avait pu percer dans le public.

Enfin, à la chaleur avec laquelle on dit que quelques membres du Parlement voudraient disculper M. Goëzman, j'opposerai le nombre infini de magistrats généreux qui, ne faisant point consister la gloire d'un corps illustre dans le soutien d'un membre gangrené, préféreront d'en purger leur compagnie sous le risque de quelque inconvénient passager, à la faiblesse de le supporter au milieu d'eux s'il n'est pas jugé digne d'y rester.

Voilà ma profession de foi relativement à mes juges; et je ne fais point parade ici de sentiments équivoques : j'ai pesé tout avant de m'expliquer. Tout magistrat, dit-on, doit être jugé par ses pairs. Mais les officiers d'un autre Parlement sont également les pairs de M. Goëzman; mais ses amis n'auraient pas la douleur de le condamner, et les miens peut-être auraient quelques inquiétudes de moins : loin de moi toute frayeur insultante : je fais profession ouverte de la plus grande confiance dans le Parlement de Paris : jamais le respect ne fut plus entier ni plus sainement motivé : les opinions pour et contre ici ne font rien. Voilà des faits : je leur dois la sécurité de mon attente et le courage d'un travail aussi pénible que celui que j'ai entrepris : je leur dois la force de vaincre mes dégoûts en passant d'un objet dont la discussion élevait mon cœur, à de misérables tracasseries qui le font soulever. De tous les travaux d'Hercule, celui de nettoyer les étables d'Augias était le plus aisé sans doute, et n'en fut pas moins

celui qui l'irrita davantage. Ramenons les choses à des comparaisons plus justes, plus voisines de ma faiblesse.

Après avoir détourné la tête et les yeux d'une médecine, repoussé vingt fois la main qui la lui présente, un enfant, malgré sa répugnance, finit pourtant par l'avaler, et même à grands flots, pour en être plus tôt quitte : et moi aussi, je suis un grand enfant : voilà je ne sais combien de fois je prends la plume pour faire l'article *Marin* et la remets dans l'encrier. A quoi bon ces délais? Malgré la nausée, il faut toujours y venir. Allons donc, une bonne résolution, et finissons, quitte à se rincer la bouche après en avoir parlé.

— Mais à quoi donc répliquez-vous? il n'a pas répondu à votre addition. — A quoi je réplique? N'est-ce donc rien que ses requêtes au Parlement, et ses gazettes à la main, et ses gazettes à la bouche, et les lettres infâmes qu'il fait trotter par la ville, et les articles *Paris* de la gazette d'Utrecht? — Mais ces nouvelles à la main, cette gazette étrangère ne sont pas de lui. — Elles en sont; et voici mes preuves.

Premièrement, l'article de ce procès y est toujours mal fait, lourdement ruminé, pesamment écrit : vous conviendrez que c'est là déjà une forte présomption contre Marin. Deuxièmement, cet article dit toujours beaucoup de mal de moi : ma preuve se renforce contre Marin. Troisièmement, l'article dit toujours du bien de Marin, vante à l'excès la noblesse et la beauté de son style, la distinction avec laquelle il remplit les places qui lui ont été confiées; la preuve est complète; il n'y a plus moyen d'en douter : c'est Marin qui a fait l'article, puisque l'article dit du bien de Marin.

Ressassons donc un peu celui de la gazette d'Utrecht, du 4 janvier, puisqu'il sert de supplément aux mémoires de Marin.

« Le sieur de Beaumarchais, en attendant la sentence que le Parlement lui prépare » : une sentence du Parlement? c'est Marin, vous dis-je. Si notre affaire eût été consulaire, comme celle du grand cousin, il n'eût pas manqué d'écrire : *en attendant l'arrêt que les consuls*, etc. C'est Marin, c'est Marin, comme ce n'est pas moi.

Mais qui a dit au sieur Marin que le Parlement me préparait une *sentence*? Pendant qu'il est de notoriété que je poursuis un jugement contre M. et Mme Goëzman, concussionnaires et calomniateurs, contre Marin-la-Bourse et Bertrand-la-Main-d'œuvre, l'un suborneur, et l'autre suborné. « Le sieur de B... vient de publier un troisième mémoire qui, par le fiel qui y est mêlé, mérite le nom de libelle. » Remarquez en passant que ce n'est point du tout sur les reproches mérités que je fais à M. et Mme Goëzman

au comte de la Blache, à Bertrand, Baculard et consorts, que Marin se fâche contre mes mémoires; regardant le mal d'autrui comme un songe, et ne s'occupant dans la gazette que de l'intérêt du gazetier, voyez comment il s'explique ici : « Ses mémoires méritent le nom de libelles, puisqu'il s'efforce d'y diffamer un homme de lettres (M. Marin). » Marin le gazetier, homme de lettres ! comme un facteur de la petite poste... « qui a toujours rempli *avec distinction* les places qui lui ont été confiées par le gouvernement. » Avec distinction ! cette *distinction* de Marin me rappelle un propos que le jacobin Affinati, dans son bouquin intitulé *le Monde sens dessus dessous par les menées du diable*, fait tenir à Dieu, parlant au pécheur Adam : « De toutes mes créatures, vous seul avez forfait. Avancez, maraud, que je vous timbre au front, que je vous distingue. »

Avancez, Marin; suivons votre article. « Quoique l'on puisse lire les mémoires du sieur de Beaumarchais qu'avec mépris, il s'en est cependant vendu plus de dix mille exemplaires en deux jours. » Je n'entends pas cette phrase; elle sera toujours louche, à moins d'y restituer quelques mots oubliés à l'impression. Pour qu'elle ait le sens commun, voici comment elle a dû être faite. « Quoique l'on (*ne*) puisse lire les mémoires du sieur de Beaumarchais qu'avec mépris (*pour Marin*), il s'en est cependant vendu plus de dix mille exemplaires en deux jours ». Cela est clair, voilà qui s'entend; car le mépris que mes mémoires auraient inspiré pour moi les eût laissés moisir au grenier du libraire, au lieu que le mépris dont ils ont couvert Marin a rendu tout le monde avide de les lire; *il s'en est vendu plus de dix mille en deux jours*, ou bien : malgré le dégoût qu'on avait d'entendre parler de Marin dans ces mémoires, *il s'en est cependant vendu, etc.* Cette version est bonne aussi, mais les gens de lettres préfèrent la première, comme plus sûre et plus naturelle : « quoiqu'on ne puisse lire les mémoires du sieur de Beaumarchais qu'avec mépris pour Marin, il s'en est cependant vendu dix mille exemplaires en deux jours. » On y rêverait cent ans que voilà le vrai sens de la phrase, ou elle n'en a aucun. Mais pourquoi répètent-ils tous sans cesse que je fais vendre mes mémoires, et m'entends à ce sujet avec Ruault, libraire, rue de la Harpe, pour débiter mes sottises? Les ingrats qu'ils sont! ils décrient mon affaire de finance, comme s'ils n'y avaient pas un bon intérêt. Et, si je ne faisais pas vendre mes mémoires, qui donc ferait vendre les leurs? *Mais le sieur Marin étant irréprochable*... Vous voyez bien, lecteur, qu'il n'y a que Marin au monde qui puisse écrire de pareils contes sur Marin. « Il va le poursuivre au criminel pour obtenir une réparation éclatante de toutes les calomnies du sieur de Beaumarchais. »

Cela va bien. Marin avait déjà dit dans sa requête imprimée, qu'en le montrant au doigt j'avais insulté la majesté du trône, berné le gouvernement, injurié la magistrature, bravé les tribunaux, outragé les citoyens : car

> Qui méprise *Marin* n'estime point son roi,
> Et n'a, selon *Marin*, ni Dieu, ni foi, ni loi.

Mais gardez-vous bien d'en croire ce monsieur-là ; à son compte, il n'y aurait pas un seul bon Français dans la capitale.

Puis ayant rappelé, d'après moi, toutes ces friperies *de mémoires*, *de littérature*, *de censure*, *de nouvelles*, *d'affaires*, *de courtage* (condamnation passée sur l'*espionnage* puisqu'il n'en dit mot), *d'usure*, *d'intrigue*, *etc.*, *quatre pages d'et cætera*, il avait prié la cour de lui permettre de faire informer des faits énoncés dans mes mémoires. Mais trouvant bientôt qu'il était trop dangereux pour lui de laisser informer, il s'était retranché à demander à la cour que, sans autre examen, et attendu, disait-il, que ce ne sont que des *calomnies atroces*, elle ordonnât que mes mémoires fussent déclarés faux et *calomnieux*, défenses de récidiver, et dommages-intérêts applicables à œuvres pies, etc.

Mais moi qui prétends à l'honneur de soutenir tout ce que j'ai avancé, de ces deux manières de conclure imaginées par Marin, j'ai adopté la première ; et par ma requête en réponse à la sienne, j'ai supplié la cour, avec lui ou sans lui, d'ordonner qu'il fût informé sur les faits et les imputations contenues dans mon mémoire contre ledit Marin.

Pour réclamer à cet égard la vigilance du ministère public, il me suffirait de mon intérêt personnel ; mais ici l'intérêt de l'Etat et de la société doivent fixer encore plus l'attention de messieurs les gens du roi. La police, aussi exacte que patriotique en cette grave occasion, n'aura certainement point de secrets pour la cour, elle ouvrira ses registres : et c'est à la faveur des renseignements qu'on y puisera, que le Parlement et la nation seront en état de prononcer si l'intérêt public et particulier ne sont pas ici combinés le plus heureusement du monde pour démasquer le précepteur Marin, et pour renvoyer ledit précepteur à l'orgue de Ciotat (1), d'où il est descendu si mal à propos.

Et si dans les informations qu'on ferait contre l'ami Marin, qui m'a voulu faire passer pour l'auteur de la... on découvrait par hasard que l'ami était un zélé distributeur de la...! Au reste ce

1. La Ciotat, petite ville de province, où le petit Marin fredonnait, pour de petits gages, sur un petit orgue, dans une petite paroisse.

n'aurait été qu'une des branches ordinaires de son commerce; car il faut savoir que l'ami, confisquant par état tous les livres défendus, ne les en a toujours vendus que plus cher aux amateurs.

Quelqu'un m'arrête ici qui me dit : Prenez garde; ce n'est pas Marin, c'est Bertrand qui, dans son mémoire, a voulu vous faire passer pour l'auteur de la... Eh! messieurs, ne savez-vous pas que les mémoires du grand cousin ne sont que des enveloppes de gazettes, et qu'ici le sacristain et l'organiste s'entendent comme larrons pour sauver le publiciste?

Ah! monsieur Marin, que vous êtes loin aujourd'hui de cet heureux temps où, la tête rase et nue, en long habit de lin, symbole de votre innocence, vous enchantiez toute la Ciotat par la gentillesse de vos fredons sur l'orgue, ou la claire mélodie de vos chants au lutrin! Si quelque prophète arabe abordant sur la côte, et vous voyant un si joli enfant... de chœur, vous eût dit : « Petit abbé, prenez bien garde à vous, mon ami, ayez toujours la crainte de Dieu devant les yeux, mon enfant; sinon vous deviendrez un jour... » tout ce que vous êtes devenu enfin; ne vous seriez-vous pas écrié, dans votre tunique de lin, comme un autre Joas :

Dieu, qui voyez mon trouble et mon affliction,
Détournez loin de moi sa malédiction,
Et ne souffrez jamais qu'elle soit accomplie;
Faites que *Marin* meure avant qu'il vous oublie.

Il a bien changé, le Marin! Et voyez comme le mal gagne et se propage quand on néglige de l'arrêter dans son principe! ce Marin qui d'abord, pour toute volupté,

.... Quelquefois à l'autel,
Présentait au *vicaire* ou l'*offrande* ou le sel.

quitte la jaquette et les galoches, ne fait qu'un seul saut de l'orgue au préceptorat, à la censure, au secrétariat, enfin à la gazette; et voilà mon Marin les bras retroussés jusqu'au coude, et pêchant le mal en eau trouble : il en dit hautement tant qu'il veut; il en fait sourdement tant qu'il peut; il arrête d'un côté les réputations qu'il déchire de l'autre : censures, gazettes étrangères, nouvelles à la main, à la bouche, à la presse; journaux, petites feuilles, lettres courantes, fabriquées, supposées, distribuées, etc., etc., encore quatre pages d'*et cætera*; tout est à son usage. Écrivain éloquent, censeur habile, gazetier véridique, journalier de pamphlets; s'il marche, il rampe comme un serpent; s'il s'élève, il tombe comme

un crapaud. Enfin, se traînant, gravissant, et par sauts et par bonds, toujours le ventre à terre, il a tant fait par ses journées, qu'enfin nous avons vu de nos jours le corsaire allant à Versailles, tiré à quatre chevaux sur la route, portant pour armoiries aux panneaux de son carrosse, dans un cartel en forme de buffet d'orgues, une renommée en champ de gueules, les ailes coupées, la tête en bas, raclant de la trompette *marine*; et pour support une figure dégoûtée, représentant l'Europe; le tout embrassé d'une soutanelle doublée de gazettes, et surmontée d'un bonnet carré, avec cette légende à la houppe : QUES-A-CO, MARIN?

Mais, entraîné par mon sujet je, m'aperçois que j'oublie cette gazette d'Utrecht que je commentais; puis en y songeant mieux, je m'aperçois que j'ai fort bien fait de l'oublier; tout cela est si mal pensé, si mal écrit, qu'on me saura gré de l'avoir laissé là. J'ai quelque chose de mieux sous la main: toute espèce de gazette n'est que du Marin ordinaire, au lieu que voici du Marin superfin pour les amateurs de noirceurs.

Depuis douze ou quinze jours, Marin fait courir par la ville une lettre d'un soi-disant ambassadeur adressée à lui, dans laquelle on suppose que j'ai commis en pays étranger des crimes dignes du dernier supplice. Les uns mettent la scène en Italie, d'autres la portent en Angleterre; les commis de Marin, les sieurs *Adam* et *Mercier*, en racontant ce prétendu délit, ont attesté devant neuf ou dix témoins, qui le certifieront, qu'à son occasion mon procès m'avait été commencé; que si je n'eusse pris promptement la fuite j'aurais été *pendu*.

Le fameux Bertrand, en faisant circuler la lettre, prétend qu'elle est signée d'un ambassadeur d'Espagne et de cinq ou six personnes de considération; c'est un triomphe, une joie, une liesse parmi ces messieurs, qui ne se conçoit pas. Chacun court, s'évertue, se rend chez Marin, qui régale tout l'enfer, taille des plumes empoisonnées, remplit les cornets de fiel, échauffe les esprits par un verre de bitume, et met les démons au travail, et de tout cela doit sortir un long et superbe article pour le mémoire de Marin, qui, à ce sujet, a déjà pris, dit-on, cent rames de papier chez *Bougy*, et les a envoyées à son imprimeur.

Et voilà encore les pauvres honnêtes gens de la ville qui disent, comme à la liste de la portière : « Jamais, jamais Beaumarchais ne se tirera de la lettre d'Espagne. Cela est sans réplique; voilà des faits, des témoignages, des signatures; on a écrit pour avoir les pièces justificatives, et cette anecdote est son coup de grâce. »

Mes amis s'inquiètent pour moi, s'agitent, cherchent la lettre de toutes parts. Enfin hier au soir, 12 janvier 1774, on m'en a remis une copie, et je tiens dans mes mains ce chef-d'œuvre. Avant de

l'imprimer, j'ai commencé par déposer au greffe de la cour cette copie telle qu'on me l'a remise, et par ma requête au Parlement en réponse à celle de Marin, je supplie la cour d'ordonner qu'il soit informé sur la lettre, ainsi que sur autres faits et gestes du gazetier.

Copie exacte de l'écrit soi-disant envoyé à Marin, et qui m'a été remis de la part d'un de ses amis, qui le certifiera s'il est entendu sur ce fait.

Après toutes les horreurs que le sieur Caron a vomies contre vous, monsieur, et contre tout le monde, je crois que vous voulez le faire repentir; il a l'insolence de vous défier de parler, il faut qu'il soit, comme on dit, fou; cela m'a plus révolté que tout le reste: et comme en vous vengeant vous nous vengerez aussi, et autant pour punir un scélérat que pour faire plaisir à tant d'offensés, il faut le prendre par où il ne s'attend pas: il croit être en sûreté, parce qu'il a pu dans ce pays-ci cacher sa méchanceté sous des apparences qui le tireraient toujours de nos reproches: il dit partout qu'il fera repentir le premier qui l'attaquera dans sa conduite; peut-être a-t-il raison pour ce qui regarde la France; mais le misérable, il ne croit pas qu'il y a des gens instruits de ses coquineries en Espagne. Mais moi, j'y étais, tous mes amis et mes parents y sont encore, et la preuve est au bout ici. Il avait sa sœur, maîtresse du seigneur Joseph Clavio, à Madrid, garde des archives de la couronne, mon parent, qui s'en dégoûta par mauvaise conduite. Son frère vint dans l'espérance de faire épouser malgré lui sa sœur à mon parent, qui, le 24 mai 1764, rendit une plainte que le sieur Caron, dit Beaumarchais, était venu à six heures du matin, s'était fait introduire sous un faux nom chez M. Portugais, chef des bureaux d'État, où il logeait, et qu'ayant fermé la porte et présenté un pistolet, lui avait fait signer une promesse de mariage dans son lit, sous peine de le tuer s'il bronchait; c'est bien pis que ce qu'il dit de M. Goëzman. Et comme chez nous les présents sont une preuve qu'on veut épouser, il s'était fait donner des bijoux, des pièces d'or étrangères; enfin pour près de huit mille livres, comme présents de noces faits de bon gré : là-dessus il y eut ordre, sur la plainte de mon parent à M. le marquis de Robion, commandant de Madrid, de faire mettre le fripon au cachot, qui se sauva chez l'ambassadeur de France; mais quand il fallut rendre les bijoux, il dit que son laquais les avait volés, et garda tout comme un gueux, déshonoré par cette friponnerie; et puis après, pour rendre au seigneur Clavio le tour qu'il lui avait joué, il fut chercher une femme de chambre que Clavio avait entretenue avant sa sœur; il donne de l'argent à cette fille pour présenter à la justice des lettres de mon parent; il prétendit que c'étaient des promesses de mariage, et comme on est très rigoureux chez nous sur ce cas, en attendant que tout fût clair on arrêta mon parent, qui eut bientôt prouvé et fait avouer à la fille que le fripon avait remué cette corde. Enfin, pour couronner tout,

il finit par tenir la banque un soir chez l'ambassadeur de Russie, avec des cartes arrangées, et gagna près de cent mille livres la nuit: l'ambassadeur le fit chasser; on se plaignit à M. d'Ossun, qui lui ordonna de sortir de l'Espagne vite, où il laissa tout, habit, linge, pour s'en aller bien vite à cheval; il aurait été pourrir en cachot, et ce n'est pas là des contes. J'ai écrit pour avoir la preuve et lever la plainte de mon parent, qui est publique, pour faits de violence et de friponnerie; il a fait un conte différent du vrai en France; mais vous aurez plus de témoins qu'il en faut, parce qu'ayant chez lui le vrai, dans le temps qu'on a fait l'inventaire chez lui, il a voulu arracher les papiers à la justice, qui les a lus malgré lui, et tous l'ont connu pour ce qu'il est; faites-en ce qu'il vous plaira, vous ou M. Goëzman. Voilà pour le payer du baptême, qui est une chose très innocente. Une femme qui était son amie, vous entendez, là-bas, veut bien conter les choses comme lui, quand ils en parlent; mais nous avons, Dieu merci, toutes les preuves, les lettres et tout. Il vous défie : eh bien! défiez-le de se justifier sur sa coquinerie d'Espagne, sur sa sœur, et s'il ose parler, comme il ne dira que des mensonges, il sera pris : nous fondrons tous sur lui, comme pour instruire de tout contre un aussi grand imposteur, et une fois bien démasqué là-dessus, il faut qu'il s'enfuie tout le reste de sa vie. Il n'y a rien qui vaille ça, et M. Portugais et M. Lianos et M. Pachico, et autres personnes du conseil du roi, à Madrid, tous amis de mon parent, donneront leur attestation, et on fournira tout au Parlement, on peut en être sûr : s'il n'avait pas été protégé par M. d'Ossun avant que l'ambassadeur sût la vérité, jamais il n'aurait revu le jour; M. d'Ossun s'en est repenti après l'affaire du jeu. Il l'a écrit *aux Dames*, c'est la vraie cause secrète qu'elles n'ont plus voulu que le fripon approchât d'elles à Versailles; mais voilà ce qu'on ne dit pas tout haut : encore un petit moment, je suis avec bien de l'empressement, à votre service et celui de tous les honnêtes gens qui sont les ennemis de ce fripon-là.

Monsieur,

Votre très humble et obéissant serviteur.

Voulez-vous m'envoyer votre mémoire et autres par mon laquais? Je les ferai passer à Madrid par le premier courrier; ça fera plaisir à tout le monde.

Cette misérable lettre n'est point signée, ou parce que l'original lui-même est anonyme, ou parce qu'on n'a pas voulu, en me l'envoyant, mettre le nom de celui qui l'avait écrite, dans la crainte de mes recherches. Les uns disent qu'elle est d'un ambassadeur, les autres d'un homme venu d'Espagne avec M. le comte d'Aranda; d'autres, qu'elle est signée d'un gentilhomme arrivé depuis peu. Jamais gentilhomme n'a écrit de ce style. Quoi qu'il en soit, en attendant que ce gentilhomme de cuisine ou de gazette fasse venir ses preuves d'Espagne, et les fournisse à Marin pour enguirlander son mémoire, voici ma réponse à la lettre échappée du tripot.

Quelques notions confuses d'une querelle d'éclat, que j'eus en 1764 à Madrid, ont fait sans doute espérer à mes ennemis qu'ils pourraient établir une nouvelle diffamation sur laquelle il resterait au moins des soupçons affreux contre moi, de quelque façon que j'entreprisse de m'en justifier après dix ans de silence et à quatre cents lieues de l'endroit de la scène.

Et moi, pressé de relever des faits aussi graves, je vais tout uniment ouvrir les mémoires de mon voyage en Espagne en 1764, et donner, en 1774, à ce fragment de ma vie une publicité qu'il ne devait jamais avoir.

Dans un événement aussi extraordinaire que celui dont je vais rendre compte, tout ne peut être à mon avantage, et quoi que je fasse, il me sera toujours reproché par les uns d'avoir mis trop de fierté dans ma conduite; par les autres, cette fierté sera peut-être appelée *arrogance*; mais un jour mieux connu, et toutes mes actions se servant d'appui, l'on finira par trouver que je n'ai mis à celle-ci ni dureté, ni arrogance, mais seulement une fermeté d'âme que l'orgueil de bien faire a quelquefois exaltée.

S'il se mêle un peu d'amour-propre à faire le bien, cet amour-propre est de la plus noble espèce. Loin de le regarder comme un mal, et sans nous donner pour meilleurs que nous ne sommes en effet, il faut avouer que le bonheur d'être estimable tient beaucoup à l'honneur d'être estimé. Rois, sujets, grands et petits tous sont affamés de la considération publique. Heureux celui qui ne l'a jamais perdue! plus heureux mille fois celui qui, n'ayant pas mérité de la perdre, a pu enfin la recouvrer! C'est à quoi je travaille nuit et jour.

Je remercie mes ennemis de la sévère inquisition qu'ils établissent sur ma vie. Cette liberté dans les procès a au moins cela de bon, que la crainte d'être diffamé à la première querelle peut retenir dans le devoir nombre de gens dont les principes ne sont pas assez certains. Je rends grâces à ces messieurs des occasions qu'ils me fournissent sans cesse de me justifier; mais je prie le lecteur de se souvenir que, quelque extraordinaire que lui paraisse ce qu'il va lire, ma précédente réponse au comte de la Blache sur l'incroyable fait des lettres supposées de Mesdames n'offre rien de plus évident ni de plus respectable que les preuves dont j'appuierai cette étonnante narration.

ANNÉE 1764

Fragment de mon Voyage d'Espagne.

Depuis quelques années, j'avais eu le bonheur de m'envelopper de toute ma famille. L'union, la joie, la reconnaissance étaient la récom-

pense continuelle des sacrifices que cet entour exigeait, et me consolaient de l'injure extérieure que des méchants faisait dès lors à mes sentiments.

De cinq sœurs que j'avais, deux, confiées dès leur jeunesse par mon père à l'un de ses correspondants d'Espagne, ne m'avaient laissé d'elles qu'un souvenir faible et doux, quelquefois ranimé par leur correspondance.

En février 1764, mon père reçoit de sa fille aînée une lettre pleine d'amertume, dont voici la substance :

« Ma sœur vient d'être outragée par un homme aussi accrédité que dangereux. Deux fois, à l'instant de l'épouser, il a manqué de parole, et s'est brusquement retiré sans daigner même excuser sa conduite : la sensibilité de ma sœur offensée l'a jetée dans un état de mort dont il y a beaucoup d'apparence que nous ne la sauverons pas : tous ses nerfs se sont retirés, et depuis six jours elle ne parle plus.

« Le déshonneur que cet événement verse sur elle nous a plongées dans une retraite profonde, où je pleure nuit et jour, en prodiguant à cette infortunée des consolations que je ne suis pas état de prendre pour moi-même.

« Tout Madrid sait que ma sœur n'a rien à se reprocher.

« Si mon frère avait assez de crédit pour nous faire recommander à M. l'ambassadeur de France, Son Excellence mettrait à nous protéger une bonté de prédilection qui arrêterait tout le mal qu'un perfide nous fait et par sa conduite et par ses menaces, etc... »

Mon père vient me trouver à Versailles, et me remet, en pleurant, la lettre de sa fille. « Voyez, mon fils, ce que vous pouvez pour ces deux infortunées, elles ne sont pas moins vos sœurs que les autres. »

Je me sentis aussi ému que lui au récit de la terrible situation de ma sœur : « Hélas! mon père, lui dis-je, quelle espèce de recommandation puis-je obtenir pour elles? qu'irai-je demander? qui sait si elles n'ont pas donné lieu, par quelques fautes qu'elles nous cachent, à la honte qui les couvre aujourd'hui? — J'oubliais, reprit mon père, de vous montrer plusieurs lettres de notre ambassadeur à votre sœur aînée, qui annoncent la plus haute estime pour l'une et pour l'autre. »

Je lisais ces lettres, elles me rassuraient; et la phrase, « elles ne sont pas moins vos sœurs que les autres, » me frappant jusqu'au fond du cœur : « Ne pleurez point, dis-je à mon père, je prends un parti qui peut vous étonner, mais qui me paraît le plus certain comme le plus sage. Ma sœur aînée indique plusieurs personnes respectables, qui déposeront, dit-elle, à son frère à Paris, de la bonne conduite et de la vertu de sa sœur. Je veux les voir, et si leur témoignage est aussi honorable que celui de M. l'ambassadeur de France, je demande un congé, je pars : et, ne prenant conseil que de la prudence et de ma sensibilité, je les vengerai d'un traître, ou je les ramène à Paris, partager avec vous ma modique fortune. »

Le succès de mes informations m'échauffe le cœur : alors, sans autre délai, je reviens à Versailles apprendre à mes augustes protectrices

qu'une affaire aussi douloureuse que pressée exige ma présence à Madrid, et me force de suspendre toute espèce de service auprès d'elles.

Étonnées d'un départ aussi brusque, leur bonté respectable va jusqu'à vouloir être instruites de la nature de ce nouveau malheur. Je montre la lettre de ma sœur aînée : « Partez, et soyez sage » fut l'honorable encouragement que je reçus des princesses; « ce que vous entreprenez est bien, et vous ne manquerez pas d'appui en Espagne si votre conduite est raisonnable. »

Mes apprêts furent bientôt faits. Je craignais de ne pas arriver assez tôt pour sauver la vie à ma pauvre sœur. Les plus fortes recommandations auprès de notre ambassadeur me furent prodiguées, et devinrent l'inestimable prix de quatre ans de soins employés à l'amusement de Mesdames.

A l'instant de mon départ, je reçois la commission de négocier en Espagne une affaire très intéressante au commerce de France. M. Duverney, touché du motif de mon voyage, m'embrasse et me dit : « Allez, mon fils, sauvez la vie à votre sœur. Quant à l'affaire dont vous êtes chargé, quelque intérêt que vous y preniez, souvenez-vous que je suis votre appui : je l'ai promis publiquement à la famille royale, et je ne manquerai jamais à un engagement aussi sacré. Je m'en rapporte à vos lumières, voilà pour deux cent mille francs de billets au porteur que je vous remets pour augmenter votre consistance personnelle par un crédit de cette étendue sur moi. »

Je pars, et vais nuit et jour de Paris à Madrid. Un négociant français, feignant d'avoir affaire à Bayonne, mais engagé secrètement par ma famille de m'accompagner et de veiller à ma sûreté, m'avait demandé une place dans ma chaise.

J'arrive à Madrid le 18 mai 1764, à onze heures du matin. J'étais attendu depuis quelques jours : je trouvai mes sœurs entourées de leurs amis, à qui la chaleur de ma résolution avait donné le désir de me connaître.

A peine les premières larmes sont-elles épanchées que, m'adressant à mes sœurs : « Ne soyez pas étonnées, leur dis-je, si j'emploie ce premier moment pour apprendre l'exacte vérité de votre malheureuse aventure; je prie les honnêtes gens qui m'environnent, et que je regarde comme mes amis, puisqu'ils sont les vôtres, de ne pas vous passer la plus légère inexactitude. Pour vous servir avec succès, il faut que je sois fidèlement instruit. »

Le compte fut exact et long. A ce récit, la sensibilité de tout le monde justifiant la mienne, j'embrassai ma jeune sœur, et lui dis : « A présent que je sais tout, mon enfant, sois en repos : je vois avec plaisir que tu n'aimes plus cet homme-là; ma conduite en devient plus aisée; dites-moi seulement où je puis le trouver à Madrid. » Chacun élève la voix et me conseille de commencer par aller à Aranjuez voir M. l'ambassadeur, dont la prudence consommée devait diriger mes démarches dans une affaire aussi épineuse; notre ennemi étant excessivement soutenu par les relations que sa place lui donnait avec des gens fort puissants, je ne devais rien hasarder à Madrid avant d'avoir eu l'honneur

d'entretenir Son Excellence à Aranjuez. « Cela va bien, mes amis, car je vous regarde tous comme tels; procurez-moi seulement une voiture de route, et demain je vais saluer M. l'ambassadeur à la cour. Mais ne trouvez pas mauvais que je prenne, avant de le voir, quelques instructions essentielles à mon projet; la seule chose en laquelle vous puissiez tous me servir, est de garder le secret sur mon arrivée jusqu'à mon retour d'Aranjuez. »

Je fais tirer promptement un habit de mes malles, et m'ajustant à la hâte, je me fais indiquer la demeure de don Joseph Clavico [1], garde des archives de la couronne, et j'y cours; il était sorti : l'on m'apprend l'endroit où je puis le rencontrer; et, dans le salon même d'une dame chez laquelle il était, je lui dis, sans me faire connaitre, qu'arrivé de France le jour même, et chargé de quelques commissions pour lui, je lui demandais la permission de l'entretenir le plus tôt possible. Il me remit au lendemain matin à neuf heures, en m'invitant au chocolat, que j'acceptai pour moi et pour le négociant français qui m'accompagnait.

Le lendemain 19 mai, j'étais chez lui à huit heures et demie; je le trouvai dans une maison splendide, qu'il me dit appartenir à don Antonio Portugues, l'un des chefs les plus estimés des bureaux du ministère, et tellement son ami, qu'en son absence il usait librement de sa maison comme de la sienne propre.

« Je suis chargé, monsieur, lui dis-je, par une société de gens de lettres, d'établir, dans toutes les villes où je passerai, une correspondance littéraire avec les hommes les plus savants du pays. Comme aucun Espagnol n'écrit mieux que l'auteur des feuilles appelées *le Pensador* [2], à qui j'ai l'honneur de parler, et que son mérite littéraire a fait même assez distinguer du roi pour qu'il lui confiât la garde d'une de ses archives, j'ai cru ne pouvoir mieux servir mes amis qu'en les liant avec un homme de votre mérite. »

Je le vis enchanté de ma proposition. Pour mieux connaitre à quel homme j'avais affaire, je le laissai longtemps discourir sur les avantages que les diverses nations pouvaient tirer de pareilles correspondances. Il me caressait de l'œil; il avait le ton affectueux; il parlait comme un ange, et rayonnait de gloire et de plaisir.

Au milieu de sa joie, il me demanda à mon tour quelle affaire me conduisait en Espagne; heureux, disait-il, s'il pouvait m'y être de quelque utilité. — « J'accepte avec reconnaissance des offres aussi flatteuses, et n'aurai point, monsieur, de secrets pour vous. »

Alors, voulant le jeter dans un embarras dont la fin seule de mon discours devait le tirer, je lui présentai de nouveau mon ami. « Monsieur, lui dis-je, n'est pas tout à fait étranger à ce que je vais vous dire, et ne sera pas de trop à notre conversation. » Cet exorde le fit regarder mon ami avec curiosité :

— Un négociant français, chargé de famille et d'une fortune assez bornée, avait beaucoup de correspondants en Espagne. Un des plus

1. Ce mot, qui s'écrit Clavijo, se prononce à peu près Clavico; je le fais imprimer ainsi pour la facilité de la lecture.

2. En français, *le Penseur.*

riches, passant à Paris il y a neuf ou dix ans, lui fit cette proposition : « Donnez-moi deux de vos filles, que je les emmène à Madrid : elles « s'établiront chez moi, garçon âgé, sans famille : elle feront le bonheur « de mes vieux jours, et succéderont au plus riche établissement de l'Es- « pagne. »

« L'aînée déjà mariée, et l'une de ses sœurs, lui furent confiées. En faveur de cet établissement, leur père se chargea d'entretenir cette nouvelle maison de Madrid de toutes marchandises de France qu'on lui demanderait.

« Deux ans après, le correspondant mourut, et laissa les Françaises sans aucun bienfait, dans l'embarras de soutenir toutes seules une maison de commerce. Malgré ce peu d'aisance, une bonne conduite et les grâces de leur esprit leur conservèrent une foule d'amis qui s'empressèrent à augmenter leur crédit et leurs affaires. » (Ici, je vis Clavico redoubler d'attention.)

« A peu près dans ce même temps, un jeune homme, natif des îles Canaries, s'était fait présenter dans la maison » (toute sa gaieté s'évanouit à ces mots, qui le désignaient). « Malgré son peu de fortune, les dames, lui voyant une grande ardeur pour l'étude de la langue française et des sciences, lui avaient facilité les moyens d'y faire des progrès rapides.

« Plein du désir de se faire connaître, il forme enfin le projet de donner à la ville de Madrid le plaisir, tout nouveau pour la nation, de lire une feuille périodique dans le genre du *Spectateur anglais* : il reçoit de ses amis des encouragements et des secours de toute nature. On ne doute point qu'une pareille entreprise n'ait le plus grand succès : alors animé par l'espérance de réussir à se faire un nom, il ose se proposer ouvertement pour épouser la plus jeune des Françaises.

« Commencez, lui dit l'aînée, par réussir, et lorsque quelque emploi, faveur de la cour ou tel autre moyen de subsister honorablement vous aura donné le droit de songer à ma sœur, si elle vous préfère à d'autres prétendants, je ne vous refuserai pas mon consentement. » (Il s'agitait étrangement sur son siège en m'écoutant ; et moi, sans faire semblant de m'en apercevoir, je poursuivis ainsi.)

« La plus jeune, touchée du mérite de l'homme qui la recherchait, refuse divers partis avantageux qui s'offraient pour elle, et préférant d'attendre que celui qui l'aimait depuis quatre ans eût rempli les vue de fortune que tous ses amis osaient espérer pour lui, l'encourage à donner sa première feuille philosophique sous le titre imposant du *Pensador*. » (Ici, je vis mon homme prêt à se trouver mal.)

« L'ouvrage (continuai-je avec un froid glacé) eut un succès prodigieux : le roi même, amusé de cette charmante production, donna des marques publiques de bienveillance à l'auteur. On lui promit le premier emploi honorable qui vaquerait. Alors il écarta tous les prétendants à sa maîtresse par une recherche absolument publique. Le mariage ne se retardait que par l'attente de l'emploi qu'on avait promis à l'auteur des feuilles. Enfin, au bout de six ans d'attente d'une part, de soins et d'assiduités de l'autre, l'emploi parut et l'homme s'enfuit. » (Ici l'homme fit un soupir involontaire ; et s'en apercevant lui-même, il en rougit de confusion ; je remarquai tout sans cesser de parler.)

« L'affaire avait trop éclaté pour qu'on pût en voir le dénouement avec indifférence. Les dames avaient pris une maison capable de contenir deux ménages; les bans étaient publiés. L'outrage indignait tous les amis communs, qui s'employèrent efficacement à venger cette insulte: M. l'ambassadeur de France s'en mêla; mais lorsque cet homme apprit que les Françaises employaient les protections majeures contre lui, craignant un crédit qui pouvait renverser le sien, et détruire en un moment sa fortune naissante, il vint se jeter aux pieds de sa maîtresse irritée. A son tour, il employa tous ses amis pour la ramener; et comme la colère d'une femme trahie n'est presque jamais que de l'amour déguisé, tout se raccommoda, les préparatifs d'hymen recommencèrent, les bans se publièrent de nouveau, l'on devait s'épouser dans trois jours. La réconciliation avait fait autant de bruit que la rupture. En partant pour Saint-Hildephonse, où il allait demander à son ministre la permission de se marier : « Mes amis, dit-il, conservez-moi le « cœur chancelant de ma maîtresse jusqu'à ce que je revienne du *Sitio* « *real* et disposez toutes choses de façon qu'en arrivant je puisse aller au « temple avec elle. »

Malgré l'horrible état où mon récit le mettait, incertain encore si je racontais une histoire étrangère à moi, ce Clavico regardait de temps en temps mon ami, dont le sang-froid ne l'instruisait pas plus que le mien. Ici, je renforçai ma voix en le fixant, et je continuai :

« Il revient en effet de la cour le surlendemain; mais au lieu de conduire sa victime à l'autel, il fait dire à l'infortunée qu'il change d'avis une seconde fois et ne l'épousera point; les amis indignés courent à l'instant chez lui; l'insolent ne garde plus aucun ménagement et les défie tous de lui nuire, en leur disant que si les Françaises cherchaient à le tourmenter, elles prissent garde à leur tour qu'il ne les perdit pour toujours dans un pays où elles étaient sans appui.

« A cette nouvelle, la jeune Française tomba dans un état de convulsions qui fit craindre pour sa vie. Au fort de leur désolation, l'aînée écrivit en France l'outrage public qui leur avait été fait; ce récit émut le cœur de leur frère au point que, demandant aussitôt un congé pour venir éclaircir une affaire aussi embrouillée, il n'a fait qu'un saut de Paris à Madrid; et ce frère, *c'est moi*, qui ai tout quitté, patrie, devoirs, famille, état, plaisir, pour venir venger en Espagne une sœur innocente et malheureuse; c'est moi qui viens, armé du bon droit et de la fermeté, démasquer un traître, écrire en traits de sang son âme sur son visage; et ce traître *c'est vous.* »

Qu'on se forme le tableau de cet homme étonné, stupéfait de ma harangue, à qui la surprise ouvre la bouche et y fait expirer la parole glacée; qu'on voie cette physionomie radieuse, épanouie sous mes éloges, se rembrunir par degrés, ses yeux s'éteindre, ses traits s'allonger, son teint se plomber.

Il voulut balbutier quelques justifications. — « Ne m'interrompez pas, monsieur, vous n'avez rien à me dire et beaucoup à entendre de moi. Pour commencer, ayez la bonté de déclarer devant monsieur, qui est exprès venu de France avec moi, si par quelque manque de foi, légèreté, faiblesse, aigreur, ou quelque autre vice que ce soit, ma sœur a

mérité le double outrage que vous avez eu la cruauté de lui faire publiquement. — *Non, monsieur, je reconnais Dona Maria votre sœur pour une demoiselle pleine d'esprit, de grâces et de vertus.* — Vous a-t-elle donné quelque sujet de vous plaindre d'elle depuis que vous la connaissez? — *Jamais, jamais.* — Eh! pourquoi donc, monstre que vous êtes, lui dis-je en me levant, avez-vous eu la barbarie de la traîner à la mort, uniquement parce que son cœur vous préférait à dix autres plus honnêtes et plus riches que vous? — *Ah! monsieur, ce sont des instigations, des conseils, si vous saviez...* — Cela suffit. »

Alors, me retournant vers mon ami : « Vous avez entendu la justification de ma sœur, allez la publier. Ce qui me reste à dire à monsieur n'exige plus de témoins. » Mon ami sort: Clavico, bien plus étonné, se lève à son tour: je le fais rasseoir. — « A présent, monsieur, que nous sommes seuls, voici quel est mon projet, et j'espère que vous l'approuverez.

« Il convient également à vos arrangements et aux miens que vous n'épousiez pas ma sœur: et vous sentez que je ne viens pas ici faire le personnage d'un frère de comédie qui veut que sa sœur se marie : mais vous avez outragé à plaisir une femme d'honneur, parce que vous l'avez crue sans soutien en pays étranger: ce procédé est celui d'un malhonnête homme et d'un lâche. Vous allez donc commencer par reconnaître de votre main, en pleine liberté, toutes vos portes ouvertes et vos gens dans cette salle, qui ne nous entendront point, parce que nous parlerons français, que vous êtes un homme abominable, qui avez trompé, trahi, outragé ma sœur sans aucun sujet: et, votre déclaration dans mes mains, je pars pour Aranjuez, où est mon ambassadeur; je lui montre l'écrit, je le fais ensuite imprimer: après-demain la cour et la ville en seront inondées : j'ai des appuis considérables ici, du temps et de l'argent; tout sera employé à vous faire perdre votre place, à vous poursuivre de toute manière et sans relâche, jusqu'à ce que le ressentiment de ma sœur apaisé m'arrête et me dise holà. » — *Je ne ferai point une telle déclaration,* me dit Clavico d'une voix altérée. — Je le crois, car, peut-être, à votre place, ne la ferais-je pas non plus. Mais voici le revers de la médaille. Ecrivez ou n'écrivez pas: de ce moment, je reste avec vous: je ne vous quitte plus; je vais partout où vous irez, jusqu'à ce qu'impatienté d'un pareil voisinage vous soyez venu vous délivrer de moi derrière *Buenretiro* [1]. Si je suis plus heureux que vous, monsieur, sans voir mon ambassadeur, sans parler à personne ici, je prends ma sœur mourante entre mes bras, je la mets dans ma voiture, et je m'en retourne en France avec elle. Si, au contraire le sort vous favorise, tout est dit pour moi; j'ai fait mon testament avant de partir; vous aurez eu tous les avantages sur nous, permis à vous alors de rire à nos dépens. Faites monter le déjeuner. »

Je sonne librement : un laquais entre, apporte le chocolat. Pendant que je prends ma tasse, mon homme absorbé se promène en silence, rêve profondément, prend son parti tout de suite, et me dit :

« Monsieur de Beaumarchais, écoutez-moi. Rien au monde ne peut

1. L'ancien palais des rois d'Espagne à Madrid.

excuser ma conduite envers mademoiselle votre sœur. L'ambition m'a perdu; mais si j'eusse prévu que *dona Maria* eût un frère comme vous, loin de la regarder comme une étrangère isolée, j'aurais conclu que les plus grands avantages devaient suivre notre union. Vous venez de me pénétrer de la plus haute estime, et je me mets à vos pieds pour vous supplier de travailler à réparer, s'il est possible, tous les maux que j'ai faits à votre sœur. Rendez-la-moi, monsieur; et je me croirai trop heureux d'obtenir de vous ma femme et le pardon de tous mes crimes. — Il n'est plus temps, ma sœur ne vous aime plus; faites seulement la déclaration, c'est tout ce que j'exige de vous et trouvez bon après qu'en ennemi déclaré je venge ma sœur au gré de son ressentiment. »

Il fit beaucoup de façons, et sur le style dont je l'exigeais, et sur ce que je voulais qu'elle fût toute de sa main, et sur ce que j'insistais à ce que les domestiques fussent présents pendant qu'il écrirait; mais comme l'alternative était pressante et qu'il lui restait encore je ne sais quel espoir de ramener une femme qui l'avait aimé, sa fierté se soumit à écrire la déclaration suivante, que je lui dictais en me promenant dans l'espèce de galerie où nous étions.

Déclaration dont j'ai l'original.

« Je soussigné Joseph Clavijo, garde d'une des archives de la couronne, reconnais qu'après avoir été reçu avec bonté dans la maison de madame Guilbert, j'ai trompé mademoiselle Caron sa sœur, par la promesse d'honneur, mille fois réitérée, de l'épouser, à laquelle j'ai manqué, sans qu'aucune faute ou faiblesse de sa part ait pu servir de prétexte ou d'excuse à mon manque de foi; qu'au contraire la sagesse de cette demoiselle, pour qui j'ai le plus profond respect, a toujours été pure et sans tache. Je reconnais que, par ma conduite, la légèreté de mes discours et par l'interprétation qu'on a pu y donner, j'ai ouvertement outragé cette vertueuse demoiselle, à laquelle je demande pardon par cet écrit fait librement, et de ma pleine volonté, quoique je me reconnaisse tout à fait indigne de l'obtenir; lui promettant toute autre espèce de réparation qu'elle pourra désirer si celle-ci ne lui convient pas. Fait à Madrid et écrit tout de ma main, en présence de son frère, le 19 mai 1764.

« *Signé* : JOSEPH CLAVIJO. »

Je prends le papier, et lui dis en le quittant : « Je ne suis point un lâche ennemi, monsieur, c'est sans ménagement que je vais venger ma sœur. Je vous en ai prévenu. Tenez-vous bien pour averti de l'usage cruel que je vais faire de l'arme que vous m'avez fournie. — Monsieur, je crois parler au plus offensé mais au plus généreux des hommes : avant de me diffamer, accordez-moi le moment de tenter un effort pour ramener encore une fois *Dona Maria* : c'est dans cet unique espoir que j'ai écrit la réparation que vous emportez : mais avant de me présenter, j'ai résolu de charger quelqu'un de plaider ma cause auprès d'elle : et ce quelqu'un, c'est vous. — Je n'en ferai rien. — Au moins vous lui

direz le repentir amer que vous avez aperçu en moi. Je borne à cela toutes mes sollicitations. A votre refus je chargerai quelque autre personne de me mettre à ses pieds. » — Je le lui promis.

Le retour de mon ami chez ma sœur avait porté l'alarme dans tous les esprits. En arrivant, je trouvai les femmes éplorées et les hommes très inquiets : mais au compte que je rendis de ma séance, à la vue de la déclaration, les cris de joie, les embrassements succédèrent aux larmes; chacun ouvrait un avis différent; les uns opinaient à perdre Clavico, les autres penchaient à lui pardonner; d'autres s'en rapportaient à ma prudence, et tout le monde parlait à la fois. Mais ma sœur de s'écrier : « Non, jamais, jamais, je n'en entendrai parler : courez, mon frère, à Aranjuez : allez voir M. l'ambassadeur, et dans tout ceci gouvernez-vous par ses conseils. »

Avant de partir pour la cour, j'écrivis à Clavico que ma sœur n'avait pas voulu entendre un seul mot en sa faveur, et que je m'en tenais au projet de la venger et de le perdre. Il me fit prier de le voir avant mon départ; et je me rendis librement chez lui. Après mille imprécations contre lui-même, toutes ses prières se bornèrent à obtenir de moi qu'il allât pendant mon absence, avec un ami commun, parler à ma sœur aînée, et que je ne rendisse son déshonneur public qu'à mon retour, s'il n'avait pas obtenu son pardon. Je partis pour Aranjuez.

M. le marquis d'Ossun, notre ambassadeur, aussi respectable qu'obligeant, après m'avoir marqué tout l'intérêt qu'il prenait à moi, en faveur des augustes recommandations qui lui étaient parvenues de France, me dit : « La première preuve de mon amitié, monsieur, est de vous prévenir que votre voyage en Espagne est de la dernière inutilité à l'objet de venger votre sœur : l'homme qui l'a insultée deux fois par sa retraite inopinée n'eût jamais osé se rendre aussi coupable, s'il ne se fût pas cru puissamment soutenu. Quel est votre dessein? espérez-vous lui faire épouser votre sœur? — Non, monsieur, je ne le veux pas : mais je prétends le déshonorer. — Et comment? » Je lui fis le récit de mon entrevue avec Clavico, qu'il ne crut qu'en lisant son écrit que je lui présentai.

« Eh bien, monsieur, me dit cet homme respectable, un peu étonné de mon action, je change d'avis à l'instant. Celui qui a tellement avancé les affaires en deux heures est fait pour les terminer heureusement. L'ambition avait éloigné Clavico de mademoiselle votre sœur; l'ambition, la terreur ou l'amour le lui ramènent. Mais à quelque titre qu'il revienne, le moins d'éclat qu'on puisse faire en pareille occasion est toujours le mieux. Je ne vous cache pas que cet homme est fait pour aller loin, et, sous ce point de vue, c'est peut-être un parti très avantageux. A votre place, je vaincrais ma sœur sur ses répugnances, et profitant du repentir de Clavico, je les marierais promptement. — Comment, monsieur, un lâche? — Il n'est un lâche que s'il ne revient pas de bonne foi. Mais ce point accordé, ce n'est qu'un amant repentant. Au reste, voilà mon avis, je vous invite à le suivre, et même je vous en saurai gré par des considérations que je ne puis vous expliquer. »

Je revins à Madrid un peu troublé des conseils de M. le marquis d'Ossun. A mon arrivée, j'appris que Clavico était venu, accompagné de

quelques amis communs, se jeter aux pieds de mes sœurs; que la plus jeune, à son arrivée, s'était enfuie dans sa chambre et n'avait plus voulu reparaitre: et l'on me dit qu'il avait conçu beaucoup d'espérance de cette colère fugitive. J'en conclus à mon tour qu'il connaissait bien les femmes, douces et sensibles créatures, qu'un peu d'audace, mêlée de repentir, trouble à coup sûr étrangement, mais dont le cœur ému n'en reste pas moins disposé en faveur de l'humble audacieux qui gémit à leurs pieds!

Depuis mon retour d'Aranjuez, ce Clavico désira me voir tous les jours, me rechercha, m'enchanta par son esprit, ses connaissances, et surtout par la noble confiance qu'il paraissait avoir en ma médiation. Je le servais de bonne foi; nos amis se joignaient à moi; mais le profond respect que ma sœur paraissait avoir pour mes décisions me rendait très circonspect à son égard: c'était son bonheur et non sa fortune que je désirais; c'était son cœur et non sa main que je voulais forcer.

Le 25 mai, Clavico se retira brusquement du logis de M. Portuguès et fut se réfugier au quartier des Invalides, chez un officier de sa connaissance. Cette retraite précipitée ne m'inspira d'abord aucun ombrage quoiqu'elle me parût singulière. Je courus au quartier; il allégua pour motif de cette retraite que M. Portuguès étant un des plus opposés à son mariage, il comptait me donner la plus haute preuve de la sincérité de son retour en quittant la maison d'un si puissant ennemi de ma sœur. Cela me parut si probable et si délicat que je lui sus un gré infini de sa retraite aux Invalides. Le 26 mai j'en reçus la lettre suivante :

Copie de la lettre de Clavico, dont j'ai l'original.

« Je me suis expliqué, monsieur, d'une manière très précise, sur la ferme intention où je suis de réparer les chagrins que j'ai causés involontairement à mademoiselle Caron; je lui offre de nouveau de l'épouser, si les malentendus passés ne lui ont pas donné trop d'éloignement pour moi. Mes propositions sont très sincères. Toute ma conduite et mes démarches tendent uniquement à regagner son cœur, et mon bonheur dépendra du succès de mes soins: je prends donc la liberté de vous sommer de la parole que vous m'avez donnée, de vous rendre le médiateur de cette heureuse réconciliation. Je sais qu'un galant homme s'honore en s'humiliant devant une femme qu'il a offensée: et que tel qui croit s'avilir en demandant excuse à un homme, a bonne grâce de reconnaître ses torts aux yeux d'une personne de l'autre sexe. C'est donc en connaissance de cause que j'agis dans toute cette affaire. L'assurance libre et franche que je vous ai donnée, monsieur, et la démarche que j'ai faite pendant votre voyage d'Aranjuez auprès de mademoiselle votre sœur, peuvent me faire un certain tort dans l'esprit des personnes qui ignorent la pureté de mes intentions; mais j'espère que, par un exposé fidèle de la vérité, vous me ferez la grâce d'instruire convenablement tous ceux que l'ignorance ou la malignité ont fait tomber dans l'erreur à mon égard. S'il m'était possible de quitter Madrid sans un ordre exprès de mon chef, je partirais sur le champ pour aller à Aran-

juez lui demander son approbation: mais j'attends encore de votre amitié que vous prendrez le soin vous-même de lui faire part des vues légitimes et honnêtes que j'ai sur mademoiselle votre sœur, et dont cette lettre vous réitère l'assurance; la promptitude de cette démarche est, selon mon cœur, la plus grande marque que vous puissiez me donner du retour que je vous demande pour l'estime parfaite et le véritable attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, monsieur votre, etc.

« *Signé* : Clavijo. »

26 mai 1764.

A la lecture de cette lettre, que je faisais devant mes sœurs, la plus jeune fondit en larmes. Je l'embrassai de toute mon âme : « Eh bien! mon enfant, tu l'aimes encore, tu en es bien honteuse, n'est-ce pas? je le vois. Mais va! tu n'en es pas moins une honnête, une excellente fille: et puisque ton ressentiment tire à sa fin, laisse-le s'éteindre dans les larmes du pardon: elles sont bien douces après celles de la colère. C'est un monstre (ajoutai-je en riant) que ce Clavico, comme la plupart des hommes; mais, mon enfant, tel qu'il est, je me joins à M. le marquis d'Ossun pour te conseiller de lui pardonner. J'aimerais mieux pour lui qu'il se fût battu: j'aime mieux pour toi qu'il ne l'ait pas fait. »

Mon bavardage la fit sourire au milieu de ses larmes, et je pris ce charmant conflit pour un consentement tacite aux vues de M. l'ambassadeur: je courus chercher mon homme, à qui je dis bien qu'il était cent fois plus heureux qu'il ne le méritait: il en convint avec une bonne foi qui finit par nous charmer tous : il arriva tremblant chez ma sœur. On enveloppa la pauvre troublée, qui, rougissant moitié honte et moitié plaisir, laissa échapper enfin avec un soupir son consentement à tout ce que nous allions faire pour l'enchaîner de nouveau.

Dans son enchantement, Clavico prit la clef de mon secrétaire, et fut écrire le papier suivant, qu'il signa, et qu'il apporta, le genou en terre, à signer à sa maîtresse, devant MM. Laugier, secrétaire d'ambassade de Pologne: Gazan, consul d'Espagne à Bayonne; Devignes, chanoine de Perpignan: Durocher, premier chirurgien de la reine-mère; Durand et Perrier, négociants français: don Firmin de Salsedo, contador de la trésorerie du roi; de Bievardi, gentilhomme italien; Boca, officier des gardes flamandes, et autres : chacun joignit ses instances aux miennes, et l'on arracha, par-dessus le consentement verbal, la signature de ma pauvre sœur, qui, ne sachant plus où mettre sa tête, de confusion, vint se jeter dans mes bras en pleurant, et m'assurant tout bas qu'en vérité j'étais un homme dur et sans pitié pour elle.

Copie exacte de l'écrit de la main de Clavico, signé de lui et de ma sœur, dont j'ai l'original.

« Nous soussignés, Joseph Clavijo, et Marie-Louise Caron, avons renouvelé, par ce présent écrit, les promesses mille et mille fois réitérées que nous nous sommes faites de n'être jamais l'un qu'à l'autre, et

nous nous engageons de sanctifier ces promesses par le sacrement de mariage le plus tôt qu'il sera possible : en foi de quoi nous avons fait et signé cet écrit entre nous. »

« *Signé* : MARIE-LOUISE CARON, et JOSEPH CLAVIJO.

A Madrid, ce 26 mai 1764.

Tout le monde passa la soirée avec nous dans la joie d'un si heureux changement, et je partis pour Aranjuez à onze heures du soir; car, dans un pays aussi chaud, la nuit est le temps le plus agréable pour voyager.

Je supplie le lecteur de suspendre encore son jugement sur la futilité de ces détails : il verra bientôt s'ils étaient importants.

En arrivant à Aranjuez, je rendis un compte exact à M. l'ambassadeur, qui eut la bonté de donner plus d'éloges à toutes les parties de ma conduite qu'elles n'en méritaient, mais qui me conseilla de ne rien dire à M. de Grimaldi de ce qui s'était passé, de peur de nuire à mon futur beau-frère.

Je me rendis chez ce ministre; il me reçut avec bonté, lut la lettre de Clavico, donna son consentement au mariage, et souhaita toute sorte de bonheur à ma sœur, en remarquant seulement que don Joseph Clavico eût pu m'épargner le voyage, la forme usitée en pareil cas étant d'écrire au ministre. Je rejetai tout sur l'empressement que j'avais montré moi-même de venir lui faire ma cour avant le temps où je le prierais de m'honorer de quelques audiences pour l'entretenir d'objets très importants.

A mon retour à Madrid, je trouvai chez moi la lettre suivante du seigneur Clavico.

Copie de la lettre dont j'ai l'original.

« Voici, monsieur, l'indigne billet qui s'est répandu dans le public, tant à la cour qu'à la ville : mon honneur y est outragé de la manière la plus sanglante, et je n'ose pas voir même la lumière, tandis qu'on aura de si basses idées de mon caractère et de mon honneur. Je vous prie, monsieur, très instamment, de faire voir le billet que j'ai signé, et d'en donner des copies. En attendant que le monde se désabuse, *pendant quelques jours, il n'est pas convenable de nous voir*; au contraire, cela pourrait produire un mauvais effet, et l'on croirait que ce malheureux papier est le véritable, et que celui qui paraîtrait à sa place n'était qu'une composition faite après coup. Imaginez, monsieur, dans quelle désolation doit me mettre un pareil outrage, et croyez-moi, monsieur, votre, etc.

« *Signé* : CLAVIJO. »

Il avait joint à sa lettre une déclaration fausse, gigantesque, abominable, et qui était toute entière de son écriture.

Je pris un peu d'humeur de la conclusion que tirait Clavico de cet

indigne papier. Je courus lui en faire les plus tendres reproches; je le trouvai couché. Partie de ses effets étant restée chez M. Portuguès, je lui envoyai sur le champ du linge de toute espèce à changer, et pour le consoler du chagrin où cet écrit fabriqué paraissait le plonger, je lui promis qu'à son rétablissement je le mènerais partout comme mon frère et comme un homme honorable, en l'assurant que je voyais dans les dispositions de tout le monde qu'on se plairait à m'en croire à ma parole.

Nous convînmes de tous les préparatifs du mariage de ma sœur, et, le lendemain, plusieurs de ses amis me menèrent, à son invitation, chez le grand vicaire, chez le notaire apostolique, etc. Cela fait, je revins chez lui très content : « Mon ami, lui dis-je en l'embrassant, l'état où nous sommes a l'égard l'un de l'autre me permet de prendre quelques libertés avec vous : si vous n'êtes pas en argent comptant, vous ferez fort bien d'accepter ma bourse, dans laquelle j'ai mis cent quadruples cordonnés et autres pièces d'or; le tout valant environ neuf mille livres argent de France, sur quoi vous enverrez vingt-cinq quadruples à ma sœur pour avoir des rubans, et voici des bijoux et des dentelles de France; si vous voulez lui en faire présent, elle les recevra de votre main plus agréablement encore que de la mienne. »

Mon ami accepta les bijoux et dentelles, ayant de la peine à croire, dit-il, qu'on en trouvât d'aussi bon goût à Madrid; mais, quelques instances que je lui fisse, il refusa l'argent, que je remportai.

Le lendemain, jour de l'Ascension, un valet métis ou quart d'Espagnol indien que j'avais pris à Bayonne, et qui la veille avait été me chercher de l'or cordonné chez mon banquier, me vola mes cent quadruples, ma bourse, toutes les pièces d'argenterie de mon nécessaire qui n'étaient pas apparentes, un carton de dentelles à mon usage, tous mes bas de soie, et quelques vestes d'étoffes d'or, le tout valant à peu près quinze mille francs, et prit la fuite.

Je fus sur le champ chez le commandant de Madrid faire ma plainte, et je demeurai un peu surpris de l'air glacé dont elle fut accueillie. On sera moins étonné dans un moment que je ne le fus alors moi-même; l'énigme va bientôt se débrouiller.

Cet accident ne m'empêcha pas de donner tous mes soins à mon ami malade; je lui reprochai doucement ma perte, en lui disant que, s'il eût accepté mes offres la veille au soir, il m'eût fait grand plaisir, et m'eût empêché d'être volé. Mon ami m'assura que ce petit malheur était irréparable, parce que ce valet, qui avait sûrement pris la route de Cadix, serait parti avec la flotte avant qu'on l'eût attrapé. J'en écrivis à M. l'ambassadeur, et ne m'en occupai plus.

Les jours suivants se passèrent en soins assidus de ma part, et en témoignages de la plus tendre reconnaissance de celle de Clavico. Mais le 5 juin, étant venu pour le voir à l'ordinaire au quartier des Invalides, j'ai appris avec surprise que mon ami avait encore brusquement délogé.

Changer de gîte une seconde fois sans m'en donner avis me parut, je l'avoue, très extraordinaire. Je le fis chercher dans tous les hôtels garnis de Madrid, et, l'ayant enfin trouvé rue Saint-Louis, je lui témoignai mon étonnement avec un peu moins de douceur que la première

fois : mais il m'avoua qu'ayant été instruit qu'on avait reproché à son ami de partager avec un étranger un logement de quartier que le roi ne lui donnait que pour lui seul, sans consulter l'embarras, ni sa santé, ni l'heure indue, il avait cru devoir quitter à l'instant l'appartement de son ami. Il fallut bien approuver sa délicatesse ; mais je le grondai obligeamment de n'être pas venu prendre un logement dans la maison de ma sœur : je voulais même l'y conduire à l'instant. Il me serra les mains avec reconnaissance et m'objecta que, venant de prendre médecine, il ne s'exposerait pas à sortir de chez lui, cet usage étant celui de tous les Espagnols.

Le lendemain, il refusa, sous le même prétexte, mes offres réitérées de venir chez ma sœur. Alors nos amis commencèrent à secouer la tête, à concevoir des soupçons : mais ils me paraissaient encore plus absurdes que malhonnêtes. A quoi bon des feintes avec moi? Le contrat était fait : il ne put être signé de plusieurs jours, à cause de ses impatientantes *purgeries* : en Espagne, me disait-on, tout acte est nul lorsqu'il se trouve daté du jour qu'un des contractants a pris médecine : chaque pays, chaque mode.

Ma sœur tremblait de nouveau : c'était par de semblables délais que cet homme les avait déjà deux fois conduites à des dénoûments affreux. Je lui imposais silence avec amertume ; cependant le soupçon se glissait dans mon cœur. Pour m'en délivrer tout à fait, le 7 juin, jour pris enfin pour signer le contrat, j'envoyai chercher d'autorité le notaire apostolique.

Mais quelle fut ma surprise lorsque cet homme me dit qu'il allait faire signer au seigneur Clavico une déclaration bien contraire à mes vues ! qu'il avait reçu la veille une opposition au mariage de ma sœur par une jeune personne qui prétendait avoir une promesse de Clavico datée de 1755, de neuf années avant l'époque où nous étions, 1764!

Je m'informe vite du nom de l'opposante. Le notaire m'apprend que c'était *una duenna* (fille de chambre). Humilié, furieux, je cours chez l'indigne Clavico.

« Cette promesse de mariage vient de vous, lui dis-je : elle a été fabriquée hier. Vous êtes un homme abominable, auquel je ne voudrais pas donner ma sœur pour tous les trésors de l'Inde. Mais ce soir je pars pour Aranjuez ; je rends compte à M. Grimaldi de votre infamie : et, loin de m'opposer pour ma sœur à la prétention de votre *duenna*, je demande pour unique vengeance qu'on vous la fasse épouser sur le champ. Je lui servirai de père, je lui payerai sa dot, et lui prodiguerai tous mes secours pour qu'elle vous poursuive jusqu'à l'autel. Alors, pris dans votre propre piège, vous serez déshonoré, et je serai vengé.

— Mon cher frère, mon ami, me dit-il, suspendez vos ressentiments et votre voyage jusqu'à demain : je n'ai nulle part à cette noirceur. A la vérité, dans un délire amoureux, je fis cette promesse autrefois à la *duenna* de madame Portuguès, qui était jolie, mais qui depuis notre rupture ne m'en a jamais reparlé. Ce sont les ennemis de dona Maria votre sœur qui font agir cette fille : mais croyez, mon ami, que le désistement de la malheureuse est l'affaire de quelques pistoles d'or. Je vous conduirai ce soir chez un célèbre avocat, que j'engagerai même

à vous accompagner à Aranjuez, et nous aviserons ensemble, avant que vous partiez, aux moyens de parer à ce nouvel obstacle, beaucoup moins important que votre vivacité ne vous le fait craindre. Mettez-moi aux pieds de dona Maria votre sœur, que je fais vœu d'aimer toute ma vie, ainsi que vous, et ne manquez pas de vous rendre ici ce soir à huit heures précises. »

L'amertume était dans mon cœur et l'indécision dans ma tête. Je n'écoutais pourtant pas encore les pronostics affreux que l'on répandait : il était possible que j'eusse été joué par un fripon : mais quel était son but? Ne pouvant le deviner, n'en voyant même aucun qui fût raisonnable, je suspendais mon jugement, quoique l'effroi eût déjà gagné tout ce qui m'environnait. Je me rends à huit heures chez cet étrange mortel, accompagné des sieurs Perrier et Durand. A peine étions-nous descendus de voiture, que la maîtresse de la maison vint au-devant de nous, et me dit : « Le seigneur Clavico est délogé depuis une heure : on ignore où il est allé ».

Frappé de cette nouvelle, et voulant en douter encore, je monte à la chambre qu'il avait occupée : je ne trouve plus aucun de ses effets : mon cœur se serra de nouveau. De retour chez moi, j'envoyai six personnes courir toute la ville pour me découvrir le traître, à quelque prix que ce fût : mais convaincu de sa trahison, je m'écriais encore : « A quoi bon ces noirceurs? » Je n'y concevais rien, lorsqu'un courrier de M. l'ambassadeur, arrivant d'Aranjuez, me remit une lettre de Son Excellence, en me disant qu'elle était très pressée. Je l'ai conservée, et vais la transcrire ici.

Lettre de M. l'ambassadeur de France, dont j'ai l'original.

A Aranjuez, le 7 juin 1764.

« M. de Robiou, monsieur, commandant de Madrid, vient de passer chez moi pour m'apprendre que le sieur Clavijo s'était retiré dans un quartier des Invalides, et avait déclaré qu'il y prenait asile contre les violences qu'il craignait de votre part, attendu que *vous l'aviez forcé dans sa propre maison, il y a quelques jours, le pistolet sur la gorge, à signer un billet par lequel il s'était engagé à épouser mademoiselle votre sœur.* Il serait inutile que je vous communiquasse ici ce que je pense sur un aussi mauvais procédé. Mais vous concevez aisément *que, quelque honnête et droite qu'ait été votre conduite dans cette affaire*, on pourrait y donner une tournure dont les conséquences seraient aussi désagréables que fâcheuses pour vous. Ainsi, je vous conseille de demeurer entièrement tranquille en paroles, en écrits et en actions, jusqu'à ce que je vous aie vu, ou ici, si vous revenez promptement, ou à Madrid, où je retournerai le 12.

« J'ai l'honneur d'être avec une parfaite considération, monsieur, votre, etc.

« *Signé*, OSSUN. »

Cette nouvelle fut un coup de foudre pour moi. Quoi! cet homme qui depuis quinze jours me pressait dans ses bras, ce monstre qui

m'avait écrit dix lettres pleines de tendresse, m'avait sollicité publiquement de lui donner ma sœur, était venu dix fois manger chez elle à la face de tout Madrid! il avait fait une plainte au criminel contre moi pour cause de violence : et me poursuivait sourdement! je ne me connaissais plus.

Un officier des gardes wallonnes entre à l'instant et me dit : « M. de Beaumarchais, vous n'avez pas un instant à perdre : sauvez-vous, ou demain matin vous serez arrêté dans votre lit : l'ordre est donné; je viens vous en prévenir : votre homme est un monstre : il a soulevé contre vous tous les esprits; et vous a conduit de promesses en promesses pour se rendre votre accusateur public. Fuyez! fuyez à l'instant : ou, renfermé dans un cachot, vous n'avez plus ni protection ni défense.

— Moi, fuir! me sauver! plutôt périr. Ne me parlez plus, mes amis, ayez-moi seulement une voiture de route à six mules pour demain quatre heures du matin, et laissez-moi me recueillir jusqu'à mon départ pour Aranjuez. »

Je me renfermai : j'avais l'esprit troublé, le cœur dans un étau : rien ne pouvait calmer cette agitation. Je me jetai dans un fauteuil, où je restai près de deux heures dans un vide absolu d'idées et de résolutions.

Ce repos fatigant m'ayant enfin rendu à moi-même, je me rappelai que cet homme, depuis la date de sa plainte pour fait de violence, s'était promené publiquement avec moi dans mon carrosse, m'avait écrit dix lettres tendres, m'avait chargé spécialement de sa demande auprès du ministre devant vingt personnes. Je me jette à mon bureau; j'y broche, avec toute la rapidité d'un homme en pleine fièvre, le journal exact de ma conduite depuis mon arrivée à Madrid : noms, dates, discours, tout se peint à ma mémoire, tout est fixé sous ma plume. J'écrivais encore à cinq heures du matin lorsqu'on m'avertit que ma voiture m'attend et que l'inquiétude de mes amis ne leur permet pas de me laisser plus longtemps à moi-même. Je monte en carrosse sans m'informer si quelqu'un me suit, sans savoir si j'étais présentable : une espèce d'ivresse me rendait sourd à tout ce qui n'était pas mon objet : mais on avait pourvu, sans me le dire, au nécessaire de mon voyage. Quelques amis m'offrent de m'accompagner. « Je veux être seul, leur dis-je, je n'ai pas trop de douze heures de solitude pour calmer mes sens ». et je partis pour Aranjuez.

M. l'ambassadeur était au palais quand j'arrivai au *Sitio real*, je ne le vis qu'à onze heures du soir, à son retour. « Vous avez bien fait de venir sur le champ, me dit-il, je n'étais rien moins que tranquille sur vous : depuis quinze jours, votre homme a gagné toutes les avenues du palais. Sans moi, vous étiez perdu, arrêté et peut-être conduit au *Presidio* [1]. J'ai couru chez M. de Grimaldi : « Je réponds, lui ai-je dit, de la sagesse et de la bonne conduite de M. de Beaumarchais en toute affaire comme de la mienne propre. C'est un homme d'honneur qui n'a fait que ce que vous et moi eussions fait à sa place; je l'ai suivi depuis son

1. Prison perpétuelle à Oran ou Ceuta, sur les cotes d'Afrique.

arrivée : faites retirer l'ordre de l'arrêter, je vous prie : ceci est le comble de l'atrocité de la part de son adversaire. *Je vous crois*, m'a répondu M. Grimaldi, *mais je ne suis le maître que de suspendre un moment* ; *tout le monde est armé contre lui ; qu'il parte à l'instant pour la France* ; *on fermera les yeux sur sa fuite.*

« Ainsi, monsieur, partez, il n'y a pas un moment à perdre, on vous enverra vos effets en France ; vous avez six mules à vos ordres. A tout prix, dès demain matin, reprenez la route de France : je ne pourrais vous servir contre le soulèvement général, contre des ordres si précis, et je serais désolé qu'il vous arrivât malheur en ce pays : partez. »

En l'écoutant je ne pleurais pas, mais par intervalle il me tombait des yeux de grosses gouttes d'eau que le resserrement universel y amassait. J'étais stupide et muet. M. l'ambassadeur, attendri, plein de bonté, prévenant toutes mes objections, par l'aveu libre et franc que j'avais raison, ne m'en disait pas moins qu'il fallait céder à la nécessité, et fuir un malheur certain.

« Et de quoi me punirait-on, monsieur, puisque vous-même convenez que j'ai raison sur tous les points? Le roi fera-t-il arrêter un homme innocent et grièvement outragé? Comment imaginer que celui qui peut tout préférera le mal quand il connait le bien? — Eh! monsieur, l'ordre du roi s'obtient, s'exécute, et le mal est fait avant qu'on soit détrompé. Les rois sont justes : mais on intrigue autour d'eux sans qu'ils le sachent, et de vils intérêts, des ressentiments qu'on n'ose avouer, n'en sont pas moins souvent la source de tout le mal qui se fait. Partez, monsieur ; une fois arrêté, personne ici ne prenant intérêt à vous, on finirait par conclure que, puisqu'on vous punit, il se peut que vous ayez tort ; et bientôt d'autres événements feraient oublier le vôtre ; car la légèreté du public est partout un des plus fermes appuis de l'injustice. Partez, vous dis-je, partez. — Mais, monsieur, dans l'état où je suis, où voulez-vous que j'aille? — Votre tête se trouble à l'excès, monsieur de Beaumarchais ; évitez un mal présent, et songez que vous ne rencontrerez peut-être pas deux fois en votre vie l'occasion de placer des réflexions si douloureuses pour l'humanité : vous ne serez peut-être jamais indignement outragé par un homme plus puissant que vous : vous ne courrez peut-être jamais une seconde fois le risque d'aller en prison pour avoir été, contre un fou, prudent, ferme et raisonnable ; ou si un pareil malheur vous arrivait en France, un homme au milieu de sa patrie a mille moyens de faire valoir son droit qui lui manquent ailleurs. On traite moins bien un étranger sans appui qu'un citoyen domicilié, qu'un père de famille, comme vous l'êtes, au milieu de tous ses parents. — Eh! monsieur, que diront les miens? que penseront en France mes augustes protectrices, qui, m'ayant vu constamment persécuté autour d'elles, ont pu juger au moins que je ne méritais pas le mal qu'on disait de moi? Elles croiront que mon honnêteté n'était qu'un masque tombé à la première occasion que j'ai cru trouver de mal faire impunément. — Allez, monsieur, j'écrirai en France ; et l'on m'en croira sur parole. — Et ma sœur, monsieur! ma malheureuse sœur! ma sœur, qui n'est pas plus coupable que moi! — Songez à vous, l'on pourvoira au reste. — Ah dieux! dieux! ce serait là le fruit de mon

voyage en Espagne! » — Mais *partez*, *partez*, était le mot dont M. d'Ossun ne sortait plus. Si j'avais besoin d'argent, il m'en offrait avec toute la générosité de son caractère. — « Monsieur, j'en ai : mille louis dans ma bourse, et deux cent mille francs dans mon portefeuille me donneront le moyen de poursuivre un si sanglant outrage. — Non, monsieur, je n'y consens pas : vous m'êtes recommandé; partez, je vous en prie, je vous le conseille, et j'irai plus loin même s'il le faut. — Je ne vous entends plus, monsieur, pardon, je ne vous entends plus. » Et dans le trouble où j'étais, je courus m'enfoncer dans les allées sombres du parc d'Aranjuez. J'y passai la nuit dans une agitation inexprimable.

Le lendemain matin, bien raffermi, bien obstiné, bien résolu de périr ou d'être vengé, je vais au lever de M. de Grimaldi, ministre d'État. J'attendais dans son salon, lorsque j'entendis prononcer plusieurs fois le nom de M. Whal. Cet homme respectable, qui n'avait quitté le ministère que pour mettre un intervalle de repos entre la vie et la mort, était logé dans la maison de M. de Grimaldi. Je l'apprends, et sur le champ je me fais annoncer chez lui comme un étranger qui a les choses les plus importantes à lui communiquer. Il me fait entrer; et la plus noble figure rassurant mon cœur agité : « Monsieur, lui dis-je, je n'ai point d'autre titre à vos bienfaits que celui d'être Français et outragé : vous êtes né vous-même en France, où vous eûtes du service : depuis vous avez passé dans ce pays par tous les grades de l'illustration militaire et politique; mais tous ces titres me donnent moins la confiance de recourir à vous que la véritable grandeur avec laquelle vous avez remis volontairement au roi le dangereux ministère des Indes, dont vous êtes sorti les mains pures, lorsqu'un autre eût pu y entasser des milliards. Avec l'estime de la nation, vous êtes resté l'ami du roi : c'est le nom dont il vous honore sans cesse. Eh bien! monsieur, il vous reste une belle action à faire; elle est digne de vous; et c'est un Français au désespoir qui compte sur le secours d'un homme aussi vertueux. — Vous êtes Français, monsieur, me dit-il : c'est un beau titre auprès de moi; j'ai toujours chéri la France, et voudrais pouvoir reconnaître en vous tous les bons traitements que j'y ai reçus. Mais vous tremblez, votre âme est hors d'elle; asseyez-vous, et dites-moi vos peines : elles sont affreuses, sans doute, si elles égalent le trouble où je vous vois. »

Il défend à l'instant sa porte; et moi, dans un état inexprimable de crainte et d'espérance, je lui demande la permission de lire le journal exact de ma conduite depuis le jour de mon arrivée à Madrid. Vous y suivrez mieux, monsieur, le fil des événements, que dans une narration désordonnée, que j'entreprendrais vainement de vous faire.

Je lus mon mémoire. M. Whal me calmait de temps en temps, en me recommandant de lire moins vite pour qu'il m'entendît mieux, et m'assurant qu'il prenait le plus vif intérêt à ma narration. A mesure que les événements passaient, je lui mettais à la main les écrits, les lettres, toutes les pièces justificatives. Mais lorsque je vins à la plainte criminelle, à l'ordre de me mettre au cachot, suspendu seulement par M. de Grimaldi, à la prière de notre ambassadeur, au conseil qu'il m'avait donné de partir, auquel je ne lui cachais pas que je résistais, déterminé

à périr ou à obtenir justice du roi, il fait un cri, se lève, et m'embrassant tendrement : — « Sans doute le roi vous fera justice, et vous avez raison d'y compter. M. l'ambassadeur, malgré sa bonté pour vous, est forcé de consulter ici la prudence de son état, mais moi je vais servir votre vengeance de toute l'influence du mien : non, monsieur, il ne sera pas dit qu'un brave Français ait quitté sa patrie, ses protecteurs, ses affaires, ses plaisirs, qu'il ait fait quatre cents lieues pour secourir une sœur honnête et malheureuse, et qu'en fuyant de ce pays il remporte dans son cœur, de la généreuse nation espagnole, l'abominable idée que les étrangers n'obtiennent chez elle aucune justice. Je vous servirai de père en cette occasion, comme vous en avez servi à votre sœur. C'est moi qui ai donné au roi ce Clavico. Je suis coupable de tous ses crimes; eh! dieux! que les gens en place sont malheureux de ne pouvoir scruter avec assez de soins tous les hommes qu'ils emploient, et de s'entourer, sans le savoir, de fripons dont les infamies leur sont trop souvent imputées! Ceci, monsieur, est d'autant plus important pour moi, que ce Clavico, ayant commencé par faire une espèce de feuille ou gazette, et se trouvant, par ses fonctions, rapproché du ministère, eût pu parvenir un jour à des emplois plus considérables, et moi je n'aurais fait présent à mon roi que d'un scélérat. On excuse un ministre de s'être trompé sur le choix d'un indigne sujet : mais sitôt qu'il le voit marqué du sceau de la réprobation publique, il se doit à lui-même de le chasser à l'instant. J'en vais donner l'exemple à tous les ministres qui me suivront. »

Il sonne. Il fait mettre des chevaux, il me conduit au palais; en attendant M. de Grimaldi, qu'il avait fait prévenir, ce généreux protecteur entre chez le roi, s'accuse du crime de mon lâche adversaire, a la générosité d'en demander pardon. Il avait sollicité son avancement avec ardeur, il met plus d'ardeur encore à solliciter sa chute. M. de Grimaldi arrive; les deux ministres me font entrer, je me prosterne : « Lisez votre mémoire, me dit M. Whal avec chaleur; il n'y a pas d'âme honnête qui n'en doive être touchée comme je l'ai été moi-même. » J'avais le cœur élevé à sa haute région; je le sentais battre avec force dans ma poitrine, et me livrant à ce qu'on pourrait appeler l'éloquence du moment, je rendis avec force et rapidité tout ce qu'on vient de lire. Alors le roi, suffisamment instruit, ordonna que Clavico perdît son emploi, et fût à jamais classé de ses bureaux.

Ames honnêtes et sensibles! croyez-vous qu'il y eût des expressions pour l'état où je me trouvais? Je balbutiais les mots de respect, de reconnaissance : et cette âme, entraînée naguère presqu'au degré de la férocité contre son ennemi, passant à l'extrémité opposée, alla jusqu'à bénir le malheureux dont la noirceur lui avait procuré le noble et précieux avantage qu'il venait d'obtenir aux pieds du trône.

Pour comble de bontés, le monarque envoya chez M. l'ambassadeur de France, où je dînais, donner l'ordre au Français à qui il venait de rendre une justice si éclatante, de lui faire parvenir le journal exact de ce qui avait été lu et jugé au palais. M. l'ambassadeur, aussi touché que moi, me donna trois de ses secrétaires qui, de leur part, y mettant une bienveillance patriotique, copièrent en peu d'heures mon journal avec les pièces justificatives, et le tout fut porté par M. l'ambassadeur au

roi, qui ne dédaigna pas de dire qu'il garderait cet ouvrage, et même de s'informer avec bonté si le Français était satisfait.

Telle est la justice que j'ai obtenue en Espagne dans une querelle où j'étais en quelque façon l'agresseur. Mon cœur se serre en pensant que depuis, en France, étant offensé... Telles sont les preuves authentiques et respectables sur lesquelles s'appuie le compte exact que l'animosité vient de me forcer de rendre de ma conduite en cette occasion, l'une des plus importantes de ma vie. J'ai osé nommer, sans leur aveu, le prince magnanime qui s'est plu à me faire justice, les généreux ministres qui y ont coopéré, le très respecté marquis d'Ossun, notre inestimable protecteur M. Whal, et toutes les personnes qui ont contribué à ma justification.

Au milieu d'une nation étrangère, je n'ai rencontré que grandeur, générosité, noble intérêt, service ardent, justice éclatante; et je n'aurais pas attendu dix ans à publier la reconnaissance que je garderai toute ma vie à la généreuse nation espagnole, si j'avais pu la faire éclater sans y mêler le récit d'un événement personnel qui ne pouvait intéresser que mes parents et moi.

Je revins à Madrid, où tous les Français s'empressèrent de renouveler à ma pauvre sœur le témoignage de leur ancienne amitié. A la nouvelle de la perte de son emploi qui se répandit partout, mon lâche ennemi, certain d'être arrêté, se sauva chez les capucins, d'où il m'écrivit une longue lettre pour implorer ma commisération. Il avait raison d'y compter, je ne le haïssais plus, je n'ai même jamais haï personne. Mais dans cette lettre, ce qui m'étonna davantage, fut l'assurance avec laquelle il se tait sur sa plainte criminelle contre moi, se flattant apparemment que je l'ignorais encore. Il s'y défend seulement d'avoir provoqué l'opposition de la *duena*, à laquelle il attribue mon ressentiment. Voici sa lettre avec ma réponse en marge, telle que je la lui envoyai.

Copie de la lettre de Clavico.

« Depuis mercredi que j'ai reçu, monsieur, la nouvelle de la privation de mon emploi [1], j'ai été dans des accès de fièvre les plus violents jusqu'à ce moment, où, malgré ma faiblesse et mon abattement, je prends la plume pour vous remercier des bontés que vous avez eues pour moi. Non, je n'aurais jamais cru cela de vous. Vous aviez raison de ne pas répondre à mes lettres: on n'a rien à dire aux gens que l'on veut perdre sans ressources [2]. Eh bien! monsieur, êtes-vous satisfait? Ces dames le sont-elles? Jouissez, jouissez tous de votre vengeance. Mais sur qui tombe-t-elle, cette vengeance? Sur un homme que vous aimiez, qui a suivi en tout aveuglément vos volontés, sur un homme enfin qui vous aime encore malgré tout ce qui s'est passé [3]. Ah! monsieur,

1. C'est un malheur que vous vous êtes attiré.

2. De quelles lettres parlez-vous?

3. Vous m'aimez, monstre que vous êtes? Et vos lâches impostures? et votre plainte furtive et calomnieuse?

j'en appelle à votre cœur, ou il m'a trompé, où il est incapable d'un procédé pareil. Mais comment pouvez-vous avoir sévi contre moi sans constater mon crime! Et quel est-il, ce crime [1]? Une fille, par elle-même ou à la persuasion de quelque furieux et à mon insu, se présente contre moi. Je n'ai pas la moindre part à cette affaire, et l'on me croit l'auteur de cette nouvelle scène [2]! On parait en fureur contre moi, on m'accable d'injures malgré ma faiblesse et ma maladie: et quand le chagrin de cet événement laisse à mon cerveau déjà affaibli par plus de trente jours de fièvre et de diète à peine la faculté de penser, on me tourmente, on ne croit pas à ma justification, on ne veut pas même m'écouter, ni convenir des moyens que je propose pour arranger cette cruelle affaire. Au contraire, on part pour Aranjuez, pour aller déshonorer et perdre entièrement un homme que l'on dit aimer avec passion [3]: coupable ou non, n'importe. Eh! se donne-t-on la peine de l'examiner avec loisir?

« Cependant cet homme, accablé sous le poids de sa maladie et de ses violents chagrins, abandonné à lui-même, dans ce cruel état vous écrit à Aranjuez, et, pour vous prouver son innocence [4], fait faire des démarches auprès de l'opposante pour la faire désister de sa prétention. Il n'y avait que ce moyen pour finir tout d'un coup, il vous répète à ce sujet ce qu'il vous avait dit ici lui-même: il vous prie surtout de suspendre les démarches que pouvait vous dicter le ressentiment qui vous conduisait [5]. Chaque pas que vous alliez faire était un poignard que vous lui enfonciez dans le cœur, et chaque blessure était incurable [6].

« Moi, victime des caprices du sort, et comptant sur votre prudence et sur la bonté de votre cœur, quoique sans réponse de votre part, je n'attribuais votre silence qu'au hasard, et je m'empressai, par une seconde lettre, de vous rendre compte des espérances dont on me flattait au sujet de l'opposante, lesquelles sont justes [7].

« Malgré votre silence, j'allais, monsieur, vous récrire, quand la nouvelle de la privation de mon emploi me replongea tout de suite dans les accès de fièvre dont je ne sors qu'à présent [8].

« Ah! monsieur, qu'avez-vous fait? N'aurez-vous pas à vous reprocher éternellement d'avoir sacrifié légèrement un homme qui vous appartenait, et dans le temps même qu'il allait devenir votre frère [9]? Quelques égarements passés pouvaient-ils vous faire croire aussi légèrement, et sur des apparences? Mais dans quelles circonstances encore se présentait-il, ce prétendu crime? Oui, monsieur, je le répète et je le dirai à la face de l'univers : je n'ai aucune part à la démarche de l'opposante,

1. Une plainte d'assassinat.
2. Il s'agit bien de cette fille! quand il existe une plainte atroce depuis trois semaines.
3. Oui, malheureux, je vous aimais, et c'est ma honte.
4. Et la plainte! la plainte!
5. Oui, le plus juste ressentiment.
6. Le poignard qui vous perce est le désespoir de ne m'avoir pas fait périr.
7. Des lettres à Aranjuez? à moi? imposteur maladroit!
8. Je le crois; mais c'est de honte qu'il faut mourir.
9. Vous! mon frère! je la tuerais plutôt.

et depuis ma réconciliation avec vos dames je n'ai point changé [1], et je défie qui que ce soit au monde de me prouver que, depuis cette époque, j'ai rien dit ni écrit de contraire à l'intention où j'étais et où je suis encore, malgré tout ce qui m'est arrivé, de terminer mon mariage avec mademoiselle votre sœur [2].

« La privation de mon emploi n'y fait rien. Le roi et le ministre, mieux informés, me rendront la justice qui m'est due [3]. Personne au monde n'a rien à me reprocher. Si j'ai eu des torts vis-à-vis de mademoiselle Caron, je les ai réparés par mon retour [4]; hors de là je n'ai à rougir d'aucune action de ma vie. Or j'espère de la clémence de mon souverain qu'il daignera me faire rendre mon emploi quand il saura mon innocence [5]. Puis-je espérer de vous, monsieur, à qui elle constera parfaitement quand vous le voudrez, que vous ne vous opposerez point à ma justification? Elle doit vous intéresser autant que moi-même [6].

« Je vous remets ci-joint copie des deux lettres que je vous écrivis à Aranjuez. Je commence même à douter que vous les ayez reçues [7]. Oui, je crois connaître votre cœur; il ne m'aurait pas sacrifié si cruellement s'il avait pu seulement se douter de mon innocence. Je sens encore de la satisfaction à vous justifier dans mon cœur [8]. Et dans la fatalité de mon sort je ne murmure point contre la main qui la conduit. Non, je ne renoncerai jamais au bonheur d'appartenir à votre chère famille [9]. Hélas! depuis la dernière promesse mutuelle entre mademoiselle Caron et moi, j'ai bien souffert! Je compte assez sur la générosité de vos âmes pour croire que vous voudrez bien m'aider à me relever [10]. Mes supérieurs et mes protecteurs, instruits de mon innocence, me tendront aussi une main secourable; je l'espère avec d'autant plus d'empressement que je n'ai point mérité leur colère [11].

J'ai l'honneur d'être aussi véritablement que jamais,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

Signé, Clavijo.

Madrid, 17 juin 1764.

P.-S. — On vient de me dire que mademoiselle Caron doit se marier [12] :

1. Peut-on pousser la fourberie plus loin ! Et mes violences ! et ce pistolet que je vous ai présenté ! et cette plainte que vous oubliez !
2. Que je vous ai forcé de contracter le pistolet à la main.
3. Ils vous l'ont rendue en vous chassant.
4. En la mettant à la mort une troisième fois.
5. Son innocence ! l'innocence de Clavico !
6. Lâche adversaire ! Et c'est à moi que vous vous adressez?
7. Je le crois bien, elles n'ont jamais été écrites.
8. J'étais perdu par vous, homme indigne ! sans la grandeur, sans la justice du roi.
9. M'appartenir ! misérable !
10. Je suis vengé. Je ne vous hais plus : j'irai même implorer M. de Grimaldi pour vous obtenir du pain, si je puis, dans un coin du monde, mais jamais à Madrid.
11. Aussi n'a-t-on mis que la justice à votre punition. M. Whal seul a eu la générosité d'y mettre de la colère.
12. Que vous importe ?

je ne puis pas le croire. D'ailleurs, voudrait-on donner à Madrid une nouvelle scène à nos dépens, et m'obliger à m'opposer à ce mariage pour authentiquer la droiture de mes intentions? Non : cela ne peut pas être [1].

A M. de Beaumarchais, etc., etc.

Je fus en effet demander grâce à M. le marquis de Grimaldi pour ce misérable homme; mais ce ministre mit à ses refus une indignation si obligeante pour moi que je n'osai pas insister. J'écrivis le même jour à plusieurs protecteurs de Clavico pour les prier de joindre leurs instances aux miennes. « M. le marquis de Grimaldi n'a pas voulu m'entendre, leur disais-je; il est révolté de l'indignité du sujet. Mais un homme malheureux par sa faute l'est doublement; et d'après cette terrible vérité, Clavico doit être bien près du désespoir. Voir mon ennemi même dans cet affreux état trouble la pureté de ma joie dans l'heureux dénoûment de mon aventure avec lui, etc. »

Rien ne put fléchir l'équitable et rigoureux ministre.

La suite de mon voyage d'Espagne est étrangère à ma justification. Quant à l'infamie qu'on m'impute d'avoir frauduleusement gagné cent mille francs en une nuit chez l'ambassadeur de Russie, et pour laquelle le sieur Marin fait dire à son écrivain que j'ai été *chassé de partout et forcé de fuir d'Espagne avec déshonneur*, je me contenterai de répondre que ce même ambassadeur de Russie, milord Rocheford, alors ambassadeur d'Angleterre en Espagne, M. le comte de Creitz, actuellement ambassadeur de Suède en France, MM. les duc et comte de Crillon, et beaucoup d'autres personnes qualifiées avec lesquelles je jouais tous les jours et qui m'honoraient d'une bienveillance particulière à Madrid, me l'ont conservée en France : j'ajouterai même que, dans le séjour que ces divers ambassadeurs ont fait depuis à Paris, ils m'ont tous fait l'honneur de manger chez moi et d'y agréer les témoignages de ma reconnaissance.

Enfin, après un an passé en Espagne à suivre les plus importantes affaires, lorsque les miennes me rappelèrent en France, et qu'après avoir pris congé verbalement de M. le marquis de Grimaldi, j'eus l'honneur de lui demander par écrit ses derniers ordres, voici la lettre qu'il m'écrivit du *Pardo*, où était la cour la veille de mon départ.

Copie de la lettre de M. le marquis de Grimaldi, dont j'ai l'original.

Au Pardo, le 11 mars 1765.

« Monsieur,

« Quelle que soit la réussite des propositions que vous m'avez faites pour l'établissement d'une compagnie de la Louisiane, elles font infiniment d'honneur à vos talents, et ne sauraient qu'affermir la bonne opi-

1. Qu'elle se marie ou non : vous n'avez plus rien à voir. Votre femme à vous, ce sera la duenna. Je borne à cela ma vengeance.

nion que j'en ai conçue. J'ai été, monsieur, fort aise de vous connaître, et je le suis de pouvoir rendre ce témoignage à votre capacité. Si vos projets eussent été compatibles avec la constitution de l'Amérique espagnole, je pense que leur succès vous en eût encore mieux convaincu : mais on a dû céder à des difficultés insurmontables qui s'opposaient à leur exécution.

« Je serai charmé de pouvoir vous rendre service en toute occasion : en attendant, j'ai le plaisir de vous souhaiter un bon voyage, et de vous prier de me croire très parfaitement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

Signé : « le marquis de GRIMALDI. »

Et plus bas est écrit : *A M. de Beaumarchais.*

J'en ai trop dit pour moi, et je crois en avoir dit assez pour mes lecteurs. Encore un mot, et je me tais. On assure que MM. Goëzman, Marin, Bertrand, Baculard, *et autres personnes respectables*, ont chacun un beau mémoire tout prêt contre moi, qu'ils réservent pour la veille du jugement de ce procès. S'ils en usent ainsi pour que je n'aie pas le temps d'y répliquer, cela n'est pas de bonne guerre, et j'agis plus franchement avec eux. Mais sur quelque point de ma vie, sous quelque forme, en quelque temps que ces messieurs me fassent l'honneur de me dénigrer ensemble ou séparément, j'ai celui de les prévenir que je réserve à chacun d'eux un grand cornet plein de bonne encre *indélébile*, et que la génération présente ne passera point avant qu'il soit épuisé à leur service.

En attendant, je vais, pour me reposer, écrire un extrait fidèle de mes confrontations avec M. Goëzman, et l'opposer à l'infidèle extrait que ce magistrat présente dans la ridicule plainte qu'il vient de faire au Parlement contre moi. On sent bien que tout cela n'est qu'un jeu pour reculer le jugement du procès que mes nobles adversaires voudraient éterniser. Mais ne craignent-ils pas que la nation ne les rende enfin comptables du temps précieux qu'ils dérobent à la cour? Le service public souffre du retard que cette odieuse affaire apporte à toutes les autres. Et moi qui perds ici mes forces à leur répondre, j'oublie que j'ai à finir et à présenter au conseil du roi l'important mémoire de mes défenses contre le comte de la Blache, premier auteur de tous mes maux.

Signé : CARON DE BEAUMARCHAIS.

M. DOÉ DE COMBAULT, *rapporteur*,
MM. DE CHAZAL, REYMOND, *commissaires.*

EXTRAIT DU JUGEMENT

DU 26 FÉVRIER 1774

« La cour, toutes les chambres assemblées, faisant droit sur le tout pour les cas résultant du procès, condamne Gabrielle-Julie Jamart, femme de Louis-Valentin Goëzman, à être mandée à la chambre pour, étant à genoux, y être blâmée; la condamne en outre en trois livres d'amende envers le roi, à prendre sur ses biens: sans s'arrêter ni avoir égard à la requête de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, et faisant droit sur les conclusions du procureur général du roi, ordonne que ladite Gabrielle-Julie Jamart sera tenue, même par corps, de rendre et restituer la somme de 360 livres par elle reçue de Edme-Jean Lejay, pour être ladite somme appliquée au pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie du Palais. Condamne pareillement Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais à être mandé à la chambre, pour, étant à genoux, y être blâmé; le condamne en outre en trois livres d'amende envers le roi, à prendre sur ses biens; faisant droit sur la plainte du procureur général du roi, reçue et jointe au procès, par arrêt de la cour du 18 février présent mois, ensemble sur ses conclusions, ordonne que les quatre mémoires imprimés en 1773 et 1774, le premier chez Claude Simon, ayant pour titre : *Mémoire à consulter pour Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*, commençant par ces mots : *Pendant que le public s'entretient d'un procès*, et finissant par ceux-ci : *soit que je te l'accorde ou non, lis cet arrêt et tremble de parler*, signé : *Caron de Beaumarchais*, contenant 38 pages d'impression. Le second, imprimé chez Quillau, ayant pour titre : *Supplément au mémoire à consulter pour Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*, commençant par ces mots : *Pressé d'établir mon innocence par l'exposé des faits*, et finissant par ceux-ci : *Lejay le quitta, je le quitte aussi*, signé : *Caron de Beaumarchais*, contenant 61 pages d'impression. Le troisième, imprimé chez J. G. Clousier, ayant pour titre : *Addition au Supplément du mémoire à consulter pour Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*, commençant par ces mots : *Eh bien! madame, il est donc décidé que je vous trouverai toujours en contradiction?* et finissant par ceux-ci : *à Paris, ce 15 décembre 1773*, signé : *Caron de Beaumarchais*, contenant 75 pages d'impression. Le quatrième et dernier, imprimé chez ledit Jacques-Gabriel Clousier, ayant pour titre : *Quatrième mémoire à consulter pour Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais*, commençant par ces mots : *Suivant la marche ordinaire des procès*, et finissant par ceux-ci : *premier auteur de*

tous mes maux, signé : *Caron de Beaumarchais*, contenant 99 pages d'impression, seront lacérés et brûlés au pied du grand escalier du Palais par l'exécuteur de la haute justice, comme contenant des expressions et imputations téméraires, scandaleuses et injurieuses à la magistrature en général à aucun de ses membres, et diffamatoires envers différents particuliers; fait défenses audit Caron de Beaumarchais de faire à l'avenir de pareils mémoires sous peine de punition corporelle; et pour les avoir faits, le condamne à aumôner au pain des prisonniers de la Conciergerie du Palais, la somme de 12 livres à prendre sur ses biens; comme aussi fait défenses à Bidaut, Ader et Malbeste, avocats, de ne plus à l'avenir autoriser de pareils mémoires par leurs consultations et signatures, sous telles peines qu'il appartiendra; fait pareillement défenses à tous imprimeurs, libraires et colporteurs de les imprimer, débiter ou colporter ; enjoint à tous ceux qui en ont des exemplaires de les apporter au greffe criminel de la cour pour y être supprimés. Condamne Edme-Jean Lejay et Antoine-Bertrand Dairolles à être mandés à la Chambre pour, étant debout derrière le barreau, y être admonestés; les condamne en outre à aumôner chacun la somme de trois livres au pain des pauvres prisonniers de la Conciergerie du Palais, ladite somme à prendre sur leurs biens; sur l'accusation intentée contre Louis-Valentin Goëzman, à la requête du procureur général du roi, met les parties hors de cour et de procès. Sur les différentes plaintes, requêtes et demandes de Louis-François-Claude Marin, Louis-Valentin Goëzman, Gabrielle-Julie Jamart, sa femme, Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, Edme-Jean Lejay, Antoine-Bertrand Dairolles et Joseph-Jacques Gardanne, met pareillement les parties hors de cour. Faisant pareillement droit sur les conclusions du procureur général du roi, ordonne que les mémoires, ensemble les notes imprimées d'Antoine-Bertrand Dairolles, Louis-Valentin Goëzman, Gabrielle-Julie Jamart, sa femme, Louis-François-Claude Marin et François-Thomas-Marie Darnaud seront et demeureront supprimés. Ordonne qu'à la requête du procureur général du roi, le présent arrêt sera imprimé, publié et affiché dans cette ville de Paris et partout où besoin sera. Fait en Parlement, toutes les chambres assemblées, le vingt-six février mil sept cent soixante-quatorze. Collationné, Prot.

» Et le 5 mars, audit an 1774, à la levée de la cour les quatre mémoires imprimés mentionnés en l'arrêt ci-dessus ont été lacérés et brûlés dans la cour du Palais, au pied du grand escalier d'icelui, par l'exécuteur de la haute justice, en présence de nous Alexandre-Nicolas-François Le Breton, l'un des premiers et principaux commis au greffe de la cour, assisté de deux huissiers de la cour.

» *Signé* : Le Breton. »

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD. — 460-98.

OUVRAGES DÉJA PARUS DANS LA MÊME COLLECTION

Œuvres de Molière (d'après l'édition de 1734) *illustrées des dessins et des culs-de-lampe* de Boucher et du portrait de Molière par Coypel. 2 vol. de 512 pages chacun.

Œuvres de Corneille *illustrées des dessins* de Gravelot, placés en tête de chaque pièce, de culs-de-lampe et de deux portraits de Corneille. 2 vol. de 512 pages chacun.

Fables de La Fontaine *illustrées* de 81 gravures du XVIII[e] siècle tirées du *La Fontaine en Estampes,* de 31 fac-simile des dessins d'un manuscrit du XIV[e] siècle et du portrait de La Fontaine d'après Ch. Lebrun. 1 vol. de 450 pages.

Œuvres de Racine (d'après l'édition de 1760) *illustrées* d'un portrait, de 12 gravures hors texte, de 12 en-têtes et de 49 culs-de-lampe, par Jacques De Sève. 2 vol. de 450 pages chacun.

Beaumarchais

Oeuvres ...

